

DES DIVERS MODES
DE RÉALISATION DES DROITS
DU
“JUDGMENT CREDITOR”
(CRÉANCIER NANTI DE JUGEMENT)
EN DROIT ANGLAIS
(VOIES D'EXÉCUTION)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

présentée et soutenue le Jeudi 4 Décembre 1930 à 14 heures

PAR

Jeanne AMOUROUX-MÉNARD

Président : M. LEVY-ULLMANN, Professeur ;

<i>Suffragants</i>	{	MM. JULLIOT de la MORANDIÈRE NIBOYET	{	<i>Professeurs</i>
--------------------	---	---	---	--------------------

PARIS

Librairie Arthur ROUSSEAU
ROUSSEAU ET C^{ie}

ÉDITEURS

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13.

1930

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Amouroux-Ménard.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Amouroux-Ménard.

A❖

La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver les opinions émises dans les thèses, ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

DES DIVERS MODES
DE RÉALISATION DES DROITS
DU
“JUDGMENT CREDITOR”
(CRÉANCIER NANTI DE JUGEMENT)
EN DROIT ANGLAIS
(VOIES D'EXÉCUTION)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

présentée et soutenue le Jeudi 4 Décembre 1930 à 14 heures

PAR

Jeanne AMOUROUX-MÉNARD

Président ; M. LEVY-ULLMANN, Professeur ;

Suffragants { MM. JULLIOT de la MORANDIÈRE } *Professeurs*
 { NIBOYET }

PARIS

Librairie Arthur ROUSSEAU
ROUSSEAU ET C^{ie}

ÉDITEURS

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13

1930

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays



BIBLIOGRAPHIE

- ANGEL (Marc). — La « Common Law » d'Angleterre — Thèse, Paris, 1927.
- ANDERSON (T. K.). — A Treatise on the Law of Execution, 1 vol., Londres, 1889.
- ASLAN (Nelly). — Le Mortgage en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique — Thèse, Paris, 1928.
- ATKIN (Lord). — Préface au livre de M. Ed. Jenks — The Book of English Law, 1 vol., Londres, 1928.
- ATKINSON (F. W.). — The Law and Practice relating to solicitor's liens and charging orders, 1 vol., Londres, 1905.
- BARDA (E.). — De la « specific performance » ou exécution « in specie » dans les contrats, en droit anglais comparé — Thèse, Paris, 1928.
- BIGELOW (M. M.). — History of Procedure in England from the Norman Conquest — The Normand period, 1 vol., Londres, 1880.
- BLACKSTONE (W.). — Commentaries on the Laws of England, 4 vol. (éd. de 1811).
- BOUVIER. — Law Dictionary, 3^e éd. par Rawle, 3 vol., Kansas City, 1914.
- BRAESCO (Jean). — Les caractères généraux de la société dite « Partnership » en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique — Thèse, Paris, 1923.
- BRAITHWAITE. — Record and Writ Practice, Londres, 1858.
- BROWNE ET WATTS. — Law and Practice in Divorce and Matrimonial Causes, 10^e éd., 1 vol., Londres, 1924.

- BUNNAG (Duen). — De l'exécution testamentaire en droit anglais — Thèse, Paris, 1930.
- CABABE (Michael). — Attachment of Debts, Receivers by way of equitable execution and Charging Orders on Stock and Shares, 3^e éd., 1 vol., Londres, 1900.
- CHESHIRE (G. C.). — Stephen's Commentaries on the Laws of England, 19^e éd., 4 vol., Londres, 1928.
- CHESHIRE (G. C.). — The Modern Law of Real Property, 2^e éd., 1 vol., Londres, 1927.
- CHITTY. — Archbold's Practice, 14^e éd., 2 vol., Londres, 1885.
- CHITTY. — Forms of Civil Proceedings, 14^e éd., 1 vol., Londres, 1912.
- CURTI (A.). — Manuel de Droit civil et commercial anglais 2 vol., Paris, 1927 et 1929.
- CURTI (A.). — Englands Zivilprozess, 1 vol., Berlin, 1928.
- DALTON (M.). — Office and Authoritie of Sherifes, Londres 1628 et 1651.
- DANIELL. — Chancery Forms and Precedents, 6^e éd., Londres, 1915.
- DANIELL. — Chancery Practice, 8^e éd., 2 vol., Londres, 1915.
- DELOISON (Serge). — De la capacité de la femme mariée anglaise envisagée dans son évolution historique — Thèse Paris, 1921.
- EDWARDS (C. J.). — The Law of Execution upon Judgments and Orders, 1 vol., Londres, 1888.
- EMDEN. — The Winding-up of Companies and Reconstruction, 6^e éd., par Jonhston, 1 vol., Londres, 1902.
- FERE (V.). — Le Mineur. Sa capacité générale et sa capacité contractuelle en droit anglais. — Thèse, Paris, 1923.
- FRANQUEVILLE (de). — Le Système Judiciaire de la Grande-Bretagne, 2 vol., Paris, 1893.
- GARNIER (Renée). — La notion de « trespass » en droit anglais. — Thèse, Paris, 1927.
- GILBERT (G.). — The Law of Executions, 1 vol., Londres, 1763.
- GLASSON (E.). — Histoire du Droit et des Institutions de l'Angleterre, 6 vol., Paris, 1882.
- HALSBURY (Earl of). — The Laws of England, 29 vol. et suppléments annuels, Londres, 1907-1909.

- HOLDSWORTH (W. S.). — A History of English Law, 3^e éd., 9 vol., Londres, 1923.
- INDERMAUR. — A Manual of Practice of the Supreme Court for Students and Practitioners, 10^e éd., 1 vol., Londres 1919.
- IMPEY (J.). — Office of Sheriff, 2^e éd., 1 vol., Londres, 1800.
- JENKS (Ed.). — A Digest of English Law, 2^e éd., 2 vol., Londres, 1921. Traduction française par Baumann et Goulé, Paris, 1923.
- JENKS (Ed.). — A Short History of English Law from the earliest times to the end of the year 1911, 2^e éd., 1 vol., Londres, 1912.
- JOÛON des LONGRAIS. — La Conception Anglaise de la Saisine du XII^e au XIV^e siècle. — Thèse, Paris, 1924.
- KERR. — On Injunctions, 4^e éd., 1 vol., Londres, 1903.
- KUHN (Arthur K.). — Principes de droit anglo-américain (Trad. Max Petitpierre), 1 vol., Paris, 1924.
- LEBLOND (Jean). — De l'emprunt par voie d'émission d'obligations (debentures and debentures stock) en droit anglais. — Thèse, Paris, 1924.
- LEHR (Ernest). — Principes de Droit Civil Anglais, 2^e éd. par J. Dumas, 2 vol., Paris, 1906.
- LEVY-ULLMANN (H.). — Eléments d'introduction générale à l'étude des sciences juridiques. — II. Le Système juridique de l'Angleterre. T. I. Le Système traditionnel, 1 vol., Paris, 1928.
- LINDLEY (N.). — On Companies, 6^e éd., 2 vol., Londres, 1902.
- LINDLEY (N.). — A Treatise on the Law of Partnership, 1 vol., Londres, 1912.
- MAITLAND (F. W.). — Equity, also the forms of action at Common Law, 1 vol., Cambridge, 1909.
- MARQUIS (Henri). — Les Companies Acts de 1908 à 1917 et leurs Annexes, 1 vol., Paris, 1926.
- MASSON (Emile). — La Suprême Cour d'Angleterre — Thèse, Paris, 1924.
- MATHER (Philip E.). — A Compendium of Sheriff and Execution Law, 2^e éd., 1 vol., Londres, 1903.

- MOROT. — Du droit de se faire justice à soi-même. — Thèse, Paris, 1923.
- ODGERS (W. Blake). — On the Common Law of England 3^e éd., 2 vol., Londres, 1927.
- ODGERS (W. Blake). — Principles of Pleading and Practice, 9^e éd., 1 vol., Londres, 1926.
- OSWALD (J. F.). — On Contempt, Committal and Attachment 3^e éd., Londres, 1911.
- POLLOCK (F.) et MAITLAND (F. W.). — The History of English Law before the time of Edward I, 2 vol., Londres, 1899.
- POLLOCK (H.). — The Laws of Property Acts, 1922 to 1925. 1 vol., Londres 1925.
- RINGWOOD (R.). — The Principles of Bankruptcy, 13^e éd 1 vol., Londres, 1920.
- ROSCOE (E. S.). — Admiralty Jurisdiction and Practice, 4^e éd., 1 vol., Londres, 1920.
- Select Essays in Anglo-American legal History, 3 vol., Cambridge, 1907-1909.
- SETON. — Judgments and Orders, 7^e éd., 3 vol., Londres 1912.
- SMITH (J. W.). — A Selection of Leading Cases in the various branches of the Law, 12^e éd., 2 vol., Londres, 1915.
- SNELL (E. H. T.). — Principles of Equity, 19^e éd., 1 vol. Londres, 1925.
- STRAHAN (J. A.). — A Digest of Equity, 4^e éd., 1 vol., Londres, 1924.
- STUBBS. — Select Charters and other Illustrations of English Constitutional History, 1 vol., Oxford, 1905.
- The Annual County Courts Practice*, publié annuellement à Londres.
- The Annual Practice of the Supreme Court* (The White Book), publié annuellement à Londres.
- The English and Empire Digest*, 40 vol. et suppléments, Londres, 1919-1929.
- The Yearly County Courts Practice*, publié annuellement à Londres.
- The Yearly Practice of the Supreme Court* (The Red Book), publié annuellement à Londres.

WATSON. — On the Office of Sheriff, 2^e éd., 1 vol., Londres 1848.

WILLIAMS (Jos.). — Principles of the Law of Personal Property, 17^e éd., 1 vol., Londres, 1912.

WILLIAMS (Jos.). — Principles of the Law of Real Property. 24^e éd., par E. A. Eastwood, 1 vol., Londres, 1926.

TABLE DES ABRÉVIATIONS

A. C.	Law Reports, Appeal Cases, House of Lords (depuis 1890).
A. G.	Attorney-General.
Ad. et El.	Adolphus and Ellis's Reports, King's Bench et Queen's Bench, 12 vol., 1831-1842.
Add.	Addam's Ecclesiastical Reports, King's Bench, 3 vol., 1822-1826.
Alc. et N.	Alcock and Napier's Reports, King's Bench (Irlande), 1 vol., 1813-1833.
Amb.	Ambler's Reports, Chancery, 2 vol., 1725-1783.
And.	Anderson's Reports, Common Pleas, 1 vol., 1535-1605.
Andr.	Andrew's Reports, King's Bench, 1 vol., 1737-1740.
Anstr.	Anstruther's Reports, Exchequer, 3 vol., 1792-1797.
Atk.	Atkyn's Reports, Chancery, 3 vol., 1736-1754.
B.	Baron de l'Echiquier.
B. et Ad.	Barnewall and Adolphus' Reports, King's Bench, 5 vol., 1830-1834.
B. et Ald.	Barnewall and Alderson's Reports, King's Bench, 5 vol., 1817-1822.
B. et C.	Barnewall and Cresswell's Reports, King's Bench, 10 vol., 1822-1830.
B. et S.	Best and Smith's Reports, Queen's Bench 10 vol., 1861-1870.
Barn. (K. B.)	Barnardiston's Reports, King's Bench, 2 vol., 1726-1734.
Barnes	Barnes' Notes of Cases of Practice, Common Pleas, 1732-1760.
Batt.	Batty's Reports, King's Bench (Irlande), 1 vol., 1825-1826.
Beav.	Beavan's Reports, Rolls Court, 36 vol., 1838-1866.
Bing.	Bingham's Reports, Common Pleas, 10 vol., 1822-1834.
Bing. (N. C.)	Bingham's New Cases, Common Pleas, 6 vol., 1834-1840.
Blackst. Comm.	Blackstone, Commentaires.
Bli.	Bligh's Reports, House of Lords, 4 vol., 1819-1821.
Bli. (N. S.)	Bligh's Reports, House of Lords, New Series, 11 vol., 1827-1837.
Bos. et P.	Bosanquet and Puller's Reports, Common Pleas, 3 vol., 1796-1804.

Bos. et P. (N. R.) ...	Bosanquet and Puller's New Reports, Common Pleas, 2 vol., 1804-1807.
Bro. Abr.	Sir J. Brooke's Abridgment.
Bro. C. C.	W. Brown's Chancery Reports, 4 vol., 1778-1794.
Bro. Parl. Cas.	J. Brown's Cases in Parliament, 8 vol., 1702-1800.
Brod. et Bing.	Broderip and Bingham's Reports, Common Pleas, 3 vol., 1819-1822.
Brownl.	Brownlow and Goldesborough's Reports, Common Pleas, 2 parties, 1569-1624.
Bunb.	Bunbury's Reports, Exchequer, 1 vol., 1713-1741.
Burr.	Burrow's Reports, King's Bench, 5 vol., 1756-1772.
C. A.	Court of Appeal.
C. B.	Chief Baron de l'Echiquier.
C. B.	Common Bench Reports, 18 vol., 1845-1856.
C. B. (N. S.)	Common Bench Reports, New Series, 20 vol., 1856-1865.
C. C. R.	County Courts Rules.
C. J.	Chief Justice.
C. P. D.	Law Reports, Common Pleas Division, 5 vol., 1875-1880.
C. et P.	Carrington and Payne's Reports, Nisi Prius, 9 vol., 1823-1841.
Ca. in Ch.	Cases in Chancery, 3 parties, 1660-1697.
Cab. et El.	Cababé and Ellis's Reports, Queen's Bench Division, 1 vol., 1882-1885.
Camp.	Campbell's Reports, Nisi Prius, 4 vol., 1807-1816.
Carth.	Carthew's Reports, King's Bench, 1 vol., 1687-1700.
Ch.	Law Reports, Chancery Division (depuis 1890).
Ch. App.	Law Reports, Chancery Appeals, 10 vol., 1865-1875.
Ch. D.	Law Reports, Chancery Division, 45 vol., 1875-1890.
Ch. Rep.	Reports in Chancery.
Chit. Rep. — Chit. ...	Chitty's Practice Reports, King's Bench, 2 vol., 1770-1822.
Cl. et Fin.	Clark and Finnelly's Reports, House of Lords, 12 vol., 1831-1846.
Co. Inst.	Coke, Institutes.
Co. Rep.	Coke's Reports, 13 parties, 1572-1616.
Com.	Comyn's Reports, King's Bench, Common Pleas et Exchequer, 2 vol., 1695-1740.
Comb.	Comberbach's Reports, King's Bench, 1 vol., 1685-1698.
Coop. Pr. Cas.	C. P. Cooper's Reports, Chancery, 1 vol., 1837-1838.
Cowp.	Cowper's Reports, King's Bench, 2 vol., 1774-1778.
Cr. et J.	Crompton and Jervis's Reports, Exchequer, 2 vol., 1830-1832.
Cr. et M.	Crompton and Meeson's Reports, Exchequer, 2 vol., 1832-1834.
Cr. M. et R.	Crompton Meeson and Roscoe's Reports,

	Exchequer, 2 vol., 1834-1835.
Cro. Car.	Croke's Reports (<i>temp.</i> Charles I ^{er}) King's Bench et Common Pleas, 1 vol., 1625-1641
Cro. Eliz.	Croke's Reports (<i>temp.</i> Elizabeth), King's Bench et Common Pleas, 1 vol., 1582-1603.
Cro. Jac.	Croke's Reports (<i>temp.</i> Jacques I ^{er}), King's Bench et Common Pleas, 1 vol., 1603-1625.
D. L. R.	Dominion Law Reports (depuis 1912).
Dav. et Mer.	Davison and Merivale's Reports, Queen's Bench, 1 vol., 1843-1844.
De G. F. et J.	De Gex, Fisher and Jones's Reports, Chancery, 4 vol., 1859-1862.
De G. et J.	De Gex and Jones's Reports, [Chancery, 4 vol., 1857-1859.
De G. J. et Sm.	De Gex, Jones and Smith's Reports, Chancery, 4 vol., 1862-1865.
De G. M. et G.	De Gex, Macnaghten and Gordon's Reports, Chancery, 8 vol., 1851-1857.
De G. et Sm.	De Gex and Smale's Reports, Chancery, 5 vol., 1846-1852.
Dick.	Dicken's Reports, Chancery, 2 vol., 1559-1798.
Dow. et L.	Dowling and Lowndes' Practice Reports, 7 vol., 1843-1849.
Dow. et Ry. (K. B.) .	Dowling and Ryland's Reports, King's Bench, 9 vol., 1822-1827.
Dowl. — Dowl. (P. C.).	Dowling's Practice Reports ou Practice Cases, 9 vol., 1830-1841.
Dowl. (N. C.)	Dowling's Practice Reports, New Series, 2 vol., 1841-1843.
Dr. et War.	Drury and Warren's Reports, Chancery (Irlande), 4 vol., 1841-1843.
Drew	Drewry's Reports, Chancery, 4 vol., 1852-1859
Dyer	Dyer's Reports, King's Bench, 3 vol., 1513-1581.
E. et B.	Ellis and Blackburn's Reports, Queen's Bench, 8 vol., 1852-1858.
E. et E.	Ellis and Ellis's Reports, Queen's Bench, 3 vol., 1858-1861.
E. B. et E.	Ellis, Blackburn and Ellis's Reports, Queen's Bench, 1 vol., 1858-1860.
East	East's Reports, King's Bench, 16 vol., 1800-1812.
Eq. Cas. Abr.	Abridgment of Cases in Equity, 2 vol., 1667-1744.
Eq. ou Eq. Rep.	Equity Reports, 3 vol., 1853-1855.
Esp.	Espinasse's Reports, Nisi Prius, 6 vol., 1793-1810.
Exch.	Exchequer Reports (Welsby, Hurlstone and Gordon), 11 vol., 1847-1856.
Ex. D.	Law Reports, Exchequer Division, 5 vol., 1875-1880.
F. et F.	Foster and Finlason's Reports, Nisi Prius, 4 vol., 1856-1867.
Finch's Rep.	Finch's Reports, Chancery, 1 vol., 1673-1681.
Freem. (Ch.)	Freeman's Reports, Chancery, 1 vol., 1660-1706.

Freem. (K. B.)	Freeman's Reports, King's Bench et Common Pleas, 1 vol., 1670-1704.
Gal. et Dav.	Gale and Davison's Reports, Queen's Bench, 3 vol., 1841-1843.
Giff.	Giffard's Reports, Chancery, 5 vol., 1857-1865.
Godb.	Godbolt's Reports, King's Bench, Common Pleas et Exchequer, 1 vol., 1574-1637.
H. et C.	Hurlstone and Coltman's Reports, Exchequer, 4 vol., 1862-1866.
H. et N.	Hurlstone and Norman's Reports, Exchequer, 7 vol., 1856-1862.
H. B. R.	Bankruptcy and Companies Cases (depuis 1915).
H. L.	House of Lords.
H. L. Cas.	Clark's Reports, House of Lords, 11 vol., 1847-1866.
Hagg. Consist. Rep. ..	Haggard's Consistorial Reports, 2 vol., 1789-1821.
Har. et W.	Harrison and Wollaston's Reports, King's Bench et Bail Court, 2 vol., 1835-1836.
Hare	Hares's Reports, Chancery, 11 vol., 1841-1853.
Hayes	Haye's Reports, Exchequer (Irlande), 1 vol., 1830-1832.
Hob.	Hobart's Reports, Common Pleas, 1 vol., 1613-1625.
Holds., Hist.	Holdsworth, <i>A History of English Law</i> .
H. y. Bl.	Henry Blackstone's Reports, Common Pleas, 2 vol., 1788-1796.
Ir. C. L. R.	Irish Common Law Reports, 17 vol., 1849-1866.
Ir. Ch. R.	Irish Chancery Reports, 17 vol., 1850-1867.
Ir. Eq. R.	Irish Equity Reports, 13 vol., 1838-1851.
Ir. L. T.	Irish Law Times (depuis 1867).
Ir. R.	Irish Reports (depuis 1893).
Ir. R. C. L.	Irish Reports, Common Law, 11 vol., 1866-1877.
Ir. R. Eq.	Irish Reports, Equity, 11 vol., 1866-1877.
J. P.	Justice of the Peace (depuis 1837).
Jac.	Jacob's Reports, Chancery, 1 vol., 1821-1823.
ac et W.	Jacob and Walker's Reports, Chancery, 2 vol., 1819-1821.
Jo. Ex. Ir.	T. Jone's Reports, Exchequer (Irlande), 2 vol., 1834-1838.
Jur.	Jurist Reports, 18 vol., 1837-1854.
Jur. (N. S.)	Jurist Reports, New Series; 12 vol., 1855-1867.
K. et J.	Kay and Johnson's Reports, Chancery, 4 vol., 1853-1858.
K. B.	Law Reports, King's Bench Division (depuis 1900).
Kay	Kay's Reports, Chancery, 1 vol., 1853-1854.
Kebl.	Keble's Reports, 3 vol., 1661-1677.
Keny.	Kenyon's Notes of Cases, King's Bench, 2 vol., 1753-1759.
L. C.	Lord Chancellor.
L. J.	Lord Justice.
L. J. (Ch.)	Law Journal, Chancery (depuis 1822).
L. J. (C. C.)	Law Journal, County Courts.

L. J. (C. P.)	Law Journal, Common Pleas, 1822-1875.
L. J. (Ex.)	Law Journal, Exchequer, 1830-1875.
L. J. (K. B.) ou (Q. B.)	Law Journal, King's Bench ou Queen's Bench (depuis 1822).
L. J. (P.)	Law Journal, Probate, Divorce and Admiralty (depuis 1875).
L. M. et P.	Lowndes, Maxwell and Pollock's Reports; Bail Court and Practice, 2 vol., 1850-1851.
L. R. A. et E.	Law Reports, Admiralty and Ecclesiastical Cases, 4 vol., 1865-1875.
L. R. C. P.	Law Reports, Common Pleas, 10 vol., 1865-1875.
L. R. Eq.	Law Reports, Equity Cases, 20 vol., 1865-1875.
L. R. Exch.	Law Reports, Exchequer, 10 vol., 1865-1875.
L. R. H. L.	Law Reports, English and Irish Appels et Peerage Claims, House of Lords, 7 vol., 1866-1875.
L. R. Ir.....	Law Reports (Irlande), Chancery et Common Law, 32 vol., 1877-1893.
L. R. P. C.	Law Reports, Privy Council, 6 vol., 1865-1875.
L. R. Q. B.	Law Reports, Queen's Bench, 10 vol., 1865-1875.
L. R. P. et D.	Law Reports, Probate and Divorce, 3 vol., 1865-1875.
L. T.	Law Times Reports (depuis 1859).
L. T. Jo.	Law Times Journal (depuis 1843).
L. T. (O. S.)	Law Times Reports, Old Series, 34 vol., 1843-1860.
Lat.	Latch's Reports, King's Bench, 1 vol., 1625-1628.
L ^d . Raym.	Lord Raymond's Reports, King's Bench et Common Pleas, 3 vol., 1694-1732.
Lee <i>temp.</i> Hard.	T. Lee's Cases <i>temp.</i> Hardwicke, King's Bench, 1 vol., 1733-1738.
Leon.	Leonard's Reports, King's Bench, Common Pleas et Exchequer, 4 parties, 1552-1615.
M. et S.	Maule and Selwyn's Reports, King's Bench, 6 vol., 1813-1817.
M. et W.	Meeson and Welsby's Reports, Exchequer, 16 vol., 1836-1847.
Mac. et G.	Macnaghten and Gordon's Reports, Chancery, 3 vol., 1849-1852.
Mc Cle. et Yo.	Mc Cleland and Younge's Reports, Exchequer, 1 vol., 1824-1825.
Madd.	Maddock's Reports, Chancery, 6 vol., 1815-1821.
Man. et Gr.	Manning and Granger's Reports, Common Pleas, 7 vol., 1840-1845.
Man. et Ry.	Manning and Ryland's Reports, King's Bench, 5 vol., 1827-1830.
Marsh.	Marshall's Reports, Common Pleas, 2 vol., 1813-1816.
Mer.	Merivale's Reports, Chancery, 3 vol., 1815-1817.
Mod. Rep.	Modern Reports (Leach), 12 vol., 1669-1755.
Moll.	Molloy's Reports, Chancery (Irlande), 3 vol., 1808-1831.

Mont. D. et De G. . . .	Montagu, Deacon and De Gex's Reports Bankruptcy, 1 vol., 1826-1830.
Moo. (P. C.)	Moore's Privy Council Cases, 15 vol., 1836-1863.
Moo. et P.	Moore and Payne's Reports, Common Pleas, 5 vol., 1827-1831.
Moo. et Scott	Moore and Scott's Reports, Common Pleas' 4 vol., 1831-1834.
Mood. et M.	Moody and Malkin's Reports, Nisi Prius, 1 vol., 1826-1830.
Mood. et R.	Moody and Robinson's Reports, Nisi Prius, 2 vol., 1830-1844.
Moore (K. B.)	Sir F. Moore's Reports, King's Bench, 1 vol., 1485-1620.
Moore (C. P.)	J. B. Moore's Reports, Common Pleas, 12 vol., 1817-1827.
Morr.	Morrell's Reports, Bankruptcy, 10 vol., 1884-1893.
Myl. et Cr.	Mylne and Craig's Reports, Chancery, 5 vol., 1835-1841.
Nev. et Man.	Neville and Manning's Reports, King's Bench, 6 vol., 1832-1836.
Noy	Noy's Reports, King's Bench, 1 vol., 1558-1649.
Ord.	Order.
P.	Law Reports, Probate, Divorce and Admiralty Division (depuis 1890).
P. C.	Privy Council.
P. D.	Law Reports, Probate, Divorce and Admiralty Division, 15 vol., 1875-1890.
P. Wms.	Peere Williams' Reports, Chancery et King's Bench, 3 vol., 1695-1735.
Palm.	Palmer's Reports, King's Bench 1 vol., 1619-1629.
Per. et Dav.	Perry and Davison's Reports, Queen's Bench, 4 vol., 1838-1841.
Phil. Eccles. Rep.	J. Philimore's Ecclesiastical Reports, 3 vol., 1754-1821.
Price	Price's Reports, Exchequer, 13 vol., 1814-1824.
Q. B.	Law Reports, Queen's Bench Division, 1891-1901.
Q. B. D.	Law Reports, Queen's Bench Division, 25 vol., 1875-1890.
R.	Rule.
R.	Rex.
R. ou Rep.	The Reports, 15 vol., 1893-1895.
R. S. C.	Rules of the Supreme Court.
Rep. Ch.	Reports in Chancery, 3 vol., 1615-1710.
Roll. Abr.	Rolle, Abridgment of the Common Law, 2 vol.
Roll. Rep.	Rolle's Reports, King's Bench, 2 vol. 1614-1625.
Ry. et M.	Ryan and Moody's Reports, Nisi Prius, 1 vol., 1823-1826.
S.	Section.
Stat.	Statute.
Salk.	Salkeld's Reports, King's Bench, 3 vol., 1689-1712.
Saund.	Saunders's Reports, King's Bench, 2 vol., 1666-1672.

Saund. et C.	Saunders and Cole's Reports, Bail Court, 2 vol., 1846-1848.
Scott	Scott's Reports, Common Pleas, 8 vol., 1834-1840.
Scott (N. R.)	Scott's New Reports, Common Pleas, 8 vol., 1840-1845.
Show.....	Showers' Reports, King's Bench, 2 vol., 1678-1695.
Sim.	Simons' Reports, Chancery, 17 vol., 1826-1852.
Sim. (N. S.)	Simons' Reports, Chancery, New Series, 2 vol., 1850-1852.
Sim. et St.	Simons and Stuart's Reports, Chancery, 2 vol., 1822-1826.
Skin.	Skinner's Reports, King's Bench, 1 vol., 1681-1697.
Sm. et G.	Smale and Giffard's Reports, Chancery, 3 vol., 1852-1858.
Sol. Jo.	Solicitors' Journal (depuis 1856).
Stark.	Starkie's Reports, Nisi Prius, 3 vol., 1814-1823.
Stat. R. et O.	Statutory Rules and Orders (Revised).
Stra.....	Strange's Reports, King's Bench, 2 vol., 1716-1747.
Style	Style's Reports, King's Bench, 1 vol., 1646-1655.
Swans.	Swanston's Reports, Chancery, 3 vol., 1818-1921.
T. L. R.	The Times Law Reports (depuis 1884).
Taunt.	Taunton's Reports, Common Pleas, 8 vol., 1807-1819.
Term Rep.	Term Reports (Durnford and East), 8 vol., 1785-1800.
Vent.	Ventris' Reports, King's Bench et Common Pleas, 2 vol., 1668-1691.
Vern.	Vernon's Reports, Chancery, 2 vol., 1680-1719.
Ves.	Vesey Junior's Reports, Chancery, 19 vol., 1789-1817.
Ves. et B.....	Vesey and Beames' Reports, Chancery, 3 vol., 1812-1814.
Ves. Sen.	Vesey Senior's Reports, 2 vol., 1747-1756.
W. N.	Law Reports, Weekly Notes (depuis 1866).
W. R.	Weekly Reporter, 54 vol., 1852-1906.
Wils.	G. Wilson's Reports, King's Bench et Common Pleas, 3 vol., 1742-1774.
Wm. Bl.	William Blackstone's, Reports King's Bench et Common Pleas, 2 vol., 1746-1779.
Wms. Saund.	William's Notes to Saunder's Reports, 2 vol.
Y. et J.	Younge and Jervis' Reports, Exchequer, 3 vol., 1826-1830.

AVANT-PROPOS

Le choix de notre sujet de thèse nous a été inspiré par les magistrales leçons faites en ces dernières années par M. le Professeur Lévy-Ullmann aux étudiants de la Faculté de Droit de Paris.

Son exposé, à la fois lumineux et captivant, du système juridique de l'Angleterre, son analyse pénétrante des éléments qui ont concouru à la formation d'un droit de caractère éminemment original, nous ont suggéré la pensée de nous attacher à l'étude d'une question se rapportant au droit anglais. Le nombre relativement restreint des travaux entrepris dans ce domaine nous a permis de fixer notre choix sur une matière encore peu explorée par les juristes du continent, celle des voies d'exécution.

Nous avons donné pour but à nos efforts l'étude des divers moyens que le droit anglais offre au « *judgment creditor* », c'est-à-dire au créancier nanti d'un jugement définitif, pour parvenir à la réalisation de ses droits, en d'autres termes pour faire exécuter le jugement.

L'ampleur de la question nous a obligé à nous limiter au droit anglais proprement dit. Ce droit est loin en effet d'être celui de tous les pays anglo-saxons, puisque l'Ecosse, l'Irlande, les Iles Anglo-Normandes, l'Ile de Man, ont conservé leur droit propre et que les droits des divers Etats de l'Amérique du Nord réunis sous la

INTRODUCTION

1. Les moyens dont dispose le *judgment creditor*¹ en droit anglais pour réaliser les droits que lui confère le jugement dont il est nanti sont très variés à la fois en leur nature et en leur forme. Ils ne présentent pas un caractère d'unité selon l'objet auxquels ils s'appliquent, comme les voies d'exécution de notre droit français, par exemple. Cette diversité s'explique par des raisons historiques et provient en partie de l'origine même du droit anglais et de sa formation tripartite.

2. Le droit anglais contemporain est encore dans son ensemble un droit non codifié, bien que les grandes lois de consolidation votées depuis une cinquantaine d'années soient peut-être un acheminement vers une codification générale. Les divers apports provenant des trois sources qui ont concouru à sa formation se sont juxtaposés sans se fondre et, malgré la réforme opérée par les Judicature Acts de 1873-1875, la délimitation peut en être tracée très aisément. Ces trois sources sont :

1° La *common law*, c'est-à-dire le système juridique

1. En raison de l'absence d'une expression plus courte que « créancier nanti de jugement » pour traduire les mots « *judgment creditor* », nous emploierons le terme anglais. Malgré les inconvénients de cette manière de procéder, il nous a semblé préférable, en général, de conserver les termes anglais plutôt que de recourir à l'emploi de mots français qui ne traduisent qu'imparfaitement leur signification ou risquent même d'en donner une interprétation tout-à-fait erronée.

développé par les Cours royales de justice dites Cours de *common law* et constitué par une coutume judiciaire formée de décisions d'espèce auxquelles ces cours ont assigné un caractère obligatoire¹;

2^o l'*equity*, système juridique élaboré par la Cour du Chancelier et venu, à partir du xiv^e siècle, corriger la rigueur de la *common law* ou suppléer à ses lacunes²;

3^o Le *statute law* ou droit créé par la législation qui s'est ajouté aux deux sources judiciaires du droit, mais a toujours eu un caractère dérogatoire. Malgré la place de plus en plus considérable prise par le droit des *statutes* ou *acts* du Parlement, depuis le second tiers du xix^e siècle, il n'est pas encore considéré par les *lawyers* (juristes anglais) comme la source principale du droit³.

3. Dans le domaine de la procédure et des voies d'exécution, la fusion n'a pas été plus complète que dans celui du droit pur et les *Rules and Orders of the Supreme Court* de 1883 ont laissé subsister côte à côte les moyens que les Cours de *common law*, la Cour du Chancelier et les *acts* du Parlement avaient élaboré pour pourvoir à l'exécution des sentences judiciaires. Aussi les règles

1. Pour la définition, la formation et le développement de la *common law*, cf. M. Ancel, *La Common Law d'Angleterre*. Thèse, Paris 1927.

2. Snell définit l'*equity* : la partie du droit naturel qui, bien que susceptible d'être judiciairement sanctionnée, était en dehors du champ d'action des Cours de *common law*, cette sanction étant fournie par la Cour du Chancelier (Snell, *Principles of Equity*, p. 2, 19^e édit. Londres, 1925).

3. Les Cours de *common law*, à partir du moment où leur suprématie s'est affirmée, ont adopté la célèbre théorie de l'« antiquité immémoriale » de la *common law* (cf. Jenks. *A Short History of English Law*, p. 75, 76, 2^e édit.). Cependant, il est probable que la *common law* a eu, pour la plus grande part, une origine législative, quoiqu'il soit difficile, jusqu'au xiv^e siècle, de faire la discrimination entre les sources législatives et les sources judiciaires du droit.

Pour tout ce qui concerne les sources du droit anglais, cf. Lévy-Ullmann. *Le Système Juridique de l'Angleterre*, t. I, le *Système Traditionnel* Paris, 1928.

gouvernant certains d'entre eux se rattachent-elles aux origines mêmes de la *common law* : tel est le cas pour le *writ* de *fieri facias* qui correspond à notre saisie-exécution et constitue la procédure la plus couramment employée par un *judgment creditor* pour réaliser ses droits.

Les voies d'exécution créées par la *common law* sont en effet mises en œuvre au moyen de *writs* et la naissance des plus anciennes d'entre elles se place à l'époque où la juridiction des juges royaux a affirmé sa suprématie sur les Cours populaires existant avant la conquête normande : Cours de Comté et Cours de *Hundred* ou de Centenier.

4. Il ne semble pas téméraire d'avancer que l'organisation des voies d'exécution de nature civile ne dut pas être étrangère au succès que connurent les Cours royales de justice issues de la *Curia Regis*. Nous n'avons que peu de renseignements sur la procédure en usage auprès des Cours de Comté et de *Hundred*, mais on peut tenir pour certain, cependant, qu'elles n'avaient pas de moyens efficaces pour obliger les parties à comparaître ou pour mettre leurs jugements à exécution¹. Il est probable que lorsque des litiges étaient portés devant les assemblées populaires (*moots*) contemporaines des premiers rois anglo-saxons, les anciens (*elders*) qui remplissaient le rôle de juges rendaient une sentence comparable à une décision arbitrale et n'impliquant ni obligation, ni sanction.

L'insécurité de l'exécution avait cette conséquence que le créancier se couvrait d'avance par la remise d'un

1. Pollock et Maitland. *The History of English Law before the time of Edward I*, t. I, p. 42.

gage toutes les fois que la chose était possible. L'origine du mort-gage et du vif-gage comportant la dépossession du débiteur s'explique par les difficultés qu'aurait éprouvées le créancier pour réaliser ses droits en cas de non paiement à l'échéance s'il ne s'était pas assuré la propriété du gage.

Au cas où il s'agissait d'une dette née d'un délit pour laquelle la constitution d'un gage ne se concevait pas, le créancier se payait lui-même en opérant une saisie privée (*nam*).

La prise de gage précédait la comparution en justice. Dans l'impuissance où ils se trouvaient de supprimer cette pratique, les rois s'efforçaient de la réglementer. Nous lisons dans les lois de Knut, chef danois qui prit la couronne des rois anglo-saxons au début du XI^e siècle et ambitionnait de fonder un empire scandinave : « Que personne ne saisisse un gage avant d'avoir trois fois dans la centurie exigé son droit. Si, à la troisième demande, il n'a pas reçu satisfaction, qu'il aille pour la quatrième fois au *sciregemo*t (assemblée du Comté) et qu'un quatrième délai lui soit accordé. Si satisfaction ne lui est pas davantage donnée, qu'il prenne la permission de saisir lui-même ce qui est son bien¹ ».

Autant qu'on puisse dire qu'il y avait un système juridique régulièrement établi dans le droit saxon, il était d'un type éminemment archaïque. Il n'y a pas de différences perceptibles entre les affaires civiles et les affaires criminelles qui sont jugées de la même manière et par les mêmes organismes jusqu'à ce que, un siècle environ avant la conquête normande, nous trouvions

1. Lois de Knut ou Canut, II, 9 (Cité par E. Glasson. *Histoire du Droit et des Institutions de l'Angleterre*, I, ch. VI, p. 238).

certaines des délits les plus graves réservés spécialement à la juridiction du roi.

La distinction entre les délits publics et les délits privés apparaît cependant assez claire : on peut être tenu de payer une amende pénale (*public fine*) ou de subir un châtiment corporel et en même temps de réparer le tort causé à la victime elle-même ou à ses parents en cas de meurtre¹.

En somme, à cette époque antérieure à la conquête, les seules questions vraiment importantes faisant l'objet d'une procédure judiciaire étaient le meurtre, les coups et blessures et le vol de bétail². Les efforts des législateurs anglo-saxons visaient surtout à contenir dans des règles légales les procédés d'exécution privée, fortement ancrés dans les mœurs de populations encore proches de la barbarie primitive. Les lois édictent ou renouvellent des recommandations concernant : le *feud* ou guerre privée que l'on s'efforce de remplacer par des compositions pécuniaires réglées à l'avance et variant selon l'importance de l'offense et le rang de la victime ; 2° la *fresh pursuit* ou poursuite du bétail volé ; 3° le *nam* ou saisie privée. Dans les cas les plus graves, nous voyons se développer, à partir de la période danoise, une procédure légale qui s'est maintenue jusqu'à l'époque actuelle : c'est celle d'*outlawry*. Celui qui refusait de faire justice aux autres selon le droit était mis hors de la protection de la loi et pouvait être poursuivi et tué impunément³.

1. Pollock et Maitland, *hist.* I, p. 38.

2. Si fréquente était cette dernière pratique qu'il n'était nullement facile pour un homme qui avait l'intention d'acheter du bétail honnêtement d'être assuré qu'il n'acquerrait pas des animaux volés (Pollock et Maitland, *hist.* I, p. 38).

3. Comme on l'a dit, c'est la sentence de mort prononcée par une communauté qui n'a ni *constables*, ni bourreaux professionnels (Pollock et Maitland, *hist.* I, p. 42).

5. Après la conquête normande, l'organisation d'un pouvoir exécutif fort, l'importance de plus en plus grande prise par la juridiction royale, auront pour résultat de substituer peu à peu aux voies d'exécution privée des procédés mis en œuvre par des fonctionnaires spéciaux placés sous la surveillance directe de l'autorité publique. Il faut noter cependant que, sous le nom de *self-help*, il subsiste en droit anglais de très importants vestiges de l'époque où l'exécution privée était seule en usage, aussi bien en matière de *torts* (délits et quasi-délits) qu'en matière de contrats. L'institution la plus originale de cette partie du droit est la *distress* ou saisie privée qui peut être exercée par le *landlord* (propriétaire) pour se payer des loyers arriérés, en dehors de toute procédure légale. Comme l'écrit Holdsworth, « la saisie est une forme de *self-help* qui a survécu au temps où le pouvoir coercitif du droit était faible, parce qu'elle est entrée au service du droit et est devenue un auxiliaire utile des procédures légales¹ ».

6. L'action de l'autorité royale dans le domaine de la justice commence à se faire sentir avec les derniers rois anglo-saxons et surtout avec le roi danois Knut. La justice n'est pas encore rendue au nom du roi, mais celui qui n'a pas réussi à faire entendre sa cause auprès du tribunal de son *hundred* a le droit d'invoquer la justice royale². Il ne semble pas, cependant, qu'à cette époque, le roi et son entourage aient cherché à monopoliser l'administration de la justice.

1. Holdsworth, *A History of English Law*, III, p. 246. Voir pour ce qui concerne le *self-help* et les voies d'exécution privée : Morot, *Du droit de se faire justice à soi-même*. Thèse, Paris, 1923.

2. Edgard, III, 2, répété dans Knut, II, 17 (Pollock et Maitland, *his.* I, p. 40).

La politique des rois normands sera différente. Nous pouvons constater rapidement un contrôle beaucoup plus actif des juridictions alors existantes. Dans les lois de Henry 1^{er}, les *thegns* ou propriétaires fonciers qui composaient les Cours de Comté et de *Hundred* sont appelés *judices regis*. Les grands *earldermen*, sous les rois anglo-saxons, étaient presque les maîtres des provinces et présidaient la Cour du *shire* ou comté : ils disparaissent après la conquête et le titre de *earl* ne confère plus que des pouvoirs honorifiques et le droit de toucher le *third penny*¹. Désormais, la Cour du Comté est présidée par le *sheriff* (*shire-reeve*) qui, de plus en plus, va devenir l'agent exécutif directement responsable envers la Couronne².

Ses premiers rapports avec le pouvoir royal semblent avoir été d'ordre fiscal. Il était chargé de percevoir le *danegeld* ainsi que les revenus du domaine tenu directement par le roi. A cet effet, le comté lui était souvent affermé pour une somme déterminée à l'avance et il en tirait ce qu'il pouvait³. Mais, au point de vue qui nous occupe, son rôle va devenir des plus importants à mesure que va se développer le nouveau système de procédure introduit depuis la conquête, celui des *writs*.

7. Le *writ* ou *breve* était un écrit émanant du roi et contenant des instructions adressées à un fonctionnaire royal. A l'origine, c'était un document d'ordre adminis-

1. Jenks. *A Short History of English Law*, p. 39. Holdsworth, *Hist.*, I, p. 4.

2. Par suite de la séparation des justices ecclésiastique et civile, l'évêque qui présidait souvent la Cour de Comté, n'y figure plus qu'à titre de propriétaire et non à celui d'évêque.

3. Stubbs. *Select Charters and other Illustrations of English Constitutional History*, p. 430-433, Oxford, 1905.

tratif¹, mais avec le développement des fonctions judiciaires de la *Curia Regis*, il allait connaître une carrière illustre.

Au lieu de laisser au plaignant le soin d'amener le défendeur devant le tribunal, la juridiction royale employa le *writ* pour sommer (*summon*) celui-ci à comparaître. Blackstone le définit ainsi : « un mandat par lettre (*a mandatory letter*) émanant du roi, sur parchemin, scellé de son grand sceau et adressé au *sheriff* du comté où l'acte contraire au droit (*injury*) est commis ou supposé l'avoir été, enjoignant au *sheriff* d'ordonner au coupable ou à l'accusé, soit de faire droit au plaignant, soit, à défaut, de comparaître en Cour de justice pour répondre de l'accusation portée contre lui² ».

Les *writs*, bien qu'émanant du roi, étaient délivrés par le chancelier qui avait la garde du Grand Sceau. Au début, ils étaient accordés d'une façon assez empirique et leur émission était influencée par des motifs d'ordre fiscal et politique, mais les avantages qu'ils procuraient aux plaideurs étaient d'une telle importance que ceux-ci les achetaient moyennant finance. Leur grand développement se place entre 1154 et 1272, date à laquelle on interdit la création de nouveaux *writs*³. A partir du règne de Henry II, la formule des *writs* tend à se fixer et le traité de Glanville⁴ dont on fixe la date à 1187 ou 1189, contient la liste des *writs* déjà en usage à cette époque. La formule variait en effet suivant

1. Le roi convoquait par *writ* son armée et son Grand Conseil, ordonnait à ses fonctionnaires de lever l'impôt, etc. (Jenks. *A Short History*, p. 44).

2. Blackstone, *Commentaires*, III, ch. 18, p. 273 (Cité par M. Lévy-Ullmann dans *Le Système Juridique de l'Angleterre*, I, p. 137-138).

3. Mais en 1285, le 2^e statut de Westminster autorisa la création de *writs in consimili casu*.

4. *Tractatus de Legibus et Consuetudinibus Angliae*.

l'espèce dont il s'agissait, mais par un phénomène semblable à celui qui s'était produit à Rome, le *writ* devint formule d'action, si bien que Bracton a pu écrire : « *Totum erum formula brevium quot sunt genera actionum*¹ ».

8. Ces *writs*, formules d'action, étaient émis par le chancelier et donnaient ouverture au procès. Aussi, un peu plus tard, prirent-ils le nom d'« *original writs* » (*originalia brevia*) pour les distinguer d'autres *writs*, les « *judicial writs* » (*judicialia brevia*) qui étaient émis par les juges au cours de l'instance, afin de sanctionner leurs décisions ou d'obliger les parties à faire les actes nécessaires à la marche de la procédure. Tels sont, par exemple, les *writs* émis pour saisir les terres d'une personne qui ne comparaissait pas, pour délivrer la possession à un plaideur qui avait réussi dans son action, ou encore pour réunir le *grand assize*, c'est-à-dire le jury qui se prononçait sur les questions relatives à la possession² ou pour appeler une personne en garantie (*to vouch to warranty*)³.

Les *writs* que nous venons d'énumérer sont mentionnés dans le traité de Glanville, ce qui prouve que leur formule était déjà fixée dès le ^{xiii}e siècle. Parmi eux, nous voyons figurer un *writ* destiné à délivrer la possession à un plaideur qui a réussi dans son action⁴, mais nous

1. Bracton, folio 413b (Cité par M. Ancel, *La Common Law d'Angleterre*, p. 51, thèse, Paris, 1927).

2. Le mot *assize* ou *assise* désigne : 1° les règlements émanant du roi et contenant des règles générales relativement à la conduite des affaires publiques (judiciaires ou autres); 2° la procédure instituée en application de ces règles; 3° le jury qui se prononçait dans les actions intentées selon cette procédure et, plus tard, le tribunal auprès duquel ces actions étaient portées (Jenks, *A Short History*, p. 23).

3. Lévy-Ullmann, *Syst. Jur.*, p. 140; Holdsworth, *History*, II, p. 151-152.

4. *Writ to give possession as the result of the action* (Glanville; II, 4). Voir Holdsworth, *History*, II, Appendice, p. 516.

ne trouvons pas encore le *writ* de *fieri facias* qui sera plus tard le procédé d'exécution le plus employé pour sanctionner les jugements des tribunaux de *common law* condamnant au paiement d'une somme d'argent. C'est qu'à l'époque de Glanville, la *Curia Regis* n'avait commencé que depuis peu à attirer à elle les affaires jugées jusqu'ici dans les Cours de Comté et de *Hundred* ou dans les Cours seigneuriales que le développement du système féodal avait fait naître. De juridiction d'abord exclusivement criminelle, elle devint juridiction civile, grâce aux réformes opérées par les *acts* législatifs du règne de Henri II connus sous le nom d'*assizes*, particulièrement par le Grand Assize qui établissait une nouvelle méthode de procédure, avec enquête par un jury, pour juger les actions concernant la possession des biens-fonds. En outre, le roi, tout en admettant le principe des juridictions féodales pour les litiges relatifs à la terre, édicta, à une date qui ne peut être exactement précisée, qu'aucun procès concernant un *freehold*, c'est-à-dire une terre libre, ne pourrait être engagé, même auprès d'une Cour féodale, sans un *writ* émanant du roi¹.

9. La « désintégration » de la *Curia Regis* qui s'opère au cours du xii^e siècle a pour effet de donner successivement naissance aux trois Cours de *common law* qui poursuivront leur brillante carrière jusqu'à la réforme opérée par les Judicature Acts de 1873-1875.

1^o Dès le début du xii^e siècle, la *Thesaurus* se détache du tronc commun et sa fonction financière engendre bientôt une juridiction qui deviendra l'*Exchequer* ou Cour de l'Echiquier;

1. Jenks, *A Short History*, p. 49.

2^o En 1215, la Grande Charte consacre la création de la première Courde justice, celle des *Common Pleas* ou des Plaids Communs, devant laquelle seront jugés les procès de sujet à sujet (*between subject and subject*), c'est-à-dire les affaires civiles ou de droit privé;

3^o Enfin, à la *Curia Regis* restent réservées les affaires non attribuées à la Cour des Plaids Communs, notamment toutes celles de nature criminelle. Mais en raison du développement du formalisme et de la technicité grandissante des procès, il se constitua bientôt dans son sein un comité de juristes à la tête duquel était placé le Chef Justicier du Roi. Ce comité devait engendrer, au début du xiv^e siècle, la Cour la plus importante du royaume, le *King's Bench* ou Cour du Banc du Roi¹.

Loin de se restreindre au jugement des causes criminelles, la *King's Bench Court* conquiert une partie de la juridiction civile dévolue à la Cour des *Common Pleas*, grâce à l'artifice d'une procédure fictive, celle du Bill de Middlessex ou de *Latitat* qui permettait de faire comparaître le défendeur comme s'il s'était rendu coupable de *contempt of court* (mépris de la Cour), c'est-à-dire d'un manquement au respect dû à la Cour de justice. D'autre part, une autre fiction non moins ingénieuse avait eu pour effet d'amener à l'*Exchequer* une partie des affaires réservées à la Cour des *Common Pleas*, en alléguant que le non paiement d'une dette due à un particulier diminuait d'autant (*quominus*) la solvabilité du créancier à l'égard du roi².

C'est ainsi que dès le xiv^e siècle, les Cours de *common*

1. Lévy-Ullmann, *Système Juridique*, I, p. 90 à 100.

2. *Ibid*, p. 104, 112, 119, 120. Voir aussi : Jenks, *A Short History*, p. 172, 173, 2^e édit.

law avaient toutes trois compétence pour juger les procès civils. Grâce aux avantages et aux garanties qu'elles offraient aux plaideurs, à l'organisation de tournées de juges (*nisi prius*), elles s'étaient développées aux dépens des Cours de Comté et de *Hundred* qui, de ce fait, tombèrent de plus en plus en décadence¹.

10. L'agent de liaison entre les Cours royales et les justiciables des comtés était le *sheriff*. Après avoir pris la place de l'*earl* ou comte à la fin de la période pré-normande, il devint le délégué du roi dans le comté. « En raison de leur emploi à la Cour et de leur service auprès de la personne du roi, écrit Blackstone², les comtes ne pouvant plus s'occuper des affaires du comté, furent délivrés de ce fardeau; les honneurs attachés au titre leur furent réservés, mais la besogne fut assurée par le *sheriff*. C'est ainsi que le *sheriff* s'occupe maintenant de toutes les affaires du roi dans le comté; et, bien qu'on l'appelle encore *vice comes*, il est maintenant entièrement indépendant du comte ».

La puissance du *sheriff* s'accrut avec le développement du pouvoir royal, à tel point qu'il pouvait être considéré comme le maître (*ruler*) du comté. Il possédait les attributions les plus diverses et les plus étendues, à la fois judiciaires, fiscales et militaires³. Au point de vue qui nous intéresse, il était chargé de l'exécution des *writs* qui lui étaient adressés par la *Curia Regis*. Peu à peu, seule cette dernière fonction lui resta, car les

1. Holdsworth, *History*, I, p. 69-82; IV, p. 122. Grâce au *writ* de *pone*, les Cours royales pouvaient appeler sous leur juridiction des plaideurs qui avaient intenté une action auprès d'une Cour de Comté ou de *Hundred*.

2. *Commentaires*, I, p. 338, édit. de 1811.

3. Son rôle pourrait être comparé à celui que joueront quatre ou cinq siècles plus tard les intendants de justice, police et finances créés par la monarchie française.

grands pouvoirs qui lui avaient été conférés lui furent graduellement retirés¹.

Jusqu'au xiv^e siècle, le *sheriff* était un fonctionnaire héréditaire dans certains comtés. Dans d'autres, il était élu par les habitants du comté. Le système de l'élection fut étendu à tous les comtés par un *statute* d'Edouard 1^{er}², mais les élections étant devenues tumultueuses, un *statute* d'Edouard II³ édicta qu'à l'avenir les *sheriffs* seraient nommés par le chancelier, le trésorier, le baron de l'Echiquier et les juges⁴. Sous Edouard III, d'autres *statutes* stipulèrent que le *sheriff* devait être remplacé chaque année et qu'il devait posséder des terres en quantité suffisante dans le comté, afin que sa responsabilité ne soit pas un vain mot⁵.

A l'époque de Henry II, le *sheriff* était le collecteur des revenus de la Couronne (*accountant*) et, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, le comté lui était souvent affermé. Il en résulta des abus, et les exactions commises par les *sheriffs* firent l'objet de plaintes qui sont rapportées dans l'*Inquest of Sheriffs* ordonnée en 1170⁶. D'autre part, les besoins du fisc devenant plus considérables, on établit de nouveaux impôts à la perception desquels les *sheriffs* restèrent étrangers.

Le contrôle des forces militaires leur fut enlevé lors

1. Toute l'histoire de la justice et de la police anglaise pourrait être contée sous la rubrique « Le Déclin et la Chute du Sheriff » (Maitland *Justice et Police*, p. 69).

2. Stat. 28 Edw. I, c. 8, cf., Blackstone, *Commentaires*, I, p. 339, édit. 1811.

3. Stat. 29 Edw. II.

4. Blackstone, *Comm.* I, p. 339-341.

5. Stat. 5 Edw. III, c. 4; 28 Edw. III, c. 7.

6. Bigelow, *History of Procedure*, p. 94; Holdsworth, *History*, I, p. 38. En outre, depuis un *statute* du règne de Richard II (1 Ric. II, c. 11), un *sheriff* ne peut être nommé à nouveau à cette même fonction qu'après l'expiration d'un délai de trois années à compter de la fin de son année d'exercice.

de la création des *lords lieutenants* sous le règne de Henry VIII. Le seul vestige qui subsistera de ces attributions militaires sera le droit qu'ils conserveront d'appeler le *posse comitatus*, c'est-à-dire les hommes valides du comté, afin de leur prêter main-forte pour l'exécution de certains *writs*¹.

11. L'établissement de *justices of the peace* au xiv^e siècle² et, plus tard, la réorganisation de la police, achèveront de dépouiller les *sheriffs* des attributions qu'ils conservaient encore en dehors de celles d'agent d'exécution, de serviteur (*attendant*) des cours royales de justice et de *bailiff* (huissier) du roi³. Le *sheriff* était en effet chargé de « mettre en mouvement la procédure compliquée de toutes les cours royales, criminelles et civiles, locales et centrales⁴ ». Il assurait, par la délivrance des « *original writs* », la comparution des défendeurs, il convoquait le jury, préparait le logement des juges en tournée et les assistait durant les *assizes*⁵.

Alors que ses autres attributions lui étaient enlevées, son rôle comme fonctionnaire chargé de l'exécution des *writs* grandissait en importance au fur et à mesure du développement de la juridiction des Cours de *common law* et du perfectionnement des moyens offerts aux plaideurs pour réaliser leurs droits.

1. Tout homme âgé de plus de quinze ans, sauf s'il a rang de pair, est obligé de répondre à la réquisition du *sheriff*, sous peine d'amende et d'emprisonnement (Blackstone, *Commentaires*, I, p. 343, édit. 1811).

2. C'est-à-dire de juges de paix, mais leur rôle n'est pas le même que celui des juges de paix en France: dès le règne des Tudors, ils furent dotés, non seulement de pouvoirs administratifs importants comme chefs de la police et conservateurs de la paix (*keepers of the peace*), mais aussi de pouvoirs judiciaires comme chargés de juger les délits de peu de gravité, cf. Jenks, *A Short History*, p. 151-155; Holdsworth, *History*, IV, p. 135-151.

3. Blackstone, *Comm.*, I, p. 342, édit. 1811.

4. Holdsworth, *Hist.*, IV, p. 122.

5. *Ibid.* I, p. 40.

12. Au point de vue de l'exécution, le créancier nanti d'un jugement dispose maintenant de *writs* lui permettant d'atteindre soit les biens, soit la personne de son débiteur. Nous voyons en effet figurer dans le *Old Natura Brevium* qui contient la liste des *writs* en usage à l'époque d'Edouard III, c'est-à-dire vers le milieu du xiv^e siècle¹ :

1^o Le *writ* de *fieri facias*, en vertu duquel le *sheriff* pouvait saisir les meubles et biens personnels (*personal property*) de la partie condamnée;

2^o le *writ* d'*elegit*, en vertu duquel les meubles et biens personnels et la moitié des immeubles (*real property*) pouvaient être saisis²;

3^o le *writ* de *capias ad satisfaciendum*, en vertu duquel le *sheriff* pouvait appréhender le débiteur condamné et l'amener à Westminster au jour indiqué dans le *writ*, afin qu'il satisfasse à la demande du créancier. Si le débiteur ne s'exécutait pas, le *sheriff* devait le conserver sous sa garde jusqu'à complète satisfaction. A la vérité, ce pouvoir d'arrestation ne découlait pas du jugement, mais on admettait que dans tous les cas où il aurait été possible, avant le prononcé du jugement, d'émettre un *writ* de *capias ad respondendum*, le créancier nanti du jugement pouvait également obtenir un *writ* de *capias ad satisfaciendum* pour amener son débiteur à payer la somme d'argent, objet de la condamnation³.

4^o le *writ* de *habere facias possessionem* qui figurait

1. Holdsworth, *Hist.*, II, Appendice, p. 551.

2. Blackstone, *Comm.* III, p. 414, édit. 1811.

3. Les Cours de *common law* étaient parvenues à éviter aux plaideurs de recourir à la procédure compliquée d'*outlawry*, lorsque le défendeur faisait défaut. En supposant un *trespass* fictif, c'est-à-dire un délit impliquant une atteinte à la paix du roi, on émettait contre le défendeur un *writ* de *capias ad respondendum* pour l'obliger à comparaître.

déjà dans la nomenclature donnée par Glanville et put, à partir de la fin du *xv^e* siècle, être utilisé comme *writ* d'exécution par le demandeur qui avait intenté avec succès une action d'*ejectment*¹.

13. Avec ces quatre *writs*, les Cours de *common law* possédaient des moyens suffisants pour assurer l'exécution de leurs jugements. En outre, ces moyens étaient strictement adaptés aux fins qu'elles poursuivaient. L'objet d'une action *at law* pouvait être, en effet, soit de faire reconnaître le droit à une somme d'argent en raison d'une dette ou d'un dommage, soit de recouvrer ou de se faire délivrer un *estate in land*, c'est-à-dire une propriété immobilière reconnue *at law* (selon le droit strict). Les jugements avaient donc simplement pour but de fixer le droit à la propriété et de transférer la possession d'une personne à une autre : en se conformant aux ordres contenus soit dans le *writ* de *fieri facias*, soit dans le *writ* d'*elegit*, soit dans celui de *habere facias possessionem*, le *sheriff* chargé de l'exécution effectuait un transfert de la propriété en litige, somme d'argent ou bien fonds, de la partie qui avait succombé à celle qui avait obtenu gain de cause².

Ce caractère des jugements de *common law* et les conséquences qui en découlent ont été dégagés dans de nombreux *dicta*³, tel par exemple le *dictum* de Lord Redesdale dans le *case East India Co v. Kynaston*⁴ :

1. Voir *infra*, n° 198.

2. Edwards, *The Law of Execution*, p. 3-4.

3. Un *dictum* est l'ensemble des raisons données par le juge à l'appui de son jugement.

4. 3 Bli., 153 (3 Bligh's Reports, House of Lords, 4 vol., 1819-1821). Un *case* est une décision d'une Cour supérieure de justice qui a l'autorité d'un précédent. Bien que le mot *case* puisse être traduit par celui d'espèce, nous conserverons l'expression anglaise qui correspond mieux à la réalité, les espèces ou décisions des tribunaux français n'ayant pas eu, comme les *cases* anglais, un rôle primordial dans la formation du droit.

« Un jugement de *common law* dans une action intentée pour le recouvrement d'une somme d'argent n'est rien moins qu'une sentence déclarant que le demandeur est en droit de recouvrer cette somme d'argent. L'exécution du jugement est simplement la procédure grâce à laquelle on arrive à se procurer la somme due en la prélevant sur les biens du défendeur ». C'est ce qu'on exprime en disant que les jugements de *common law* agissaient *in rem*. Ils ne constituaient pas un commandement, enjoignant obéissance, adressé à la personne contre laquelle la décision avait été rendue et les juges n'avaient pas le pouvoir d'ordonner l'accomplissement ou l'abstention d'un acte.

14. Ce caractère de commandement personnel requérant l'obéissance est justement celui qui se trouve attaché aux sentences ou *decrees* rendus par la juridiction d'équité administrée principalement par la Cour du Chancelier. Depuis la fin du *xiv^e* siècle¹, la Chancellerie était en effet devenue un tribunal auquel s'adressaient les plaideurs qui ne pouvaient intenter une action auprès d'une Cour de *common law*, en raison de ce qu'il n'existait dans le registre des *writs* aucune formule de *writ* correspondant directement à l'objet de leur prétention, ou bien encore en raison de ce que la situation du défendeur, haut placé ou puissamment protégé, ne leur permettait pas d'obtenir justice. La demande (*petition*) était adressée au souverain considéré comme source de toute justice (*fountain of justice*); rédigée en termes très humbles, elle faisait appel à la grâce du roi².

1. La date à laquelle on peut faire remonter l'origine de la juridiction d'équité fait l'objet de nombreuses controverses. Voir à ce sujet, Lévy-Ullmann, *Syst. Jur.* I, p. 463-467.

2. Le roi était supplié d'intervenir « pour l'amour de Dieu et en œuvre de charité » (Lévy-Ullmann, *Syst. Jur.* I, p. 468).

Par la situation qu'il occupait auprès du roi comme conseiller intime et premier secrétaire d'Etat du royaume, le Chancelier se trouva tout naturellement désigné pour statuer sur ces demandes et exercer cette justice « extraordinaire » ou « résiduaire » au nom du roi¹. Le Chancelier agit d'abord au nom du Roi en son Conseil, mais en 1474, un *decree* fut rendu sous sa seule autorité et cette pratique se continua, de sorte que la Cour du Chancelier devint une institution indépendante du Roi et de son Conseil².

C'est ainsi que se développa, parallèlement aux Cours de *common law*, une juridiction à la tête de laquelle se trouvait un juge unique, le Chancelier, dont le rayon d'action, les méthodes de procédure, les buts poursuivis étaient totalement différents.

Le Chancelier étant à cette époque un ecclésiastique, il en résulta que la nouvelle juridiction devint rapidement une « Cour de conscience³ » qui s'appliqua, dans les causes qui lui étaient soumises, à rechercher l'intention des parties et à juger selon la conscience lorsque le droit strict se trouvait en opposition avec la raison et l'équité. Elle élaborait ainsi, à côté du droit sanctionné par les Cours de *common law*, un droit nouveau qui non seulement permit de corriger la rigueur du premier, mais assura le développement d'institutions juridiques originales, particulièrement dans le domaine des aliénations fiduciaires (*uses et trusts*) et dans celui des contrats⁴.

1. Lévy-Ullmann, *ibid.*, I, 3^e part., chap. II, 2.

2. Snell, *Principles of Equity*, p. 3.

3. « Conscience » had almost superseded « grace » as the working foundation of the Chancellor's equitable jurisdiction (La « conscience » avait presque remplacé la « grâce » comme fondement de la juridiction d'équité du Chancelier). Jenks, *A Short History*, p. 211, 2^e édit.

4. C'est pourquoi, dans le droit anglais, nous trouvons, à côté des *legal rights* ou droits reconnus par les Cours de *common law*, des *equitable rights* ou droits sanctionnés seulement par les Cours d'équité.

15. En ce qui concerne les méthodes de procédure, le procès (qui est appelé *suit*) ne commence pas par un *original writ* de forme stéréotypée, comme auprès des Cour de *common law*. Dans la *petition* qui prit par la suite le nom de *bill*, le demandeur exposait l'objet de sa requête sans avoir besoin d'employer une formule déterminée. Si le Chancelier y trouvait à première vue matière à un recours d'équité, c'est-à-dire un *prima facie case*, il accordait au pétitionnaire un *writ* de *subpœna* ordonnant au défendeur, sous peine d'une amende de 100 l., de comparaître devant son tribunal. Après audition des parties et des témoins, enquêtes, production et lecture des pièces, etc., le Chancelier statuait définitivement en rendant un *decree*.

Contrairement aux jugements prononcés par les Cours de *common law*, les *decrees* étaient considérés comme des commandements. Ils ne se rapportaient pas au fait exposé par le pétitionnaire dans sa demande et sur lequel il basait son droit, mais contenaient un ordre réglant ce que l'une ou l'autre des parties, ou même les deux, devaient faire. C'est pourquoi, en contraignant le défendeur à accomplir un acte donné ou en lui ordonnant une abstention, la Cour du Chancelier accordait au demandeur un secours souvent plus efficace que celui offert par les Cours de *common law*, celles-ci ne pouvant que statuer sur le droit de propriété ou allouer des dommages-intérêts. Si, par exemple, le *bill* adressé au Chancelier avait pour but de faire cesser un trouble apporté à la possession paisible d'un bien-fonds ou d'empêcher de continuer à commettre des déprédations (*waste*) ou bien encore d'arrêter une procédure commencée *at law*, le pétitionnaire demandait (*prayed*) qu'on veuille bien

rendre une injonction contre le défendeur¹

On exprime ce caractère de commandement personnel des décisions d'équité en disant que l'équité agit *in personam*. La forme même que revêtaient ces décisions marque la différence de nature qui existait entre les « *judgments* » des Cours de *common law* et les *decrees* ou *orders*² des Cours d'équité³. Les premiers reconnaissent ou créent un droit qu'il appartiendra à la partie gagnante de réaliser. « Il est jugé » (que le demandeur (*plaintiff*) recouvrera (*recover*) la saisine, ou qu'il pourra recouvrer tels dommages contre le défendeur (*defendant*)⁴. La formule des *decrees* ou *orders* d'équité est au contraire impérative: « Il est ordonné (*ordered* ou *decree*) que le défendeur devra faire... (*do so and so*) ».

La nature des *decrees* rendus par la Cour du Chancelier a été dégagée par l'un des théoriciens de l'équité, Lord Ellesmere, qui fut Chancelier au début du *xvii*^e siècle et adversaire du Chief Justice Coke : « Notez qu'un *decree* en matière d'équité ne fixe pas le droit de la partie, mais contraint seulement celle-ci à l'obéissance; si elle n'obéit pas, le Chancelier peut l'envoyer en prison jusqu'à ce qu'elle obéisse et c'est tout ce qu'il peut faire; mais un jugement rendu par la Cour du Banc

1. Blackstone, *Commentaires*, III, p. 442, édit. 1811.

2. On appelait *order*, en équité, une décision interlocutoire dont le but était soit de protéger les droits des parties jusqu'à la décision finale, soit d'obliger à comparaître une personne ayant un intérêt dans l'affaire ou pouvant apporter un témoignage ou des preuves écrites.

3. Bien que la Cour du Chancelier soit restée la Cour d'équité par excellence, il existait d'autres Cours jugeant selon l'équité, notamment la Cour de l'Echiquier qui, à côté de la juridiction de *common law*, possédait une *equity part* (section jugeant en équité).

4. La formule des jugements de *common law* commençait par un exposé (*recital*) des *pleadings*, c'est-à-dire des arguments invoqués par chacune des parties et était invariablement suivie par les mots : « *Therefore it is considered that the said plaintiff do recover...* » Dans la formule moderne, le mot « *considered* » a été remplacé par celui de « *adjudged* ».

du Roi, par les Plaids Communs et par les autres Cours de *common law* fixe le droit de la partie¹ ».

16. Le but poursuivi par la Cour d'équité est donc bien d'agir sur la personne même contre laquelle le *decree* est rendu : on désire purger sa conscience et non statuer sur le droit. Aussi, tandis que les Cours de *common law* laissent au *sheriff* le soin d'exécuter leurs jugements, la Cour d'équité exige que la partie condamnée obéisse directement à son *decree* sous peine d'être emprisonnée (*committed*) pour *contempt of court* (mépris de la Cour), c'est-à-dire pour méconnaissance du respect dû à la justice du Chancelier².

Cependant, les actions portées devant la juridiction d'équité ne comprenaient pas seulement des obligations purement personnelles, relevant de la conscience et du devoir. La plupart des affaires soumises au Chancelier se rapportaient au contraire à des questions de propriété. Le *decree* qui était alors rendu ordonnait l'accomplissement d'un acte se rapportant à la propriété en litige. L'équité fut ainsi amenée à reconnaître des droits de propriété distincts de ceux qui étaient sanctionnés par les actions de *common law* et qui constituèrent l'*equitable property*.

Malgré cette reconnaissance d'une propriété d'équité opposée à la propriété de droit commun, « *at law* », la juridiction d'équité conserva ses premiers modes d'exécution contre la personne même de la partie condamnée. Ce n'était qu'au cas où cette dernière persis-

1. Lord Ellesmere, *A Treatise on Chancery*, p. 62.

2. Lévy-Ullmann, *Syst. Jur.* I, p. 530.

taut dans son refus d'obéissance qu'un recours était exercé contre ses biens. Une amende fut à l'origine ajoutée à la peine d'emprisonnement, puis un *writ d'assistance* adressé au *sheriff* permit de mettre le demandeur en possession occupation des biens auxquels il avait droit selon l'équité. Enfin, la Cour du Chancelier étendit ses moyens d'action en émettant un *writ de sequestration* dirigé d'abord contre les biens faisant l'objet du litige, ensuite contre tous les biens du défendeur¹. Ce *writ* autorisait des sequestres *sequestrators* à prendre possession des biens du récalcitrant et à en toucher les revenus. Mais cette emprise sur ses biens, il est bon d'y insister, n'était qu'un moyen de coercition pour faire l'obéir sa résistance et l'amener à fournir la prestation personnelle à laquelle il était condamné. Nous en avons la preuve dans ce fait qu'à l'origine, tout au moins, les revenus sequestrés n'étaient pas affectés au paiement des condamnations pécuniaires.

C'est ainsi que l'équité eut pour elle des moyens d'exécution différents de ceux de la *common law*, de nature strictement personnelle et correspondant aux buts qu'elle poursuivait.

Mais en dehors de son pouvoir de rendre des *decrees* contenant une injonction destinée soit à sanctionner une obligation soit à reconnaître des droits de propriété non admis par la *common law*, le Chancelier rendait aussi de grands services aux justiciables grâce aux mesures de conservation qu'il pouvait ordonner pour sauvegar-

1. L'origine du *writ de sequestration* se rattache à la lutte engagée au début du XVIII^e siècle, entre les Cours de *common law* dont l'avocat était le grand Chief Justice Coke et la Cour d'équité à la tête de laquelle se trouvait à cette époque le Chancelier Lord Ellesmere. Cf. Levy-Ullmann, *Syst. Jur.* 1, p. 519-527.

der les biens en litige. A cet effet, il nommait un *receiver*, personnage officiel qui avait pour mission de prendre en mains la propriété en attendant qu'il soit statué sur les droits des parties. En raison de son rôle de juridiction auxiliaire de celle de *common law*¹, la Cour du Chancelier était saisie de demandes émanant de plaideurs nantis de jugements prononcés par les Cours de *common law*, mais qui se trouvaient dans l'impossibilité de réaliser leurs droits parce que les biens possédés par le débiteur ne pouvaient pas être atteints par l'un ou l'autre des *writs* d'exécution. Ce cas se produisait principalement lorsque celui-ci ne possédait qu'un *equitable estate* (propriété ou droit d'équité). Afin d'empêcher que ce débiteur ne défie le bon droit du *judgment creditor*, la Cour d'équité fut amenée à étendre à la matière de l'exécution le « remède » qu'elle avait si heureusement créé en matière interlocutoire. Ainsi prit naissance une nouvelle voie d'exécution administrée directement par le tribunal, sans l'intervention du *sheriff* : celle de l'*equitable execution by way of the appointment of a receiver* ou exécution par l'équité au moyen de la nomination d'un *receiver*.

17. Il semblerait que ce nouveau procédé d'exécution, ajouté à ceux que nous avons précédemment rencontrés, aurait dû suffire pour combler toutes les lacunes et permettre dans tous les cas au *judgment creditor* de réaliser ses droits, qu'il s'agisse d'un jugement de *common law*

1. La systématisation de l'équité a conduit les théoriciens à classer les matières relevant de cette juridiction en prenant pour base la relation entre le secours recherché et le droit administré par les Cours de *common law*. A cet égard, on distingue la juridiction exclusive, la juridiction concurrente et la juridiction auxiliaire. Cf. Lévy-Ullmann, *Syst. Jur.* I, p. 556-557.

ou d'un *decree* d'équité. Certaines catégories de biens, cependant, tels que les droits de créance, restaient en dehors du champ d'action des voies d'exécution créées par l'une ou l'autre des deux juridictions. Le développement du crédit, l'extension prise par les valeurs mobilières dans la composition des patrimoines augmentant les inconvénients de cette lacune, il devint nécessaire d'imaginer d'autres moyens pour atteindre ces biens et les appliquer au paiement des condamnations que le débiteur avait encourues. Ce fut l'œuvre du *statute law* qui, par le Common Law Procedure Act de 1854¹, organisa l'*attachment of debts* ou saisie-arrêt des créances et par le Judgment Act de 1838² complété par le Judgments Act de 1840³, élaborâ un procédé permettant de saisir les fonds d'Etat, actions et parts d'intérêt : le *charging order on stock and shares*.

Ces nouvelles voies d'exécution étaient administrées et mises en œuvre par les Cours de *common law* elles-mêmes, au moyen d'*orders*, sans passer par l'intermédiaire d'un *writ* adressé au *sheriff* chargé de l'exécution. Elles se rapprochaient donc à ce point de vue des procédés d'exécution de l'équité, quoiqu'en différant fondamentalement par leur caractère *in rem*.

18. Jusqu'ici, en effet, la nature des moyens d'exécution employés par l'équité étant strictement personnelle, il en résultait que les méthodes propres à l'exécution des jugements des Cours de *common law* n'étaient pas applicables aux *decrees* rendus par les Cours d'équité. La réciproque était d'ailleurs vraie. Cette dualité de

1. Stat., 17-18, Vict., c. 125.

2. Stat. 1-2. Vict., c. 110.

3. Stat. 3-4. Vict., c. 82.

méthodes persista jusqu'en 1838, époque à laquelle le Judgments Act vint autoriser le Chancelier à faire exécuter ses *decrees* et *orders* par les mêmes moyens que les jugements émanant des Cours de *common law*.

Il en découla un grand changement dans la juridiction d'équité qui perdit beaucoup de son caractère *in personam*, mais la portée de l'*act* de 1838 devait être renforcée et complétée par la grande réforme apportée par les Judicature Acts de 1873-1875¹. Ces *acts* ont opéré la fusion et l'unification des tribunaux qui, auparavant, jugeaient les uns selon la *common law*, les autres selon l'équité. Ils ont constitué la *Supreme Court of Judicature* composée de deux divisions : la *Court of Appeal* et la *High Court of Justice*, cette dernière étant elle-même divisée en trois sections : la *King's Bench Division* (Division du Banc du Roi²), la *Chancery Division* (Division du Chancelier) et la *Probate, Divorce and Admiralty Division* (Division s'occupant de la juridiction relative aux testaments, aux divorces ou causes relatives au mariage et aux affaires maritimes³).

En vertu de ces *acts*, tous les juges de la *High Court* (Haute Cour) sont maintenant dotés des pouvoirs appartenant auparavant, soit aux juges des Cours de *common law*, soit à ceux des Cours d'équité, c'est-à-dire qu'ils peuvent juger aussi bien suivant la *common law* que

1. Stat. 36-37. Vict., c. 66 et 38-39. Vict., c. 77.

2. La dénomination des Cours de l'*Exchequer* et des *Common Pleas* n'a disparu que par un *act* de 1881 (stat. 44-45. Vict., c. 68). Le groupement des trois anciennes Cours de *common law* a conservé le nom de celle qui était considérée comme supérieure aux autres : la *King's Bench Court*. Pour ce qui concerne l'organisation actuelle de la *Supreme Court of Judicature*, cf. Emile Masson, *La Suprême Cour d'Angleterre*, thèse, Paris, 1924.

3. Les diverses lois relatives à la constitution et au fonctionnement de la *Supreme Court of Judicature* sont maintenant consolidées en une loi unique : le *Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act*, 1925 (15-16 Geo. V, c. 49).

suivant l'équité. Seule, la nature de l'affaire soumise à leur juridiction doit déterminer le procédé à mettre en œuvre pour dégager et sanctionner le droit. L'expression « *judgment* » qui était réservée exclusivement aux décisions des Cours de *common law* s'applique désormais à toutes les décisions de la Haute Cour, y compris celles qui correspondent aux anciens *decrees* d'équité.

Toutefois, les pouvoirs des anciennes Cours ont été simplement transférés à la Haute Cour de Justice, si bien que celle-ci est impuissante à changer la nature de la décision rendue. Il lui est impossible, par exemple, d'attacher à un jugement prononcé selon les règles de la *common law* les sanctions propres à un ancien *decree* d'équité rendu dans une matière dont seule la Cour du Chancelier pouvait avoir à connaître.

Ce principe a été dégagé par les jurisconsultes dès la mise en application des Judicature Acts de 1873-1875. « Ce que les Judicature Acts ont fait en réalité, c'est de pourvoir à l'administration du droit (*law*) et de l'équité par les mêmes Cours, de faire reconnaître par ces Cours aussi bien les droits, les remèdes et les défenses de *common law* que ceux d'équité et enfin de soumettre le droit à l'équité dans les cas où, antérieurement, ils auraient été en conflit direct. C'est la fusion de l'administration plutôt que des principes. Les deux courants, comme il a été dit avec justesse, se sont rencontrés et coulent maintenant dans le même lit, mais leurs eaux ne se mélangent pas¹ ».

19. Cependant, en ce qui concerne le domaine des « *remedies* », c'est-à-dire des voies d'exécution, les *Rules of the Supreme Court* de 1883 sembleraient permettre

1. Snell, *Principles of Equity*, p. 9.

une interprétation plus large de la réforme opérée par les Judicature Acts. L'Order 42, rule 3, s'explime ainsi : « *A judgment for recovery by, or payment to, any person of money may be enforced by any of the modes by which a judgment or decree for the payment of money of any Court whose jurisdiction is transferred by the Supreme Court of Judicature Act 1873, might have been enforced at the time of the passing thereof* ». (Un jugement portant condamnation au paiement d'une somme d'argent peut être exécuté selon l'un des modes par lesquels un jugement ou un *decree* ayant le même objet aurait pu être sanctionné, soit par une Cour de *common law*, soit par une Cour d'équité, à l'époque où a été opérée la fusion des juridictions).

En interprétant extensivement cette formule, il semblerait qu'un jugement condamnant à des dommages-intérêts pour inexécution d'un contrat pourrait par exemple être sanctionné par la procédure de *contempt of court*. Il n'en est rien. La rule 3 de l'Order 42 a été interprétée restrictivement : elle permet bien l'emploi des méthodes d'exécution autrefois spéciales aux Cours d'équité pour sanctionner des jugements de *common law*, mais seulement en tant que ces voies d'exécution sont dirigées contre les biens et ne changent pas la nature du jugement lui-même. C'est ainsi que la nomination d'un *receiver*, moyen d'équité, peut-être demandée à la suite d'un jugement relatif à un droit de propriété reconnu *at law*, cette nomination n'empêchant d'ailleurs pas le jugement d'être ultérieurement exécuté par le *sheriff* au moyen d'un des *writs* de *common law*¹.

1. Voir à ce sujet : *Re Coney, Coney v. Bennett* (1885) 29 Ch. D. 993; *Hulbert and Crowe v. Cathcart* (1894) 1 Q. B. 244; *Re Oddy, Major v. Harness* (1906) 94 L. T. 146.

20. Sous réserve de cette interprétation, toutes les voies d'exécution en usage au moment de la mise en application des Judicature Acts de 1873-1875 ont été conservées et, d'une manière générale, sont appliquées suivant les mêmes méthodes qu'auparavant.

Nous retrouvons donc, d'une part, les différents *writs* d'exécution adressés à un officier public, qui est généralement le *sheriff*, par le roi considéré, suivant l'antique fiction, comme dispensateur de la justice, d'autre part, les procédures d'exécution administrées par le tribunal lui-même sans qu'il y ait lieu à émission d'un *writ*. La division de notre travail semble donc facilement indiquée, la première partie comprenant l'étude des diverses formes que peut revêtir l'exécution opérée par les officiers publics, la deuxième partie celle des procédés mis en œuvre par le tribunal seul¹.

En raison de l'importance beaucoup plus grande des « remèdes » de la première catégorie qui constituent en somme le système traditionnel de l'exécution, notre première partie sera sensiblement la plus chargée. Sous le nom de *writs* d'exécution, nous aurons en effet à étudier :

1° le *writ* de *fieri facias* dirigé contre la *personal property* et émis pour exécuter un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent;

2° le *writ* d'*elegit* dirigé contre la *real property* et

1. Il y a lieu de remarquer que le soin de diriger les procédures d'exécution est presque toujours confié maintenant aux *masters*. Le *master* est un collaborateur du juge, pourvu d'attributions judiciaires, à qui incombe la direction de toute la procédure préparatoire des procès. Dans les *Rules of the Supreme Court*, les mots « *the Court or a judge* » que l'on rencontre souvent signifient donc, la plupart du temps, un *master* de la Suprême Cour et non la Cour ou un juge. Dans les cas où le *master* n'est pas compétent, ces mots signifient un juge siégeant *in chambers* (dans son cabinet) ou *in open court* (en audience publique).

utilisé également pour exécuter un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent;

3° le *writ* de *possession* émis pour sanctionner un jugement attribuant la possession d'un bien immobilier à la partie gagnante;

4° le *writ* de *delivery* émis dans les cas où le bien à recouvrer est une chose autre qu'un immeuble ou une somme d'argent¹;

5° les *writs* de *fieri facias de bonis ecclesiasticis* et *sequestrari facias de bonis ecclesiasticis* adressés, non au *sheriff* comme les précédents, mais à l'évêque; et destinés à atteindre les biens ecclésiastiques;

6° le *writ* de *sequestration* adressé à des *sequestrators* et émis seulement dans les cas où la partie condamnée s'est rendue coupable de *contempt of court*;

7° le *writ* de *capias ad satisfaciendum* adressé au *sheriff* et lui ordonnant de s'emparer de la partie condamnée pour la conserver sous sa garde jusqu'à ce qu'elle ait satisfait au paiement de la condamnation. Alors que tous les *writs* énumérés jusqu'ici sont dirigés contre les biens, ce dernier permet l'exécution sur la personne, c'est-à-dire la contrainte par corps, mais le Debtors Act de 1869² ayant supprimé l'emprisonnement pour dettes dans presque tous les cas, il n'a plus aujourd'hui d'applications pratiques³;

8° le *writ* d'*attachement* qui n'était pas une voie d'exé-

1. Dans les R. S. C. de 1883, le terme « *writ of execution* » comprend les *writs* de *fieri facias*, *capias*, *elegit*, *sequestration* et *attachement* (Ord. 42, r. 8). Les *writs* de *possession* et de *delivery* ne figurent pas dans cette énumération, mais leur emploi comme *writs* d'exécution se trouve confirmé par les règles 5 et 6 du même Order 42.

2. Stat. 32-33. Vict., c. 62.

3. Le Debtors Act de 1869 ne contient aucune disposition abolissant l'emploi du *writ* de *capias ad satisfaciendum*, mais dans les cas où l'exécution sur la personne a été conservée, elle s'opère par *writ* d'*attachement* ou *order* de *committal*.

cution civile selon la *common law*, mais au contraire le procédé général d'exécution en matière d'équité. Il est dirigé contre la personne et, comme le *writ* de *sequestration*, sanctionne le *contempt of court*.

Les cas dans lesquels une personne peut être déclarée coupable de *contempt of court* faisant l'objet de règles spéciales assez délicates, nous aurons intérêt à réunir dans une section séparée l'étude des *writs* qui y correspondent. Ce sera l'objet de notre seconde partie, la première étant réservée à l'examen des autres *writs* d'exécution.

Dans une troisième partie, enfin, prendront place les procédés d'exécution ne comportant pas l'émission de *writs*, c'est-à-dire :

1^o *l'attachment of debts* ou *garnishee proceedings* (saisie-arrêt des créances);

2^o les *charging orders on stock and shares* ou *orders* grevant d'une charge (privilege) les fonds d'Etat, actions ou parts de sociétés.

3^o *l'equitable execution* ou exécution au moyen de la nomination d'un *receiver*.

Ces procédés d'exécution sont réunis dans les ouvrages anglais sous la rubrique de « *Analogous proceedings* ». Ce sont en effet des procédures permettant d'obtenir l'exécution d'un jugement, mais les règles qui président à leur mise en œuvre diffèrent profondément de celles qui gouvernent les procédures traditionnelles d'exécution.

Toutes les voies d'exécution dont nous venons de donner la nomenclature sont destinées à sanctionner les jugements rendus par les Cours supérieures de justice formant la *Supreme Court of Judicature* dont la compétence territoriale s'étend à toute l'Angleterre¹.

1. En dehors de la *Supreme Court of Judicature*, les tribunaux supérieurs comprennent également, en ce qui concerne la juridiction ci-

En raison de cette centralisation extrême de la justice et des facilités données aux plaideurs par l'existence des Cours d'Assises tenues en province, à intervalles réguliers, par des juges de la Haute Cour dont le siège est à Londres, les tribunaux inférieurs n'ont qu'une importance très relative. Les plus intéressants à signaler sont les *County Courts* créées par le County Courts Act de 1846¹ qui n'ont rien de commun, sauf le nom, avec les anciennes Cours de comté remontant à l'époque anglo-saxonne.

Ces tribunaux inférieurs ne disposent pas de tous les moyens d'exécution des tribunaux supérieurs. Nous indiquerons sommairement dans un appendice quels sont ceux qui peuvent être employés pour faire porter effet aux jugements rendus par chacun de ces tribunaux et de quelle manière ces moyens peuvent être mis en œuvre.

21. Nous aurons ainsi passé en revue tous les procédés dont dispose un *judgment creditor* pour réaliser ses droits, tant pour les jugements émanant des tribunaux supérieurs que pour ceux provenant des tribunaux inférieurs. Cependant, nous verrons que l'emploi de ces voies d'exécution peut être paralysé dans certains cas. Un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent ne peut en effet être exécuté lorsque la partie con-

vile : 1° les *Ultimate Courts of Appeal*, c'est-à-dire la Chambre des Lords et la Commission Judiciaire du Conseil privé; 2° les Cours Palatines de Lancastre et de Durham. Bien que supprimées par le Judicature Act de 1873 les Cours Palatines subsistent encore comme Cours d'équité et sont présidées chacune par un chancelier. Les *Rules of the Supreme Court* ayant été adoptées par ces deux Cours, les règles relatives à l'exécution de leurs jugements sont les mêmes que celles concernant les décisions de la *High Court* ou de la *Court of Appeal*. (cf. Cheshire, *Stephen's Commentaries*, I, p. 119-130, 19° édit.; Halsbury, *The Laws of England*, IX, V° Courts, p. 120 et suiv.)

1. Stat. 9-10. Vict., c. 95.

tre laquelle il a été rendu déclarée en faillite ou se trouve dans l'un des cas susceptibles de provoquer sa faillite. Si la partie condamnée est une personne morale, une *company*, sa mise en liquidation a le même effet que la faillite au point de vue de l'exécution des jugements prononcés contre elle¹.

D'autre part, un créancier nanti d'un jugement dont l'exécution n'a pas été suspendue peut, au lieu d'émettre un *writ* d'exécution, provoquer la déclaration en faillite de son débiteur, en lui adressant une *bankruptcy notice*, c'est-à-dire un avis lui faisant connaître que, faute de paiement de la condamnation prononcée par le jugement, il présentera une demande en vue d'obtenir un *receiving order* contre lui, ou ordonnance le dessaisissant de son patrimoine qui passera aux mains de l'*Official Receiver*².

En raison de la portée générale de la faillite qui s'étend en droit anglais, aussi bien aux non-commerçants qu'aux commerçants, nous devrions comprendre la procédure de faillite et celle de liquidation des *companies* au nombre des moyens susceptibles d'être employés par le *judgment creditor* pour réaliser ses droits, mais suivant à cet égard les catégories du droit français, nous laisserons de côté dans cette étude des voies d'exécution, la faillite et la liquidation des *companies*.

1. Voir *infra*, n° 50.

2. Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59) s. 1 (1) (g).

PREMIÈRE PARTIE

Exécution par le Ministère du " Sheriff "
ou d'un officier ayant pouvoir de
poursuivre l'exécution.

PREMIÈRE PARTIE

Exécution par le Ministère du “ Sheriff ” ou d'un officier ayant pouvoir de poursuivre l'exécution.

CHAPITRE PREMIER

ETUDE DU WRIT D'EXECUTION EN GENERAL

22. Avant de définir chacun des *writs* d'exécution, de rechercher les conditions de leur emploi et de déterminer leurs effets, nous avons jugé utile de réunir dans un premier chapitre les règles qui leur sont communes, cette méthode ayant l'avantage d'éviter des répétitions inutiles.

Ces règles se réfèrent à l'émission (*issue*) des *writs*, à leur exécution, au *return* (rapport) que doit effectuer l'officier chargé de l'exécution, au rang de priorité en cas de pluralité de *writs*, enfin aux irrégularités et nullités ainsi qu'aux actions en responsabilité auxquelles l'émission ou l'exécution des *writs* peut donner naissance¹.

1. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné (p. 33, n. 1), le terme « *writ of execution* » défini par la r. 8 de l'Ord. 42 des R. S. C., comprend les *writs* de *fieri facias*, *capias*, *elegit*, *sequestration* et *attachment*, ainsi que

Nous ajouterons en appendice quelques mots relatifs à une procédure d'investigation dérivant de l'équité et ayant pour but de rendre plus efficace l'emploi des voies d'exécution. Cette procédure porte le nom de « *discovery in aid of execution* ».

Section I. — Par et contre qui l'émission (issue) d'un « writ » peut être demandée

§ I. Définitions. — 23. La personne qui peut demander l'émission d'un *writ* d'exécution est celle qui a droit au bénéfice du jugement. Cette personne est appelée *judgment creditor* (créancier nanti de jugement).

La personne contre laquelle l'exécution est poursuivie est le *judgment debtor*. C'est contre le *judgment debtor* que le *writ* d'exécution doit être émis, même si cette personne n'a pas été partie dans la cause relativement à laquelle le jugement a été rendu¹.

Après l'émission du *writ* d'exécution, les expressions de *judgment creditor* et de *judgment debtor* sont souvent respectivement remplacées par celles de *execution creditor* et de *execution debtor*.

Toutes les règles relatives à l'exécution se réfèrent aussi bien à un *judgment* qu'à un *order*². En effet, en

tous les *writs* auxiliaires qui peuvent être émis ultérieurement pour leur donner effet. A moins de stipulations contraires, toutes les règles contenues dans ce premier chapitre s'appliqueront donc à chacun des *writs* figurant dans cette énumération.

1. R. S. C., Ord. 42, r. 26. On peut donner comme exemple de l'application de cette règle le cas où, à la demande d'un sequestre, le tribunal a rendu un *order* enjoignant à une personne de livrer à ce sequestre une chose qu'elle détient.

2. L'*order*, dans le sens où il est employé maintenant dans les R. S. C. correspond assez exactement à une ordonnance : c'est une décision rendue par écrit généralement préparatoire ou interlocutoire ou se rapportant à l'exécution d'un jugement. Dans les Cours d'équité, le terme *order* était souvent employé pour désigner un *decree* rendu en matière interlocutoire ou une règle concernant la marche de la procédure.

vertu de la r. 24 de l'Ord. 42 des R. S. C., tout *order* prononcé dans une affaire peut être exécuté contre toutes les personnes qui sont obligées d'y obéir de la même manière qu'un jugement rendu dans le même but (*Every order of the court or a judge in any cause or matter may be enforced against all persons bound thereby in the same manner as a judgment to the same effect*). Dans un but de simplification, nous traduirons par le mot « jugement » l'expression « *judgment or order* », étant entendu que ce que nous dirons s'appliquera à la fois aux *final judgments* ou jugements définitifs¹ et aux *orders* ou ordonnances².

§ II. Pluralité de « *judgment creditors* ». — 24. Lorsqu'un jugement est rendu en faveur de plusieurs associés et que l'un d'eux vient à mourir, le *writ* d'exécution peut être émis par les survivants des associés, sans qu'une demande d'autorisation soit nécessaire³.

§ III. Pluralité de « *judgment debtors* ». — 25. Quand le jugement porte condamnation contre plusieurs personnes, un *writ* d'exécution peut être émis contre chacune d'elles, même en cas d'absence de l'expression « *jointly and severally* » (conjointement et solidairement).

Mais, si le jugement est rendu contre plusieurs personnes « *jointly* » et non « *jointly and severally* », le *writ* d'exécution doit être un « *joint writ* » émis contre tous

1. *Final judgment* ou jugement définitif ne signifie pas jugement non susceptible d'appel, mais jugement terminant l'affaire au sujet de laquelle il a été rendu.

2. Alors que pour la matière des voies d'exécution, les ordonnances peuvent être assimilées aux jugements, il n'en est pas de même en ce qui concerne la faillite. Voir à ce sujet *The Yearly Practice of the Supreme Court*, 1930, I, p. 726-727.

3. Voir le *case Baird v. Thomson* (1884) 14 L. R. Ir. 497.

les co-débiteurs¹. L'exécution peut se poursuivre contre la *joint property* ou contre les biens de chacun des *joint debtors*². Un writ émis contre un seul des co-débiteurs ne serait pas nul, mais il empêcherait le créancier nanti du jugement de poursuivre l'exécution contre les autres co-débiteurs.

En cas de décès de l'un des débiteurs condamnés en vertu d'un *joint judgment*, l'exécution ne peut avoir lieu que contre les survivants³.

§ IV. Exécution contre les personnes morales. — 26. Aux termes de la r. 1 de l'Ord. 71 des R. S. C., relative à l'interprétation des termes employés dans ces *rules*, le mot « *person* » comprend un « *body corporate ou politic* », c'est-à-dire une personne morale. Il en résulte que les règles édictées par les R. S. C. pour l'exécution des jugements s'appliquent aussi bien aux personnes morales qu'aux personnes physiques, à moins de stipulations contraires. Ce sont ces dispositions spéciales que nous allons examiner sommairement, en ce qui concerne d'abord les *partnerships* et ensuite les *corporations* qui comprennent les diverses formes de *companies*.

Nous laisserons de côté les règles relatives à l'exécution contre un « *politic body* », c'est-à-dire contre une personne morale politique, cette question se rattachant au droit public et débordant le cadre de notre étude.

1. *Rayner v. Jones* (1841) 6 Jur. 133; *Money Penny v. De Massy* (1851) 1 Ir. Ch. R. 597.

2. *Abbot v. Smith* (1774) 2 Wm. Bl. 947; *Herries v. Jamieson* (1794) 5 Term Rep. 553; *Clarke v. Clement and English* (1796) 6 Term Rep. 525.

3. Une des caractéristiques de la *joint property* active ou passive, en droit anglais, est, qu'en cas de décès de l'un des *joint owners*, les droits et obligations du défunt relatifs à cette *joint property* disparaissent avec lui.

A) « PARTNERSHIPS ». — 27. Une *partnership* est une société de personnes constituée dans un but lucratif¹ et se distingue d'une *corporation* en ce qu'elle n'est pas soumise aux conditions d'autorisation et de publicité auxquelles celle-ci est astreinte, bien que, depuis le Registration of Business Names Act de 1916², il soit nécessaire de l'enregistrer lorsque la raison sociale ne renferme pas les noms de famille de tous les associés avec leurs prénoms exacts ou au moins leurs initiales. Elle n'a pas de personnalité morale propre, mais à certains points de vue, elle est assimilée aux personnes morales, aux *companies* par exemple³.

Exécution d'un jugement rendu contre la « firm ».
28. Les règles concernant l'exécution contre une *partnership* sont contenues dans un *order* de juin 1891 incorporé dans les R. S. C. de 1883 et formant l'Ord. 48A La r. 8 de cet Ord. 48A stipule que lorsqu'un jugement est rendu contre une *firm*, c'est-à-dire contre l'ensemble des membres d'une *partnership*, l'exécution peut avoir lieu : 1° contre la propriété de la *partnership* se trouvant dans les limites de la juridiction de la Cour; 2° contre les personnes qui ont comparu comme *partners* ou sont désignées dans le jugement comme telles; 3° contre les personnes qui ont été assignées comme *partners* et ont fait défaut.

1. Une *partnership* n'est pas nécessairement fondée en vue de l'exercice d'un commerce, le but lucratif suffit. Elle peut être composée de personnes ayant une profession non commerciale, telle que *solicitor*, médecin etc. Cf. Braesco (Jean), *Les caractères généraux de la Société dite « Partnership » en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique*, thèse, Paris, 1923.

2. Stat. 6-7 Géo. 5, c. 58.

3. Le nombre des associés dans la *partnership* doit être inférieur à 20 (10 s'il s'agit d'une banque). Si ces chiffres sont dépassés, la *partnership* est considérée comme une *company* et doit se conformer aux *Companies Acts*.

En dehors de la propriété commune et indivise de la *partnership*, les biens propres de chacun des *partners* peuvent donc être l'objet d'un *writ* d'exécution à la suite d'un jugement rendu contre cette *partnership* : la seule condition requise est que le *partner* ait été assigné¹ ou reconnu dans le jugement comme membre de la *partnership*. Toutefois, si le *partner* est un mineur, l'exécution ne peut être pratiquée contre ses biens propres²; si c'est une femme mariée, seuls ses biens séparés sont susceptibles d'être l'objet d'une exécution³.

Lorsque le *judgment creditor* prétend émettre un *writ* d'exécution contre un *partner* non assigné ou non désigné dans le jugement, il doit s'adresser à la Cour pour obtenir l'autorisation d'émettre ce *writ* et si le *partner* discute sa responsabilité, la Cour ordonne que la question soit préalablement plaidée et jugée⁴.

Exécution d'un jugement rendu contre un « partner » pris individuellement. — 29. Depuis le Partnership Act de 1890⁵, un *writ* d'exécution ne peut être émis contre la *partnership property* lorsqu'un jugement a été prononcé contre un *partner* pris individuellement. Avant 1890, la part du *partner* dans la propriété indivise de la société était saisissable et pouvait être vendue en vertu d'un *writ* de *fieri facias*, mais actuellement, l'exécution contre la part d'intérêt du *partner* ne peut avoir lieu que par un moyen dérivant du *statute law* ou de

1. Il est nécessaire que le *writ of summons* (assignation) ait été signifié à la personne même du *partner* (*Jackson v. Litchfield* (1882) 8 Q. B. D. 474).

2. *Lovell and Christmas v. Beauchamp* (1894) A. C. 607.

3. *Re Frances Handford and Co* (1899) 1 Q. B. 566; voir *infra* n° 38.

4. R. S. C. Ord. 48A, r. 8 (2^e alinéa). Voir également Ord. 48A, r. 7 (R. S. C. n° 1, 1929) réglant les conditions dans lesquelles une personne assignée comme *partner* peut dénier sa responsabilité.

5. Stat. 53-54 Vict., c. 39.

l'équité, à savoir un *charging order* grevant cette part d'intérêt¹ ou la nomination d'un *receiver* à qui seront versés les bénéfices revenant au *partner*.

Exécution d'un jugement rendu contre une « limited partnership ». — 30. Depuis le Limited Partnership de 1907², il est possible de constituer des *partnerships* comprenant un certain nombre de membres à responsabilité limitée, à condition que la société soit enregistrée en indiquant les noms et apports de ces *limited partners* qui ne doivent en aucune manière participer à la gestion de l'entreprise. Le recours du créancier nanti d'un jugement contre la *firm* se limite donc, en ce qui concerne les associés de cette catégorie, au montant de leurs apports respectifs.

B) « CORPORATIONS » et « COMPANIES ». — 31. Par opposition aux *partnerships*, les *corporations* sont des entités ayant la personnalité morale. Une *corporation* se distingue d'une *partnership* par les caractères suivants: nécessité de l'autorisation de l'Etat (*incorporation*) par *royal charter* (charte royale), par *act* du Parlement, *private* ou *public* (général), ou même par simple présomption lorsque l'association exerce les droits d'une *corporation* depuis des temps immémoriaux; capacité de posséder; droit d'ester en justice.

Le terme *corporation* a d'ailleurs un sens très large et est synonyme en droit anglais de personne morale. Bien que les *corporations* soient pour la plupart constituées par plusieurs personnes (*corporation aggregate*),

1. Partnership Act, 1890 (stat. 53-54 Vict., c. 39), s. 23 (2). Voir également *Peake v. Carter* (1916) 1 K. B. 652, C. A.

2. Stat. 7 Edw. 7, c. 24.

elles peuvent aussi n'être composées que d'une seule personne (*corporation sole*) considérée en tant qu'exerçant des fonctions particulières, tels par exemple le roi, une commune, certains fonctionnaires.

D'une façon générale, un jugement rendu contre une *corporation* peut être exécuté de la même manière que contre un individu, les règles contenues dans les R. S. C. s'appliquant aussi bien aux personnes morales qu'aux personnes physiques¹. La propriété mobilière ou immobilière de la *corporation* peut donc être l'objet d'un *writ* d'exécution, même si elle est tenue dans un but d'utilité publique².

Mais l'expression *corporation* englobant les diverses variétés de *companies*, nous devons les examiner successivement, en raison des règles différentes qui les régissent au point de vue du recours du *judgment creditor* contre les membres de la *company*.

« *Companies* » enregistrées suivant le « *Companies (Consolidation) Act, 1908* ». — 32. Les *companies* constituées selon les règles du *Companies (Consolidation) Act* de 1908³ sont maintenant les plus nombreuses. Cet *act* de 1908 a été complété par plusieurs lois complémentaires en 1913, 1917 et 1928. Ces diverses lois viennent d'être à nouveau remplacées par le *Companies Act* de 1929⁴ qui est une loi de consolidation et reproduit la plupart des dispositions contenues dans les *acts* précédents.

1. R. S. C., Ord. 71, r. 1.

2. *Spokes v. Banbury* (1865) L. R. 1 Eq. 42; *Worral Waterworks Co. v. Lloyd* (1866) L. R. 1 C. P. 719; *Re Hull, Barnsley and West Riding Junction Rail. Co.* (1888) 40 Ch. D. 119, 130, C. A.

3. Stat. 8 Edw. 7, c. 69.

4. Stat. 19-20 Geo. 5, c. 23.

D'après les Companies Acts de 1908 et de 1929, tout groupement de sept personnes au moins, s'il s'agit d'une *public company*, de deux personnes au moins s'il s'agit d'une *private company*¹, peut, en remplissant les conditions indiquées par la loi, devenir personne morale par l'enregistrement (*incorporation*), quel que soit le but assigné au groupement, économique ou social, pourvu qu'il ne soit pas illégal. Seuls les *Trade Unions* (syndicats) ne peuvent être constitués en *companies*.

Les groupements à but social qui veulent limiter la responsabilité de leurs membres ont intérêt à se faire enregistrer comme *companies*. En effet, les membres des *companies* régies par les Companies Acts de 1908 et de 1929 jouissent du privilège de ne pouvoir en aucun cas être l'objet d'une exécution de la part d'un créancier qui poursuit la réalisation des droits que lui confère un jugement rendu contre la *company*². Si l'actif de la *company* n'est pas suffisant pour satisfaire au paiement de la condamnation prononcée, le seul recours du *judgment creditor* contre les actionnaires est de présenter une demande de liquidation de la *company*³. Cette demande a pour effet de suspendre toutes les procédures d'exécution qui pouvaient être engagées par d'autres créanciers.

1. Les principales différences qui séparent les *public companies* des *private companies* résident : 1° dans le mode de constitution (tandis que les premières peuvent faire appel au public pour se procurer les fonds destinés à la formation de leur capital, les secondes n'ont pas ce droit, ce qui explique que les *public companies* sont soumises à des règles beaucoup plus strictes que les *private companies*); 2° dans le nombre des actionnaires qui ne peut excéder 50 lorsqu'il s'agit d'une *private company*; 3° dans la cessibilité des actions qui est subordonnée à l'assentiment des autres actionnaires au cas d'une *private company*.

2. Cf. Lindley, *On Companies*, 6^e édit., p. 390.

3. Companies (Consolidation) Act, 1908 (8 Edw. 7, c. 69) ss. 129-130, remplacé par le Companies Act 1929 (19-20 Geo. 5, c. 23), ss. 168-169.

« *Companies* » autorisées d'après le « *Companies Clauses Consolidation Act, 1845* ». — 33. Les *companies* constituées d'après le *Companies Clauses Consolidation Act* de 1845¹ forment une exception à la règle suivant laquelle un jugement rendu contre une *corporation* ou une *company* ne peut être exécuté que contre la propriété de la *corporation* ou de la *company*.

Lorsque l'actif de la *company* régie par le *Companies Clauses Consolidation Act* de 1845 n'est pas suffisant pour assurer l'exécution du jugement rendu contre cette *company*, l'exécution peut en effet être poursuivie contre les actionnaires jusqu'à concurrence du montant non encore versé de leurs actions².

Autrefois, avant de pouvoir obtenir un *writ* d'exécution contre un actionnaire, il était nécessaire d'émettre un *writ* de *scire facias* qui était le prélude d'une instance au cours de laquelle l'actionnaire pouvait présenter ses moyens de défense en vue d'éviter les poursuites du *judgment creditor*. Cette procédure est tombée en désuétude depuis que les R. S. C. permettent l'émission d'un *writ* d'exécution contre un actionnaire après obtention de l'autorisation de la Cour³. Cette autorisation n'est d'ailleurs accordée qu'autant que l'on rapporte la preuve de l'échec total ou partiel des poursuites engagées contre la *company* elle-même⁴.

Le *judgment creditor* a le droit d'examiner le registre des actionnaires, afin de s'assurer des noms de ceux qu'il

1. Stat. 8-9 Vict., c. 16. Ces *companies* sont celles qui sont constituées en vue de l'établissement et de l'exploitation d'ouvrages d'intérêt public, tels que ports, docks, aqueducs, ferry-boats, etc.

2. Stat. 8-9 Vict., c. 16, s. 36.

3. R. S. C. Ord. 42, r. 23 (g).

4. *Ridgway v. Security Assurance Society* (1856) 18 C. B. 686; *Ilfracombe Rail. Co. v. Poltimore* (1868) L. R. 3 C. P. 288.

peut poursuivre. L'inscription au registre fait présumer la qualité d'actionnaire, mais cette présomption n'est pas irréfragable. D'autre part, l'actionnaire peut prouver qu'il a entièrement libéré le montant des actions qu'il détient¹.

L'exécution peut être poursuivie de la même manière contre les actionnaires des *joint stock companies* qui sont enregistrées suivant le Companies Act de 1844² ou le Country Bankers Act de 1827³ et n'ont pas été réenregistrées suivant les dispositions du Companies (Consolidation) Act de 1908.

« *Companies* » régies par le « *Chartered Companies Act*, 1837 ». — 34. Un *writ* d'exécution peut être émis contre un membre d'une *company* régie par le Chartered Companies Act de 1837⁴, sous réserve de l'autorisation de la Cour. L'étendue de la responsabilité des membres dépend des conditions particulières de la charte d'établissement de la *company*.

« *Railway Companies* » (*Compagnies de chemins de fer*). — 35. Les *Railway companies* sont régies par des dispositions spéciales contenues dans le Railway Companies Act de 1867⁵. En vertu de la section 4 de cet *act*, le matériel roulant et le matériel fixe d'une *Railway company* ne peut pas être l'objet d'une exécution. Mais un *writ* d'exécution peut être émis en vue d'atteindre d'autres biens, par exemple des terrains non

1. *Guest v. Worcester etc. Rail. Co.* (1868) L. R. 4 C. P. 9.

2. Stat. 7-8 Vict., c. 110.

3. Stat. 7 Geo. 4, c. 46.

4. Stat. 7 Will. 4 et 1 Vict., c. 73. Ces *companies* sont celles qui sont constituées par charte spéciale de la Couronne.

5. Stat. 30-31 Vict., c. 127.

utilisés pour la construction des voies ferrées et stations¹.

D'autre part, le créancier nanti d'un jugement contre une *Railway company* peut, en vertu de cette même section 4, obtenir la nomination d'un *receiver*, c'est-à-dire procéder par voie d'*equitable execution*.

La section 9 du *Railway Companies Act* de 1867 apporte une autre restriction aux droits du *judgment creditor* : si un *scheme of arrangement* (projet de règlement transactionnel) a été déposé et publié dans la *London Gazette*, aucun *writ* d'exécution ne peut être émis contre la compagnie sans l'autorisation de la Cour jusqu'à ce que le projet ait reçu l'homologation judiciaire ou ait été rejeté².

Institutions littéraires et scientifiques, « *trade-unions* ». — 36. Les biens composant la propriété d'une institution de caractère littéraire ou scientifique ou d'une *trade-union* (syndicat) sont susceptibles d'être l'objet d'un *writ* d'exécution, mais les membres du groupement sont dégagés de toute responsabilité en ce qui concerne l'exécution d'un jugement rendu contre l'institution ou la *trade-union*³.

§ V. Exécution contre certaines catégories de personnes. — A) *Souverains étrangers et ambassadeurs*. — 37. Aucun *writ* d'exécution ne peut être émis contre

1. *Re Hull, Barnsley and West Riding Junction Rail. Co.* (1888) 40 Ch. D. 119, C. A.

2. Après homologation du projet de règlement transactionnel, un *judgment creditor* qui n'a pas été partie dans ce règlement peut émettre un *writ* d'exécution sans autorisation.

3. *Literary and Scientific Institutions Act*, 1854 (17-18 Vict., c. 112), s. 23; *Taff Vale Society of Railway Servants* (1901) A. C. 426-445.

un souverain étranger ou contre un ambassadeur ou un ministre d'une puissance étrangère¹. Il en est ainsi même lorsque le défendeur a accepté la juridiction du tribunal qui a rendu le jugement², mais l'immunité cesse avec les fonctions qui ont engendré ce privilège³.

B) *Femmes mariées (married women)*. — 38. Avant 1882, il ne pouvait être question, en aucun cas, d'émettre un *writ* d'exécution pour recouvrer le montant d'une condamnation prononcée contre une femme mariée, soit contre elle seule, soit conjointement contre elle et son mari⁴. Les biens d'une femme mariée devenaient en effet la propriété du mari, à moins qu'ils aient fait l'objet d'un *settlement*⁵ et aient été constitués pour son usage séparé (*settled for her separate use*), auquel cas ils formaient une *equitable property* qui ne pouvait être atteinte que par voie d'*equitable execution*⁶.

Depuis le Married Women Property Act de 1882⁷, les biens de la femme mariée font l'objet d'une propriété séparée sur laquelle elle a, en principe, un entier pouvoir de disposition et d'administration. Mais, tout ou partie de ces biens peuvent être frappés d'une *restraint*

1. Diplomatic Privileges Act, 1708 (7 Anne, c. 12) s. 3.

2. *Re Suarez, Suarez v. Suarez* (1917) 2 Ch. 131.

3. *Re Suarez, Suarez v. Suarez* (1918) 1 Ch. 176, C. A.

4. Devant les Cours de *common law*, une femme mariée ne pouvait jamais être assignée seule, mais seulement conjointement avec son mari et dans certains cas : dettes de la femme antérieures au mariage ou *torts* (délits ou quasi-délits) commis par elle soit avant, soit pendant le mariage.

5. Un *settlement* est un acte (ou une série d'actes) ayant la forme d'un testament ou d'un contrat, par lequel des biens, de nature réelle ou personnelle, sont assignés à certaines personnes par voie de succession ou constitués en *trust* pour leur bénéfice, le but recherché étant de conserver les biens pour les personnes ou catégories de personnes désignées nommément ou implicitement dans l'acte, ainsi que de régler leurs droits à la jouissance de ces biens.

6. En dehors des biens faisant l'objet d'un *settlement*, une femme mariée pouvait posséder des paraphernaux, mais en matière de voies d'exécution, ils étaient considérés comme appartenant au mari.

7. Stat. 45-46 Vict., c. 75.

on anticipation qui a pour effet, en empêchant la femme d'en aliéner la propriété et de disposer à l'avance des revenus, de les rendre insaisissables.

D'une façon générale, les jugements rendus contre une femme mariée peuvent maintenant être exécutés au moyen des *writs* d'exécution contre sa *separate property* qui n'est pas *restrained from anticipation*¹. Il y a toutefois deux exceptions à cette règle : 1^o la femme mariée peut être condamnée à payer les frais et dépens des procès intentés par elle-même sur ses biens ayant fait l'objet d'une *restraint on anticipation*²; 2^o les revenus échus et non payés à la date d'un jugement des biens frappés d'une *restraint on anticipation* peuvent être saisis en vertu d'une procédure d'exécution, mais non ceux à échoir postérieurement³. Si le *judgment creditor* a retardé à dessein l'*entry* (rédaction et enregistrement) du jugement afin de pouvoir saisir des revenus d'un montant plus élevé, la Cour peut lui refuser l'autorisation de procéder à l'exécution⁴.

Lorsque les biens séparés de la femme mariée, bien que non soumis à une *restraint on anticipation*, sont tenus en *trust* par des *trustees*⁵, ils ne peuvent faire

1. Une *restraint on anticipation* établie par *settlement* sur les biens d'une femme mariée ne pourrait toutefois préjudicier aux créanciers antérieurs au *settlement*. Cf. DELOISON (Serge). *De la capacité de la femme mariée anglaise envisagée dans son évolution historique*, thèse, Paris 1921.

2. Marreid Women's Property Act, 1893 (56-57 Vict., c. 63) s. 2; voir aussi *Davies v. Theliaris* (1894) W. N. 198; *Paget v. Paget* (1898) 1 Ch. 477.

3. *Whiteley v. Edwards* (1896) 2 Q. B. 48, C. A.; *Bolitho and Co. Ltd. v. Gidley* (1905) A. C. 98.

4. *Colyer v. Isaacs* (1897) 77 L. T. 198, C. A.

5. Un *trust* est une obligation sanctionnée par l'équité, soit expressément contractée, soit entièrement imposée par le tribunal, par laquelle l'obligé (*trustee*) est tenu d'administrer un bien dont il a la possession au profit d'un ou de plusieurs bénéficiaires dont il peut lui-même faire partie, ces bénéficiaires ayant d'ailleurs le droit d'exiger l'exécution de l'obligation (Définition de Sir A. Underhill, citée par Strahan dans *A Digest of Equity*, p. 53).

l'objet d'un *writ* d'exécution : le *judgment creditor* doit agir par voie d'*equitable execution* et demander la nomination d'un *receiver*¹.

C) *Mineurs (infants)*. — 39. Les biens d'un mineur sont administrés par son tuteur (*guardian*) qui les détient comme *trustee* et agit de la même manière que s'il en était le véritable propriétaire, sous réserve des droits du *cestui que trust* ou bénéficiaire. Les jugements relatifs à ces biens sont donc rendus en faveur du *trustee* ou contre lui, suivant qu'il obtient gain de cause ou succombe dans l'action où il est engagé. Dans le premier cas, le *trustee* peut poursuivre l'exécution comme *judgment creditor*; dans le second, les biens du mineur sont susceptibles d'être l'objet d'une exécution, mais comme ils sont tenus en *trust*, il y a lieu d'appliquer les règles relatives à l'exécution contre les biens affectés de cette modalité².

Toutefois, il existe des cas où un mineur est représenté en justice par un tuteur spécial, un *guardian ad litem*, désigné par la Cour³. D'autre part, un mineur peut être représenté comme demandeur par toute personne capable qui prend en mains la défense de ses intérêts, lorsqu'ils sont négligés ou compromis par son tuteur, ou bien lorsqu'il n'a pas été nommé de tuteur : c'est l'institution connue sous le nom de *next friend* ou de *prochein ami*. Le mineur ainsi représenté est dans la même situation qu'un majeur. Il peut donc poursuivre

1. *Re Peace and Waller* (1883) 24 Ch. D. 405, C. A.

2. Voir *infra*, n° 119.

3. C'est une dérogation à la règle suivant laquelle le droit anglais n'admet pas la représentation du mineur. Voir à ce sujet : Victor Fère, *Le Mineur, Sa capacité générale et sa capacité contractuelle en droit anglais*, thèse, Paris, 1923.

comme *judgment creditor* l'exécution des jugements rendus en sa faveur et, d'autre part, les condamnations prononcées contre lui peuvent être recouvrées sur ses biens, sous réserve, le cas échéant, d'employer les voies d'exécution appropriées aux biens tenus en *trust*.

D) *Aliénés et faibles d'esprit (lunatics and persons of unsound mind)*. — 40. En vertu des Lunacy Acts de 1890¹ et de 1908², du Mental Deficiency Act de 1913³ et des Rules in Lunacy de 1919, les *masters in lunacy*⁴ sont dotés du pouvoir de nommer un *receiver* chargé d'administrer les biens de la personne qui a été déclarée aliénée ou faible d'esprit⁵.

Lorsque les biens de l'aliéné sont entre les mains d'un *receiver*, il n'est pas possible d'émettre un *writ* d'exécution à l'effet de les saisir. Le *master in lunacy* rend d'ailleurs généralement une ordonnance pour affecter une partie des revenus à l'entretien de l'aliéné et au règlement des frais, par priorité aux dettes dues aux créanciers nantis de jugements. Mais sous réserve du privilège ainsi établi, l'ordonnance ne préjudicie en rien aux droits acquis par un *judgment creditor* ayant émis un *writ* d'exécution antérieurement à la nomination du *receiver*⁶.

1. Stat. 53 Vict., c. 5.

2. Stat. 8 Edw. 7, c. 47.

3. Stat. 3-4 Geo. 5, c. 28.

4. Les *masters in lunacy* assistent les Lords Justices de la Cour d'Appel qui sont chargés de la juridiction relative aux aliénés assumée autrefois par la Cour de Lunacy. En pratique ce sont eux qui décident de toutes les questions relatives à la garde de la personne et à l'administration des biens.

5. Avant les Lunacy Acts, l'administration de la personne et des biens d'un aliéné était confiée à un ou plusieurs *committees* nommés à la suite d'une procédure par *inquisition* (enquête). Bien qu'elle n'ait pas été supprimée par les Lunacy Acts, cette procédure n'est pour ainsi dire plus en usage maintenant.

6. *Re Winckle* (1894) 2 Ch. 519. D'autre part un *writ* de *sequestration* peut être émis contre une personne faible d'esprit (*unsound man*) pour

E) *Condamnés (convicts)*. — 41. Lorsqu'une personne a été condamnée à une peine criminelle, mort ou servitude pénale, les jugements rendus contre elle peuvent être exécutés sur ses biens par *writs* d'exécution, que ces biens se trouvent entre les mains d'un *interim curator* nommé en vertu du Forfeiture Act de 1870¹ ou entre celles d'une personne sans pouvoirs légaux qui en a pris possession ou s'est chargée de leur administration.

§ VI. Transmission des droits ou obligations des parties entre le prononcé du jugement et l'émission du « writ » d'exécution. — 42. Les droits du *judgment creditor* et les obligations du *judgment debtor* peuvent, entre le prononcé du jugement et l'émission du *writ* d'exécution, être transmis à une autre personne. Les causes pouvant donner naissance à cette dévolution de droits ou d'obligations sont : l'aliénation volontaire des droits du *judgment creditor*, la mort et la faillite.

Avant les Judicature Acts de 1873-1875, il était impossible d'obtenir l'exécution d'un jugement, en cas de mort ou de transmission des droits ou obligations d'une des parties, sans avoir recours à une procédure spéciale, laquelle variait selon qu'il s'agissait d'un jugement rendu par une Cour de *common law* ou d'un *order* émis par la Cour du Chancelier.

Auprès des Cours de *common law*, il fallait obtenir l'émission d'un *writ* de *scire facias*². En cas d'actions

non-exécution d'un *order* relatif au paiement d'une somme d'argent signifié à celle-ci avant qu'elle devienne en état d'insanité (*Robinson v. Galland* (1889) W. N. 108; 5 T. L. R. 504).

1. Stat. 33-34 Vict., c. 23, s. 27.

2. Primitivement, ce *writ* n'était employé que dans le cas d'actions réelles, : fin de compléter le *record*, c'est-à-dire la copie sur un rouleau de parchemin des *pleadings*, du verdict du jury et du jugement. Par le statut de Westminster II (13 Edw. I, c. 45), la nécessité de ce *writ*, en cas de changement dans les parties, fut étendue aux actions personnelles.

d'équité, la procédure à employer était beaucoup plus longue et plus coûteuse et se faisait par *bills of revivor and supplement*¹.

Le Common Law Procedure Act de 1852², en supprimant la nécessité de l'enregistrement préalable du jugement sur le *record* avant l'émission des *writs* d'exécution, avait obvié en partie aux inconvénients de ces procédures qui furent abolies par la r. 19 de l'Ord. 42 des R. S. C. de 1875. Cette *rule* est reproduite dans les R. S. C. de 1883 et forme la r. 23 de l'Ord. 42 qui stipule qu'au cas où, par suite de décès ou pour toute autre cause, un changement a eu lieu dans les parties ayant droit à l'exécution ou passibles de cette exécution, la partie qui allègue y avoir droit peut s'adresser au tribunal (*the court or a judge*)³ pour obtenir l'autorisation d'émettre un *writ* d'exécution. Si le tribunal estime que la partie demanderesse a droit au bénéfice de l'exécution, une ordonnance est rendue à cet effet; dans le cas contraire, l'ordonnance indique les questions de droit ou de fait qui doivent être préalablement jugées pour déterminer les droits des parties.

A) *Aliénation volontaire des droits du « judgment creditor »*. — 43. La transmission des droits se fait dans ce cas par *assignment* (cession) et les droits de l'*assignee* (cessionnaire) résultent du contrat intervenu entre ce dernier et l'*assignor* (cédant). En raison de la r. 23 de l'Ord. 42 indiquée ci-dessus, le cessionnaire ne peut poursuivre l'exécution qu'après avoir obtenu

1. Pour le détail de cette procédure, voir Daniell, *Chancery Practice* p. 282, 6^e édit.

2. Stat. 15-16 Vict., c. 76.

3. Voir *supra*, p. 32, n. 1.

l'autorisation du tribunal. D'autre part, il est nécessaire que la cession de la créance née du jugement ait été complète : un cessionnaire d'une partie seulement de la créance ne pourrait pas émettre un *writ* d'exécution.

B) *Décès du « judgment creditor » ou du « judgment debtor »*. — 44. En cas de décès du *judgment creditor*, les droits à l'exécution du jugement sont transmis au représentant personnel (*executor* ou *administrator*) du défunt. Les droits nés d'un jugement font en effet partie de la *personal property* qui, jusqu'à une date récente, était seule assujettie au paiement des dettes. Aussi, avant d'être répartie entre les héritiers ou légataires, la *personal property* passait-elle entre les mains de l'*executor* désigné par le défunt ou d'un *administrator* nommé par le tribunal, si le défunt était mort *intestat* ou n'avait pas choisi d'*executor*. Depuis l'Administration of Estates Act de 1833², la *real property* est également assujettie au paiement des dettes³, mais ce n'est que le Land Transfert Act de 1897⁴, confirmé et étendu par l'Administration of Estates Act de 1925⁵ qui a décidé que tous les biens du défunt, aussi bien la *real property* que la *personal property*, passeraient aux mains d'un *administrator* ou d'un *executor* avant d'être dévolus aux héritiers et légataires.

L'*administrator* et l'*executor* possèdent le patrimoine du défunt en tant que *trustees* : ils peuvent comme tels

1. *Forsler v. Baker* (1910) 2 K. B. 636, C. A.; *Rotschild v. Fisher* (1920) 2 K. B. 243, C. A.

2. Stat. 3-4 Will. 4, c. 104.

3. Avant 1833, les *freeholds* (tenures libres) dévolus par héritage étaient considérés en équité *assets* par *descent* et assujettis au paiement des *specialty debts* (dettes résultant d'un contrat sous sceau).

4. Stat. 60-61 Vict., c. 65.

5. Stat. 15 Geo. 5, c. 23.

agir en justice et être poursuivis. Leur rôle est de pourvoir à la réalisation de l'actif (*assets*), de payer les dettes, d'assurer le fonctionnement des *trusts* qui peuvent être créés par le testament, enfin de délivrer le surplus des biens aux légataires et aux héritiers. S'il existe dans l'actif de la succession des jugements rendus en faveur du défunt et non exécutés, l'*administrator* ou l'*executor* doit en poursuivre l'exécution après avoir obtenu l'autorisation du tribunal¹.

Quant aux *writs* d'exécution émis contre le *judgment debtor* avant son décès, ils peuvent être exécutés contre ses biens, sans autre formalité². Mais en cas de décès du *judgment debtor* survenu entre le prononcé du jugement et l'exécution, le créancier nanti du jugement est obligé de demander l'autorisation d'émettre le *writ* d'exécution soit contre l'*administrator*, soit contre l'*executor*, afin de poursuivre l'exécution *de bonis intestati* ou *de bonis testatoris*³.

C) *Faillite ou liquidation par le tribunal.* — 45. Lorsqu'un débiteur est en état de faillite (*bankruptcy*), le tribunal émet un *receiving order* qui donne pouvoir à l'*Official Receiver* du *Board of Trade* de contrôler, dans l'intérêt des créanciers, tout le patrimoine du failli. Le *Receiver* est investi de ce patrimoine jusqu'à la nomination d'un *trustee* (syndic) par les créanciers⁴.

C'est donc au *receiver* ou au *trustee* qu'il appartient

1. *Mercer v. Lawrence* (1878) 26 W. R. 506. Pour ce qui concerne les fonctions de l'*executor*, cf. Bunnag (1 uen). *De l'exécution testamentaire en droit anglais*, thèse, Paris 1930.

2. *Thoroughgood's Case* (1598) Noy, 73; *Farrer v. Brooks* (1674) 1 Mod. Rep. 188; *Wright v. Mills* (1859) 4 H. & N. 488.

3. Administration of Estates Act, 1925 (15 Geo. 5, c. 23) s. 26.

4. Bankruptcy Acts, 1883 (46-47 Vict., c. 2) s. 70 et 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59) s. 74.

de poursuivre l'exécution des jugements qui ont pu être rendus en faveur du failli.

Quant aux jugements à l'exécution desquels le failli est assujetti, la faillite a pour effet, soit d'empêcher les poursuites, soit de restreindre les droits du *judgment creditor* sur les produits de l'exécution opérée avant la faillite. Nous verrons plus loin, en étudiant les divers *writs* d'exécution quels sont les effets de la faillite pour chacun d'eux.

Lorsqu'il s'agit d'une *company*, la faillite est remplacée par la liquidation forcée (*compulsory winding-up*) qui a maintenant les mêmes effets que celle-ci en ce qui concerne les restrictions apportées aux droits du *judgment creditor*.

Section II

Conditions requises pour l'obtention du « writ ».

§ I. Rédaction et enregistrement du jugement (*entry*).

— 46. Avant de commencer l'exécution d'un jugement, il est nécessaire, au préalable, de procéder à son « *entry* » L'Ord. 42, r. 11 des R. S. C. stipule qu'un *writ* d'exécution ne peut être émis sans la production, soit du jugement pour lequel le *writ* est demandé, soit d'une *office copy*¹ de ce jugement indiquant la date de son *entry*.

L'*entry* d'un jugement consiste dans son inscription sur le registre spécial tenu par le fonctionnaire (*registrar*) chargé de ce service. Le soin de rédiger les jugements

1. Une *office copy* est une copie faite dans les bureaux de la Haute Cour de Justice par le fonctionnaire ayant la garde de l'original, copie qui est tenue par les tribunaux comme équivalant à cet original.

prononcés par les tribunaux étant laissé à la diligence des parties, le *judgment creditor* qui désire faire enregistrer un jugement doit s'occuper de remettre au *registrar* une copie de tous les *pleadings* (pièces de procédure contenant l'articulation des faits) autres que la *petition* ou le *summons* (assignation). Cette copie doit être imprimée, sauf pour les pièces que les R. S. C. dispensent de cette condition. Au cas où, pour la même action, un jugement antérieur a été enregistré, il n'est pas nécessaire de remettre une copie des pièces qui ont déjà été enregistrées avec ce jugement¹.

Les *pleadings* servent à l'établissement du *record*. Quant au jugement lui-même, il est rédigé, en conformité de la décision rendue oralement par le juge, en se servant de formules établies à l'avance qui se trouvent dans l'Appendice F des R. S. C. de 1883. Les jugements n'étant pas motivés sont d'ailleurs très courts².

§ II. Inutilité d'une demande préalable. — 47. En vertu de l'Ord. 42, r. 1 des R. S. C., un jugement, qu'il soit pour le paiement d'une somme d'argent ou pour la remise ou le transfert d'un bien, immobilier ou mobilier, oblige le *judgment debtor* à l'obéissance, sans qu'il soit nécessaire de lui en formuler la demande. S'il s'agit d'une somme d'argent, le devoir du *judgment debtor* est donc d'aller trouver le *judgment creditor* et de lui payer le montant de la dette née du jugement, pourvu toutefois que ce dernier réside en Angleterre. Il a été

1. R. S. C. Ord. 41, r. 1.

2. Le « Consolidated Order » 35, r. 32 qui s'applique à la procédure en usage dans la Chancery Division stipule que les *orders in chambers* doivent être enregistrés de la même manière que les jugements ou *orders* rendus en audience publique.

jugé en effet¹ que lorsque le *judgment creditor* habite en dehors du royaume et n'a accrédité personne pour recevoir le paiement, le *judgment debtor* n'est nullement obligé de lui porter le montant de sa dette et se trouve valablement libéré en déposant les fonds *into court*, c'est-à-dire entre les mains de l'*Accountant-General* de la *High Court*.

Mais en dehors de ce cas, si le *judgment debtor* ne satisfait pas tout de suite au jugement, l'exécution peut avoir lieu sans commandement préalable et même sans notification du jugement², sauf dans certains cas spéciaux que nous signalerons.

§ III. Délai dans lequel le « writ » peut être émis.—

48. Aux termes de la r. 17 de l'Ord. 42, lorsqu'un jugement condamne au paiement d'une somme d'argent ou de dépens ou bien ordonne la restitution d'un bien fonds, le *writ* d'exécution peut être émis immédiatement, même sans attendre un délai raisonnable, à moins qu'une date ait été fixée pour le paiement ou qu'une suspension de l'exécution ait été accordée³.

Dans les autres cas, la r. 19 de l'Ord. 42 stipulait que le *writ* d'exécution ne pouvait être émis qu'après un délai de quatorze jours à compter du prononcé du jugement, mais cette règle a été abrogée en 1926. Elle avait en effet peu de portée pratique depuis qu'en vertu de la r. 5 de l'Ord. 41, les jugements ordonnant l'accomplis-

1. *Re A Debtor* (1912) 1 K. B. 53, C. A.

2. *Land Credit Co. of Ireland v. Fermoy (Lord)*, *Ex parte Munster* (1870) 5 Ch. App. 323; *Hopton v. Robertson* (1884) 23 Q. B. D. 126, n.

3. *Smith v. Smith* (1874) L. R. 9 Exch. 121. Cependant dans le *case Cruickshank v. Moss* (1863) 8 L. T. 439, il a été tenu pour abusif d'émettre un *writ* d'exécution le jour même où les frais et dépens (*costs*) ont été taxés.

sement d'un acte déterminé doivent spécifier un délai avant l'expiration duquel l'exécution ne peut être commencée. Ce délai court à partir du jour de la signification (*service*) du jugement à la personne requise d'accomplir l'acte. La copie remise à cette dernière porte au dos une formule (*indorsement*) indiquant que si elle néglige d'obéir au jugement dans le délai indiqué, des poursuites seront exercées contre elle pour la contraindre à s'exécuter.

Lorsque le jugement ne fixe pas de délai pour l'accomplissement de l'acte, il est nécessaire que le tribunal rende une ordonnance supplémentaire déterminant un délai¹.

§ IV. Suspension de l'exécution (*stay of execution*).

— 49. Un *writ* d'exécution ne peut être émis pendant la suspension (*stay*) d'exécution que le tribunal a la faculté d'ordonner, soit en rendant le jugement, soit postérieurement².

Le tribunal jouit d'un pouvoir discrétionnaire pour ajourner l'exécution d'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent ou de dépens³. Cependant, il est nécessaire de justifier de motifs sérieux et de circonstances spéciales pour que l'ajournement soit accordé⁴.

L'appel en lui-même n'a pas pour effet de suspendre l'exécution ou d'annuler la procédure qui a déjà été

1. *Needham v. Needham* (1842) 1 Hare, 633; *Gilbert v. Endean* (1878) 9 Ch. D. 259, C. A.

2. R. S. C. Ord. 42, r. 17 (b).

3. *Polini v. Gray*, *Sturla v. Freccia* (1879) 12 Ch. D. 438, C. A.

4. La question de la suspension d'exécution relève surtout de l'équité et les règles qui gouvernent la matière dérivent de celles qui étaient en usage dans l'ancienne juridiction du Chancelier.

faite en vue de l'exécution, à moins que le tribunal qui a jugé en premier ressort ou la Cour d'Appel en ordonne autrement¹. De plus, il ne suffit pas d'avoir interjeté appel pour obtenir une suspension d'exécution, s'il n'existe pas de raisons suffisantes pour la motiver. Le *judgment debtor* peut, par exemple, invoquer la pauvreté du *judgment creditor* qui l'empêcherait, s'il réussissait dans son appel, de recouvrer la somme qu'il aurait payée en exécution du jugement de première instance². Mais le *judgment creditor* a droit aux intérêts de la somme dont il est créancier en vertu du jugement frappé d'appel et dont l'exécution est suspendue, à moins de décision contraire du tribunal³.

Diverses causes, autres que l'appel, peuvent déterminer le tribunal à accorder une suspension d'exécution : la compensation (*set-off*) résultant des condamnations prononcées dans deux instances différentes contre ou au profit des parties⁴; la liquidation volontaire d'une société décidée avant que le jugement ne soit intervenu⁵; la nomination d'un *administrator* des biens d'un *judgment debtor* décédé depuis le prononcé du jugement⁶.

Une disposition spéciale des R. S. C⁷. autorise le tribunal à ordonner une suspension d'exécution lorsque

1. R. S. C. Ord. 58, r. 16. Voir également *Woolton v. Sievier* (1913) 30 T. L. R. 165.

2. *Wilson v. Church* (1879) 11 Ch. D. 576, C. A.; *Barker v. Lavery* (1885) 14 Q. B. D. 769, C. A.; *The Annot Lyle* (1886) 11 P. D. 114, C. A.

3. R. S. C. Ord. 58, r. 19.

4. *Williams v. Davies* (1828) 2 Sim. 461.

5. *Re Sablonnière Hotel Co.* (1867) L. R. 3 Eq. 74. A moins de raisons exceptionnelles, le tribunal ordonne maintenant la suspension de l'exécution même lorsque la liquidation est décidée après le prononcé du jugement. Voir *Anglo-Baltic and Mediterranean Bank v. Barker and Co.* (1924) 2 K. B. 410, C. A.

6. *Ranken v. Harwood* (1846) 10 Jur. 794.

7. Ord. 42, r. 27.

le *judgment debtor* excipe de faits qui sont venus trop tard à sa connaissance pour avoir pu être plaidés.

Mais, tout en refusant la suspension d'exécution, le tribunal peut imposer certaines conditions. C'est ainsi qu'en général, s'il s'agit d'un paiement de frais et dépens, le *solicitor* du *judgment creditor* doit s'engager à reverser les frais qui lui ont été payés au cas où le *judgment debtor* qui a interjeté appel aurait gain de cause¹.

Lorsque la suspension d'exécution est demandée après le prononcé du jugement, la requête doit être présentée dans un court délai² au tribunal qui a rendu le jugement et accompagnée d'un *affidavit* (déclaration sous serment) attestant les faits articulés à l'appui de la demande. Notification de cette requête est donnée à la partie adverse.

Après qu'un appel a été interjeté, la juridiction compétente pour statuer sur une demande de suspension d'exécution est celle de première instance. En cas de refus, une nouvelle demande peut être adressée à la Cour d'Appel, mais il ne serait pas possible d'agir par voie d'appel³.

Cas où la suspension d'exécution se produit d'office. —

50. Certaines circonstances ont pour effet de suspendre l'exécution, sans qu'il soit nécessaire qu'une ordonnance intervienne : 1^o la faillite, dont nous étudierons les effets à propos des différents *writs* d'exécution, ainsi

1. *Re Falconar's Trusts, Bradford v. Young* (1884) 28 Ch. D. 18; *A. G. v. Emerson* (1889) 24 Q. B. D. 56, C. A.

2. *Tuck v. Southern Counties Deposit Bank* (1889) 42 Ch. D. 471, C. A.; *Automatic Weighing Machine Co. v. Combined Weighing and Advertising Machine Co.* (1889) W. N. 130, C. A.

3. Dans le cas d'un appel pendant devant la Chambre des Lords, la juridiction compétente pour accorder une suspension d'exécution est toujours la Cour d'Appel.

que la liquidation lorsqu'il s'agit d'une *company*¹; 2° l'émission d'un *writ* de *fieri facias* suivi de saisie²; 3° une ordonnance autorisant de plaider sur un incident de l'exécution (*interpleader*)³; 4° un *garnishee order* définitif arrêtant la créance née du jugement⁴; 5° une ordonnance pour paiement par acomptes, entre les mains du *paymaster* d'une *County court*, d'une dette née d'un jugement rendu par l'une des divisions de la *High Court*⁵.

§ V. Délais de prescription (*limitation*). — 51. Le délai de la prescription (*limitation*) des jugements condamnant au paiement d'une somme d'argent est réglé par le Real Property Limitation Act de 1874⁶ qui stipule qu'après un délai de douze ans, on ne peut émettre un *writ* d'exécution, à moins que dans l'intervalle le débiteur ait versé un acompte ou des intérêts, ou ait signé une promesse de payer, expresse ou implicite⁷.

Si le jugement a été rendu contre deux co-débiteurs, l'exécution poursuivie contre l'un d'eux suffit pour interrompre la prescription à l'égard de l'autre⁸.

Toutefois, lorsque l'exécution n'est pas commencée dans les six ans qui suivent le prononcé du jugement,

1. Voir *infra*, nos 142 à 148'.

2. *Re A Debtor, Ex parte Smith* (1902) 2 K. B. 260, C. A.

3. *Re Ford, Ex parte Ford* (1886) 18 Q. B. D. 369.

4. *Re Connan, Ex parte Hyde* (1888) 20 Q. B. D. 688, C. A.

5. *Jones v. Jenner* (1856) 25 L. J. (Ex.) 319; *Montgomery and Co. v. De Bulmes* (1898) 2 K. B. 420, C. A.

6. Stat. 37-38 Vict., c. 57, s. 8.

7. Ce délai de prescription s'applique aussi bien aux exécutions pouvant affecter des biens mobiliers qu'à celles relatives à des biens fonds. Voir le *case Jay v. Johnstone* (1893) 1 Q. B. 189, C. A. où a été suivi le principe posé dans le *case Watson v. Birch* (1847) 15 Sim. 523.

8. *Brew v. Brew* (1899) 2 Ir. R. 163.

il est nécessaire d'obtenir une autorisation avant d'émettre un *writ* d'exécution¹.

Pour les jugements prononçant une condamnation autre que le paiement d'une somme d'argent, le délai de prescription est celui des *specialties* (contrats sous sceau), c'est-à-dire vingt ans à compter de la date où ils ont été rendus².

VI. Cas où une autorisation (*leave*) est nécessaire.

— 52. Nous avons déjà rencontré plusieurs cas dans lesquels il était nécessaire d'obtenir l'autorisation (*leave*) du tribunal avant de pouvoir émettre un *writ* d'exécution. Ces cas sont indiqués dans la r. 23 de l'Ord. 42 des R. S. C., mais la liste n'épuise pas la matière, elle n'est pas *exhaustive*. Pour pouvoir fournir une énumération complète, il faut se référer à d'autres *rules*, à des *statutes* particuliers et même à la jurisprudence, au *case-law*.

Voici quels sont les cas où une autorisation préalable est nécessaire :

1° lorsqu'un délai de six ans s'est écoulé depuis la date du jugement³;

2° lorsqu'un changement s'est produit dans les parties (*judgment creditor* ou *judgment debtor*) par suite de décès ou pour toute autre raison⁴;

1. Avant le Common Law Procedure Act de 1852 (15-16 Vict., c. 86) l'exécution devait avoir lieu dans le délai d'un an et un jour. Passé ce délai, il fallait émettre un *writ* de *scire facias* pour avoir le bénéfice du jugement.

2. Civil Procedure Act, 1833 (3-4 Will. IV, c. 42, s. 3).

3. R. S. C., Ord. 42, r. 23 (a).

4. *Ibid.* et voir *East End Benefit Society v. Slack* (1891) 60 L. J. (Q. B.) 359. L'autorisation n'est pas nécessaire lorsque l'exécution a lieu contre une *partnership* dont l'un des associés s'est retiré (*Re Franck Hill, Ex parte Holl and Co.* (1921) 2 K. B. 831), mais elle est requise lorsqu'une caution ayant payé la condamnation prononcée par le jugement veut

3° lorsqu'un mari désire faire exécuter un jugement rendu en faveur de sa femme ou lorsqu'un *judgment creditor* poursuit contre le mari l'exécution d'un jugement rendu contre une femme mariée¹;

4° lorsqu'un jugement a été rendu contre l'*executor* ou l'*administrator* d'une personne décédée et doit être exécuté sur l'actif qui viendra entre les mains (*quando acciderint*) de cet *executor* ou de cet *administrator* (*assets in futuro*²);

5° lorsque le *judgment creditor*, au cas d'un jugement rendu contre une société anonyme (*joint-stock company*), désire en poursuivre l'exécution soit contre les actionnaires, soit contre une personne représentant la société³;

6° lorsqu'un jugement a été rendu contre une *firm* (raison sociale) et que le *judgment creditor* essaye de poursuivre l'exécution contre un *partner* (associé) qui n'a pas comparu en son nom personnel, a fait défaut ou n'a pas été désigné comme *partner* dans le jugement⁴;

7° lorsqu'un jugement a été rendu dans une action intentée entre une *firm* et un ou plusieurs de ses membres ou bien entre deux *firms* ayant des membres communs⁵;

8° lorsqu'un jugement a été rendu contre une com-

procéder à l'exécution contre une caution solidaire pour sa part contributive (*Kayley v. Hothersall* (1925) 1 K. B. 607, C. A.). Voir également *The Yearly Practice of the Supreme Court*, 1930, I, p. 720-725.

1. R. S. C., Ord. 42, r. 23 (b). Cette disposition, inspirée du Common Law Procedure Act, 1852 (15-16 Vict., c. 76) n'a plus la même application pratique depuis la mise en vigueur du Married Women Property Act, 1882. Voir *supra*, n° 38.

2. R. S. C., Ord. 42, r. 23 (c).

3. R. S. C., Ord. 42, r. 23 (d). Voir *supra*, n° 33.

4. R. S. C., Ord. 48A., r. 8; *Worcester Banking Co. v. Trotter* (1887) T. L. R. 708; *Davis v. Hyman and Co.* (190...) 1 K. B. 854, C. A. Voir *supra* n° 28.

5. R. S. C., Ord. 48A., r. 10.

pagnie de chemins de fer qui a déposé un projet de règlement transactionnel¹;

9° lorsqu'un *judgment creditor* désire poursuivre les actionnaires d'une compagnie autorisée en vertu du Companies Clauses Consolidation Act de 1845, à l'effet de faire exécuter le jugement rendu contre cette compagnie sur la partie du capital que les actionnaires n'ont pas encore versée²;

10° lorsque les biens que le *judgment creditor* voudrait saisir en vertu d'un *writ* d'exécution sont entre les mains d'un *receiver* ou d'un *sequestrator*³;

11° lorsque le *judgment creditor* désire émettre l'un des *writs* suivants : *sequestration* contre les biens d'une *corporation* ou de ses représentants⁴; *sequestration* pour paiement de frais et dépens⁵; *attachment*⁶; *assistance*⁷ et *delivery*⁸;

12° lorsque le jugement lui-même impose la nécessité de demander l'autorisation d'émettre un *writ* d'exécution, ou lorsqu'il comporte une condition⁹.

Après l'accomplissement de la condition stipulée dans le jugement, le *judgment creditor* peut poursuivre l'exécution, mais auparavant, il doit adresser une

1. Railway Companies Act, 1867 (30-31 Vict., c. 127), s. 9. Voir *supra* n° 35.

2. Companies Clauses Consolidation Act, 1845 (8-9 Vict., c. 16), s. 36. Voir *supra* n° 33.

3. *Angel v. Smith* (1804) 9 Ves. 335; *Russell v. East Anglian Rail. Co.* (1850) 3 Mac. & G. 104; *Bowen v. Brecon Ry. Co.* (1867) L. R. 3 Eq. 541; *Kewney v. Attrill* (1888) 34 Ch. D. 345.

4. R. S. C., Ord. 42, r. 31.

5. R. S. C., Ord. 43, r. 7.

6. R. S. C., Ord. 44, r. 2.

7. R. S. C., Ord. 48, r. 1.

8. *Ibid.*

9. R. S. C., Ord. 42, r. 9. Voir *Hodges v. Fincham* (1875) 1 Ch. D. 9, C. A.

demande (*demand*) au *judgment debtor* et obtenir l'autorisation d'émettre le *writ* d'exécution¹.

Le *case Talbot v. Blindell*² a établi qu'un *judgment creditor* ne peut pas être contraint d'accomplir la condition imposée par un jugement rendu en sa faveur, mais il ne lui est pas possible de mettre celui-ci à exécution s'il ne remplit pas cette condition.

D'autre part, le *judgment creditor* défaillant à l'égard de la condition imposée est considéré comme ayant renoncé au bénéfice du jugement. Toute autre personne intéressée peut engager les poursuites autorisées par ce jugement ou qui auraient pu être faites si ce dernier n'avait pas été rendu³.

13^o Il semble également que, d'après le *case Woodham Smith v. Edwards*⁴, lorsque la Haute Cour a ordonné le paiement de la dette née d'un jugement par acomptes, par application de la s. 5 du Debtors Act de 1869 et de la s. 107 du Bankruptcy Act de 1914, il soit nécessaire d'obtenir l'autorisation du tribunal pour pouvoir poursuivre le *judgment debtor* défaillant.

§ VII. Procédure pour obtenir l'autorisation d'émission. — 53. La demande en vue d'obtenir l'autorisation d'émettre un *writ* d'exécution est généralement faite par *summons*, c'est-à-dire par assignation notifiée à la partie adverse⁵ et adressée à un *master in chambers*,

1. Il a été jugé d'ailleurs que le tribunal n'est pas obligé d'accorder l'autorisation de poursuivre l'exécution dès l'accomplissement de la condition (*Bell v. Denver* (1886) 54 L. T. 729).

2. (1908) 2 K. B. 114; 98 L. T. 859.

3. R. S. C., Ord. 42, r. 2.

4. (1908) 2 K. B. 899, C. A.

5. Dans les cas ne souffrant pas de difficultés, la demande peut être faite *ex parte*, c'est-à-dire sans notification à la partie contre laquelle l'exécution est dirigée. Il en est ainsi par exemple lorsque cette demande

excepté lorsqu'il s'agit des *writs* d'*attachment* et de *sequestration*, auxquels cas elle doit être adressée à un juge *in chambers*. Cette demande est accompagnée d'un *affidavit*¹ exposant les faits qui la motivent.

Le *master* ou le juge a un pouvoir discrétionnaire pour accorder ou refuser l'autorisation, pour la retarder ou la soumettre à certaines conditions². C'est ainsi qu'il peut ordonner que soit jugée auparavant une question préjudicielle tendant à déterminer les droits des parties³.

Les frais de la demande d'autorisation sont à la charge du requérant et ne peuvent être recouvrés sur le *judgment debtor*.

§ VIII. Jugements rendus par les tribunaux autres que ceux formant la Cour Suprême d'Angleterre. Formalités requises. — 54. La r. 28 de l'Ord. 42 des R. S. C. stipule que rien dans cet *order* ne supprime ou diminue les droits existant jusqu'ici en ce qui concerne l'exécution d'un jugement ou d'un *order* quelconque de quelque manière que ce soit et quels que soient la personne ou les biens contre lesquels il est exécuté.

Ce texte assez vague et énigmatique fait allusion aux règles relatives à l'exécution, par l'entremise de la Cour Suprême, des jugements et ordonnances rendus par d'autres tribunaux.

est motivée par le décès du *judgment creditor*, ses représentants ne pouvant émettre un *writ* sans en avoir obtenu au préalable l'autorisation. Voir *The Yearly Practice of the S. C.*, 1930, p. 720 et suiv.

1. Un *affidavit* est une déclaration sous serment relative à des circonstances de fait.

2. R. S. C., Ord. 42, r. 23. *Jones v. Jaggard* (1886) 54 L. T. 731; *Cocks v. Great Western Rail. Co.* (1886) 3 T. L. R. 92, C. A.; *Bryant v. Torkington* (1897) 13 T. L. R. 315; *Re Clements, Ex parte Clements* (1901) 13 T. L. R. 315.

3. *Taylor v. Mostyn* (1886) 33 Ch. D. 226, C. A.

A) *Jugements rendus par les tribunaux étrangers.* —

55. Les jugements rendus par les tribunaux étrangers ne peuvent pas être exécutés directement en Angleterre. Il est nécessaire d'intenter une action basée sur le jugement prononcé à l'étranger, afin d'obtenir un nouveau jugement qui soit exécutoire. Pour que l'action soit recevable, il faut : 1° que le jugement soit définitif (*final and conclusive*) et non interlocutoire; 2° qu'il soit rendu par un tribunal compétent selon les principes du droit international privé; 3° qu'il contienne une condamnation au paiement d'une somme d'argent déterminée.

B) *Jugements rendus par les tribunaux de l'Ecosse et*

de l'Irlande. — 56. Depuis la constitution de l'Etat libre d'Irlande (*Irish Free State*), il semble que les jugements rendus par les tribunaux de cet Etat doivent être considérés comme des jugements étrangers au point de vue de l'exécution, sauf dans les cas où les dispositions de la deuxième partie de l'Administration of Justice Act de 1920¹ ont été expressément étendues à l'Etat libre d'Irlande, conformément à la s. 13 de cet *act* et à la r. 11 de l'*Irish Free State (Consequential Adaptation of Enactments) Order* de 1923.

Quant aux jugements rendus par les tribunaux de l'Ecosse et du Nord de l'Irlande (*Northern Ireland*), ils peuvent, en vertu du Judgments Extension Act de 1868², être exécutés en Angleterre après enregistrement au *Judgment Department* du *Central Office*, d'un

1. Stat. 10-11 Geo. 5, c. 81.

2. Stat. 31-32 Vict., c. 54, modifié en ce qui concerne l'Irlande, par le *Irish Free State (Consequential Adaptation of Enactments) Order*, 1923.

extrait certifié du jugement. L'original de cet extrait est conservé aux archives et une copie conforme portant le sceau du *Central Office* est remise au *judgment creditor* pour lui permettre d'obtenir l'émission d'un *writ* d'exécution.

Si le jugement a été prononcé depuis plus d'un an, il est nécessaire de demander l'autorisation du tribunal avant de pouvoir procéder à son enregistrement.

C) *Jugements rendus par les tribunaux des « Dominions »*. — 57. Les jugements rendus par les tribunaux supérieurs des *Dominions* peuvent faire l'objet d'une exécution en Angleterre, mais le *judgment creditor* doit au préalable obtenir l'autorisation d'enregistrer le jugement à la Haute Cour. La procédure relative à l'obtention de cette autorisation fait l'objet de dispositions spéciales contenues dans les R. S. C. (Administration of Justice Act, Part II) 1922, rendues en conformité de la s. 9¹ de l'Administration of Justice Act de 1920. Ces dispositions ont été incorporées aux R. S. C. de 1883 et forment l'Ord. 41A intitulé « Reciprocal Enforcement of Judgments », lequel comprend 20 *rules*¹.

D) *Jugements rendus par les tribunaux inférieurs d'Angleterre*. — *County Courts* (Cours de Comté). — 58. En vertu des *County Courts Acts* de 1888 et de 1919², un jugement rendu par une Cour de Comté peut être transféré à la Haute Cour en vue de pouvoir être exécuté. Ce transfert se fait au moyen d'un *writ* de *certiorari*

1. Voir *The Yearly Practice of the S. C.*, 1930, p. 693-699.

2. Stat. 51-52 Vict., c. 43 et 9-10 Geo. 5, c. 73.

que le *judgment creditor* peut obtenir après demande adressée à un *master in chambers*. Cette demande est accompagnée d'un *affidavit* certifiant que la condamnation prononcée s'élève à la somme de 20 l. au minimum et que le *judgment debtor* ne possède pas dans le comté des biens mobiliers pouvant être saisis en exécution

Cours locales de « record ». — 59. Les jugements des Cours locales de *record* peuvent également être transférés à la Haute Cour par *writ de certiorari* : 1^o lorsque le demandeur a obtenu gain de cause dans une action de *common law* autre qu'une action d'*ejectment* et que l'exécution pratiquée contre le défendeur s'est révélée infructueuse. Contrairement à la règle existant pour les Cours de Comté, aucun minimum n'est requis quant au montant de la condamnation¹; 2^o lorsque le jugement, en matière de *common law* ou en matière d'équité et pour quelque montant que ce soit, a été rendu par un avocat siégeant depuis moins de sept ans comme juge ou comme suppléant²; 3^o lorsque le jugement porte condamnation de payer une somme d'au moins 20 l. et a été rendu par une Cour à laquelle s'appliquent les stipulations du Borough and Local Courts of Record Act de 1872³. Dans ce dernier cas, le transfert se fait par ordonnance du juge, sans qu'il soit nécessaire de recourir au *writ de certiorari*.

Ces diverses dispositions ne s'excluent pas l'une l'autre, c'est-à-dire que, par exemple, un jugement

1. Inferior Courts Act, 1778 (19 Geo. 3, c. 70), s. 4; *Stansfield v. Shipley* (1833) 2 Dowl. 408; *Batten v. Squires* (1835) 4 Dowl. 53.

2. Judgments Act, 1838 (1-2 Vict., c. 110), s. 22; voir *Harvey v. Gilbrard* (1839) 7 Dowl. 616.

3. Stat. 35-36 Vict., c. 86. Cet *act* s'applique entre autres à la Cour de Tolzey et Pie Poudre de Bristol, à la Cour de Hundred de Salford et en partie à la Cour du Lord Maire de Londres.

rendu par une Cour régie par l'*act* de 1872 peut être transféré à la Haute Cour, même si la condamnation est inférieure à 20 l., si d'autre part, il a été prononcé par un avocat exerçant les fonctions de juge depuis moins de sept ans¹.

Règles particulières à certaines Cours. — **60.** Pour certaines Cours locales : la *Mayor's Court* de Londres, la *Court of Passage* de Liverpool et la *Hundred Court* de Salford, il existe des *statutes* particuliers réglant les conditions de transfert de leurs jugement à la Haute Cour.

1^o *Mayor's Court de Londres.* — Aux termes de la s. 48 du *Mayor's Court (London) Act* de 1857², un jugement, un *order* ou une *rule* rendu par la *Mayor's Court* et relatif au paiement de frais ou dépens peut être déposé et enregistré (*lodged*) à la Haute Cour à fin d'exécution, sans qu'il soit nécessaire d'obtenir un *writ* de *certiorari* ou une ordonnance du juge.

2^o *Court of Passage de Liverpool.* — Aux termes de la s. 262 du *Liverpool Corporation Act* de 1921³ remplaçant le *Liverpool of Passage Act* de 1838, un jugement rendu par la *Court of Passage* peut être transféré à la Haute Cour à fin d'exécution lorsque le *judgment debtor* ne possède pas à Liverpool des biens mobiliers en quantité suffisante pour remplir le *judgment creditor* de sa créance. Ce transfert se fait sur la production d'un certificat du Juge Président ou du *Registrar* de la *Court of Passage*.

1. *Paine v. Slater* (1882) 11 Q. B. D., 120, C. A.

2. Stat. 20-21 Vict., c. CLVII.

3. Stat. 11-12 Geo. 5, c. LXXIV.

D'autre part, aux termes de la s. 263 du même *act* de 1921, une ordonnance rendue par la *Court of Passage* peut être transformée en ordonnance émanant de la Haute Cour, mais il est nécessaire de produire un *affidavit* certifiant que l'ordonnance n'a pu être exécutée à Liverpool en raison de la non résidence de la partie contre laquelle elle a été rendue.

3^o *Hundred Court de Salford*. — Aux termes de la s. 88 du Salford Hundred Court Procedure Act de 1868¹, la partie nantie d'un jugement, d'une *rule* ou d'un *order* prononcé par la *Hundred Court* et relatif au paiement d'une somme d'argent ou de frais et dépens, peut obtenir son transfert à la Haute Cour en adressant à un *master* une demande faite *ex parte* et appuyée d'un *affidavit* montrant que le jugement, la *rule* ou l'*order* répond aux conditions indiquées dans le *statute*.

E) *Effets du transfert des jugements à la Haute Cour.*

61. Le transfert à la Haute Cour des jugements rendus par les tribunaux inférieurs a pour effet de permettre de les exécuter comme s'ils avaient été prononcés par la Haute Cour elle-même. La compétence de juridiction de cette dernière s'étendant à toute l'Angleterre, le *judgment creditor* peut ainsi faire exécuter le jugement transféré sur des biens du *judgment debtor* se trouvant dans n'importe quelle partie de l'Angleterre. D'autre part, il peut atteindre des biens immobiliers, tandis qu'en général, les jugements des tribunaux inférieurs condamnant au paiement d'une somme d'argent, en particulier ceux des *County Courts*, ne peuvent être exécutés que sur les biens mobiliers.

1. Stat. 31-32 Vict., c. CXXX.

F) *Exécution des sentences arbitrales.* — 62. Aux termes de la s. 12 de l'Arbitration Act de 1889¹, une sentence arbitrale (*award on a submission*) peut, sur autorisation du tribunal, être exécutée de la même manière qu'un jugement ou un *order* rendu dans le même but. Cette disposition a supprimé la nécessité d'obtenir un jugement pour donner force exécutoire à une décision arbitrale.

D'autre part, la r. 31A de l'Ord. 42 des R. S. C. stipulé que, sous réserve de l'autorisation du tribunal et des conditions que celui-ci peut mettre à l'octroi de cette autorisation, il est possible d'exécuter une sentence arbitrale avant que le délai d'appel (*the time for moving to set it aside*) soit expiré².

G) *Exécution des décisions des tribunaux arbitraux mixtes.* — 63. Enfin, la r. 1 des R. S. C. 1924, incorporée dans l'Ord. 42 et devenue la r. 24A, contient les dispositions relatives à l'exécution par l'entremise de la Haute Cour des décisions rendues par les Tribunaux arbitraux mixtes institués par les traités de paix³.

Cette *rule*, faite conformément aux stipulations des *Treaties of Peace Orders (Amendment)* (n° 2) de 1923, édicte que toute demande relative à l'exécution de ces décisions doit être présentée par *originaling summons* (à moins qu'il n'en soit autrement ordonné par le juge ou le *master*) et signifiée à la partie contre laquelle l'exécution sera opérée. Toutefois, celle-ci n'est pas obli-

1. Stat. 52-53 Vict., c. 49.

2. Pour tout ce qui concerne l'exécution des sentences arbitrales, voir *The Yearly Practice of the Supreme Court*, 1930, II, p. 1826-1828.

3. Treaty of Peace Act, 1919 (9-10 Geo. 5, c. 33).

gée de se constituer défendeur (*to enter an appearance*), comme s'il s'agissait d'engager une action.

Section III. — Procédure d'obtention des « writs ». —
Formule (form). — Endossement (indorsement).

§ I. Formalités précédant l'émission. — 64. Les *writs* d'exécution sont émis à Londres, au *Writ, Appearance and Judgment Department* du *Central Office* (Judgment Rooms n^{os} 128, 130), à moins que l'action ait été poursuivie dans un *district registry* (greffe de district), lequel est alors compétent en matière d'exécution.

Les *district registries* sont des offices locaux de la Haute Cour établis dans les villes les plus importantes pour faciliter aux plaideurs l'accès de la justice et dont le ressort est déterminé par un *order* en Conseil¹. A leur tête se trouve un *district registrar* qui exerce des fonctions judiciaires comparables à celles des *masters* à Londres². Toutes les actions, sauf celles relatives aux testaments, peuvent être commencées dans les *district registries* et, dans certains cas, le jugement peut même y être rendu. A moins qu'il n'en soit ordonné autrement, c'est dans le *district registry* où l'assignation a été lancée que le jugement doit être enregistré et que les *writs* d'exécution doivent être émis.

Ainsi que nous l'avons indiqué précédemment (n^o 46), il est nécessaire de produire le jugement ou une *office copy* mentionnant la date de l'enregistrement. Le fonc-

1. Le nombre des *district registries* est actuellement de 80.

2. Voir *supra*, p. 32, n. 1.

tionnaire chargé de l'émission des *writs* doit s'assurer que toutes les conditions requises sont remplies et que le requérant a laissé s'écouler le délai pendant lequel les poursuites ne peuvent être engagées¹.

En outre, le *judgment creditor* ou son *solicitor* doit signer, timbrer avec un timbre de 10 sh. et remettre au greffe (*to file*²) un *præcipe*, c'est-à-dire un memorandum contenant le titre de l'action, la référence du *record*, la date du jugement en vertu duquell'exécution est poursuivie ainsi que les noms des parties ou de la raison sociale contre lesquelles cette exécution doit avoir lieu³. Les formules à employer pour la rédaction du *præcipe* se trouvent dans l'Appendice G des R. S. C. et varient suivant les circonstances⁴.

Le cas échéant, le requérant doit aussi produire l'autorisation d'émission du *writ* d'exécution ainsi qu'un *affidavit* de la signification du jugement lorsque celle-ci est requise.

§ II. Formule des « writs » (forms). — 65. En ce qui concerne les formules des *writs* d'exécution, il est nécessaire d'employer celles qui sont indiquées dans l'Appendice G des R. S. C. avec les variantes que les circonstances peuvent imposer⁵. Il a été jugé, par

1. R. S. C., Ord. 42, r. 11.

2. L'expression *to file* est employée pour indiquer l'action de remettre un document au fonctionnaire chargé de le conserver après l'avoir endossé avec les indications requises. L'opération équivaut à l'enregistrement des actes en droit français. L'origine du terme provient de ce qu'autrefois les *writs* et autres pièces de procédure destinées à l'établissement des *records* des Cours de Justice étaient réunis en liasse par des ficelles ou des fils de fer.

3. R. S. C., Ord. 42, r. 11.

4. Le terme *proceipe* tient son origine du mot initial de la formule employée. En dehors de son acception actuelle, il servait à désigner autrefois certains *original writs* en usage auprès des Cours de *common law* (Co. Litt. 101a; Blackstone, *Comm.* III, p. 274, édit. 1811). Voir *infra*, Annexe, formules de *præcipe*.

5. R. S. C., Ord. 42, r. 12.

exemple, que la formule d'un *writ* de *fieri facias* peut être modifiée de manière à permettre à un défendeur de recouvrer du demandeur les frais d'une action que ce dernier a abandonnée¹. Mais, en règle générale, les formules prescrites font partie des *Statutory Rules* et ont force obligatoire².

Tout *writ* d'exécution contient : 1^o un *recital*, ou exposé mentionnant les noms des parties et le jugement en vertu duquel l'exécution est poursuivie; 2^o un *order* ou *command*, c'est-à-dire un commandement du roi à l'officier chargé de l'exécution (ordinairement le *sheriff*) lui indiquant ce qu'il doit faire et variant suivant chaque espèce de *writ*; 3^o un *teste*, c'est-à-dire une attestation faite au nom du Lord Chancelier ou, en cas de vacance de la charge, en celui du Lord Chief Justice d'Angleterre³; 4^o la *date* du jour où il est émis⁴.

En rédigeant le *writ*, il faut avoir soin que les termes employés dans le *command* soient exactement ceux qui figurent dans le jugement, la formule du *writ* pouvant être changée de manière à ce qu'elle soit conforme à celle du jugement⁵.

Sauf dans le cas d'un *writ* de *sequestration*, le *command* ordonne de faire le *return* du *writ* immédiatement après l'exécution⁶.

1. *Bolton v. Bolton* (1876) 3 Ch. D. 276.

2. *Schroeder v. Cleugh* (1877) 46 L. J. (Q. B.) 365.

3. R. S. C., Ord. 2, r. 8.

4. R. S. C., Ord. 42, r. 14. Avant 1853, les *writs* d'exécution pouvaient être antidatés jusqu'au premier jour de la session dans laquelle le jugement à exécuter avait été rendu, les sessions étant présumées ne durer qu'un jour et les jugements étant tous datés du premier jour de la session.

5. *Ioswell v. Coaks* (187) 36 W. R. 65.

6. Voir *infra*, n^o 73.

§ III. A qui est adressé le « writ ». — 66. Tous les writs d'exécution, excepté ceux de *sequestration* et de *bonis ecclesiasticis*, sont adressés par le roi au *sheriff* de la ville ou du comté dans lequel l'exécution doit avoir lieu¹.

Toutefois, si le *sheriff* est personnellement intéressé dans l'affaire, le writ est adressé à son collègue s'il en a un² ou au *coroner*³. Au cas où le *coroner* lui-même serait intéressé, le writ devrait être adressé à des *elisors* spécialement nommés par le *master*⁴.

§ IV. — Endossement des « writs » (indorsement). — 67. Aux termes de la r. 13 de l'Ord. 42 des R. S. C., tout writ d'exécution doit porter au dos le nom et l'adresse du *solicitor* qui en a demandé l'émission. Lorsque le *solicitor* n'agit que comme représentant ou correspondant d'un autre *solicitor*, il est nécessaire de faire figurer aussi le nom et l'adresse de ce dernier.

Au cas où la demande de writ n'a pas été faite par le ministère d'un *solicitor*⁵, l'endossement doit spécifier que l'émission a été demandée par le demandeur ou par le défendeur en personne, selon le cas, et mentionner son adresse exacte et complète. En outre, bien que la r. 13 ne contienne pas cette prescription, il est d'usage d'ajouter à l'endossement les nom, adresse, profes-

1. *Grant v. Bagge* (1802) 3 East, 128; *Bowring v. Pritchard* (1811) 14 East, 289.

2. *Letsom v. Bickley* (1816) 5 M. & S. 444. A Londres et dans le Comté de Middlesex, il y a deux *sheriffs*.

3. Fonctionnaire chargé avec l'assistance d'un jury, de l'instruction, et de l'enquête dans les cas de mort violente.

4. Voir *The Annula Practice*, 1930, p. 2537 (Chitty, *Archbold Practice*, p. 797).

5. En Angleterre, le ministère des *solicitors* n'est pas indispensable dans les procès civils.

sion, etc. de la personne contre laquelle le *writ* doit être exécuté¹.

D'autre part, pour les *writs* d'exécution émis en vue du recouvrement (*levy*) d'une somme d'argent, l'endossement doit indiquer le montant de la condamnation prononcée par le jugement, en principal et dépens, ainsi que celui des intérêts². Toute dette née d'un jugement porte intérêt au taux de 4 % à partir de l'enregistrement du jugement, à moins qu'il n'en soit autrement ordonné³. Mais si le jugement est prononcé *in court* (en audience publique), les intérêts commencent à courir le jour même où il est prononcé⁴. Ces intérêts sont calculés sur le montant de la condamnation et sur les dépens⁵.

Lorsque les parties se sont mises d'accord pour payer les intérêts à un taux plus élevé que 4 %, le jugement doit l'indiquer ainsi que l'endossement⁶.

Quant aux frais de l'exécution (*poundage, fees and expenses*), le créancier nanti du jugement a le droit, en vertu de la r. 15 de l'Ord. 42, de les prélever (*levy*) en sus de la somme à recouvrer. Aussi la formule de l'endossement est-elle ainsi libellée :

« Levy... £. and ... £. for costs of execution etc. also interest on ... £. at 4 £. per cent per annum from

1. *Childers v. Wooler* (1859) 2 E. e. E. 287.

2. Il faut que l'endossement indique le montant « réellement dû et payable », mais lorsque les dépens doivent être taxés, il est nécessaire d'obtenir le certificat du *master* chargé de la taxe avant de pouvoir endosser le *writ* avec le montant des dépens (*Re Crump, Ex parte Crump* 1891) 64 L. T. 799; *Willis v. Cooper* (1900) 44 Sol. Jo. 698).

3. Judgments Act, 1838 (1-2 Vict., c. 110), s. 17; R. S. C., Ord. 42, r. 16; *Hambleton v. Brown* (1917) 2 K. B. 93.

4. *Re Clagett, Ex parte Lewis* (1888) 36 W. R. 653. Voir aussi *Guardians of W. Ham v. Churchwardens of St Mathew, Bethnal Green* (1895) 1 Q B. 662, C. A.

5. *Pyman v. Burt* (1884) W. N. 100; *Boswell v. Coaks* (1887) 57 L. J. (Ch.) 101.

6. *Ibid.* R. S. C., Ord. 42, r. 16.

the ... day of ... 19.. until payment besides sheriff's poundage, officer's fees, and costs of levying, and all legal expenses ».

Section IV. — Exécution des « writs ».

§ I. Le « sheriff » et l'« under-sheriff ». — 68. Ainsi que nous l'avons vu précédemment¹, les *writs* d'exécution sont adressés en général au *sheriff* du comté où doit avoir lieu l'exécution.

Depuis le règne d'Edouard II, les *sheriffs* sont nommés par le roi qui les choisit sur une liste composée de trois noms par place vacante et dressée par le Lord Chancelier, le Chancelier de l'Echiquier et quelques autres hauts dignitaires (juges de la Cour Suprême ou du Conseil Privé²). La nomination est faite au cours d'une curieuse cérémonie qui avait lieu autrefois chaque année le lendemain de la Toussaint³, mais a été reportée au 12 novembre, c'est-à-dire au lendemain de la Saint-Martin. Cette cérémonie s'appelle *pricking the sheriffs* : le roi pique avec une épingle le nom des *sheriffs* qu'il choisit pour chacun des comtés⁴.

Bien que le fonctionnaire du roi, le *sheriff* est aussi, en matière d'exécution, officier (*officer*) de la Haute Cour envers laquelle il est responsable. Aussi doit-il posséder dans le comté des biens en quantité suffisante pour que sa responsabilité ne soit pas un vain mot⁵.

1. Voir *supra*, n° 10, n° 11, n° 66.

2. *Sheriffs Act*, 1887 (50-51 Vict., c. 55), s. 6.

3. Blackstone, *Commentaires*, I, p. 340, édit. 1811.

4. Les citoyens de la Cité de Londres ont conservé le privilège d'élire eux-mêmes deux *sheriffs* qui exercent conjointement leurs fonctions, mais leur élection doit être approuvée par le roi.

5. *Sheriffs Act*, 1887 (50-51 Vict., c. 55), s. 4.

Sa charge est annuelle et non cessible¹. De plus, un *sheriff* ne peut être nommé à nouveau qu'après l'expiration d'un délai de trois années, à moins qu'il n'y ait pas, dans le comté, d'autre personne qualifiée pour remplir la fonction².

Cette charge présente un caractère strictement personnel. Autrefois, les Cours de *common law* poussaient très loin les conséquences de ce principe et considéraient le *sheriff* comme personnellement lié envers les parties par l'émission d'un *writ* d'exécution; même si ses fonctions étaient arrivées à expiration, il n'était pas dégagé jusqu'à ce qu'il ait obtenu un *writ* de décharge³. Des dispositions législatives ont simplifié la transmission des *writs* non entièrement exécutés du *sheriff* sortant à celui nouvellement nommé⁴.

Le *sheriff* doit, dans le mois où sa nomination a paru dans la *London Gazette*, désigner son *under-sheriff*, lequel est ordinairement un praticien du droit⁵. Les fonctions de l'*under-sheriff* continuent, nonobstant le changement ou la mort du *sheriff*. C'est qu'en effet, en cas de décès ou de suspension d'un *sheriff* en fonctions, l'*under-sheriff* est obligé de tenir l'emploi jusqu'à la nomination d'un nouveau *sheriff*. Aussi les *writs*

1. *Ibid.*, s. 3 (1) et (2) et s. 19 (2).

2. *Ibid.*, s. 5.

3. « Le *sheriff* qui a commencé l'exécution doit la terminer » (2 Saunders 47dd). De même, en raison du caractère personnel attaché autrefois au commandement contenu dans le *writ*, la mort du roi, jusqu'au règne d'Edouard VI faisait tomber ou au moins suspendre toutes les procédures commencées en vertu des *writs*. Il fut décidé sous Henri VI que le plaideur n'aurait plus le droit de demander la nullité du *writ* sous prétexte qu'il ne contenait pas le nom du roi actuel, mais celui de son prédécesseur.

4. Autrefois, il était nécessaire de faire une véritable cession par contrat (*indenture*). Voir *infra*, n° 79.

5. Sheriffs Act, 1887, s. 23.

sont-ils adressés au *sheriff* du comté sans mentionner son nom¹.

Afin de faciliter la remise des *writs* et d'en fixer la date exacte, les *sheriffs* des comtés sont obligés d'avoir à Londres un *deputy* ou *agent* résidant dans un rayon d'un mille d'Inner Temple Hall, auquel sont remis les *writs* d'exécution².

§ II. L'agent d'exécution. Le « *bailiff* ». — 69. Bien que le *sheriff*, ou l'officier de justice à qui est adressé le *writ*, soit supposé procéder en personne à l'exécution, celle-ci est en réalité confiée à des *bailiffs*³.

Avant de remplir les fonctions de préposé du *sheriff* pour l'exécution des *writs*, un *bailiff* est tenu de faire devant un juge de la Haute Cour ou un *justice of the peace*, une déclaration conforme à une formule imposée par la loi⁴.

Contrairement à l'*under-sheriff*, le *bailiff* ne possède pas un pouvoir ou mandat général pour agir en remplacement du *sheriff*, même s'il exerce ses fonctions d'une manière continue⁵. Ses pouvoirs sont en effet spéciaux et lui sont conférés en vertu d'un *warrant* qui l'autorise à procéder à l'exécution du *judgment debtor* à la place et au nom du *sheriff* et en employant les moyens appropriés à chacun des *writs* en particulier.

À la requête du *judgment creditor*, le *warrant* peut toutefois être adressé à une personne autre qu'un *bound*

1. Dans la Cité de Londres, l'*under-sheriff* se nomme le *Secondary*.

2. *Sheriffs Act*, 1887, s. 24.

3. « Cependant l'expérience montre que les *writs* du roi sont signifiés par des *bailiffs*, personnages de valeur petite et même nulle » (*Semayne's Case*, 5 Rep. 91). Voir aussi Blackstone, *Comm.*, I, 345, édit. 1811. Le *bailiff* était ainsi appelé parce qu'il avait reçu une commission (*bailed*) et qu'il exerçait des fonctions déléguées.

4. *Sheriffs Act*, 1887, s. 26.

5. *Drake v. Sikes* (1797) 7 Term Rep. 113.

bailiff, ayant fait la déclaration prescrite par le *Sheriffs Act*. On appelle alors cette personne un *special bailiff*. Contrairement au *bound bailiff* qui engage la responsabilité du *sheriff* pour les fautes qu'il peut commettre au cours de l'exécution, le *special bailiff* n'engage que celle du *judgment creditor* ou la sienne propre¹.

§ III. Cas des juridictions réservées. « **Bailiffs** » de « **franchises** » ou « **liberties** ». — 70. Dans les limites du comté pour lequel le *sheriff* a compétence en matière d'exécution, il peut se trouver une partie de territoire dans laquelle existe une *franchise* ou *liberty* accordée par privilège du roi. Le titulaire de la *franch* se jouit d'une partie des prérogatives de la souveraineté². Une de ces prérogatives est celle du *retorna brevium* comportant le droit au retour et à l'exécution de tous les *writs* dans les limites de la *franchise*.

Le *warrant* d'exécution est dans ce cas émis au nom du *bailiff* du titulaire de la *franchise*, lequel peut d'ailleurs être aussi bien une personne morale (*corporation*) qu'une personne physique.

La remise du *warrant* au *bailiff* de la *franchise* décharge entièrement le *sheriff* qui n'a plus qu'à faire le *eturn* du *writ* avec la mention : *mandavi ballivo*³.

Il y a lieu de noter que, dans tous les cas, le *writ* lui-même doit être adressé au *sheriff* : seul, le *warrant*

1. *Futcher v. Hinder* (1858) 3 H. & N. 757.

2. Blackstone, *Commentaires*, II, p. 36, édit. 1811. Ces *franchises* ou *liberties* sont des survivances du régime féodal et remontent à l'époque où le droit de tenir une cour de justice était accordé à des personnes privées. Pour l'histoire des *franchises*, voir Holdsworth, *A History of English Law*, I, p. 61-63, édit. 1903.

3. *Sheriffs Act*, 1887, s. 34. En ce qui concerne le *return* des *writs*, voir *infra*, n° 73 et s.

est dressé au nom du *bailiff* de la *franchise* ou *liberty*¹. En outre, si le *writ* contient une clause de *non omittas propter aliquam libertatem* indiquant au *sheriff* de ne pas omettre d'exécuter malgré l'existence d'une *franchise* ou *liberty*, l'exécution peut être poursuivie par un préposé du *sheriff* au lieu de l'être par le *bailiff* de la *franchise*². Ce dernier peut d'ailleurs faire abandon de son privilège et agir comme préposé du *sheriff*, même si le *warrant* ne contient pas de clause de *non omittas*³.

§ IV. L'émission du « *warrant* » de « *bailiff* ». — 71. Les *writs* n'étant pas exécutés par le *sheriff* lui-même sont remis en pratique à l'*under-sheriff* ou au *deputy* du *sheriff* à Londres, contre un reçu portant la date de la remise⁴, laquelle doit être également mentionnée sur l'endossement. La remise faite au *deputy* équivaut à la remise opérée entre les mains du *sheriff* lui-même, au point de vue des effets de cette remise⁵.

Si l'exécution doit avoir lieu à Londres, l'*under-sheriff* émet un *warrant*⁶ adressé au *bailiff* qui sera chargé de l'exécution, mais si le *writ* contient un ordre d'exécution adressé à un *sheriff* de comté, son *deputy* résidant à Londres peut, soit l'envoyer avec un *warrant* au *bailiff* qui se trouve domicilié le plus près de l'endroit où l'exécution doit avoir lieu, soit l'expédier à l'*under-sheriff* du comté en laissant à celui-ci le soin

1. *Grant v. Bagge* (1802) 3 East, 128; *Bowring v. Pritchard* (1811) 14 East, 289.

2. *Sheriffs Act*, 1887, s. 34 (f).

3. *Jackson v. Hill* (1839) 10 Ad. & El. 477.

4. *Sheriffs Act*, 1887, s. 10 (1).

5. *Woodland v. Fuller* (1840) 11 Ad. & El. 859 (Dictum du Juge Pateson, p. 867).

6. Le terme *warrant* est aussi employé pour désigner les ordres d'exécution, analogues aux *writs*, émis par les *County Courts*. Voir *infra*, n° 318.

de dresser le *warrant*. Cette dernière pratique paraît la plus employée.

La formule du *warrant* reproduit celle du *writ*, mais une différence dans les deux formules est de peu d'importance et ne constitue pas une irrégularité pouvant entraîner une nullité, la seule pièce justificative de la procédure d'exécution étant le *writ*¹.

Ainsi que nous l'avons vu, le rôle du *warrant* est de donner pouvoir au *bailiff* de poursuivre l'exécution ordonnée par le *writ*. Aussi doit-il lui être remis avant l'exécution; s'il n'était produit qu'après, il ne constituerait pas la preuve que le *bailiff* a agi en vertu d'une délégation des pouvoirs conférés par le *writ* au *sheriff*².

D'autre part, le *sheriff*, l'*under-sheriff* ou le *deputy* du *sheriff* doit avoir soin de ne pas émettre un *warrant* de *bailiff* avant d'avoir reçu effectivement le *writ* d'exécution, sous peine d'être coupable de *contempt of court* et d'être passible d'une amende de 200 l., sans préjudice des dommages-intérêts à payer aux tiers³.

§ V. L'exécution. — 72. Muni du *warrant* d'exécution, le *bailiff* peut procéder aux opérations proprement dites de l'exécution du *writ*. Comme elles diffèrent selon le *writ* dont il s'agit, nous les étudierons dans les chapitres suivants consacrés à l'étude de chacun des *writs* en particulier. Certaines règles sont cependant communes à l'exécution de tous les *writs* :

a) L'exécution des *writs* ne peut avoir lieu un dimanche, sauf pour les cas de *treason* (crime ou délit contre

1. *Rose v. Tomblinson* (1834) 3 Dowl. 49.

2. *Jacobs v. Humphrey* (1834) 2 Cr. e. M. 413.

3. *Sheriffs Act*, 1887, s. 29 (2) et (3).

la chose publique), *felony* (crime ou délit contre la chose privée) ou *breach of the peace* (attentat contre la paix publique). La personne qui procéderait à une exécution un dimanche serait passible des mêmes dommages que celle qui agirait sans être couverte par l'émission d'un *writ*¹.

b) Un *writ* ne peut être exécuté dans l'enceinte d'une résidence royale, qu'elle soit habitée ou simplement susceptible d'être habitée par le roi².

c) L'exécution doit avoir lieu aussitôt que possible et dès que l'occasion est favorable³. Le *Sheriffs Act* de 1887 stipule, dans la s. 8 (2), que si un *sheriff* rencontre de la résistance pour exécuter un *writ*, il doit requérir le *power of the county* ou *posse comitatus* comprenant tous les hommes âgés de quinze à soixante ans et aller en personne procéder à l'exécution. Quant à ceux qui se sont opposés à l'exécution ou ont cherché à entraver les opérations, le *sheriff* peut les arrêter et les envoyer en prison comme coupables de *contempt of court*.

d) L'émission d'un *writ* d'exécution donne pouvoir au *sheriff* de pénétrer de force dans les lieux où il doit effectuer ses opérations. Les conditions dans lesquelles ce pouvoir s'exerce seront étudiées en détail pour chacun des *writs*. Qu'il nous soit permis simplement d'indiquer ici que le *leading case* qui gouverne la matière est le *Semayne's Case*⁴. Il pose les principes suivants :

1. Sunday Observance Act, 1677 (29 Car. II, c. 7), s. 6.

2. *Winter v. Miles* (1809) 10 East, 578; *A. G. v. Dakin* (1870) L. R. 4 H. L. 338.

3. *Dennis v. Whetham* (1874) L. R. 9 Q. B. 345.

4. 5 Co. Rep. 91a (1604). Les *leading cases* sont des *cases* commentés par les grands *reporters* des 15^e, 16^e et 17^e siècles (Littleton, Coke, Dyer, Plowden, Saunders). Ils font autorité pour la question de droit qu'ils traitent et ont contribué au développement et à la stabilisation de la *common law*. Cf., J.W. Smith, *A Selection of leading cases*, I, p. 115, 12^e éd.

1° Lorsque la possession d'une maison est recouvrée en vertu d'une action réelle ou d'*ejectio firmæ*, le *sheriff* peut entrer de force dans cette maison pour en délivrer la saisine ou la possession.

2° Dans toutes les exécutions opérées à la requête du souverain, le *sheriff* peut pénétrer de force dans une maison d'habitation pour procéder à des voies d'exécution, soit sur la personne, soit sur les biens. Mais il doit faire connaître auparavant la cause de sa venue et requérir l'ouverture des portes.

3° Lorsqu'il trouve la porte ouverte, le *sheriff* peut entrer dans une maison d'habitation et procéder à une exécution à la requête d'un particulier.

4° Le *sheriff* agissant à la requête d'un particulier n'a pas le droit d'entrer de force dans la maison d'un défendeur, à la suite du refus de ce dernier de le laisser pénétrer.

5° Cette immunité ne couvre que la personne ou les biens de l'habitant de la maison où le *sheriff* se propose de procéder à une exécution; elle ne s'applique pas à la personne qui s'y est réfugiée ou y a apporté ses biens afin de se soustraire à des poursuites légales. Dans ce dernier cas, après avoir fait sommation d'ouvrir la maison, le *sheriff* peut y entrer de force.

6° Lorsque le *sheriff* peut enfoncer une porte pour exécuter un jugement civil, il doit toujours en requérir préalablement l'ouverture.

e) La personne arrêtée ou les biens saisis en vertu d'un *writ* d'exécution sont *in custodia legis* et le fait de délivrer la personne ou d'enlever les biens qui sont sous la garde de la loi constitue un *contempt of court*.

Le *sheriff* a d'ailleurs un droit de propriété spécial

sur les biens qu'il a saisis et il peut intenter une action de *trover* contre la personne qui les déplace¹.

f) Le *sheriff* a le devoir de ne pas tenir compte d'un transfert de propriété frauduleux ou simulé, opéré en vue d'empêcher l'exécution², mais il ne doit pas saisir des biens qui sont déjà *in custodia legis*³, sous peine d'être coupable de *contempt of court*⁴.

Section V. — Retour (*return*) et renouvellement (*renewal*) des « writs » d'exécution

§ I. — Définition. Délai du « *return* ». — 73. Tous les *writs* d'exécution adressés au *sheriff* contiennent l'ordre de renvoyer le *writ* après son exécution, en informant la Cour de ce qui a été fait : c'est ce qui constitue le *return* (retour ou rapport). La formule des *writs* d'exécution se termine en effet par cette phrase : « and in what manner you shall have executed this Our writ make appear to Us in Our said Court immediately after the execution thereof, and have you there then this writ ». (Et quelle que soit la manière dont vous aurez exécuté notre writ, faites-le nous connaître immédiatement après l'exécution).

1. *Wilbraham v. Snow* (1670) 2 Wms Saund. 47a; *Clerk v. Withers* (1704) 6 Mod. Rep. 390; *Re Davies, Ex parte Williams* (1872) 7 Ch. App. 314 (Dictum du L. J. Mellish, p. 317). L'action de *trover* est une action *ex delicto* qui peut être intentée par le propriétaire d'une chose contre la personne qui s'est rendue coupable de *conversion*, c'est-à-dire d'un abus de la propriété ou de la possession d'autrui.

2. *Bristol (Earl) v. Willsmore* (1823) 2 Dow. e. Ry. (K. B.) 755; *War-moll v. Young* (1826) 8 Dow. & Ry (K. B.) 442; *Imray v. Magnay* (1843) 11 M. e. W. 267. Voir, au sujet des transferts frauduleux de biens, le Law of Property Act, 1925 (15, Geo. 5, c. 20), s. 173.

3. Par exemple, entre les mains d'un *receiver* (*Re Winckle* (1894) 2 Ch. 519, C. A.

4. *Lane v. Sterne* (1862) 10 W. R. 555.

Actuellement, les *writs* sont renvoyés au *Central Office* de la Haute Cour (Judgment Rooms), mais autrefois, le *return* devait se faire à la Cour où se trouvait le *record*. Son but était de permettre de compléter ce dernier et d'inscrire sur le *roll* (rouleau de parchemin) ce qui avait été fait en vertu du jugement. D'autre part, le *return* des *writs* d'exécution devait être effectué à un jour déterminé du *term* (session) et si le jour indiqué sur le *writ* n'était pas un de ceux qui étaient consacrés aux *returns*, toute la procédure d'exécution était nulle.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui et les formules de *writs* qui se trouvent en appendice à la suite des R. S. C. de 1883, contiennent toutes l'ordre d'effectuer le *return* « immédiatement après l'exécution ». En s'en tenant aux termes employés, le *writ* d'exécution ne devrait donc être retourné au *Central Office* que lorsqu'il a été complètement exécuté, mais en pratique le *return* est souvent effectué après une exécution partielle. Ce *return* n'empêche pas d'ailleurs de compléter ensuite l'exécution en vertu du même *writ*¹.

II. Contenu du « return ». — **74.** Le *return* est constitué par un document signé par le *sheriff*, l'*under-sheriff* ou le *deputy* du *sheriff* à Londres et (sauf dans le cas d'un *return* de *mandavi ballivo*) annexé au *writ* d'exécution².

Après avoir été dressé, il doit être enregistré avec le *writ* au *Central Office*³, contre paiement d'un droit

1. *Lewis v. Holmes* (1847) 10 Q. B. 896; *Jordan v. Binches* (1849) 13 Q. B. 757.

2. *Sheriffs Act*, 1887 (50-51. Vict., c. 65), s. 24. Le *return* peut aussi être établi au dos du *writ* lui-même.

3. Cette formalité remplace l'ancienne inscription sur le *roll* du *record*.

de 2 sh. 6 d. Dans la pratique, les documents sont remis à cet effet au *solicitor* du *judgment creditor*, bien que cette manière de procéder ait été jugée irrégulière¹.

Le *return* n'est pas assujetti à être rédigé suivant une formule particulière : il suffit qu'il soit précis et rende compte exactement du mandat contenu dans le *writ*. Il doit être établi de telle sorte qu'il puisse constituer une justification complète des opérations du *sheriff* ou de son préposé, au cas où le *sheriff* serait actionné en justice pour le défaut d'exécution ou la mauvaise exécution du *writ*².

§ III. Cas d'un « *writ* » exécuté dans les limites d'une « *liberty* » ou « *franchise* ». — 75. Lorsqu'un *writ* qui doit exécuté dans les limites d'une *liberty* ou *franchise* ne contient pas de clause de *non omittas*, le *sheriff* fait un *return* portant simplement la mention *mandavi ballivo* et le véritable *return* est effectué directement par le *bailiff* de la *franchise*³.

Toutefois, si le *bailiff* est défaillant et ne fait pas le *return* du *writ*, l'ordre est donné au *sheriff* de procéder à l'exécution, malgré l'existence de la *franchise*. En outre, le *bailiff* est invité à comparaître devant la Haute Cour pour donner les raisons de sa carence⁴.

§ IV. — Absence fréquente du « *return* » en pratique. Cas où il est nécessaire. — 76. Bien que presque tous les *writs* d'exécution contiennent une formule ordonnant le *return*, dans la pratique, il arrive fréquemment que le *return* n'est pas effectué⁵.

1. *Johns v. Fink* (1900) 1 Ch. 296, à la p. 307.

2. *Levi v. Abbott* (1849) 13 Q. B. 757.

3. *Sheriffs Act*, 1887, s. 34.

4. *Ibid.*, s. 34 (f).

5. *Shaw v. Kirby* (1888) 52 J. P. 182.

A moins qu'il ne s'agisse d'un *writ d'elegit*, le *return* n'est pas en effet une formalité essentielle pour parfaire l'exécution¹. « Tous les writs d'exécution qui sont exécutés sous la seule autorité du *sheriff* sont valables lorsqu'ils ont été dûment exécutés, bien que le *sheriff* n'en ait pas fait le *return*, une exécution parachevée constituant la fin du droit² ». Si le *sheriff* doit faire le *return* d'un *writ d'elegit*, c'est justement parce que, dans ce cas, l'exécution n'est pas faite sous sa seule autorité.

Il y a cependant d'autres cas où le *sheriff* est obligé d'effectuer le *return* : 1° quand il est requis de le faire; 2° quand le *writ* doit être renouvelé.

A) *Demande de « return »*. — 77. Le *sheriff* peut être obligé de faire le *return* lorsque la demande lui en est adressée. Cette demande peut émaner soit de la personne qui a requis l'émission du *writ*, soit de celle contre qui il a été émis³. Elle est constituée par une *notice* adressée au *sheriff* l'avertissant d'avoir à faire le *return* du *writ* dont s'agit, dans les quatre jours si l'exécution devait être pratiquée à Londres ou dans le Comté de Middlesex, ou dans les huit jours si elle devait être opérée dans un autre comté.

La *notice* est signifiée au *deputy* du *sheriff* à Londres ou à l'*under-sheriff*, lorsque le *sheriff* est parvenu au terme de ses fonctions.

Si le *sheriff* (ou l'*under-sheriff*) ne répond pas à l'avertissement en effectuant le *return*, l'intéressé peut re-

1. *Fulwood's Case* (1591) 4 Rep. 67a.

2. Bacon, *Abridgment*, titre Execution C. 1.

3. *Edmunds v. Watson* (1816) 7 Taunt. 5; *France v. Clarkson* (1834) 2 Dowl (P. C.) 532; *Williams v. Webb* (1843) 2 Dowl. (N. S.) 904; *Richardson v. Trundle* (1860) 8 C. B. (N. S.) 474.

quérir contre lui un *order de committal*, c'est-à-dire d'emprisonnement¹. La procédure employée autrefois était celle d'une *rule nisi*, mais actuellement la demande doit être faite par *motion on notice*, c'est-à-dire avec signification de la requête au *sheriff*².

B) **Cas où le « sheriff » est autorisé à ne pas faire le « return ».** — 78. Certaines circonstances autorisent le *sheriff* à ne pas tenir compte de l'avertissement requérant le *return* du *writ* : la nomination d'un *bailiff* spécial, le fait que le *judgment creditor* s'est constitué son propre *bailiff* ou s'est rendu coupable de négligence pour demander l'émission du *writ*, ce qui a rendu l'exécution difficile ou impossible³.

Le *sheriff* n'est pas non plus tenu de faire le *return* si, au cours de l'exécution, il a surgi un incident (*interpleader issue*) qui est encore pendant devant le tribunal⁴.

Dans le cas où le *writ* aurait été perdu, le *sheriff* ne serait pas obligé d'en effectuer le *return*, mais il devrait faire connaître ce qu'il aurait fait⁵.

C) **Expiration des fonctions du « sheriff ».** — 79. Un *sheriff* arrivé à l'expiration de ses fonctions doit dresser un état de tous les *writs* non encore exécutés qu'il a en mains, avec les renseignements nécessaires pour permettre au nouveau *sheriff* de continuer les poursuites et opérations en cours⁶.

Un duplicata de cet état, signé par le nouveau *sheriff*,

1. R. S. C., Ord. 52, r. 11.

2. R. S. C., Ord. 44, r. 2; *Jupp v. Cooper* (1879) 5 C. P. D. 26.

3. *Hart v. Weatherley* (1835) 4 Dawl. 171.

4. *Angell v. Baddeley* (1877) 3 Ex. D. 49; *Re Follows, Ex parte Follows* (1895) 2 Q. B. 521.

5. *R. v. Kent (Sheriff of)* (1814) 1 Marsh. 289.

6. Sheriffs Act, 1887 (50-51 Vict., c. 55), s. 28 (1).

est remis au *sheriff* sortant de fonctions et constitue pour ce dernier une décharge suffisante¹.

Mais le *sheriff* sortant peut être sommé de faire le *return* d'un *writ*, s'il n'a pas eu soin de transmettre celui-ci au nouveau *sheriff*. Sa responsabilité ne prend fin qu'après l'expiration d'un délai de six mois de 29 jours (*lunar months*) à compter de la date à laquelle le nouveau *sheriff* est entré en fonctions². Il peut d'ailleurs être privé du bénéfice de cette prescription si, après avoir été requis de retourner un *writ*, il a sollicité un délai pour faire le *return*³.

Le nouveau *sheriff* à qui le *writ* d'exécution n'a pas été transmis ne peut être poursuivi en raison de ce qu'il n'a pas effectué le *return*⁴.

§ V. Renouvellement (renewal) des « writs ». — 80.
Avant le Common Law Procedure Act de 1852⁵, les *writs* d'exécution, une fois émis, pouvaient être exécutés dans n'importe quel délai⁶. Mais actuellement, la durée de validité des *writs* est soumise à certaines conditions qui sont réglées par la r. 20 de l'Ord. 42 des R. S. C. :

Un *writ* d'exécution, non encore exécuté ou exécuté seulement en partie, ne reste valable que pendant une année à compter de la date de son émission, à moins qu'il n'ait été renouvelé.

Avant son expiration, le tribunal (*the Court or a*

1. Sheriffs Act, 1887, s. 28 (2).

2. *Ibid.*, s. 28 (3).

3. *Walker v. Davies* (1858) 3 H. & N. 374.

4. *Holmes v. Elnitts* (1842) 6 Jur. 994; *Thomas v. Newman* (1843) 2 Dowl. (N. S.) 33.

5. Stat. 15-16 Vict., c. 76, s. 124, 125.

6. Cependant le *case Jordan v. Binckes* (1849) 13 Q. B. 757, avait décidé qu'un *writ* non exécuté restait valable pendant l'année de son émission.

judge) peut autoriser la partie qui l'a émis à le renouveler pour une année et ensuite autant de fois qu'il est nécessaire. Le renouvellement se fait par l'apposition du sceau de la Cour portant la date du jour où le *writ* a été présenté, ou par la remise au *sheriff* d'un avis de renouvellement signé par la partie ou par son *solicitor* et portant le sceau de la Cour.

Un *writ* d'exécution ainsi renouvelé garde le rang qu'il avait à la date de son émission et ses effets sont conservés¹.

La demande de renouvellement est faite *ex parte* et doit être accompagnée d'un *affidavit* exposant les faits qui la motivent. Le *writ*, une fois renouvelé, ou l'avis de renouvellement, est ensuite adressé au *sheriff*. La production du *writ* ou de l'avis de renouvellement marqués du sceau de la Cour constitue une preuve suffisante du renouvellement².

Au moins qu'il soit utile de conserver le rang de priorité du *writ*, la procédure de renouvellement est peu employée dans la pratique. On préfère demander l'émission d'un nouveau *writ* en produisant un certificat dressé par un *solicitor* attestant que le premier *writ* est resté sans effet. Lorsque ce premier *writ* a été exécuté en partie, le *return* en est effectué et un nouveau *writ* est émis pour le surplus restant à exécuter.

Au cas où le *sheriff*, ayant cessé ses fonctions depuis plus de six mois, ne peut être contraint à faire le *return* du *writ*, le certificat du *solicitor* suffit pour obtenir l'émission d'un nouveau *writ*.

Lorsque le *writ* d'exécution a été émis par un *district*

1. R. S. C., Ord. 42, r. 20.

2. R. S. C., Ord. 42, r. 21.

registry, la demande de renouvellement doit y être adressée¹.

Section VI. — Pluralité de « writs » (several or successive writs). Leur rang de priorité (priority).

§ I. Emission de « writs » simultanés ou successifs.

— 81. En règle générale, un *judgment creditor* ne peut pas diviser la condamnation prononcée par le jugement dont il est nanti et émettre plusieurs *writs* pour l'exécution des parts ainsi obtenues². Aussi les cessionnaires ou héritiers d'une créance née d'un jugement ne peuvent-ils en poursuivre séparément l'exécution pour la part indivise de chacun d'eux³.

Cependant, si le même jugement prononce à la fois une condamnation au paiement d'une somme d'argent et une autre pour le recouvrement de biens autres que de l'argent, il est possible d'émettre des *writs* différents appropriés à chacune des parties du jugement que l'on désire exécuter. Ces *writs* différents peuvent d'ailleurs être émis simultanément ou successivement⁴.

Un jugement prononçant condamnation au paiement d'une somme d'argent et en outre aux frais et dépens (*costs*) peut de même être exécuté au moyen de deux

1. R. S. C., Ord. 35, r. 6.

2. *Rotschild v. Fisher* (1920) 2 K. B. 243, C. A.

3. *Forster v. Baker* (1910) 2 K. B. 636, 642.

4. *Foster v. Jackson* (1614) Hob. 52; *Hodgkinson v. Whalley* (1831) 2 Cr. & J. 86; *Lewis v. Morris* (1834) 2 Cr. & M. 712; *Smith v. Johnson* (1835) 2 Cr. M. & J. 350. La r. 29 de l'Ord. 42 des R. S. C. stipule qu'aucun changement n'est apporté quant à l'ordre dans lequel les *writs* d'exécution peuvent être émis.

writs, l'un pour la somme en principal, l'autre pour les frais et dépens, mais ce dernier ne peut être émis qu'au moins huit jours après le premier¹.

D'autre part, si le *judgment debtor* possède des biens situés dans plusieurs comtés, des *writs* de *fieri facias* et d'*elegit* peuvent être émis simultanément dans les divers comtés².

Enfin, ainsi que nous le verrons plus loin, après l'émission d'un *writ* d'*elegit* en vertu duquel un bien fonds a été estimé et délivré en exécution au *judgment creditor*, il n'est plus possible d'émettre d'autres *writs* pour l'exécution du même jugement³.

§ II. Exécution des « *writs* » émis simultanément ou successivement. — 82. Lorsqu'un *judgment creditor* a émis plusieurs *writs* dans le même comté, il ne peut en faire exécuter qu'un à la fois et si l'un des *writs* a été exécuté en partie, un autre ne peut être mis à exécution avant le *return* du premier⁴.

Cependant, au cas où la saisie pratiquée en vertu du premier *writ* aurait été opérée sur des biens qui n'appartenaient pas au *judgment debtor*, un second *writ* pourrait

1. R. S. C., Ord. 42 r. 18. Cette *rule*, a aboli l'ancienne règle suivant laquelle le *judgment creditor* était censé avoir abandonné son droit au recouvrement des dépens, lorsqu'il avait émis le *writ* d'exécution avant que ceux-ci soient taxés. Cf. *Harris v. Jewell* (1883) W. N. 216.

2. Un *writ* d'exécution émis dans un comté autre que celui dans lequel l'action a été intentée s'appelle un *testatum writ*. Autrefois, il était nécessaire d'y émettre auparavant un *original writ*, afin de justifier l'émission du *writ* d'exécution (*Brand v. Mears* (1789) 3 Term Rep. 388).

3. Voir *infra*, C. . III. De même, lorsqu'un *judgment creditor* avait fait exécuter un jugement sur la personne de son débiteur en vertu d'un *writ* de *capias ad satisfaciendum*, il ne pouvait plus émettre d'autre *writ*, à moins que le débiteur ne soit en prison ou ne se soit échappé.

4. *Miller v. Parnell* (1815) 6 Taunt. 369; *Hodgkinson v. Whalley*, *supra*; *Smith v. Johnson*, *supra*; *Chapman v. Bowlby* (1841) 8 M. & W. 249; *Re Ford*, *Ex parte Ford* (1886) 18 Q. B. D. 369; *Re A Debtor*, *Ex parte Smith* (1902) 2 K. B. 260. C. A.

permettre de faire tout de suite une autre saisie sans attendre le *return* du premier¹.

Plusieurs *writs* de même sorte émis simultanément dans des comtés différents peuvent être exécutés en même temps, mais il faut avoir soin de ne pas saisir des biens pour un total plus élevé que celui des condamnations à recouvrer².

§ III. « *Alias* » et « *pluries writs* ». — 83. Lorsque le *return* d'un *writ* d'exécution a été effectué par le *sheriff* sans que le *judgment creditor* ait reçu le paiement auquel le jugement lui donnait droit, celui-ci peut émettre dans le même comté un autre *writ* semblable qui est alors appelé un *alias writ*. S'il n'obtient pas encore satisfaction, il pourra de nouveau, après *return* de l'*alias writ*, émettre un troisième *writ* appelé un *pluries writ*. Si les *writs* ainsi émis successivement sont des *writs* de *fieri facias* adressés à des *sheriffs* de différents comtés, il n'est plus nécessaire, depuis le 1^{er} octobre 1925, d'attendre le *return* d'un premier *writ* de *fieri facias* avant de pouvoir émettre un autre *writ* de *fieri facias*³.

La formule des *alias writs* ou des *pluries writs* est celle des *writs* ordinaires à laquelle on ajoute, à la fin du *recital*, les mots : « ainsi que nous vous l'avons déjà commandé » ou « ainsi que nous vous l'avons souvent ordonné ».

L'émission d'un nouveau *writ* n'est d'ailleurs néces-

1. *Andrews v. Saunderson* (1857) 1 H. & N. 725 (Dictum du C. B. Pollock); *Re A Debtor, Ex parte Smith, supra*.

2. *Lee v. Dangar, Grant & Co.* ! (1892) 2 K. B. 337, C. A.

3. R. S. C., (N° 3) 1925, r. 5 et 8 incorporées dans les R. S. C., 1883, Ord. 42, r. 17 A.

saire que lorsqu'un *return* a été effectué. Un *writ* de *fieri facias*, par exemple, reste valable tant que l'exécution n'est pas complètement terminée et le *sheriff* peut pratiquer dans le même comté une seconde saisie sur des biens qui n'ont pas été atteints par la première saisie¹.

§ IV. Rang de priorité des « writs » (priority). —

84. Lorsque plusieurs *writs* de même sorte sont remis au *sheriff* par plusieurs créanciers nantis de jugements différents, à l'effet de procéder à une exécution contre un même *judgment debtor*, le *sheriff* est tenu de les exécuter suivant l'ordre dans lequel ils lui ont été remis². Cependant, il ne doit pas faire plusieurs saisies séparées : une seule saisie suffit, mais chacun des créanciers en bénéficie suivant son rang³.

Si plusieurs *writs* lui sont donnés en même temps par un *solicitor* représentant des créanciers nantis de jugements différents contre le même *judgment debtor*, il doit les exécuter simultanément, sans demander au *solicitor* quel est le premier à exécuter⁴.

Lorsqu'une exécution est opérée en vertu d'un *writ* qui aurait dû être primé par un autre ayant priorité sur lui, le produit de l'exécution doit être remis au *judgment creditor* de bonne foi dont le *writ* a été exécuté.

1. *R. v. Essex* (Sheriff of), (1839) 8 Dowl. P. C. 5; *Jordan v. Binckes* (1849), 13 Q. B. 757.

2. Sale of Goods Act, 1893 (56-57 Vict., c. 71), s. 26 (1) confirmant le Statute of Frauds (29 Car. II, c. 3), s. 15. Voir les *cases* suivants : *Hutchinson v. Johnston* (1787) 1 Term Rep. 729; *Hunt v. Hooper* (1844), 12 M. W. 664.

3. *Jones v. Atherton* (1816) 7 Taunt. 56; *Re Henderson, Ex parte Shaw* (1884) W. N. 60, C. A.; *Re Hille India Rubber Co* (n° 2) (1897) W. N. 20.

4. *Ashworth v. Uxbridge (Earl)* (1842) 12 L. J. (Q. B.) 39.

Toutefois, le *judgment creditor* qui avait droit à la priorité a une action en responsabilité contre le *sheriff*¹.

Section VII

Irrégularités et nullités. Actions en responsabilité.

§ I. Exécution irrégulière (*irregular execution*). — 85. Une exécution est irrégulière lorsqu'elle n'a pas été faite conformément aux prescriptions des R. S. C. ou aux pratiques actuellement en usage. La procédure entachée d'irrégularité peut être soit annulée, soit modifiée par ordre de la Cour, sous les conditions qu'elle juge convenable d'y mettre².

Il y a lieu de distinguer s'il s'agit d'une irrégularité substantielle ou d'une simple (*mere*) irrégularité qui peut être couverte sans conséquences injustes et dommageables.

A) *Irrégularités pouvant être couvertes par voie de modification (amendment) du « writ »*. — 86. Les irrégularités qui peuvent être redressées par voie de modification proviennent généralement d'une *clerical error*, c'est-à-dire d'une erreur matérielle faite de bonne foi en dressant le *writ* d'exécution ou le *return*.

La Cour a un pouvoir discrétionnaire pour juger si une irrégularité peut être couverte ou bien si elle est de nature à faire annuler le *writ* ainsi que l'exécution

1. *Smallcomb v. Buckingham* (1697) 5 Mod. Rep. 376; *Rybot v. Peckham* (1778) 1 Term Rep. 731, n.; *Payne v. Drewe* (1801) 4 East, 523.

2. R. S. C., Ord. 70, r. 1.

qui a suivi son émission¹. La tendance semble être de laisser modifier le *writ* lorsqu'il n'en peut résulter aucune injustice pour les parties intéressées. C'est ainsi que la Cour a autorisé la modification (*amendment*) du writ dans les cas suivants : erreur dans la date du jugement indiquée sur le *writ*, laquelle avait eu pour conséquence de faire inscrire une somme erronée pour le montant des intérêts²; émission d'un writ contre un seul *judgment debtor*, alors que le jugement a été rendu contre deux *judgment debtors jointly*³; *writs* émis pour un montant moins élevé ou plus élevé que celui indiqué dans le jugement⁴.

L'endossement peut également être modifié lorsque la somme indiquée est erronée ou que le montant des intérêts a été omis⁵.

Lorsqu'aucune poursuite n'a encore été exercée en vertu d'un *writ* irrégulier, la demande de modification est faite *ex parte* et un *master* statue à son sujet. Mais quand l'exécution a été commencée, la demande doit être faite par *summons* et notifiée à l'autre partie.

B) *Irrégularités entraînant l'annulation (selling aside) du « writ »*. — 87. Si la Cour estime l'irrégularité substantielle, elle ordonne l'annulation du *writ* et de la pro-

1. Cependant, en cas de faillite du *judgment debtor* intervenue depuis l'émission du *writ*, l'irrégularité ne peut en aucun cas être couverte et la Cour doit prononcer la nullité. Voir *Hunt v. Pasman* (1815) 4 M. & S. 329; *Webber v. Huichins* (1841) 8 M. & W. 319.

2. *Re Cobbett* (1860) 10 W. R. 40; *S. C.*, *sub nom. Cobbett v. Wheeler* (1862), 5 L. T. 285.

3. *Philipps v. Birch* (1842) 4 Man. & Gr. 403; *Newton v. Rowe* (1845) 8 Scott (N. R.) 26.

4. *Laroche v. Wasbrough* (1788) 2 Term Rep. 737; *M'Cormack v. Melton* (1834) 1 Ad. & El. 331; *Arnell v. Weatherby* (1835) 3 Dowl. 464.

5. *Evans v. Manero* (1841) 7 M. & W. 463; *Re London Wharfing and Warehousing Co* (1885) 5 L. J. (Ch.) 1137.

cédure qui a pu être faite. Voici quelques exemples d'irrégularités entraînant une nullité : exécution faite par une personne non autorisée¹; erreur dans les noms des parties inscrits sur le *writ*²; désignation erronée ou incomplète du bien fonds dans le cas d'un *writ* de *possession*.

Dans tous ces cas d'irrégularité, la Cour prononce la nullité, à moins que la demande n'ait pas été faite dans un délai raisonnable³ ou que la partie intéressée à demander la nullité ait agi d'une manière telle qu'elle entraînait une renonciation implicite à s'en prévaloir⁴.

Lorsque l'erreur est le résultat d'une inadvertance, la Cour, en prononçant la nullité du *writ*, peut y mettre comme condition qu'aucune action en responsabilité ne sera intentée relativement à l'exécution entachée d'irrégularité⁵.

§ II. Exécution faite à tort ou injustement (wrongful execution). — **88.** Une exécution est faite à tort lorsqu'elle n'est autorisée ni par le *writ* d'exécution, ni par le jugement en vertu duquel il a été émis. Il en est ainsi par exemple dans les cas suivants : l'endossement portant une adresse erronée, le *sheriff* a saisi des biens qui n'étaient pas ceux du *judgment debtor*⁶; le montant de la condamnation prononcée par le jugement ayant été payé, un *writ* d'exécution a cependant été émis⁷; l'exé-

1. *Rhodes v. Hull* (1857) 26 L. J. (Ex.) 265.

2. *Fisher v. Magnay* (1843) 6 Scott (N. R.) 588.

3. R. S. C., Ord. 70, r. 2.

4. *Ibid.*; *Lewis v. Gompertz* (1837) 1 Jur. 934.

5. *Lorimer v. Lule* (1819) 1 Chit. Rep. 134; *Bartlett v. Stinton* (1866) L. R. I. C. P. 483; 14 L. T. 287.

6. *Jarmain v. Hooper* (1843) 7 Scott (N. R.) 663; *Smith v. Critchfield* (1885) 14 Q. B. D. 878, C. A.; *Morris v. Salberg* (1889) 22 Q. B. D. 614, C. A.; *De Coppell v. Barnett* (1901) 17 T. L. R. 273, C. A.

7. *Clissold v. Cratchley* (1910) 2 K. B. 244 C. A.; voir aussi le *case*

cution a été opérée contre les biens d'un ambassadeur ou d'un ministre d'un Etat étranger ou contre ceux de leurs serviteurs; un *writ* a été émis malgré une suspension (*stay*) d'exécution ordonnée par le tribunal ou convenue entre les parties¹.

Bien que le *writ* ait été émis régulièrement, son exécution peut cependant être injuste ou illégale (*wrongful*) si elle est opérée un dimanche, contrairement aux prescriptions du Sunday Observance Act de 1677, ou si elle est faite après avis donné par le *judgment creditor* de ne pas continuer les poursuites et de remettre le *judgment debtor* en possession des biens saisis².

La mauvaise foi ou l'intention de nuire peut vicier également une exécution faite en vertu d'un *writ* régulièrement émis ou portant une irrégularité qui aurait pu être couverte par voie d'*amendment* si elle avait été commise de bonne foi. Tel est le cas d'un *judgment creditor* qui, de mauvaise foi, endosse le *writ* pour une somme plus élevée que celle pour laquelle il a été émis³ ou par « malice », émet un second *writ* de *fieri facias* alors que le *sheriff* a, en vertu d'un premier *writ*, saisi des biens qui ne sont pas encore vendus⁴, ou emploie des moyens déloyaux pour permettre au *bailiff* de pénétrer dans les lieux occupés par le *judgment debtor*⁵;

Cubit v. Gamble (1919) 35 T. L. R. 223, où le *judgment debtor* avait fait des offres valables.

1. *Winter v. Lightbound* (1720) 1 Stra. 301; *Bikker v. Beeston* (1860) 29 L. J. (Ex.) 121.

2. *Walker v. Hunter* (1845) 2 C. B. 423.

3. *Wentworth v. Bullen* (1829) 9 B. & C. 840; *De Medina v. Grove* (1846) 10 Q. B. 152; *Chirchill v. Siggers* (1854) 3 E. & B. 929; *Gilding v. Tyre* (1861) 10 C. B. (N. S.) 604; *Mellin v. Pedley* (1879) 48 L. T. Jo. 134; *Wooley v. Morgan* (1887) 4 T. L. R. 211; *Mc Mallan v. Adshaw* (1916) 50 Ir. L. T. 205.

4. *Waterer v. Freeman* (1617) Hob. 205; *Holmes v. Newlands* (1843) 13 L. J. (Q. B.) 82; *Wren v. Weild* (1869) L. R. 4 Q. B. 730, 736.

5. *Anon* (1758) 2 Keny. 372.

ou émet un *writ* après avoir consenti à ne pas poursuivre l'exécution¹.

Une exécution sera également jugée faite à tort, même sans preuve de mauvaise foi, si le *judgment creditor* néglige d'avertir le *sheriff* d'un règlement transactionnel (*scheme of arrangement*) intervenu avec le *judgment debtor* en vertu des Bankruptcy Acts², ou fait saisir celui-ci, après qu'il a obtenu sa décharge, pour une dette dont le montant aurait pu être réclamé lors du règlement³.

Sanction. — 89. Dans tous les cas ci-dessus, la sanction de l'exécution faite à tort ou injustement est la nullité de cette exécution.

La demande en vue d'obtenir l'annulation doit être faite aussitôt que possible par *summons*⁴. Auprès de la Chancery Division, elle peut être présentée par *motion*. Il est nécessaire d'exposer dans le *summons* ou l'avis (*notice*) de *motion* les raisons qui motivent la requête⁵.

§ III. Effets de la nullité. — 90. L'ordonnance prononçant la nullité stipule généralement la restitution à la partie qui a subi l'exécution annulée, soit des fonds versés, soit des biens saisis ou, si ceux-ci ont été vendus, le remboursement de leur valeur⁶.

1. *Philipps v. General Omnibus Co.* (1880) 50 L. J. (Q. B.) 112.

2. *Seaton v. Deerhurst (Lord)* (1895) 1 Q. B. 853, C. A.

3. *Davis v. Shapley* (1830) 1 B. & Ad. 54.

4. *Austin v. Davey* (1844) 8 Jur. 1138; *Jones v. Davis* (1847) 1 Saund & C. 290

5. R. S. C., Ord. 70, r. 3. Voir aussi *Baillie v. Goodwin and Co.* (1886) 36 Ch. D. 604; *Petty v. Daniel* (1886) 34 Ch. D. 172, 180.

6. *Rodger v. Comptoir d'Escompte de Paris* (1871) L. R. 3 P. C. 465; *Imperial Mercantile Credit Association v. Coleman* (1871) 40 L. J. (Ch). 262. Les fonds indûment recouvrés sont remboursés avec les intérêts.

Lorsque le *writ* d'exécution est annulé pour simple irrégularité, l'acheteur de bonne foi acquiert un titre inattaquable, mais si l'exécution a été faite sur des biens autres que ceux appartenant au *judgment debtor*, ces biens doivent être restitués à leur propriétaire, même si par suite de la vente, ils sont passés entre les mains d'un acquéreur de bonne foi¹.

L'ordonnance qui a prononcé la nullité de l'exécution peut ne pas statuer relativement aux biens qui ont fait l'objet de l'exécution. Dans ce cas, il est possible, soit d'obtenir une autre ordonnance, soit d'émettre un *writ* appelé *writ* de *restitution*, ordonnant au *judgment creditor* de restituer ou les biens, ou le produit de leur vente². La demande est adressée à un *master* par *summons* ou *ex parte*, avec un *affidavit* exposant les faits qui motivent l'émission d'un *writ* de *restitution*.

Lorsque le *writ* a été annulé en raison d'une simple irrégularité, le *judgment creditor* a le droit d'émettre un autre *writ* et de faire procéder à l'exécution³.

Outre les restitutions opérées en conséquence de la nullité prononcée, les exécutions faites à tort ou injustement peuvent donner lieu à des actions *ex delicto* intentées par la partie qui a subi un dommage matériel ou moral. Suivant les cas, ces actions peuvent être intentées, soit contre le *sheriff*, soit contre le *judgment creditor* qui a émis le *writ* et ordonné l'exécution.

1. *Anon.* (1578) 3 Dyer, 363a, pl. 24; *Jeanes v. Wilkins* (1749) 1 Ves. Sen. 195; *Doe d. Batten v. Murless* (1817) 6 M. & S. 110; *Farrant v. Thompson* (1822) 2 Dow. & Ry. (K. B.) 1; *Tancred v. Allgood* (1859) 4 H. & N. 438.

2. *Doe d. Emmet v. Thorn* (1813) 1 M. & S. 425; *Doe d. Stephens v. Lord* (1837) 7 Ad. & El. 610; *Doe d. Pitcher v. Roe* (1841) 9 Dowl. 971.

3. *Mackie v. Warren* (1828) 5 Bing 176; *M'Cornish v. Melton* (1834) 3 Dowl. 215.

§ IV. Responsabilité du « *sheriff* ». — 91. Nous avons déjà indiqué que le *sheriff*, à qui est adressé le *writ*, est seul responsable pour son exécution, tout au moins lorsque celui-ci a été émis régulièrement et pour une juste cause¹.

L'exécution étant en fait opérée par un agent du *sheriff*, muni du pouvoir spécial conféré par le *warrant* d'exécution, il y a lieu d'étudier la responsabilité du *sheriff* sous un double aspect, d'abord dans ses rapports avec les agents d'exécution et ensuite dans ses rapports avec les parties et les tiers.

A) Responsabilité du « *sheriff* » pour les actes faits par l'« *under-sheriff* » et par les « *bailiffs* ». — 1^o Actes de l'« *under-sheriff* ». — 92. L'*under-sheriff*, nommé par le *sheriff* et révocable par lui, est le *deputy* du *sheriff*. Lorsqu'il opère l'exécution d'un *writ*, il agit pour le *sheriff* et en son nom². Il en résulte que ce dernier est seul responsable envers les parties ou envers les tiers pour les fautes commises au cours de l'exécution³.

Quant à l'*under-sheriff*, il n'est responsable qu'envers le *sheriff* pour manquement aux devoirs incombant à ses fonctions. Aussi, afin d'être garanti contre le recours de ceux qui pourraient l'actionner en raison des fautes de son *under-sheriff*, le *sheriff* fait-il souscrire à celui-ci un *bond* (obligation cautionnée) au moment de sa nomination.

Au cas où l'*under-sheriff*, en raison du décès du *sheriff*

1. Si le *sheriff* est personnellement intéressé dans l'affaire, la personne responsable de l'exécution est l'officier de justice qui le remplace, *coroner* ou *elisors*.

2. On a dit que l'*under-sheriff* est le *deputy* du *high-sheriff* à tous les points de vue (*for all purposes*). Cf. *Drake v. Sikes* (1797) 7 Term Rep. 113.

3. *Cameron v. Reynolds* (1776) 1 Cowp. 403, 406.

ou de sa destitution, est appelé à le remplacer, il devient responsable comme lui pour tous les actes accomplis au cours d'une exécution, soit par lui-même, soit par son *deputy* ou par ses *bailiffs*¹.

2^o *Actes des « bailiffs »*. — 93. De même que l'*under-sheriff* agissant comme *deputy* du *sheriff*, les *bound bailiffs* opérant en vertu d'un *warrant* remis par le *sheriff* sont responsables seulement envers lui pour les fautes qu'ils peuvent commettre. Les parties et les tiers lésés par leurs actes doivent donc actionner le *sheriff* lui-même.

Toutefois, s'il s'agissait d'un *special bailiff* désigné à la demande du *judgment creditor*, ce dernier ne pourrait pas rendre le *sheriff* responsable des négligences apportées dans l'exécution du *writ*² ou des erreurs, volontaires ou involontaires, commises dans le *return*³.

Pour les exécutions faites dans les limites de *liberties* ou *franchises*, nous avons vu que la remise du *warrant* au *bailiff* de la *liberty* ou de la *franchise* décharge entièrement le *sheriff*. C'est le *bailiff* seul qui est responsable pour la non-exécution du *writ* ou pour les fautes commises au cours de son exécution⁴.

B) *Responsabilité du « sheriff » envers les parties ou envers les tiers*. — 94. Exception faite des cas où il s'agit d'une *liberty* ou *franchise* ou d'un *special bailiff*, on peut donc poser qu'en principe, le *sheriff* seul, et non

1. Sheriffs Act, 1887 (50-51 Vict., c. 55) s. 25 (1).

2. *Ford v. Leche* (1837) 6 Ad. & El. 699; *Doe v. Trye* (1839) 7 Dowl. 636; *Futcher v. Hinder* (1858) 3 H. & N. 757.

3. *Porter v. Viner* (1815) 1 Chit. 613 n.; *Pallister v. Pallister* (1816) 1 Chit. 614 n.; *Harding v. Holden* (1841) 2 Man. & Gr. 914.

4. Sheriffs Act, 1887, s. 34 (d.). Voir également *Boothman v. Surry* (1787) 2 Term Rep. 5.

son agent, est responsable de l'exécution, soit envers les parties, soit envers les tiers qui peuvent avoir subi un dommage.

Il s'agit maintenant de déterminer l'étendue de cette responsabilité. Auparavant, il convient de remarquer que le droit du *sheriff* à poursuivre une exécution étant fondé sur le *writ*, il y a lieu de distinguer sa responsabilité : 1^o quant aux actes ordonnés par le *writ*; 2^o quant aux actes non autorisés par le *writ*.

1^o *Actes ordonnés par le « writ »*. — 95. En ce qui concerne l'exécution des *writs*, le *sheriff* a un triple devoir : obéir aux ordres contenus dans le *writ* et aux instructions conformes à la loi et au droit que peut lui donner le *judgment creditor*, ne faire aucun acte pour lequel il n'est pas habilité et enfin effectuer le *return* du *writ* s'il en est requis.

S'il apporte de la négligence ou du retard dans les poursuites, la Cour peut l'obliger à remplir son devoir. Elle requerra d'abord le *return* du *writ*; si le *sheriff* refuse ou néglige de faire ce *return*, ou en fait un indiquant que le *writ* n'a pas été exécuté, elle pourra employer contre lui la procédure de *contempt of court*¹.

Etant donné que la Cour possède ce puissant moyen de coercition pour avoir raison de la négligence ou de la mauvaise volonté du *sheriff*, il est admis maintenant qu'aucune action en dommage n'est recevable contre ce dernier pour le fait de n'avoir pas effectué le *return* du *writ*, à moins que, faute du *return*, le *judgment creditor* n'ait pu émettre un autre *writ*².

1. Sheriffs Act, 1887, s. 29 (3); R. S. C., Ord. 52, r. 11.

2. *R. v. Essex (Sheriff of)* (1839) 6 Bing. (N. C.) 150; *Shaw v. Kirby* (1888) 52 J. P. 182.

D'une manière générale, le *sheriff* peut être actionné par la personne qui a émis le *writ* d'exécution, toutes les fois que celle-ci a subi un dommage, en raison du défaut d'exécution en temps opportun¹, de la négligence apportée à l'exécution² ou d'indications fausses inscrites sur le *return* du *writ* (*false return*)³. L'action en responsabilité est une action pour *tort* fondée sur la *misfeasance* et correspond à l'ancienne action *on the case* abolie, comme toutes les anciennes formes d'actions, par le Common Law Procedure Act de 1854⁴.

Lorsque le *sheriff* a exécuté le *writ* et détient le produit de l'exécution, le *judgment creditor* peut l'assigner pour *money had and received* s'il néglige ou refuse de lui remettre son dû⁵, mais un procédé beaucoup plus expéditif est aussi à sa disposition : c'est de s'adresser au tribunal qui, sur le vu d'un *return* montrant que le *sheriff* a procédé à l'exécution, peut, par procédure sommaire et par voie d'injonction, l'obliger à rendre ses comptes.

Vis-à-vis de la personne contre laquelle l'exécution est dirigée, le *writ* couvre le *sheriff* pour tous les actes que lui ou ses agents ont à accomplir⁶. Cependant, si leur manière de procéder, empreinte d'une méchanceté inutile, causait un dommage au *judgment debtor*, celui-ci, preuve faite de la malveillance, aurait une action contre le *sheriff*⁷.

1. *Keightley v. Birch* (181) 3 Camp. 521.

2. *Brown v. Jarvis* (1836) 1 M. & W. 704.

3. *Stimson v. Farnham* (1871) L. R. 7 Q. B. 175; 25 L. T. 747.

4. Stat. 17-18 Vict., c. 125.

5. *Carlile v. Parkins* (1822) 3 Stark. 163.

6. *Brown v. Watson* (1870) 23 L. T. 745. Un *writ*, même susceptible d'être annulé, dégage la responsabilité du *sheriff*.

7. *Perkinson v. Gilford* (1639) Cro. Car. 539. L'action peut être intentée, après la mort du *sheriff*, contre ses représentants.

De même, si l'exécution une fois commencée, le *sheriff* reste pendant un temps anormal en possession des biens du *judgment debtor* et néglige de terminer ses opérations, il devient un *trespasser* actionnable en dommages-intérêts, car « lorsqu'une autorisation est donnée par la loi à une personne qui en abuse, celle-ci est un *trespasser ab initio* »¹.

Enfin, si l'agent du *sheriff* a extorqué à la personne qui a subi l'exécution une somme qui n'était pas due en vertu du *writ*, soit comme principal, soit comme intérêts et frais, le *sheriff* peut être contraint de la restituer², sans préjudice des autres pénalités prévues par le Sheriffs Act de 1887, dont est passible la personne coupable d'extorsion, c'est-à-dire l'emprisonnement et le paiement d'une amende de 100 l.³.

2^o *Actes non autorisés par le « writ »*. — 96. En principe, tous les actes autres que ceux pour lesquels le *sheriff* est habilité par le *writ* sont illégaux et les personnes qui ont eu à en souffrir peuvent intenter contre lui une action fondée sur le *trespass* commis, soit sur la personne (*assault, false imprisonment*), soit sur des biens fonds (*quare clausum fregit*), soit sur des biens mobiliers (*de bonis asportatis*, etc.).

Voici quelques exemples d'exécutions pouvant servir de base à une action de *trespass* : exécution faite sans émission de *writ* avant la remise du *warrant* au *bailiff*⁴

1. *Six Carpenter's Case* (1610) 8 Rep. 146a. Voir aussi *Playfair v. Musgrove* (1845) 14 M. & W. 239; *Ash v. Dawnay* (1852) 8 Exch. 237.

2. *Woodgate v. Knatchbull* (1787) 2 Term Rep. 148. Autrefois, l'action permettait de recouvrer des dommages se montant au triple de la somme extorquée.

3. Sheriffs Act, 1887, s. 29 (2).

4. *Hall v. Roche* (circ. 1798) 8 Term Rep. 187.

exécution opérée contre une personne ou contre des biens autres que ceux indiqués dans le *writ*¹; exécution pratiquée sur la personne en vertu d'un *writ* de *fieri facias*, au lieu de l'être sur les biens²; exécution faite un dimanche³.

Dans ces divers cas, les actes d'exécution ont été accomplis contrairement aux prescriptions de la loi ou à celles du *writ*. Aussi la personne qui a subi le *trespass*, que ce soit le *judgment debtor* ou un tiers, n'a-t-elle qu'à prouver le dommage, sans avoir à démontrer l'intention méchante ou la négligence du *sheriff* ou de son agent d'exécution. Lorsqu'au contraire les actes d'exécution ayant causé le dommage sont couverts par l'autorité du *writ*, elle est obligée d'apporter la preuve de la malveillance ou de la négligence.

§ V. Responsabilité du « *judgment creditor* ». — 97. Bien que le *judgment creditor* ne joue pas un rôle actif dans l'exécution des *writs*, sa responsabilité peut être engagée en raison de ce qu'il est le moteur ayant mis l'appareil de la loi en mouvement. D'autre part, il peut avoir spécialement autorisé un *trespass*⁴ ou un acte de négligence commis par l'agent d'exécution. Il y a donc lieu de distinguer d'une part sa responsabilité comme

1. *Jarman v. Hooper* (1843) 7 Scott (N. R.) 663. Dans ce *case*, il y avait une similitude de noms qui occasionna l'exécution des biens d'une personne qui n'était pas le *judgment debtor*. Si le *sheriff* a vendu des biens saisis par erreur, il peut être poursuivi en vertu d'une action de *trover*, cette action étant accordée dans le cas où une personne qui a obtenu un bien par un moyen illicite l'emploie à tort à son usage ou en dispose illégalement.

2. *Smart v. Hulton* (1833) 8 Ad. & El. 568 n.

3. Sunday Observance Act, 1679 29 Car. II, c. 7, s. 6. L'exécution est nulle comme si elle avait été faite sans émission de *writ*.

4. Le terme *trespass* désigne tout dommage résultant directement d'un acte volontaire violent sans droit la personnalité ou la propriété.

émetteur du *writ* et d'autre part comme complice d'une faute commise au cours de l'exécution.

1^o *En tant que promoteur de l'exécution.* — 98. Tout d'abord, la première condition requise pour obtenir un *writ* d'exécution étant de produire un jugement dûment enregistré, la personne qui émet un *writ* non basé sur un jugement enregistré peut être arrêtée et emprisonnée comme coupable de *contempt of court*¹, sans préjudice du recours de la personne lésée par l'émission de ce *writ*.

Mais tant qu'un jugement n'est pas annulé, il justifie l'émission d'un *writ* pour recouvrer les condamnations qui y sont contenues, même si le demandeur a reçu une satisfaction partielle avant qu'il ait été rendu². La partie qui se trouve lésée par les actes d'exécution faits en vertu du jugement et du *writ* émis en conformité doit donc obtenir d'abord leur annulation, le *judgment creditor*, aussi bien que le *sheriff* et les agents d'exécution étant couvert par le *writ*, quoique le jugement ait été frappé d'appel et puisse être infirmé.

Cependant, si le *judgment creditor* mésuse du droit que lui confère le jugement de faire exécuter les condamnations qui y sont contenues, il semble que le *judgment debtor* pourrait lui intenter une action correspondant à celle de *malicious prosecution* (abus des procédures légales). Il n'a pas le droit en effet « de se servir des voies légales pour des buts autres que ceux que les tribunaux ont en vue lorsqu'ils en permettent l'emploi³ ». C'est ainsi qu'il peut être condamné au paiement de dommages pour avoir inscrit au dos d'un *writ* une somme supérieure

1. Bacon, *Abridgment*, titre *Attachement*, 390.

2. *Ruffer v. Hallen* (1866) L. R. 2, Exch. 15.

3. *De Medina v. Grove* (1846) 10 Q. B. 152, p. 176.

à celle qui lui est réellement due, le *judgment debtor* ayant satisfait en partie au jugement avant le commencement de l'exécution; mais pour que l'action soit recevable, il est nécessaire de prouver la mauvaise foi du *judgment creditor* (*want of reasonable and probable cause*¹).

Nous retrouvons ici le même élément intentionnel qui est pris en considération par le tribunal lorsqu'il s'agit de déterminer si une simple irrégularité doit entraîner ou non l'annulation du *writ*.

De même, en l'absence de mauvaise foi, un *judgment creditor* ne peut être actionné pour n'avoir pas contremandé l'exécution du *writ* lorsque le jugement a été exécuté par le *judgment debtor* après la date de la remise du *writ* au *sheriff*².

La responsabilité du *judgment creditor* est beaucoup moins délicate à déterminer lorsqu'il s'agit d'un *writ* émis d'une manière irrégulière. Le *writ* couvrant entièrement le *sheriff* pour tous les actes d'exécution, c'est le *judgment creditor* qui est seul responsable du dommage causé par des poursuites exercées en vertu d'un *writ* irrégulier susceptible d'être annulé³. La preuve de la malveillance ou du manque de juste cause n'est pas ici nécessaire pour fonder l'action. Toutefois, comme nous l'avons indiqué, le tribunal, en prononçant la nullité, peut requérir de la personne qui a subi l'exécution irrégulière, l'engagement de n'intenter aucune action en responsabilité⁴.

1. *De Medina v. Grove*, *suprà*; *Churchill v. Siggers* (1854) 3 E. & B. 929; *Gilding v. Eyre* (1861) 10 C. B. (N. S.) 604.

2. *Lewis v. Morris* (1834) 2 Cr. & M. 712.

3. *Barker v. Braham* (1773) 2 Wm. Bl. 866, p. 868; *Perkins v. Plympton* (1831) 5 Moo & P. 731.

4. *Lorimer v. Lule* (1819) 1 Chit. Rep. 134; *Bartlett v. Stinton* (1866) L. R. 1. C. P. 483; 14 L. T. 287.

2º *En tant que complice d'une faute commise au cours de l'exécution.* — 99. Nous avons vu plus haut que le *sheriff* est toujours responsable du *trespass* ou dommage causé par des actes d'exécution non autorisés par le *writ*. Mais le *judgment creditor* peut aussi avoir à partager cette responsabilité, car « il est admis que non seulement celui qui accomplit l'acte peut être un *trespasser*, mais encore celui qui l'ordonne ou procure les moyens de le faire¹ ».

C'est ainsi qu'un *judgment creditor* sera responsable si ses instructions erronées ont conduit le *sheriff* à saisir des biens qui n'étaient pas saisissables², ou qui étaient situés en dehors du territoire relevant de sa compétence³, ou bien encore qui appartenaient à une personne autre que le *judgment debtor*⁴.

Une des applications des plus fréquentes de la responsabilité du *judgment creditor* résulte d'un endossement inexact, indiquant un nom et une adresse qui ne sont pas ceux du *judgment debtor*⁵. En pratique, l'endossement est fait par le *solicitor* de la partie qui émet le *writ*, mais celle-ci n'en est pas moins responsable du *trespass* commis à cause d'une erreur d'endossement⁶. Elle a d'ailleurs la ressource de se retourner contre son *solicitor*, si celui-ci a fourni au *sheriff* les renseignements

1. *Barker c. Braham* (1773) 2 Wm. Bl. 866, p. 868.

2. *Day v. Bisbitch* (1595) Cro. Eliz. 374; *Jones v. Smith* (1867) 16 L. T. 609; *Smith v. Keal* (1882) 9 Q.B.D. 340.

3. *Sowell v. Champion* (1836) 6 Ad. & El. 407.

4. *Childers v. Wooler* (1859) 2 L. T. 49.

5. *Jarmain v. Hooper* (1843) 7 Scott (N. R.) 663; *Rowles v. Senior* (1846) 8 Q. B. 677; L. T. (O. S.) 60; *Morris v. Salberg* (1889) 22 Q. B. D. 614, C. A.; *Lee v. Rumilly* (1891) 7 T. L. R. 303, C. A.

6. *Cameron v. Lightfoot* (1778) 2 Wm. Bl., p. 1192; *Bates v. Pilling* (1826) 6 B. & C. 38. Mais le *judgment creditor* ne pourrait être tenu pour responsable de simples renseignements verbaux donnés par son *solicitor* (*Smith v. Keal, supra*).

erronés qui ont causé l'irrégularité de la procédure et entraîné sa nullité¹.

D'une manière générale, le *solicitor* est en effet personnellement responsable envers son client pour les actes d'exécution irréguliers ou illégaux qui engagent la responsabilité de ce dernier².

En résumé, la responsabilité du *judgment creditor* pour les fautes commises au cours de l'exécution s'étend seulement à celles que lui ou son *solicitor* ont formellement autorisées ou dont ils ont été la cause directe. Cette responsabilité se trouve alors engagée, non seulement vis-à-vis de la personne ayant subi l'exécution irrégulière ou illégale, mais encore vis-à-vis du *sheriff* qui a pu être actionné en paiement de dommages pour *trespass*³.

Appendix. — Interrogatoire du « judgment debtor » ou de tiers en vue d'aider l'exécution (discovery in aid of execution).

100. Certaines dispositions des R. S. C. réglementent une procédure spéciale destinée à faciliter l'exécution et appelée *discovery in aid of execution*. Elle consiste à demander au tribunal de faire procéder à l'interrogatoire du *judgment debtor* ou de toute autre personne intéressée aux opérations d'exécution d'un jugement.

§ . Jugements condamnant au paiement d'une somme d'argent — 101. Lorsqu'un jugement condamne

1. *Powis v. Fleming* (1870) 4 Ir. R. C. L. 404.

2. Dicta du C. J. Cockburn et des Juges Hill et Blackburn dans *Childers v. Wooler* (1859) 2 E. & E. 287; 2 L. T. 49. — *Clissold v. Cratchley* (1910) 2 K. B. 244, C. A.

3. *Humphrys v. Pratt* (1831) 5 Bli. (n. S.) 154, H. L. Voir aussi *Sheffield Corporation v. Barclay* (1905) A. C. 392.

au paiement d'une somme d'argent, la partie qui a droit à l'exécution peut s'adresser au tribunal en vue d'obtenir une ordonnance enjoignant au *judgment debtor* de se présenter devant le juge ou l'officier de justice désigné pour l'interroger quant aux moyens qui pourront lui permettre de satisfaire au jugement, aux biens qu'il possède et aux créances qui lui sont dues; le tribunal peut aussi faire questionner d'autres personnes et ordonner la production de livres ou de documents¹.

Il a été jugé que cette *rule* s'applique à une femme mariée, même si la portée du jugement est limitée à ses biens séparés². Dans le cas où le *judgment debtor* est une *corporation*, la personne qui doit être interrogée est généralement le *secretary*³, mais si le tribunal le juge convenable, il peut faire entendre d'autres administrateurs ou directeurs de la corporation, même lorsqu'ils ont cessé leurs fonctions⁴.

Parmi « les autres personnes » pouvant être interrogées en vertu de la *rule* ci-dessus, il faut mentionner les *garnishee debtors* ou tiers saisis par *garnishee proceedings* (saisie-arrêt⁵). Toutefois, une ordonnance de *discovery* ne peut être rendue contre un *garnishee* lorsque celui-ci discute son obligation à la dette et que le *garnishee order* n'est pas encore définitif⁶.

1. R. S. C., Ord. 42, r. 32. Cette *rule* reproduit les dispositions du *Common Law Procedure Act*, 1854, (17-19 Vict., c. 125), s. 60. La Cour du Chancelier n'avait pas le pouvoir de faire comparaître des tiers en vue d'obtenir des renseignements pouvant aider à l'exécution de ses *decrees* ou *orders* (Dicta des L. J. Cotton, Bowen et Fry dans *Hyde v. Hyde* (1888) 59 L. T. 529).

2. *Aylesford (Countess) v. Great Western Rail. Co.* (1892) 2 Q. B. 626, C. A.; *Sturges v. Warwick (Countess)* (1913) 30 L. T. R. 112, C. A.

3. *Manchester Val de Travers Paving Co. v. Slagg* (1882) W. N. 127, C. A.; *A. G. v. North Metropolitan Tramways Co.* (1888) 3 Ch. 70; *Chaddock v. British South Africa Co.* (1896) 2 Q. B. 153, 155, C. A.

4. *Société Générale du Commerce et de l'Industrie en France v. Farina (Johana Maria) and Co.* (1904) 1 K. B. 794-797, C. A.

5. *Cowan and Co. v. Carlill* (1885) 33 W. R. 583; 52 L. T. 431.

6. *Jeffris v. Tomlinson* (1886) 3 T. L. R. 193.

Malgré les termes généraux de la *rule*, plusieurs *cases* ont établi qu'en dehors des tiers saisis, d'autres personnes ne pourraient pas être interrogées par procédure de *discovery* en vue d'aider l'exécution¹.

Procédure. — 102. La demande en vue de l'obtention de l'ordonnance doit être formulée par *summons* devant un *master in chambers* et la signification doit en être faite à la personne même appelée à comparaître pour être interrogée². Cette demande est accompagnée d'un *affidavit* indiquant les poursuites déjà exercées en vue de l'exécution et leur résultat.

Si la personne assignée ne comparet pas, soit en personne, soit par son *solicitor*, l'ordonnance peut être mise à exécution par *writ d'attachment* pour *contempt of court*, mais il est nécessaire de produire un *affidavit* de la signification à personne du *summons*³. S'il est prouvé que la personne se dérobe à la signification, la preuve de ce fait remplace l'*affidavit* de notification⁴.

A moins que le *judgment debtor* ne soit interrogé à son domicile, il a droit à une indemnité de transport (*conduct money*), mais non au remboursement d'autres dépenses⁵.

L'interrogatoire a lieu devant un *master* lorsqu'il s'agit de la King's Bench Division. Auprès de la Chancery Division, il est fait par un *official examiner*⁶, mais

1. *Irwell v. Eden* (1887) 18 Q. B. D. 588, C. A.; *Hood Barrs v. Heriot, Ex parte Blyth* (1896) 2 Q. B. 338, C. A.

2. *Mason v. Muggeridge* (1856) 18 C. B. 642.

3. Voir *infra*, n° 293.

4. *Kisler v. Tellmar* (1905) 1 K. B. 39, C. A.; *R. v. Wigand* (1913) 2 K. B. 419. Il n'est pas suffisant d'apporter la preuve que la personne a eu connaissance de l'ordonnance : *Re Tuck, Murch v. Loosemore* (1906) 1 Ch. 692, C. A.

5. *Protector Endowment Co. v. Whillam* (1877) 36 L. T. 467; *Rendell v. Grundy* (1895) 1 Q. B. 16, C. A.

6. *Hamilton v. Brogden* (1891) W. N. 14.

la procédure de *discovery* est peu employée dans cette division¹.

Si le *judgment debtor* ne réside pas à Londres, il est procédé à l'interrogatoire dans le *district registry* le plus proche de son domicile².

Les parties intéressées ont le droit de procéder à un contre-examen (*cross-examination*) pour toutes les questions concernant les créances dues au *judgment debtor* et les biens ou revenus qu'il possède³.

Bien qu'un *case* de 1888⁴ ait décidé que la procédure de *discovery* ne concernait pas les jugements rendus par la Probate, Divorce and Admiralty Division en vertu du Matrimonial Causes Act, 1857⁵, des *cases* plus récents ont établi que cette procédure peut être employée auprès de cette division de la Haute Cour⁶.

§ II. Jugements autres que ceux condamnant au paiement d'une somme d'argent. — 103. En vertu de la r. 33 de l'Ord. 42 des R. S. C.⁷, si une difficulté surgit au sujet de l'exécution de jugements autres que ceux condamnant au paiement d'une somme d'argent, toute partie intéressée a le droit de s'adresser au tribunal qui peut rendre une ordonnance relative à la comparution et à l'interrogatoire de la partie adverse ou de toute autre personne, comme il le jugera convenable.

1. En pratique, l'interrogatoire a lieu devant un *first-class clerk* ou *examiner* (commis principal) désigné à cet effet par le *Senior Master*. Voir R. S. C., Ord., 42, r. 36 (Stat. R. and O., 1924, n° 364).

2. *Protector Endowment Co. v. Whillam*, *supra*.

3. *Watkins v. Ross* (1893) 68 L. T. 424, 425.

4. *Hyde v. Hyde* (1888) 13 P. D. 166, C. A.

5. Stat. 20-21 Vict., c. 85.

6. *Townend v. Townend* (1905) 93 L. T. 680, C. A.; *In the Estate of Harvey (Hester)* (1907) W. N. 74.

7. Cette *rule* est maintenant incorporée dans le Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925 (15-16 Geo. 5, c. 49).

La portée de cette disposition est générale et s'applique à toutes les difficultés qui peuvent s'élever en matière d'exécution des jugements autres que ceux condamnant au paiement d'une somme d'argent.

§ III. **Frais de la procédure.** — 104. Aux termes de la r. 34 de l'Ord. 42, les frais d'une demande formulée en application des dispositions que nous venons d'étudier, ainsi que ceux des procédures qui s'y rattachent, peuvent être mis à la charge de l'une ou l'autre des parties. Le tribunal a un pouvoir discrétionnaire pour décider quelle est celle qui devra supporter ces frais.

C'est d'ailleurs généralement le demandeur qui doit en assumer le paiement et la décision prise en l'espèce par le *master* ne peut être frappée d'appel qu'avec l'autorisation du juge¹.

En ce qui concerne l'efficacité de cette procédure, elle a été souvent mise en doute, mais si nous en croyons une anecdote rapportée dans un article du *Law Times Journal*², elle peut se révéler dans certains cas très avantageuse pour le *judgment creditor*.

1. *Adlington v. Conyngham* (1898) 2 Q. B. 492, C. A.

2. N° du 9 février 1929, p. 110 : « *Discovery in aid of execution* ».

CHAPITRE II

LE WRIT DE FIERI FACIAS

§ I Définition — Historique. — 105. Parmi les divers *writs* d'exécution actuellement en usage, le *writ* de *fieri facias* tient de beaucoup la place la plus importante, car c'est lui qui est habituellement employé pour mettre à exécution un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent.

Son nom dérive des premiers mots de la formule latine en usage avant l'introduction de l'anglais comme langue judiciaire : *Quod fieri facias de bonis et catallis*, etc¹. Ce *writ* ordonne en effet au *sheriff* de prélever et de réaliser sur les biens meubles du *judgment debtor* le montant de la condamnation prononcée par le jugement, ce prélèvement et cette réalisation s'opérant au moyen d'une saisie et d'une vente.

Non seulement le *writ* de *fieri facias*, communément appelé *writ* de *fi. fa.*, est le plus employé des *writs* d'exécution, mais il est aussi le plus ancien de tous ceux qui

1. Un *act* du temps de Cromwell (1650) avait prescrit l'emploi de l'anglais, mais il ne fut pas appliqué. Aussi un nouvel *act* de 1731 (4 Geo. III c. 26) stipula-t-il que dorénavant « toutes les procédures se dérouleront exclusivement en anglais, que toutes les écritures seront tenues, non plus en *court-hand*, mais sur le modèle des minutes des *acts* du Parlement, et sans abréviations, le tout sous peine de 50 l. d'amende. » (H. Lévy-Ullmann, *Syst. Jur.*, p. 217.)

sont encore en usage. Il est antérieur même au vieux *writ* de *capias ad satisfaciendum* et sa formule était déjà fixée à l'époque où le *statute* de Westminster II créa le *writ* d'*elegit*¹. Les règles qui le gouvernement sont essentiellement l'œuvre de la *common law*; le *statute law* les a modifiées seulement sur des points de détail². Les R. S. C. de 1883 n'ont fait que confirmer les pratiques en usage : la règle générale contenue dans la r. 3 de l'Ord. 42 stipule en effet qu'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent peut être exécuté par l'un des moyens en usage dans les Cours dont la juridiction a été transférée à la Cour suprême par les Judicature Acts. D'autre part, la r. 1. de l'Ord. 43 dispose que les *writs* de *fieri facias* auront les mêmes effets et seront exécutés de la même manière que précédemment.

Quant aux formules employées actuellement, elles sont données dans l'appendice H des R. S. C. sous les numéros 1 et 2 B et sont conformes à celles qui étaient en usage auprès des Cours de *common law*³.

§ II. Emission et délivrance du « writ ». — 106. Nous avons étudié précédemment⁴ les conditions d'émission des *writs* d'exécution en général. Qu'il nous soit permis de rappeler que la r. 17 de l'Ord. 42 stipule que toute personne à qui est due, en vertu d'un jugement, une

1. Sur l'histoire du *writ* de *fieri facias*, voir Gilbert, *On Executions*; *Giles v. Grover* (1832) 1 Cl. et Fin. 72.

2. Il y avait autrefois un autre *writ* d'exécution créé par la *common law*, celui de *levari facias*, en vertu duquel le *sheriff* faisait une levée (*levy*) du blé et d'autres produits de la terre et qui fut remplacé avantageusement par le *writ* d'*elegit*. Il n'est plus employé maintenant en matière civile.

3. Voir *infra*, Annexe, une des formules du *writ* de *fieri facias*.

4. Voir *supra*, chap. I, sect. I, II et III.

somme d'argent provenant, soit d'une condamnation en principal, soit d'une condamnation à des dépens, peut émettre un ou plusieurs *writs* de *fieri facias* pour obtenir paiement de cette somme, aussitôt qu'elle est payable¹, sous réserve néanmoins des restrictions suivantes : 1° si le jugement ordonne que le paiement devra avoir lieu dans un délai déterminé, aucun *writ* ne peut être émis avant l'expiration de ce délai; 2° le tribunal peut, soit en prononçant le jugement, soit postérieurement, ordonner l'ajournement de l'exécution jusqu'à l'époque qui sera jugée convenable².

Malgré les termes généraux de cette *rule*, nous avons vu³ que si plusieurs *writs* peuvent être émis simultanément en vue d'être exécutés dans des comtés différents, il n'est possible d'opérer l'exécution dans les limites d'un comté qu'au moyen d'un seul *writ* de *fieri facias*. Toutefois, le *judgment creditor* a la faculté d'émettre deux *writs* de *fieri facias* pour l'exécution du même jugement dans le même comté, l'un pour la somme en principal, l'autre pour les frais et dépens (*costs*), à la condition qu'un intervalle d'au moins huit jours sépare le second *writ* du premier. Il peut ainsi faire pratiquer tout de suite une saisie des biens de son débiteur sans attendre la taxation des frais et dépens. Sur production du certificat d'un *taxing master*, il lui sera ensuite possible d'émettre un second *writ* pour le recouvrement des frais et dépens taxés⁴.

Ainsi que nous l'avons déjà signalé et comme nous

1. C'est-à-dire tout de suite et sans demande préalable (Voir n° 47).

2. Pour la question de la suspension de l'exécution, voir n° 49 et n° 50.

3. Voir n° 81.

4. *Harris v. Jewel* (1883) W. N. 216; *Re Crump, Ex parte Crump* (1891) 64 L. T. 799.

le verrons à nouveau dans le chapitre suivant, l'émission d'un *writ d'elegit* suivie de la saisie des biens fonds du *judgment debtor* empêche l'émission d'un *writ de fieri facias*.

Après son émission, le *writ de fieri facias* est délivré au *sheriff*, ou plutôt à l'*under-sheriff* ou au *deputy du sheriff* à Londres, qui doit mentionner au dos la date de la délivrance¹. Cette formalité est très importante, la date de la délivrance marquant en effet le point de départ des effets du *writ* sur les biens du *judgment debtor*.

D'un autre côté, nous avons vu plus haut² que lorsque plusieurs *writs de fieri facias* ont été émis par différents *judgment creditors* contre un même *judgment debtor*, le *sheriff* est tenu de les exécuter suivant l'ordre de leur délivrance, la date de la remise réglant leur rang de priorité. Toutefois, si un *judgment creditor*, après la délivrance d'un *writ*, donne des instructions en vue de suspendre la saisie ou d'attendre qu'un autre *writ* soit émis contre la même personne, le *sheriff* est obligé de donner la priorité aux *writs* qui peuvent lui être remis postérieurement à la réception de ces instructions³.

Mentionnons également ici une autre formalité que le *judgment creditor* ou son *solicitor* doit avoir soin de remplir avant de délivrer le *writ*, à savoir de le faire enregistrer conformément au Land Charges Registration and Searches Act, 1888⁴ dont les dispositions ont été reproduites dans le Land Charges Act, 1925⁵.

1. Statute of Frauds, 1677 (29 Car. II, c. 3), s. 15.

2. Voir n° 84.

3. *Pringle v. Isaac* (1822) 11 Price, 445; *Hunt. v. Hooper* (1844) 12 M. & W. 664.

4. Stat. 51-52 Vict., c. 51.

5. Stat. 15 Geo. 5, c. 22, s. 6 et 7.

§ III. Effets de l'émission du « writ ». — 107. L'émission d'un *writ* de *fieri facias* a pour effet de grever d'un droit de saisie les biens du *judgment debtor* situés dans les limites du comté où a lieu l'exécution. On dit que le *writ* « *bind* » les biens. Cette expression ne signifie pas que le droit de propriété du *judgment debtor* est changé, mais simplement que le *sheriff* a acquis le droit de saisir les biens. Le *judgment debtor* conserve la *general property*, malgré l'effet du *writ*¹, de sorte qu'il peut légalement, jusqu'à la saisie, user et disposer de ses biens, par exemple les transporter hors du territoire du comté² et les soustraire ainsi à l'emprise du *sheriff*. Toutefois, quoiqu'une aliénation des biens faite postérieurement à la remise du *writ* au *sheriff* donne à l'acquéreur un titre de propriété bon et valable, cette propriété est grevée du droit de saisie acquis par le *sheriff* en vertu du *writ*³. Il en résulte qu'en cas de retrait du *writ*, l'aliénation faite par le *judgment debtor* est purgée de ce droit de suite du *sheriff*, sans que le tiers acquéreur ait à remplir aucune formalité⁴.

Point de départ des effets du writ. — 108. Selon les règles de la *common law*, l'effet du *writ* commençait à partir de la date de son émission date qui figurait sur le *writ* à la suite du *teste* du Lord Chancelier. Mais depuis

1. Dictum du L. J. Lindley dans *Re Clarke* (1898) 1 Ch. 336, C. A. Voir également *Payne v. Drewe* (1804) 4 East, 523; *Lucas v. Nockells* (1833) 10 Bing. 157, 182, H. L.; *Samuel v. Duke* (1838) 3 M. & W. 622; *Woodland v. Fuller* (1840) 11 Ad. & El. 859.

2. Dictum du L. J. Mellish dans *Re Davies, Ex parte Williams* (1872) 7 Ch. App. 314.

3. Dictum du B. Parke dans *Samuel v. Duke* (1838) 3 M. & W. 622. Voir également *Re Davies, supra*; *Union Bank of London v. Lenanton* (1878) 31 C. P. D. 243, C. A.

4. *Samuel v. Duke, supra*; *Mc Pherson v. Temiskaming Lumber Co.* (1913) A. C. 145.

le Statute of Frauds dont les dispositions relatives à cette question sont reproduites dans le Sale of Goods Act, 1893¹, un *writ* de *fieri facias* n'affecte les biens du *judgment debtor* qu'à partir du moment précis de sa délivrance au *sheriff*. Aussi celui-ci doit-il maintenant mentionner au dos du *writ*, non seulement la date de la remise, mais encore l'heure exacte.

Ces stipulations des *statutes* ne s'appliquent cependant qu'aux créanciers autres que le *judgment creditor* et aux acquéreurs à titre onéreux. A l'égard du *judgment debtor*, de ses *executors* ou de ses donataires, les règles de la *common law* sont toujours en vigueur et l'effet du *writ* prend naissance à la date du *teste*. De nombreux *cases* ont établi cette interprétation restrictive du Statute of Frauds², mais en ce qui concerne les donataires, il y a désaccord entre le *case Hutchinson v. Johnston*³ et le *case* plus récent *Re Davies, Ex parte Williams*⁴ dans lequel le L. J. Mellish prétend que les règles de la *common law* ne subsistent que vis-à-vis du *judgment debtor* ou de ses représentants personnels (*personal representatives*), contrairement à l'assertion du J. Ashurst contenue dans le premier *case*.

Une des conséquences de cette interprétation des *statutes* modifiant l'ancienne règle de la *common law* est que le décès du *judgment debtor* survenu avant ou après la remise du *writ*, mais postérieurement à son émission, n'empêche pas le *sheriff* de procéder à l'exé-

1. Stat. 56-57 Vict., c. 71, s. 26 (1).

2. *Horton v. Ruesby* (1686) Comb. 33; *Rawlinson v. Oriel* (1689) Comb. 144; Anon. (1690) 2 Vent. 218; *Needham's Case* (1691) 12 Mod. Rep. 5; *Boucher v. Wiseman* (1595) Cro. Eliz. 440; *Finch v. Winchelsea (Earl)* (1720) 3 P. Wms. 399, n.

3. 1787, 1 Term Rep. 729.

4. 1872, 7 Ch. App. 314.

cution sur les biens¹. Il peut saisir ceux-ci entre les mains des *executors* ou de toute autre personne ne bénéficiant pas des dispositions du Sale of Goods Act de 1893.

Exceptions. — 109. Ces règles générales relatives aux effets de l'émission d'un *writ* de *fieri facias* comportent cependant plusieurs exceptions :

1^o Le droit de saisie dérivé du *writ* n'est pas opposable aux droits de la Couronne².

2^o Il n'est pas opposable à l'acquéreur qui a acheté les biens grevés en *market overt*, c'est-à-dire dans un marché public ou une foire tenu à jour fixe par privilège royal ou coutume ancienne, ou encore par *act* législatif, pourvu que la vente ait été faite pour une *valuable consideration*³. L'ensemble des boutiques et magasins de la Cité de Londres formait autrefois un *market overt*, mais ce concept est interprété maintenant plus restrictivement et les boutiques et magasins ne constituent un *market overt* que pour les marchandises vendues dans l'endroit où le public est habituellement admis et qui font l'objet du commerce exercé dans la boutique ou le magasin⁴.

3^o Il n'est pas opposable à l'acquéreur de bonne foi qui a acheté des marchandises rentrant dans la définition donnée par le Sale of Goods Act de 1893⁵ sans avoir

1. *Clerk v. Withers* (1704) 6 Mod. Rep. 290.

2. Blackstone, *Commentaires*, III, 419; *Jeanes v. Wilkins* (1749) 1 Ves. Sen. 195; *R. v. Wells and Allnutt* (1807) 16 East, 278 n., 282; *R. v. Sloper and Allen* (1818) 6 Price, 114.

3. *Lowthal v. Tonkins* (1740) 2 Eq. Cas. Abr. 381; *Samuel v. Duke* (1838) 3 M. & W. 622; *Woodland v. Fuller* (1840) 11 Ad. & El. 859. La *consideration* ou contre-prestation est un élément essentiel pour la validité des contrats en droit anglais, mais elle peut être tout à fait disproportionnée à la prestation fournie par l'autre partie. Une *valuable consideration* est celle dont l'importance équivaut à peu près à celle de la prestation.

4. Odgers, *On Common Law*, I, p. 19, 3^e édit.

5. Voir *infra*, n^o 112.

eu connaissance de la remise au *sheriff* d'un *writ* d'exécution (*purchaser for value without notice*). Le *case Ehlers, Seel and Cov. Kauffmann and Gates*¹ établit en quoi doit consister cet avis : il n'est pas suffisant que l'acquéreur sache qu'un *writ* a été émis ; il faut qu'il ait été averti de sa remise au *sheriff*². Mais le fardeau de la preuve de sa bonne foi repose sur l'acquéreur qui désire bénéficier des dispositions du *Sale of Goods Act*³. La difficulté de fournir cette preuve peut rendre facilement ces dispositions inopérantes.

4^o Il n'est pas opposable à l'acquéreur des biens vendus par le *sheriff* en vertu d'un *writ* d'exécution qui était primé par un autre ayant rang de priorité sur lui⁴. Cette exception se rapporte au cas où le *sheriff* n'a pas exécuté les *writs* émis contre un même *judgment debtor* suivant leur ordre.

5^o Enfin il n'est pas opposable au *trustee* de la faillite du *judgment debtor*, à moins que la saisie et la vente aient été opérés avant la date du *receiving order* donnant pouvoir à l'*Official Receiver* du *Board of Trade* de contrôler, dans l'intérêt des créanciers, tout le patrimoine du débiteur⁵.

§ IV. Exécution du « writ ». — 110. Une fois en possession du *writ* de *fieri facias*, le *sheriff* doit user de toute

1. (1884) 49 L. T. 806.

2. Voir aussi *Gladstone v. Padwick* (1871) L. T. 6 Exch. 203 (dictum du B. Bramwell, p. 211) ; *Mc Pherson v. Temiskaming Lumber Co. Ltd* (1913) A. C. 145, P. C.

3. *Murgatroyd v. Wright* (1907) 2 K. B. 333.

4. *Smallcomb v. Buckingham* (1697) Carth. 419 ; 5 Mod. Rep. 376.

5. *Bankruptcy Act*, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59), s. 40 remplaçant le B. A. 1883 (46-47 Vict., c. 52), s. 45. Il y a lieu de noter qu'une ordonnance rendue en vertu de la s. 168 du *Bankruptcy Act*, 1914 (remplaçant la s. 125 du B. A. 1883), pour administrer l'actif d'un débiteur décédé insolvable, n'empêche pas un *writ* de *fi. fa.* émis postérieurement de produire ses effets sur les biens de ce débiteur (*Hasluck v. Clark* (1899) (Q. B. 699, C. A.).

la diligence raisonnable pour obéir aux ordres qui y sont contenus ainsi qu'aux instructions du *judgment creditor* qui ne sont incompatibles, ni avec le droit, ni avec les règles de la procédure. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué dans le chapitre précédent, il est responsable de tout retard dû à sa négligence ou à celle de ses préposés.

Nous avons vu également que le *sheriff* n'opère pas lui-même l'exécution, mais délègue à cet effet un *bailiff* autorisé à agir en son nom en vertu des pouvoirs spéciaux qui lui sont conférés par le *warrant* d'exécution.

Muni du *warrant* qui l'habilite, le *bailiff* doit s'assurer de l'endroit où se trouvent les biens mobiliers du *judgment debtor*, afin de pouvoir procéder à leur saisie. A cet effet, il peut légalement pénétrer dans la demeure de celui-ci ainsi que dans tous les locaux où il est susceptible de les découvrir. Toutefois, ainsi que nous l'avons déjà indiqué¹, le droit de pénétrer de force dans la maison d'habitation d'un particulier est soumis aux règles établies par le *leading case* qui fait autorité en matière d'exécution, à savoir le *Semayne's Case*². Mais il convient de remarquer que les restrictions édictées par ce *case* ne s'appliquent qu'à la maison d'habitation du *judgment debtor*³. Le *sheriff* peut, dans tous les cas, forcer les portes extérieures des locaux

1. Voir n° 72.

2. De nombreux *cases* confirment les principes posés dans le *Semayne's Case*, entre autres : *Brunswick (Duke) v. Slowman* (1849) 8 C. B. 517; *Percival v. Stamp* (1853) 9 Exch. 167.

3. Cette distinction entre les locaux d'habitation et ceux qui ne le sont pas, en ce qui concerne le droit d'y pénétrer de force, provient du respect profond que professent les Anglais pour tout ce qui touche à la liberté individuelle et à leur *home*. La violation du domicile constituerait une atteinte à ces droits sacrés : « *Every man's house is his castle* » (J. W. Smith, *A Selection of Leading Cases*, I, p. 115, 12^e éd.).

qui ne sont pas consacrés à l'habitation, tels que bureaux, magasins, hangars, écuries, granges¹.

D'autre part, l'agent d'exécution qui a pu pénétrer dans une maison d'habitation a le droit de forcer les portes intérieures, ainsi que les malles, coffres (*trunks*) ou caisses (*chests*) fermés à clef qui pourraient contenir des biens susceptibles d'être saisis².

Enfin, lorsque l'agent d'exécution est entré dans une maison d'habitation pour procéder à une saisie et en est ensuite expulsé, il peut forcer la porte extérieure pour y pénétrer à nouveau³.

§ V. Biens pouvant être saisis en vertu d'un « writ » de « *fieri facias* » (considérés selon leur nature). — A) Règles générales. — 111. Ayant ainsi déterminé les règles auxquelles le *sheriff* ou son agent doivent se conformer pour procéder à l'exécution du writ, il s'agit maintenant de savoir quels sont les biens du *judgment debtor* qui peuvent être saisis.

Selon la *common law*, le *sheriff* peut, en vertu d'un writ de *fieri facias*, saisir tous les biens composant la *personal property* du *judgment debtor* qui sont susceptibles d'être l'objet d'une vente⁴. La *real property*, par opposition à la *personal property*, ne peut donc être saisie par writ de *fieri facias*, mais il est essentiel de remarquer que l'expression anglaise de *personal pro-*

1 *Penton v. Brown* (1640) 1 Keb. 698; *Brown v. Clenn* (1851) 16 Q. B. 254; *Hobson v. Thelluson* (1867) L. R. 2 Q. B. 642; *Hodder v. Williams* (1895) 2 Q. B. 663, C. A.

2. *Hutchinson v. Birch* (1812) 4 Taunt. 618.

3. *Pugh v. Griffith* (1838) 7 Ad. & El. 827; *Eagleton v. Gutteridge* (1843) 11 M. & W. 465; *Bannister v. Hyde* (1860) 2 E. & E. 627.

4. *Francis v. Nash* (1734) Lee temp. Hardwicke, 53; *Wood v. Wood* (1843) 4 Q. B. 397 (dictum du C. J. Lord Denman, p. 401); *Collingridge v. Paxton* (1851) 11 C. B. 683.

perty (propriété personnelle) est beaucoup plus compréhensive que l'expression française de propriété mobilière. La *personal property* embrasse, non seulement les biens mobiliers proprement dits (*goods*), mais aussi les divers *chattels*¹. Or, dans le langage juridique, un *chattel* est le contraire, non d'un immeuble, mais d'un fief. Tout ce qui n'est pas fief est dans un certain sens *chattel* et tout ce qui est *chattel* n'est pas meuble dans le sens étroit du mot. Les caractéristiques essentielles du fief étaient la durée et l'immobilité²; aussi la *real property* qui dérive directement du fief et participe encore de sa nature, ne comprend-elle que les biens réunissant ces deux qualités. Il en résulte que si c'est la durée qui fait défaut, une chose, même « *non mouuable* », c'est-à-dire un immeuble, peut rentrer sous cette rubrique de bien personnel³.

C'est ainsi qu'on en est venu à distinguer deux catégories de *chattels* : les *chattels* réels et les *chattels* personnels, les premiers se rapportant à des biens réels et participant en quelque sorte de leur nature⁴, les seconds s'appliquant aux biens qui n'ont aucune « sauveur de réalité ».

Ayant délimité les biens auxquels s'applique l'expression de *goods and chattels*, par opposition à ceux constituant la *real property*, il nous reste à établir

1. *Chattel* dérive du mot anglais *catle* (bétail d'une ferme). L'emploi de ce terme pour désigner les biens mobiliers s'explique par ce fait que chez les populations primitives, essentiellement pastorales, le bétail constituait presque l'unique richesse mobilière.

2. D'après le commentateur du *Customier de Normandie* (t^o 107a), il fallait, pour constituer un fief, que la chose « *fut non mouuable et de durée à tousiours* ».

3. Lehr, *Éléments de droit civil anglais*, I, p. 140; Glasson, *Histoire du Droit et des Institutions de l'Angleterre*, II, ch. IV, p. 279.

4. Co. Litt., 118.

quels sont ceux, parmi ces biens, qui peuvent être saisis et vendus en vertu d'un *writ* de *fieri facias*.

B) « *Goods* » et « *chattels* » personnels. — 112. D'après la définition donnée par le *Sale of Goods Act*, 1893¹, l'expression *goods* comprend tous les *chattels* personnels autres que les choses *in action* et la monnaie, les récoltes en terre (*emblemments*) ou pendant par branches ou par racines, et les choses attachées ou incorporées à un fonds de terre qui, en raison d'une convention, ne doivent pas en être séparées avant la vente ou en vertu d'un contrat de vente².

D'autre part, les *chattels* personnels sont constitués par les biens que nous dénommons mobiliers : meubles meublants, vêtements, bijoux, outils, instruments, machines, marchandises de toutes sortes, navires etc.

D'une manière générale, tous ces biens (*goods* et *chattels* personnels) étant susceptibles de vente selon les règles de la *common law*, peuvent être saisis en vertu d'un *writ* de *fieri facias*, sous réserve de diverses restrictions apportées par le *statute law*. En raison, soit d'un sentiment de protection à l'égard du débiteur et de sa famille, soit de l'intérêt général, des *acts* du Parlement ont rendu certains biens insaisissables en totalité ou en partie :

1° Le *Small Debts Act*, 1845³ stipule que les objets nécessaires à l'habillement et au coucher (*wearing*

1. Stat. 56-57 Vict., c. 71, s. 62 remplaçant la s. 1 du *Mercantile Law Amendment Act*, 1856 (19-20 Vict., c. 97) dont la teneur était à peu près semblable.

2. Les navires ne sont pas compris dans cette énumération. En ce qui concerne les effets des dispositions de la s. 26 du *Sale of Goods Act*, 1893 sur les navires (cas où le droit du *judgment creditor* émettant un *writ* de *fi. fa.* est opposable à l'acquéreur d'un navire ou d'une portion de navire), voir *Hooper v. Gumm* (1867) 2 Ch. App. 282, 292; *The James Elwell* (1921), P. 351.

3. Stat. 8-9 Vict., c. 127, s. 8.

apparel and bedding) du *judgment debtor* et de sa famille, ainsi que les outils et instruments relatifs à l'exercice de sa profession et n'excédant pas la valeur de 5 l., sont exemptés du droit de saisie dérivant d'un *writ* d'exécution.

En ce qui concerne les objets nécessaires à l'habillement, cet *act* est simplement *declaratory*, c'est-à-dire qu'il ne fait que confirmer les règles en usages : suivant la *common law*, les vêtements étaient saisissables, sauf ceux qui étaient réellement portés par le *judgment debtor* ou les autres personnes de sa famille¹.

2° L'Army Act, 1881² protège contre la saisie les armes et munitions ainsi que l'équipement des militaires faisant partie des *Royal Forces*.

3° Ainsi que nous l'avons déjà mentionné³, la même immunité couvre, en vertu du Railway Companies Act, 1867⁴, le matériel roulant des Compagnies de chemins de fer, ainsi que le matériel fixe se trouvant dans les gares, stations, magasins ou ateliers. En outre, la jurisprudence déclare que les dispositions de cet *act* peuvent s'appliquer même aux Compagnies n'ayant pas pour objet principal l'exploitation de lignes de chemins de fer ou qui n'ont pas été autorisées en vue de cet objet, ou bien encore dont le trafic n'est pas ouvert au public⁵.

Navires. — Les navires peuvent être saisis par *writ*

1. Voir les remarques de Holt dans le case *Hardistey v. Barney* (circ. 1685) Comb. 356. Cette règle est confirmée dans un *case* récent : *Rondeau, Legrand et Co. v. Marks* (1918) 1 K. B. 75, C. A.

2. Stat. 44-45 Vict., c. 58, s. 144, 145.

3. Voir n° 35.

4. Stat. 30-31 Vict., c. 127, s. 4.

5. *Great Northern Rail. Co. v. Tahourdin* (1884) 13 Q. B. D. 320; 50 L. T. 186; *Re East and West India Dock Co.* (1888) 38 Ch. D. 576.

de *fieri facias*, qu'ils soient ou non de nationalité britannique¹. Il en est de même des parts dans la propriété d'un navire, pouvant appartenir au *judgment debtor*².

C. Meubles considérés comme « real property ». —

113. Certains meubles sont exclus du droit de saisie, parce qu'ils sont devenus immeubles par destination : ce sont les *fixtures* et les *heirlooms*.

Les *fixtures* sont les objets attachés à un immeuble à perpétuelle demeure. Ils suivent le sort de l'immeuble et, selon les règles de la *common law*, ils étaient transmis à l'héritier légal (*heir*) et non au *personal representative* du défunt³. C'est ainsi qu'il a été jugé par exemple que les cuves d'un teinturier, les meules et accessoires d'un moulin, etc. sont des *fixtures* non saisissables⁴. Cependant, si le locataire (*tenant*) de l'immeuble a le droit de les séparer du fonds et de les déplacer, ils sont susceptibles d'être saisis en vertu d'un *writ de fieri facias*⁵, pourvu toutefois qu'il ne s'agisse pas de choses faisant partie de la maison elle-même, telles que cheminées, plaques de foyer⁶, ou qui ont été séparées indûment du fonds par le locataires⁷.

Les *heirlooms* comprennent les meubles et bijoux

1. *Union Bank of London v. Lenanton* (1878) 3 C. P. D. 243, C. A.

2. *Harley v. Harley* (1860) 11 I. Ch. R. 451; *Chasteauneuf v. Capeyron* (1882) 7 App. Cas. 127, 135, P. C.; *The J. W. Elwell* (1921), P. 351.

3. *Winn. v. Ingilby* (1822) 5 B. & Ald. 625.

4. *Day v. Bisbitch* (1595) Cro. Eliz. 374; *Place v. Fagg* (1829) 4 Man. et Ry. (K. B.) 277; *Bain v. Brand* (1876) 1 App. Cas. 762.

5. *Poole's Case* (1703) 1 Salk. 368; *Place v. Fagg*, *supra*; *Minshall v. Lloyd* (1837) 2 M. & W. 450; *Richardson v. Hardley* (1869) 38 L. J. (Ch.) 508; *Hawtry v. Butlin* (1873) L. R. 8 Q. B. 290; *Crossley Brothers Ltd v. Lee* (1908) 1 K. B. 86, 90. Voir également le *case Dumergue v. Rumsey* (1863) 33 L. J. (Ex.) 88, dans lequel les *fixtures* furent déclarés insaisissables, le locataire ayant renoncé à son droit de les déplacer pendant la durée du bail.

6. *Poole's Case*, *supra*.

7. *Farrant v. Thompson* (1822) 5 B. & Ald. 826.

qui sont transmis par héritage. Ils sont considérés comme *real property* et sont généralement constitués comme accessoires d'un *settlement*¹, de manière à être transmis à l'héritier de la *real property*. De même que les *fixtures*, ils ne peuvent être saisis par *writ* de *fieri facias*, à moins toutefois que le droit du *judgment debtor* ne soit devenu un droit de propriété absolu².

D) *Produits du sol (growing crops)*. — 114. Les produits du sol (*growing crops*) sont des *chattels* qui, sans être à proprement parler des *chattels* réels, ont quelque « saveur de réalité ».

Ces produits, en tant qu'ils sont *fructus industriales*, c'est-à-dire l'œuvre de l'homme autant que celle de la nature, peuvent être saisis en vertu d'un *writ* de *fieri facias*, alors qu'ils sont encore fixés au sol³. Ainsi le *sheriff* peut saisir du blé encore vert, des pommes de terre et toutes autres récoltes en terre, mais non des arbres, ni même les fruits pendant aux arbres⁴. Lorsque les récoltes sont mûres, il peut faire moissonner et battre les céréales, arracher les pommes de terre, etc.⁵.

Il y a lieu de signaler que lorsque le *judgment debtor* est tenancier des terres comme locataire à ferme, le droit de saisie du *sheriff* peut être primé par celui du *landlord* (propriétaire), en vertu du *Landlord and*

1. Voir p. 51, n. 5.

2. *Foley v. Burnell* (1785) 4 Bro. Parl. Cas. 319. Le droit à une *real property* devient absolu lorsque tous les droits en expectative (*reversion* ou *remainder*) se sont éteints ou ont été rachetés.

3. *Bagnall v. Villar* (1879) 12 Ch. D. 812; *Re Woodham* (1887) 20 Q. B. D. 40.

4. *Poole's Case* (1703) 1 Salk, 368; *Gwilliam v. Barker* (1815) 1 Price, 274; *Evans v. Roberts* (1826) 5 B. & C. 829; *Scorell v. Bozall* (1827) 1 Y. et J. 396. Du blé non encore sorti de la terre ne pourrait être saisi (*Bagshaw v. Farnsworth* (1860) 2 L. T. 390).

5. Il ne peut toutefois faire supporter les frais de ces opérations à l'une ou à l'autre partie sans avoir requis leur autorisation avant d'y faire procéder (*Re Woodham, Ex parte Conder, supra*).

Tenant Act, 1851¹. En outre, le Farming Stock Act, 1816² contient certaines dispositions qui restreignent le droit de saisie des pailles, engrais, fumiers, raves, vesces, trèfles, foin, fourrages artificiels, etc. Lorsqu'il a été convenu entre le *landlord* et le fermier que ces divers produits ne devront pas être enlevés de la ferme, mais devront au contraire être consommés pour le service de celle-ci, le *sheriff* ne peut les déplacer et s'il les vend, ils restent assujettis à l'obligation d'être consommés sur place. D'ailleurs, qu'un tel accord existe ou non, l'acquéreur des produits protégés par le Farming Stock Act de 1816 ne peut jamais les acheter que sous réserve de se conformer aux obligations dérivant soit du contrat écrit, soit de l'usage.

E) « *Chattels* » réels. — 115. Sous la dénomination de *chattels* réels, on englobe les droits immobiliers qui pouvaient être cédés par *assignment* selon les règles de la *common law*.

Les plus importants des *chattels* réels sont les droits de tenure à bail (*leasehold interests in land*) et les rentes foncières (*rentcharges*).

Ces droits immobiliers sont grevés (*bound*) par l'émission d'un *writ* de *fieri facias*³, mais ils ne peuvent faire l'objet d'une véritable saisie, le *judgment debtor* n'ayant pas droit à la possession du bien fonds auquel ils s'appliquent⁴.

L'exécution se fait au moyen d'une vente par *assign-*

1. Stat. 14-15 Vict., c. 25, s. 2.

2. Stat. 56 Geo. 3, c. 50.

3. A condition que le *writ* ait été enregistré conformément au Land Charges Registration Searches Act 1888, remplacé par le Land Charges Act, 1925.

4. *Coleman v. Rawlinson* (1858) 1 F. & F. 330.

ment (acte de cession par contrat sous sceau) consentie par le *sheriff*, soit du *term of years* (bail), soit de la *rentcharge*¹. Il a été jugé que la vente d'un *term* par le *sheriff* est valable, même lorsque le bail contient une clause en interdisant la cession². Pour que la vente soit nulle à l'égard de l'acquéreur, il faut en effet que le bail prévoie expressément la résiliation en cas de saisie³.

Le *term* peut d'ailleurs être un simple bail annuel (*tenancy from year to year*) non accompagné d'un *lease* (contrat de bail) et dont l'existence ne peut être prouvée que par le paiement du loyer⁴.

F) « *Choses in action* » et autres biens incorporels.
— 116. Par opposition aux choses pouvant faire l'objet d'une possession, le droit anglais désigne sous la dénomination de *choses in action* des biens de nature incorporelle représentés par des droits susceptibles d'être sanctionnés par une action en justice, comme par exemple les créances, qu'elles soient nées d'un contrat, d'un délit ou d'un quasi-délit⁵. Les actions réelles rentrent également dans cette catégorie de biens, parce qu'elles sont dirigées contre la personne et se résolvent

1 Real Property Act, 1845 (8-9 Vict., c. 106) s. 3, remplacé par le Law of Property Act, 1925 (15 Geo. 5, c. 20), s. 52 (1). Voir aussi : *Doe d. Hughes v. Jones* (1841) 1 Dowl. (N. S.) 352; *Playfair v. Musgrove* (1845) 14 M. & W. 239; *Harley v. Harley* (1860) 11 Ir. Ch. R. 451, et en ce qui concerne les *rent charges* : *Wotton v. Shirl* (1500) Cro. Eliz. 742; *York v. Twine* (1606) Cro. Jac. 78.

2. *Doe d. Milchinson v. Carter* (1798) 8 Term Rep. 57.

3. *Griffin v. Caddell* (1875) 9 Ir. R. C. L. 488; *Ronan v. King* (1894), 2 Ir. R. 648, C. A.

4. *Doe d. Westmoreland v. Smith* (1827) 1 Man. & Ry. (K. B.) 137 ; *Ronan v. King*, *supra*.

5. Il y a lieu de noter que le rapport obligatoire, en Angleterre, n'est apparu pendant longtemps que comme un chapitre spécial du droit de la propriété, sous les espèces de la *chose in action* (M. Lévy-Ullmann, *Observations présentées à la Société de Législation comparée*, séance du 17 mars 1923).

généralement par l'allocation d'une compensation pécuniaire¹.

Selon les règles de la *common law*, les *choses in action* ne pouvaient pas être l'objet d'un *assignment*. Aussi le *sheriff* ne peut-il pas, au moyen d'un *writ* de *fieri facias*, saisir entre les mains d'un tiers une créance appartenant au *judgment debtor*². Il ne pourrait même pas saisir les fonds qui se trouveraient entre ses mains comme produits d'une exécution opérée pour le compte et sur l'ordre du *judgment debtor*³.

Les *stock and shares*, c'est-à-dire les fonds d'Etat, actions et parts de sociétés, constituant une partie de ce qu'on appelle aujourd'hui les valeurs mobilières, participent de la nature des *choses in action* et ne peuvent être saisis en vertu d'un *writ* de *fieri facias*⁴.

Notons ici que les créances (*debts*), aussi bien que les *stock and shares*, n'en sont pas moins propres maintenant à satisfaire à l'exécution d'un jugement, mais la réalisation des droits du *judgment creditor* se fait au moyen d'une procédure spéciale qui est l'œuvre relativement récente du *statute law*⁵.

Pour les mêmes raisons que les *stock and shares*, les droits de *copyright* (propriété littéraire ou artistique), les brevets d'invention et les marques de fabrique

1. Williams, *On Personal Property* (Of Choses in action), p. 69 et s.; 9^e édit.

2. *Willows v. Ball* (1806) 2 Bos. & P. (N. R.) 376; *Masters v. Stanley* (1840) 8 Dowl. 169; *Harrison v. Paynter* (1840) 6 M. & W. 387.

3. *Winter v. Campbell* (1841) 9 Dowl. 914; *Brown v. Perrott* (1841) 4 Beav. 585; *France v. Campbell* (1842) 6 Jur. 105; *Wood v. Wood* (1843) 4 Q. B. 397; *Collingridge v. Paxton* (1851) 11 C. B. 683.

4. Le *stock* se différencie des *shares* en ce que, tandis que les derniers sont constitués par des actions d'un montant déterminé et ne peuvent être cédés qu'en totalité, le *stock* est une part de capital que le possesseur peut découper à sa volonté et transmettre par fractions (sauf les restrictions qui peuvent être imposées quant au chiffre minimum).

5. Voir *infra* les chapitres consacrés à l'*Attachement of Debts* et aux *Charging Orders on Stock and Shares*.

(*patents and trade marks*) ne sont pas non plus susceptibles de saisie¹.

G) *Espèces, billets de banque, chèques, billets à ordre, lettres de change, etc.* (*money, banknotes, cheques, promissory notes, bills of exchange, etc.*). — 117. Selon les règles de la *common law*, la monnaie ne pouvait être saisie, comme n'étant pas susceptible de vente, non plus que les billets de banque, chèques, billets à ordre, lettres de change, et en général tous les titres reconnaissifs d'une obligation de payer une somme d'argent (*bonds, specialties* ou autres *securities*²).

Le Judgments Act, 1838³, a apporté un grand changement dans ces règles en autorisant le *sheriff* à saisir les espèces et billets de banque qui sont en la possession effective du *judgment debtor*, mais non ceux qui sont détenus pour son compte par un tiers, tel qu'un *agent* (mandataire) ou un *trustee*⁴. Toutefois, sur une demande présentée par le *judgment creditor*, un *charging order* pourrait permettre au *sheriff* d'atteindre des fonds au crédit du *judgment debtor* qui seraient entre les mains de l'*Accountant General* (trésorier-payeur) de la Haute Cour⁵.

En vertu également du Judgments Act, 1838, le *sheriff* doit saisir, par *writ de fieri facias*, les *cheques, pro-*

1. Voir le dictum du L. J. Knight-Bruce dans *Re Baldwin, Ex parte Foss* (1858), 31 L. T. (O. S.) 3.

2. Selon la *common law*, les lettres de change pouvaient cependant être saisies à la requête de la Couronne (*R. v. Hunter* (1817) 4 Price, 258).

3. Stat. 1-2 Vict., c. 110, s. 12.

4. *Robinson v. Peace* (1838) 7 Dowl. 93; *France v. Campbell* (1842) 6 Jur. 105; *Bell v. Hutchinson* (1844) 8 Jur. 895; *Courtoy v. Vincent* (1852) 15 Beav. 486.

5. *Brereton v. Edwards* (1888) 21 Q. B. D. 488, 494, C. A. Le principe possédant ce *case* a été suivi dans *The Dirigo* (1920) P. 425. Voir aussi *Re A Debtor* (1921) 125 L. T. 727, C. A.; *Re Prior, Ex parte Prior* (1921) 3 K. B. 333, C. A.

missory notes, bills of exchange, bonds, specialties ou autres *securities* (titres) garantissant le paiement d'une somme d'argent qu'il trouve en la possession du *judgment debtor*. Le recouvrement des sommes ainsi garanties est poursuivi par ses soins, mais auparavant il peut faire signer au *judgment creditor* un *bond* (obligation), garanti par deux cautions, lui assurant le remboursement de ses frais.

Il y a lieu de remarquer que les biens que nous venons de considérer n'étant ni saisissables en vertu de la *common law*, ni des *goods* tels que les définit le *Sale of Goods Act*, 1893¹, ne sont pas soumis à l'effet général du *writ* et grevés (*bound*) par lui. Il s'en suit que le *sheriff* ne pourrait les saisir chez un *judgment debtor* qui serait décédé depuis la date de remise du *writ*².

§ VI. Du droit de saisie sur les biens considérés au point de vue de la qualité du droit du « judgment debtor ».
— 118. Nous avons considéré jusqu'ici le droit de saisie du *sheriff* à l'égard des biens, droits mobiliers ou *chattels* réels du *judgment debtor* en admettant que celui-ci a sur eux un *legal right* de propriété entier et absolu. Nous devons maintenant examiner les cas où existent des droits ou *interests* autres que des *legal rights* de propriété³.

A) *Equitable interests*. — 119. Cette catégorie comprend les droits qui, avant les *Judicature Acts*, n'étaient

1. Stat. 56-57 Vict., c. 71 s. 26 (1) et 62.

2. *Johnson v. Pickering* (1908) 1 K. B. 1, C. A.

3. Voir Introduction p. 22, n. 4.

reconnus que par les tribunaux d'équité. Les principaux sont les *trusts*¹ et les *equities of redemption*.²

De nombreux *cases* ont établi que les *equities of redemption* ne peuvent être saisies par *writ* de *fieri facias*, qu'elles portent sur des *chattels* personnels³ ou sur des *leaseholds*⁴.

Quant aux biens mobiliers tenus en *trust*, ils ne peuvent être saisis en vertu d'un *writ* de *fieri facias* émis contre le *trustee*⁵. L'*equitable interest* du *cestui que trust* ne pouvait pas davantage être saisi au moyen d'un *writ* émis contre ce dernier, à moins que le *judgment creditor* ait obtenu une ordonnance de la Cour de Chancellerie permettant la saisie des *goods* et *chattels* faisant l'objet du *trust*⁶. Mais un *case* récent⁷ a décidé que l'*equitable interest* d'un *cestui que trust* peut être saisi au moyen d'un *writ* de *fieri facias* quand celui-ci en est l'actuel et le seul bénéficiaire (*where the whole of the equitable and beneficial interest in the chattels is vested in him*).

Dans tous les autres cas, l'exécution contre les *equi-*

1. Pour la définition du *trust*, voir chap. I, p. 52, n. 5.

2. Une *equity of redemption* est un droit, autrefois sanctionné seulement par l'équité, permettant le rachat d'un bien dont le *legal right* de propriété a été transféré du débiteur au créancier en raison d'un *mortgage*. Selon l'équité, le créancier mortgagiste, après remboursement du prêt garanti par le *mortgage* devrait restituer le bien au débiteur qui s'en était dessaisi. Cf. Aslan (Nelly), *Le mort gage en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique*, thèse, Paris, 1928.

3. *Ladbroke v. Crickett* (1788) 2 Term Rep. 649; *Steward v. Lombe* (1820) 1 Brod. & Ving. 506; *Cross v. Barnes* (1877) 46 L. J. (Q. B.) 479.

4. *Lyster v. Dolland* (1792) 1 Ves. 431; *Scott v. Scholey* (1807) 8 East, 467; *Re Newcastle (Duke)* (1869) L. R. 8 Eq. 700.

5. *Burgh v. Francis* (1670) 1 Eq. Cas. Abr. 20, pl. 1; *Finch v. Winchelsea (Earl)* (1715) 1 P. Wms. 277; *Foley v. Burnell* (1783) 1 Bro. C. C. 274; *Shingler v. Holt* (1861) 7 H. & N. 65; *Duncan v. Cashin* (1875) L. R. 10 C. P. 554, 558; *Wright v. Redgrave* (1879) 11 Ch. D. 24, C. A.

6. *Pit v. Hunt* (1681) 2 Ca. in Ch. 73; *Scott v. Scholey, supra*; *Kirkby v. Dillon* (1824) Coop. Pr. Cas. 504; *Simpson v. Taylor* (1844) 7 Ir. Eq. R. 182; *Bennett v. Powell* (1855) 3 Drew. 326; *Gore v. Bowser* (1855) 3 Sm. & G. 1, 8.

7. *Stevens v. Hince* (1914) 110 L. T. 935.

table interests s'opère au moyen d'un autre procédé que nous étudierons plus loin : l'*equitable execution*.

B) *Droits du « judgment debtor » sur des biens mobiliers appartenant à des tiers.* — 120. Le *judgment debtor* peut avoir en sa possession des biens mobiliers sur lesquels il n'a qu'un droit autre qu'un droit de propriété. Tel est le cas de biens loués à bail (*hired*). Le *sheriff* peut saisir ces biens et vendre les droits du *judgment debtor* sur eux, c'est-à-dire le droit à leur possession et à leur jouissance jusqu'au terme de la location¹. Toutefois, si après avoir été avisé par le propriétaire que des biens saisis chez le *judgment debtor* ne sont en sa possession qu'à titre de locataire, le *sheriff* en vend le droit de propriété, il s'expose à être poursuivi au moyen d'une action de *trover*².

De même, le bien mis en gage (*pledged*) chez un prêteur sur gages (*pawnbroker*) peut être saisi et vendu³, mais le droit ainsi cédé n'est que celui possédé par le *pawnbroker*, c'est-à-dire un droit rachetable par l'emprunteur (*pledgor*).

Lorsque les biens ne se trouvent chez le *judgment debtor* qu'à titre de prêt ou de dépôt, ils ne peuvent en aucun cas être saisis, même si le *judgment debtor* a agi de manière à en paraître propriétaire⁴. Il en est de même quand le droit du *judgment debtor* n'est pas

1. *Gordon v. Harper* (1796) 7 Term Rep. 9; *Pain v. Whittaker* (1824) Ry. & M. 99; *Bradley v. Copley* (1845) 1 C. B. 685; *Pancred v. Allgood* (1859) 4 H. & N. 438.

2. *Ward v. Macauley* (1791) 4 Term Rep. 489; *Duffil v. Spottiswoode* (1828) 3 C. & P. 435; *Lancashire Waggon Co. v. Fitzhugh* (1861) 6 H. & F. 502. Mais si les biens se trouvant en location ont été vendus avec d'autres sans que le *sheriff* ait été avisé par le propriétaire qu'ils étaient sa propriété, celui-ci n'a droit qu'à une part du produit de la vente (*Jones Brothers (Holloway) Ltd. v. Woodhouse* (1923) 2 K. B. 117).

3. *Rollason v. Rollason (Halse's Claim)* (1887) 34 Ch. D. 495.

4. Voir le *case Dawson v. Wood* (1810) 3 Taunt. 256.

susceptible de vente¹ ou doit prendre fin par le fait de la saisie².

C) *Biens mobiliers du « judgment debtor » grevés de droits appartenant à des tiers.* — 121. Le *judgment debtor* peut avoir un droit de propriété grevé de certains droits appartenant à des tiers. Si les biens sont en sa possession, le *sheriff* peut les saisir et les vendre, sous réserve des droits des tiers : il en est ainsi, par exemple, des biens grevés du privilège (*lien*) d'un hôtelier³ ou d'un façonnier⁴.

Mais lorsque le *judgment debtor* s'est dessaisi des biens, ils deviennent insaisissables entre les mains des tiers. Tel est le cas des biens loués⁵, mis en gage ou donnés en nantissement⁶. En remboursant préalablement les avances par les tiers qui détiennent les biens, le *judgment creditor* peut libérer ces biens du droit qui les grève et donner ainsi au *sheriff* la possibilité de les saisir et de les vendre⁷.

En ce qui concerne les biens simplement prêtés à un tiers ou déposés chez lui, le *judgment debtor* est considéré comme en ayant conservé la possession; aussi sont-ils saisissables en vertu d'un *writ* de *fi.fa*.

D) « *Joint property* » (*propriété conjointe*). — 122. Lorsque les biens mobiliers appartiennent au *judg-*

1. *Cooper v. Willomatt* (1845) 1 C. B. 672.

2. *Jelks v. Hayward* (1905) 2 K. B. 460.

3. *Proctor v. Nicholson* (1835) 7 C. & P. 67.

4. *Duncan v. Garratt* (1824) 1 C. & P. 169.

5. *Gastin v. Asplin* (1815) 1 Madd. 150 *Balls v. Thick* (1845) 9 Jur. 304.

6. *Young v. Lambert* (1870) L. R. 3 P. C. 142. Cf. *Rogers v. Kennay* (1846) commenté par Lord Denman dans 15 L. J. (Q. B.) 381, p. 387, d'où il résulte que les reconnaissances (*pawn-tickets*) des prêteurs sur gages peuvent être saisies et vendues par le *sheriff*.

7. *Scott v. Scholey* (1807) 8 East, 467.

ment debtor jointly ou *in common* avec une autre personne, l'intérêt qu'a le débiteur dans ces biens peut être saisi au moyen d'un *writ de fieri facias*, mais en cas de *joint property*, le décès du *judgment debtor* survenu avant la délivrance du *writ* au *sheriff* rendrait l'exécution impossible. Comme nous l'avons déjà vu¹, les droits du défunt disparaissent en effet avec lui et le survivant des co-propriétaires conserve la propriété totale des biens².

E) « *Partnership property* ». — 123. En vertu d'un *writ de fieri facias* émis par un créancier nanti d'un jugement contre un membre d'une *partnership*, le *sheriff* pouvait autrefois saisir et vendre la part d'intérêt du *judgment debtor* dans les biens saisissables (*goods et chattels*) composant l'actif de la *partnership*³. Mais depuis le Partnership Act, 1890⁴, l'exécution ne peut avoir lieu qu'au moyen d'un *charging order* ou de la nomination d'un *receiver*.

F) *Biens détenus par le « judgment debtor » en qualité d'administrateur*. — 124. D'une manière générale, un *writ de fieri facias* ne peut pas être exécuté sur les biens mobiliers détenus par le *judgment debtor* en qualité d'administrateur ou d'exécuteur testamentaire, en vue de satisfaire au paiement d'une dette qui lui est personnelle⁵.

Toutefois, si l'exécuteur est également légataire du résidu de l'actif de la succession, les biens du défunt

1. Voir chap. I, p. 42, n. 3.

2. Viner, *Abridgment of Law and Equity* : Execution, 22 (S. a) s. 3.

3. *Helmore v. Smith* (1) (1887) 35 Ch. D. 436, C. A.

4. Stat. 53-54 Vict. c. 39.

5. *Farr v. Newman* (1792) 4 Term Rep. 621; *Caskell v. Marshall and Poland* (1831) 1 Mood. & R. 132; *Fenwick v. Laycock* (1841) 1 Gal. & Dav. 532; *Re Morgan, Pilgrem v. Pilgrem* (1881) 18 Ch. D. 93, C. A.

peuvent être saisis en vertu d'un *writ* de *fieri facias* émis contre le *judgment debtor*, son exécuteur, si le laps de temps écoulé depuis le décès permet de supposer que toutes les dettes de la succession ont été payées¹

G) *Biens de la femme du « judgment debtor »*. — 125. Depuis le Married Women Property Act, 1882², les biens de la femme mariée forment un *separate estate* qui ne peut être saisi en vertu d'un *writ* de *fieri facias* dirigé contre le mari.

Selon les règles de la *common law*, au contraire, les *chattels* personnels de la femme devenaient la propriété du mari et pouvaient être saisis comme ses biens propres, même s'ils avaient été acquis avec des fonds destinés à l'usage exclusif de la femme (*settled for her sole and separate use*³. Cependant, les *chattels* réels, par exemple un *term of years* (droit de tenure par terme d'ans), n'étaient pas assujettis à ce droit de saisie⁴.

§ VII. Droit de saisie du « *sheriff* » sur les biens transmis frauduleusement par le « *judgment debtor* ». — 126. Toute transmission de *goods* et *chattels* consentie de bonne foi avant l'époque où prend naissance l'effet du *writ* en empêche la saisie, même si ces biens sont restés en possession du *judgment debtor*. S'ils ont été vendus ou remis en garantie lors de la constitution d'un *mortgage*, il faut toutefois qu'un acte ait été dressé et enregistré dans le délai de sept jours, conformément aux prescriptions des Bills of Sale Acts de 1878 et de 1882⁵.

1. *Farr. v. Newman, supra*; Re Morgan, *Pilgrem v. Pilgrem, supra*.

2. Stat. 45-46 Vict., c. 75.

3. *Carne v. Brice* (1841) 7 M. & W. 183

4. *Ridler v. Punter* (circ 1600) Cro. Eliz. 291, pl. 2.

5. Stat. 41-42 Vict., c. 31 et 45-46 Vict., c. 43.

Mais s'il s'agit de biens qui ont été l'objet d'un *settlement* constitué en vue d'un mariage, ces prescriptions ne sont pas requises, un *settlement* n'étant assimilé à une vente et assujéti aux conditions des Bills of Sale Acts que lorsqu'il est constitué pendant le mariage¹.

Les biens ainsi transmis par le *judgment debtor* ne sont pas cependant préservés du droit de saisie en vertu d'un *writ* de *fi. fa.*, lorsque la cession est frauduleuse et a été faite en vue de frustrer les créanciers. Selon les dispositions du Fraudulent Conveyances Act, 1571², toutes transmissions de biens entachées de fraude sont nulles et de nul effet vis-à-vis des créanciers dont les droits se trouvent lésés. Les représentants du créancier (*successors, administrators, executors, assigns*), aussi bien que le créancier lui-même, peuvent se prévaloir de la nullité. Le *sheriff* étant assimilé à un représentant du *judgment creditor*, son devoir est de faire une enquête pour déceler les manœuvres frauduleuses. Lorsqu'il s'est convaincu du caractère frauduleux d'une transmission de *goods* et *chattels*, il doit la considérer comme nulle et saisir les biens, soit qu'ils se trouvent encore en la possession du *judgment debtor*, soit qu'ils soient entre les mains de l'autre partie³.

Cependant, si la partie qui a signé l'acte présumé frauduleux a été de bonne foi et a acquis les *goods* et *chattels* à titre onéreux, la transaction ne peut être considérée comme nulle, même lorsque le but évident du *judgment debtor* a été d'éviter une saisie⁴.

1. *Fowler v. Foster* (1859) 28 L. J. (Q. B.) 210; *Ashton v. Blackshaw* (1870) L. R. 9 Eq. 510; 22 L. T. 197.

2. Stat. 13 Eliz., c. 5.

3. *Turvil v. Tipper* (1627) Lat. 222; *Page v. Perchard* (1794) 1 Esp. 205; *Lovick v. Growder* (1828) 8 B. & C. 132.

4. *Holbird v. Anderson* (1793) 5 Term Rep. 235; *Wood v. Dixie* (1845) 7 Q. B. 892.

D'autre part, un transfert de biens effectué par le *judgment debtor* au bénéfice d'une partie seulement de ses créanciers ne peut être annulé que si la valeur des biens cédés dépasse de beaucoup le montant des créances¹. Sauf en cas de faillite, rien n'empêche en effet un ou plusieurs créanciers d'être payés par préférence à d'autres.

En résumé, une transmission de biens opérée par le *judgment debtor* antérieurement à la délivrance au *sheriff* d'un *writ* de *fieri facias* ne peut être considérée comme nulle que si les parties à l'acte sont l'une et l'autre convaincues de mauvaise foi. En outre, si l'acquéreur de mauvaise foi a lui-même revendu les biens à un nouvel acquéreur qui a traité de bonne foi et pour un prix raisonnable, le titre de ce dernier ne peut être attaqué².

§ VIII. Droit de saisie du « *sheriff* » sur les biens que le « *judgment debtor* » ne pourrait conserver à l'encontre de certains tiers (*estoppel*). — 127. En règle générale, le *sheriff* ne peut saisir les biens se trouvant en la possession du *judgment debtor* qu'autant que celui-ci réussirait à prouver son juste titre dans une action intentée par un tiers relativement à ces biens.

Cependant, il y a à cette règle une exception qui dérive de la théorie de l'*estoppel*. Le *sheriff* n'est pas lié par certaines fins de non recevoir qui pourraient être opposables aux moyens invoqués par le *judgment debtor* dans une action intentée par un tiers, car il n'est pas

1. De nombreux *cases* en ont décidé ainsi, notamment : *The Wolverhampton and Staffordshire Banking Co. v. Marston* (1861) 9 W. R. 790; 4 L. T. 524; *Gladstone v. Padwick* (1871) L. R. 6 Ex. 203.

2. Stat. 13 Eliz. c. 5, s. 5.

un ayant-cause du *judgment debtor*. En conséquence, il peut saisir des biens se trouvant en la possession du *judgment debtor* et opposer à la revendication d'un tiers un juste titre que ce *judgment debtor* lui-même ne pourrait pas faire valoir¹.

De même, dans certains cas, le *sheriff* peut opposer des moyens de défense tendant à prouver qu'une vente consentie par le *judgment debtor* est nulle, tandis que ce dernier ne pourrait pas arguer de ces mêmes moyens pour se dégager de ses obligations. C'est ainsi que dans le *case Chase v. Goble*², une vente faite par le *judgment debtor* avant la saisie des biens a été déclarée nulle comme constituant un acte entraînant sa faillite. Dans le *case Gadsden v. Barrow*³, une vente consentie par le *judgment debtor* a également été annulée comme vente de la chose d'autrui, les biens ayant fait antérieurement l'objet d'un autre contrat de vente (*bill of sale*).

§ IX. Biens « *in custodia legis* » ou ayant été l'objet d'une procédure légale. — 128. Les *goods* et *chattels* du *judgment debtor* peuvent être déjà saisis, soit par le *landlord* en vertu de son droit propre de saisie, soit par le *sheriff* en vertu d'un *writ* de *fieri facias* émis par un autre *judgment creditor*. Il n'est pas possible alors de les saisir à nouveau en exécution d'un *writ* ultérieur, à moins que le premier *writ* ait un caractère frauduleux et ait été émis pour protéger le *judgment debtor* contre ses créanciers⁴. Dans ce cas, le *sheriff* doit saisir et

1. *Richards v. Johnston* (1859) 4 H. & N. 660.

2. (1841) 2 Man. & Gr. 930.

3. (1854) 9 Exch 514.

4. Le jugement lui-même est généralement un jugement d'expédient, pris pour permettre le transfert frauduleux des biens du *judgment debtor*.

vendre les biens pris en exécution du *writ* frauduleux, sauf s'ils ont été déjà vendus à un acquéreur de bonne foi, à l'exclusion du *judgment creditor* qui a fait saisir ou de toute autre personne agissant en collusion avec le *judgment debtor*¹.

Il y a une forte présomption de fraude lorsqu'un *writ* est remis au *sheriff* avec la recommandation d'attendre la remise d'autres *writs* avant de procéder à la vente ou lorsqu'un long délai s'est écoulé sans que l'exécution du *writ* ait été effectuée².

Ainsi que nous le verrons plus loin, les *goods* et *chattels* peuvent, en raison de certaines procédures, être en la possession d'un *receiver* ou de *sequestrators*³. Le *sheriff* qui en opèrerait la saisie en vertu d'un *writ* de *fieri facias* se rendrait coupable de *contempt of court*⁴, mais il peut s'adresser au tribunal pour obtenir l'autorisation de saisir ou pour demander que la dette relativement à laquelle le *writ* a été émis soit payée avec les fonds qui se trouvent entre les mains du *receiver* ou des *sequestrators*.

§ X. La saisie (*seizure*) et ses effets. — A) *En quoi consiste la saisie.* — 129. Après avoir exposé les règles qui permettent au *sheriff* de déterminer quels sont les biens ou droits saisissables en vertu d'un *writ* de *fieri facias*, nous avons maintenant à indiquer en quoi consiste la saisie.

1. *Bradley v. Wyndham* (1743) 1 Wils. 44; *West v. Skip* (1749) 1 Ves. Sen. 239 (Dictum de Lord Hardwicke, p. 245); *Imray v. Magnay* (1843) 11 M. & W. 267.

2. *Bradley v. Wyndham*, *supra*; *Pringle v. Isaac* (1822) 11 Price, 445; *Lovick v. Crowder* (1828) 8 B. & C. 132.

3. En cas de faillite, d'*equitable execution* ou d'émission d'un *writ* de *sequestration*.

4. *Russell v. The East Anglian Rail Co.* (1850) 3 Mac. & C. 104.

Les pratiques en usage sont l'œuvre exclusive de la *common law* et le droit actuel en la matière a été dégagé des nombreux *cases* qui se rattachent à cette question.

Pour que la saisie soit effective, il n'est pas nécessaire qu'il y ait un contact physique de l'agent d'exécution avec les biens saisis¹ et, d'autre part, le fait de poser les mains sur un objet ne constitue pas une saisie s'il n'est accompagné d'aucune déclaration².

Il ne serait pas suffisant non plus que l'agent d'exécution pénètre dans les lieux occupés par le *judgment debtor* et, après avoir produit son *warrant*, demande simplement le montant de ce qui est dû³, mais il peut se contenter de faire un acte laissant comprendre clairement au *judgment debtor* ou à ses serviteurs qu'il est accompli dans le but d'exécuter le *writ*⁴.

Une saisie, pour être bonne et valable, doit donc être pratiquée de la manière suivante : muni de son *warrant* d'exécution, le *bailiff* ou agent du *sheriff* se rend sur les lieux où sont situés les biens à saisir et déclare à la personne qui occupe ces lieux que les biens (*goods and chattels*) sont saisis en exécution du *writ*. Même lorsque les objets sont disséminés sur un vaste espace et dans divers locaux, le fait de pénétrer dans l'un de ceux-ci et de déclarer : « Je saisis tout ce qui se trouve dans cette propriété (*holding*) » est suffisant pour que le tout soit saisi⁵.

S'il s'agit d'un navire, la saisie s'effectue en fixant

1. *Bissicks v. Bath Colliery Co.* (1877) 2 Ex. D. 459; (1878) 3 Ex. D. 174, C. A.

2. *Re Davies, Ex parte Williams* (1872) 7 Ch. App. 314; *Re Williams Ex parte Jones* (1880) 42 L. T. 157.

3. *Nash v. Dickenson* (1867) L. R. 2 C. P. 252.

4. Dictum du C. J. Lord Denman dans *Balls v. Thick* (1845) 9 Jur. 304.

5. *Gladstone v. Padwick* (1871) L. R. 6 Ex. 203.

le *warrant* d'exécution à l'un des mâts, mais il a été décidé que, pour un navire anglais, la saisie effective n'est pas nécessaire : tout au plus, le *sheriff* doit-il saisir le certificat d'immatriculation¹.

Il n'y a pas lieu de parler de l'opération de la saisie pour les *chattels* réels, tels que par exemple les *leasehold interests*. Le *writ* de *fieri facias* ne donnant pas au *sheriff* le droit à la possession du bien, fonds auquel s'applique le *term of years*, celui-ci est vendu sans qu'il y ait eu saisie effective².

En ce qui concerne l'importance de la saisie, elle doit être proportionnée au montant de la condamnation à recouvrer et le *sheriff* ne doit saisir des biens qu'en quantité raisonnablement suffisante pour réunir la somme indiquée dans le *writ*, plus les frais d'exécution, sous peine de se voir intenter une action en dommages par le *judgment debtor*³.

B) *Effets de la saisie*. — 130. Tandis que l'émission du *writ* n'a pour effet que de conférer au *sheriff* un droit de suite sur les biens saisissables du *judgment debtor*, droit lui-même soumis à certaines restrictions, la saisie place ces biens *in custodia legis*, sous main de justice, et enlève au *judgment debtor* le droit d'en disposer⁴.

Jusqu'à la vente, cependant, celui-ci en conserve la propriété (*general property*), de telle sorte qu'en soldant la dette née du jugement, il reprend la libre disposition de ses biens sans qu'il soit nécessaire de recourir

1. *Harley v. Harley* (1867) L. R. 2 C. P. 252,

2. *Coleman v. Rawlinson* (1858) 1 F. & F. 330.

3. *Pitcher v. King* (1884) Dav. & Mer. 584; *Alfred v. Constable* (1844) 6 Q. B. 370; *Gawler v. Chaplin* (1848) 2 Exch. 503.

4. *Fletcher v. Manning* (1844) 12 M. & W. 571; *Re Baldwin, Ex parte Foss* (1858) 2 De G. & J. 230, C. A.

à un *bill of sale* (acte de vente) ou à un *assignment* (transfert)¹.

Par le fait de la saisie, le *sheriff* acquiert un droit spécial (*special property*) sur les biens saisis, droit qui lui permet : 1^o de les vendre et d'en transmettre la *general property* à l'acquéreur²; 2^o d'intenter en son propre nom une action de *trover* ou une action de *trespass* contre toute personne qui procèderait à leur enlèvement ou leur ferait subir un dommage³. Cette règle s'applique d'ailleurs aussi bien aux *chattels* réels qu'aux *chattels* personnels, bien que les premiers ne soient pas en réalité susceptibles de saisie effective⁴.

Quant au *judgment creditor*, la saisie ne lui confère aucun droit de propriété, ni général, ni spécial, sur les biens mis *in custodia legis*. Il acquiert seulement par la saisie un privilège sur le produit de la vente des biens⁵, privilège qui est d'ailleurs soumis à certaines restrictions en cas de faillite.

Lorsque le *sheriff* a reçu de différents *judgment creditors* plusieurs *writs de fieri facias* à exécuter contre le même *judgment debtor*, il ne doit effectuer qu'une seule saisie qui est faite au bénéfice de tous les *judgment creditors*⁶. Mais comme ceux-ci n'acquièrent aucun droit

1. Dictum du J. Patteson dans *Gile v. Grocer* (1832) 1 Cl. & Fin. 72, H. L. Si le bien saisi est détruit par accident, la perte est subie par le *judgment debtor*, ce qui prouve qu'il en a conservé la propriété. Voir également : *R. v. Bird* (1680) 2 Show. 87; *Payne v. Drewe* (1804) 4 East, 523; *Samuel v. Duke* (1838) 3 M. & W. 622; *Woodland v. Fuller* (1840) 11 Ed. & El. 859; *Playfair v. Musgrove* (1845) 14 M. & W. 239; *Union Bank of London v. Lenanton* (1878) 3 C. P. D. 243, C. A.; *Re Clarke* (1898) 1 Ch. 336-339, C. A.

2. *Giles v. Grover, supra*; *Clerk v. Withers* (1704) 6 Mod. Rep. 296, 299.

3. *Wilbraham v. Snow* (1670) 1 Mod. Rep. 30; 2 Wms. Saund. 47a; *Giles v. Grover, supra*.

4. *Playfair v. Musgrove, supra*.

5. *Ex parte Williams* (1872) L. R. 7 Ch. 314; *Slater v. Pinder* (1872), L. R. 7 Ex 95.

6. *Jones v. Atherton* (1816) 7 Taunt. 56. *Re Henderson. Ex parte Shaw* (1884) W. N. 60, C. A.

particulier, au cas où la saisie aurait été faite en vertu d'un *writ* de rang inférieur à un autre, le *sheriff* pourrait vendre les biens en vertu de celui qui a la priorité¹.

C) *Obligation pour le «sheriff» de conserver la possession des biens saisis.* — 131. Quoique les biens saisis restent généralement sur les lieux où ils se trouvent, la saisie a pour effet d'en enlever la possession au *judgment debtor* pour en revêtir (*vest*) le *sheriff*². Le devoir de celui-ci est de conserver cette possession jusqu'à la vente, car s'il renonçait à exercer les droits de garde et de surveillance que lui confère la saisie, il pourrait permettre à un autre créancier ou au *landlord* (propriétaire) de les saisir³.

Contrairement à la règle établie pour la saisie opérée par un particulier⁴, il n'est pas nécessaire que les meubles soient transportés dans un endroit autre que le domicile du *judgment debtor*. La possession qu'en acquiert le *sheriff* s'effectue donc simplement par l'*animus*, c'est-à-dire par l'élément intentionnel. Si cet élément manque, la saisie n'existe pas : aussi dans le *case Johnson v. Pickering*⁵ a-t-il été jugé qu'un *sheriff* n'a pas la possession des biens dont il ignorait l'existence, bien qu'ils fussent sur les lieux où il a pratiqué la saisie.

Le *sheriff* conserve d'ailleurs un droit de surveillance sur les biens saisis, même lorsque le *judgment debtor* en est constitué gardien, et il peut forcer la porte ex-

1. *Smallcomb v. Buckingham* (1697) 1 Salk. 320; *Hutchinson v. Johnston* (1787) 1 Term Rep. 729.

2. *Re Brenner, Ex parte Saffery* (1881) 16 Ch. D. 668, C. A.

3. *Blades v. Arundale* (1813) 1 M. & S. 711; *Ackland v. Paynter* 1820) 8 Price, 95; *Crowder v. Long* (1828) 8 B. & C. 598.

4. Voir le *case Whitley v. Roberts* (1825) Mr Cle. & Yo. 118, dans lequel il a été jugé que le saisi conserve la possession des biens saisis par le *landlord* jusqu'à ce que ceux-ci aient été enlevés des lieux.

5. (1908) 1 K. B. 1, C. A.

térieure de l'habitation où ils se trouvent, s'il n'y pas d'autre moyen de pénétrer dans les lieux¹.

Le décès du *judgment debtor* ne change rien à la situation du *sheriff* en ce qui concerne les biens saisis². Il en est de même en cas de revendication d'un tiers : le *sheriff* doit conserver les biens sous sa garde, sous peine d'être privé de la protection du tribunal³.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que si le *judgment creditor* ou son *solicitor* lui donne des instructions pour arrêter la procédure ou si le *writ* est annulé, le *sheriff* doit immédiatement restituer au *judgment debtor* la libre disposition des biens saisis⁴.

§ XI. « Interpleader » (*intervention*). — A) Définition. — 132. Lorsque le *sheriff* a saisi des *goods* et *chattels* qu'il pensait être la propriété du *judgment debtor*, il peut arriver que ces biens soient l'objet d'une réclamation de la part d'une tierce personne alléguant, ou bien qu'elle en est propriétaire, ou bien qu'elle possède sur eux des droits qui en empêchent la vente.

Autrefois, la situation du *sheriff* était dans ce cas assez embarrassante : s'il passait outre à la réclamation du tiers, il s'exposait à se voir intenter par ce dernier une action de *trover*; d'autre part, s'il abandonnait la saisie sur les biens réclamés et que ceux-ci fussent réellement la propriété du *judgment debtor*, sa responsabilité était engagée vis-à-vis du *judgment creditor*

1. *Pugh v. Griffith* (1838) 7 Ad. & El. 827.

2. Voir le dictum du Chancelier lord Hardwicke dans *Wharam v. Broughton* (1748) 1 Ves. Sen. 179, p. 183.

3. *Crump v. Day* (1847) 4 C. B. 760.

4. *Walker v. Hunter* (1845) 2 C. B. 324; *Levi v. Abbott* (1849) 4 Exch. 588. Il peut cependant, après un abandon, reprendre possession des biens saisis s'il reçoit du *judgment creditor* des instructions dans ce sens (*Miller et Co. v. Salomon* (1906) 2 K. B. 91).

qui pouvait le poursuivre en vertu d'une action *on the case*.

Il avait, il est vrai, la possibilité de diminuer ses risques de responsabilité en provoquant une *inquisition* (enquête) et en demandant à un jury de statuer sur la question de propriété des biens réclamés. Mais, sauf en cas de faillite du *judgment debtor*, ni les Cours de *common law*, ni celles d'équité ne lui offraient protection. Vis-à-vis de la juridiction d'équité, sa position était difficile : un des principes de l'équité est en effet que celui qui fait appel à l'équité doit y venir les mains nettes. Or, le *sheriff*, dans le cas de réclamation par un tiers des biens saisis, devait prendre position et admettre qu'il avait causé un dommage, soit à ce tiers, soit au *judgment creditor*¹.

C'est pourquoi le *statute law* est venu à son secours, grâce aux dispositions de l'Interpleader Act, 1831². Abrogées par le Statute Law Revision and Civil Procedure Act, 1883³, ces dispositions se trouvent reproduites dans l'Ord. 57 des R. S. C. de 1883.

Aux termes de la r. 1 (b) de cet *order*, le *sheriff* ou tout autre officier chargé de l'exécution d'un *writ*, peut soumettre au jugement de la Haute Cour, par voie d'*interpleader*, toute réclamation faite par un tiers autre que le *judgment debtor* relativement aux biens saisis ou au produit de leur vente.

B) *Conditions requises*. — **133.** Le *sheriff* ne peut pas commencer une procédure d'*interpleader* avant qu'une revendication ait été formulée quant aux biens

1. *Stingsby v. Boulton* (1812) 1 Ves. & B. 334.

2. Stat. 1-2 Wil. 4, c. 58.

3. Stat. 46-47 Vict., c. 49.

saisis ou aux fonds qui sont entre ses mains¹, mais il n'est pas nécessaire qu'une action ait été commencée par le tiers revendiquant², ni même que les biens qu'il se propose de saisir soient effectivement saisis³.

D'autre part, le *sheriff* n'est pas déchu de son droit de recours au tribunal par le fait que les biens saisis ont été vendus, mais il faut que les produits de la vente soient encore entre ses mains⁴.

La réclamation doit émaner d'un tiers et non du *judgment debtor* qui ne pourrait pas, au moyen d'un *interpleader*, faire reconnaître son droit au produit de l'exécution, en raison par exemple de ce que le *judgment creditor* est son débiteur pour un montant plus élevé⁵. Il ne serait pas non plus possible d'employer cette procédure pour juger une réclamation provenant d'un autre *judgment creditor* qui prétendrait à un droit de propriété sur les biens saisis⁶.

Mais le tiers qui revendique peut, soit invoquer un titre contraire à celui du *judgment debtor*, soit se présenter comme son ayant-cause à titre particulier⁷. Le droit dont il se réclame peut d'ailleurs être un droit autre qu'un droit de propriété, par exemple un droit de gage ou un privilège (*lien*).

En ce qui concerne le *sheriff*, il n'a pas un droit *ex debito justitiae* à recourir à la procédure d'*interpleader* :

1. *Isaac v. Spilsbury* (1833) 2 Dowl. (P. C.) 211; *Bentley v. Hook* (1834) 2 Dowl. (P. C.) 339.

2. *Green v. Brown* (1835) 3 Dowl. (P. C.) 337.

3. *Barker v. Dynes* (1832) 1 Dowl. 169; *Allen v. Gibbon* (1833) 2. Dowl. (P. C.) 292.

4. R. S. C., Ord. 57, r. 1 (b); *Anderson v. Calloway* (1832) 1 Dowl. 636; *Scott v. Lewis* (1835) 4 Dowl. 259; *Inland v. Bushell* (1836) 5 Dowl. 147.

5. *Smith v. Saunders* (1877) 37 L. T. 359.

6. *Salmon v. James* (1832) 1 Dowl. 369; *Day v. Waldoek* (1833) 1 Dowl. 523; *Donniger v. Hinzman* (1833) 2 Dowl. 424.

7. R. S. C., Ord. 57, r. 3.

la Cour a un pouvoir discrétionnaire pour lui en accorder ou lui en refuser le bénéfice. C'est ainsi qu'elle examinera si le *sheriff* ne s'est pas rendu coupable de négligence ou de maladresse ou ne pourrait pas, sans grandes difficultés, s'assurer si la réclamation a ou non une base sérieuse¹. En outre, le *sheriff* doit conserver une impartialité complète entre le tiers revendiquant et le *judgment creditor*², sans cependant préjudicier aux droits acquis par ce dernier en raison de la saisie. Aussi est-il nécessaire, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'il reste en possession des biens faisant l'objet d'une revendication après avoir été saisis³.

C) *Procédure*. — **134.** Avant de commencer la procédure, le *sheriff* avise le *judgment creditor* de la revendication qui a été formulée, afin que celui-ci puisse lui faire connaître s'il consent à la laisser discuter. Cette précaution est nécessaire, car s'il omettait de la prendre, il pourrait avoir à supporter les frais de l'instance⁴. D'autre part, sous peine de se voir refuser le bénéfice de la procédure, il doit l'entamer dans un délai raisonnable⁵.

Lorsqu'une action a été commencée contre le *sheriff*, celui-ci peut présenter sa demande au tribunal à n'importe quel moment au cours de l'instance⁶, mais s'il

1. *Bishop v. Hinzman* (1833) 2 Dowl. (P. C.) 166, 167; *Re Oxfordshire (Sheriff of)* (1837) 6 Dowl. (P. C.) 136; *Tufton v. Harding* (1859) 6 Jur. (N. S.) 116; 1 L. T. 264.

2. *Cox v. Balne* (1845) 14 L. J. (Q. B.) 95.

3. *Braine v. Hunt* (1834) 2 Dowl. 391; *Holton v. Guntrip* (1837) 6 Dowl. 130; *Crump v. Day* (1847) 4 C. B. 760.

4. *Dalton v. Furness* (1866) 35 Beav. 461; *James v. Ricknell* (1887) 20 Q. B. D. 164.

5. *Devereux v. John* (1833) 1 Dowl. 548; *Cook v. Allen* (1833) 2 Dowl. 11; *Mutton v. Young* (1847) 4 C. B. 371; *Tufton v. Harding* (1859) 6 Jur. (N. S.) 116.

6. Ord. 57, r. 4.

prend lui-même l'initiative de la procédure, il doit s'adresser à un *master in chambers* afin de se faire délivrer un *summons* (assignation) appelé *interpleader summons* qu'il signifie au *judgment creditor* et au tiers revendiquant.

Si le *judgment creditor* se propose d'abandonner ses droits sur les biens revendiqués, il n'a pas à comparaître¹. Le *sheriff*, averti de ses intentions, doit en aviser le revendiquant, sous peine d'être obligé de payer les frais de l'instance.

Si, au contraire, la procédure doit suivre son cours, les trois parties comparaissent devant le *master* : le *judgment creditor* et le tiers revendiquant exposent en détail leurs prétentions et font connaître s'ils entendent ou non les maintenir². Le *sheriff*, de son côté, doit attester par *affidavit* ou autrement : 1° qu'il n'a aucun intérêt dans le différend, si ce n'est en ce qui concerne les frais ou dépens (*charges* ou *costs*) ; 2° qu'il n'agit de connivence ni avec le *judgment creditor*, ni avec le revendiquant ; 3° qu'il est prêt à remettre l'objet du litige entre les mains du tribunal ou d'en disposer de la manière que ce dernier jugera convenable³.

A ce moment de la procédure, deux partis s'ouvrent devant le *master* : juger l'affaire comme matière sommaire ou bien dégager l'*issue* (point contesté) ou le *special case* (question de droit sur un fait non contesté) sur lequel le tribunal aura à se prononcer.

1° Il devra prendre le premier parti et juger l'affaire comme matière sommaire lorsque seront remplies les conditions indiquées par la r. 8 de l'Ord. 57. Cette

1. *Glasier v. Cooke* (1835) 5 Nev. & Man. (Q. B.) 680.

2. Ord. 57, r. 5.

3. Ord. 57, r. 2.

rule stipule qu'avec le consentement des deux parties ou sur demande de l'une d'elles, la Cour ou le juge¹ peut, si le litige est de peu d'importance, statuer sur la revendication du tiers d'une manière sommaire et imposer dans sa décision les conditions qui lui sembleront justes.

2^e Lorsqu'au contraire l'instance doit se poursuivre suivant la procédure habituelle, le *master* établit quelle est celle des parties qui sera défendeur dans l'action². Quand les biens revendiqués ont été saisis à la suite des indications données par le *judgment creditor*, le *master* ordonne que ce dernier soit constitué défendeur à la place du *sheriff*³.

D'autre part, si une action est déjà commencée contre le *sheriff* au sujet de la même affaire, la Cour ou le juge peut suspendre la procédure⁴ et ordonner qu'il soit décidé sur le tout en un seul jugement.

La r. 14 de l'Ord. 57 stipule de même que lorsqu'il a été nécessaire d'intenter plusieurs actions dans des divisions différentes de la Haute Cour ou devant des juges différents de la même division, toute décision prise au cours de la procédure d'*interpleader* lie toutes les parties engagées dans les autres actions.

Nous n'avons pas à exposer ici les règles générales qui gouvernent la procédure permettant d'aboutir à une décision, soit sur les questions de fait, soit sur les questions de droit. Qu'il nous suffise de noter que le tribunal est généralement assisté d'un jury lorsqu'il

1. En fait, comme nous l'avons vu, c'est le *master* qui remplace la Cour ou le juge jusqu'à cette phase de la procédure.

2. Ord. 57, r. 7.

3. *Brown v. Ludham* (1843) 6 Man. & Gr. 169.

4. Ord. 57, r. 6.

y a des questions de fait à trancher. Quant à la procédure, elle est réglée par les Orders 31 et 36 des R. S. C., 1883, s'il s'agit de décider sur des *issues* et par l'Order 34 si les parties sont d'accord sur les questions de fait (*special case*¹).

D) *Effets de l'« interpleader »*. — **135.** La procédure d'*interpleader* n'a pas seulement pour but d'obtenir une décision judiciaire au sujet du litige relatif aux biens saisis ou au produit de leur vente. Elle permet aussi au *sheriff* d'être protégé contre toute action en dommages de la part du *judgment creditor* ou du tiers revendiquant², pourvu toutefois qu'il ne se soit rendu coupable d'aucune faute³. Comme nous l'avons vu plus haut, il ne doit pas, par exemple, après avoir été avisé d'une réclamation, se dessaisir des biens qui en font l'objet pour les remettre à la personne qui les revendique. C'est en effet l'ordonnance rendue par le *master* sur l'*interpleader summons* qui décide de la question de la garde (*custody*) des biens revendiqués, jusqu'au jugement à intervenir. A moins que le tiers revendiquant fournisse une caution suffisante pour garantir le montant de la somme à recouvrer et les frais de l'instance en revendication, l'ordonnance prescrit généralement au *sheriff* de vendre les biens et de déposer le produit de la vente, déduction faite des frais, entre les mains de l'*Accountant-General* de la Haute Cour⁴.

1. Ord. 57, r. 13 et 9.

2. Ord. 57, r. 10 et 15.

3. *Lewis v. Jones* (1836) 2 M. & W. 203; *Winter v. Bartholomew* (1856) 11 Ex. 704; 26 L. T. (O. S.) 226.

4. Voir Appendice K, n° 53 des R. S. C., 1883; *Howell v. Dawson* (1884) 13 Q. B. D. 67. Dans le *case Wright v. Redgrave* (1879) 40 L. T. 106, il a été jugé qu'en conséquence de la s. 24 (5) du Judicature Act, 1873 (36-37 Vict., c. 66), le tribunal ne peut pas interdire qu'il soit procédé à une vente ordonnée par un *interpleader order*.

Au cas où le tiers revendiquant prétendrait avoir droit aux biens comme garantie d'un prêt, la r. 12 de l'Ord. 57 donne au tribunal le pouvoir d'ordonner la vente de tout ou partie des biens et d'en faire distribuer le produit de la manière qui lui semble le plus juste.

Le *sheriff* est tenu d'obéir à l'ordonnance lui prescrivant de vendre les biens saisis, sous peine de se rendre coupable de *contempt of court* et d'être passible d'emprisonnement¹.

Notons enfin que lorsqu'un préjudice considérable peut résulter de la vente des biens revendiqués avant qu'un jugement ait été rendu, comme par exemple lorsque ceux-ci sont nécessaires à la marche d'une affaire, le tribunal peut nommer un *receiver* afin de les gérer pendant la durée de l'instance². Le tiers revendiquant a d'ailleurs toujours le droit de joindre à sa demande en revendication une requête en vue d'obtenir qu'une injonction soit faite au *sheriff* pour l'empêcher de rester en possession des biens revendiqués et de procéder à leur vente³.

E) *Appel*. — 136. Le droit d'appel, dans la procédure d'*interpleader*, est réglé par la r. 11 de l'Ord. 57 qui stipule que, sauf dans les cas où il en est autrement ordonné par *statute*, toute décision rendue en vertu de la r. 8 comme matière sommaire, ou selon la procédure ordinaire, ne peut être frappée d'appel par le *judgment creditor* ou par le tiers revendiquant, sans une permission spéciale accordée par le tribunal. Cette

1. *Collins v. Cliff* (1863) 8 L. T. 466.

2. *Howell v. Dawson*, *supra*.

3. *Hilliard v. Hanson* (1882) 21 Ch. D. 69, C. A.; 47 L. T. 342.

rule a été modifiée et complétée en 1929 et précise les conditions dans lesquelles le droit d'appel peut être exercé.

F) *Frais (costs)*. — 137. Les frais (*costs*), dans la procédure d'*interpleader*, ne doivent pas être supportés par le *sheriff*, sauf en cas de faute professionnelle¹.

Si le *judgment creditor* admet la réclamation du tiers revendeur dans les quatre jours de la notification qui doit lui être faite, il est obligé de rembourser au *sheriff* les frais antérieurs à la date de l'avis faisant connaître à celui-ci qu'il accepte la revendication².

Lorsqu'au contraire le *judgment creditor* n'admet pas cette réclamation le *master* ou le juge devant lequel le litige a été porté met généralement les frais et dépens à la charge de la partie qui succombe³. Toutefois, si c'est le tiers revendeur, il ne peut être condamné qu'aux frais postérieurs à la date de sa réclamation⁴.

Au cas où chacune des deux parties obtient gain de cause dans une partie seulement de ses prétentions, les frais antérieurs à la préparation de l'*issue* (points à juger) sont à la charge du *judgment creditor* et les frais postérieurs sont divisés entre les parties en proportion de la réussite de leurs demandes⁵.

§ XII. — Vente des biens saisis (*sale*). Conditions générales. — A) *Delui*. — 138. Sauf en ce qui concerne

1. *Underden v. Burgess* (1835) 4 Dowl. 104; *Bland v. Belano* (1838) 6 Dowl. 293; *Searle et Co. v. Matheys* (1883) W. N. 176 (dictum du J. Field).

2. Ord. 57, r. 16.

3. Ord. 57, r. 15 et 17.

4. *Scales v. Sargeson* (1835) 4 Dowl. 231; *Goodman v. Blake* (1883) 19 Q. B. D. 77.

5. *Lewis v. Holding* (1840) 9 Dowl. 952; *Clifton v. Davis* (1856) 6 E. & B. 392.

les espèces et billets de banque, le *sheriff* n'a pas le droit de remettre au *judgment creditor* les *goods* et *chattels* saisis *in specie* en paiement de la dette née du jugement¹, ni de les retenir comme garantie des fonds qu'il aurait déboursés pour payer cette dette². Il doit donc procéder à la vente des biens saisis avec une diligence raisonnable, car en la retardant il pourrait porter préjudice à la fois au *judgment creditor*³, en permettant par exemple la présentation d'une demande en déclaration de faillite (*bankruptcy petition*), et au *judgment debtor* en conservant sous sa garde, pendant un temps exagéré, les lieux où se trouvent les biens saisis⁴.

Le *sheriff* n'est astreint à l'observation d'aucun délai minimum ou maximum entre la saisie et la vente (sous réserve du délai d'affichage en cas de vente aux enchères publiques), tout au moins lorsqu'il s'agit de l'exécution d'un jugement de la Haute Cour. Cependant, dans le *case Aysford v. Murray*, il a été jugé qu'un délai de plus d'une semaine pris par le *sheriff* pour vérifier l'exactitude d'un avis de faillite, était exagérément long.

Comme nous le verrons plus loin, lorsque le *sheriff* retarde la vente d'une manière exagérée ou refuse d'y procéder, le *judgment creditor* a le droit d'obtenir l'émission d'un *writ de venditioni exponas*.

B) *Forme de la vente*. — 139. En ce qui concerne la forme de la vente, la s. 145 du Bankruptcy Act, 1883⁵

1. *Thomson v. Clerk* (1596) Cro. Eliz. 504; *Bealy v. Sampson* (1689) 2 Vent. 93.

2. *Waller v. Weedale* (1604) Noy, 107.

3. *Aireton v. Davis* (1833) 3 Moo. & Scott, 138; *Aysford v. Murray* (1870) 23 L. T. 470.

4. *Carlile v. Perkins* (1822) 3 Stark 163; *Ash v. Dawnay* (1852) 8 Exch. 237. Le *sheriff* ne peut cependant être condamné à payer des dommages que si la preuve d'un préjudice est rapportée (*Re Essex (Sheriff of)*, *Terrell v. Fisher* (1862) 10 W. R. 796).

5. Stat. 46-47 Vict., c. 52. Cette section n'a pas été abrogée par le Bankruptcy Act, 1914.

stipule que lorsque les biens d'un débiteur sont saisis en vertu d'un *writ* d'exécution émis pour recevoir une somme d'au moins 20 l., frais compris, le *sheriff* doit les vendre aux enchères publiques (*by public auction*) et non par *bill of sale* ou contrat privé. En outre, la vente doit être affichée (*advertised*) pendant les trois jours qui la précèdent¹.

Une vente faite sans que ces formalités aient été observées n'en est pas moins valable², mais si les biens se trouvent ainsi vendus beaucoup au-dessous de leur valeur, la responsabilité du *sheriff* est engagée, aussi bien vis-à-vis du *judgment creditor* que du *judgment debtor*³.

La vente par contrat privé est de droit pour le *sheriff* lorsque le montant à recouvrer n'excède pas 20 l. ou lorsque le tribunal l'a dispensé de vendre aux enchères publiques⁴. Mais aux termes de la s. 12 du Bankruptcy Act, 1890⁵, non abrogée, lorsqu'il existe d'autres créanciers nantis de jugements, le tribunal ne peut autoriser la vente par contrat privé sans que ces autres créanciers soient avisés et puissent être entendus. D'après les *rules* faites en conformité de ces dispositions⁶, l'ordonnance accordant la dispense de vente aux enchères publiques est rendue sur une demande pré-

1. *Re Crook, Ex parte Hampshire (Sheriff of)* (1894) 10 R. 394. Autrefois, les frais d'affichage étaient à la charge du *sheriff*. Cf. *Braithwaite v. Marriott* (1862) 7 L. T. 363.

2. *Crawshay v. Harrison* (1894) 1 Q. B. 79.

3. *Mullett v. Challis* (1851) 6 Q. B. 239; *Hernaman v. Bowker* (1856) 11 Exch. 760; *Wright v. Child* (1866) L. R. 1 Exch. 358.

4. Bankruptcy Act, 1883 (46-47 Vict., c. 52), s. 145; *Re Rogers Ex parte Villars* (1874) 9 Ch. App. 432; *Hunt v. Fensham* (1884) 12 Q. B. D. 162.

5. Stat. 53-54 Vict., c. 71.

6. R. S. C., December 1890 incorporées dans les R. S. C., 1883, Ord. 43, r. 8-14.

sentée par *summons at chambers* et signifiée au *sheriff* qui est obligé de comparaître comme partie. Au reçu de la signification, celui-ci doit envoyer au demandeur une liste (*sheriff's list*) des noms et adresses de toutes les personnes à la requête desquelles lui ont été dénoncés d'autres *writs* d'exécution émis contre les biens du *judgment debtor*. Cette liste permet de signifier à chacun des créanciers la demande de dispense de vente aux enchères, de telle sorte qu'ils peuvent se présenter à l'audience et être entendus en même temps que les parties à l'exécution et le *sheriff*.

C) *Montant de la vente*. — 140. La vente des biens saisis doit être arrêtée dès qu'elle a produit la somme pour laquelle l'exécution est opérée¹, somme qui comprend : 1° le montant de la condamnation prononcée par le jugement; 2° les intérêts à compter de l'enregistrement du jugement au taux de 4 % par an, ou à un taux supérieur s'il en a été convenu un entre les parties²; 3° le *poundage* (droit proportionnel dû au *sheriff*) et les autres frais (*tees et expenses*) de l'exécution.

Rien n'empêche le *judgment creditor* de se rendre acquéreur des biens saisis, même par contrat privé, lorsque le *sheriff* n'est pas obligé de vendre aux enchères publiques, mais l'affaire doit être traitée loyalement : la vente peut être annulée si elle préjudicie aux intérêts du *judgment debtor*³.

D'une façon générale, d'ailleurs, le *sheriff* est tenu de vendre les biens saisis à un prix raisonnable, sous peine de voir sa responsabilité engagée vis-à-vis du

1. *Batchelor v. Vyse* (1834) 4 Moo. & Scott, 552.

2. R. S. C., Ord. 42, r. 16.

3. *Cookson v. Fryer* (1858) 1 F. & F. 328.

judgment creditor et même vis-à-vis du *judgment debtor*¹. Il n'est pas suffisant qu'il les adjuge à l'enchérisseur le plus offrant, si le prix offert est très inférieur à leur valeur². Aussi ne doit-il pas conduire la vente de manière à empêcher d'obtenir les meilleurs prix³.

Ainsi que nous le verrons plus loin, s'il ne peut trouver un prix raisonnable des biens saisis, il doit faire le *return* du *writ* en indiquant que les biens restent entre ses mains faute d'acquéreurs.

§ XIII. Circonstances empêchant la vente. — 141. Certains événements survenant au cours de l'exécution ont pour effet d'arrêter les poursuites et d'empêcher le *sheriff* de procéder à la vente des biens saisis :

1° Paiement par le « *judgment debtor* » du montant de la somme à recouvrer. — Il va sans dire que le *judgment debtor* peut à tout moment arrêter la procédure d'exécution en payant le montant de la somme due, ainsi que les frais. Lors de la remise du *writ*, le *judgment creditor* donne en effet un pouvoir implicite au *sheriff* pour recevoir ce qui lui est dû par le *judgment debtor* et lui en donner quittance. Aussi celui-ci n'est-il pas tenu de veiller à ce que les fonds soient effectivement versés au *judgment creditor*⁴ et peut-il être valablement libéré en les remettant au *bailiff* porteur du *warrant* d'exécution⁵.

2° Emission d'un « *writ of extent* ». — Malgré la saisie opérée par le *sheriff*, les droits du *judgment creditor*

1. *Wooddye v. Coles* (1595) Noy, 59, pl. 1; *Batchelor v. Vyse*, *supra*.

2. *Keightley v. Birch* (1814) 3 Camp. 521, 524.

3. Par exemple en composant les lots d'une manière peu rationnelle. Cf. *Wright v. Child* (1866) L. R. 1 Exch. 358.

4. *Rook v. Wilmot* (1590) Cro. Eliz. 209, pl. 4; *Taylor v. Baker* (1677) Free. (K. B.) 453; *Swinstead v. Liddal* (1697) Skin. 664 (dictum du C. J. Holt); 5 Mod. 296.

5. *Gregory v. Slowman* (1852) 1 E. & B. 360.

peuvent être primés par ceux de la Couronne si un *writ of extent* a été émis avant la vente des biens. Le *sheriff* doit donc ne pas procéder à cette vente lorsqu'il a été avisé de l'émission d'un *writ* de ce genre¹.

3° *Faillite du « judgment debtor »*. — La faillite du *judgment debtor* (ou, s'il s'agit de *companies*, leur liquidation par le tribunal), lorsqu'elle survient après la saisie, a pour effet d'empêcher la vente des biens. Si elle se produit après la vente, elle peut, dans certains cas, priver le *judgment creditor* du bénéfice de l'exécution. En raison de l'importance de cette question, nous allons étudier dans un paragraphe spécial les effets de la faillite du *judgment debtor* et de la liquidation d'une *company* sur les droits du *judgment creditor*.

§ XIV. — Effets de la faillite du « judgment debtor ».

— A) *Faillite survenant après la saisie et avant la vente*. — 142. Le but de la faillite étant de permettre une répartition équitable de l'actif du failli entre ses divers créanciers, son effet est de restreindre les droits acquis par le *judgment creditor* sur le produit de l'exécution. Les divers Bankruptcy Acts qui se sont succédés au cours du XIX^e siècle ont établi des règles fixant les droits du *judgment creditor* en cas de faillite de son débiteur. Ces règles, plusieurs fois remaniées et complétées, sont maintenant reproduites dans le Bankruptcy Act, 1914² qui est une loi de consolidation dont les différentes sections abrogent presque toutes celles des lois antérieures.

1. *Giles v. Grover* (1832) 1 Cl. & Fin. 72. Le *writ of extent*, émis autrefois par la Cour de l'Echiquier et utilisé comme voie d'exécution pour recouvrer les créances de la Couronne, ordonne au *sheriff* de se saisir de la personne et de tous les biens du débiteur. La clause de *capias* relative à l'arrestation du débiteur n'est pas ordinairement exécutée (Voir Mather, *A Compendium of Sheriff and Execution Law*, p. 170).

2. Stat. 4-5 Geo. 5, c. 59.

La s. 41 (1) du Bankruptcy Act, 1914¹ contient les dispositions suivantes : « Lorsque les biens d'un débiteur ont fait l'objet d'une exécution et qu'avant leur vente ou avant l'achèvement de l'exécution par la réception de son montant, notification est faite au *sheriff* qu'un *receiving order*² a été rendu contre le débiteur, le *sheriff* doit, s'il en est requis, remettre les biens saisis ou les fonds reçus en paiement à l'*Official Receiver*, mais les frais de l'exécution sont garantis par un privilège de premier rang sur les biens ou fonds ainsi remis et l'*Official Receiver* peut vendre les biens, en tout ou en partie, de manière à pourvoir au paiement de ces frais privilégiés ».

Il résulte de ce texte que la vente des biens saisis ne peut se poursuivre lorsqu'un *receiving order* a été rendu contre le *judgment debtor*. Le *sheriff* remet à l'*Official Receiver* (ou au *trustee* de la faillite si celui-ci est nommé) les biens saisis et toute somme reçue en avoir sur le montant de la créance du *judgment creditor*.

L'effet des dispositions des Bankruptcy Acts n'est pas toutefois d'annuler la saisie, mais de priver le *judgment creditor* du bénéfice de l'exécution au profit de l'ensemble des créanciers³. Aussi, dans le *case Wool-*

1. Remplaçant la s. 46 (1) du Bankruptcy Act, 1883 (46-47 Vict., c. 52) et la s. 11 (1) du Bankruptcy Act, 1890 (53-54 Vict., c. 71).

2. C'est-à-dire une ordonnance donnant pouvoir à l'*Official Receiver* du *Board of Trade* de contrôler et de gérer, dans l'intérêt des créanciers, le patrimoine du débiteur jusqu'à la nomination d'un *trustee* par les créanciers. Le *receiving order* n'équivaut pas à une déclaration de faillite; celle-ci n'a lieu que par l'*adjudication order* rendu après la première assemblée des créanciers, si le débiteur n'obtient pas un concordat (*composition deed*) ou s'il existe des motifs autorisant le tribunal à refuser la décharge (*discharge*) du débiteur. Il y a lieu de remarquer qu'en Angleterre, depuis 1869, toute personne adulte, même non commerçante, peut être déclarée en faillite. Il n'y a d'exception que pour la femme mariée non commerçante.

3. *Re Dizkibson, Ex parte Charrington et Co.* (1888) 22 Q. B. D. 187.

*ford's Estate Trustee v. Levy*¹ a-t-il été jugé que si l'*Official Receiver* s'abstient de demander, en vertu de la s. 41 (1) du Bankruptcy Act, 1914, que les biens saisis lui soient remis, le *sheriff* a le droit de procéder à leur vente, bien que le *judgment creditor* ne puisse bénéficier de l'exécution².

Cependant, en général, le *sheriff* est avisé du *receiving order* et doit abandonner, au profit de l'*Official Receiver*, la possession des biens saisis et les sommes qu'il peut avoir reçues. Mais tandis que le *judgment creditor* n'a plus droit au bénéfice de l'exécution, le *sheriff* conserve un privilège sur les biens saisis pour se faire rembourser les frais de l'exécution et le loyer payé au *landlord* en vertu des dispositions du Landlord and Tenant Act, 1709³. Aussi l'*Official Receiver* ou le *trustee* de la faillite peuvent-ils vendre tout ou partie des biens pour le désintéresser⁴.

Quant au *judgment creditor*, il est obligé de restituer également au *trustee* de la faillite tout paiement partiel qu'il peut avoir touché de son débiteur depuis la saisie. Dans le *case Re Ford, Ex parte Official Receiver*⁵, le *sheriff* avait abandonné la possession des biens saisis après le versement d'une partie de la créance par le

1. (1892) 1 Q. B. 772.

2. En raison des dispositions de la s. 15 du *Bankruptcy and Deeds of Arrangement Act*, 1913 (3-4 Geo. 5, c. 34) l'acquéreur des biens ainsi vendus par le *sheriff* obtient un titre inattaquable par les créanciers du *judgment debtor*.

3. Voir *infra*, n° 150.

4. Les frais privilégiés ne comprennent pas le *poundage* ou droit proportionnel dû au *sheriff* sur la somme à recouvrer (*Re Thomas* (1899) 1 Q. B. 66, 460 C. A.), ni les frais résultant de la possession des biens saisis au delà du temps nécessaire (*Re Finch, Ex parte Sheriff of Essex* (1891) 65 L. T. 466; *Re English and Ayling* (1903) 1 K. B. 680), ni les dépenses faites pour l'enlèvement et le transport des récoltes saisies sur pied (cf. *Re Woodham, Ex parte Conder* (1887) 20 Q. B. D 40; 58 L. T. 116).

5. (1900) 1 Q. B. 264.

débiteur au *judgment creditor* : il a été jugé que le *trustee* avait le droit de réclamer à ce dernier le montant de la somme encaissée. Cependant, dans le *case Re Jenkins*¹, il a été décidé au contraire que si, après l'abandon de la saisie, le *judgment creditor* est payé par une vente à lui faite par le *judgment debtor* avant le *receiving order*, le *trustee* ne peut exiger la restitution des biens reçus en paiement.

Si le versement effectué par le *judgment debtor* a précédé la saisie au lieu de la suivre, les dispositions de la s 41 (1) du Bankruptcy Act, 1914, ne sont pas applicables et le *judgment creditor* peut conserver les fonds à l'encontre du *trustee* de la faillite survenue postérieurement, bien que ce versement ait été fait dans le but d'éviter la saisie².

B) *Faillite survenant après la vente ou après le paiement de la créance à recouvrer.* — 143. Lorsque la faillite survient après la vente des biens saisis ou le paiement de la créance motivant les poursuites, le *judgment creditor* a le droit de conserver le bénéfice de l'exécution à l'encontre du *trustee* de la faillite du débiteur, si cette exécution a été achevée (*completed*) avant la date du *receiving order* et avant qu'il ait été avisé de la demande en déclaration de faillite ou de l'accomplissement d'un acte entraînant la faillite du débiteur.

Ces dispositions, contenues dans la sous-section I de la s. 40 du Bankruptcy Act, 1914³, sont complétées par celles de la sous-section 2 de la même section qui stipule que l'exécution contre les biens mobiliers (*goods*)

1. (1904) 90 L. T. 65.

2. *Bauer v. Hett* (1895) 2 Q. B. 51, 337.

3. Remplaçant la s. 45 du Bankruptcy Act, 1883 et la s. 11 du B.A., 1890.

est réputée achevée lorsque la saisie et la vente ont été effectuées.

Une double condition est donc nécessaire pour que le *judgment creditor* puisse avoir droit au bénéfice de l'exécution terminée par la vente des biens saisis ou par le paiement de la somme à recouvrer : il faut que l'exécution soit achevée, non seulement avant la date du *receiving order*, mais aussi avant que le *judgment creditor* ait eu connaissance, soit de la demande en déclaration de faillite (*bankruptcy petition*) présentée par le *judgment debtor* ou contre lui, soit d'un acte entraînant la faillite (*available act of bankruptcy*).

La s. 167 du Bankruptcy Act, 1914, définit un *available act of bankruptcy*, tout acte pouvant motiver une demande en déclaration de faillite à la date où a été présentée la demande sur laquelle a été basé le *receiving order*. Les cas dans lesquels un débiteur commet un *act of bankruptcy* sont déterminés par la section 1 (1) du Bankruptcy Act, 1914¹ et les restrictions apportées aux droits du *judgment creditor* par cet *act* ne sont pas applicables lorsque celui-ci a simplement connaissance que son débiteur est dans une situation embarrassée ou même qu'il est sous la menace d'une demande en déclaration de faillite, du moment qu'il ne se trouve pas dans l'un des cas définis par la s. 1 (1) du Bankruptcy Act, 1914.

Les différents paragraphes de cette sous-section énumèrent minutieusement les cas d'où il résulte qu'un débiteur se trouve en état d'être déclaré en faillite : transfert ou cession de ses biens au bénéfice de ses créanciers en général; cession, donation ou transfert

1. Remplaçant la s. 1 du B. A. 1890, modifiée par le Bankruptcy and Deeds of Arrangement Act, 1913, Sched. 2.

frauduleux; cession de biens ou création de privilèges avantageant un créancier au détriment des autres; le fait de quitter l'Angleterre ou de ne pas y revenir ou de refuser de recevoir ses créanciers; dépôt du bilan; émission d'une *bankruptcy notice*; avis de suspension de paiements. Aux termes du § (e) de cette même sous-section, un débiteur se trouve également en état d'être déclaré en faillite si une exécution a été opérée contre lui par la saisie de ses biens mobiliers, à la suite d'une action intentée près d'une Cour de justice ou d'un procès civil engagé à la Haute Cour et si les biens ont été vendus ou sont restés en la possession du *sheriff* pendant vingt-et-un jours, sous cette réserve que lorsqu'une action en revendication (*interpleader summons*) a été entamée relativement aux biens saisis, le temps qui s'écoule entre la date à laquelle l'assignation a été lancée et la date à laquelle cette procédure prend fin ou est abandonnée ne rentre pas en ligne de compte pour calculer la période de vingt-et-un jours.

En émettant un *writ* de *fieri facias* exécuté par la saisie et la vente des biens mobiliers du *judgment debtor*, un *judgment creditor* place donc ce dernier dans l'un des cas pouvant motiver une demande en déclaration de faillite¹. Cependant, dès la mise en application

1. Nous avons indiqué dans l'Introduction (n° 21) que, suivant les stipulations du Bankruptcy Act, 1914, s. 1 (1) (g), un *judgment creditor* peut mettre également un *judgment debtor* dans l'un des cas susceptibles de provoquer une demande en déclaration de faillite en émettant une *bankruptcy notice* ou sommation de payer dans un délai de sept jours le montant de tout ou partie d'une condamnation prononcée en vertu d'un jugement dont l'exécution n'a pas été suspendue. Faute de paiement dans le délai indiqué, le *judgment debtor* a commis un *act of bankruptcy* qui peut motiver une demande en déclaration de faillite de la part du *judgment creditor* ou d'un autre créancier (*Re Hastings* (1884) 14 Q. B. D. 189; *Re Powell* (1891) 2 Q. B. 324). Toutefois si le *judgment creditor* avait commis lui-même un *act of bankruptcy* dont le *judgment debtor* a eu connaissance, on ne pourrait fonder un *receiving order* sur le fait de n'avoir pas obtempéré à la sommation contenue dans la *bankruptcy notice* (*Re A debtor* (n° 211 de 1912) (1912) 2 K. B. 533, C. A.).

du Bankruptcy Act de 1869¹, il a été établi qu'un *judgment creditor* qui a émis contre le *judgment debtor* un *writ* d'exécution en vertu duquel le *sheriff* a saisi les biens de celui-ci, acquiert par le fait de la saisie un droit au bénéfice de l'exécution et ce droit l'emporte sur celui du *trustee* de la faillite commençant après l'exécution². Bien que la saisie suivie de vente constitue un acte de faillite (*act of bankruptcy*), elle ne suffit pas pour priver le *judgment creditor* du bénéfice de l'exécution, à condition : 1^o qu'un *receiving order* ne soit pas rendu avant qu'il ait touché du *sheriff* le montant de sa créance; 2^o qu'il n'ait pas eu connaissance d'une demande en déclaration de faillite présentée par son débiteur ou contre lui, ou bien de l'accomplissement d'un acte pouvant motiver une déclaration de faillite.

Le fait de faire exécuter son débiteur ne place donc pas le *judgment creditor* dans la situation d'avoir connaissance d'un *act of bankruptcy*, mais si après avoir fait procéder à une première saisie suivie de vente, il émet, dans les trois mois suivants, un second *writ* d'exécution contre le même débiteur, il n'a pas le droit de bénéficier de cette seconde exécution à l'encontre du *trustee* de la faillite de ce débiteur, même si le *sheriff* n'est pas avisé du *receiving order* avant de s'être dessaisi des fonds provenant de la seconde ventel On considère, en effet, que le *judgment creditor* avait connaissance de l'accomplissement d'un acte pouvant entraîner la faillite de son débiteur, en raison de la première exécution qu'il avait fait pratiquer contre lui⁴.

D'autre part, au cas où le paiement total par le

1. Stat. 32-33 Vict., c. 71.

2. Voir *Stater v. Pinder* (1871) L. R. 6 Exch. 228.

3. Voir *Ex parte Villars, Re Rogers* (1874) L. R. 9 Ch. 432; 30 L. T. 348.

4. *Re Husband Ex parte Dawes* (1875) L. R. 19 Eq. 438.

judgment debtor de la somme à recouvrer aurait rendu inutile la vente des biens saisis, le *judgment creditor* ne pourrait pas non plus retenir ce paiement en cas de faillite du *judgment debtor*, si le *sheriff* a conservé la possession des biens saisis pendant vingt-et-un jours au moins. Dans le *case Figg v. Moore Brothers*¹, où le *sheriff* avait été payé plus de vingt-et-un jours après la saisie, il a été jugé que le *judgment creditor* devait rembourser les fonds au *trustee* nommé à la suite de la déclaration en faillite du *judgment debtor* survenue postérieurement, puisque l'exécution et la possession des biens par le *sheriff* pendant vingt-et-un jours constituaient un acte pouvant entraîner la faillite. L'effet de la faillite remonte, en effet, à la date du premier *act of bankruptcy* et rétroagit à l'égard du *judgment creditor*, à moins qu'il se soit écoulé plus de trois mois entre la date du paiement et celle du *receiving order*².

Cette décision a été suivie dans les *cases Burns-Burns. Trustee v. Brown*³ et *Re Godding, Ex parte Trustee*⁴. Dans ce dernier *case*, le *judgment debtor* avait payé directement le *judgment creditor* pour éviter la vente de ses biens et le *sheriff* avait abandonné la saisie après paiement des frais. Neuf jours plus tard, le *judgment debtor* fut déclaré en faillite. Il a été jugé qu'une exécution opérée sur les biens mobiliers d'un *judgment debtor* n'est achevée, suivant les termes de la s. 45 du Bankruptcy Act, 1883 et de la s. 11 du Bankruptcy Act, 1890⁵, que par la saisie et la vente

1. (1894) 2 K. B. 690.

2. Voir *Re Chiandetti* (1921) 91 L. J. (K. B.) 70.

3. (1895) 1 Q. B. 324.

4. (1914) 2 K. B. 70.

5. Remplacées par les sections 40 et 41 du Bankruptcy Act, 1914.

des biens ou par le paiement total au *sheriff* de la somme à recouvrer, ainsi que par la rétention des fonds par ce dernier pendant quatorze jours, au cours desquels il doit ne pas avoir reçu d'avis de demande en déclaration de faillite contre le *judgment debtor*¹.

Un paiement total de la somme à recouvrer effectué avant la vente des biens équivaut donc à une exécution terminée suivant les termes de la section 41 (2) du Bankruptcy Act, 1914. Le droit du *judgment creditor* sur les fonds versés est donc opposable à celui du *trustee* de la faillite survenue ultérieurement, sous réserve toutefois de la période de quatorze jours pendant laquelle le *sheriff* doit retenir les fonds lorsqu'ils excèdent 20 l.

Si, au contraire, le paiement n'a été que partiel, l'exécution ne peut pas être considérée comme terminée, au cas où la faillite surviendrait dans les trois mois suivants et après l'abandon de la saisie². Cependant, dans le *case Re Fairley*³, il avait été pratiqué deux saisies n'ayant abouti qu'à satisfaire, en partie seulement, au paiement de la créance; une troisième saisie était restée infructueuse, les biens ayant été revendiqués avec succès par un tiers. Il a été décidé que l'exécution avait été achevée par les deux premières saisies, puisque tous les biens saisissables avaient fait l'objet de cette exécution.

C) *Obligations du « sheriff » lorsque le montant de la créance excède 20 l.* — **144.** Aux termes de la s. 41 (2) du Bankruptcy Act, 1914, lorsqu'une exécution est effectuée pour recouvrer une somme excédant 20 l.,

1. Voir *infra*, n° 144.

2. *Re Evans, Ex parte Salaman* (1916) H. B. R. 111.

3. (1922) 2 Ch. 791.

le *sheriff* doit, après la vente des biens saisis ou le paiement fait entre ses mains pour éviter la vente, déduire ses frais d'exécution du produit de la vente ou des fonds reçus et retenir le solde pendant quatorze jours. Si pendant ce délai il reçoit avis d'une demande en déclaration de faillite présentée par ou contre le *judgment debtor* et a en outre connaissance d'un *receiving order* rendu contre ce dernier à la suite de cette demande ou d'une autre, il doit verser le solde qu'il a retenu à l'*Official Receiver* ou au *trustee*, s'il en est nommé un lequel aura le droit de conserver la somme à l'encontre du *judgment creditor*.

Par interprétation de ce texte, il a été jugé que le délai de quatorze jours commence à courir dès le jour de la vente et non à partir du moment où le *sheriff* a reçu le produit de la vente¹. Mais lorsqu'en vertu du même *writ*, il y a eu deux ventes successives, le délai de quatorze jours ne court qu'à partir de la seconde².

D'autre part, il n'est pas nécessaire que le *receiving order* rendu pendant le délai de quatorze jours l'ait été à la suite de la demande en déclaration de faillite dont le *sheriff* a eu connaissance. Dans le *case Latter v. Jukes and Page*³, le *sheriff* avait été avisé d'une demande en déclaration de faillite et, avant l'expiration du délai de quatorze jours, le *receiving order* avait été prononcé à la suite d'une autre demande dont le *sheriff* n'avait reçu notification qu'après l'expiration de ce même délai de quatorze jours. Il a été jugé que le *trustee* avait le droit d'exiger le versement des fonds se trouvant entre

1. *Re Cripps, Ross et Co.* (1888) 21 Q. B. D. 472.

2. *Jones v. Parcell* (1883) 11 Q. B. D. 430.

3. (1927) 1 K. B. 17, C. A.

les mains du *sheriff*, contrairement à l'opinion émise à ce sujet dans un *case* plus ancien¹.

Quant au montant recouvré susceptible d'être retenu par le *sheriff* pendant quatorze jours lorsqu'il excède 20 l., il est établi qu'il doit être calculé en y comprenant, avec la condamnation en principal et les dépens, le *poundage* ou droit proportionnel dû au *sheriff*².

Le *judgment creditor* a d'ailleurs un moyen d'échapper au risque d'être privé du bénéfice de l'exécution en raison d'un *receiving order* rendu au cours du délai de quatorze jours pendant lequel le *sheriff* doit retenir les fonds : c'est d'émettre un *writ* pour une somme qui, augmentée des frais d'exécution, ne dépasse pas 20 l.³ ou bien encore, si la saisie a été opérée pour une somme supérieure, de ne faire vendre les biens que jusqu'à concurrence de cette somme⁴.

D) *Décès du « judgment debtor » son état d'insolvabilité.* — 145. Les restrictions apportées par les Bankruptcy Acts aux droits du *judgment creditor* ne s'appliquent pas au cas où le *judgment debtor* étant décédé insolvable, les créanciers présentent une demande en vue de faire administrer son patrimoine selon les règles de la faillite, en vertu de la s. 34 de l'Administration of Estates Act, 1925⁵. Mais si le décès du *judgment debtor* survient après la saisie et la vente de ses biens, le *sheriff* doit retenir les fonds pendant quatorze jours lorsque

1. Voir les observations du L. J. Vaughan-Williams dans *Watkins v. Barnard* (1897) 2 Q. B., p. 527.

2. *Re Bullen, Ex parte Liverpool Loan Co.* (1872) 7 Ch. 472; *Willey v. Hucks* (1909) 1 K. B. 760.

3. *Re Hinks, Ex parte Berthier* (1878) 7 Ch. D. 882.

4. *Turner v. Bridgett* (1882) 8 Q. B. D. 392.

5. Stat. 15, Geo. 5, c. 23, remplaçant la s. 10 du *Judicature Act*, 1875 et la s. 130 (5) du *Bankruptcy Act*, 1914. Voir *Hasluck v. Clark* (1899) 1 Q. B. 699.

leur montant excède 20 l. D'après le *case* le plus récent¹, il semble que les droits du *judgment creditor* ne soient pas opposables à ceux de l'administrateur du patrimoine du débiteur décédé insolvable.

E) *Cas où l'exécution est opérée contre une « partnership »*. — 146. Lorsqu'après la saisie des biens d'une *partnership*, un *receiving order* est rendu contre l'un des associés, il a été jugé que les dispositions de la s. 41 (2) du *Bankruptcy Act*, 1914, ne sont pas applicables au *judgment creditor* de la *firm* (raison sociale) et que l'*Official Receiver* n'a pas le droit de réclamer le produit de l'exécution à ce dernier².

Cependant, si la somme recouvrée est supérieure à 20 l., le droit du *judgment creditor* peut être mis en échec, en raison de ce que le *sheriff* est obligé de retenir la somme pendant quatorze jours : si durant ce délai, celui-ci est avisé du *receiving order*, il devra en faire le versement à l'*Official Receiver*.

§ XV. — Droits du « *judgment creditor* » au cas où l'exécution est opérée contre une « *company* » devenue insolvable. — A) *Avant le Companies Act*, 1929. — 147. Les dispositions des *Bankruptcy Acts* ne s'appliquent pas aux *companies* qui deviennent insolubles, en raison de ce qu'il ne s'agit par pour elles d'*acts of bankruptcy* accomplis par un individu, tels que les définissent ces *acts*³.

La liquidation du patrimoine d'une *company* insolvable se fait selon des règles spéciales qui sont exposées dans les *Companies Acts* et particulièrement dans

1. *Latier v. Jukes and Page* (1927) 1 K. B. 17, C. A.

2. *Dibb v. Brooke et Sons* (1894) 2 Q. B. 338.

3. *Re National United Investment Corporation* (1901) 1 Ch. 950.

ceux de 1862¹ et de 1890². Ces règles ont été consolidées par le Companies (Consolidation) Act, 1908³, lequel vient d'être remplacé par le Companies Act, 1929⁴ entré en application depuis le 1^{er} Novembre 1929.

Cette liquidation peut être : 1^o volontaire (*voluntary winding-up*); 2^o forcée (*compulsory*) et ordonnée par le tribunal (*winding-up by court*); 3^o mixte. Dans ce dernier cas, la liquidation, quoique volontaire, est faite sous la surveillance du tribunal (*winding-up under supervision of court*).

Les règles relatives à la liquidation des *companies*, selon l'un ou l'autre de ces trois modes, sont d'une application très générale et concernent, non seulement les *companies* formées conformément aux dispositions des *Companies Acts*, mais aussi celles constituées antérieurement et enregistrées conformément à ces *acts*, et enfin toutes les *companies* non enregistrées conformément à ces *acts*, et enfin toutes les *companies* non enregistrées, les *partnerships* ou autres associations qui comprennent plus de sept membres à la date de la demande de liquidation forcée.

La liquidation d'une *company*, lorsqu'elle est forcée ou faite sous la surveillance du tribunal, a pour effet de restreindre les droits des créanciers nantis de jugements, mais sous l'empire des dispositions du Companies (Consolidation) Act de 1908, reproduisant celles du Companies Act de 1862, ces droits n'étaient pas soumis à des restrictions aussi radicales que dans le cas de la faillite.

1. Stat. 25-26 Vict., c. 98.

2. Stat. 53-54 Vict., c. 63.

3. Stat. 8 Edw., 7, c. 69.

4. 19-20 Geo. 5, c. 23.

Aux termes des sections 142 et 211 de l'*act* de 1908, lorsqu'une *company* était mise en liquidation, soit par le tribunal, soit sous son contrôle, aucune exécution ne pouvait être pratiquée contre ses biens sous peine de nullité, à moins qu'une autorisation de poursuites ait été accordée par le tribunal¹.

D'autre part, lorsque l'exécution avait été opérée par la saisie des biens mobiliers de la *company* avant sa mise en liquidation, le tribunal avait le droit, en vertu de la s. 140 du même *act*, d'empêcher le *sheriff* de procéder à la vente de ces biens, s'il était saisi d'une demande de liquidation².

D'après le Companies Act de 1908, la mise en liquidation d'une *company*, à la différence de la faillite, n'arrêtait donc pas de plein droit l'exécution : elle était seulement susceptible d'être sans effet si le tribunal intervenait (*restrained proceedings*), mais dans certains cas, celui-ci refusait d'accorder une injonction arrêtant les poursuites³.

En outre, lorsque la saisie n'avait pas été opérée avant la présentation de la demande de liquidation, le *judgment creditor* avait le droit de s'adresser au tribunal pour obtenir l'autorisation de procéder à l'exécution et celui-ci avait un pouvoir discrétionnaire pour donner ou refuser l'autorisation, selon les circonstances⁴.

1. Voir *Re London et Devon Biscuit Co.* (1871) 12 Eq. 190; *Re Artistic Colour Printing Co., Ex parte Fourdrinier* (1882) 21 Ch. D. 510; *Re Stanley et Co. Ltd.* (1923) 155 L. T. Jo. 223. Voir aussi *The Opera, Ltd.* (1891), où le *sheriff* fut obligé de restituer au liquidateur des fonds reçus depuis le commencement de la liquidation.

2. *Re Hill Pottery Co.* (1866) 1 Eq. 649; *Re Plas-yn Mhowys Coal Co.* (1867) 4 Eq. 689; *Re Taylor, Ex parte Railway Steel et Plant Co.* (1878) 8 Ch. D. 183.

3. *Re Great Ship Co., Ltd, Parry's Case* (1863) 4 De G. J. & Sm. 63; *Ex parte Milwood Colliery Co., Ltd.*, (1876) 24 W. R. 898.

4. *Re Bastow et Co.* (1867) 4 Eq. 681; *Re Universal Desinfector Co.* (1875) 20 Eq. 162; *Armorduct Manufacturing Co., Ltd., v. General Incandescent Co., Ltd.*, (1911) 2 K. B. 143.

B) *Changements apportés par les Companies Act, 1929.* — 148. Cet état de choses a été sérieusement modifié par le Companies Act, 1929¹, dont les sections 268 et 269 contiennent des dispositions qui reproduisent *mutatis mutandis* celles des sections 40 et 41 du Bankruptcy Act, 1914.

Aux termes de la s. 268, lorsqu'un *judgment creditor* a procédé à une exécution contre les biens d'une *company* qui est ultérieurement mise en liquidation, il ne peut en conserver le bénéfice « à moins qu'il ait achevé cette exécution avant le commencement de la liquidation; en outre, si le *judgment creditor* a eu connaissance d'une assemblée générale réunie en vue de demander la liquidation, la date de la réunion de cette assemblée sera à son égard celle du commencement de la liquidation.

Cette section stipule qu'une exécution opérée sur les biens mobiliers est achevée par la saisie et la vente de ces biens.

Aux termes de la s. 269 (1) du même *act*, lorsque des biens mobiliers ont fait l'objet d'une exécution et qu'avant leur vente ou l'achèvement de l'exécution par le paiement total de la somme à recouvrer, le *sheriff* est avisé (a) de la nomination d'un liquidateur provisoire ou (b) d'une ordonnance ordonnant la liquidation (*winding-up order*) ou (c) du vote de la liquidation par l'assemblée générale, il doit, s'il en est requis, remettre les biens saisis ou les fonds reçus au liquidateur. Toutefois, il conserve sur eux un privilège de premier rang (*first charge*) pour se faire rembourser des frais de l'exécution.

1. Stat. 19-20 Geo. 5, c. 32.

La sous-section 2 de la s. 269 stipule que lorsqu'en vertu d'une exécution opérée pour une somme excédant 20 l., les biens mobiliers (*goods*) de la *company* ont été vendus ou la dette a été payée pour éviter la vente, le *sheriff* doit, après déduction des frais de l'exécution, conserver le solde des fonds reçus pendant quatorze jours, au cas où surviendrait avant l'expiration de cette période une ordonnance de liquidation judiciaire ou une résolution de l'assemblée générale décidant la liquidation volontaire de la *company*.

Il résulte de ces nouveaux textes que la liquidation, forcée ou volontaire, d'une *company* est assimilée maintenant à la faillite quant à ses effets à l'égard du *judgment creditor*. L'interprétation par la jurisprudence des dispositions des Companies Acts précédents n'offre donc plus qu'un intérêt rétrospectif.

§ XVI. — Effets de la vente. — 149. Par le fait de la vente, la propriété des biens saisis par le *sheriff* est transférée à l'acquéreur. Le *sheriff* donnait autrefois à celui-ci un *bill of sale*, mais ce document n'était pas nécessaire à la validité de la vente et il n'est plus d'usage d'en délivrer un. Le reçu remis habituellement et portant la nomenclature des biens vendus, n'a pas besoin d'être enregistrée comme *bill of sale* selon des dispositions des Bills of Sale Acts de 1878 et de 1893.

S'il s'agit d'un navire, aux termes des sections 2 et 24 du Merchant Shipping Act, 1894¹, la vente d'un navire anglais n'est parfaite que par le transfert opéré sur le registre où le navire est immatriculé. S'il ne s'agit que d'une part d'intérêt (*share*) dans le navire, le *sheriff* se fait enregistrer comme *transferee* de la part d'in-

1. Stat. 57-58 Vict., c. 60.

térêt, laquelle, est ensuite transférée par *bill of sale* à l'acquéreur¹.

Ainsi que nous l'avons vu (n° 115), la vente de *chattels* réels, tel qu'un *term of years*, se fait par *assignment*, sans saisie préalable. En vertu des dispositions de la s. 3 du Real Property Act, 1845² remplacées par celles de la s. 52 (1) du Law of Property Act, 1925³, il est nécessaire de dresser un *deed* (contrat sous sceau) pour que l'acquéreur soit investi du droit au *term of years* et puisse intenter une action d'*ejectment* au cas où il ne pourrait prendre possession des biens qui sont l'objet de ce *term of years*⁴. Le *sheriff* n'a pas en effet le pouvoir de mettre l'acquéreur en possession *brevi manu*, à moins que le *judgment debtor* consente à abandonner cette possession.

Quelle que soit la nature des biens, la vente effectuée par le *sheriff* n'est pas une vente en *market overt* et ne donne à l'acquéreur qu'un droit exactement égal à celui que possédait le *judgment debtor* sur les biens vendus. En d'autres termes, le bien est transmis à l'acquéreur avec toutes les charges et servitudes dont il était grevé entre les mains du *judgment debtor*⁵.

Cependant, bien que la vente soit faite sans garantie, l'acquéreur est maintenant protégé à plusieurs points de vue :

1° En raison des dispositions de la s. 15 du Bankruptcy and Deeds of Arrangement Act, 1913⁶, lorsque des

1. *Harley v. Harley* (1860) 11 Ir. Ch. R. 451.

2. Stat. 8-9 Vict., c. 106.

3. Stat. 15 Geo., 5, c. 20.

4. *Taylor v. Cole* (1789) 3 Term Rep. 292; *Doe d. Hugues v. Jones* (1841) 1 Dowl. (N. S.) 352; *Playfair v. Musgrove* (1845) 14 M. & W. 239.

5. *Wickham v. The New Brunswick and Canada Railway Co.* (1865) L. R. 1 P. C. 64; *Crane et Sons v. Ormerod* (1903) 2 K. B. 37.

6. Stat. 3-4 Geo. 5, c. 34. Cette section n'a pas été abrogée par le Bankruptcy Act, 1914.

biens se trouvant en possession du *judgment debtor* au moment de la saisie sont vendus par le *sheriff* (ou par un autre officier) sans qu'aucune réclamation n'ait été formulée relativement à ces biens, l'acquéreur possède un titre qui ne peut être attaqué par la personne qui pouvait les revendiquer à l'encontre du *sheriff*. Celle-ci ne peut en recouvrer la valeur qu'en conformément aux stipulations des Bankruptcy Acts, à moins qu'elle soit en mesure de prouver qu'il était possible, avec une diligence moyenne (*by reasonable inquiry*), de s'assurer que les biens n'étaient pas la propriété du *judgment debtor*.

2^o Bien qu'en conséquence des dispositions des Bankruptcy Acts¹, le débiteur qui laisse saisir et vendre ses biens puisse être déclaré en faillite, celle-ci ne peut préjudicier à l'acquéreur de bonne foi qui a acheté les biens vendus par le *sheriff* et, en aucun cas, le *trustee* de la faillite ne peut faire annuler la vente. Le Bankruptcy Act, 1914, dans sa s. 40, 3^e alinéa, s'exprime en effet ainsi : « Une exécution opérée par la saisie et la vente des biens mobiliers (*goods*) du débiteur ne peut être déclarée non valable pour la seule raison qu'elle constitue un acte pouvant entraîner la déclaration de faillite et la personne qui achète ces biens de bonne foi à une vente faite par le *sheriff* acquiert, dans tous les cas, un titre opposable au *trustee* de la faillite ».

Il n'en serait toutefois pas de même si le *judgment creditor* avait fait opérer deux exécutions en vertu de deux jugements rendus contre le même débiteur. Le *trustee* de la faillite pourrait faire annuler la vente ef-

1. Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59), s. 1 (1) (e) remplaçant la s. 46 du Bankruptcy Act, 1883 (46-47 Vict., c. 52).

fectuée à la suite de la seconde exécution, le débiteur étant déjà en faillite par le fait même de la première vente¹.

3° Les biens saisis par le *sheriff* sont exemptés du droit de saisie du *landlord*. Comme nous le verrons dans le paragraphe suivant, les droits du *landlord*, en cas de saisie, font l'objet de dispositions spéciales. L'acquéreur prend donc les biens libres de ce droit de saisie, mais s'il ne procède pas à leur enlèvement dans un délai raisonnable, il peut s'exposer à les voir saisir par le *landlord* pour paiement des loyers dus par le *judgment debtor* depuis la saisie et la vente², à moins que, par leur nature, ces biens ne puissent être déplacés³. S'il s'agit cependant de récoltes sur pied (*growing crops*), le *Landlord and Tenant Act*, 1851⁴ stipule qu'au cas où elles sont vendues en tout ou en partie en vertu d'un *writ* de *fieri facias*, elles restent susceptibles, tant qu'elles ne sont pas enlevées, d'être saisies par le propriétaire pour loyers échus depuis la saisie et la vente si les *goods* et *chattels* du locataire ne sont pas suffisants pour le désintéresser.

4° Ajoutons enfin, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'indiquer, que les droits de l'acquéreur ne peuvent être affectés ni en raison de ce que la vente a été frauduleuse à l'égard des autres créanciers⁵, ni de ce qu'elle a été effectuée en raison d'un *writ* de rang inférieur à un autre⁶, ni de ce que le *writ* a été annulé ou

1. Voir *Re Husband, Ex parte Dawes* (1875) L. R. 19 Eq. 438.

2. *Re Been Davis, Ex parte Pollen (Trustees)* (1885) 55 L. J. (Q. B.) 217; 54 L. T. 304; *Re Mackenzie, Ex parte Hertfordshire (Sheriff of)* (1899) 2 Q. B. 566, C. A.

3. *Wharton v. Naylor* (1848) 12 Q. B. 673.

3. Stat. 14-15 Vict., c. 25, s. 2.

5. *Christopherson v. Burton* (1860) 3 Exch. 160; *Imray v. Magnay* (1863) 11 M. & W. 267. Voir *supra*, n° 126.

6. *Smallcomb v. Cross and Buckingham* (1697) 5 Mod. 376; *Hutchinson v. Johnston* (1787) 1 Term Rep. 729. Voir *supra*, n° 109.

le jugement infirmé en appel¹.

§ XVII. — Paiement par privilège du loyer (*rent*) et des impôts (*taxes*). — A) *Loyer*. — 150. Nous avons vu plus haut (n° 128) qu'en droit anglais, comme en droit français, saisie sur saisie ne vaut. Il en résulte que lorsque le *sheriff* a pratiqué une saisie en vertu d'un *writ* de *fieri facias* et mis ainsi les biens du *judgment debtor* « *in custodia legis* », le *landlord* (propriétaire) ne peut plus les saisir en vertu de son droit propre de saisie pour se payer du loyer (*rent*) dû par son locataire (*tenant*)². Il n'y a d'exception, comme nous l'avons indiqué dans le paragraphe précédent, que pour les récoltes sur pied, lesquelles peuvent, en cas d'insuffisance des autres biens, être saisies par le *landlord* tant qu'elles n'ont été enlevées.

Bien que l'exercice de son droit de saisie soit entravé par les poursuites opérées contre son locataire, le *landlord* conserve cependant un privilège vis-à-vis du *judgment creditor*. Aux termes du *Landlord and Tenant Act*, 1709³, les *goods* et *chattels* d'un *judgment debtor* ne peuvent être saisis et vendus en exécution d'un *writ* de *fieri facias* émis en vertu d'un jugement de la Haute Cour, à moins que la partie à la requête de laquelle l'exécution a lieu paie au *landlord* le loyer dû par le locataire jusqu'à concurrence d'une année au maximum. Le *sheriff* est alors autorisé à saisir et à vendre des biens en quantité suffisante pour pouvoir verser au *judgment*

1. *Hoe's Case* (1600) 5 Co. Rep. 90b; *Drury's Case* (1601) 8 Co. Rep. 141b; *Manning's Case* (1609) 8 Co. Rep. 96b. Voir *supra*, n° 90.

2. Co. Litt. 47a; *Wharton v. Naylor*, *supra*; *Re Mackenzie, Ex parte Hertfordshire (Sheriff of)*, *supra*.

3. Stat. 8 Anne, c. 18, s. 1.

creditor à la fois le montant de la créance née du jugement et celui du loyer payé au *landlord*.

Dans le cas de locations faites à la semaine ou pour des périodes moindres qu'une année, les dispositions du Landlord and Tenant Act, 1709, sont modifiées par celles du stat. 7-8, Vict., c. 96 qui stipule dans sa s. 67 que le *landlord* ne peut réclamer au maximum que le loyer soit de quatre semaines, s'il s'agit d'une location à la semaine, soit de quatre termes, s'il s'agit d'une location pour une période moindre qu'une année.

Le privilège donné au *landlord* par ces deux *acts* a été étendu au locataire principal à l'égard de la saisie faite contre son sous-locataire¹, ainsi qu'au *mortgagee* (créancier hypothécaire) à qui le *mortgagor* (débiteur hypothécaire) a *attorned* sa propriété, c'est-à-dire la lui a remise en vertu d'un procédé spécial connu sous le nom de *warrant of attorney*².

Le droit au paiement du loyer par privilège est toutefois subordonné à certaines conditions :

1^o Il faut que la location (*tenancy*) ait été faite moyennant un loyer fixé à l'avance, pour le paiement duquel le *landlord* a un droit de saisie. S'il n'a pas été dressé d'acte par écrit, il est nécessaire de prouver qu'il s'agit d'une location à l'année faite en vertu d'un accord verbal³.

2^o Il faut que la location soit encore en cours. Il ne suffit pas que la saisie ait été opérée par le *sheriff* dans les six mois de son expiration, c'est-à-dire dans le délai pendant lequel le *landlord* a encore le droit de saisir

1. *Thurgood v. Richardson* (1831) 7 Bing. 428.

2. *Colyer v. Speer* (1820) 2 Brod. et Bing. 67; *Yates v. Ratlebe* (1860) 5 H. & N. 249.

3. *Risely v. Ryle* (1843) 11 M. & W. 16.

en vertu des sections 6 et 7 du Landlord and Tenant Act, 1809¹.

3° Il faut que le loyer soit dû à l'époque de la saisie et non échu postérieurement². S'il est convenu payable d'avance, il est considéré comme dû dès la date du paiement³. D'autre part, le droit du *landlord* au montant total du loyer n'est pas affecté par le fait que celui-ci avait l'habitude d'en faire remise d'une partie à son locataire⁴.

4° Il faut que le *landlord* ne soit pas le *judgment creditor* lui-même⁵, mais son droit subsiste lorsqu'il a pratiqué lui-même une saisie qu'il a ensuite abandonnée à la demande de son locataire⁶.

Le *sheriff* n'est pas obligé de s'enquérir lui-même si le *judgment debtor* doit des loyers arriérés à son propriétaire. C'est à celui-ci à l'en aviser⁷. Aussi n'a-t-il pas le droit de faire une saisie supplémentaire pour couvrir le montant du loyer avant d'avoir reçu une réclamation du *landlord*⁸. Mais dès qu'il a connaissance de l'existence de loyers arriérés il doit demander au *judgment creditor* de les payer jusqu'à concurrence d'une année. Bien qu'en fait ce soit la pratique habituelle, il n'est en effet nullement tenu d'avancer la somme ni même de la prélever sur les fonds provenant de la vente des biens.

1. *Hodgson v. Gascoigne* (1821) 5 B. & Ald. 88; *Cox v. Leigh* (1874) L. R. 9 Q. B. 333; 30 L. T. 494; *Lewis v. Davies* (1914) 2 K. B. 469, C. A.

2. *Hoskins v. Hnighi* (1813) 1 M. & S. 245; *Gwilliam v. Barker* (1815), 1 Price 274; *Reynolds v. Barford* (1844) 7 Man. & Gr. 449; *Re Benn Davies, Ex parte Pollen (Trustees)* (1885) 55 L. J. (Q. B.) 217; 54 L. T. 304.

3. *Harrison v. Barry* (1819) 7 Price, 690.

4. *Williams v. Lawsey* (1831) 8 Bing. 28.

5. *Taylor v. Lanyon* (1830) 6 Bing. 536.

6. *Wollaston v. Stadford* (1854) 15 C. B. 278.

7. *Smith v. Russell* (1811) 3 Taunt. 398; *Gawler v. Chaplin* (1848) 2 Exch. 503.

8. *Gawler v. Chaplin, supra.*

Si le *judgment creditor* ne désintéresse pas le *landlord*, le *sheriff* peut abandonner la possession des biens saisis sans procéder à leur vente et faire le *return* du *writ* en indiquant *nulla bona*¹, même au cas où la valeur de ces biens suffirait à payer et le loyer et le montant de la somme à recouvrer en vertu du *writ*².

Lorsque la vente a eu lieu sans que le *sheriff* ait été avisé de l'existence des loyers arriérés, le *landlord* peut obtenir une ordonnance³ lui permettant de toucher une année de loyer sur les produits de la vente qui se trouvent entre les mains du *sheriff*, mais si le *judgment creditor* en a reçu le paiement, celui-ci ne peut être contraint de reverser le montant du loyer⁴.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut (n° 142), la faillite du *judgment debtor* ne prive pas le *landlord* de son droit de toucher le loyer et le *sheriff* peut en retenir le montant sur les fonds qu'il remet à l'*Officiel Receiver* ou au *trustee* de la faillite⁵, mais depuis le Bankruptcy Act, 1914, le droit que possède le *landlord* en vertu du Landlord and Tenant Act de 1709 est maintenant réduit à six mois de loyer en cas de faillite du locataire, à moins que la réclamation du *landlord* ait été portée à la connaissance du *sheriff*, ou de l'officier pratiquant l'exécution, avant le commencement de la faillite. D'autre

1. *Wintley v. Freeman* (1841) 11 Ad. & El. 539; *Re Mackenzie, Ex parte Hertfordshire (Sheriff of)* (1899) 2 Q. B. 566, 575, C. A.; *Richett v. Green* (1910) 1 K. B. 253.

2. *Foster v. Hilton* (1831) 1 Dowl. (P. C.) 35; *Cocker v. Mausgrove* (1846) 9 Q. B. 223; *Thomas v. Mirehouse* (1887) 19 Q. B. D. 563 (dictum du M. R. Lord Esher).

3. La demande doit être faite par *motion* après avis (*notice*) au *sheriff*.

4. *Yates v. Ralledge* (1860) 5 H. & N. 249; *Dixon v. Wilks*, 9 Ir. C. L. R. 467.

5. *Re Mackenzie, Ex parte Hertfordshire (Sheriff of)*, *supra*; *Re Driver, Ex parte Lancashire (Sheriff of)* (1899) 43 Sol. Jo. 705. Voir aussi *Re Craig et Sons, Ex parte Hinchcliffe* (1916) 2 K. B. 497.

part, le *landlord* ne peut recouvrer les loyers pour une période postérieure à la date de sa réclamation (c'est-à-dire des loyers payables d'avance), à moins également que cette réclamation ne soit formulée avant le commencement de la faillite¹.

B) *Impôts (taxes)*. — **151**. Non seulement le loyer d'une année est payé par privilège en cas d'exécution sur les *goods* et *chattels* d'un *judgment debtor*, mais aussi certains impôts. Ce privilège a été établi par le Taxes Management Act, 1880² remplacé en ce qui concerne l'Income Tax par l'Income Tax Act, 1918³. La s. 88 (1) et (2) stipule que les *goods* et *chattels* d'un *judgment debtor* ne peuvent être saisis et vendus en exécution d'un *writ* de *fieri facias*, à moins que la partie à la requête de laquelle l'exécution a lieu paie au *collector* (percepteur), avant leur vente ou leur enlèvement, les impôts échus ou à échoir dans l'année où la saisie est faite, jusqu'à concurrence d'une année au maximum.

En cas de non paiement de ces impôts, le *collector* doit en obtenir le paiement en saisissant les *goods* et *chattels* de l'assujetti, en l'espèce le *judgment debtor*, malgré la saisie faite par le *sheriff*, et en procédant à leur vente.

Les impôts auxquels cet *act* s'applique sont : la taxe foncière, l'impôt sur les maisons habitées et les taxes sur la propriété et le revenu (*property and income taxes*). En outre, le *sheriff* doit retenir sur les produits de

1. Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59), s. 35 (2) *Bankruptcy and Deeds of Arrangements Acts* 1913 (3-4 Geo. 5, c. 34), s. 18 (2).

2. Stat. 43-44 Vict., c. 19.

3. Stat. 8-9 Geo. 5, c. 40.

l'exécution les taxes locales qui bénéficient du même privilège¹.

§ XVIII. Paiement du produit de la vente (*proceeds of sale*). — 152. Bien que la formule du *writ de fieri facias* indique que le produit de la vente devra être remis à la Cour (*bring into Court*), dès le temps de Lord Hardwicke, c'est-à-dire il y a près de deux siècles, on a reconnu que le *sheriff* a le droit et même l'obligation de le verser au *judgment creditor*².

En fait, les fonds provenant de la vente des biens saisis deviennent une dette pour laquelle le *sheriff* peut être actionné par le *judgment creditor* « *for money had and received*³ ». En cas de décès du *sheriff*, l'action peut être intentée contre ses représentants personnels : *executor* ou *administrator*⁴.

En outre, après un *return* du *writ* indiquant que l'exécution couvre en tout ou en partie la dette née du jugement, le *judgment creditor* a un autre moyen pour se faire verser les fonds retenus par le *sheriff* : c'est d'obtenir, par procédure sommaire, une ordonnance enjoignant à ce dernier de lui payer la somme indiquée dans le *return*, ordonnance qui, en cas de désobéissance, est sanctionnée par un *writ d'attachment*⁵.

Le *sheriff* est donc tenu de remettre tout de suite au *judgment creditor* le produit de la vente des biens saisis,

1. *St Maryleborne Vestry v. London (Sheriff of)* (1900) 1 Q. B. 111.

2. *Wharam v. Broughton* (1748) 1 Ves. Sen. 179, p. 183; *Giles v. Grover* (1832) 2 M. & Scott, 197 (remarques de Gaselee, p. 269); *Union Bank of London v. Lenanton* (1878) 3 C. P. D. 243, C. A.

3. *Dale v. Bircj* (1813) 3 Camp. 347; *Longdill v. Jones* (1816) 1 Starl. 345; *Jefferies v. Sheppard* (1820) 3 B. & Ald. 696; *Stockdale v. Hansard* (1840) 3 Per. et Dav. 330.

4. *Parkinson v. Gilford* (1639) Cro. Car. 539; *Gloucestershire Banking Co. v. Edwards* (1887) 20 Q. B. D. 107.

5. *Field v. Smith* (1837) 5 Dowl. (P. C.) 735; *Stockdale v. Hansard* (1840) 3 Per. et Dav. 330.

déduction faite des frais et, le cas échéant, des loyers et impôts payés par privilège. Mais si ce produit net est supérieur à la somme pour laquelle le *writ* a été émis, le surplus doit être versé au *judgment debtor*¹.

Toutefois, lorsque l'exécution a été effectuée pour une somme supérieure à 20 l., nous avons vu (n° 144) que le *sheriff* doit conserver les fonds pendant quatorze jours et ne les verser au *judgment creditor* qu'à l'expiration de ce délai, s'il n'a pas reçu avis d'une demande en déclaration de faillite suivie d'un *receiving order*. Nous avons vu également (n° 148) que depuis la mise en application du Companies Act, 1929, des dispositions semblables existent s'il s'agit d'une exécution opérée sur les biens d'une *company*.

Mais dans le cas d'une *company*, il peut se présenter un autre incident que celui de la liquidation, forcée ou volontaire, survenant avant l'achèvement de l'exécution. Ses biens mobiliers forment en effet généralement partie du gage « mobile » qui, sous le nom de *floating charge*, garantit les dettes obligatoires (*debentures*). Aussi, lorsque tout ou partie de ces biens ont été saisis et vendus par le *sheriff*, les porteurs d'obligations (*debenture-holders*) peuvent-ils intervenir pour faire valoir leurs droits et empêcher le *judgment creditor* de toucher le produit de la vente². Le tribunal nomme alors un *receiver* qui procède au règlement par voie d'*equitable execution*. Cependant, dans le cas où, à la suite d'une saisie et pour éviter la vente des biens, il a été convenu

1. *Underhill v. Wilson* (1830) 6 Bing. 697; *Harrison v. Paynter* (1840) 6 M. & W. 387.

2. *Tauton v. Warwickshire (Sheriff of)* (1895) 1 Ch. 734, appliquant le dictum du J. Lindley dans *Re The Opera, Ltd.* (1891) 3 Ch. 260; *Marshall v. Rogers et Co.* (1898) 14 T. L. R. 217.

avec le *judgment creditor* que la *company* s'acquitterait au moyen de paiements fractionnés par prélèvements sur ses recettes journalières, le *receiver* n'a pas le droit de revendiquer les fonds versés entre les mains du *sheriff* à la suite de cet arrangement¹.

§ XIX. « **Return** » du « **writ** » (retour). — A) *Cas où il est nécessaire*. — 153. Lorsqu'il s'est écoulé un délai raisonnable depuis l'époque où le *writ* a été remis au *sheriff*, le *judgment creditor* a le droit de demander un *return* indiquant ce qui a été fait. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné (n° 76), le *return* n'est pas une formalité indispensable pour parfaire l'exécution². En pratique, quand la dette née du jugement a été complètement recouvrée, le *return* n'est pas nécessaire, à moins que le *judgment creditor* le demande en vue d'obtenir une ordonnance contre le *sheriff* pour pouvoir toucher les fonds retenus par ce dernier³.

Par contre, le *return* est obligatoire lorsque rien n'a pu être saisi ou lorsque le produit de l'exécution ne couvre qu'une partie de la dette, ou bien encore lorsque le *sheriff* n'a pu trouver des acquéreurs offrant un prix raisonnable. Faute de *return*, le *judgment creditor* ne pourrait en effet émettre d'autres *writs* pour essayer de recouvrer sa créance d'une autre manière.

B) *Formules des « returns »*. — 154. A chacun des cas

1. *Robson v. Smith* (1895) 2 Ch. 118; *Robinson v. Burnell's Vienna Bakery Co. Ltd* (1904) 2 K. B. 624; *Heaton and Dugard, Ltd. v. Cutting Brothers, Ltd.* (1925) 1 K. B. 655.

2. *Mountney v. Andrews*, Cro. Eliz. 237; *Hoe's Case* (1600) 5 Co. Rep. 90a; *Re Hobson* (1886) 33 Ch. D. 493. Le *return* n'est pas non plus nécessaire pour qu'une exécution soit achevée suivant les termes employés dans les Bankruptcy Acts.

3. R. S. C., Ord. 52, r. 2.

qui peuvent se présenter, correspond une formule différente pour le *return* :

1^o *Return* de *fieri feci*. — Cette formule est employée quand le *sheriff* a pu saisir et vendre des biens en quantité suffisante pour recouvrer la somme indiquée dans le *writ*, avec les intérêts et les frais.

2^o *Return* de *nulla bona*. — Ce *return* se réfère aux cas suivants : absence de biens saisissables dans les limites du territoire sur lequel s'étend la compétence du *sheriff* (*bailiwick*)¹; insuffisance des biens saisis qui ont permis seulement de couvrir les frais de l'exécution et les loyers ou impôts privilégiés²; existence d'un ou de plusieurs *writs* ayant rang de priorité et insuffisance des biens pour satisfaire au montant de toutes les créances³.

Si le *judgment debtor* ne possède pas de biens dans le *bailiwick*; le *return* ne doit pas manquer de l'indiquer, mais le *sheriff* ne pourrait pas se contenter de dire qu'il n'a pu s'assurer si le débiteur possède ou non des biens saisissables, sa maison étant barricadée : un tel *return* pourrait être annulé⁴.

3^o *Return* dans le cas où les biens n'ont pu être vendus. La formule de ce *return* est : « Les *goods* et *chattels* saisis restent invendus faute d'acquéreurs ». Elle s'applique lorsqu'il ne s'est pas présenté d'acquéreur ou lorsque le prix offert est très inférieur à la valeur des biens. Dans ce dernier cas, le *sheriff* doit établir la valeur

1. *Milner v. Rawlings* (1867) L. R. 2 Exch. 249.

2. *Wintley v. Freeman* (1841) 11 Ad. & El. 539; *Heenan v. Evans* (1841) 1 Dowl. (N. S.) 204.

3. *Dennis v. Whetham* (1874) L. R. 9 Q. B. 345 (dictum du J. Archibald, p. 349).

4. *Munk v. Cass* (1841) 9 Dowl. 332.

à laquelle il estime les biens, mais il n'est pas engagé par les chiffres qu'il indique¹.

4° *Return* dans le cas où la dette n'est qu'en partie recouvrée. La vente des biens saisis peut n'avoir produit qu'une somme inférieure à celle qui devait être recouvrée en vertu du *writ*. Si d'autre part il n'existe pas d'autres biens à saisir ou si une partie des biens n'ont pas trouvé d'acquéreurs, le *return* sera un *return de fieri feci* pour la partie de la somme qui est recouvrée et, pour le reste, soit un *return de nulla bona*, soit un *return* indiquant que les biens sont invendus faute d'acquéreurs.

Il a été établi qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer dans le *return* le détail des biens vendus avec le prix atteint par chacun d'eux².

5° *Returns spéciaux*. — Qu'il nous soit permis de rappeler ici que lorsque le *sheriff* a donné mandat au *bailliff* d'une *franchise* ou *liberty* de procéder à une exécution, il n'a qu'à faire un *return* portant la mention « *mandavi ballivo* ».

Au cas où le débiteur est titulaire d'un bénéfice ecclésiastique, mais ne possède pas de biens mobiliers dans le *bailiwick*, le *sheriff* doit l'indiquer dans son *return*, afin de permettre au *judgment creditor* d'émettre un *writ de fieri facias de bonis ecclesiasticis* ou un *writ de sequestrari facias de bonis ecclesiasticis*³.

S'il s'agit d'un *writ de fieri facias de bonis testatoris* émis contre un *executor* ès qualités et que le *sheriff* n'a

1. *Barnard v. Leigh* (1815) 1 Stark. 43; *Winle v. Cheetwynd* (Lord) (1839) 7 Dowl. 554; *Chambers v. Coleman* (1841) 9 Dowl. 588; *Barion v. Gill* (1844) 1 Dow. & L. 593.

2. *Willett v. Sparrow* (1816) 6 Taunt. 576.

3. R. S. C., Ord. 43, r. 3. Voir *infra*, n° 208 à 217.

trouvé dans son *bailiwick* aucun bien dépendant de la succession du défunt (*testator*), le *return* est un *return* de *devastavit*.

Ajoutons enfin que lorsque le *writ* auquel le *return* s'applique a été émis avec d'autres contre le même *judgment creditor*, le *sheriff* doit spécifier qu'il a bien saisi en vertu de ce *writ*. Après avoir énuméré tous les *writs* qui lui ont été remis, il indique qu'il a saisi « en vertu du dit *writ* et conformément à son rang de priorité¹ ».

C) *Effets du « return »*. — 155. Après avoir effectué un *return* de *fieri feci*, le *sheriff* ne peut pas dénier qu'il a reçu le montant de la somme à recouvrer², ou tout au moins une partie, si le *return* est en partie de *nulla bona*³. En outre, il est responsable des biens saisis et non vendus pour la valeur indiquée dans le *return*, au cas où ils seraient enlevés de vive force (*rescued*), le débiteur étant considéré comme libéré dès l'époque de la saisie⁴.

Par contre, le *return* n'oblige pas le *sheriff* à verser les fonds au *judgment creditor* si le *judgment debtor* est déclaré en faillite⁵ ou si les biens saisis et vendus appartenaient en fait à une autre personne que le *judgment debtor*⁶.

Lorsque les indications portées dans un *return* sont fausses, le *judgment creditor* a le droit d'intenter contre

1. *Chambers v. Coleman* (1841) 9 Dowl. 588.

2. *Field v. Smith* (1847) 5 Dowl. 735.

3. *Rybot v. Peckham* (1778) 1 Term Rep., 731, n.

4. *Mildmay v. Smith* (1670) 2 Wms Saund. 343; *Stimson v. Farnham* (1871) L. R. 7 Q. B. 175; 25 L. T. 747.

5. *Standish v. Ross* (1849) 3 Exch. 527; Bankruptcy Act, 1914, s. 41 (2).

6. *Stimson v. Farnham*, *supra*.

le *sheriff* une action pour *false return*, s'il en est résulté pour lui un dommage¹.

§ XX. « *Writs* » émis pour aider à l'exécution d'un « *writ* » de « *fieri facias* ». — A) « *Writ* » de « *venditioni exponas* ». — 156. Nous avons vu que le *sheriff* est tenu de vendre les biens saisis en vertu d'un *writ* de *fieri facias* à un prix raisonnable : s'il n'en trouve qu'un prix insuffisant, il doit faire un *return* indiquant que les biens saisis restent invendus, faute d'acquéreurs. Après l'enregistrement de ce *return*, le *judgment creditor* a le droit d'émettre un *writ* de *venditioni exponas*.

De même que le *writ* de *fieri facias*, le *writ* de *venditioni exponas* est une création de la *common law*. Les R. S. C., 1883, n'ont fait que confirmer la pratique existant en la matière².

Ce *writ* constitue en fait une instruction ordonnant au *sheriff* d'exécuter le *writ* de *fieri facias* d'une manière particulière³. Son émission n'entame pas une nouvelle procédure : c'est simplement un moyen pour aider à terminer l'exécution du *writ* précédemment émis. Il contient en effet commandement d'*exposer* pour la vente et de vendre les *goods* et *chattels* saisis, au meilleur prix possible. En possession de ce *writ*, le *sheriff* peut procéder à la vente sans engager sa responsabilité, au cas où les biens n'atteindraient pas un prix égal à leur valeur réelle⁴. Aussi est-il tenu de vendre, sous

1. *Wylie v. Birch* (1843) 4 Q. B. 566, 577; *Smallcombe v. Olivier* (1844) 13 M. & W. 77; *Levy v. Hale* (1859) 29 L. J. (C. P.) 127; 1 L. T. 132.

2. Ord. 43, r. 2 et r. 5. Pour la formule du *writ*, voir Appendice H, n° 4 des R. S. C.

3. *Keighley v. Birch* (1814) 3 Camp. 521; *Hughes v. Rees* (1838) 4 M. & W. 468; 7 Dowl. (P. C.) 56.

4. Dictum du C. J. Lord Ellenborough dans *Keighley v. Birch*, *supra*, p. 523; *Slye's Case*, Godb. 276, pl. 390.

peine de se rendre coupable de négligence¹.

Le *writ de venditioni exponas* est d'ailleurs souvent employé pour activer l'exécution et obliger le *sheriff* à vendre les biens saisis, lorsque la vente est retardée par suite de négligence ou de mauvaise volonté². Si, en possession d'un *writ de venditioni exponas*, le *sheriff* persiste dans son attitude et se refuse à procéder à la vente, il peut être l'objet d'un *writ de distringas* adressé au *coroner*³, c'est-à-dire que ses biens peuvent être saisis, ou bien encore le tribunal peut ordonner son emprisonnement⁴.

B) « *Writ* » de « *distringas nuper vicecomitem* ». — 157. Le *writ de distringas nuper vicecomitem*⁵ est émis également pour aider à terminer l'exécution, lorsque le *sheriff* a cessé ses fonctions après avoir fait un *return* indiquant que les biens restent invendus entre ses mains, faute d'acquéreurs.

Ce *writ* est adressé au nouveau *sheriff* et lui ordonne de saisir les *goods* et *chattels* de son prédécesseur en raison de ce que celui-ci n'a pas vendu les biens qu'il avait saisis⁶. La pratique usuelle est de saisir pour une somme arbitraire de 40 *shillings*, puis d'obtenir du tribunal l'autorisation de pratiquer une saisie suffisante pour couvrir le montant de la dette née du jugement, ainsi que les frais, y compris ceux occasionnés par le retard⁷.

1. *Mahony v. Blake* (1832) 1 Alc. & N. 115; *Aireton v. Davies* (1833) 9 Bing. 740; *Jacobs v. Humphrey* (1834) 2 Cr. & M. 413.

2. Dictum de Lord Mansfield dans *Cameron v. Reynolds* (1776) Cowp. 403.

3. *Clerk v. Withers* (1704) 6 Mod. Rep. 290, 300.

4. *Hughes v. Rees* (1838) *supra*; *R. v. Berks (Sheriff of)* (1839) 8 Dowl. 97.

5. R. S. C., Ord. 43, r. 5.

6. *Chutterbuck v. Jones* (1812) 15 East, 78; *Ruston v. Hatfield* (1819) 3 B. & Ald. 204.

7. *Nowell v. Underwood* (1836) 5 Dowl. (P. C.) 229.

Depuis le Sheriffs Act, 1887, qui permet au *sheriff* cessant ses fonctions de transmettre à son successeur les *writs* non entièrement exécutés, sans être obligé de recourir à un formalisme compliqué, le *writ de distringas nuper vicecomitem* n'est plus d'application courante¹.

§ XXI. Frais de l'exécution (*costs and expenses*).—

A) *Historique*. — 158. Selon l'usage établi par la *common law* et confirmé par le *statute* de Westminster I, le *sheriff* ne pouvait prendre aucune rémunération pour exercer ses fonctions². Il était tenu d'exécuter gratuitement les *writs* de *fieri facias*, comme les autres *writs*, et n'avait même pas le droit de recouvrer ses frais, soit contre le *judgment debtor*, soit contre le *judgment creditor*³.

Le *statute law* vint cependant à son aide et le premier *act* qui l'ait autorisé à se faire rémunérer est le stat. 29 Eliz., c. 4. Cet *act* établit le droit au *poundage*, c'est-à-dire à un pourcentage sur la somme à recouvrer en vertu du jugement. Mais ce pourcentage n'étant pas prélevé sur les biens saisis en sus du principal était à la charge du *judgment creditor*⁴.

Les choses restèrent en cet état jusqu'à ce que le *statute law* intervînt à nouveau et par la s. 5 du stat. 43 Geo. III, c. 46, autorisât le *sheriff* à prélever le *poundage* en sus de la somme à recouvrer pour le *judgment creditor*. Cette disposition fut reproduite dans le Common Law Procedure Act, 1852⁵, puis dans les R. S. C., 1883, Ord. 42, r. 15.

1. Voir *supra*, n° 68 et n° 79.

2. 2 Co. Inst. 209.

3. Dictum du C. B. Pollock dans *Braithwaite v. Marriott* (1862) 7 L. T. 363; *Woodgate v. Knatchbull* (1787) 2 Term Rep. 148.

4. *Rawstorne v. Wilkinson* (1815) 4 M. & S. 256.

5. Stat. 15-16 Vict., c. 76.

En dehors du *poundage*, il était fort douteux que le *sheriff* puisse réclamer d'autres sommes comme débours ou rémunération. La question fut réglée par le stat. 7 Will. 4 et 1 Vict., c. 55, en exécution duquel on dressa une table des droits ou frais légaux (*fees*) que le *sheriff* pouvait recouvrer. Cet act a été abrogé par le Sheriffs Act, 1887¹ qui, dans sa s. 20 (2) stipule qu'un *sheriff* peut demander, prendre et recevoir les *fees* et le *poundage* tels qu'ils seront fixés par *order*.

Les *fees* furent fixés selon un tarif ajouté en annexe au *general Order* du 31 août 1888, lequel a été modifié, en ce qui concerne le *writ* de *fieri facias*, par les *Statutory Rules et Orders* du 8 juillet 1920². En vertu de cet *order*, les frais qui peuvent être réclamés par le *sheriff* sont fixés tantôt exactement, tantôt entre certaines limites, tantôt suivant « la somme réellement et raisonnablement payée ». Il est stipulé en outre que le montant des frais à payer seront taxés par un *master* de la Cour Suprême ou un *district registrar* de la Haute Cour suivant le cas, lorsque le *sheriff* et la partie qui doit payer les frais ne sont pas d'accord³.

B) « *Poundage* » (*pourcentage*). — 159. Ainsi que nous venons de le voir, le *poundage* fait l'objet de dispositions spéciales et reste distinct des autres frais, débours ou rémunérations⁴. Il consiste en un droit de 1 shilling ou 12 pence par l. (livre sterling) sur les sommes égales

1. Stat. 50-51 Vict., c. 55.

2. Voir *The Annual Practice*, 1930, p. 1842-1846 ou *The Yearly Practice of The Supreme Court*, 1930, p. 2179-2181.

3. A ce sujet, il a été jugé dans le *case Union Bank of Manchester v. Grundy* (1924) 1 K. B. 833; 131 L. T. 49, C. A.) qu'il ne peut être fait appel de la décision d'un *district registrar*, mais que d'autre part lorsque le différend repose sur une question de principe, il doit être tranché par voie d'action.

4. Le tarif de frais du 1^{er} août 1888 réserve en effet le droit du *sheriff* au *poundage*.

ou inférieures à 100 l. et de 6 pence pour chaque l. au-dessus de 100. Le droit est calculé sur la somme à recouvrer en vertu du jugement et non sur le produit de la vente¹, même si celui-ci est supérieur à cette somme², à moins que le surplus soit versé au *landlord* en paiement de loyers arriérés, auquel cas le *poundage* est dû également sur le montant des loyers³.

Le *sheriff* n'a droit au *poundage* que lorsque la vente a effectivement eu lieu⁴ et on en a déduit qu'il ne peut le réclamer si, ayant saisi des biens qui n'étaient pas ceux du *judgment debtor*, il a dû en abandonner la possession⁵ ou si, en raison de la faillite du *judgment debtor*, il a dû remettre les biens saisis à l'*Official Receiver* ou au *trustee* de la faillite⁶.

Il y a toutefois à cette règle plusieurs exceptions : si, après la saisie, le *judgment debtor* paie le montant de la dette, le *sheriff* a le droit de recouvrer son *poundage*⁷. De même si, après la saisie, un compromis intervient entre le *judgment creditor* et le *judgment debtor*⁸, le *poundage* est dû sur la somme effectivement payée par ce dernier⁸. Mais si deux *writs* ont été émis dans deux comtés différents et que la dette née du jugement a été

1. *Bridge v. Cage* (1605) Cro. Jac. 103; *Re Purcell* (1884) 13 L. R. Ir. 489.

2. *Byrne v. Hutchinson* (1875) 9 Ir. R. C. L. 75.

3. *Davies v. Edmonds* (1843) 12 M. & W. 31.

4. *Miles v. Harris* (1862) 12 C. B. (N. S.) 550; 6 L. T. 649.

5. *Bilke v. Havelock* (1813) 3 Camp. 374; *Newman v. Merriman* (1872) 26 L. T. 39.

6. *Bankruptcy Act*, 1914, s. 41 (1) (2). Le *poundage* n'est pas compris dans les frais d'exécution pouvant être prélevés sur les biens saisis ou sur les fonds reçus du débiteur contre lequel le *receiving order* est rendu. Voir *Re Ludmore* (1884) 13 Q. B. D. 415; *Re Thomas, Ex parte Middlesex (Sheriff of)* (1899) 1 Q. B. D. 460, C. A.; *Re Rogers, Ex parte Sussex (Sheriff of)* (1911) 1 K. B. 641 C. A.

7. *Miles v. Harris* (1862) 12 C. B. (N. S.) 550; *Mortimer v. Cragg* (1878) 3 C. P. D. 216, C. A.; 38 L. T. 116.

8. *Alchin v. Wells* (1793) 5 Term Rep. 470; *Roe v. Hammond* (1877) 2 C. P. D. 300.

payée à la suite de la saisie pratiquée par l'un des *sheriffs*, l'autre n'a pas droit au *poundage*¹.

C) « *Fees* » et « *expenses* » (*autres frais*). — 160. En dehors du *poundage*, le *sheriff* a droit à certaines rémunérations : frais d'enquête, émoluments pour saisie, frais de déplacement (*mileage*), frais de garde (*man in possession*), transport ou emmagasinage des biens saisis, frais d'affichage de la vente, émoluments du commissaire-priseur. Ces rémunérations sont actuellement fixées par le tarif du 8 juillet 1920² et le *sheriff* a le droit de les prélever, même si le *judgment creditor* n'est pas muni d'une ordonnance lui permettant de recouvrer les dépens³.

Par contre, aucune somme autre que celles prévues au tarif ne peut être retenue sur le produit de la vente, ni réclamée soit au *judgment creditor*, soit au *judgment debtor*⁴. Il n'en serait autrement que si le *sheriff* avait engagé une dépense d'accord avec l'une ou l'autre partie⁵.

En outre, il a été jugé que lorsque plusieurs *writs* lui sont remis pour être exécutés contre le même débiteur, le *sheriff* n'a pas le droit de prélever des frais de saisie pour chacun des *writs*, à moins qu'une nouvelle saisie dans un endroit différent ait en fait été nécessaire après la première⁶. De même, les frais de garde des biens saisis (*man in possession*) ne peuvent être recouvrés qu'une seule fois⁷.

1. *Lee v. Dangar, Grant et Co.* (1892) 2 Q. B. 337.

2. Voir *The Annual Practice*, 1930, p. 1842-1846 ou *The Yearly Practice of the Supreme Court*, 1930, p. 2179-2181.

3. *Armitage v. Jessop* (1866) L. R. 2 C. P. 12; 15 L. T. 214. Les frais de l'exécution sont en effet distincts de ceux de l'action.

4. *Slater v. Hames* (1841) 7 M. & W. 413; *Usher v. Walters* (1843) 4 Q. B. 553; *Re Woodham, Ex parte Conder* (1887) 20 Q. B. D. 40; 58 L. T. 116.

5. *Re Hurley* (1893) 5 R. 390; *Re Beeston* (1899) 1 Q. B. 626.

6. *Re Wells* (1893) 68 L. T. 231.

7. *Glasbook v. David* (1905) 1 K. B. 615.

Le *sheriff* et son agent d'exécution sont tous deux personnellement responsables des frais ou rémunérations indûment réclamés et ils peuvent être condamnés à les rembourser¹. D'autre part, le fait de demander intentionnellement une somme supérieure aux frais légalement autorisés, constitue un délit : la personne qui s'en est rendue coupable est passible d'une amende de 200 l., sans préjudice des dommages à payer à la partie lésée. De plus, elle peut être inculpée de *contempt of court* et punie d'emprisonnement². L'action doit être intentée dans le délai de deux ans à compter de la date du délit et s'il s'agit de poursuites exercées par procédure sommaire, avant la fin de la première session d'assises tenue après que le délit a été commis³.

D) *Recouvrement des frais (poundage, fees and expenses) par le « sheriff »*. — 161. En vertu de la r. 15 de l'Ord. 42 des R. S. C., la partie qui a le droit de poursuivre l'exécution peut prélever le *poundage*, les *fees* et *expenses* de l'exécution en sus de la somme à recouvrer.

Cette *rule* pose donc le principe que les frais d'exécution sont dus par le *judgment debtor*, mais le *sheriff* ne peut pas les recouvrer sur ce dernier autrement qu'en les prélevant sur le produit de la vente des biens saisis⁴. Il s'en suit que si l'exécution du *writ* se trouve arrêtée, par exemple en raison du paiement de la dette ou d'un arrangement survenu entre les parties, le *sheriff* n'a pas le droit de retenir une partie des biens saisis pour se payer des frais, sous peine de se voir intenter une action

1. *Rumsey v. Tefnell* (1824) 2 Bing. 255; *Pilkington v. Cooke* (1847) 16 M. & W. 615.

2. *Sheriffs Act*, 1887 (50-51 Vict., c. 55), s. 29 (2).

3. *Ibid.*, s. 29 (7).

4. *Sneary v. Abdy* (1876) 1 Ex. D. 299; 34 L. T. 801.

de *trouver*¹.

Le *sheriff* ne pouvant s'adresser directement au *judgment debtor* pour être défrayé de ses débours², il était assez naturel qu'il pût en réclamer le paiement au *judgment creditor*. Cependant, il n'en est ainsi que depuis le tarif de 1888 : auparavant, de nombreux *cases* avaient établi qu'en chargeant le *sheriff* de l'exécution du *writ*, le *judgment creditor* n'encourait aucune responsabilité quant aux frais d'exécution³.

Actuellement, il est admis que le *sheriff* a le droit de recouvrer sur le *judgment creditor* son *poundage* et ses autres frais quand l'exécution est restée infructueuse ou a été arrêtée sans qu'aucune faute puisse lui être imputée⁴, ou bien encore quand le jugement ou le *writ* ayant été annulé, il est obligé de rembourser le produit de la vente au *judgment debtor*⁵. De même, dans une procédure d'*interpleader*, le tribunal peut ordonner au *judgment creditor* de payer au *sheriff* les frais relatifs à la garde des biens saisis depuis le moment où l'*interpleader* a été engagé⁶.

Notons que les frais d'une exécution restée infructueuse peuvent être ajoutés à ceux d'une exécution opérée en vertu d'un *writ* ultérieur⁷, excepté toutefois ceux occasionnés par une procédure d'*interpleader*⁸

1. *Sneary v. Abdy* (1876) 1 Ex. D. 299; 34 L. T. 801.

2. *The Marquis of Salisbury v. Ray* (1860) 8 C. B. (N. S.) 193; *Re Long, Ex parte Cuddeford* (1888) 20 Q. B. D. 316; 58 L. T. 664.

3. *Bridge v. Cage* (1603) Cro. Jac. 103; *Cole v. Terry* (1861) 5 L. T. 347.

4. Voir *Order* du 31 août 1888; *Madeley v. Greenwood* (1897) 42 Sol. Jo. 34; *Pirle v. Stewart* (1899) 2 Ir. R. 546; *Montague v. Davies, Benachi et Co.* (1911) 2 K. B. 595; *The Ile of Ceylan* (1922) P. 256.

5. *Rawstorne v. Wilkinson* (1815) 4 M. & S. 259; *Bunbury v. Matthews* (1844) 1 Car. & Kir. 380; *Maybery v. Mansfield* (1846) 9 K. B. 754; *Marshall v. Hicks* (1847) 10 Q. B. 15; *Royle v. Busby and Son* (1880) 6 Q. B. D. 171, C. A.

6. Dictum du J. Fitzgerald dans *Yates v. Meehan* (1860) 11 Ir. C. L. R. App. 1.

7. *Bayley v. Potts* (1838) 8 Ad. & El. 272.

8. *Hammond v. Nairn* (1841) 9 M. & W. 221.

CHAPITRE III

LE WRIT D'ELEGIT

§ I. — **Définition Historique.** — 162. De même que le writ de *fieri facias*, le writ d'*elegit* est employé pour mettre à exécution un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent, mais tandis que le premier est dirigé contre les *goods* et *chattels*, y compris les *chattels* réels, du *judgment debtor*, le second vise à obtenir le paiement sur ses biens fonds (*lands*).

Le writ d'*elegit* est une création du *statute law*. Selon la *common law*, lorsqu'un particulier poursuivait l'exécution d'un jugement condamnant au paiement d'une dette de dommages, il ne pouvait faire saisir ni la personne ni les biens fonds de son débiteur, sauf dans des cas spéciaux¹. Si le débiteur avait été privé de sa liberté, il n'aurait pu en effet remplir ses devoirs militaires envers le roi et son pays. La possession de ses biens fonds ne devait pas davantage lui être enlevée pour ne pas l'empêcher de cultiver son domaine, ce qui eût été contraire à l'intérêt public².

1. 2 Co. Inst. 394.

2. Les deux seuls cas dans lesquels le créancier pouvait prendre possession de biens fonds étaient les suivants : 1° quand le créancier était le roi; 2° quand le *judgment debtor* avait été condamné comme héritier du véritable débiteur.

Une autre raison d'ailleurs gênait la saisie des biens fonds en vertu d'un *writ* d'exécution émis par un particulier : c'est qu'à la suite de la saisie, la possession en serait passée à un étranger, c'est-à-dire à une personne autre que celle qui en avait été gratifiée par le *lord* selon le système féodal¹.

Le *judgment creditor* ne pouvait recouvrer sa créance que sur les *goods* et *chattels* du *judgment debtor* et sur les revenus (*profits*) de ses biens fonds. Dans ce but, il pouvait émettre un *writ* de *levari facias* qui ordonnait de prélever (*levy*) le montant de la dette sur les biens réels et personnels (*lands* et *goods*) du *judgment debtor* et en vertu duquel le *sheriff* pouvait saisir les biens personnels et recevoir les revenus (*rents* et *profits*) des biens fonds jusqu'à ce que le *judgment creditor* soit rempli de sa créance². Ce *writ* n'était déjà plus en usage au temps de Blackstone, le *writ* d'*elegit*, beaucoup plus avantageux pour le créancier l'ayant supplanté. Lorsque les biens fonds purent faire l'objet d'une aliénation, le débiteur n'avait en effet qu'à vendre ses immeubles pour mettre en échec le *writ* de *levari facias* émis contre lui.

Ce fut vers la fin du XIII^e siècle, en 1285, que le *statute* de Westminster II³ stipula que le *judgment creditor* pourrait, à son choix (*election*), émettre un *writ* de *fieri facias* pour obtenir le paiement de la somme à recouvrer ou demander que tous les *chattels* du *judgment debtor* (sauf ses bœufs ou autres animaux nécessaires au labour), ainsi que la moitié des biens fonds de celui-ci

1. Gilbert, *Execution*, p. 32.

2. Blackstone, *Commentaires*, III, p. 417, édit. 1811.

3. Stat. 13 Edw. I, c. 18.

lui soient remis pour qu'il les détienne et en jouisse jusqu'à complet paiement de la dette. Le *writ* émis dans ce dernier cas prit le nom de *writ d'elegit*¹.

Le *statute* de Westminster II apporta donc une grande amélioration dans la situation du *judgment creditor* en lui permettant de réaliser ses droits sur les biens fonds de son débiteur. Cependant, en raison sans doute des motifs qui jusque là avaient fait soustraire ceux-ci aux poursuites du *judgment creditor*, la moitié seulement de ces biens fonds pouvait être délivrée au *judgment creditor* en vertu du *writ d'elegit*². Il en fut ainsi jusqu'en 1838, date à laquelle le Judgments Act, 1838³ autorisa la saisie de la totalité des biens fonds. Par contre, le Bankruptcy Act, 1883⁴ stipula que le *sheriff* ne pourrait plus, en vertu d'un *writ d'elegit*, délivrer les *chattels* personnels d'un *judgment debtor*. Depuis cette époque, ce *writ* ne concerne donc plus que l'exécution sur les biens composant la *real property*.

Les R. S. C., 1883, n'ont pas apporté de changements dans la procédure en usage pour l'exécution des *writs d'elegit*. L'Ord. 43, r. 1 dispose en effet que ces *writs* auront les mêmes effets et seront exécutés de la même manière que par le passé. D'autre part, le r. 3 de l'Ord. 42 confirme l'emploi du *writ d'elegit* pour l'exécution des ju-

1. Ce nom donné au *writ d'elegit* (*eligere*, choisir) provient de ce que lorsque le créancier choisissait le mode d'exécution nouvellement créé la mention portée sur le *roll* était ainsi libellée : « *Quod elegit sibi executionem fieri de omnibus catallis et medietate terrae* ».

2. Quelles que soient ses difficultés, il fallait en effet que le tenancier conserve suffisamment de terres pour pouvoir rendre les services dus à son lord (Wright, *Tenures*, p. 170). Cependant, en matière commerciale, le *statute De Mercatoribus*, de la même année que celui de Westminster II, permettait au créancier d'une dette commerciale de se mettre en possession de toutes les terres de son débiteur jusqu'à parfait paiement (E. Glasson, *Histoire du Droit et des Institutions de l'Angleterre*, III, Ch. IV, p. 242).

3. Stat. 1-2 Vict., c. 110, s. 11.

4. Stat. 46-47 Vict., c. 52, s. 146.

gements condamnant au paiement d'une somme d'argent.

§ II. — Emission du « writ ». — 163. L'émission du writ d'*elegit* est gouvernée par les mêmes règles que celle des autres writs d'exécution et nous n'avons pas à reproduire ce que nous avons déjà indiqué précédemment au sujet de l'émission, soit des writs d'exécution en général, soit du writ de *fieri facias*. Nous nous bornerons donc à signaler certaines particularités spéciales au writ d'*elegit*.

A) En quoi consiste le choix du « judgment creditor ». — 164. Un des traits caractéristiques du writ d'*elegit* dérive de son nom même et des termes employés dans le statute qui l'a créé, lequel exige que le judgment creditor choisisse entre ce mode d'exécution et le writ de *fieri facias*. De là résulte la règle que nul autre writ d'exécution ne peut être émis après que les biens fonds d'un judgment debtor ont été l'objet d'une exécution.

Autrefois, par suite d'une interprétation plus étroite du statute de Westminster II, on prétendait que l'émission même du writ constituait le choix que devait faire le judgment creditor et faisait obstacle à l'émission d'autres writs. Mais ce point de vue n'a point prévalu depuis que la question a été discutée dans divers cases célèbres, notamment dans le case *Foster v. Jackson* par le Juge Hobart¹. A la suite de ces discussions, il a été établi que le writ d'*elegit* n'est un obstacle à l'émission d'autres writs que lorsqu'il a été exécuté par la

1. (1614) Hob. 52, p. 57-58. Voir également *Crawley v. Lidgate* (1614) Cro. Jac. 338; *Underhill v. Devereux* (1670) 2 Wms Saund., 68b, c; *Mackley v. Smith* (1856) 4 W. R. 511; 27 L. T. (O. S.) 122; *Carter v. Hughes* (1858) 2 H. & N. 714; Chitty, *Practice*, II, p. 885-886, 14^e édit.

prise en possession des biens fonds du *judgment debtor*.

Rien n'empêche donc d'émettre plusieurs *writs d'elegit* simultanément¹, à condition qu'ils ne soient pas destinés à être exécutés dans le même comté. Le *judgment creditor* a le droit, après l'exécution et le *return* d'un *writ d'elegit*, d'en émettre un ou plusieurs autres en vue de saisir des biens fonds autres que ceux déjà saisis, qu'ils soient situés dans le même comté ou dans un comté différent².

De même, après le *return* d'un ou de plusieurs *writs de fieri facias*, le *judgment creditor* peut émettre un *writ d'elegit* ou même plusieurs, s'ils doivent être exécutés dans des comtés différents, afin de recouvrer le solde lui restant dû³. Mais la réciproque n'est pas vraie et c'est là la véritable portée de la règle : il n'est pas possible de délivrer simultanément ou successivement un *writ d'elegit* et un *writ de fieri facias*, soit à un même *sheriff*, soit à des *sheriffs* différents⁴.

B) *Décès du « judgment debtor »*. — 165. En cas de décès du *judgment debtor* entre la date du jugement et celle de l'exécution, un *writ d'elegit* peut être émis contre l'héritier (*heir*) ou le légataire (*devisee*) à qui les biens fonds (*lands*) du défunt ont été dévolus. Cependant comme nous l'avons déjà mentionné⁵, avant l'Administration of Estates Act, 1883⁶, les dettes devaient être

1. Cf. R. S. C., Ord. 42, r. 17, qui confirme le point de vue qui a prévalu quant à l'interprétation du statut de Westminster II.

2. *Foster v. Jackson*, *supra*; *Dillon (Lord) v. Plaskett* (1828) 2 Blj. (N. S.) 239, *H. L. R. v. Derbyshire (Staffordshire and Worcestershire Junction Railway* (1854) 23 L. J. (Q. B.) 333.

3. Toutefois, il doit avoir soin d'indiquer ce qui a été fait en vertu des précédents *writs*, sans quoi le tribunal pourrait prononcer la nullité du *writ d'elegit* émis sans avoir observé cette formalité. Voir *Sherwood v. Clark* (1846) 15 M. & W. 764.

4. *Foster v. Jackson*, *supra*.

5. Voir *supra*, n° 44.

6. Stat. 3-4 Will. 4, c. 104.

payées exclusivement par le représentant personnel, (*personal representative*) du défunt sur les biens composant la *personal property*. L'exception en vertu de laquelle un *writ d'elegit* permettait d'atteindre les biens fonds du défunt entre les mains de l'héritier provenait de ce que, dès l'époque du *statute* de Westminster II on a considéré qu'un jugement donnait à celui en faveur de qui il était rendu un privilège (*lien*) sur les biens fonds du *judgment debtor*. Ce privilège autorisait le *judgment creditor* à saisir en vertu d'un *writ d'elegit*, non seulement les biens fonds appartenant encore au *judgment debtor* au moment de l'émission du *writ*, mais aussi ceux qui, depuis la date du jugement, étaient passés en d'autres mains (exception faite toutefois des dispositions prises en faveur des acquéreurs à titre onéreux). C'est pourquoi le *judgment creditor* avait indiscutablement le droit d'émettre un *writ d'elegit* contre les biens fonds qui avaient été dévolus à l'héritier ou au légataire : ce faisant, il ne revendiquait pas un droit personnel (*personal right*), mais agissait simplement en vertu du privilège (*lien*) antérieurement acquis¹.

Loin de diminuer les droits du *judgment creditor* à ce sujet, les *acts* qui ont modifié ultérieurement le *writ d'elegit* ont plutôt amélioré sa situation. Alors que, selon la *common law*, son privilège était un *legal lien*, le Judgments Act, 1838, en a fait une *equitable charge*, sorte de *mortgage* sanctionné par l'équité. Ainsi que nous le verrons plus loin², le Judgments Act, 1864 et le Land Charges Act, 1900³ ont retardé l'époque de la naissance de cette *charge*, mais ils n'ont en rien restreint le droit

1. *Sir William Herbert's Case*, 3 Co. Rep. 11b.

2. Voir *infra*, n° 183-184.

3. Stat. 27-28 Vict., c. 112 et 63-64 Vict., c. 26.

du *judgment creditor* à l'émission d'un *writ d'elegit* contre les biens fonds dévolus à l'héritier ou au légataire de son débiteur.

De même que pour les *writs* dirigés contre un *administrator* ou un *executor*, il est toutefois nécessaire d'obtenir l'autorisation du tribunal avant de pouvoir émettre un *writ d'elegit* contre un héritier ou un légataire¹. Le tribunal peut d'ailleurs modifier la formule ordinaire du *writ* pour l'adapter aux circonstances particulières à chaque espèce².

Il convient d'ajouter que depuis l'Administration of Estates Act, 1925³, les biens d'un défunt étant maintenant tous dévolus à un *executor* ou à un *administrator* chargé de la réalisation de l'actif et du paiement des dettes, le *judgment creditor* n'a plus en pratique à émettre son *writ* contre l'héritier ou le légataire des biens fonds du défunt.

C) *Formule du « writ » - Enregistrement.* — 166. La formule générale du *writ d'elegit* est donnée dans l'appendice H, n° 3, des R. S. C., 1883.

Dans la partie donnant mandat au *sheriff* d'exécuter le jugement, la formule du *writ* doit être absolument conforme au contenu de ce dernier. Il en résulte que le *writ* indique le montant total de la dette née du jugement, même lorsqu'il est émis en vue d'en recouvrer seulement une partie. Un memorandum joint au *writ* permet dans ce cas de porter à la connaissance du *sheriff* la somme restant à recouvrer⁴.

Immédiatement après son émission, le *writ d'elegit* doit-

1. R. S. C., Ord. 42, r. 23.

2. *Bolton v. Bolton* (1876) 3 Ch. D. 276.

3. Stat. 15 Geo. 5, c. 23.

4. *Webber v. Hutchins* (1841) 8 M. & W. 319; *Phillips v. Birch* (1842) 2 Dowl. (N. S.) 97.

être enregistré au *Land Registry* au nom du *judgment debtor*, conformément au *Land Charges Registration and Searches Act*, 1888¹ et au *Land Charges Act*, 1900² dont les dispositions sont maintenant reproduites dans le *Law of Property Act*, 1925³. Ainsi que nous le verrons, cette formalité est nécessaire pour que le *lien* ou *statutory charge* dérivant du jugement puisse avoir effet et soit opposable aux acquéreurs à titre onéreux des biens fonds du *judgment debtor*.

§ III. — Exécution du « writ ». — A) *L' « inquisition » (enquête)*. — 167. En vertu du *writ d'elegit*, le *sheriff* doit entrer en possession des biens fonds (*lands*) du *judgment debtor* et les délivrer au *judgment creditor* qui les détiendra jusqu'au complet paiement de sa créance par la perception des fruits et revenus⁴. Contrairement au *writ de fieri facias*, le *writ d'elegit* n'ordonne pas la vente des biens⁵, ce qui eût été en opposition avec le système féodal, lequel, au début tout au moins, n'admettait pas les cessions de biens fonds et entourait leur transmission de conditions et de règles particulières.

Dès qu'un *writ d'elegit* lui est remis par un *judgment creditor*, le *sheriff* a donc à s'enquérir si le *judgment debtor* possède des biens fonds dans son comté. Dans l'affirmative, il doit procéder à l'*inquisition*, c'est-à-dire à une enquête ayant pour but : 1^o de s'assurer de la consistance exacte des biens fonds du *judgment debtor*; 2^o

1. Stat. 51-52 Vict., c. 51, s. 5 et s. 6.

2. Stat. 63-64 Vict., c. 26, s. 2.

3. Stat. 15 Geo. 5, c. 20, s. 195.

4. Dictum du M. R. Romilly dans *Hele v. Bealey* (Lord) (1853) 17 Beav. 14, p. 25.

5. Depuis le *Judgments Act*, 1864, le *judgment creditor* peut, comme nous le verrons plus loin, obtenir une ordonnance lui permettant de vendre, dans certains cas, les biens fonds qui lui ont été délivrés.

de déterminer le rapport annuel de ces biens. Pour cette opération, le *sheriff* s'entoure d'un jury composé de douze jurés choisis de la même manière que les jurés de *nisi prius* (c'est-à-dire des tournées d'assises) appelés à décider des questions de fait au cours des actions en justice¹. Les jurés doivent prêter serment : d'après les vieux textes, l'*inquisition* est faite *per sacramentum duodecim proborum et legalium hominum*.

Afin de pouvoir remplir leur mission, le *sheriff* et les jurés ont le droit de pénétrer dans la maison ou sur les terres du *judgment debtor*, si les portes d'accès leur sont ouvertes ou s'ils les trouvent ouvertes, mais de même que pour l'exécution d'un *writ* de *fieri facias*, ils ne peuvent briser ou ouvrir par la violence les portes qui sont fermées.

Pour vérifier le titre du *judgment debtor* aux biens qu'ils se proposent d'estimer (*extend*), le *sheriff* et les jurés doivent s'assurer qu'il en a la possession réelle ou qu'il en touche le loyer³. Une fois ces vérifications faites, ils procèdent à l'estimation du rapport annuel des biens : le chiffre ainsi trouvé est celui pour lequel les biens sont délivrés au *judgment creditor*⁴.

Les résultats des opérations du *sheriff* et des jurés sont consignés dans un document appelé également *inquisition*. Les biens du *judgment debtor* y sont désignés et décrits comme s'il s'agissait d'une *conveyance* (cession

1. *Anon.* (1554) Dyer, 100a, pl. 71; *Fulwood's Case* (1591) 4 Co. Rep. 64b, 65a; *Palmer's Case* (1597) 4 Co. Rep. 74a, 74b; *Garraway v. Harrington* (1620) Cro. Jac. 569; *Barnes v. Harding* (1857) 1 C. B. (N. S.) 568. Les jurés sont désignés par tirage au sort sur la liste dressée chaque année dans chacun des comtés (*Jurors Book* et *Jurors Lists*). Voir *Juries Act*, 1922 (12-13 Geo. 5, c. 11) et stat. R. & O., 1923, n° 561.

2. *Semayne's Case* (1604) 5 Co. Rep. 9 la; J. W. Smith, *A Selection of Leading Cases*, I, p. 115, 12^e édit.

3. *Barnes v. Harding*, *supra*. Le jury n'a d'ailleurs en aucune manière le droit de discuter le titre du *judgment debtor* (Remarque du J. Willes).

4. *Comyn v. Brandlyn* (1614) Moore (K. B.) 873.

à titre onéreux), mais depuis qu'ils peuvent être délivrés en totalité au *judgment creditor*, il n'est plus nécessaire de les estimer *by metes and bounds*, c'est-à-dire suivant leurs mesures et limites¹. L'*inquisition* doit indiquer le nom du comté, la situation, la nature et la contenance totale des biens estimés et établir également s'ils sont possédés ou non à plusieurs (*in severally*), soit comme *joint tenancy*, soit comme *tenancy in common*². S'il s'agit d'un *term of years*, c'est-à-dire d'un droit à bail, l'*inquisition* mentionne les dates du commencement et de la fin du bail³.

Au point de vue de sa forme, l'*inquisition* est un *deed indented* ou acte scellé et détaché d'une souche⁴. Il est signé et scellé par le *sheriff* et les douze jurés dont les noms et adresses doivent figurer dans le corps de l'acte⁵.

Il est intéressant de noter que l'*inquisition* n'est pas faite contradictoirement avec le *judgment debtor* : c'est une procédure *ex parte* qu'il n'est pas nécessaire de notifier à ce dernier⁶.

B) *Remise de la possession (delivery of possession)* au « *judgment creditor* ». — **168.** Dès que l'*inquisition* a été faite, le *sheriff* remet au *judgment creditor* la *legal possession* des biens pour qu'il en retire le revenu annuel qui a été fixé par le jury. Aucun acte, symbolique ou autre, n'est nécessaire pour constituer cette remise de possession. Autrefois, la possession réelle des biens

1. *Fenny d. Masters v. Durrant* (1817) 1 B. & Ald. 40; *Doe d. Roberts v. Parry* (1844) 13 M. & W. 356; *Sherwood v. Clark* (1846) 15 M. & W. 764.

2. *Heard v. Baskerfield* (circ. 1600) Brownl. 38.

3. *Palmer's Case*, *supra*.

4. L'acte est fait en deux originaux dressés sur une même feuille et détachés ensuite l'un de l'autre par un découpage en dents de scie.

5. Pour la formule de l'*inquisition*, voir Chitty, *Forms*, p. 420, 13^e édit.

6. *Steed v. Layner* (1725) 2 Ld. Raym. 1382; 2 Wms Saund. 68f.

était délivrée au *judgment creditor* en exécution du *writ d'elegit*, mais maintenant le *sheriff* ne lui remet que la possession légale (*legal possession*). Le *judgment creditor* acquiert un droit d'*entry* sur les biens et au cas où le *judgment debtor* ou un tiers s'opposerait à l'exercice de ce droit, il pourrait obtenir la possession réelle au moyen d'une action d'*ejectment*¹.

La question s'est posée de savoir si tous les biens fonds (ou avant 1838, la moitié) devaient être estimés et remis au *judgment creditor*, quelle que soit l'importance de la dette à recouvrer. La formule de l'*inquisition* qui se termine par une attestation du jury que le *judgment debtor* ne possède pas d'autres biens fonds, semblerait indiquer qu'une estimation de la totalité des biens est nécessaire. Mais un *statute* de 1664-1665² confirmant le point de vue adopté dans un *leading case* de 1584³ a stipulé qu'un *extent* (estimation) ne peut pas être annulé en raison de ce qu'une partie des biens a été omise. Il n'est donc pas nécessaire de faire une estimation de tous les biens quand la dette est de peu d'importance relativement à la valeur du revenu.

C) « *Return* » du « *writ* » (*retour*). — 169. Un *leading case*⁴ a établi que la saisie est réalisée lorsque la possession des biens a été délivrée au *judgment creditor*. Cependant, le *return du writ* et son enregistrement sont

1. De nombreux *cases* ont établi le droit du *judgment creditor* d'intenter une action d'*ejectment*, entre autres : *Jefferson v. Dawson* (1673) 3 Keb. 243; *Taylor v. Cole* (1789) 3 Term Rep. 293 (Dictum du C. J. Kenyon, p. 295); *Addison v. Tate* (1855) 11 Exch. 250 (Dictum du C. B. Pollock, p. 254); *Halton v. Haywood* (1874) 9 Ch. App. 229 (Dictum du L. J. Mellish, p. 236).

2. Stat. 16-17 Car. 2, c. 5, s. 1.

3. *Harbet's Case*, 3 Co. Rep. 11*b*.

4. *Hoe's Case* (1600) 5 Co. Rep. 89*b*, 90*a*. Voir aussi *Re Hobson* (1886) 33 Ch. D. 492.

nécessaires pour établir le titre de ce dernier et lui permettre de détenir les biens comme *tenant by elegit*¹.

Ce *return* est d'ailleurs constitué par l'*inquisition* elle-même qui indique de quelle manière le *writ* a été exécuté. Il forme la preuve du droit de *judgment creditor* à l'égard du *judgment debtor*. Aussi celui-ci peut-il en demander l'annulation, lorsque les conclusions du jury sont incompatibles avec les preuves de possession ou de propriété qui ont été apportées au cours des opérations².

Lorsque le *judgment debtor* ne possède dans le comté ni biens fonds, ni intérêts immobiliers pouvant être estimés et délivrés au *judgment creditor* en exécution d'un *writ d'elegit*, le *sheriff* fait un *return* de *nihil* ou *nil*, sans faire procéder à l'*inquisition*³.

Notons qu'en pratique le soin d'effectuer le *return* est laissé au *solicitor* du *judgment creditor*, bien qu'il ait été jugé que c'est le *sheriff* lui-même qui devrait le faire⁴.

§ IV. Biens ou intérêts immobiliers pouvant faire l'objet d'une « *tenancy* » par « *elegit* ». — 170. L'exécution du *writ d'elegit* a pour effet de faire du *judgment creditor* un *tenant by elegit* des biens qui lui ont été délivrés par le *sheriff* à la suite de l'*inquisition*. Avant de préciser la nature de ses droits, une question se pose : quels sont exactement les biens ou intérêts immobiliers qui peuvent être retenus au cours de l'*inquisition* et faire l'objet d'une *tenancy* par *elegit* ? La formule du *writ* est à ce sujet très générale et il en est de même du stat. 1 et 2 Vict., c. 110 qui, dans sa s. 11, étend le droit de

1. *Fulwood's Case* (1591) 4 Co. Rep. 64b, 65a.

2. *Cooper v. Gardner* (1835) 3 Ad. & El. 211.

3. Pour les formules de *returns*, voir Chitty, *Forms*.

4. *Johns v. Pink* (1900) 1 Ch. 296, 307.

saisie du *sheriff* chargé d'exécuter un *writ d'elegit* à tous les biens fonds et droits immobiliers du *judgment debtor*, même à ceux d'origine coutumière ou établis par *copyhold*¹, dont lui-même, ou une personne en *trust* pour lui, a la saisine ou possession, ou sur lesquels il a un entier pouvoir de disposition.

Pour résoudre la question, nous allons donc examiner successivement les différentes *estates* et *interests in land* (droits immobiliers) qui sont reconnus par le droit anglais, c'est-à-dire, d'une part, les *legal rights* ou droits sanctionnés par la *common law* et, d'autre part, les *equitable interests* ou droits dérivant de l'équité, sous réserve des modifications profondes apportées au régime de la propriété immobilière par le Law of Property Act de 1925².

A) « *Estates in fee* » simple. — 171. L'*estate in fee* simple constitue le droit de propriété le plus complet qui existe en droit anglais sur les immeubles. Ce droit peut sans aucun doute faire l'objet d'une *tenancy* par *elegit*, mais les biens auxquels il s'applique ne peuvent être délivrés que soumis aux droits que le *judgment debtor* a pu consentir à des tiers avant l'enregistrement du *writ*. Par exemple, si les biens ont été loués à bail, moyennant le paiement d'un loyer ou comme garantie d'un prêt, le *judgment creditor* ne peut en rien préjudicier aux droits du locataire pendant la durée du bail ou à

1. Les droits de tenure par *copyhold* sont ceux qui ne peuvent être prouvés que par l'inscription faite sur le registre du manoir par le régisseur du *landlord*.

2. Ces modifications sont si profondes que l'on a pu écrire que les *acts* sur la propriété ont fondu ensemble la *common law* et l'équité en un nouveau corps de droit écrit qui tire ses principes tant des règles de l'une que de celles de l'autre. (La position actuelle de l'équité dans le système juridique de l'Angleterre, par Harold G. Hanbury, trad. R. Kiéfé, *Bulletin de la Société de Législation comparée*, juillet-septembre 1929).

ceux du créancier mortgagiste pendant celle du prêt¹.

B) « *Estates in tail* ». — 172. Un *estate in tail* est une propriété grevée de substitution. Selon la *common law*, les biens tenus comme *estate in tail* ne pouvaient pas être saisis en vertu d'un *writ d'elegit* pour une période plus longue que la vie du *judgment debtor*². Après la mort de ce dernier, les héritiers substitués (*issue in tail*) avaient le droit de faire annuler l'exécution et de réclamer les biens saisis³.

Le Judgments Act, 1838⁴, en créant une véritable hypothèque sur les biens immobiliers du débiteur pour garantir le paiement des dettes nées des jugements ou reconnues par eux, a rendu la *tenancy par elegit* opposable, non seulement au *tenant in tail*, mais aussi à ses héritiers, l'*issue of his body*, et à toutes les autres personnes que le *judgment debtor, tenant in tail*, pourrait, sans le consentement d'un tiers, priver de leurs droits de retour ou de reversabilité (*reversion* ou *remainder*)⁵.

Depuis le Law of Property Act, 1925⁶, l'*entail* n'a plus le caractère d'un *legal estate*. Ce n'est plus qu'un *entailed interest*, ce qui ne l'empêche pas d'être toujours saisissable en vertu d'un *writ d'elegit*, comme un *estate in fee simple*.

C) « *Estates for life* » (*estates viagers*). — 173. Un *estate for life* était autrefois un *legal right* reconnu par la

1. *Doe d. Phillips v. Evans* (1833) 1 Cr. & M. p. 455 (dictum du J. Bayley).

2. *Anderson's Case* (1597) 7 Co. Rep. 21.

3. *Asburnham v. St-John (Lord)* (1605) Cro. Jac. 85.

4. Stat. 1-2 Vict., c. 110.

5. Stat. 1-2 Vict., c. 110, s. 13. Voir *Lewis v. Duncombe* (1855) 20 Beav. 398; *Re Anihony* (1893) 3 Ch. 498, 501, 502. Un *tenant in tail* peut en effet écarter les droits des héritiers substitués par un *disentailing deed* : c'est ce qu'on appelle *bar the entail* (Fines and Recoveries Act, 1833).

6. Stat. 15 Geo. 5, c. 20, s. 195.

common law, mais de même que l'*entail*, il n'est plus conservé par la nouvelle législation du droit de propriété que comme *equitable interest*. Il correspond à un droit d'usufruit et peut être saisi en vertu d'un *writ d'elegit* pour satisfaire au paiement d'une dette née d'un jugement, mais le droit du *judgment creditor* s'éteint au décès du *judgment debtor*, comme le *life interest* (droit viager) lui-même.

Nous pouvons faire entrer dans cette catégorie des *estates for life* les *estates* octroyés à certains hauts dignitaires du royaume avec un droit de retour à la Couronne, ainsi que les châteaux ou hôtels particuliers donnés ou légués en usufruit avec interdiction de les louer. Un *cas* célèbre¹ a établi que ces divers *estates* peuvent être saisis en vertu d'un *writ d'elegit*.

D) « *Estates pur autre vie* ». — 174. Comme son nom l'indique, un *estate pur autre vie* est constitué par un droit qui se termine au décès d'une personne autre que le titulaire du droit et appelé le *cestui que vie*. Ce droit est susceptible d'être saisi durant la vie de son titulaire; en outre, si au décès de ce dernier, la dette n'est pas entièrement payée, le *judgment creditor* reste créancier pour le solde et peut se maintenir en possession jusqu'au complet paiement, à condition que le *cestui que vie* ne meure pas également².

E) « *Reversions* » et « *remainders* » (droits de retour et de reversibilité). — 175. Les droits de *reversion* et de *remainder* sont des droits en expectative, par opposition à ceux que nous avons examinés jusqu'ici et qui sont

1. *Davis v. Malborough (Duke of)* (1819) 2 Swans. 108 (dictum de Lord Eldon, p. 121-122).

2. *Leahy v. Dancer* (1828) 1 Moll. 313.

des *estates* en possession, mais tandis que le premier naît incidemment (*incidentally*) à la création d'un *estate* particulier (*estate in tail, in life* ou *term of years*), le second a toujours pour origine un acte de cession, soit à titre onéreux, soit à titre gratuit¹.

Selon la *common law*, un *estate in reversion* ou *in remainder* ne pouvait pas être saisi en vertu d'un *writ d'elegit* lorsque le *judgment debtor* n'en avait pas la saisine ou la possession². Bien que ces *estates* ne soient pas des *estates* en possession, on estimait cependant, dans le cas d'une *reversion* devant se transformer en un *estate in fee* simple à l'expiration d'un *term of years*, que le propriétaire du droit de retour avait la saisine : sa *reversion* pouvait être saisie et délivrée au *judgment creditor* qui avait alors le droit de réclamer le paiement du loyer dû en vertu du bail³. Le Judgments Act, 1838, l'a expressément confirmé en comprenant les *rents* dans l'énumération des droits immobiliers susceptibles d'être saisis en vertu d'un *writ d'elegit*⁴, mais, d'autre part, dans sa s. 13, il interdit la saisie d'un *remainder*⁵.

L'enregistrement d'un *writ d'elegit* donnant maintenant, au *judgment creditor* un lien sur les biens immobiliers du *judgment debtor* sans qu'il soit nécessaire de le mettre en possession⁶, il semble que les *estates in re-*

1. Une *reversion* est créée purement et simplement par le droit (*law*); un *remainder* provient du fait des parties (Blackstone, *Commentaires*, II, p. 163, édit. 1811).

2. *Re South* (1874) L. R. 9 Ch. 369; L. T. 347; *Re Hamilton (Infants)* (1885) 31 Ch. D. 291, C. A.; *Re Harrison and Bottomley* (1899) 1 Ch. 465, C. A. Pour ce qui concerne la saisine et la possession en droit anglais, cf. Jouon des Longrais, *La Conception anglaise de la saisine du XII^e au XIV^e siècle*, thèse, Paris, 1924.

3. *Bishop of Bristow's Case* (1584) 3 Leon. 113; *Mayor of Poole v. Whitt* (1846) 15 M. & W. 571; *Lloyd v. Davies* (1848) 2 Exch. 103.

4. Stat. 1-2 Vict., c. 110, s. 11.

5. Voir *Hood-Barrs v. Cathcart* (1895) 2 Ch. 411.

6. Voir *infra*, n° 184.

version ou *in remainder* peuvent désormais être compris dans une *inquisition* et assujettis aux droits du *judgment creditor*¹.

F) « *Copyholds* » et tenures d'origine coutumière. — 176. Selon la *comm law*, les biens fonds possédés par le *judgment debtor* par tenure d'*ancient demesne* constituée sur les terres formant le domaine privé du roi, pouvaient être saisis en vertu d'un *writ d'elegit*². Ainsi que nous l'avons déjà signalé, le *Judgments Act*, 1838, s. 11, a changé complètement le droit au sujet de ces dernières tenures qui sont maintenant susceptibles d'être délivrées en exécution au *judgment creditor*, sous réserve pour celui-ci de payer les dîmes et de rendre les services qui peuvent être dus au *lord* du manoir.

Les tenures par *copyhold* sont d'ailleurs en voie de disparition, puisqu'aux termes du *Law of Property Act* 1925⁵, elles doivent toutes, dans un délai de dix ans à compter du 1^{er} janvier 1926, être converties en tenures libres par le rachat des droits du manoir, rachat effectué par un versement unique ou en vingt annuités terminables.

G) « *Rectories* », « *tithes* », « *advowsons* ». — 177. Les *rectories* comprennent les biens dépendant de l'Eglise, tels que chapelles, presbytères, cimetières, ainsi que les

1. *Ashburton v. Nocton* (1915) 1 Ch. 274, 282, 287, 290.

2. L'*ancient demesne* du roi comprenait les terres qui appartenaient à la Couronne à l'époque où vivait Edouard le Confesseur (Holdsworth *A History of English Law*, II, p. 315, 2^e édit.).

3. *Martin v. Wilks* (1583) Moore (K. B.) 211; *Cox v. Barnsly* (1614) Hob. 47, pl. 53. Cependant Viner, dans son *Abridgment* (Execution (M) 544) émet l'opinion contraire.

4. *Heydon's Case* (1584) 3 Co. Rep. 7a; *Morris v. Lones* (1822) 3 B. et C. 232. Il n'y avait d'exceptions qu'en faveur des créances de la Couronne (Blackstone, *Commentaires*, III, p. 418, édit. 1811).

5. Stat. 15 Geo. 5 c. 20.

terres (*glebes*) données au profit d'ecclésiastiques. Les *tithes* sont des rentes payables en nature par les habitants d'une paroisse et comprenant la dixième partie du revenu des terres ou du travail personnel des habitants. Elles avaient pour but à l'origine de subvenir aux besoins du clergé et elles étaient dues exclusivement au curé (*rector*) de la paroisse, mais l'usage s'établit d'attribuer (*appropriate*) les églises à des *corporations* religieuses, comme par exemple les monastères, qui bénéficièrent ainsi de la perception des *tithes*.

Jusqu'à l'époque de Henri VIII, les *rectories* et les *tithes* étaient donc la propriété de paroisses ou de communautés religieuses. Ces biens et rentes ne pouvaient être saisis en vertu d'un *writ d'elegit* et il en est de même encore aujourd'hui, lorsqu'ils sont en la possession de membres du clergé de l'Eglise d'Angleterre¹. Cependant, la s. 11 du Judgments Act, 1838, semble indiquer le contraire, mais les *rectories* et *tithes* auxquelles il étend l'application du *writ d'elegit* sont celles qui sont possédées par des laïques. A la suite de la confiscation des biens des monastères à l'époque de la Réforme, nombre de *rectories* et de *tithes* furent en effet concédées par le roi à des personnes n'ayant aucun caractère ecclésiastique (*lay impropriators*²).

1. *Arbuckle v. Cowtan* (1803) 3 Bos. et P. 321, 327; *Hawkins v. Gathercole* (1855) De G. M. et G. 1, 16, C. A.; *Sweeny v. Fleming* (1863) 14 Ir. Ch. R. 23.

2. Les *tithes* payables en nature ont été remplacées, depuis un *statute* de 1836, par les *tithe rentcharges* payables en argent. Des commissaires furent chargés d'évaluer le montant des *tithes* dues pour chaque pièce de terre dans les différentes paroisses. Le Tithe Act, 1925 (15-16 Geo. 5, c. 87) prévoit le rachat obligatoire des *tithes rentcharges*, en 85 ans à partir du 1^{er} avril 1927 pour celles qui sont jointes à un bénéfice ecclésiastique et en 81 ans et demi pour celles qui sont payables à une *corporation* religieuse. Quant aux *tithe rentcharges* dues à des laïques, leur rachat est seulement facultatif, mais un *act* de 1918 modifié par le Tithe Act, 1925, permet au débi-rentier d'opérer le rachat sans qu'il ait besoin d'obtenir le consentement du crédi-rentier.

Un *advowson* (lat. *advocatio*) est un droit de présentation à un bénéfice ecclésiastique établi à perpétuité au profit de laïques et qui peut, sous certaines conditions, faire l'objet d'une cession. Cependant, il ne pouvait pas être saisi par le *sheriff* selon la *common law*, en raison de ce qu'il n'était ni divisible, ni productible d'un revenu évaluable¹. Le Judgments Act, 1838, n'a apporté aucune innovation à cet égard².

H) « *Estates in joint tenancy* », « *in coparcenary* » ou « *in common* ». — 178. Les *estates in joint tenancy*, *in coparcenary* ou *in common*, c'est-à-dire les diverses sortes de propriété indivise, peuvent, selon la *common law*, être saisis en vertu d'un *writ d'elegit* pour la part appartenant au *judgment debtor*³. Mais, avant 1838, l'*inquisition* devant indiquer l'estimation des biens par *metes and bounds*, il était nécessaire d'intenter préalablement une action en partage.

En cas de *joint tenancy*, on estime que la saisie de la part d'un *joint tenant* opère séparation des parts indivises et crée un *estate* au profit du *judgment creditor* jusqu'au complet paiement de la dette⁴. Le décès du *judgment debtor*, survenu depuis l'exécution, ne mettrait donc pas fin au droit du *judgment creditor*, la part saisie ne pouvant plus aller accroître celle des autres indivisionnaires, contrairement à ce qui se serait produit si elle n'avait pas été saisie.

Nous devons signaler que le Law of Property Act, 1925, dans sa s. 34, n'autorise plus la *tenancy in common*

1. Toutefois, dans le *case Robinson v. Tonge* (1735) 3 P. Wms. 398, la question semble discutée.

2. Voir Prideaux, *Precedents in Conveyancing*, p. 175, 18^e édit.

3. *Abergavenny's Case* (1607) 6 Co. Rep. 78b.

4. Gilbert, *Execution*, p. 41-42.

ou copropriété des immeubles, laquelle se distinguait de la *joint tenancy* ou propriété conjointe, par l'absence d'unité de titre. Le *legal estate* des tenanciers *in common* existant à la date du 1^{er} janvier 1926 ou créés postérieurement à cette date, devient une *joint tenancy* confiée à des *trustees* (ou aux copropriétaires eux-mêmes) qui doivent obligatoirement vendre les biens pour répartir le produit de la vente entre les copropriétaires proportionnellement à leurs droits dans l'*estate*.

I) « *Tenancy* » par « *elegit* ». — 179. Une *tenancy* par *elegit* dont le *judgment debtor* serait titulaire pourrait être saisie en vertu d'un *writ d'elegit* émis par le *judgment creditor*, bien que soumise au droit de retour du débiteur du *judgment debtor* après paiement de sa dette¹.

Par contre, les biens du *judgment debtor* qui ont déjà été saisis à la requête d'un autre *judgment creditor* ne peuvent être à nouveau l'objet d'une exécution, à moins que la dette pour laquelle cette saisie a été faite se trouve complètement payée².

J) « *Equitable estates* ». — 180. Les biens ou droits immobiliers que nous avons passés en revue jusqu'ici, sont ceux qui étaient reconnus par les Cours de *common law*. Nous avons à considérer maintenant les biens ou droits immobiliers qui n'étaient autrefois sanctionnés que par l'équité : les *equitable estates* ou *equitable interests in land* dont les principaux sont les *trusts*.

Selon la *common law*, un *estate* possédé par un tiers pour le bénéfice du *judgment debtor* (*in trust*) ne pouvait pas être remis au *judgment creditor* en exécution d'un

1. 10 Viner, *Abridgment*, titre Execution (M), 543; Brooke, *Abridgment*, titre Execution, pl. 84.

2. *Huit v. Cogan* (1596) Cro. Eliz. 483; *Carter v. Hughes* (1858) 2 H. et N. 714; 30 L. T. (O. S.) 275.

*writ d'elegit*¹. Mais l'*equitable charge* dérivant de l'émission du *writ* permettait à celui-ci d'obtenir satisfaction au moyen d'une *equitable execution*².

Le Statute of Frauds, 1677³ est venu changer cet état de choses en stipulant que, dorénavant, le *sheriff* pourrait délivrer au *judgment creditor*, en exécution d'un *writ d'elegit*, tous les biens immobiliers (*lands et hereditaments*) qu'une autre personne posséderait en *trust* pour le *judgment debtor* à l'époque de l'émission du *writ*⁴.

Le Judgments Act, 1838, a confirmé ces dispositions et en a même élargi l'application en autorisant la saisie des biens possédés en *trust*, non seulement au moment de l'enregistrement du jugement (point de départ de l'*equitable charge* selon cet *act*), mais encore à une époque ultérieure.

L'interprétation des stipulations de ces deux *statutes*, conçues en termes très généraux, a conduit toutefois à requérir certaines conditions, pour que les biens tenus en *trust* puissent être saisis :

1^o Le *trust* doit être un *express trust*, c'est-à-dire formel, et non un *trust* implicite, résultant de certaines dispositions de la loi⁵.

2^o Le *trust* doit avoir été constitué au bénéfice du *judgment debtor* seul⁶. Un bien tenu en *trust* pour le bénéfice à la fois du *judgment debtor* et d'une autre personne ne peut donc être l'objet d'une exécution en vertu d'un *writ d'elegit*⁷. On a déduit également de cette

1. *Medley v. Martin* (circ. 1680) Finch's Rep. 63.

2. Voir *infra*, n^o 271.

3. Stat. 29 Car. 2, c. 3, s. 10.

4. *Hunt v. Coles* (1715) Com. 226; *Harris v. Pugh* (1827) 4 Bing. 335.

5. L'*inquisition* ne pourrait en effet statuer sur les droits pouvant dériver d'un *trust* implicite.

6. *Forth v. Norfolk (Duke)* (1820) 4 Madd. 503; *Harris v. Booker* (1827) 4 Bing. 96.

7. *Doe d. Hull v. Greenhill* (1821) 4 B. et Ald. 684.

deuxième condition l'insaisissabilité d'une *equity of redemption*, c'est-à-dire du droit de reprise ou de rachat du *mortgagor* qui a délivré au créancier le bien faisant l'objet du *mortgage*. Le créancier mortgagiste (*mortgagee*) est en effet considéré comme tenant le bien en *trust* pour lui-même et pour le *mortgagor*¹.

Nous avons considéré jusqu'ici que le *judgment debtor* est le *cestui que trust*, c'est-à-dire le bénéficiaire du *trust*. S'il est au contraire le *trustee*, c'est-à-dire la personne possédant le *legal estate*, ce bien ne peut être saisi, car s'il était pris en exécution, les droits du *judgment creditor* seraient annihilés par ceux du *cestui que trust*².

De ce que les biens tenus en *trust* ne peuvent être saisis en vertu d'un *writ d'elegit* émis contre le *trustee*, il résulte qu'un immeuble vendu, mais non encore légalement transféré (*conveyed*), n'est pas susceptible de saisie, le vendeur étant alors considéré comme le tenant en *trust* pour l'acquéreur³.

Si cependant, au lieu d'être simplement un *trustee*, le *judgment debtor* est investi à la fois du *legal estate* et du droit à la possession en équité, il est possible de saisir le bien en vertu d'un *writ d'elegit*, quoiqu'il soit soumis à d'autres droits d'équité. Il en sera ainsi, par exemple, dans le cas d'un *legal mortgage* : les droits du *mortgagee* sur les biens qu'il détient à la suite du *mortgage* peuvent être transférés au *judgment creditor*⁴, mais non sa créance contre le *mortgagor*, laquelle ne peut être saisie qu'au

1. De nombreux *cases* peuvent être cités à l'appui de cette interprétation, entre autres : *Plunket v. Penson* (1742) 2 Atk. 290; *Whitworth v. Gaugain* (1843) 3 Hare, 416; *Scott v. Scholey* (1867) 8 East, 467; *Halton v. Haywood* (1874) 9 Ch. App. 229.

2. *Finch v. Winchelsea (Earl)* (1720) 3 P. Wms. 399.

3. *Prior v. Penpreze* (1817) 4 Price, 99.

4. *Whitworth v. Gaugain* (1844) 3 Hare, 416; *Polts v. Warwick and Birmingham Canal Navigation Co.* (1853) Kay, 142.

moyen d'un autre procédé : l'*attachment of debts*¹.

K) *Biens sur lesquels le « judgment debtor » a un « power of appointment »*. — 181. Un *power of appointment* est un droit de disposition sur des biens qui, sans appartenir au titulaire de ce droit, sont soumis à son administration, à condition qu'il en dispose en faveur d'une personne choisie parmi un groupe clairement délimité².

Le Judgments Act, 1838, stipule dans sa s. 11, que pourront être saisis en vertu d'un *writ d'elegit*, non seulement les biens possédés par le *judgment debtor* ou tenus en *trust* pour lui, mais aussi ceux pour lesquels il a un *disposing power* (droit de disposition) qu'il pourrait, sans l'assentiment d'une autre personne, exercer à son propre bénéfice.

Cette stipulation a été insérée afin d'empêcher que le *judgment debtor* puisse faire échec aux droits du *judgment creditor* en désignant un bénéficiaire autre que lui-même, pour les biens sur lesquels il possède un droit de disposition qu'il peut exercer en sa faveur. Certains *cases* avaient en effet établi, à la fois selon la *common law* et selon l'équité, que ce pouvoir de disposition pouvait être exercé à l'encontre des droits du *judgment creditor*, même après l'émission du *writ* et son exécution³. Il n'en est donc plus ainsi maintenant, mais encore faut-il, pour que les biens soient saisissables, que le *judgment debtor* soit seul investi du pouvoir de disposition et qu'il puisse l'exercer à son propre bénéfice, sans avoir à obtenir l'assentiment d'une autre personne. En d'autres ter-

1. *Avison v. Holmes* (1861) 30 L. J. (Ch.) 564.

2. En ce qui concerne les différentes sortes de *powers*, voir Halsbury, *The Laws of England*, Vol. 23.

3. *Doe d. Wigan v. Jones* (1830) 10 B. et C. 459; *Skeeles v. Shearly* (1836) 8 Sim. 153.

mes, il est nécessaire que le *judgment debtor* lui-même soit compris au nombre des personnes auxquelles les biens peuvent éventuellement revenir et qu'il puisse exercer en sa faveur son *power of appointment* sans être soumis à la condition de requérir le consentement d'un tiers. Aussi a-t-il été décidé, en vertu de ce principe, qu'à la suite d'un jugement rendu contre un mari et sa femme, l'exécution ne peut pas être poursuivie contre les biens pour lesquels ils ont un *joint power of appointment*¹.

L) « *Chattels* » réels. — 182. Les *chattels* réels, en particulier les *leaseholds* (tenures à bail), ont toujours été saisissables en vertu d'un *writ d'elegit*. Le *statute* de Westminster II autorisait, en effet, le *sheriff* à délivrer au *judgment creditor* tous les *chattels* du débiteur (sauf ses bœufs ou autres animaux nécessaires au labour). D'autre part, les *chattels* réels étant susceptibles de possession, celle-ci pouvait en être transférée au *judgment creditor*, au moyen d'un *writ d'elagit*, de la même manière que lorsqu'il s'agissait d'un *estate in fee*. Le *sheriff* pouvait donc, à son choix, soit estimer le *term of years* et en délivrer la moitié au *judgment creditor*, soit le lui vendre, comme faisant partie du *personal estate* du *judgment debtor* à un prix fixé par le jury². Mais à la différence des pratiques en usage pour le *writ* de *fieri facias*, un *term of years* ne pouvait être vendu, en vertu d'un *writ d'elegit*, qu'à sa valeur d'estimation³.

Le *Judgments Act*, 1838, ayant étendu à la totalité des biens fonds le droit de saisie du *sheriff* et, d'un autre

1. *Goatley v. Jones* (1909) 1 Ch. 557.

2. *Williams-Saunders*, 68g; *Palmer's Case* (1597) 4 Co. Rep. 74a; *Fleetwood's Case* (1610) 8 Co. Rep. 171a; *Goodyere v. Ince* (1610) Cro. Jac. 246; *Richardson v. Webb* (1884) 1 Morr. 40.

3. *Comyn v. Brandlyn* (1614) Moore (K. B.) 873.

côté, le Bankruptcy Act, 1883, n'ayant soustrait que les *chattels* personnels aux effets d'un *writ d'elegit*, on en a déduit qu'un *chattel* réel, tel qu'un *term of years*, pouvait être délivré pour la totalité au *judgment creditor* comme *tenant par elegit*¹.

En résumé, trois moyens différents s'offrent pour opérer une exécution sur un *term of years* : 1^o saisie et vente en vertu d'un *writ* de *fieri facias*; 2^o estimation de son revenu annuel par *inquisition* et remise au *judgment creditor* comme *tenant par elegit*; 3^o remise au *judgment creditor* pour sa valeur totale ou vente à un tiers pour cette même valeur. Dans ces deux derniers cas, l'exécution est faite par *writ d'elegit*, mais dans l'un, le *term of years* est considéré comme *land* et dans l'autre, comme *chattel*.

Parmi les autres *chattels* réels, les *rent charges*² peuvent aussi être l'objet d'une exécution par *writ d'elegit*³, mais d'après un *case* rapporté par Coke⁴, il n'en serait pas de même d'une *rent seck*⁵.

§ V. Epoque à partir de laquelle le droit du « *tenant* » par « *elegit* » prend naissance. — A) *Historique*. — 183. Depuis le *statute* de Westminster II, on a consi-

1. *Re Hobson* (1886) 33 Ch. D. 493; 55 L. T. 255; *Johns v. Pink* (1900) 1 Ch. 296.

2. Le mot *rent* (*redditus*) s'emploie pour indiquer une prestation (en argent ou en nature) d'un montant déterminé, exigible par termes annuels ou de toute autre durée, et due par le titulaire d'un droit immobilier de nature corporelle. La *rent* peut naître de la constitution d'une tenure (*rent service*) ou d'un contrat, d'un testament ou de la loi (*rent charge*). (Stephen, *Commentaires*, II, p. 97, 19^e édit.)

3. *Anon.* (1651) Moore (K. B.) 32, pl. 104; *Wotton v. Shirt* (1600) Cro. Eliz. 742.

4. *Heydon's Case* (1584) 3 Co. Rep. 7a.

5. Une *rent seck* se trouvait constituée lorsqu'une *rent service*, c'est-à-dire le droit à une redevance (en nature ou en services) accessoire à une seigneurie, avait été cédé par un *landlord* indépendamment des biens composant son fief. L'ancien droit considérait avec défaveur ce genre de cession et refusait au cessionnaire le droit de saisie contre le redevable de la rente. Le droit de saisie (*distress*) pour *rent seck* ne fut accordé que par un *act* du règne de Georges II.

déré qu'un jugement faisait naître un *legal lien* (privilège) sur les biens fonds (*lands*) du *judgment debtor*, à partir du premier jour de la session (*term*) pendant laquelle il avait été rendu¹. L'effet de ce *lien* était de permettre au *sheriff* de délivrer au *judgment creditor*, après l'émission d'un *writ d'elegit*, la moitié, non seulement des biens fonds possédés par le *judgment debtor* au moment de l'exécution, mais encore de ceux qu'il avait vendus ou donnés en gage depuis le jugement². Bien plus, des biens achetés et revendus par le *judgment debtor* entre la date du jugement et celle de l'exécution étaient grevés de ce *lien* et pouvaient être saisis entre les mains des nouveaux acquéreurs³.

Cette interprétation du *statute* de Westminster II créait un grave danger pour les acquéreurs ou créanciers mortgagistes d'*estates in fee*⁴. Ils étaient obligés de s'enquérir si un jugement non encore exécuté n'existait pas contre la personne avec laquelle ils se proposaient de traiter. Pour faciliter leurs recherches, un *act* de 1693⁵ ordonna la création dans chaque Cour de répertoires ou sommaires où seraient enregistrés les jugements et stipula, en outre, que tout jugement non enregistré et répertorié de la manière indiquée ne pourrait pas être opposable aux acquéreurs ou créanciers mortgagistes du *judgment debtor*.

1. Les jugements étaient présumés prononcés tous le premier jour du *term*. Un *act* de Charles II (29 Car. 2, c. 3), s. 14, ordonna qu'à l'égard des acquéreurs, le jugement ne prendrait effet que du jour où il aurait été réellement rendu.

2. *Sir John de Moleyn's Case* (1356) Year Book, 30 Edw. 3, 24a.

3. *Brace v. Malborough (Duchess)* (1728) 2 P. Wms. 491.

4. En ce qui concerne les *leaseholds*, on a toujours considéré qu'ils n'étaient grevés du *lien* qu'à partir de l'émission du *writ* (*Fleetwood's Case* (1610) 8 Co. Rep. 171a; *Westbrook v. Blythe* (1854) 3 El. et Bl. 737).

5. Stat. 4-5 Will. et Mary, c. 20, confirmé par le stat. 7-8 Will. 3 c. 36, s. 3 et abrogé par le stat. 30-31 Vict., c. 59 (Statute Law Revision Act).

Le Judgments Act, 1838, tout en étendant le droit de saisie à la totalité des biens fonds ou droits possédés par le *judgment debtor* à la date du jugement ou venus postérieurement en sa possession, confirma que tout jugement créerait un *lien* sur les biens fonds du *judgment debtor*, mais ne pourrait préjudicier aux acquéreurs, mortgagistes ou créanciers de ce dernier qu'à la condition d'être enregistré suivant les prescriptions de l'*act*¹.

En 1860, l'Administration Estates Act² stipula qu'un jugement, même enregistré, n'affecterait les droits d'un acquéreur à titre onéreux ou d'un créancier mortgagiste qu'autant qu'un *writ* d'exécution aurait été émis et enregistré avant la date de la vente ou de la création du mortgage et dans les trois mois de l'enregistrement du jugement³.

L'Execution Judgments Act, 1864⁴, semble avoir retardé l'effet du jugement, quant au *lien* qu'il crée sur les biens fonds du *judgment debtor*, en édictant qu'un jugement enregistré après le 29 juillet 1864 n'affecterait ceux-ci qu'autant qu'ils auraient été réellement délivrés en exécution d'un *writ d'elegit* émis en vertu de ce jugement. Bien que ce même *act* contienne des dispositions relatives à l'enregistrement des *writs*, il apparaissait inutile d'enregistrer un *writ d'elegit* pour constituer un *lien* sur les biens du *judgment debtor*, puisque l'exécution était nécessaire et suffisante pour le créer⁵.

Cependant, le Land Charges Registration and Searches

1. Stat. 1-2 Vict., c. 110, s. 11, 13, 19.

2. Stat. 23-24 Vict., c. 38, s. 1.

3. Cet *act* s'appliquait aussi bien aux *equitable interests* qu'aux *legal interests*. Voir *Wallis v. Morris* (1864) 10 L. T. 709.

4. Stat. 27-28 Vict., c. 112 s. 1.

5. *Re Pope* (1886) 17 Q. B. D. 743; 55 L. T. 369.

Act, 1888¹, stipule que tout *writ* émis en vertu d'un jugement et affectant des biens fonds, ainsi que toute remise de biens faite en exécution du *writ* resteraient sans effet à l'égard d'un acquéreur à titre onéreux, d'un créancier mortgagiste ou d'un preneur à bail, à moins que le *writ* ait été enregistré conformément aux dispositions de l'*act*.

Le Land Charges Act, 1900², stipula à nouveau qu'un jugement ne créerait une *charge* sur les biens fonds et droits immobiliers d'un *judgment debtor*, ou sur le prix de vente d'un bien fonds non encore payé, qu'autant qu'un *writ* d'exécution aurait été émis et enregistré. Cet *act* mit fin à la controverse qui s'était élevée sur la question de savoir si le non enregistrement du *writ* n'était opposable que par un acquéreur à titre onéreux, un créancier mortgagiste ou un preneur à bail, et si, à l'égard d'autres tiers, la remise faite au *judgment creditor* à la suite de l'exécution suffisait pour constituer la *charge* sur les biens du *judgment debtor*, même si le *writ* n'avait pas été enregistré. Un *case* relativement récent³ a rappelé que, selon les stipulations des *acts* de 1888 et de 1900, la *charge* n'est créée que par l'enregistrement du *writ*, mais que, d'un autre côté, le *judgment creditor* en obtient le bénéfice *ipso facto*, sans qu'il soit nécessaire que les biens ou droits lui soient délivrés en vertu de l'exécution.

1. Stat. 51-52 Vict., c. 51, s. 5 et 6. L'intitulé du *statute* emploie le mot *charge*, bien que ce terme s'applique à un privilège créé par convention, tandis qu'un privilège créé par la loi, tel que celui dérivant de l'enregistrement d'un jugement et d'un *writ d'elegit*, est un *lien*.

2. Stat. 63-64 Vict., c. 26, s. 2.

3. *Ashburlton v. Nocton* (1915) 1 Ch. 274. Dans le *case Re Harrison and Bottomley* (1899) 1 Ch. 465, le M. R. Lindley soutenait que d'après les termes du Judgments Act, 1864, il était nécessaire que les droits du *judgment debtor* soient susceptibles d'une *actual delivery in execution* pour être grevés du *lien* dérivant de l'enregistrement du jugement.

B) *Effets de l'enregistrement du « writ » aux termes du Law of Property Act, 1925.* — 184. Le Law of Property Act, 1925¹, dans sa s. 195, reproduit les dispositions du Judgments Act, 1838, amendées par celles du Land Charges Act, 1900. Aux termes de cet *act*, un jugement enregistré au greffe de la Cour Suprême a pour effet de créer une *equitable charge* sur tout *estate* ou *interest* (*legal* ou *equitable*) basé sur des biens immobiliers et dont le *judgment debtor* est bénéficiaire à la date de l'enregistrement ou dont il deviendra bénéficiaire ultérieurement, ou bien sur lequel il a un pouvoir de disposition qu'il peut exercer à son propre bénéfice sans le consentement d'une autre personne². Cependant, cette *equitable charge* ne prend naissance que si un *writ* émis en exécution du jugement a été enregistré au *Land Registry*³.

D'autre part, le Land Charges Act, 1925⁴, stipule dans les s. 6 et 7 que tous les *writs* affectant des biens immobiliers (*lands*), émis en vue d'exécuter un jugement, ainsi que toutes les procédures et exécutions faites en vertu de ces *writs*, seront nuls à l'égard d'un acquéreur à titre onéreux, d'un créancier mortgagiste ou d'un preneur à bail, à moins que le *writ* ait été enregistré au *Land Registry* avant la vente des biens, la création du *mortgage* ou la conclusion du bail. L'enregistrement doit être fait au nom du propriétaire de l'*estate* ou de la personne dont les biens immobiliers sont affectés par le *writ*, et être renouvelé tous les cinq ans, si besoin est, son effet cessant au bout de ce laps de temps.

Il résulte de ces dispositions que l'enregistrement du

1. Stat. 15 Geo. 5, c. 20.

2. s. 195 (1).

3. s. 195 (3).

4. Stat. 15 Geo. 5, c. 22.

writ d'elegit est nécessaire et suffisant pour créer une véritable hypothèque judiciaire sur les biens et droits immobiliers du *judgment debtor* susceptibles de saisie, hypothèque opposable aux acquéreurs à titre onéreux, créanciers mortgagistes et preneurs à bail dont les droits sont nés postérieurement à la date de cet enregistrement. Une exécution opérée en vertu d'un *writ* non enregistré est de nul effet à leur égard, même s'ils ont été avisés de l'émission de ce *writ*¹.

C) *L'enregistrement dans le Middlesex et le Yorkshire.* — 185. Pour les comtés de Middlesex et d'York, l'enregistrement des jugements a été organisé beaucoup plus tôt que pour le reste de l'Angleterre.

En ce qui concerne le Middlesex, le stat. 7 Anne c. 20, et en ce qui concerne le Yorkshire, les stat. 6 Anne, c. 20, 6 Anne, c. 62 et 8 Geo. 2, c. 6, avaient stipulé qu'un jugement ne pourrait affecter les biens immobiliers situés dans ces comtés qu'autant qu'ils auraient été enregistrés dans le registre du comté.

Après la mise en vigueur du Land Charges Registration and Searches Act, 1888, deux enregistrements se sont trouvés nécessaires : un enregistrement du *writ* au *Land Registry* à Londres et un enregistrement du jugement au *Registry* du comté². Cependant, pour le Middlesex, certains *cases* avaient établi que le non enregistrement au *Registry* de ce comté ne pouvait pas être opposé

1. Sous l'empire de l'act de 1888, la question était controversée et l'on se demandait si l'envoi d'une *notice* ne permettait pas de rendre l'exécution opposable à un acquéreur à titre onéreux, même si le *writ* n'avait pas été enregistré (Cf. Williams, *Vendors and Purchasers*, p. 584-585, 2^e édit.)

2. Plusieurs *cases* ont indiqué cette nécessité, entre autres : *Hughes v. Lumley* (1854) L. T. (O. S.) 144; *Benham v. Keane* (1861) 3 De G. F. et J. 318; 5 L. T. 439; *Neve v. Flood* (1864) 10 L. T. 520.

par l'acquéreur qui avait eu connaissance de l'existence du jugement¹.

Ces considérations n'ont d'ailleurs plus qu'un intérêt rétrospectif quant au comté de Middlesex, le Land Charges Act, 1900, ayant clos son registre et stipulé qu'un enregistrement du *writ* au *Land Registry* à Londres serait suffisant pour affecter les biens immobiliers situés dans le Middlesex.

Pour le Yorkshire, la publicité des droits réels a été réorganisée dans ce comté par le Yorkshire Registries Act, 1884². Aucun *act* ultérieur n'en ayant supprimé la nécessité, il semble qu'un double enregistrement, à Londres et dans le Yorkshire, soit indispensable pour rendre la *charge* acquise par le *judgment creditor* opposable aux tiers ayant des droits nés postérieurement à cette *charge*, mais qui se sont conformés aux prescriptions du Yorkshire Registries Act.

§ VI. Droits du « *judgment creditor* » comme tenancier par « *elegit* ». — A) Nature de la « *tenancy* » par « *elegit* ». — 186. Dès que le *sheriff* a exécuté le *writ* d'*elegit* et effectué le *return* de l'*inquisition*, le *judgment creditor* acquiert une *tenancy* par *elegit* sur les biens ou droits du *judgment debtor* estimés dans l'*inquisition*.

Cette *tenancy* par *elegit* est créée en vertu du *writ* dont la formule contient la phrase suivante : « C'est pourquoi nous vous ordonnons que sans retard vous délivriez au dit A. B. (*judgment creditor*) ou à ses ayants-cause, à une estimation raisonnable, tous les biens fonds, etc., que le dit C. B. *judgment debtor*) possède

1. *Le Neve v. Le Neve* (circ. 1769) 3 Atk. 646; *Davis v. Strathmore (Earl)* (1810) 16 Ves. 418; *Gosling's Case* (1829) 3 Sim. 301.

2. Stat. 47-48 Vict., c. 54, s. 3-4-6-14. Voir Elphinstone, *On Searches*, p. 139-141.

lui-même ou qu'un *trustee* possède pour lui, etc., afin qu'il (le *judgment creditor*) détienne les dits biens fonds, etc., selon leur nature et le mode de la tenure, jusqu'à ce que les dites sommes (montant de la condamnation et intérêts) aient été recouvrées ».

Blackstone classe l'*estate* dérivant d'une exécution par *writ d'elegit* parmi les *estates* conditionnels créés par la loi¹. D'après Coke, les *tenants* par *elegit* ont des droits mal établis (*uncertain*) sur les biens fonds; et ils n'ont que des *chattels* et non des fiefs (*freeholds*), quoi-qu'ils puissent tenir un *estate* d'héritage ou à vie *ut liberum tenementum*, jusqu'à ce que leur créance soit payée, car leurs droits (en cas de décès) vont à leurs *executors* (et non aux héritiers de leur *real propeerty*). Bien que pour recouvrer leurs *estates*, ils aient les mêmes moyens (*remedies*) qu'un *freeholder*, leur *tenancy* ne fait que ressembler à un *freehold* sans qu'il y ait identité².

B) *Durée de la « tenancy »*. — 187. Les biens étant délivrés au *judgment creditor* à la valeur annuelle fixée par l'*inquisition*, il est possible de déterminer à l'avance le temps que durera la *tenancy* par *elegit* en divisant le montant de la dette née du jugement par le rapport annuel des biens.

Selon la *common law*, peu importait que la possession des biens ait été ou non profitable au *judgment creditor* : à l'expiration de la *tenancy* dont la durée avait été calculée comme nous venons de l'indiquer, celui-ci devait remettre en possession le *judgment debtor*³.

Pour atténuer ce que cette règle pouvait avoir de

1. Blackstone, *Commentaires*, II, p. 152, édit. 1811. La durée de l'existence de cet *estate* est en effet subordonnée à l'extinction de la dette née du jugement.

2. Cité par Blackstone, *Commentaires*, II, p. 161, édit. 1811.

3. *Sir Andrew Corbet's Case* (1600) 4 Rep. 82a. Voir 2 Wms. Saund. 59.

rigoureux, la Cour d'équité prolongeait la durée de la possession quand celle-ci n'avait pas été profitable au *judgment creditor* pour des causes auxquelles il était étranger¹. Aussi le C. J. Holt qualifie-t-il la *tenancy parelegit* de *chattel interest* ayant le caractère d'un *legal estate* tant qu'il subsiste pour satisfaire au paiement de la créance du *judgment creditor* suivant le revenu annuel fixé par l'*inquisition*² et prenant ensuite celui d'*equitable estate* pendant la période nécessaire pour parachever le paiement total³.

Le Judgments Act, 1838, dans sa s. 11, a confirmé la pratique de la Cour d'équité en obligeant le *judgment creditor* à fournir le compte des sommes réellement reçues.

C) *Position du « judgment creditor » vis-à-vis du « judgment debtor »*. — **188.** Le *judgment creditor* est tenancier des biens saisis à l'encontre du *judgment debtor*; il n'est pas un acquéreur à titre onéreux. Il en résulte qu'il ne peut bénéficier des privilèges que la loi accorde à ce dernier. Il doit au contraire subir tous les droits et charges auxquels ces biens sont soumis et prendre la place du *judgment debtor* : « *he stands in the shoes of the debtor* » (il chausse les souliers du débiteur)⁴.

Voici quelques-unes des conséquences de cette position :

1^o Bien qu'il ait ignoré l'existence d'un *equitable mortgage*, le *judgment creditor* n'acquiert pas un droit de priorité sur le créancier mortgagiste qui lui est antérieur⁵. Il s'en suit qu'il ne peut pas préjudicier au

1. *Godfrey v. Watson* (1743) 3 Atk. 517.

2. *Pullen v. Purbeck* (1700) 12 Mod. Rep. 355, p. 366.

3. *Tyson v. Paske* (1705) 2 Ld. Raym. 1212, p. 1213.

4. *Beavan v. Oxford (Earl)* (1856) 2 De G. M. et G. 507; 26 L. T. (O. S.) 277; *Eyre v. Mac Dowell* (1861) 9 H. L. Cas. 619; *Wickham v. The New Brunswick and Canada Rail. Co.* (1865) L. R. 1 P. C. 64; 15 L. T. 311.

5. *Whitworth v. Gaugain* (1844) 3 Hare, 416.

rang d'un second créancier mortgagiste en remboursant un créancier de premier rang et en attachant (*tacking*) le *mortgage* à sa propre créance, de manière à primer ce second créancier¹.

2° Les biens faisant l'objet d'une *tenancy* par *elegit* sont soumis aux droits des créanciers de la personne dont le *judgment debtor* est l'héritier, depuis que la *real property* est comprise dans l'actif pouvant servir au paiement des dettes d'une succession².

3° Le *judgment creditor* ne peut évincer dans ses droits le bénéficiaire d'un *settlement* antérieur à sa *tenancy*, car il n'est pas un acquéreur pouvant être protégé contre les effets d'un *settlement* aux termes du stat. 27 Eliz., c. 4, remplacé maintenant par le Law of Property Act, 1925, s. 173³.

4° Lorsque les biens faisant l'objet de la *tenancy* sont des tenures par *copyhold* ou d'origine coutumière, le *judgment creditor* est soumis aux obligations qui incombent au *judgment debtor*, telles que paiement de redevances ou prestations en nature.

Mais, d'autre part, le *judgment creditor* a le droit de faire annuler une *fraudulent conveyance* ou cession faite en fraude de ses droits⁴. Si les biens sont possédés par le *judgment debtor* comme *tenant in tail*, c'est-à-dire s'ils sont grevés de substitution, il a le droit d'exiger qu'ils soient débarrassés des droits des héritiers substitués (*bar the entail*) en effectuant une *disentailing assurance*

1. *Brace v. Malborough (Duchess)* (1728) 2 P. Wms. 490. Mais un créancier mortgagiste postérieur ne peut pas non plus par *tacking* prendre un rang préférable à celui du tenancier par *elegit* (*Campneys v. Burland*) (1870) 23 L. T. 584).

2. Stat. 3-4 Will. 4, c. 104. Qf. *Kinderley v. Jervis* (1856) 27 L. T. (O. S.) 245.

3. *Beavan v. Oxford (Earl)*, *supra*.

4. *Bennet v. Musgrove* (1750) 2 Ves. Sen. 51.

en vertu du Fines and Recoveries Act, 1833¹.

D) *Droits du « judgment creditor » à l'égard des tiers.*
— 189. Nous avons vu qu'après avoir reçu du *sheriff* la *legal possession* des biens saisis, le *judgment creditor* peut, en vertu de son droit d'*entry*, en demander la possession réelle soit au *judgment debtor*, soit aux tiers qui les détiennent et dont les droits sont nés postérieurement à la date d'enregistrement du *writ*. Il peut aussi intenter une action correspondant à l'ancienne action d'*ejectment* si l'occupant s'oppose à sa prise de possession².

Par contre, il ne lui est pas possible de réclamer l'éviction d'un locataire dont la *tenancy* a été créée antérieurement à l'enregistrement du *writ*³. Mais il a le droit de saisir le locataire pour obtenir le paiement de loyers dus à la date de l'*inquisition* ou à une date ultérieure, de la même manière qu'aurait pu le faire le *judgment debtor*⁴. Il peut également agir par voie d'action après avoir fait connaître au locataire sa qualité de tenancier par *elegit* et lui avoir réclamé en vain le paiement des loyers⁵. Une condition est cependant essentielle pour que le *judgment creditor* puisse exercer son droit d'éviction à l'égard d'un locataire postérieur à l'exécution ou ses droits de saisie ou d'action pour paiement de loyers

1. Stat. 3-4 Will. 4, c. 74. Cf. *Lewis v. Duncombe* (1855) 20 Beav. 398. On a fait dériver le droit de demander une *disentailing assurance* des termes du Judgments Act, 1838, s. 13, qui autorise à délivrer en exécution les biens sur lesquels le *judgment debtor* a un droit de disposition (*general power of appointment*).

2. *Tyson v. Paske* (1705) 2 Ld. Raym. 1212 (dictum du C. J. Holt). Cf. les *cases* cités p. 215, n. 1.

3. *Doe d. Da Costa v. Wharton* (circ. 1800) 8 Term Rep. 2; Land Charges Act, 1925 s. 6, 7.

4. *Lloyd v. Davies* (1848) 2 Exch. 103.

5. *Ramsbottom v. Buckhurst* (1814) 2 M. et S. 565; *Rogers v. Pitcher* (1815) 6 Taunt. 202; *Halton v. Haywood* (1874) L. R. 9 Ch. 229; 30 L. T. 279.

arriérés : il faut qu'à la date de l'*inquisition*, le *judgment debtor* soit investi de la *reservion*, c'est-à-dire du droit de reprendre la possession réelle des biens dès la fin de la location. En conséquence, si le droit ayant fait l'objet de l'*inquisition* est une *reversion*, autrement dit un droit de retour subordonné au rachat d'un *mortgage*, le *judgment creditor* ne peut ni évincer un locataire dont le bail est postérieur au *mortgage*, ni le saisir ou l'actionner pour le paiement des loyers¹. Mais de nombreux *cases* ont établi son droit d'opérer le rachat des bien remis en garantie du *mortgage*². Dans le cas d'une action de *foreclosure* (forclusion) où il est constitué défendeur, le tribunal ne peut toutefois lui accorder des délais, comme s'il s'agissait du *judgment debtor* : il est traité comme s'il possédait sur les biens une *encumbrance*, c'est-à-dire un simple droit grevant ces biens³.

E) *Droits dérivant du privilège (charge) grevant les biens.* — 190. En raison du privilège (*charge*) qu'il possède sur les biens qu'il détient comme tenancier par *elegit*, le *judgment creditor* a le droit de les conserver à l'encontre d'un légataire des biens immobiliers du *judgment debtor*. Le légataire ne peut en effet exiger que ces biens soient dégrevés de la *charge* par prélèvement sur les biens mobiliers (*personal estate*) du défunt⁴.

F) *Droit à l'obtention d'une ordonnance autorisant*

1. *Harris v. Booker* (1827) 4 Bing. 96; *Poole (Mayor of) v. Whitt* (1846) 15 M. et W. 571.

2. Voir entre autres : *Barnes v. Thrupp* (1857) 3 Jur. (N. S.) 1242; *Ward v. Shakeshaft* (1860) 2 L. T. 203; *Mildred v. Austin* (1869) L. R. 8 Eq. 220.

3. *Radcliffe v. Salmon* (1850) 4 De G. et Sm. 526; *Bales v. Hillcoat* (1853) 16 Beav. 139; *Mildred v. Austin*, *supra*.

4. *Re Anthony* (1892) 1 Ch. 450; (1893) 3 Ch. 498; Administration of Estates Act, 1925 (15 Geo. 5, c. 23), s. 35.

la vente des biens. — 191. Jusqu'en 1864, le *judgment creditor* ne pouvait pas, sauf s'il s'agissait de *leaseholds*, obtenir l'autorisation de faire vendre les biens qui lui avaient été délivrés en vertu d'un *writ d'elegit*. Le Judgments Act, 1864¹, a considérablement accru ses droits à cet égard et lui a donné une faculté à laquelle on a très souvent recours en pratique : celle de s'adresser à la Chancery Division de la Haute Cour afin d'obtenir, par procédure sommaire, une ordonnance autorisant la vente des droits du *judgment debtor* sur les biens faisant l'objet de la *tenancy* par *elegit*.

Ce droit peut être exercé dès que l'exécution est terminée, c'est-à-dire lorsque le *sheriff* a remis la *legal possession* des biens ou droits au *judgment creditor* et a fait le *return* du *writ*, ou bien à n'importe quelle époque de la *tenancy*, pourvu que le *writ* ait été enregistré et que l'enregistrement soit encore valable². D'autre part, il est indépendant de la nature des biens et droits faisant l'objet de l'exécution et s'applique aussi bien aux *equitable interests* qu'aux *legal interests*³.

La procédure à employer est maintenant réglée par la r. 9B de l'Ord. 55 des R. S. C., 1883, modifiée en novembre 1893. L'assignation, par *summons* et non par *petition*⁴, doit être notifiée au *judgment debtor* seulement. Le tribunal ordonne ensuite de faire les enquêtes

1. Stat. 27-28 Vict., c. 112, s. 4 modifié par le Land Charges Act, 1900 et dont les dispositions sont reproduites dans le Law of Property Act, 1925, s. 195 (2).

2. Il faut donc qu'il ait été renouvelé si le *writ* date de plus de cinq ans (voir n° 184).

3. *Wallis v. Morris* (1864) 10 L. T. 709.

4. *Re Harrison* (1899) 1 Ch. 465. Le *summons* est rédigé d'une manière plus sommaire que la *petition*. Cette dernière, qui a la forme d'une requête et était en usage autrefois auprès de la Cour du Chancelier, n'est plus employée maintenant que dans des cas spécialement déterminés.

qu'il juge utiles afin de recueillir des précisions quant à la nature des droits du *judgment debtor* et aux titres qui les justifient, mais lorsque ce dernier est encore en possession réelle des biens et qu'ils ne sont pas grevés d'autres droits que ceux du *judgment creditor*, tenancier par *elegit*, l'ordonnance autorisant la vente est généralement rendue immédiatement¹.

Si, au cours de l'enquête, il apparaît que des créanciers, de rang antérieur ou postérieur à celui du *judgment creditor*, ont acquis une *statutory charge* sur les biens², il est nécessaire de leur signifier l'ordonnance de vente. L'effet de cette signification est de les obliger (*bind*), c'est-à-dire que l'ordonnance leur devient opposable, mais par contre ils acquièrent le droit d'intervenir dans la procédure et de participer à la distribution du produit de la vente, selon leur rang³.

De même que les créanciers, toute personne revendiquant un droit sur les biens du chef du *judgment debtor* est affectée par l'ordonnance de vente et par toute la procédure ultérieure, lorsque ce droit est né postérieurement à l'exécution du *writ*⁴.

Ajoutons que lorsque le *judgment creditor* n'a pu faire exécuter son *writ d'elegit* en raison de ce que les biens étaient déjà saisis en vertu d'un autre *writ*, il est obligé d'agir par voie d'*equitable execution* avant de pouvoir s'adresser au tribunal pour obtenir une ordonnance de vente⁵.

1. *Re Ogilvie* (1871) 41 L. J. (Ch.) 336, C. A.; *Re Bithray* (1889) 59 L. J. (Ch.) 66.

2. Soit par l'effet du *statute law*, soit à la suite d'un jugement ou d'une *recognizance*.

3. Judgments Act, 1864, s. 5.

4. *Ibid.*, s. 6.

4. *Re Cowbridge Rail. Co.* (1868) L. R. 5 Eq. 413; 18 L. T. 102; *Wells v. Kilpin* (1874) L. R. 18 Eq. 298; *Re Nixon* (1886) W. N. 191.

5. Bankruptcy Act, 1914, s. 40-41 (1), remplaçant les B. A., 1883 et 1890.

G) *Droits du « judgment creditor » à l'égard de l'« Official Receiver » ou du « trustee » de la faillite du « judgment debtor ».* — 192. Suivant les textes des Bankruptcy Acts, les dispositions relatives aux effets de la faillite sur les droits du *judgment creditor* s'appliquent aussi bien aux exécutions pratiquées par *writ d'elegit* qu'à celles opérées par *writ de fieri facias*¹.

Il en résulte que la condition nécessaire pour que les droits du *judgment creditor* puissent être opposables à ceux de l'*Official Receiver* ou du *trustee* de la faillite du *judgment debtor*, c'est que l'exécution ait été achevée avant la date du *receiving order* et avant que le *judgment creditor* ait été avisé de la demande de déclaration de faillite ou d'un acte entraînant la faillite de son débiteur.

Mais contrairement à la règle qui existe pour les exécutions faites par *writ de fieri facias*, lorsqu'il s'agit d'un *writ d'elegit*, l'exécution est réputée achevée dès que le *sheriff* a opéré la saisie des biens fonds par l'*inquisition* et en a remis la possession au *judgment creditor*². Il a été jugé en outre que si le *sheriff* n'a pas effectué le *return* du *writ* avant d'avoir connaissance d'un acte entraînant la faillite, l'exécution n'en est pas moins achevée, du moment que le *judgment creditor* est en possession des biens fonds et les droits de ce dernier sont opposables à ceux de l'*Official Receiver* ou du *trustee* de la faillite³.

§ VII. *Fin de la « tenancy ».* — *Reprise de la possession par le « judgment debtor ».* — 193. Une *tenancy par elegit* peut se terminer de différentes manières :

1. Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59) s. 40, 41 (1) remplaçant les B. A., 1883 et 1890.

2. *Ibid.*, s. 41 (2).

3. *Re Hobson* (1886) 33 Ch. D. 493.

1^o par la vente des biens, ainsi que nous l'avons vu (n^o 191).

2^o par confusion (*merger*), lorsque le *judgment creditor* devient cessionnaire par *conveyance* de la *reversion* ou d'une partie de la *reversion* appartenant au *judgment debtor*¹.

3^o par le paiement de la dette née du jugement, des intérêts et des frais. Le paiement peut être effectué par le *judgment debtor* lui-même ou bien il peut résulter de la perception des profits qui a été opérée par le *judgment creditor* comme tenancier par *elegit*².

Dès que la dette née du jugement a été soldée, le *judgment creditor* qui a fait enregistrer son *writ d'elegit* doit également faire mentionner le règlement par un *entry of satisfaction*³.

Selon la *common law*, la *tenancy* se terminait *ipso facto* après l'expiration du délai fixé par sa durée à moins que, dans l'intervalle, le *judgment creditor* ait été expulsé ou évincé⁴. Nous avons vu que cette durée pouvait être calculée à l'avance en divisant le montant de la créance à recouvrer par le revenu annuel estimé dans l'*inquisition*⁵. Le *judgment creditor* dépossédé avant la fin de sa *tenancy* pouvait recouvrer la possession au moyen d'un *writ de scire facias* qui lui permettait d'obtenir un nouveau *writ d'elegit*⁶. Mais, d'autre part, si par suite

1. *Hele v. Bezley (Lord)* (1853) 17 Beav. 14.

2. Cf. dictum du J. Stirling dans *Johns v. Pink* (1900) 1 Ch. 296, p. 304.

3. Si, en raison de sa négligence à remplir cette formalité, il était constitué défendeur dans une action de *foreclosure*, le tribunal pourrait le condamner au paiement des frais (*Thompson v. Hudson* (1864) 34 Beav. 107).

4. Dictum du C. J. Holt dans *Pullen v. Purbeck* (1700) 12 Mod. Rep. 355, p. 365.

5. *Godfrey v. Watson* (1743) 3 Atk. 517; *Williams v. Morris* (1849) 13 Ir. Eq. R. 147.

6. *Sir Andrew Corbet's Case* (1600) 4 Co. Rep. 81b, 82a.

de quelque profit survenu fortuitement, il se trouvait rempli de sa créance avant l'époque fixée pour la fin de sa *tenancy*, le *judgment debtor* pouvait obtenir un *writ* de *scire facias ad rehabendam terram* qui lui permettait de reprendre tout de suite ses biens.

La pratique moderne continue la tradition des Cours d'équité qui exigeaient du *judgment creditor* un compte exact des loyers et profits dont il avait bénéficié, mais par contre lui,, permettaient de porter à son crédit les intérêts de la créance¹. Au lieu d'avoir recours à une action d'équité, le *judgment debtor* n'a maintenant qu'à demander par voie de référé (*reference to chambers*) un compte des loyers et profits perçus par le *judgment creditor* ainsi qu'une ordonnance le remettant en possession au cas où ce compte établirait qu'il a satisfait au jugement²,

Conformément à la doctrine de l'équité, lorsque le *judgment creditor* occupe lui-même les immeubles faisant l'objet de la *tenancy*, au lieu de les louer, la valeur du loyer lui est imputée à charge et se trouve portée au débit de son compte³. Il doit également supporter les pertes de revenus occasionnées par une grande négligence constituant de sa part une faute lourde dans la gestion des biens⁴.

En résumé, la doctrine a assimilé le compte à établir par le *judgment creditor* comme tenancier par *elegit* à

1. *Yates v. Hambly* (1742) 2 Atk. 360; *Godfrey v. Watson*, *supra*; *Owen v. Griffith* (1749) 1 Ves. Sen. 249; *Bath (Earl) v. Bradford (Earl)* (1754) 2 Ves. Sen. 587.

2. *Price v. Varney* (1825) 3 B. et C. 733; *O'Brien v. Goold*, 1 Alcock et Napier, 41; *Betty v. Betty*, 1 Alc. et N. 115.

3. *Shaw v. Muriagh* (1832) Hayes, 586.

4. *Williams v. Price* (1824) 1 Sim. et St. 581; *O'Brien v. Mahon* (1842) 2 Dr. et Var. 306; *Bull v. Faulkner* (1847) 1 De G. et Sm. 685.

celui que doit fournir un créancier mortgagiste ayant joui de la possession des biens mortgagés¹.

§ VIII. — Frais de l'exécution (*costs and expenses*). — A) « *Poundage* » (*pourcentage*). — 194. En ce qui concerne le *poundage*, d'anciens *cases* avaient établi que le stat. 29 Eliz., c. 4, s'appliquait aussi bien au *writ d'elegit* qu'au *writ de fieri facias*². Ces *cases* avaient en outre décidé que le *poundage* devait être calculé sur le montant de la créance à recouvrer, comme pour les exécutions faites par *writ de fieri facias*, c'est-à-dire à raison de 1 shilling par l. pour les sommes égales ou inférieures à 100 l. et de 6 pence pour chaque l. au-dessus de 100 l.

Cependant, depuis la mise en vigueur du stat. 3 Geo. I, c. 15 qui concerne spécialement le *writ de possession*, on a estimé que ce *statute* abrogeait implicitement la pratique établie et que ses dispositions devaient s'appliquer aussi bien au *writ d'elegit* qu'au *writ de possession*³. Le taux du *poundage* n'est pas modifié, mais la base de son calcul est complètement changée, puisqu'au lieu de la somme à recouvrer, c'est le revenu annuel estimé dans l'*inquisition* qui est pris en considération⁴.

Bien que le stat. 3 Geo. I, c. 15 (sauf pour la s. 12) soit maintenant abrogé par le Sheriffs Act, 1887, les stipulations 4 et 5 de la s. 39 de ce dernier *act* permettent au *sheriff* de continuer à pouvoir recouvrer son *poundage*,

1. *Leahy v. Dancer* (1828) 1 Moll. 313; *Shaw v. Muriagh, supra*; *M'Donnell v. Walshe* (1842) 2 Dr. et War. 252; *O'Brien v. Mahon, supra*; *Bull. v. Faulkner, supra*.

2. *Tyson v. Paske* (1705) 2 Ld. Raym. 1212; *Price v. Hollis* (1813) 1 M. et S. 105.

3. *Nash v. Allen* (1843) 4 Q. B. 784.

4. Stat. 3 Geo. I, c. 15, s. 16; *Nash v. Allen, supra*.

lequel devient payable dès que les biens saisis ont été délivrés au *judgment creditor*¹.

B) « *Fees* » et « *expenses* » (*autres frais*). — 195. Nous avons vu que pour le *writ* de *fieri facias*, les frais autres que le *poundage* avaient été fixés par le tarif du 1^{er} août 1888 remplacé par celui du 8 juillet 1920. Bien que le Sheriffs Act, 1887, ait abrogé les anciens tarifs de frais et autorisé le Chancelier, de concert avec la Cour d'Appel et la Haute Cour, à en élaborer de nouveaux, il n'en avait pas été publié en ce qui concerne le *writ* d'*elegit*. Aussi avait-on continué, comme pour le *poundage*, à appliquer les tarifs précédemment en vigueur, tant pour les émoluments et frais de déplacement des agents d'exécution que pour les frais causés par l'*inquisition*. Ces tarifs ont été finalement modifiés par une ordonnance en date du 2 mai 1921 rendue en conformité du Sheriffs Act, 1887, et ce sont eux qui sont actuellement en vigueur².

C) *Recouvrement des frais (poundage, fees et expenses) par le « sheriff »*. — 196. Le *sheriff* ne peut pas prélever ses frais sur les biens fonds qu'il a délivrés en exécution au *judgment creditor*, car les droits de ce dernier comme tenancier par *elegit* sont insaisissables³. Si donc, celui-ci se refuse à les payer, son seul recours est de l'actionner pour obtenir une condamnation lui permettant d'opérer le recouvrement par *writ* de *fieri facias*⁴. D'autre part, le *judgment creditor* ne peut pas recouvrer par une saisie

1. *Carter v. Hughes* (1858) 2 H. et N. 714; 30 L. T. (O. S.) 275.

2. Voir *The Yearly Practice of the Supreme Court*, 1930, p. 2181 et suiv. *The Annual Practice*, 1930, p. 1847 et suiv.

3. *Carter v. Hughes*, *supra*.

4. *Tyson v. Paske* (1705) 2 Ld. Raym. 1212; *Carter v. Hughes*, *supra*.

ultérieure les frais qui lui ont été occasionnés par l'*inquisition*¹.

Ces frais, cependant, sont finalement supportés par le *judgment debtor* quand l'exécution se révèle fructueuse, car le *judgment creditor* peut les ajouter au montant en principal et intérêts de la dette née du jugement et les faire figurer au débit du compte qu'il doit fournir à la fin de sa *tenancy*².

2. *Porter v. Wotton* (1884) 28 Sol. Jo. 548.

3. *Godfrey v. Watson* (1743) 3 Atk. 517; *Mahon v. Miles* (1881) 30 W. R. 540.

CHAPITRE IV

WRITS D'EXECUTION TENDANT A OBTENIR LA DELIVRANCE DE BIENS AUTRE Q'UNE SOMME D'ARGENT (*exécution in specie*)

197. Les *writs* de *fieri facias* et d'*elegit* que nous venons d'étudier visent l'un et l'autre à obtenir l'exécution d'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent. S'il s'agit au contraire d'exécuter un jugement condamnant le défendeur à délivrer ou à restituer un bien déterminé, soit un bien fonds, soit un bien mobilier, les *writs* appropriés sont dans le premier cas, le *writ* de *possession*, et dans le second cas, le *writ* de *delivery*.

Section I. — Le Writ de Possession.

§ I. Définition. Historique. — 198. Le *writ* de *possession* est une création de la *common law*, mais son origine n'est pas aussi ancienne que celle du *writ* de *fieri facias*. Il ne paraît pas avoir été employé antérieurement au règne de Henri VII. Jusqu'au milieu du XVe siècle, en effet, le demandeur qui avait été dépossédé d'un bien fonds ne pouvait obtenir auprès des Cours de *common law* qu'un jugement lui accordant des dom-

mages-intérêts¹. D'autre part, le propriétaire ou le possesseur qui avait obtenu un *writ of entry* ou un *writ of assize* avait un droit d'*entry* pour se mettre en possession du bien fonds, mais divers *statutes*² ayant interdit, sous peine d'emprisonnement, d'employer la violence pour se remettre soi-même en possession, la pratique imagina une procédure connue sous le nom d'action d'*ejectment* qui permettait au demandeur d'obtenir un jugement condamnant le défendeur à la délivrance ou à la restitution du bien fonds, jugement qui pouvait être exécuté au moyen d'un *writ* de *habere facias possessionem*.

Si, au lieu d'un droit reconnu par la *common law*, le demandeur ne possédait qu'un droit d'équité, il devait s'adresser à la juridiction d'équité qui rendait un *decree* enjoignant à la partie condamnée de délivrer ou de restituer le bien fonds³. En cas de non obéissance, la partie gagnante pouvait employer la procédure de *contempt of court* dont l'aboutissement sévère — l'emprisonnement — était un moyen indirect pour arriver à faire fléchir le récalcitrant et à obtenir l'exécution du *decree*. Mais le requérant n'était pas tenu de recourir à cette procédure : il pouvait aboutir au résultat cherché en demandant l'autorisation d'émettre un *writ* d'*assistance* adressé au *sheriff*⁴. Ce *writ*, quoique libellé en termes plus généraux que le *writ* de *possession*, visait au même but : mettre la partie gagnante en possession

1. Tidd, *Practice*, p. 1031, 8^e édit.

2. Stat. 5 Rich. 2, c. 7; 15 Rich. 2, c. 2 et 8 Hen. 6, c. 9.

3. Dans les actions (*suits*) engagées auprès des Cours d'équité, l'ordonnance enjoignant la remise de la possession n'était en général qu'un accessoire d'un *decree* rendu sur la matière faisant l'objet principal de la requête.

4. *Stribley v. Hawkie* (1744) 3 Atk. 275; *Dove v. Dove* (1784) 1 Bro. C. C. 375; *Bower v. Cooper* (1843) 2 Hare, 412.

du bien fonds objet du litige. Il n'est d'ailleurs plus employé pour cet usage, le *writ* de *possession* l'ayant maintenant remplacé dans tous les cas où il s'agit de délivrer ou de restituer la possession d'un bien fonds à la personne nantie du jugement¹.

L'emploi du *writ* de *possession* a été confirmé par es R. S. C., 1883. La r. 5 de l'Ord. 42 stipule qu'un jugement ordonnant de restituer ou de délivrer la possession d'un bien fonds peut être exécuté au moyen d'un *writ* de *possession*. Bien que ce *writ* ne soit pas expressément compris au nombre des *writs* d'exécution auxquels s'appliquent les *rules* relatives à la procédure à suivre pour leur émission et leur exécution², on a estimé que rien n'autorisait non plus à conserver les anciennes pratiques pour tous les points qui n'ont pas fait l'objet de dispositions spéciales³. Celles-ci se réduisent d'ailleurs aux r. 1 et 2 de l'Ord. 47. Nous aurons donc très peu de choses à ajouter à ce que nous avons dit précédemment au sujet des *writs* d'exécution en général.

§ II. Emission du « writ ». — 199. Les conditions d'émission du *writ* varient selon que le jugement autorise le demandeur à recouvrer la possession (*recovery of possession*) ou ordonne au défendeur de délivrer la possession (*delivery of possession*)⁴.

1. *Hall v. Hall* (1878) L. J. (Ch.) 680; *Wyman v. Knight* (1888) 39 Ch. D. 165; 59 L. T. 164. Le *writ* d'*assistance* peut encore être utilisé lorsqu'on désire obtenir la délivrance de *chattels* et surtout de documents. Cf. *Cazet de la Borde v. Othon* (1874) 23 W. R. 110; *Wyman v. Knight supra*; *Re Taylor, Taylor v. Rawson* (1913) W. N. 122.

2. En particulier les r. 11, 12 et 13 de l'Ord. 42.

3. Cf. Daniell, *Chancery Practice*, p. 948 et suiv.

4. Nous appellerons demandeur (*plaintiff*) la personne ayant droit à la possession et défendeur (*defendant*) celle contre laquelle le *writ* est émis, les expressions de *judgment creditor* et de *judgment debtor* nous semblant peu appropriées lorsque le jugement ne contient pas de condamnation au paiement d'une somme d'argent.

Dans le premier cas, c'est la r. 1 de l'Ord. 47 qui est applicable. Or, cette *rule* stipule qu'un jugement permettant à une partie de recouvrer la possession d'un bien fonds peut être exécuté au moyen d'un *writ* de *possession* selon la procédure en usage auprès des Cours de *common law* pour exécuter un jugement rendu à la suite d'une action d'*ejectment*. La pratique ne requerrait pas la nécessité de signifier le jugement au défendeur : il s'en suit que dans ce cas le *writ* peut être émis immédiatement après le prononcé du jugement.

Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'exécuter un jugement ordonnant au défendeur de délivrer la possession d'un bien fonds déterminé. La r. 2 de l'Ord. 47 stipule que, dans ce cas, la partie poursuivant l'exécution a le droit d'émettre le *writ* sans ordonnance rendue spécialement à cet effet, mais est tenue de produire et de faire enregistrer un *affidavit* certifiant la signification du jugement à la partie intéressée et la non obéissance de cette dernière. Cette signification doit être faite à la personne elle-même¹. En outre, conformément à l'Ord. 41, r. 5, l'endossement doit indiquer le délai dans lequel le défendeur doit satisfaire au jugement. La formule employée est la suivante :

« If you, the within named A. B., neglect to obey this judgment by the time therein limited, you will be liable to process of execution for the purpose of compelling you to obey the same judgment ». (Si vous, le susnommé A. B., négligez d'obéir à ce jugement dans le délai mentionné, vous serez l'objet d'une procédure d'exécution en vue de vous contraindre à obéir au dit jugement).

En vertu de la r. 3 de l'Ord. 47, le demandeur a le

1. *Savage v. Bentley* (1904) 90 L. T. 641.

droit d'émettre deux *writs* séparés, l'un pour recouvrer la possession du bien fonds, l'autre pour le paiement des frais, mais il peut aussi se contenter d'émettre un seul *writ*, en ajoutant la formule d'un *writ* de *fieri facias* à celle du *writ* de *possession*, conformément à la formule donnée dans l'appendice H, n° 7a des R. S. C., 1883. Mais, dans tous les cas, la partie poursuivant l'exécution ne peut émettre qu'un seul *writ* de *fieri facias*¹.

Quant à la formule du *writ* de *possession* lui-même, elle est indiquée sous les numéros 8 et 9 du même appendice H et varie quelque peu selon qu'il s'agit de recouvrer la possession d'un bien fonds ou d'en obtenir la délivrance. Elle contient une clause de *non omittas*, enjoignant au *sheriff* d'exécuter le *writ*, même si les biens sont situés dans les limites d'une *franchise* ou *liberty*.

En ce qui concerne la personne contre laquelle le *writ* est émis, il n'est pas nécessaire qu'elle ait été partie dans l'action ayant abouti au jugement que la partie gagnante cherche à faire exécuter². D'autre part, le demandeur a le droit d'émettre le *writ*, même si depuis le commencement de l'action, son titre est arrivé à expiration, à moins que l'émission ne soit pas justifiée par les circonstances³.

§ III. Exécution du « *writ* ». — 200. Le *writ* de *possession* est exécuté par le *sheriff*, ou plus exactement par son *bailiff*, mais comme le mandement contenu dans le *writ* a pour objet « de mettre sans délai le dit A. B. (de-

1. *Forster v. Baker* (1910) 2 K. B. 636.

2. *Doe d. Lewis v. Ellis* (1841) 9 Dowl. 944. L'Ord. 42, r. 26 a confirmé la règle dérivée de ce *case*.

3. *Gibbins v. Buckland* (1863) 1 H. et C. 736; 8 L. T. 87; *Knight v. Clarke* (1885) 15 Q. B. D. 294, C. A. Après avoir prouvé que l'émission du *writ* est injuste et inutile, le défendeur peut alors obtenir l'annulation de celui-ci. Cf. *Doe d. Morgan v. Bluck* (1813) 3 Camp. 447.

mandeur) en possession des dits lieux », il est essentiel que le demandeur, ou à son défaut une personne, autorisée par lui, vienne sur place et indique, à ses risques et périls, quels sont les biens dont la possession doit lui être remise¹. Aussi n'est-il pas nécessaire que ceux-ci soient décrits dans le *writ* suivant leurs mesures et limites (*by metes and bounds*)², à moins que le jugement ordonne la délivrance d'une partie seulement et non de la totalité des biens dont la possession était réclamée par le demandeur³. Cependant, en pratique, le *writ* contient maintenant la désignation détaillée des biens et indique leur surface et leurs limites⁴.

Suivant la formule du *writ*, le *sheriff* doit mettre en possession tout de suite (*without delay*) la partie nantie du jugement ou son représentant. Si la possession lui est paisiblement abandonnée, dit Blackstone, la remise d'une petite baguette, d'une motte de terre recouverte de gazon ou de l'anneau de la porte, sous le nom de saisine, constitue une exécution suffisante du *writ*⁵.

Lorsque le *sheriff* rencontre de la résistance, il doit faire appel au *posse comitatus* pour lui prêter main-forte et expulser les personnes qui occupent les lieux⁶. Il a le droit également de forcer la porte extérieure d'une maison d'habitation, le privilège conféré par le *Semayne's Case* ne s'appliquant pas au *writ* de possession.

1. *Floyd v. Bethill* (1617) 2 Roll. Abr. 459, tit. Return H; *Doe d. Davenport v. Rhodes* (1843) 11 M. et W. 600.

2. *Cottingham v. King* (1758) 1 Burr. 623, 629; *Connor v. West* (1770) 5 Burr. 2672.

3. *Molineux v. Fulgam* (1622) Palm. 289; *Doe d. Draper's Co. v. Wilson* (1819) 2 Stark. 477.

4. *Thymne v. Sarl* (1891) 2 Ch. 79.

5. Blackstone, *Commentaires*, III, p. 412, édit. 1811. Il est curieux de constater qu'à l'époque de Blackstone (fin du XVIII^e siècle), le formalisme primitif se trouve encore conservé.

6. *Sheriffs Act*, 1887 (50-51 Vict., c. 55), s. 8 (2).

La seconde résolution s'exprime en effet ainsi : « Quand la possession d'une maison est recouvrée au moyen d'une action réelle ou d'*ejectment*, le *sheriff* peut y pénétrer de force et en délivrer la saisine ou la possession au demandeur, car la formule du *writ* est *habere facias seisinam*, ou *possessionem* etc., et, après le jugement la maison n'est plus, ni en droit, ni en vertu du jugement, celle du locataire ou du défendeur »¹.

La possession de la totalité des biens doit être délivrée à la partie nantie du jugement, après que ceux-ci ont été débarrassés de leurs occupants et des meubles qui les garnissaient². Toutefois, si les biens comprennent plusieurs maisons ou plusieurs fonds de terre qui sont en la possession d'une seule et même personne, il est admis que la délivrance de la possession réelle (*actual physical possession*) de l'un d'eux constitue une exécution suffisante du *writ*. Il n'en est pas de même lorsque les biens sont en la possession de différentes personnes, auquel cas la remise de la possession doit être effectuée pour chacun d'eux séparément³.

Lorsque le *writ* a été émis en vertu d'un jugement conférant la possession d'une part indivise d'un bien, les occupants ne peuvent être expulsés que de la partie exactement fixée par le *writ* lui-même⁴. Si le *sheriff* délivre en possession des biens auxquels le demandeur n'a pas droit, la partie lésée peut obtenir une ordonnance lui permettant de les recouvrer⁵.

1. *Semayne's Case* (1604) 5 Co. Rep. 91b.

2. Cf. *Upton Wells* (1589) 1 Leon. 145, pl. 202, où le *reporter* estime que l'exécution n'est pas parfaite quand des personnes cachées dans la maison expulsent le demandeur après le départ du *sheriff*.

3. Dictum du J. Haughton dans *Floyd v. Bethill* (1617) 1 Roll. Rep. 420.

4. Tidd, *Practice*, II, p. 1246, 9^e édit.; *Doe d. Hellyer v. King* (1851) 6 Exch. 791 (dictum du B. Parke, p. 794).

5. *Roe d. Saul v. Dawson* (1770) 3 Wils. 49.

§ IV. Perte de la possession. — 201. Si, après avoir été mis en possession par le *sheriff*, le demandeur est dépossédé par le défendeur, peut-on dire que le *writ* a été exécuté ? Pour répondre à cette question, il y a lieu de distinguer si la dépossession s'est produite immédiatement après la mise en possession ou si le demandeur a pu jouir de la possession pendant un certain temps.

1^o Lorsque la dépossession suit immédiatement la mise en possession, on peut considérer l'exécution comme inexistante, car le *sheriff* est tenu de délivrer une possession paisible (*quiet*). Le demandeur a donc le droit de requérir du *sheriff* une nouvelle mise en possession¹. Il peut aussi, lorsque le *return* du *writ* n'a pas été effectué, s'adresser au tribunal pour obtenir un nouveau *writ*². Le défendeur, coupable de *contempt of court* comme s'il avait empêché le *sheriff* de procéder à ses opérations, peut être emprisonné en vertu d'un *writ* d'*attachment*³.

Un *leading case* sur la matière a posé comme règle qu'il doit y avoir dépossession immédiate et non simple trouble de jouissance⁴. Mais le *reporter* est très large dans l'appréciation des faits et estime, par exemple, qu'éloigner le bétail du demandeur des lieux dont il a été mis en possession, constitue une dépossession.

2^o Lorsque la dépossession se produit après un certain

1. *Molyneux v. Fulgam* (1622) Palm. 289; *Ratcliff v. Taile* (1664) 1 Keb. 779; *Devereux v. Underhill* (1667) 2 Keb. 245; *Doggett v. Roe* (1689) Comb. 150; *R. v. Harris* (1699) 12 Mod. Rep. 268; *Linchan's Lessee v. Anthony* (1826) Batt. 453; *Massey's Lessee v. Ejector* (1835) 1 Jo. Ex. Ir. 457; *Stacpoole v. Walsh* (1880) 6 L. R. Ir. 444.

2. *Doe d. Lloyd v. Roe* (1842) 2 Dowl. (N. S.) 407; *Doe d. Pitcher v. Roe* (1841) 9 Dowl. 971.

3. *Style's Case* (1610) 2 Brownl. 216; *Kingsdale v. Mann* (1703) 6 Mod. Rep. 27; *Anon.* (1705) 2 Salk. 588.

4. *Smith v. Dorset (Earl)* (1651) Style, 277.

délai et surtout après que le *return* du *writ* a été effectué, il n'est pas possible d'émettre un nouveau *writ* de *possession*. Le demandeur est obligé de procéder par voie d'action afin de se munir d'un nouveau jugement¹.

Il doit agir de même dans le cas où la dépossession est causée par une personne autre que le défendeur à l'action ou que celle contre laquelle le *writ* a été émis, que la dépossession ait lieu avant ou après le *return* du *writ*².

§ V. « *Return* » du « *writ* ». — 202. Selon la règle générale, le *return* du *writ* n'est pas nécessaire pour que l'exécution soit parfaite, du moment qu'une possession paisible a été remise au bénéficiaire du *writ*³. Le *sheriff* n'est tenu de l'effectuer que lorsqu'il en est requis par la personne qui a émis le *writ* ou par son *solicitor*⁴.

Si le *writ* a été exécuté, le *sheriff* fait un *return* ainsi libellé : « En vertu de ce *writ* à moi adressé, j'ai remis pleine et paisible possession au sus-nommé des immeubles ci-inclus mentionnés, ainsi qu'il m'en a été ordonné ».

Si, au contraire, l'exécution n'a pu avoir lieu en raison de ce que ni le bénéficiaire du *writ*, ni son représentant, ne se sont présentés pour recevoir la possession et désigner les biens à délivrer, le *sheriff* peut faire un *return* indiquant qu'il est toujours prêt à remettre la possession au bénéficiaire⁵. Mais comme il est tenu de recourir au *posse comitatus* en cas de résistance, il ne peut jamais

1. *Doe d. Pate v. Roe* (1807) 1 Taunt. 55.

2. *Fortune v. Johnson* (1652) Style, 318; *Ratcliff v. Tate* (1664) 1 Keb. 779; *Doe d. Thompson v. Mirehouse* (1833) 2 Dowl. 200.

3. *Hoe's Case* (1600) 5 Co. Rep. 89b.

4. *Molyneux v. Fulgam* (1622) Palm. 289; *Doe d. Hudson v. Roe* (1852) 18 Q. B. 806.

5. *Floyd v. Bethill* (1617) 2 Roll. Abr. 459, tit. Return H; *Doe d. Pitcher v. Roe* (1841) 9 Dowl. 971.

alléguer qu'il a été empêché par la force d'exécuter le *writ*.

§ VI. **Infirmation du jugement ou annulation du « writ ».** — 203. Lorsqu'après l'exécution d'un *writ* de *possession*, le jugement qui a justifié son émission est infirmé ou bien le *writ* lui-même est annulé, le défendeur obtient une ordonnance du tribunal enjoignant au demandeur de restituer la possession des biens qui lui ont été remis¹. Si celui-ci n'obéit pas ou si l'ordonnance ne peut lui être signifiée parce qu'il a quitté la juridiction (*abscond*), le défendeur a le droit de demander au tribunal un *writ* de *restitution*² qui est adressé à la partie en possession et non au *sheriff*³. En cas de non obéissance à l'ordonnance, le demandeur qui reste en possession peut d'ailleurs aussi être emprisonné pour *contempt of court*⁴.

Aux termes de la r. 2 de l'Ord. 27, il semble que le défendeur pourrait également émettre un *writ* de *possession* ordonnant au *sheriff* de lui restituer la possession qui lui a été précédemment retirée.

§ VII. **Frais de l'exécution.** — 204. Aucun tarif spécial n'ayant été établi pour les frais d'exécution du *writ* de *possession*, nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été indiqué précédemment à propos des *writs* de *fieri facias*

1. *Doe d. Whittington v. Hards* (1851) 20 L. J. (Q. B.) 406.

2. *Goodright d. Russell v. Noright* (1738) Barnes, 1783; *Doe d. Stephens v. Lord* (1837) 7 Ad. et El. 610; *Doe d. Stratford v. Shail* (1844) 2 Dow. et L. 161.

3. *Doe d. Williams v. Williams* (1834) 2 Ad. et El. 381; *Doe d. Lewis v. Ellis* (1841) 9 Dowl. 944.

4. *Pelham (Lord) v. Harley (Lord)* (1713) 3 Swans.291 n.; *Davis d. Povey v. Doe* (1773) 2 Wm. Bl. 892; *Goodtill d. Murrell v. Badtill* (1841) 9 Dowl. 1009; *Corbett v. Clymer v. Nicholls* (1851) 2 L. M. et P. 87.

et d'*elegit*. L'émission de ce *writ* est assimilée à une procédure engagée auprès de la Cour Suprême quant à la question des frais et le tribunal a un pouvoir discrétionnaire pour les mettre à la charge de l'une ou de l'autre partie¹.

Section II. — Le Writ de Delivery.

§ I. Définition. Historique. — 205. Le *writ* de *delivery* est employé pour exécuter un jugement condamnant à la remise d'un bien autre qu'un bien fonds (*land*) ou une somme d'argent².

Son origine est relativement récente. Auprès des Cours de *common law*, la personne qui revendiquait un *chattel* pouvait intenter une action de *detinue* à la suite de laquelle elle obtenait un jugement condamnant le défendeur à le lui délivrer. Si celui-ci ne s'exécutait pas, il devait payer la valeur du *chattel* ainsi que les dommages causés par la privation de la possession de ce *chattel*. Bracton nous informe en effet³ que tout demandeur qui cherchait à recouvrer un *chattel* au moyen d'une action, devait avoir soin d'en indiquer le prix, de telle sorte que si le défendeur ne détenait plus le *chattel*, on pouvait l'obliger à en restituer la valeur. C'est pourquoi, ne voulant pas permettre que le demandeur soit dupé au dernier moment par le défendeur qui aurait pu détruire le *chattel* ou le laisser s'échapper, la Cour semble avoir pris l'habitude de rendre un jugement

1. *Dartford Brewery Co. Ltd. v. Moseley* (1906) 1 K. B. 462, C. A.

2. R. S. C., Ord. 42, r. 6.

3. Lib. III, cap. 3 (4).

accordant la restitution de la chose ou *sa valeur*, ce qui laissait au défendeur le bénéfice de l'alternative¹.

En vertu du jugement, il n'était donc pas possible d'émettre un *writ* permettant au *sheriff* de s'emparer de la chose elle-même pour la remettre à la partie gagnante. Le *writ* de *distringas in detinue* l'autorisait seulement à saisir les *goods* et *chattels* du défendeur, en général, de manière à obliger celui-ci, par ce moyen indirect, à délivrer la chose au demandeur ou à lui en payer la valeur², mais la *common law* ne fournissait aucun procédé direct pour faire exécuter le jugement *in specie*.

Si, au lieu d'une action de *detinue*, le demandeur avait intenté une action de *replevin*³, il n'était pas mieux partagé au point de vue de l'exécution du jugement. Il pouvait bien en effet obtenir un *writ* de *capias in withernam* lui permettant de pratiquer une saisie sur les biens de celui qui avait saisi indûment la chose, mais si ce dernier lui offrait une compensation pécuniaire, il était obligé d'arrêter la procédure de *withernam*⁴. Et ainsi, ajoute Blackstone, dans les actions de *replevin* et de *detinue* (les seules permettant de recouvrer la possession *in specie* de *chattels* personnels), si le défendeur est très retors (*perverse*), il ne peut pas être contraint à restituer la chose même qu'il détient, mais il a toujours

1. Jenks, *A Short History of English Law*, p. 60, 2^e édit.

2. *Phillips v. Jones* (1850) 15 Q. B. 859. Au lieu d'un *writ* de *distringas*, le demandeur pouvait émettre un *writ* de *fieri facias* pour recouvrer la valeur de la chose et le montant des dommages-intérêts et des dépens. Si la chose se trouvait entre les mains d'un tiers, il émettait un *writ* de *scire facias* contre ce tiers pour l'obliger à comparaître et à justifier de l'origine de sa possession (Blackstone, *Commentaires*, III, p. 412, édit. 1811).

3. C'était l'action correspondant aux cas où l'objet revendiqué avait été enlevé au demandeur à la suite d'une saisie illégale.

4. Blackstone, *Commentaires*, III, p. 412, édit. 1811.

le choix de remettre cette chose ou d'en payer la valeur, imperfection de la loi résultant de la nature de la *personal property* qui peut être aisément dissimulée ou transportée hors de l'atteinte de la justice¹.

En équité, au contraire, lorsqu'un *chattel* avait une valeur particulière pour le demandeur ou lorsque le défendeur s'était engagé par contrat à livrer un corps certain, la Cour du Chancelier rendait un *decree* ordonnant la remise de la chose elle-même entre les mains du demandeur².

Les pouvoirs des Cours de *common law* furent étendus par le Common Law Procedure Act, 1854³. Dans sa s. 78, il permettait aux juges de *common law* d'ordonner, dans une action de *detinue*, que le *writ* d'exécution autorise le demandeur à recouvrer le *chattel* indûment détenu par le défendeur. Le *writ* de *delivery* était implicitement créé. La position du demandeur qui obtenait un jugement auprès d'une Cour de *common law* se trouvait grandement améliorée, sans toutefois être aussi forte que celle du demandeur en équité, car il n'avait pas la ressource de pouvoir faire emprisonner le défendeur récalcitrant par *writ* d'*attachment*, cette voie d'exécution, sauf dans certains cas déterminés, étant spéciale aux juridictions d'équité.

Plus tard, le Mercantile Law Amendment Act, 1856⁴, puis le Sale of Goods Act, 1893⁵, ont stipulé que dans les actions relatives à la non exécution d'un contrat par lequel le défendeur s'est obligé à livrer un corps certain

1. Blackstone, *Commentaires*, III, p. 412, édit. 1811.

2. *Pusey v. Pusey* (circ. 1700) 1 Vern. 273; *Somerset (Duke) v. Cookson* (circ. 1730) 3 P. Wms 389.

3. Stat. 17-18 Vict., c. 125.

4. Stat. 19-20 Vict., c. 97, s. 2.

5. Stat. 56-57 Vict., c. 71, s. 52.

contre paiement d'un prix fixé, le demandeur peut obtenir un jugement le condamnant à livrer le corps certain. Au cas où l'agent d'exécution ne peut ni se le faire remettre, ni le trouver, il a le droit de saisir tous les biens mobiliers et immobiliers (*lands et chattels*) du défendeur et de les conserver jusqu'à la livraison du corps certain, à moins que le demandeur ne préfère recevoir la valeur de la chose ou le montant des dommages-intérêts qui lui ont été alloués¹.

Que l'action soit de *detinue* ou pour non exécution d'un contrat, le bénéfice de l'option est désormais retiré au défendeur : c'est au contraire le demandeur qui a le choix et peut requérir soit l'exécution *in specie*, soit le paiement de la valeur de la chose ou des dommages-intérêts compensatoires².

L'Ord. 48, r. 1 des R. S. C., 1883, ne fait que reproduire les dispositions du Common Law Procedure Act, 1854, et stipule que lorsqu'on cherche à exécuter un jugement par *writ de delivery* pour recouvrer un bien autre qu'un bien fonds ou une somme d'argent, la Cour peut, sur requête du demandeur, ordonner que le *writ* commande de faire délivrer le bien lui-même, sans donner au défendeur la faculté de le retenir en payant la valeur; et si le *sheriff* ne peut le trouver, il a le droit, sauf ordre contraire, de saisir tous les biens mobiliers et immobiliers du défendeur situés dans les limites de son *bailiwick* et de les conserver jusqu'à la délivrance de la chose qui a été soustraite à l'exécution. Si le demandeur le préfère, le *sheriff* peut aussi vendre tout ou

1. Cf. *Re Wait* (1927) 1 Ch. 606; *Behnke v. Bede S. S. Co.* (1927) 1 K. B. 649.

2. *Whiteley Ltd. v. Hill* (1918) 2 K. B. 808, C. A.; *Cohen v. Roche* (1927) 1 K. B. 169.

partie des biens mobiliers saisis pour payer à celui-ci la valeur d'estimation de la chose, si elle en a une.

§ II. Emission et exécution du « writ ». — 206. Avant les Judicature Acts et par interprétation de la s. 78 du Common Law Procedure Act, 1854, divers *cases* avaient établi qu'une ordonnance autorisant l'émission d'un writ de *delivery* ne pouvait pas être rendue avant que la valeur de la chose ait été fixée par le jury¹. Mais l'introduction des mots « *if any* » dans la rédaction de la r. 1 de l'Ord. 48 a changé la pratique en usage et il a été décidé que la fixation de la valeur de la chose ne constitue pas une condition dont l'accomplissement doit nécessairement précéder l'émission du writ².

En ce qui concerne le délai dans lequel le writ de *delivery* peut être émis, la r. 19 de l'Ord. 42 stipulait que la partie nantie d'un jugement qui ne condamne ni au paiement d'une somme d'argent, ni à la remise d'un bien fonds, ne pouvait l'exécuter qu'après un délai de *quatorze jours*, à moins qu'il n'en soit autrement ordonné. Cependant, le writ de *delivery* n'étant pas expressément compris au nombre des writs d'exécution auxquels s'appliquait la r. 19³ et, d'autre part, l'Ord. 48 dont les r. 1 et 2 sont spéciales au writ de *delivery*, ne contenant aucune disposition à cet égard, on estimait que la r. 19 de l'Ord. 42 ne concernait pas ce writ. En raison de cette

1. *Chilton v. Carrington* (1855) 15 C. B. 730; *Corbett v. Lewin* (1884) W. N. 62. Mais dans le *case Ivory v. Cruickshank* (1875) W. N. 249, le reporter émet un avis contraire. Les parties pouvaient d'ailleurs évaluer la chose d'un commun accord. Cf. *Winfield v. Boothroyd* (1886) 54 L. T. 574.

2. *Hymas v. Ogden* (1905) 1 K. B. 246, C. A. (dictum du M. R. Collins, p. 250). Cependant, une décision plus récente rendue par une Cour de comté semble indiquer que la fixation de la valeur de la chose est toujours nécessaire (*Bailey v. Gill* (1919) 1 K. B. 41).

3. Voir Ord. 42, r. 8.

interprétation, cette *rule* n'avait plus d'application pratique et elle a été abrogée depuis 1926.

La formule du *writ* de *delivery* est donnée dans l'appendice H des R. S. C. sous les nos 10 et 11. Dans sa première partie, le *writ* ordonne au *sheriff* de faire délivrer sans délai à la partie gagnante les *chattels* énumérés dans le jugement rendu contre le défendeur, mais dans la seconde partie, la formule varie suivant que le tribunal a ordonné ou non l'émission d'un *writ* de *delivery* absolu. En l'absence de l'autorisation d'émettre un *writ* absolu, la formule est ainsi libellée : « si les dits *chattels* ne peuvent pas être trouvés dans votre *bailiwick*, vous devrez prélever (*levy*) la somme de ... l. représentant leur valeur, sur les autres *goods* et *chattels* du défendeur ». Ce dernier a ainsi la possibilité de conserver les *chattels* qui font l'objet du *writ* en laissant saisir et vendre ses autres biens mobiliers jusqu'à concurrence de la valeur indiquée dans le jugement. Au contraire, dans le cas d'un *writ* de *delivery* absolu, le *writ* commande au *sheriff*, « si les dits *chattels* ne peuvent pas être trouvés dans votre *bailiwick*, vous devrez saisir tous les biens mobiliers et immobiliers du défendeur qui y sont situés, de telle sorte qu'il ne puisse pas y mettre la main (*lay hands*) jusqu'à ce qu'il ait rendu au demandeur les dits *chattels* ».

La sanction d'un *writ* de *delivery* absolu étant plus sévère, le demandeur peut espérer avoir plus facilement raison de la mauvaise volonté du défendeur. Cependant, en cas de résistance, le *sheriff* n'a pas des pouvoirs aussi étendus que lorsqu'il s'agit d'exécuter un *writ* de *possession*, le *writ* de *delivery* étant assimilé au *writ* de *fieri facias* en ce qui concerne les règles qui gouvernent son exécution. C'est ainsi que, pour procéder à ses opérations,

le *sheriff* n'a pas le droit de forcer la porte extérieure d'une maison d'habitation.

Mais si le jugement ordonnant la restitution du bien contient un ordre adressé à la personne même du défendeur, le demandeur peut employer la procédure de *contempt of court*, au cas où le *writ de delivery* ne lui aurait pas permis d'obtenir satisfaction.

Lorsque le défendeur se trouve hors de la juridiction de la Cour (*abscond*), le demandeur peut aussi obtenir, par requête *ex parte*, une ordonnance l'autorisant d'émettre un *writ d'assistance*. Ce *writ*, après avoir rappelé que le défendeur a commis un *contempt of court* en désobéissant à l'ordre de la Cour, commande au *sheriff* de saisir et de délivrer au demandeur les biens dont le défendeur devait faire la remise et de lui en assurer la possession paisible¹.

En ce qui concerne les dommages-intérêts qui peuvent être alloués pour privation du bien dont la restitution ou la livraison est ordonnée, ils peuvent, ainsi que les frais et dépens, être recouvrés au moyen du *writ de delivery* ou d'un *writ* séparé². Lorsque le demandeur n'émet qu'un seul *writ* pour le tout, l'une des deux formules du *writ de delivery* doit être suivie d'une formule calquée sur celle du *writ de fieri facias* et ordonnant au *sheriff* de prélever ces dommages-intérêts, frais et dépens par la saisie et la vente des *goods* et *chattels* du défendeur.

§ III. Effets du « writ » de « delivery » quant à la propriété des biens à délivrer. — 207. Le *chattel* dont le jugement ordonne la restitution au demandeur reste la

1. *Wyman v. Knight* (1888) 39 Ch. D. 165; *Re Taylor, Taylor v. Rawson* (1913) W. N. 212.

2. Ord. 48, r. 2.

propriété de ce dernier et ne devient celle du défendeur que lorsque le *sheriff* a, sur les instructions du demandeur, prélevé sa valeur en saisissant et en vendant d'autres biens¹. On estime que la dépossession injuste n'en a pas enlevé la propriété au demandeur et que le jugement a seulement un effet déclaratif².

Une conséquence importante de cette théorie se réfère au cas où le défendeur est déclaré en faillite après l'émission du *writ de delivery*, mais avant le paiement de la valeur du *chattel* opéré par la saisie et la vente d'autres biens. Ce *chattel* étant resté la propriété du demandeur peut être revendiqué par celui-ci contre le *trustee* de la faillite³.

1. *Brinsmead v. Harrison* (1872) L. R. 7 C. P. 547; *Re Scarth* (1874) 10 Ch. App. 234; *Re Gunsbourg* (1920) 2 K. B. 426, C. A.

2. Dans d'anciens *cases* relatifs à des actions de *trover*, il avait été jugé au contraire que le *chattel* était devenu la propriété du défendeur dès le moment de la *conversion*. Cf. *Adams v. Broughion* (1737) Andr. 18; *Buckland v. Johnson* (1854) 15 C. B. 145.

3. *Re Ware, Ex parte Drake* (1877) 5 Ch. D. 866.

CHAPITRE V

EXECUTION PAR L'EVEQUE

§ 1. Cas dans lesquels l'exécution a lieu par le ministère de l'évêque. — 208. Lorsqu'un jugement condamne au paiement d'une somme d'argent un *clergyman* de l'Eglise d'Angleterre, le *judgment creditor* a le droit de faire saisir ses biens privés par le *sheriff* et de procéder avec lui comme s'il s'agissait de toute autre personne. Mais les biens que le *clergyman* détient ès qualités ne peuvent servir à l'exécution du jugement qu'à l'aide de *writs* adressés à l'évêque et exécutés suivant des règles spéciales que nous allons examiner.

Selon la *common law*, de nombreux *cases* avaient en effet établi qu'aucun procédé d'exécution ne permettait de faire prélever par le *sheriff* sur des biens ecclésiastiques le montant d'une dette née d'un jugement¹. Toute exécution dirigée contre des biens de cette sorte ne pouvait être opérée que par l'évêque du diocèse dans lequel ils étaient situés.

Les r. 3, 4 et 5 de l'Ord. 43 des R. S. C., 1883, confirment le droit d'émettre des *writs* spéciaux adressés à

1. Dictum du C. J. Lord Alvanley dans *Arbuckle v. Cowtan* (1803) 3 Bos. et P. 321, p. 327; *Hawkins v. Gathercole* (1855) 6 De G. M. et G. 116, C. A.; *Sweeny v. Flemming* (1863) 14 Ir. Ch. R. 23.

l'évêque et indiquent à quelles conditions ce droit peut s'exercer.

§ II. Emission des « writs » de « *fieri facias de bonis ecclesiasticis* » et « *sequestrari facias de bonis ecclesiasticis* ». — 209. Aux termes de la r. 3 de l'Ord. 43, lorsqu'il apparaît, d'après le *return* d'un *writ* de *fieri facias* ou d'un *writ* d'*elegit*, que la personne contre laquelle le *writ* a été émis est un *clergyman* nanti d'un *bénéfice* (*beneficed clergyman*) et qu'il n'a pas d'autres biens mobiliers ou immobiliers dans le *bailiwick* du *sheriff* à qui le *writ* avait été adressé, la personne à laquelle est due la somme d'argent indiquée dans ce *writ* a la faculté, après enregistrement du *return*, d'émettre un ou plusieurs *writs* de *fieri facias de bonis ecclesiasticis* ou un ou plusieurs *writs* de *sequestrari facias de bonis ecclesiasticis*¹.

Il résulte de ce texte que le *writ* adressé à l'évêque ne peut pas être émis par le *judgment creditor* avant que le *sheriff* ait effectué un *return* établissant que le *clergyman* ne possède pas de biens pouvant être saisis par lui, mais qu'il a droit à un *bénéfice* ecclésiastique. Les indications relatives au nom et à la situation des biens faisant l'objet de ce *bénéfice* doivent être mentionnées par le *sheriff*².

Le *return* préalable d'un *writ* de *fieri facias* ou d'*elegit* est une condition nécessaire pour que l'émission du *writ* adressée à l'évêque soit régulière. Si elle n'est pas remplie, l'annulation du *writ* doit être prononcée par le tribunal, sur requête du *judgment debtor*³.

1. Le *judgment creditor* peut, à son choix, émettre l'un ou l'autre de ces deux *writs*. Bien que leur formule soit différente, leur émission et leur exécution sont soumises aux mêmes règles.

2. *R. v. Powell (Clerk)* (1836) 1 M. et W. 321.

3. *Bromage v. Vaughan* (1852) 7 Exch. 223; *Rabbits v. Woodward* (1869) 20 L. T. 693, 778.

Les formules des *writs* de *fieri facias de bonis ecclesiasticis* ou de *sequestrari facias de bonis ecclesiasticis* sont reproduites dans l'appendice H des R. S. C., 1883 sous les numéros 5, 6 et 7. Dans le premier de ces deux *writs*, l'évêque (ou l'archevêque, en cas de vacance du siège épiscopal) reçoit l'ordre de prélever par saisie (*cause to be made*) sur les biens dont le *judgment debtor* jouit en qualité de *clergyman*, la somme dont le *judgment creditor* est créancier en vertu du jugement, avec les intérêts, tandis que le second lui commande de prendre et séquestrer (*take and sequester*) ces biens jusqu'à ce que la somme due, en principal et intérêts, soit prélevée sur les revenus (*rents, tithes, rentcharges, oblations, issues, profits, etc.*).

La divergence des deux formules pourrait laisser croire que l'exécution des *writs* est différente. Il n'en est rien cependant, car ils sont exécutés tous deux exactement de la même manière.

§ III. Exécution des « writs » par l'évêque. — 210.

Après l'apposition du sceau du *Central Office* ou du *district registry* dans lequel le *writ* a été émis, celui-ci est délivré à l'évêque qui doit l'exécuter¹. Pour remplir sa mission, l'évêque perd sa qualité d'ecclésiastique : il devient un fonctionnaire (*officer*) temporel, une sorte de *sheriff* qui, en vertu du *writ*, peut saisir des biens ecclésiastiques². Aussi est-il soumis aux mêmes obligations que le *sheriff* et encourt-il les mêmes responsabilités.

1. Ord. 43, r. 4.

2. Dictum du C. J. North dans *Walwyn v. Awberry* (1677) 2 Mod. Rep. 253, p. 254.

A) *Nomination du « sequestrator »*. — **211.** En ce qui concerne l'exécution elle-même, la r. 5 de l'Ord. 43 a confirmé les pratiques antérieurement en usage et qui étaient l'œuvre, partie de la *common law*, partie du *statute law*¹.

Le *writ* remis à l'évêque est exécuté au moyen d'un autre *writ* appelé *writ de sequestration*, émis au greffe (*registry*) du diocèse et qui correspond au *warrant* d'exécution. En vertu de ce *writ de sequestration*, un *sequestrator* (séquestre) est nommé à l'effet de percevoir les revenus (*profits*) du bénéficiaire et de les employer — 1^o à assurer le service religieux par un ministre approuvé par l'évêque, ainsi que le bon entretien des édifices et le paiement des charges et redevances dont le bénéfice peut être grevé; 2^o à remplir le *judgment creditor* de sa créance².

Le *sequestrator* est généralement désigné sur la proposition du *judgment creditor* qui peut lui-même être nommé à cette fonction³. Parfois c'est le secrétaire de l'évêque qui est choisi⁴. D'ailleurs, l'évêque n'est pas tenu de nommer la personne qui lui est proposée : la seule considération qui doit le guider est de rechercher celle qui est la plus apte à remplir la mission⁵.

B) *Effets du « writ » de « sequestration »*. *Sa publication*. — **212.** La nomination du *sequestrator* a pour effet de

1. Voir Ecclesiastical Dilapidations Act, 1871 (34-35 Vict., c. 43); Sequestration Act, 1871 (34-35 Vict., c. 45); Benefices Act, 1819 (61-62 Vict. c. 48) s. 10.

2. *Bennell v. Apperley* (1827) 6 B. et C. 630; *Hopkins v. Clarke* (1864) 4 B. S. 836; *Williams v. Ivimey* (1870) 23 L. T. 100.

3. En ce cas l'évêque peut exiger du *judgment creditor* des garanties pour la bonne exécution du seques re. Cf. *Sturgis v. Bishop of London* (1857) 7 E. et B. 550.

4. *Kimber v. Paravicini* (1885) 15 Q. B. D. 222.

5. *Ibid.*

grever (*bind*) les biens sujets au séquestre, de même que l'émission d'un *writ* de *fieri facias* greève les biens mobiliers et les *chattels* réels du *judgment debtor*. Cependant, il est nécessaire que le *writ* de *sequestration* soit publié pour pouvoir jouir d'un droit de priorité sur les *writs* émis ultérieurement par d'autres créanciers¹.

Cette publication est faite par la lecture du *writ* à l'intérieur et aux portes de l'église ou par l'affichage d'une copie à la porte de l'église.

En ce qui concerne le *judgment debtor*, titulaire des biens faisant l'objet du séquestre, la nomination du *sequestrator* lui enlève le droit de recevoir les revenus et profits dérivant du bénéfice². Il est dévêtu de la possession qui passe à l'évêque par l'intermédiaire du *sequestrator*, de même que le *sheriff* devient possesseur des biens saisis par son bailiff³.

C) *Pouvoirs et obligations du « sequestrator »*. — 213

Le *sequestrator* a le droit de percevoir tous les revenus qui viennent à échéance à partir de la date de la publication du *writ* de *sequestration*. Il ne lui est donc pas possible de réclamer le paiement de revenus non payés, mais échus antérieurement⁴. Il peut louer les terres, mais non le presbytère, le titulaire du bénéfice étant obligé d'y résider⁵. Il peut également, depuis que ce pouvoir lui a été conféré par *statute*, actionner, saisir ou exercer des poursuites en son nom, comme *sequestrator* du bénéfice, pour recouvrer des revenus (*tithes*,

1. Dictum du J. Bayley dans *Bennett v. Apperley* (1827) 6 B. et C. 630; *Waite v. Bishop* (1834) 1 Cr. M. et R. 507.

2. Cf. *Powell v. Hibbert* (1850) 15 Q. B. 129.

3. *Doe d. Morgan v. Bluck* (1813) 3 Camp. 447; *Harding v. Hall* (1842) 10 M. et W. 42.

4. Dictum du B. Parke dans *Waite v. Bishop* (1834) 1 Cr. M. et R. 507.

5. *Pack v. Tarpley* (1839) 9 Ad. et El. 468.

rents, dues, fees, etc.) afférant à ce bénéfice, de la même manière que le titulaire aurait pu le faire lui-même¹.

Par contre, les biens détenus par le *sequestrator* restant soumis aux droits qui les grevaient antérieurement, celui-ci doit avoir soin de ne pas y porter préjudice². En outre, avant d'imputer les revenus qu'il perçoit au paiement de la créance du *judgment creditor*, il est tenu de réserver les sommes nécessaires au bon fonctionnement des services religieux (*divine service*) et à l'entretien des édifices faisant partie du bénéfice³.

Les services religieux peuvent être assurés soit par le *judgment debtor* titulaire du bénéfice, soit par un autre *clergyman* désigné par l'évêque. Le traitement, payé par privilège, est fixé par l'évêque, mais depuis le Sequestration Act, 1871, il varie suivant le chiffre de la population à desservir et ne peut, en tous cas dépasser les deux tiers du revenu annuel du bénéfice.

En ce qui concerne l'entretien des édifices, l'Ecclesiastical Dilapidations Act, 1871, a réglé la manière dont le *sequestrator* doit y pourvoir : après avoir reçu le rapport d'un *surveyor* du diocèse établissant les réparations à effectuer, il doit, sous réserve des observations qu'il a le droit de présenter par écrit à l'évêque, faire exécuter ces réparations dont le paiement a lieu par privilège immédiatement après le traitement du *clergyman*.

D) *Effets de la faillite du « judgment debtor »*. — 214. Suivant les dispositions du Bankruptcy Act, 1914⁴,

1. Stat. 12-13 Vict., c. 67, s. 1 et 2. Selon la *common law*, le *sequestrator* était obligé d'actionner ou d'exercer les poursuites conjointement avec l'évêque. Cf. *Harding v. Hall* (1842) 10 M. et W. 42.

2. *White v. Peterborough (Bishop)* (1818) 3 Swans. 116.

3. *Hubbard v. Beckford* (1798) 1 Hagg. Consist. Rep. 307; *Whinfield v. Watkins* (1812) 2 Phil. Eccles. Rep. 1.

4. Stat. 4-5 Geo. 5, c. 59, s. 50 (1) remplaçant la s. 52 (1) du Bankruptcy Act, 1883 (46-47 Vict., c. 52).

le séquestre des bénéfices ecclésiastiques opéré par le *trustee* de la faillite du *judgment debtor* prime tout autre séquestre, à moins que celui-ci ait commencé avant la date du *receiving order* et à la requête d'un créancier qui n'avait pas connaissance de l'accomplissement d'un acte pouvant entraîner la faillite du débiteur.

Il faut donc, pour que les droits du *judgment creditor* soient opposables à ceux du *trustee* de la faillite du *judgment debtor*, que : 1^o le *writ* de *sequestration* ou *warrant* nommant le *sequestrator* soit émis avant la date du *receiving order*; 2^o qu'à la date de son émission, le *judgment creditor* n'ait pas connaissance de l'état d'insolvabilité de son débiteur. Mais si le séquestre a commencé avant cette date, il peut se continuer pendant le temps nécessaire au complet paiement de la créance du *judgment creditor*, même au cas où le *judgment debtor* obtiendrait un *order of discharge* (concordat)¹. Cependant, un accord peut intervenir entre l'*Official Receiver* et le *sequestrator* pour que le séquestre prenne fin, après paiement d'une somme suffisante pour désintéresser le *judgment creditor*².

E) *Reddition des comptes et fin du séquestre*. — 215. Le séquestre doit prendre fin dès que la somme à recouvrer en vertu du jugement se trouve réunie. Il peut aussi se terminer avant que ce résultat soit obtenu, si le titulaire du bénéfice vient à mourir ou s'il est suspendu *ab officio et a beneficio*³. La résignation du bénéfice (*amotion*) a le même effet, mais le *Sequestration Act*, 1871, stipule,

1. *Re Lawrence* (1896) P. 244; *Lawrence v. Adams* (1896) 75 L. T. 410.

2. *Re Barratt* (1906) 22 T. L. R. 427.

3. *Bunter v. Cresswell* (1850) 14 Q. B. 825.

dans sa s. 5, que pendant la durée du séquestre, le titulaire ne peut pas accepter un autre bénéfice s'il doit en résulter pour lui la suppression du bénéfice sous séquestre, à moins qu'il n'ait obtenu auparavant le consentement par écrit de l'évêque et du *sequestrator*.

Le séquestre donne lieu à une reddition de comptes finale, mais s'il dure plus de six mois, le *sequestrator* doit produire chaque semestre au greffe (*registry*) du diocèse un compte de la gestion¹. Quant au solde restant entre ses mains, il doit le verser aussitôt que possible au *judgment creditor* jusqu'à concurrence du montant de sa créance².

Le *sequestrator* n'étant d'ailleurs que le préposé (*agent*) de l'évêque, c'est ce dernier qui est seul responsable de la gestion à l'égard du *judgment creditor* et des tiers³. Une ordonnance peut être rendue contre l'évêque à l'effet de l'obliger à payer au *judgment creditor* le montant de sa créance⁴. Aussi, en nommant le *sequestrator*, l'évêque lui fait-il généralement signer un *bond*, c'est-à-dire une obligation cautionnée qui lui garantit l'exécution fidèle de sa mission.

F) « *Return* » du « *writ* ». — 216. L'évêque ne peut pas effectuer le *return* du *writ* avant que l'exécution soit complètement terminée par le recouvrement de la somme indiquée dans le *writ*⁵. Toutefois, si le *judgment creditor* demande le *return*, il est obligé de le faire mais se trouve, par ce fait déchargé⁶.

1. *Marsh v. Fawcett* (1795) 2 Hy. Bl. 582; *Dean v. Lemprière* (1857) 29 L. T. (O. S.) 125.

2. *Sanders v. Penlease* (1859) 1 L. T. 54. Il n'a pas le droit de retenir des fonds pour payer des réparations non encore effectuées (*Dean v. Lemprière, supra*).

3. *Baylis v. Bishop of London* (1913) 1 Ch. 127.

4. *Bunter v. Cresswell, supra*.

5. *Alderton v. St-Aubyn* (1840) 6 M. et W. 150.

6. *Marsh v. Fawcett, supra*.

Quant au *judgment debtor*, il n'a pas le droit de requérir le *return* du *writ*¹. Il peut cependant, comme *judgment creditor*, obtenir de temps en temps une *rule* ou ordonnance lui permettant d'avoir un état de ce qui a été perçu ou payé par le *sequestrator*².

La formule du *return* est semblable à celle qui est employée pour un *writ* de *fieri facias*. Selon que l'évêque a pu ou non faire exécuter le *writ*, elle est de *fieri feci* ou de *nulla bona*³.

Le *return* est joint au *writ* et le tout est remis au *judgment creditor* ou à son *solicitor* pour être ensuite enregistré au Central Office⁴.

G) *Frais de l'exécution*. — 217. Aux termes de la r. 4 de l'Ord. 43, l'évêque ou ses officiers ne peuvent s'allouer que les frais d'exécution (*fees*) qui sont fixés par les autorités désignées à cet effet. Le *sequestrator* reçoit ordinairement une rémunération correspondant au travail que peut lui occasionner la perception des revenus du bénéfice.

1. *Billing v. St-Aubyn* (1861) 4 L. T. 404.

2. *Dean v. Lemprière* (1857) 29 L. T. (O. S.) 125; *Billing v. St-Aubyn*, *supra*; *Kimber v. Paravicini* (1885) 15 Q. B. D. 222.

3. Dictum du C. J. North dans *Walwyn v. Awberry* (1677) 2 Mod. Rep. 259.

4. Ord. 43, r. 4.

DEUXIÈME PARTIE

Exécution dirigée par le Tribunal

DEUXIEME PARTIE

EXECUTION DIRIGEE PAR LE TRIBUNAL

218. Nous avons étudié jusqu'ici les différents *writs* d'exécution, qui permettent au *judgment creditor* de réaliser ses droits, soit contre les biens mobiliers, soit contre les biens immobiliers du *judgment debtor*. Ces *writs* offrent une grande variété; leur champ d'application, déjà très large selon les règles de la *common law*, a encore été étendu par le *statute law*. Il semble donc que, dans bien des cas, ils suffisent amplement à un *judgment creditor* pour réaliser ses droits. Cependant, nous avons noté en passant que certains biens ou droits ne peuvent pas être saisis en vertu d'un *writ* d'exécution, soit en raison de leur nature, comme par exemple les créances, fonds d'Etat, actions ou parts d'intérêts, soit en raison de la qualité du droit du *judgment debtor*. Ces biens et droits, quoiqu'en dehors de l'atteinte du *sheriff* agissant en vertu des *writs* d'exécution que nous avons examinés, n'en sont pas moins propres maintenant à satisfaire aux droits d'un *judgment creditor*. Le *statute law* a en effet imaginé des procédures permettant à ce dernier de saisir, d'une part, les créances, d'autre part, les fonds d'Etat, actions et

parts d'intérêts. La première est l'*attachment of debts*, la seconde, les *charging orders over stock and shares*.

Quant aux droits qui, en raison de leur nature, ne peuvent faire l'objet d'une exécution proprement dite, ils sont cependant susceptibles de remplir le *judgment creditor* de sa créance, grâce à un moyen dérivant de l'équité et consistant en la nomination d'un *receiver*. Quoique ce procédé d'exécution ne provienne pas de la même source que les deux précédents, nous les avons réunis tous trois sous la même rubrique, car ils ont ce trait commun d'être mis en œuvre par le tribunal et non, comme les *writs* d'exécution, par le *sheriff* (ou par l'évêque, s'il s'agit de bénéfices ecclésiastiques).

CHAPITRE PREMIER

ATTACHMENT OF DEBTS

(Saisie-arrêt)

§ I. Définition. historique. — 219. L'*attachment of debts*, appelé aussi *garnishee proceedings*, est la procédure au moyen de laquelle un *judgment creditor* peut s'approprier, en couverture de sa créance, une somme due au *judgment debtor* par une tierce personne. Cette procédure correspond à la saisie-arrêt du droit français.

Son origine est relativement récente, car avant 1854, le *judgment creditor* n'avait aucun moyen, aussi bien selon la *common law* que selon l'équité, d'atteindre une créance due à son débiteur¹. C'est le Common Law Procedure Act, 1854² qui, dans les sections 60 à 67, a institué la procédure permettant au *judgment creditor* de saisir (*attach*) entre les mains d'un tiers une somme due au *judgment debtor*. Cette procédure fut développée par

1. Cf. *Edgell v. Haywood* (circ. 1769) 3 Atk. 352; *Grogan v. Cooke* (circ. 1810) 2 B. et Beatty 230. Le stat. 1-2 Vict., c. 110, s. 12, en autorisant la saisie par writ de *fieri facias* des chèques, lettres de change, billets à ordre et autres *securities*, permettait d'atteindre indirectement les créances du *judgment debtor* garanties par un *instrumentum* ou acte écrit, mais ce moyen s'était révélé peu efficace en raison de la facilité avec laquelle l'*instrumentum* peut être dissimulé (cf. rapport des *Common Law Commissioners*, 1883).

2. Stat. 17-18 Vict., c. 125.

le Common Law Procedure Act, 1860¹, mais resta spéciale au Cours de *common law* jusqu'aux Judicature *acts* de 1873-1875².

Depuis la mise en vigueur de ces *acts*, le champ d'application de l'*attachment of debts* s'est étendu aux dettes reconnues seulement par l'équité et aux termes de l'Ord. 45 des R. S. C., 1875, la procédure peut être appliquée par toutes les divisions de la Haute Cour. Les R. S. C., 1883, dans l'Ord. 42, r. 32 et 34, et dans l'Ord. 45, r. 1 à 10, ont reproduit les dispositions précédemment édictées concernant l'*attachment of debts*.

Les r. 32 et 34 de l'Ord. 42 sont relatives à la procédure de *discovery*, c'est-à-dire à l'interrogatoire du *judgment debtor* qui précède parfois la demande d'*attachment*. Nous ne reviendrons pas sur cette procédure que nous avons déjà étudiée précédemment³.

Nous examinerons donc seulement en quoi consiste la procédure permettant d'obtenir un *attachment of debts* ou *garnishee proceedings*, la personne entre les mains de laquelle la créance doit être saisie-arrêtée étant appelée le *garnishee*⁴ et l'ordonnance de saisie-arrêt un *garnishee order*.

Avant d'étudier le mécanisme des *garnishee proceedings*, nous devons rechercher quelles sont les conditions requises pour pouvoir bénéficier des dispositions de l'Ord. 45 des R. S. C., tant au point de vue de la personne qui présente la demande que de la créance que celle-ci désire saisir-arrêter.

1. Stat. 23-24 Vict., c. 126.

2. Au près des Cours d'équité, il n'était pas possible d'obtenir une ordonnance en vue de saisir une créance (*Horsley v. Cow* (1860) 20 L. T. 128).

3. Voir *supra*, n^{os} 100 à 104.

4. Le mot *garnishee* a la même racine que *warn* (avertir).

§ II. Conditions requises en ce qui concerne le « *judgment creditor* ». — 220. Aux termes de la r. 1 de l'Ord. 45, la procédure de *garnishee* peut être employée par toute personne qui a obtenu en sa faveur un jugement condamnant l'autre partie au paiement d'une somme d'argent. Cette procédure peut ne pas constituer une exécution dans le sens strict du mot, dit le L. J. Farwell dans la *case White, Son and Pill v. Stennings*¹, mais le but de la r. 1 de l'Ord. 45 est de permettre que les créances dues au *judgment debtor* puissent, comme ses *chattels*, satisfaire au paiement de la créance née du jugement prononcé contre lui.

L'interprétation de cette *rule* en a étendu le bénéfice, d'une part au cessionnaire (*assignee*) de la créance du *judgment creditor*², d'autre part au représentant personnel, tel que, par exemple, l'*executor* d'un *judgment creditor* décédé depuis le prononcé du jugement³. Mais par analogie avec les règles gouvernant l'émission des *writs* d'exécution en cas de changement dans les parties, le cessionnaire ou le représentant personnel est obligé de demander au tribunal une autorisation (*leave*) avant de commencer la procédure.

Le jugement en vertu duquel agit le *judgment creditor* doit porter condamnation de payer une somme d'argent à ce dernier lui-même. Si le paiement devait être fait *into Court*, c'est-à-dire entre les mains de l'*Accountant-General* de la Haute Cour, le *judgment creditor* ne pourrait pas employer la procédure d'*attachment of debts*⁴.

1. (1911) 2 K. B. 418, C. A.

2. *Goodman v. Robinson* (1886) 18 Q. B. D. 332; *Forster v. Baker* (1910) 2 K. B. 636, C. A.

3. *Baynard v. Simmons* (1855) 5 El. et B. 59.

4. *Jones v. Brown* (1857) 29 L. T. (O. S.) 79; *Re Greer, Napper v. Fanshawe* (1895) 2 Ch. 217.

Il faut en outre que le *judgment creditor* ait le droit de réclamer immédiatement le paiement de la somme d'argent¹; autrement dit, le jugement doit être relatif au paiement d'une dette liquidée et être immédiatement exécutoire. Cependant, on estime que les *garnishee proceedings* peuvent être commencés avant que les frais et dépens aient été taxés².

Mais d'autre part, le délai de prescription de six ans stipulé pour les jugements par la r. 22 de l'Ord. 42 ne s'applique pas aux *garnishee proceedings*. Il n'est donc pas nécessaire d'obtenir préalablement l'autorisation du tribunal pour pouvoir commencer la procédure lorsque le jugement a été rendu depuis plus de six ans³.

§ III. Conditions requises en ce qui concerne le tiers saisi (*garnishee*). — 221. Conformément à la r. 1 de l'Ord. 45, le tiers saisi doit être domicilié dans les limites de la juridiction de la Cour devant laquelle la demande de saisie-arrêt est présentée⁴.

Le tiers saisi peut être une personne morale, soit une *partnership*⁵, soit une *corporation*⁶. Il semble aussi qu'un *garnishee order* peut être rendu contre un *executor*, si le défunt était débiteur du *judgment debtor*. La procédure doit cependant indiquer qu'elle est dirigée contre l'*executor* ès qualités⁷.

1. *Kennell v. Westminster Improvement Commissioners* (1855) 11 Exch. 349; *Jones v. Thompson* (1858) E. B. et E. 63; *Dresser v. Johns* (1859) 6 C. B. (N. S.) 429; *Shaw v. Shaw* (1868) 18 L. T. 420.

2. *Holby v. Hodgson* (1889) 24 Q. B. D. 103, C. A.

3. *Follows v. Thornton* (1885) 14 Q. B. D. 335.

4. *Richardson v. Richardson* (1927) P. 228, 235.

5. Ord. 48A, r. 9, remplaçant maintenant la r. 10 de l'Ord. 45.

6. Ord. 71, r. 1.

7. Dictum du L. J. Mellish dans le *case Stevens v. Phelps* (1875) 10 Ch. App. 417-423.

§ IV. Créances pouvant faire l'objet d'un « *attachment of debts* ». — 222. D'une manière générale, toutes les sommes dues par un tiers au *judgment debtor* peuvent faire l'objet d'un *attachment of debts*¹.

Ainsi que nous l'avons vu, jusqu'aux Judicature Acts, seules les dettes reconnues par la *common law* pouvaient être saisies-arrêtées. Mais cette règle n'existe plus maintenant et les *equitable debts* sont assimilées à ce point de vue aux *legal debts*².

La créance du *judgment debtor* contre le tiers doit cependant remplir certaines conditions. Il faut en effet : 1° qu'elle soit certaine; 2° qu'elle soit liquide; 3° qu'elle puisse être réclamée par voie de justice par le *judgment debtor* pour son bénéfice personnel; 4° que le tiers soit débiteur du *judgment debtor*; 5° que la créance ne soit pas frappée d'inaliénabilité.

A) *La créance doit être certaine.* — 223. La créance doit être certaine, c'est-à-dire qu'elle doit exister à la date où l'*attachment* se produit³. Il ne suffit donc pas qu'elle soit probable ou possible : si son existence dépend de l'accomplissement d'une condition, elle ne pourra être saisie que lorsque la condition sera réalisée⁴.

En conséquence de cette règle, le prix de vente d'un bien fonds appartenant au *judgment debtor* ne peut être l'objet d'un *attachment* avant que le transfert (*conveyance*) ait été exécuté⁵. De même, un droit actuellement

1. Ord. 45, r. 1.

2. *Wilson v. Dundas* (1875) W. N. 232; *Re Cowan's Estate, Rapier v. Wright* (1880) 14 Ch. D. 638; *Webb v. Stenton* (1883) 11 Q. B. D. 518, C. A. (Remarques du L. J. Lindley et du L. J. Fry).

3. *Horsley v. Cox* (1869) 4 Ch. App. 92; *Webb v. Stenton*, *supra* (Remarque du M. R. Brett); *Vyse v. Brown* (1884) 13 Q. B. D. 199.

4. *Owens v. Shield* (1884) Cab. et El. 356.

5. *Richardson v. Elmit* (1876) 2 C. P. D. 9; *Howell v. Metropolitan District Rail. Co.* (1881) 19 Ch. D. 508, où le Juge Chitty s'exprime ainsi :

existant qui donnera naissance à une créance dont le montant peut d'ores et déjà être fixé ne permet pas de pratiquer une saisie sur la créance non encore née. Un terme de loyer ou des arrérages de rentes non échus, de même que des salaires ou appointements non encore dus, ne peuvent donc être saisis-arrêtés. Dans le *case Jones v. Thompson*¹, le Juge Crompton s'exprime en effet ainsi : « D'un autre côté, j'ai toujours estimé qu'il n'est pas suffisant qu'il y ait toute probabilité d'une dette future, comme dans le cas de loyers, rentes ou annuités non encore dus. Le simple fait qu'il est très probable qu'il y aura une dette n'est pas suffisant : il faut qu'il y ait une dette existant réellement (*actual debt*) ». Cette opinion a été confirmée dans plusieurs *cases* ultérieures². Cependant d'autres *cases* ont établi que dès le moment où le loyer ou les arrérages sont dus, ils sont susceptibles de saisie sans qu'il soit nécessaire d'attendre le jour fixé pour le paiement³.

De ce que la créance doit être certaine, il ne s'en suit pas qu'elle doit être immédiatement exigible. Le *judgment creditor* peut en effet saisir-arrêter une dette née mais payable à terme (*debitum in proesenti, solvendum in futuro*). Cependant, comme il n'acquiert pas plus de droits que n'en possède le *judgment debtor*, il ne peut en réclamer le paiement qu'à l'arrivée du terme. Ainsi,

« Prétendre que le prix d'achat est saisi-arrêté par le *garnishee order* équivaldrait en effet à priver l'acquéreur de son droit de retenir le paiement jusqu'à ce que le transfert (*conveyance*) du bien fonds ait été effectué ». Voir également *Barsi v. Farcas* (1924) 1 D. L. R. 1154, Canada.

1. (1858) E. B. et E. 63.

2. *Hall v. Pritchett* (1877) 3 Q. B. D. 215; *Galmoye v. Cowan and Brown* (1889) 58 L. J. (Ch.) 769; *Barnett v. Eastman* (1898) 67 L. J. (Q. B.) 517; *Bolitho et Co. Ltd. v. Gidley* (1905) A. C. 98; *Mapleson v. Sears* (1911) 105 L. T. 369.

3. *Mitchell v. Lee* (1867) L. R. 2 Q. B. 259; *Hood-Barrs v. Heriot* (1896) A. C. 174.

pour une dette payable par acomptes, un seul *garnishee order* suffit pour saisir-arrêter chacun des paiements partiels au fur et à mesure qu'ils viennent à échéance. « Les moyens (*remedies*) stipulés par ces *rules* (r. 1 à 10 de l'Ord. 45), dit le Juge Blackburn dans le *case Tapp v. Jones*¹, ne sont pas seulement applicables aux dettes exigibles, mais on peut les utiliser de manière à ce qu'ils prennent effet quand la dette arrive à terme² ».

B) *La créance doit être liquide.* — 224. La créance doit être liquide, autrement dit son montant doit être fixé ou susceptible d'être calculé au moment de la demande d'*attachment*. C'est pourquoi la créance résultant d'une action en dommages-intérêts ne peut être saisie avant que le montant de ceux-ci ait été déterminé³.

Demême, le simple engagement de la part d'un tiers d'indemniser le *judgment debtor* des frais d'un procès ne peut faire l'objet d'un *attachment*. Dans ce cas⁴, le Baron Parke estime qu'il n'y a pas de dette : il est parfaitement clair que le législateur n'a jamais eu l'intention de saisir des causes d'action.

Mais, dès le moment où une condamnation à payer une somme d'argent a été prononcée, même par défaut, la créance résultant du jugement peut être saisie-arrêtée et le *garnishee* n'a plus la possibilité de discuter sa dette et d'en refuser le paiement au *judgment creditor*⁵.

1. (1875) L. R. 10 Q. B. 591.

2. Voir également *White Son and Pill v. Stennings* (1911) 2 K. B. 418; *Michael v. Michael* (1913) 2 L. J. (C. C.) 57; *O'Driscoll v. Manchester Insurance Committee* (1915) 3 K. B. 499, C. A.

3. *Dresser v. Jones* (1859) 6 C. B. (N. S.) 429; *Shaw v. Shaw* (1868) 18 L. T. (Ir. Q. B.) 420; *Randall v. Litgow* (1884) 12 Q. B. D. 525.

4. *Johnson v. Diamond* (1855) 11 Exch. 73.

5. Remarques de Lord Field dans *Vinall v. De Pass* (1892) A. C. 90. Il n'est pas nécessaire que le jugement soit rédigé et enregistré (*entered*). Cf. *Holtby v. Hodgson* (1889) 24 Q. B. D. 103, C. A.

C) *Le paiement de la créance doit pouvoir être obtenu par voie de justice.* — 225. Il faut que le *judgment debtor* soit susceptible de pouvoir réclamer le paiement de la créance par voie de justice pour son bénéfice personnel¹. Si le *judgment creditor* pouvait en effet obtenir un *garnishee order* pour une créance ne remplissant pas cette condition, il acquerrait sur elle plus de droits que n'en possédait le *judgment debtor* lui-même². C'est pourquoi il a été décidé qu'une créance ne peut être saisie lorsqu'elle est due au *judgment debtor* conjointement avec un autre³ ou en qualité de *trustee*⁴. « Les fonds détenus par un *trustee*, dit le L. J. Lindley dans le *case Webb v. Stenton*⁵, ne peuvent être saisis-arrêtés par un créancier du *cestui que trust* que s'il s'agit de sommes qu'il détient indûment et qu'il aurait dû verser entre les mains de ce dernier ». Dans les autres cas, la procédure appropriée est de demander la nomination d'un *receiver*.

Une créance ayant fait l'objet d'une cession ne peut pas non plus être saisie⁶, même si le *judgment debtor* s'est réservé la faculté de révoquer la cession⁷. Il n'est même pas nécessaire que [le *garnishee* ait

1. *Webster v. Webster* (1862) 31 Beav. 393; *Bouch v. Sevenoaks Rail. Co.* (1879) 4 Ex. D. 133.

2. *Glegg v. Bromley* (1912) 3 K. B. 474, C. A.

3. *Macdonald v. Tacquah Gold Mines Co.* (1884) 13 Q. B. D. 535, C. A. Le *judgment creditor* doit dans ce cas opérer par voie d'*equitable execution*. Si au contraire le jugement a prononcé une condamnation contre plusieurs débiteurs conjointement et solidairement, une somme due par un tiers à l'un d'eux peut être saisie (*Miller v. Mynn* (1859) 1 E. et E. 1075).

4. *Westoby v. Day* (1853) 2 E. et B. 605; *Hancock v. Smith* (1889) 41 Ch. D. 456, C. A.

5. (1883) 11 Q. B. D. ,p. 526.

6. *Hirsch v. Coates* (1856) 18 C. B. 757; *Wise v. Birkenshaw* (1860) 29 L. J. (Ex.) 240; *Yates v. Terry* (1902) 1 K. B. 527, C. A.; *Edmunds v. Edmunds* (1904) P. 362.

7. *Roberts v. Jones* (1892) 61 L. J. (Q. B.) 523; *Runtz v. Longbourne* (1892) 8 T. L. R. 568.

été avisé de la cession pour que la saisie-arrêt soit nulle¹

De même, la créance ne peut être saisie-arrêtée lorsque le tiers a donné en paiement un chèque au *judgment debtor*, à moins que le chèque soit retiré (*stopped*) ou non payé (*dishonoured*). Le fait qu'il n'a pas encore été présenté pour être payé ne suffit pas pour valider la saisie-arrêt faite dans ces conditions².

Une créance garantie par un billet à ordre (*promissory note*) qui n'est pas encore venu à échéance ne peut pas être saisie-arrêtée avant l'échéance³. La saisie-arrêt empêcherait en effet la négociabilité du billet. Aussi, d'une manière générale, la créance représentée par un titre négociable (*negotiable instrument*) ne peut être saisie entre les mains d'un porteur du titre. Cependant, dans le *case Hyam v. Freeman*, le *garnishee order* fut prononcé avant que la dette représentée par une *promissory note* soit exigible, mais le juge n'autorisa l'exécution qu'à la date de l'échéance.

Une créance qui n'est pas recouvrable dans les limites de la compétence de la Cour n'est pas non plus susceptible d'être saisie-arrêtée. Aussi a-t-il été jugé qu'il n'est pas possible de frapper de saisie-arrêt une somme se trouvant au crédit du compte du *judgment debtor* dans une succursale d'une banque anglaise sise en pays étranger⁴. Mais si la somme est payable en Angleterre, elle peut être saisie-arrêtée⁵.

1. *Pickering v. Ilfracombe Rail. Co.* (1868) L. R. 3 C. P. 235; *Robinson v. Nesbitt* (1868) L. R. 3 C. P. 264.

2. *Cohen v. Hale* (1878) 3 Q. B. D. 371; *Elwell v. Jackson* (1885) 1 T. L. R. 454, C. A. Le *garnishee* n'est d'ailleurs pas obligé de retirer son chèque.

3. *Pyne v. Kinna* (1877) 11 Ir. R. C. L. 40; *Hyam v. Freeman* (1890) 35 Sol. Jo. 87.

4. *Richardson v. Richardson* (1927) P. 228.

5. *Swiss Bank Corporation v. Boemische Industriale Bank* (1923) 1 K. B. 623, C. A.; *Sedgwick, Collins et Co. v. Russia Insurance Co.* (1926) 1 K.

D) *Le tiers doit être débiteur du « judgment debtor ».*
— 226. Il faut que le tiers entre les mains duquel le *judgment creditor* désire pratiquer une saisie-arrêt soit débiteur du *judgment debtor*, autrement dit qu'il y ait entre eux un rapport de débiteur à créancier¹.

En raison de l'absence de ce rapport, des gratifications ou des dons volontaires ne peuvent être l'objet d'un *attachment*², non plus que les honoraires dus à un avocat se trouvant entre les mains d'un *solicitor*³.

Il en est de même des fonds pris sur la personne du *judgmentdebtor* au moment de son arrestation et qui se trouvent entre les mains d'un officier de police⁴, bien que dans un vieux *case*, il ait été décidé qu'on peut opérer la saisie d'une somme d'argent trouvée par un tiers et appartenant au *judgmentdebtor*⁵. Ne sont pas non plus saisissables les sommes déposées au greffe d'une *County Court*⁶ ou encore l'actif d'un failli restant à l'*Official Receiver* après paiement des créanciers⁷. Le *trustee* d'une faillite ou le liquidateur d'une *company* n'étant pas davantage débiteurs des créanciers, les dividendes payables à un *judgment debtor* à la suite d'une faillite ou d'une liquidation ne peuvent être saisis-arrêtés⁸.

Un *sheriff*, au contraire, ou un *receiver* nommé en cas d'*equitable execution*, sont débiteurs de la personne

B. 1, décision confirmée par la Chambre des Lords : H. L. (1927) A. C. 95, 102, 121.

1. *Webb v. Stenton* (1883) 11 Q. B. D. 518, C. A.

2. *Innes v. East India Company* (1856) 25 L. J. (C. P.) 154; 17 C. B. 351.

3. *Wells v. Wells* (1914) P. 157, C. A.

4. *Bice v. Jarvis* (1885) 49 J. P. 264; *Re Jervis* (1885) 1 T. L. R. 306.

5. *Tross v. Michell* (1590) Cro. Eliz. 172.

6. *Llewellyn v. Rowland, Ex parte Wright et Son* (1907) 97 L. T. 433.

7. *Re Greensill* (1872) L. R. 8 C. P. 24.

8. *Boyse v. Simpson* (1859) 8 Ir. C. L. R. 523; *Mack v. Ward* (1884) 76 L. T. 225; *Prout v. Gregory* (1889) 24 Q. B. D. 281; *Spence v. Coleman* 1901) 2 K. B. 199, C. A.

pour le compte de laquelle ils procèdent à une exécution. Le *judgment creditor* peut donc demander l'*attachment* de fonds se trouvant entre les mains du *sheriff* et dus au *judgment debtor* à la suite d'une exécution faite à sa requête ou comme surplus d'une saisie opérée sur ses biens¹. De même, un banquier étant considéré débiteur de son client pour les fonds qui sont en compte ou en dépôt, il est possible de frapper ceux-ci de saisie-arrêt².

Les fonds payables au *judgment debtor* en vertu d'un *garnishee order* ne sont pas susceptibles d'être à nouveau saisis-arrêtés par le *judgment creditor*, car le *garnishee* qui les détient n'est pas le débiteur du *judgment debtor*³.

Jusqu'au moment où un compte établi entre l'*executor* d'un défunt et son légataire crée au profit de ce dernier un droit de créance, un legs fait à un *judgment debtor* ne peut être l'objet d'un *attachment of debt*⁴.

E) *La créance ne doit pas être frappée d'inaliénabilité.*

— 227. Il faut enfin que la créance ne soit pas frappée d'inaliénabilité. Une créance qui est incessible est également insaisissable : s'il n'en était pas ainsi, un *garnishee order* permettrait de faire indirectement ce que la loi défend de faire directement⁵.

C'est ainsi que les revenus d'une femme mariée

1. *Murray v. Simpson* (1858) 8 Ir. C. L. R. App. 45; *O'Neill v. Cunningham* (1872) 6 I. R. C. L. 503; *Re Greer, Napper v. Fanshawe* (1895) 2 Ch. 217. Cependant dans *Williams v. Reeves* (1861) 12 I. Ch. R. 173, le *reporter* soutient que les fonds qui sont entre les mains d'un *sheriff* étant *in custodia legis* ne peuvent être saisis-arrêtés, tout au moins sans une autorisation spéciale de la Cour.

2. *Seymour v. Corporation of Brecon* (1860) 29 L. J. (Ex.) 243; *Joachimson v. Swiss Bank Corporation* (1921) 3 K. B., p. 131.

3. *Cooper v. Lawson* (1890) 6 T. L. R. 34.

4. *Macdonald v. Hollister* (1855) 3 C. L. R. 933.

5. Dictum du L. J. Lindley dans *Lucas v. Harris* (1886) 18 Q. B. D. 127; 55 L. T. 658. Cf. *Birch v. Birch* (1883) 8 P. D. 163.

affectés d'une *restraint on anticipation* ne peuvent être l'objet d'une saisie-arrêt pour satisfaire au paiement d'une condamnation relative à une obligation contractée pendant la période d'inaliénabilité¹.

A moins de dispositions contraires, les appointements, traitements, pensions ou revenus périodiques sont susceptibles d'être saisis-arrêtés dès qu'ils sont dus, c'est-à-dire dès que les services qui les justifient ont été accomplis par le bénéficiaire². C'est pourquoi une pension accordée en raison seulement de services passés peut être saisie-arrêtée, à moins que la loi l'ait rendue inaliénable³.

Au contraire, le traitement des fonctionnaires et officiers en activité est inaliénable et par suite insaisissable. Ce principe a été posé dans un *case* où la question était de savoir si la demi-solde (*half-pay*) d'un officier devait passer aux mains de ses créanciers en vertu d'un *Insolvent Act*⁴. Le C. J. Lord Kenyon émet l'avis que « cette demi-solde ne peut pas être cédée par le défendeur et qu'en conséquence les créanciers n'ont pas le droit d'en demander la cession à leur bénéfice. L'Etat accorde des émoluments de ce genre pour permettre à ceux qu'il emploie à son service de mener une vie décente. Il serait donc hautement impolitique d'en autoriser la cession, car ceux qui sont susceptibles d'être

1. *Brown v. Dimbleby* (1904) 1 K. B. 28, C. A.; *Wood v. Lewis* (1914) 3 K. B. 73, C. A.

2. *Jones v. Thompson* (1858) E. B. et E. 63; *Hall v. Pritchett* (1877) 3 Q. B. D. 215; *Edmunds v. Edmunds* (1904) P. 362.

3. Dans les *cases* suivants la pension a été jugée susceptible d'*attachment* : *Dent v. Dent* (1867) L. R. 1 P. et D. 636; 15 L. T. 635 (officier de l'*Indian Navy* en retraite); *Willcock v. Terrell* (1878) 4 Ex. D. 323 (Juge d'une *County Court*); *Sanson v. Sanson* (1879) 4 P. D. 69 (fonctionnaire du *Civil Service*); *Murphy v. Green* (1890) 26 L. R. Ir. 610 (inspecteur en retraite de la *Royal Irish Constabulary*).

4. *Flarty v. Odum* (circ. 1800) 3 Term. Rep. 681.

appelés au service de leur pays ne doivent pas être dans un état de pauvreté ». Aussi a-t-on décidé qu'*a fortiori* le plein traitement (*full-pay*) d'un officier ou d'un fonctionnaire devait jouir de la même immunité¹. « Dans quel but, dit le L. J. Cotton, un traitement est-il donné à un fonctionnaire au service de Sa Majesté ? Pour lui permettre de remplir ses devoirs ».

Indépendamment des principes généraux posés par ces *cases*, certains traitements ou salaires ont été rendus par le *statute law* incessibles et insaisissables : la solde des officiers et soldats par l'Army Act, 1881²; celle des marins par les Merchant Shipping Acts, 1854 et 1894³; le traitement des fonctionnaires des douanes par le Revenue, Friendly Societies and National Debt Act, 1882⁴.

Certaines pensions payables par des caisses publiques sont dans le même cas, en vertu de l'Old Age Pensions Act, 1908 et du Police Act, 1921⁵.

Enfin, le Wages Attachment Abolition Act, 1870⁶ protège contre la saisie-arrêt tous les petits traitements et salaires en stipulant que les juges des Cours de *record* ou des autres Cours inférieures ne peuvent rendre aucune ordonnance en vue de saisir les gages des serviteurs ou les salaires des ouvriers (*workmen* et *labourers*). Mais, dit le Juge Grove dans le *case Gordon v. Jennings*⁷, « cet *act* ne vise que les personnes de faibles ressources, recevant un salaire modeste à de courts intervalles ». Aussi a-t-il été décidé que le traitement du secrétaire

1. *Apthorpe v. Apthorpe* (1887) 12 P. D. 192; 57 L. T. 518.

2. Stat. 44-45 Vict., c. 58, s. 141.

3. Stat. 17-18 Vict., c. 104, s. 233 et 57-58 Vict., c. 60, s. 163.

4. Stat. 45-46 Vict., c. 72, s. 3.

5. Stat. 8 Edw. 7, c. 40, s. 6, et 11 Geo. 5, c. 31, s. 14 (1).

6. Stat. 33-34 Vict., c. 30, s. 1.

7. (1882) 9 Q. B. D. 45; 46 L. T. 534.

d'une compagnie se montant à 200 l. par an ne tombait pas sous le coup de la loi¹. D'ailleurs, dans un autre *case*², il a été jugé que l'*act* ne s'applique pas aux demandes de saisie-arrêt qui sont de la compétence de la Haute Cour.

En somme, sauf lorsqu'il s'agit de l'intérêt ou du prestige de l'Etat, les pensions et salaires ne jouissent de l'insaisissabilité que si, en raison de leur peu d'importance, ils sont nécessaires à la subsistance du bénéficiaire. C'est en se plaçant à ce point de vue que l'on a étendu ce privilège d'insaisissabilité aux pensions alimentaires³, à la rente due à un ouvrier victime d'un accident du travail et à l'indemnité allouée aux ouvriers en chômage⁴.

§ V. Circonstances empêchant l'« attachment of debts ». — 228. Bien qu'une créance présente toutes les conditions requises pour être l'objet d'un *attachment*, certaines circonstances peuvent avoir pour effet d'empêcher l'emploi de cette procédure :

1° La nomination d'un *receiver* chargé de faire rentrer les créances du *judgment debtor*⁵. Il s'agit dans ce cas d'une *equitable execution*. Au lieu d'opérer par voie de *garnishee order*, le *judgment creditor* doit demander à la Chancery Division que les fonds encaissés par le *receiver* soient versés entre ses mains à concurrence du montant de sa créance.

1. Voir aussi *Marks v. Booth* (1891) 90 L. T. Jo. 302.

2. Dictum du J. Stephen dans *Booth v. Trail* (1883) 12 Q. B. D. 8; 49 L. T. 471.

3. *Re Robinson* (1884) 27 Ch. D. 160, C. A.; *Watkins v. Watkins* (1896) P. 222, C. A.; *Paquine v. Snary* (1909) 1 K. B. 688, C. A.; *J. Walls, Ltd. v. Lagge* (1923) 2 K. B. 240, C. A.

4. Workmen's Compensation Act, 1906 (6 Edw. 7, c. 58) Sch. I, clause 19; Unemployment Insurance Act, 1920 (10-11 Geo. 5, c. 30) s. 9.

5. *Ames v. Birkenhead Docks (Trustees)* (1855) 20 Beav. 332; *De Winton v. Mayor of Brecon* (1860) 28 Beav. 200.

2° Avant le Debtors Act, 1869¹, le *judgment creditor* ne pouvait pas saisir-arrêter une créance due au *judgment debtor* lorsqu'il avait procédé par voie d'exécution sur la personne et fait arrêter son débiteur en vertu d'un *writ de capias ad satisfaciendum*². Mais l'emprisonnement du débiteur du *judgment debtor*, c'est-à-dire du *garnishee*, n'était pas un obstacle à la saisie de la créance³. Actuellement, un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent ne peut donner lieu à une exécution sur la personne que dans les cas prévus par les s. 4 et 5 du Debtors Act, 1869, et il n'apparaît pas que l'emploi de cette voie d'exécution puisse empêcher le *judgment creditor* d'agir également par *garnishee proceedings*.

3° Un *judgment creditor* nanti d'un jugement de la Haute Cour, mais ayant obtenu ensuite auprès d'une *County Court* une ordonnance prescrivant au *judgment debtor* de se libérer par acomptes, conformément à la s. 5 du Debtors Act, 1869, ne peut pas, tant que cette ordonnance reste en vigueur, poursuivre l'exécution contre le *judgment debtor*⁴, ni, semble-t-il, engager une procédure de *garnishee order*. Mais il peut demander le retrait (*discharge*) de l'ordonnance en cas de non paiement d'un acompte, afin de pouvoir agir par voie d'*attachment of debts*⁵.

4° La faillite du *judgment debtor* a pour effet d'empêcher le *judgment creditor* d'entamer des *garnishee proceedings*, comme toute autre procédure d'exécution.

De même, lorsque le *judgment debtor* est une compa-

1. Stat. 32-33 Vict., c. 62.

2. *Jauralde v. Parker* (1861) 6 H. et N. 431; 3 L. T. 751.

3. *Hartley v. Shemwell*, *Marples v. Hartley* (1861) 1 B. et S. 1.

4. *Monigomery et Co. v. De Bulmes* (1898) 2 Q. B. 420.

5. *Re Mitchell*, *Ex parte Cohen* (1910) 54 Sol. Jo. 252.

gnie mise en liquidation, aucune saisie-arrêt ne peut être opérée contre une créance dépendant de son actif.

§ VI. Procédure. Première phase : « *order nisi* ». — 229. La procédure d'*attachment of debts* peut être commencée dès que le jugement est prononcé, sans qu'il soit nécessaire que celui-ci ait été préalablement enregistré¹. Nulle autorisation n'est requise, même s'il s'est écoulé plus de six ans depuis l'obtention du jugement².

La première phase de la procédure a pour but d'obtenir un *order nisi*, ordonnance conditionnelle arrêtant (*attaching*) la créance et assignant le tiers saisi (*garnishee*) à comparaître à jour donné pour déclarer s'il doit bien au *judgment debtor* la somme dont il s'agit, auquel cas la saisie de la créance devient définitive après que l'*order* a été rendu *absolute*. « L'*order nisi* ne constitue pas une exécution du jugement, dit le L. J. Phillimore dans le *case Keats v. Conolly*³. L'*order absolute*, au contraire, est une procédure d'exécution et cet *order* ne peut pas être rendu sans enquête préliminaire concernant la créance et relative, me semble-t-il, non seulement à la situation du *garnishee* qui sera affecté directement par l'*order*, mais encore à celle du *judgment debtor* qui sera privé d'un de ses biens, à savoir d'une créance qui lui est due ».

A) Demande. — 230. La demande en vue d'obtenir un *order nisi* est généralement précédée d'un interrogatoire du *judgment debtor*, c'est-à-dire d'une procédure de *discovery*, mais cet interrogatoire ne constitue pas une

1. *Holtby v. Hodgson* (1889) 24 Q. B. D. 103, C. A.

2. *Fellows v. Thornton* (1884) 14 Q. B. D. 335.

3. (1915) W. N. 174, C. A.

formalité nécessaire. Le *judgment creditor* peut donc d'emblée adresser à un *master* sa demande à l'appui de laquelle il doit fournir un *affidavit* (attestation sous serment) contenant les indications suivantes : jugement en vertu duquel il présente sa requête; montant de la somme restant due, en principal et intérêts; nom et adresse du tiers entre les mains duquel il désire saisir-arrêter la créance; renseignements relatifs à cette créance; affirmation que le domicile du tiers se trouve dans les limites de la juridiction de la Cour.

Si la procédure est poursuivie auprès d'un *district registry*, la demande est adressée au *district registrar* au lieu de l'être à un *master*.

En ce qui concerne la créance, il y a lieu de remarquer que le *judgment creditor* n'est pas tenu d'en indiquer le montant, ni même la cause¹. Il peut se contenter d'affirmer qu'il en a connaissance ou croit à son existence en ayant soin toutefois de mentionner les sources d'information ou les raisons qui l'ont conduit à cette croyance². Il doit en outre spécifier exactement le nom et l'adresse du *garnishee*³.

Quant à la condition du domicile, s'il s'agit d'une *partnership*, il suffit qu'un établissement se trouve dans les limites de la juridiction de la Cour pour rendre possible la procédure d'*attachment of debts*, bien qu'un ou plusieurs des associés habitent l'étranger⁴.

La demande du *judgment creditor* est faite *ex parte*,

1. *Lucy v. Wood* (1884) W. N. 58; *De Pass v. Capital and Industries Corporations* (1891) 1 Q. B. 2. 216, C. A.

2. *Coren v. Barne* (1889) 22 Q. B. D. 249; 60 L. T. 303; *Vinall v. De Pass* (1892) A. C. 90; *Re Young (J. L.) Manufacturing Co. Ltd.* (1900) 2 Ch. 753, C. A.; *Lumley v. Osborne* (1901) 1 K. B. 532, C. A.

3. *Koch v. Mineral Oil Syndicate* (1910) 54 Sol. Jo. 600 C. A.

4. Ord. 48A, r. 9. Cependant, dans un *case* irlandais où il s'agissait d'une compagnie d'assurances ayant son siège à Londres, la Cour refusa d'accorder un *garnishee order* (*Mariyn v. Kelly* (1871) 5 Ir. R. C.L. 404).

sans qu'il y ait lieu d'en aviser soit le *judgment debtor*, soit le tiers. Le *master* a un pouvoir discrétionnaire pour accorder l'*order nisi*. La r. 1 de l'Ord. 45 est, en effet, ainsi libellée : « Le juge *peut*, etc.¹ ». Aussi est-il possible que l'*order* soit refusé au *judgment creditor*, ce qui s'est produit par exemple dans un *case* où l'*order* aurait eu pour effet de placer le *judgment creditor* dans une situation plus favorable que d'autres créanciers avec lesquels il s'était engagé à rester sur le même rang².

B) L'« *order nisi* ». — 231. L'*order nisi* est rédigé suivant la formule donnée dans l'appendice K des R. S. C sous le n° 39. Il comprend deux parties. Dans la première, le *master in chambers* ordonne la saisie (*attachment*) de toutes les sommes que le *garnishee* doit ou devra au *judgment debtor* jusqu'à concurrence du montant de la somme due par ce dernier. Dans la seconde, le *garnishee* est assigné à comparaître *in chambers*, c'est-à-dire dans le cabinet du *master*, au jour indiqué, pour répondre au sujet de la demande du *judgment creditor* et, le cas échéant, en discuter le bien-fondé.

Cependant, s'il s'agit d'une dette payable *in futuro*, la seconde partie de l'*order* est faite ultérieurement, l'ordre de paiement ne pouvant en effet être donné au *garnishee* tant que la dette n'est pas encore exigible³.

L'*order nisi* doit être signifié à la personne du *garnishee* sept jours au moins avant la date indiquée pour

1. Voir aussi *Wise v. Birkenshaw* (1860) 29 L. J. (Ex.) 240; 2 L. T. 223.

2. *Kennett v. The Westminster Improvement Commissioners* (1855) 11 Exch. 349.

3. L'Ord. 45, r. 1 stipule que l'assignation à comparaître peut être donnée dans le même *order* que l'*attachment* ou par un *order* ultérieur.

la comparution¹. Cependant la signification peut être faite à son *solicitor*, quand celui-ci accepte de la recevoir pour le *garnishee*².

Au cas où il serait impossible ou très incommode de faire cette signification, le *master* peut indiquer dans quelles conditions et par quels moyens on devra donner avis (*notice*) de l'ordonnance³.

Cette signification ou cet avis ont une grande importance, car leur date marque le point de départ des effets de l'ordonnance.

En ce qui concerne le *judgment debtor*, la r. 1 de l'Ord. 45 ne stipulait pas que la signification de l'ordonnance devait lui être faite, mais depuis les modifications apportées par les R. S. C. de 1905 et de 1917, le texte de cette *rule* dispose que l'*order nisi* doit également être signifié au *judgment debtor* au moins sept jours avant la date de la comparution, soit à son adresse par lettre recommandée suivant les prescriptions de la r. 2 de l'Ord. 57, soit à l'adresse de son *solicitor*, s'il en a constitué un. Mais le *master* peut dispenser le *judgment creditor* de procéder à la signification de l'ordonnance au *judgment debtor*, s'il est prouvé que celui-ci a connaissance de la procédure engagée.

C) *Effets de l'« order nisi »*. — 232. Il y a lieu d'examiner ces effets en ce qui concerne : 1^o le *garnishee*; 2^o le *judgment creditor*; 3^o le *judgment debtor*.

1^o Jusqu'à ce que le *garnishee* ait reçu signification ou ait eu connaissance par *notice* de l'*order nisi*, tout paiement fait par lui au *judgment debtor* est bon et vala-

1. Ord. 45, r. 1.

2. K. B. Master's Resolution du 5 juin 1916.

3. Ord. 45, r. 2.

ble, même s'il est postérieur en date à cet *order*¹. Mais après la signification ou l'avis, l'*order* a pour effet d'arrêter (*bind*) entre les mains du *garnishee* le paiement des sommes que celui-ci doit ou devra au *judgment debtor*². Pourvu qu'elles soient susceptibles de saisie-arrêt, toutes ces sommes deviennent indisponibles, bien que leur montant puisse excéder largement celui de la créance du *judgment creditor*. Il n'en est autrement que si l'ordonnance a restreint l'effet de la saisie-arrêt au montant de cette créance³.

Le *garnishee* ne doit pas verser les sommes saisies-arrêtées au *judgment creditor* jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre de le faire⁴. Cet ordre de paiement ne lui est généralement donné qu'après la comparution des parties, quand le *garnishee order* est validé (*made absolute*). Si donc le *garnishee* payait le *judgment creditor* après notification de l'*order nisi*, ce paiement ne le libérerait pas à l'égard du *judgment debtor*⁵.

Cependant, lorsque la créance saisie-arrêtée a pour cause un jugement rendu en faveur du *judgment debtor* contre le *garnishee*, celui-ci peut valablement se libérer en payant sa dette au *sheriff* qui le poursuit en vertu d'un *writ* de *fieri facias*⁶. On considère que l'*order nisi* n'arrête pas la procédure d'exécution⁷, l'*order* définitif ayant seul cet effet.

1. *Cooper v. Brayne* (1858) 27 L. J. (Ex.) 446.

2. Ord. 45, r. 2; *Edmunds v. Edmunds* (1904) P. 362.

3. *Rogers v. Whiteley* (1892) A. C. 118 (Dicta de Lord Watson, p. 122 et de Lord Morris, p. 123).

4. *Turner v. Jones* (1857) 28 L. T. (O. S.) 341.

5. *London Corporation v. London Joint Stock Bank* (1881) 6 App. Cas. 393 (par Lord Blackburn, p. 415); *Re Webster, Ex parte Official Receiver* (1907) 1 K. B. 623.

6. *Turnbull v. Robertson* (1878) 47 L. J. (Q. B.) 294.

7. *Cronmire v. Mac Colla* (1893) 9 T. L. R. 549; C. A.; *Re H. B.* (1904) 1 K. B. 94, 97, C. A.

2° Après la signification de l'*order nisi*, le *judgment creditor* acquiert un privilège qui lui donne le droit d'empêcher le *garnishee* de payer sa dette au *judgment debtor*, mais non celui d'exiger que le versement soit fait entre ses mains¹. Il ne devient pas en effet créancier du *garnishee* pour le montant de sa créance; aussi, dans le cas où le *garnishee* serait une *company* et n'obéirait pas à l'ordonnance, il n'aurait pas le droit, reconnu aux créanciers, de présenter une demande de liquidation de cette *company*².

De ce que le *garnishee order* n'opère pas un transfert de la créance, il s'en suit également que le *judgment creditor* n'acquiert aucune des sûretés que peut posséder le *judgment debtor* pour s'en assurer le paiement. Si donc la créance est garantie par un *mortgage* de second rang, il ne peut réclamer le surplus du produit de la vente du bien mortgagé, restant après paiement du premier créancier mortgagiste³.

Le *judgment creditor* ne peut d'ailleurs être en meilleur position que le *judgment debtor* vis-à-vis de la créance saisie-arrêtée. Il doit subir tous les droits et privilèges auxquels elle peut être soumise. A ce point de vue, il prend la place du *judgment debtor* (*he stands in his shoes*). Aussi n'acquiert-il aucun droit de priorité à l'égard d'un cessionnaire ou d'un créancier mortgagiste qui aurait omis d'aviser le *garnishee* soit de la cession, soit du mortgage consentis par le *judgment debtor*⁴.

1. *Re Wait, Ex parte Joselyne* (1878) 8 Ch. D. 327, C. A.; *Re Combined Weighing and Advertising Machine Co.* (1889) 43 Ch. D. 99, C. A.; *Norton v. Yates* (1906) 1 K. B. 112; *Cairney v. Back* (1906) 2 K. B. 746.

2. *Re Combined Weighing and Advertising Machine Co.*, *supra*.

3. *Chatterton v. Watney* (1881) 16 Ch. D. 378; 44 L. T. 391 (voir jugement du L. J. Cotton).

4. De nombreux *cases* ont statué sur cette question, notamment : *Badeley v. Consolidated Bank* (1888) 38 Ch. D. 238, C. A.; 59 L. T. 419;

En somme, l'*order nisi* n'arrête que la partie de la créance dont le *judgment debtor* aurait pu disposer au moment de la signification sans nuire aux droits des tiers¹.

3° A l'égard du *judgment debtor*, l'*order nisi* a un effet définitif en transférant tout de suite au *judgment creditor* le droit de recevoir les fonds dus par le *garnishee* au *judgment debtor*. Ce n'est donc un *order nisi* (c'est-à-dire conditionnel) qu'à l'égard du *garnishee*².

§ VII. Deuxième phase de la procédure. — A) *Comparison des parties*. — 233. Après avoir reçu signification ou avis de l'*order nisi*, le *garnishee* prend une position différente suivant qu'il désire ou non discuter la dette faisant l'objet des *garnishee proceedings*. S'il est réellement débiteur du *judgment debtor* et n'a aucune créance à lui opposer en compensation, il peut prendre l'un des deux partis suivants : 1° comparaître au jour indiqué dans l'*order nisi* et affirmer (*admit*) l'existence de sa dette; 2° faire défaut³. Le défaut de comparution étant assimilé à un aveu (*admission*) de la dette⁴, dans

Cole v. Eley (1894) 2 Q. B. 180; *Norton v. Yates*, *supra*; *Re London Pressed Hinge Co. Ltd., Campbell v. London Pressed Hinge Co. Ltd.* (1905) 1 Ch. 576, 581; *Léveen v. Maton* (1907) 51 Sol. Jo. 532; *Pennington v. Cave* (1917) 114 L. T. Jo. 112.

1. *Dallow v. Garrold* (1884) 14 Q. B. D. 543; *Re General Horticultural Co., Ex parte Whitehouse* (1886) 32 Ch. D. 512; *Badeley v. Consolidated Bank*, *supra*; *Davis v. Freethy* (1890) 24 Q. B. D. 519; *Glegg v. Bromley* (1912) 3 K. B. 474, 484, C. A.

2. Dictum du L. J. Cotton dans *Re Watt, Ex parte Joselyne* (1878) 8 Ch. D., p. 331.

3. Avant les modifications apportées par les R. S. C., 1917, le *garnishee* pouvait, après la signification de l'*order nisi*, prendre un troisième parti : verser le montant de sa dette entre les mains de la Cour, ou une somme suffisante pour remplir le *judgment creditor* de sa créance, mais en pratique, cette solution n'était jamais adoptée en raison de ce qu'elle ne fournissait pas au *garnishee* une quittance de sa dette envers le *judgment debtor* (cf. *London Corporation v. London Joint Stock Bank* (1881) 6 App. Cas. 393; *Re Webster* (1907) 1 K. B. 623).

4. *Randall v. Lithgow* (1884) 12 Q. B. D. 525.

l'un ou l'autre cas, le *master* rend un *garnishee order absolute* ordonnant au *garnishee* de payer tout de suite entre les mains du *judgment creditor* le montant de sa dette envers le *judgment debtor*, ainsi que les frais des *garnishee proceedings* (ou, suivant le cas, une somme suffisante pour remplir le *judgment creditor* de sa créance et solder les frais), sous peine d'être l'objet de voies d'exécution¹.

Lorsque le *garnishee* entend dénier la dette en totalité ou en partie, il doit comparaître au jour indiqué dans l'*order nisi* pour exposer les raisons qui justifient son attitude². Si le *judgment creditor* le demande, il peut être obligé de fournir un *affidavit*. En cas d'inexistence de la dette, cet *affidavit* établit qu'il ne doit rien et lorsque le montant seul de la dette est contesté, la somme réellement due y est indiquée³.

En ce qui concerne le *judgment debtor*, les R. S. C. prévoient maintenant sa comparution, bien qu'elle ne soit pas indispensable, mais il semble qu'il puisse être requis de donner des renseignements par *affidavit*⁴.

L'affaire étant ainsi portée devant le *master*, celui-ci rend un *order absolute* (définitif), lorsque le *garnishee* n'a pu soulever des objections de fait ou de droit constituant une défense admissible. Dans le cas contraire, un véritable procès s'engage et le *master* rend une ordonnance ayant pour but, soit de faire juger la question de fait (*issue*) par le jury⁵, soit de faire statuer

1. Ord. 45, r. 3, révisée par les R. S. C. (Revision) 1917.

2. *Newman v. Rook* (1858) 4 C. B. (N. S.) 434.

3. *Vinall v. De Pass* (1892) A. C. 90.

4. *Lovely v. White* (1883) 12 L. R. Ir. 381.

5. Ord. 45, r. 4. Le *judgment debtor* n'est pas constitué partie dans la procédure relative à la question à juger; cf. *Levene v. Maton* (1907) 51 Sol. Jo. 532.

in chambers sur la question de droit soulevée à propos de faits non contestés (*special case*¹).

Le *master* a d'ailleurs un pouvoir discrétionnaire pour accorder ou refuser l'ordonnance relative aux questions à juger et il peut ordonner qu'il soit procédé à l'exécution contre le *garnishee* ou annuler le *garnishee order*².

Notons en outre que si le *judgment creditor* et le *garnishee* y consentent, le *master* peut juger les questions en litige comme matière sommaire et sans appel³.

B) *Droit du « garnishee » d'opposer la compensation (set-off)*. — 234. Le *garnishee* a le droit d'opposer la compensation de sa dette avec une créance qu'il possède contre le *judgment debtor*, pourvu que cette créance soit antérieure à la signification de l'*order nisi* : il ne serait pas juste en effet qu'une cause de compensation survienne depuis cette signification nuise au *judgment creditor*⁴.

En outre, une créance qui n'est ni liquide, ni certaine, quoique pouvant faire l'objet d'une *counterclaim* (demande reconventionnelle), ne permet pas, par le jeu de la compensation, de faire échec à un *garnishee order*⁵.

D'un autre côté, le *garnishee* ne peut opposer au *judgment creditor* la compensation de sa dette envers le *judgment debtor* avec une créance qu'il a contre le *judgment creditor* lui-même⁶. Ce dernier n'est à l'égard du

1. *Wilson v. Dundas and Stevenson* (1875) W. N. 232.

2. *Seymour v. Corporation of Brecon* (1860) 29 L. J. (Ex.) 243; *Richardson v. Greaves* (1861) 10 W. R. 45. Dans ce dernier *case*, aucune ordonnance ne fut rendue contre le *garnishee* qui était déjà l'objet de poursuites en vue du paiement de sa dette au *judgment debtor*.

3. *Eade v. Winser* (1878) 47 L. J. (Q. B.) 584.

4. *Tapp v. Jones* (1875) L. R. 10 Q. B. 591; *Rynill v. Wandsworth District Board* (1883) Cab. et El. 92.

5. *Stanmore v. Campbell et Co.* (1892) 1 Q. B. 314, C. A.

6. *Sampson v. Seaton Rai. Co.* (1874) L. R. 10 Q. B. 28.

garnishee que le représentant du *judgment debtor* et non un créancier direct.

C) *Droits des tiers.* — 235. La créance que le *judgment creditor* a saisie-arrêtée peut appartenir à une personne autre que le *judgment debtor* ou bien encore, quoique appartenant à ce dernier, un tiers peut avoir un privilège (*charge* ou *lien*) sur elle.

Aux termes de la r. 5 de l'Ord. 45, lorsque l'un ou l'autre de ces faits est allégué par le *garnishee* au cours de sa comparution, le *master* rend une ordonnance à l'effet de faire comparaître le tiers intéressé pour qu'il puisse faire valoir ses droits.

En dehors des tiers mis en cause par le *garnishee*, le *master* peut d'ailleurs entendre toute personne revendiquant des droits sur la créance¹. En outre, si des faits portés à sa connaissance, il paraît résulter que la créance saisie-arrêtée dépend d'un *trust*, il doit rendre une ordonnance prescrivant que les fonds soient déposés entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour².

Si le tiers assigné à comparaître fait défaut, le *master* passe outre et rend un *order absolute* qui a pour effet de le forclore dans ses droits (*bar his claim*). Si, au contraire, il comparaît, la procédure est semblable à celle qui se déroule entre le *garnishee* et le *judgment creditor*. Suivant le cas, le *master* écarte la réclamation du tiers ou ordonne qu'il soit statué sur la question de fait ou sur le point de droit qui se trouve soulevé³.

S'il s'agit d'une créance sur laquelle existe un privilège,

¹ Ord. 45, r. 6; *Roberts v. Death* (1881) 8 Q. B. D. 319, C. A.; 46 L. T. 246.

² *Roberts v. Death. supra.*

³ Ord. 45, r. 6 modifiée en 1902.

il a un pouvoir discrétionnaire pour rendre une ordonnance ménageant les droits du tiers privilégié. Il en sera ainsi par exemple si la créance saisie-arrêtée est une créance née d'un jugement sur laquelle le *solicitor* du judgment debtor a un privilège pour le paiement des frais et dépens¹.

D) *Cas où le « judgment debtor » est une « company ».*
— 236. Lorsque le *judgment debtor* est une *company*, il peut y avoir conflit entre les droits du *judgment creditor* sur la créance ayant fait l'objet de l'*order nisi* et ceux des créanciers obligataires de la *company*. L'actif de cette dernière dont la créance saisie-arrêtée constitue l'un des éléments, forme en effet un gage mobile sur lequel les créanciers obligataires ont une *floating charge*.

Les droits du *judgment creditor* ne peuvent primer ceux des créanciers obligataires existant à la date de l'*order nisi*², mais ces derniers doivent intervenir pour faire fixer leurs droits (*crystallise their security*) et provoquer la nomination d'un *receiver*. Aussi, lorsqu'ils n'élèvent aucune réclamation, le *judgment creditor* a-t-il le droit d'obtenir que l'*order nisi* soit rendu définitif. C'est l'avis qu'exprime le L. J. Buckley dans le *case Evans v. Rival Grante Quarries Ltd*³, où il fait

1. Solicitors Act, 1860 (23-24 Vict., c. 127) s. 28. Denombreux *cases* se rapportent à cette question, notamment : *Sympson v. Prothero* (1857) 26 L. J. (Ch.) 671; *Eisdell v. Coningham* (1859) 28 L. J. (Ex.) 213; *Birchall v. Pugin* 1875 L. R. 10 C. P. 397; *Faithfull v. Ewen* (1878) 7 Ch. D. 495; C. A.; *Shippey v. Grey* (1889) 49 L. J. (Q.B.) 524; *Dallow v. Garrold* (1884) 14 Q. B. D. 543. Le *solicitor* obtient généralement un *charging order* qui prend rang avant le *garnishee order*, tout au moins lorsque le *judgment creditor* avait eu connaissance de l'existence du privilège. Cf. *The Jeff Davis* (1867) L. R. 2 A. et E. 1; *Cole v. Eley* (1894) 2 Q. B. 180.

2. *Re London Pressed Hinge Co.* (1905) 1 Ch. 576; *Norton v. Yates* (1906) 1 K. B. 112.

3. (1910) 2 K. B. 979, C. A.

remarquer que dans les *cases* cités plus haut, les porteurs d'obligations avaient pris des mesures pour faire valoir leurs droits.

De même, dans le *case Sinnott v. Bowden*¹, le Juge Parker estime que les droits d'équité du titulaire d'une *floating charge* ne peuvent pas être affectés par un *garnishee order*, même rendu définitif, si, avant le paiement, la *charge* est fixée (*crystallised*) et si le titulaire a demandé aide à la Cour (*apply for relief*). Mais après le paiement de la créance au *judgment creditor*, ce dernier a un droit opposable au porteur d'obligations garanties par une *floating charge* qui n'a rien fait pour faire valoir son privilège (*to make the dormant charge into an active one*)².

§ VIII. Le « garnishee order absolute ». Ses effets. —

237. Lorsqu'il apparaît que le *garnishee* est bien débiteur du *judgment debtor*, le *master* doit rendre un *garnishee order absolute*, à moins toutefois qu'en raison de circonstances particulières, le paiement entre les mains du *judgment creditor* risque de n'être pas libératoire pour le *garnishee*. Tel est le cas par exemple quand ce dernier est un étranger : après avoir payé sa dette au *judgment creditor* à la suite d'un *garnishee order*, il court le danger d'être poursuivi par les tribunaux de son pays à la requête de son créancier³.

Le *garnishee order absolute* a pour effet d'obliger le *garnishee* à verser entre les mains du *judgment creditor* le montant de sa dette envers le *judgment debtor* ou,

1. (1912) 2 Ch. 414.

2. *Robson v. Smith* (1895) 2 Ch. 118 *Robinson v. Burnell's Vienna Bakery Co., Ltd.* (1904) 2 K. B. 624; *Heaton v. Cutting Bros.* (1925) 1 K. B. 655.

3. *Martin v. Nadel* (1906) 2 K. B. 26, C. A.

au cas où celle-ci excèderait la créance du *judgment creditor*, une somme suffisante pour désintéresser ce dernier, tant pour le principal que pour les frais des *garnishee proceedings*¹.

Si le *garnishee* n'effectue pas le paiement, le *judgment creditor* a le droit de le poursuivre en exécution de l'ordonnance². Cependant, il n'a pas celui de présenter une demande en déclaration de faillite contre lui, ni, s'il s'agit d'une *company*, de provoquer sa liquidation, le *garnishee order* n'étant pas assimilé à un jugement³. Mais, dans un *case* plus récent⁴, il a été décidé au contraire qu'un *judgment creditor* peut émettre contre un *garnishee* qui ne lui verse pas les fonds faisant l'objet du *garnishee order*, une *bankruptcy notice* ou sommation de payer dans un délai de sept jours, sous peine de se trouver dans l'un des cas permettant d'engager contre lui une procédure en déclaration de faillite.

Le *garnishee order* ne crée pas de privilège au profit du *judgment creditor* sur les biens du *garnishee*. Aussi, dans le *case Geisse v. Taylor*⁵ a-t-il été jugé que si une *company* émet des obligations après la signification de l'*order absolute*, un porteur d'obligations (*debenture-holder*), même ayant connaissance de l'ordonnance, a un privilège à l'égard du *judgment creditor* qui poursuit l'exécution de cette ordonnance contre la *company*.

Ce *case* est d'ailleurs en contradiction avec un *case* antérieur⁶ où il avait été décidé qu'un *judgment creditor*

1. Ord. 45, r. 3.

2. *Ibid.*

3. *Ex parte Chinery* (1884) 12 K. B. D. 342, C. A.; *Re Combined Weighing and Advertising Machine Co.* (1889) 43 Ch. D. 99, 104.

4. *Re Renison, Ex parte Greaves* (1913) 2 K. B. 300.

5. (1905) 2 K. B. 658; 93 L. T. 534.

6. *Re National United Investment Corporation* (1901) 1 Ch. 950.

ayant obtenu un *garnishee order nisi* contre une *company* débitrice de son débiteur, était un créancier privilégié à l'égard du liquidateur de cette *company* pour le montant de la créance. Mais en raison des changements apportés par le Companies Act 1929, la question discutée dans ce *case* ne se pose plus.

§ IX. Décharge du « garnishee ». — 238. Tout paiement fait par le *garnishee* au *judgment creditor* en vertu de l'*order absolute* le libère de sa dette envers le *judgment debtor* jusqu'à concurrence du montant versé¹. Il en est de même de la somme prélevée sur ses biens à la suite d'une exécution opérée à la requête du *judgment creditor*.

Nous avons vu précédemment qu'au contraire un paiement fait au *judgment creditor* avant l'*order absolute* n'est pas libératoire à l'égard du *judgment debtor*, à moins que le *garnishee* l'ait effectué sous la pression de voies d'exécution exercées contre lui².

L'annulation des *garnishee proceedings* ou l'infirmité du jugement sur lequel la procédure a été basée n'empêche pas que le paiement fait par le *garnishee* au *judgment creditor* soit libératoire à l'égard du *judgment debtor*³, mais le *judgment creditor* peut être contraint de rembourser au *judgment debtor* ce qu'il a touché du *garnishee*⁴. Cependant si l'*attachment* est nul d'une nullité absolue, parce que portant sur une créance n'appartenant pas au *judgment debtor*, le

1. Ord. 45, r. 7.

2. *Turner v. Jones* (1857) 1 H. et N. 878; *Wood v. Dunn* (1867) L. R. 2 Q. B. 75; *Turnbull v. Robertson* (1878) 47 L. J. (Q. B.) 294; *O'Connor v. Ireland* (1897) 2 I. R. 150; *Re Webster, Ex parte Official Receiver* (1907) 1 K. B. 623; *Ranson v. Plati* (1911) 2 K. B. 291, C. A.

3. Ord. 45, r. 7.

4. *Re Smith, Ex parte Brown* (1888) 20 Q. B. D. 321, C. A.

paiement au *judgment creditor* ne décharge pas le *garnishee* à l'égard de son créancier¹.

§ X. Effets de la faillite et de la liquidation. —

A) *Faillite du « judgment debtor »*. — 239. A l'égard du *trustee* de la faillite du *judgment debtor*, le bénéfice du *garnishee order* ne peut être opposé par le *judgment creditor* que s'il a reçu le montant de la créance avant la date du *receiving order* et avant d'avoir eu connaissance de la demande en déclaration de faillite (*bankruptcy petition*) ou de l'accomplissement d'un acte pouvant entraîner la faillite du débiteur².

Avant 1883, on discutait la question de savoir si dès la signification de l'*order nisi*, le *judgment creditor* acquérait un droit opposable au *trustee* de la faillite du *judgment debtor*, mais maintenant l'exécution n'est considérée comme terminée que lorsque le *judgment creditor* a donné quittance du montant de sa créance.

Dans le *case Butler v. Wearing*³, il a été jugé en effet que le *judgment creditor* n'avait pas le droit de toucher, à l'encontre du *trustee* de la faillite, les fonds versés par le *garnishee* entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour, en raison de la revendication d'un tiers ultérieurement retirée.

De même, dans le *case Re Trehearne, Ex parte Eealing*⁴, un arrangement étant intervenu entre le *judgment creditor* et le *garnishee* pour retarder le versement des

1. *Chapman v. Callis* (1862) 6 L. T. 282. Dans ce *case*, le *garnishee order* atteignait une créance dépendant de l'actif d'une succession, alors que le *judgment creditor* cherchait à recouvrer une dette personnelle de l'exécuteur testamentaire.

2. Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59) s. 40, remplaçant le Bankruptcy Act, 1883 (46-47 Vict., c. 52), s. 45.

3. (1885) 17 Q. B. D. 182.

4. (1890) 60 L. J. (Q. B.) 50, C. A.

fonds faisant l'objet d'un *garnishee order*, le *judgment creditor* ne put les toucher en raison de la faillite du *judgment debtor* survenue depuis l'ordonnance définitive.

A moins que l'exécution soit entièrement achevée par le versement du montant de la créance entre ses mains, la faillite du *judgment debtor* a donc pour effet de faire perdre au *judgment creditor* le bénéfice des *garnishee proceedings*. Dès qu'elle se produit, le *garnishee* ne doit plus effectuer le paiement des fonds saisis-arrêtés, sauf dans le cas où, poursuivi en exécution, il n'aurait pas d'autre moyen d'éviter la saisie de ses biens : le *trustee* de la faillite aurait d'ailleurs le droit de faire rembourser par le *judgment creditor* les fonds qu'il aurait ainsi reçus¹.

B) *Cas où le « judgment debtor » est une « company » mise en liquidation.* — 240. Lorsque le *judgment debtor* est une *company* mise en liquidation, le *judgment creditor* ne peut maintenant retenir la somme saisie-arrêtée que s'il en a reçu le montant avant le commencement de la liquidation².

En outre, s'il a eu connaissance de la convocation d'une assemblée au cours de laquelle la liquidation amiable de la *company* a été décidée, il est placé dans la même situation que s'il s'agissait d'une liquidation judiciaire et il ne peut toucher la créance.

Sous l'empire du Companies (Consolidation) Act, 1908, il suffisait que l'*order nisi* ait été signifié avant la présentation de la demande de liquidation pour que le bénéfice des *garnishee proceedings* soit acquis au *judgment creditor* dont le droit était opposable au liquidateur³.

1. *Wood v. Dunn* (1867) L. R. 2 Q. B. 73; 15 L. T. 411.

2. Companies (Consolidation) Act, 1929 (19-20 Geo. 5, c. 23), s. 268.

3. *Re National United Investment Corporation* (1901) 1 Ch. 950,

C) *Faillite ou liquidation du « garnishee »*. — 241. La faillite d'un débiteur ayant pour effet de suspendre toutes les actions et poursuites relatives à des créances *provable in bankruptcy*, c'est-à-dire pouvant être produites à la faillite¹, le *judgment creditor* ne peut recouvrer à l'encontre du *trustee* de la faillite du *garnishee*, le montant de la créance saisie-arrêtée, même s'il n'a pas eu connaissance avant l'ordonnance définitive, d'une demande de *receiving order* ou de l'accomplissement d'un acte pouvant entraîner la faillite².

S'il s'agit d'une *company* mise en liquidation, il ne peut non plus poursuivre le recouvrement de la créance contre le liquidateur. Même en cas de liquidation volontaire, les effets des *garnishee proceedings* se trouvent suspendus: dans un *case* récent³, la Cour d'Appel a confirmé en effet une ordonnance d'un *masler* suspendant un *garnishee order*, en raison de ce que le tiers saisi était une *company* en liquidation volontaire

Mais d'autre part, il semble que le *judgment creditor* puisse conserver le montant de la créance s'il a touché les fonds avant la date du *receiving order* et avant d'avoir eu connaissance de la demande en déclaration de faillite ou de l'accomplissement d'un acte pouvant entraîner la faillite. Nous n'avons pas de *cases* à citer à l'appui en ce qui concerne la faillite, mais dans une éventualité similaire, celle de la liquidation par le tribunal d'une *company* contre laquelle un *garnishee order* avait été rendu, il a été jugé dans le *case Re The United English*

1. Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59), s. 7.

2. Sous l'empire du Bankruptcy Act, 1861 (24-25 Vict., c. 134), un *case* de 1867 (*Kent v. Tomkinson*, L. R. 2 C. P. 512) avait établi qu'un *deed of composition* (concordat) accordé conformément aux dispositions de cet *act*, empêchait de poursuivre contre un *garnishee* l'exécution d'un *garnishee order*.

3. *Anglo-Baltic and Mediterranean Bank v. Barber and Co* (1924) 2 K. B. 410, C. A.; 132 L. T., p. 1 et s.

and *Scottish Assurance Co., Ex parte Hawkins*¹, que le *judgment creditor* ayant reçu le montant de la créance saisie-arrêtée avant le commencement de la liquidation, n'était pas tenu de verser les fonds qu'il avait touchés au liquidateur.

§ XI. — Voies de recours. — 242. La décision du *master* qui a rendu l'*order absolute* peut être frappée d'appel et portée devant le juge *in chambers*². A condition d'en obtenir l'autorisation, un appel est également possible du juge *in chambers* à la Cour d'Appel³.

En ce qui concerne la décision du *master* relative au jugement de la question de fait ou du point de droit, la juridiction d'appel compétente est la *Divisional Court*⁴.

En cas d'erreur, le *garnishee order* peut être annulé et le *judgment creditor* contraint de rembourser au *garnishee* les sommes qu'il en a reçues⁵.

§ XII. Frais de la procédure. — 243. Les frais de la demande de *garnishee order* et de toutes les procédures qui s'y rattachent sont supportés par la partie indiquée dans l'ordonnance. Le *master* a un pouvoir discrétionnaire à cet égard⁶.

Si le *garnishee* ne discute pas sa dette et consent à ce que le *master* rende l'ordonnance définitive, il lui est généralement alloué pour ses frais : 1° à Londres, la somme de 18 shillings et s'il a dû fournir un *affidavit*, celle de 2 l., 6 d. ; 2° ailleurs qu'à Londres, la somme de

1. (1868) L. R. 3 Ch. 787 ; 19 L. Y. 232.

2. Ord. 54, r. 21.

3. *Hockley v. Ansale* (1896) 44 W. R. 666.

4. *Blair v. Clark* (1908) 2 K. B. 548 ; *O'Driscoll v. Manchester Insurance Committee* (1915) 3 K. B. 499, C. A.

5. *Moore v. Peachy* (1892) 66 L. T. 198 ; *Marshall v. James* (1905) 1 Ch. 432 ; *O'Brien v. Killeen* (1914) 2 Ir. R. 63.

6. Ord. 45, r. 9 modifiée en 1901 ; *Adlington v. Conyngham* (1898) 2 Q. B. 492, C. A.

1 l., 8 sh. sans *affidavit* et celle de 2 l., 12 sh., 6 d. avec *affidavit*.

Quant au *judgment creditor*, ses frais sont ainsi fixés : 1^o pour une créance inférieure à 5 l., aucun frais ne lui est alloué; 2^o de 5 l. à 10 l., il reçoit 1 l., 4 sh.; 3^o au-dessus de 10 l., ses frais se montent à la somme de 4 l.

Lorsqu'un *garnishee* fait défaut et que le *judgment creditor* doit fournir un *affidavit*, il est alloué à ce dernier dans tous les cas une somme supplémentaire de 12 sh., 6 d.

Pour les ordonnances ultérieures qui peuvent être nécessaires, les frais sont fixés généralement à la somme forfaitaire d'une guinée pour chaque ordonnance.

Lorsqu'il y a lieu de juger une question de fait, les frais relatifs à la procédure sont à la charge de la partie qui succombe¹. Si donc le *garnishee* est reconnu redevable de la dette qu'il a déniée, le *judgment creditor* est remboursé de tous ses frais. Lorsqu'au contraire ce dernier se refuse à laisser juger la question de fait, il est condamné à supporter les dépens².

Aux termes de la r. 9 de l'Ord.45 modifiée en 1901, le *judgment creditor* peut, à moins qu'il n'en soit autrement ordonné, se rembourser de ses frais sur la somme qu'il touche en vertu du *garnishee order* et les imputer par priorité sur le montant de sa créance contre le *judgment debtor*. Lorsque le *garnishee* est poursuivi en exécution, ces frais sont payés sur le produit de la vente des biens saisis³.

§ XIII. Publicité des « *attachments of debts* ». — 244. La publicité des *attachments of debts* est assurée au moyen d'un registre tenu par un fonctionnaire de la

1. *Johnson v. Diamond* (1855) 11 Exch. 431.

2. *Windle v. Williams* (1858) 3 H. et N. 288.

3. *Simmons v. Storer* (1880) 14 Ch. D. 154.

Cour, sur lequel sont inscrites les saisies-arrêts et les procédures qui s'y rattachent. Les noms des parties, les dates des ordonnances, le montant des sommes recouvrées doivent y être mentionnés.

Sur demande adressée au fonctionnaire qui tient ce registre, toute personne peut obtenir gratuitement une expédition des indications susceptibles de lui être utiles¹.

Les insertions ne sont pas obligatoires. Aussi, en pratique, le registre n'est-il que rarement utilisé.

1. Ord. 45, r. 8. Cette *rule* est la reproduction des stipulations de la s. 66 du Common Law Procedure Act, 1864 (17-18 Vict., c. 125), et de la s. 68 du Common Law Procedure Amendment Act (Ireland), 1856 (19-20 Vict., c. 102).

CHAPITRE II

CHARGING ORDERS GREVANT LES FONDS D'ETAT ACTIONS ET PARTS D'INTERET (*Stock and Shares*). STOP ORDERS ET NOTICES IN LIEU OF DISTRINGAS.

§ I. Définition. Historique. — 245. Ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de notre étude, les *stock and shares*, c'est-à-dire les fonds d'Etat et les actions ou parts d'intérêt de *companies*, ne peuvent être saisis en vertu d'un *writ* de *fieri facias*.¹

L'importance grandissante de ces catégories de biens, depuis le début du XIX^e siècle, obligea à créer une procédure spéciale permettant de les rendre propres à satisfaire au paiement d'une dette reconnue par un jugement. Le même *act* qui autorisa la saisie par *writ* de *fieri facias* des espèces, billets de banque, chèques, billets à ordre, lettres de change, etc., organisa la procédure des *charging orders on stock and shares*. Cet act, connu sous le nom de Judgments Act, 1838², stipule dans sa s. 14 que si une personne contre laquelle un jugement a été rendu possède, en son nom ou au nom d'une personne qui les détient *in trust* pour elle, des fonds d'Etat

1. De nombreux *cases* avaient établi l'impossibilité de faire les *stock and shares* l'objet d'une exécution, notamment *Rider v. Kidder* (circ. 1800) 10 Ves. 360, p. 368 et *Bank of England v. Lunn* (1809) 15 Ves. 569, p. 577. Pour la distinction entre le *stock* et les *shares*, voir n° 116, n. 76, *suprà*.

2. Stat. 1-2 Vict., c. 110.

(*Government stock, funds or annuities*) ou des actions (*stock or shares*) dans une *public company* (quelle soit ou non enregistrée), un juge d'une des Cours supérieures de *common law* peut, sur demande d'un *judgment creditor*, ordonner que ces fonds d'Etat ou actions soient grevés en totalité ou en partie de la charge de satisfaire au paiement (*stand charged with the payment*) de la somme due en vertu de ce jugement, ainsi que des intérêts¹. Cette ordonnance a les mêmes effets à l'égard du *judgment creditor* qu'un privilège (*charge*) créé en sa faveur par le *judgment debtor*, sous réserve de n'entamer aucune procédure pour réaliser le bénéfice attaché à ce privilège avant l'expiration d'un délai de six mois à compter de la date de l'ordonnance.

La s. 15 du même Judgments Act, 1838, règle la procédure à suivre pour obtenir le *charging order* et en indique les effets.

Par la s. 1 du Judgments Act, 1840², les dispositions de la s. 14 du Judgments Act, 1838, furent étendues d'une part, aux *contingent interests* (droits éventuels) portant sur des fonds d'Etat ou actions, d'autre part, aux dividendes et revenus annuels produits par ces valeurs. En outre, il fut stipulé que lorsque des titres (*funds*) sont déposés entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour du Chancelier³, ils peuvent être

1. Aux termes de la s. 18 du même *act*, la Cour du Chancelier jouissait également du pouvoir de rendre des *charging orders*.

2. Stat. 3-4 Vict., c. 82.

3. La fonction d'*Accountant-General* de la Cour du Chancelier a été supprimée par le Court of Chancery (Funds) Act, 1872 (35-36 Vict., c. 44), s. 4, 6. Ses attributions ont été réunies à celles du *Paymaster-General* de Sa Majesté (Voir aussi le Supreme Court of Judicature (Funds etc.) Act, 1883 (46-47 Vict., c. 29), s. 2. Depuis le Supreme Court of Judicature Act 1925, (15-16 Geo. 5, c. 49), s. 133-135, le *Paymaster-General* de la Cour Suprême a été remplacé par un *Accountant-General*.

frappés d'un *charging order* de la même manière que s'ils étaient détenus par un *trustee* du *judgment debtor*.

A la suite des Judicature Acts de 1873-1875, l'Ord. 46 des R. S. C., 1883, a stipulé dans la r. 1 qu'un *charging order* peut être rendu par l'une quelconque des divisions de la Haute Cour de Justice ou par un juge de l'une d'elles, conformément aux dispositions des Judgments Acts de 1838 et de 1840.

§ II. Conditions requises pour l'obtention d'un « charging order ». — A) *En ce qui concerne le « judgment creditor ».* — 246. Le *judgment creditor* qui désire obtenir un *charging order* doit être muni d'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent. Ce jugement peut, d'ailleurs, spécifier un délai au *judgment debtor* pour se libérer : le terme ainsi accordé n'est pas un obstacle à l'obtention d'un *charging order*¹.

Il est nécessaire, par contre, que la condamnation prononcée par le jugement soit pour une somme certaine et non, par exemple, pour une somme qui sera déterminée à la suite d'un compte à établir ou après que des frais et dépens auront été taxés².

B) *En ce qui concerne le « judgment debtor ».* — 247. Le *judgment debtor* doit être en vie au moment où est présentée la demande en vue d'obtenir un *charging order*³. En vertu de l'*order nisi*, il est en effet assigné à comparaître, comme dans la procédure d'*attachment of debts*. S'il est mort depuis que le jugement a été prononcé, un *charging order* ne peut pas être rendu contre

1. *Bagnall v. Carlton* (1877) 6 Ch. D. 130.

2. *Jones v. Williams* (1841) 8 M. et W. 349; *Chadwick v. Holt* (1856) 8 De G. M. et G. 584; *Widgery v. Tepper* (1877) 6 Ch. D. 364, C. A.

3. *Finney v. Hinde* (1879) 4 Q. B. D. 102; 40 L. T. 193.

son *executor*¹. Il est nécessaire d'obtenir un nouveau jugement contre l'*executor* lui-même : l'autorisation prévue par la r. 23 de l'Ord. 42 dans le cas d'un *writ* d'exécution à émettre contre l'*executor* d'un *judgment debtor* décédé, ne suffit pas lorsqu'il s'agit de la procédure de *charging order*.

Si le *judgment debtor* est un *administrator* ou un *executor* contre lequel un jugement de *bonis testatoris* a été prononcé, le *judgment creditor* ne peut obtenir un *charging order* contre les *stock* ou *shares* enregistrés à son nom et détenus par lui ès-qualités, en raison de ce qu'il n'en a pas le *beneficial interest*².

En ce qui concerne le domicile du *judgment debtor*, les textes des *statutes* n'indiquent pas s'il doit nécessairement se trouver dans les limites de la juridiction de la Cour. Un *case* irlandais a décidé que la procédure de *charging order* est applicable même lorsque le *judgment debtor* est domicilié hors de la juridiction³.

Quant à la question de capacité du *judgment debtor*, cette capacité n'est pas une condition essentielle, pourvu que le jugement ait été valablement prononcé⁴. C'est ainsi qu'un *judgment creditor* peut obtenir un *charging order* contre des valeurs appartenant à un aliéné, en exécution d'un jugement condamnant celui-ci au paiement de dettes antérieures à la période de démence⁵. Mais il y a lieu de remarquer que dans le cas d'un aliéné,

1. Jugement du M. R. Lindley dans *Stewart v. Rhodes* (1900) 1 Ch. 386, C. A.

2. *Taylor v. Turnbull* (1859) 4 H. et N. 495; *Hewat v. Davenport* (1872) 21 W. R. 78; *Hodgens v. Hodgens* (1877) 11 Ir. R. Eq. 439. Voir *infra*, n° 250.

3. *Re Gethin* (1875) 9 Ir. R. Eq. 512.

4. Dictum du L. J. Lindley dans *Re Leavesley* (1891) 2 Ch. 1, C. A.

5. *Horne v. Pountain* (1889) 23 Q. B. D. 264; *Re Seager Hunt* (1900) 2 Ch. 54, n., C. A.

le juge *in Lunacy*¹ a le droit absolu d'employer les biens de ce dernier à son entretien, de telle sorte qu'il peut ne rester qu'un capital insuffisant pour payer les créanciers ayant obtenu des *charging orders*².

De même, un *charging order* peut être rendu contre les *stock* ou *shares* d'un mineur (*infant*), lorsque le jugement se rapporte à une dette contractée pour son éducation et son entretien, pourvu que le mineur ait sur les valeurs un droit absolu et non conditionnel³. Mais cette procédure ne peut être employée pour exécuter un jugement relatif à une dette pour laquelle un mineur ne saurait être valablement engagé⁴.

§ III. Biens pouvant faire l'objet d'un « *charging order* » (considérés selon leur nature). — A) *Fonds d'Etat et actions d'une « public company »*. — 248. Aux termes de la s. 14 du Judgments Act, 1838, peuvent faire l'objet d'un *charging order* « *any government stock, funds or annuities, or any stock or shares of or in any public company in England (whether incorporated or not)* », soit : 1^o les rentes sur l'Etat ou autres fonds publics; 2^o les actions d'une *public company* anglaise, enregistrée ou non.

Les rentes et fonds d'Etat sont, sans aucune restriction, susceptibles d'être l'objet d'un *charging order*, mais cependant le terme *government annuity* ne s'ap-

1. Pour la juridiction relative aux aliénés, voir Lunacy Acts, 1890 (53-54 Vict., c. 5), 1891 (54-55 Vict., c. 65), 1908 (8 Edw. 7, c. 47). Les attributions du juge *in Lunacy* sont presque toutes exercées maintenant par les *masters in Lunacy*.

2. *Re Plenderleith* (1893) 3 Ch. 332.

3. *Re Badger, Badger v. Badger* (1913) 1 Ch. 385, C. A.

4. *Re Onslows' Trusts* (1875) 20 L. R. Eq. 677.

plique pas à une rente allouée bénévolement et dont le paiement peut être interrompu à volonté¹.

Quant aux actions, elles doivent, d'après le texte du Judgments Act, 1838, concerner une *public company*, c'est-à-dire une *company* obligée de publier les noms et adresses de ses membres². Mais il n'est pas nécessaire que la *company* soit enregistrée (*incorporated*) : les actions d'une compagnie bancaire non enregistrée, régie par les Bank Acts de 1826 et de 1833³, ont été considérées comme pouvant faire l'objet d'un *charging order*⁴; de même, celles d'une *chartered company* régie par le Chartered Companies Act, 1837⁵.

Dans certains cas, toutefois, il était assez difficile de savoir si une *company* pouvait être rangée dans la catégorie des *public companies*, par exemple lorsqu'il s'agissait d'une compagnie minière constituée sur le principe du *cost-book*⁶ : le registre des actionnaires n'est pas en effet publié, mais d'autre part, les actionnaires ont le droit de vendre leurs actions au public. Dans le *case Nicholls v. Rosewarne*⁷, la Cour des Plaids Communs n'avait pas tranché la question qui resta discutée jusqu'en 1890. A cette date, le Partnership Act, 1890⁸ organisa la procédure de *charging orders* contre les

1. *Morris v. Manesty* (1845) 7 Q. B. 674; *Taylor v. Turnbull* (1859) 4 H. et N. 495. Quant à ce qui constitue une *government annuity*, voir : *Witham v. Lynch* (1847) 1 Exch. 391.

2. *Macintyre v. Connell* (1851) 1 Sim. (N. S.) 225 (dictum du L. C. Cranworth). Pour la différence entre les *public companies* et les *private companies*, voir *supra*, p. 47, n° 1.

3. Stat. 7 Geo. 4, c. 46 et 3-4 Will. 4, c. 98.

4. *Graham v. Connell* (1830) 19 L. J. (Ex.) 361; *Macintyre v. Connell*, *supra*.

5. Stat. 7 Will. 4 et 1 Vict., c. 73.

6. Il s'agit des compagnies exploitant les mines d'étain de la Cornouailles et du Devonshire et relevant de la juridiction de la Stannaries Court transférée depuis 1896 à la *County Court* de Cornouailles.

7. (1859) 6 C. B. (N. S.) 480.

8. Stat. 53-54 Vict., c. 39.

parts d'intérêt dans les *partnerships* et stipula spécialement, dans sa s. 23 (4), que cette procédure s'appliquerait aux *companies* régies par le système du *cost-book*.

Une *municipal corporation* organisée d'après les stipulations du stat. 5-6 Will. 4, c. 76, a été assimilée aussi à une *public company* et dès 1860, il a été décidé que ses actions pouvaient être grevées par un *charging order*¹.

La tendance a donc toujours été d'établir la notion de *public company* lorsqu'il s'agissait de rendre des actions susceptibles d'être l'objet d'un *charging order*. Dans un *case* du 25 octobre 1910 ne figurant pas dans les *reports*², le Juge *at chambers* Lush est d'avis qu'un *charging order* peut être prononcé contre une *private company* telle que la définit la s. 121 du Companies (Consolidation) Act, 1908³. Ce point de vue a été confirmé dans le *case Re White, Theobald v. White*⁴.

Selon les termes de la s. 14 du Judgments Act, 1838 et de la r. 1 de l'Ord. 46, l'expression *stock or shares* s'appliquant seulement aux actions, c'est-à-dire à des valeurs représentatives d'une portion du capital de la *company*, toute la catégorie des valeurs mobilières connues sous le nom d'obligations (*debentures, debenture stock*) reste en dehors du champ d'application des *charging orders*. Cette interprétation a été confirmée par le *case Sellar v. Bright (Charles) et Cie, Ltd*⁵.

Ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, non seulement le capital représenté par les *stock or shares*

1. *The Attorney-General v. The Corporation of Thelford* (1860) 8 W. R. 467.

2. *Fenton v. East*.

3. Remplacée maintenant par la s. 26 du Companies (Consolidation) Act, 1929 (19-20 Geo. 5, c. 23).

4. (1913) 1 Ch. 231.

5. (1904) 2 K. B. 446, C. A.

peut être atteint au moyen d'un *charging order*, mais aussi les arrérages, dividendes ou revenu annuel qu'ils produisent¹.

D'autre part, une partie seulement du capital peut-être grevée par le *charging order*, si le juge estime que la valeur des *stock* ou *shares* dépasse trop largement le montant de la créance du *judgment creditor*². Mais lorsqu'il s'agit de *government stock*, il semble nécessaire, d'après le *case Stanley v. Bond*³, d'avoir le consentement de la Banque d'Angleterre pour ne pouvoir grever qu'une partie du capital.

B) *Parts d'intérêt dans une « partnership »*. — 249. Depuis le Partnership Act, 1890⁴, un *charging order* peut être prononcé contre la part d'intérêt d'un associé d'une *partnership*⁵. La s. 23 de cet *act* stipule en effet que :

1° A partir de la mise en application de l'*act* (1^{er} janvier 1891), aucun *writ* d'exécution ne pourra être émis contre les biens d'une *partnership*, excepté en exécution d'un jugement rendu contre la *firm*⁶.

2° La Haute Cour, ou un juge de la Haute Cour, ou une *County Court*, peut, sur demande faite par *summons* et adressée par le *judgment creditor* d'un associé, rendre une ordonnance grevant (*charging*) la part d'intérêt de cet associé dans la *partnership*, en vue du paiement de la dette née du jugement et des intérêts. Le tribunal peut, par la même ordonnance ou une ordonnance ultérieure, nommer un *receiver* chargé de percevoir les

1. Stat. 3-4 Vict., c. 82, s. 1.

2. Judgments Act, 1838, s. 14.

3. (1844) 8 Beav. 50.

4. Stat. 53-54 Vict., c. 39.

5. En ce qui concerne la distinction entre une *partnership* et une *company*, voir *supra*, n° 27.

6. Voir *supra*, n° 28.

profits présents ou à venir (*already declared or accruing*) de la part d'intérêt de cet associé et toute autre somme qui peut lui échoir en raison de sa participation, ordonner toute production de comptes et toutes enquêtes et en général émettre toutes ordonnances ou instructions de la même manière que si le privilège (*charge*) avait été créé par l'associé en faveur du *judgment creditor*, enfin faire tout ce qui peut être utile en raison des circonstances.

3^o Les autres associés auront le droit, à n'importe quel moment, de libérer (*redeem*) la part d'intérêt ainsi grevée ou, au cas où la vente en serait ordonnée, de la racheter.

Les dispositions ci-dessus ont eu pour effet : 1^o d'interdire au *judgment creditor* l'emploi des *writs* d'exécution pour réaliser contre une part d'associé les droits acquis en vertu d'un jugement rendu contre un *judgment debtor* membre d'une *partnership*¹; 2^o d'y substituer un moyen d'exécution semblable à celui institué par le Judgments Act, 1838, pour les actions ou parts d'intérêt des *companies*.

En outre, l'*act* dote le tribunal de pouvoirs très larges qui lui permettent de nommer un *receiver* pour procéder par voie d'*equitable execution*. La latitude qui lui est accordée de faire tout ce qui peut être utile en raison des circonstances a été interprétée comme lui donnant le pouvoir de provoquer même la dissolution de la *partnership*².

D'autre part, lorsque le *judgment creditor* a des raisons

1. Dictum de Pickford dans *Peake v. Carter* (1916) 1 K. B. 652.

2. *Brown, Janson et Co. v. Hulchinson et Co.* (1895) 1 Q. B. 737. Ce même *case* établit le droit pour le tribunal de rendre un *charging order* contre les biens d'une firme étrangère ayant une succursale en Angleterre.

de craindre que son débiteur ne dispose de ses droits dans la *partnership* avant que la procédure de *charging order* produise ses effets, il peut demander au tribunal de rendre une injonction faisant défense au *judgment debtor* de se livrer à aucune tractation relativement à ses droits pendant le cours de la procédure.

§ IV. Biens pouvant faire l'objet d'un « *charging order* », considérés selon la nature du droit du « *judgment debtor* ». — 250. En nous reportant au texte de la s. 14 du Judgments Act, 1838, nous lisons que le juge peut rendre un *charging order* grevant les *stock or shares* du *judgment debtor* « *standing in his name in his own right or in the name of any person in trust for him* », c'est-à-dire qui sont à son nom et pour son bénéfice ou au nom d'une personne qui les a en *trust* pour lui. En d'autres termes, le *judgment debtor* doit en avoir le *beneficial interest*. Si donc il détient les valeurs comme *trustee*, un *charging order* ne peut être rendu contre lui, même si ces valeurs sont à son nom¹. Il en est ainsi par exemple lorsqu'il les a vendues et qu'elles n'ont pas encore été transférées, le vendeur devenant alors *trustee* pour l'acquéreur, ou bien encore lorsque la personne qui lui en a fait le transfert a conservé la jouissance des revenus (*beneficial ownership*).

Mais dès l'instant que le *judgment debtor* a conservé un *beneficial interest* dans les *stock or shares* qui sont à son nom, un *charging order* peut les grever, de la même manière qu'il aurait pu lui-même le faire sans nuire

1. *Gill v. Continental Union Gas Co.* (1872) L. R. 7 Exch. 332; *Re Blakeney Ordnance Co.* (1876) 26 L. J. (Ch.) 367; *Cooper v. Griffin* (1892) 1 Q. B. 740, C. A.; *Howard v. Sadler* (1893) 1 Q. B. 1; *Sutton v. English and Colonial Produce Co.* (1902) 2 Ch. 502, 507.

aux droits acquis antérieurement par des tiers : tel est le cas lorsque les valeurs ont été mortgagées ou déposées en garantie¹.

Lorsque les *stock or shares* sont au nom d'une autre personne qui les détient en *trust* pour le *judgment debtor*, il n'est pas nécessaire que ce dernier en soit le seul bénéficiaire. Les valeurs elles-mêmes ou les dividendes payables au *trustee* peuvent donc être grevés d'un *charging order*, même si les droits du *judgment debtor* sont très éloignés et primés par d'autres, s'ils se réduisent par exemple au solde pouvant rester disponible après la vente des valeurs et le paiement des dettes². Cependant, si le *judgment debtor* n'a droit qu'au produit de la vente des valeurs, sans avoir aucun droit sur les valeurs elles-mêmes, il avait été décidé dans le *case Dixon v. Wrench*³ que la procédure de *charging order* n'est pas applicable, mais dans le *case Ideal Bedding Co., Ltd. v. Holland*, le Juge Kekewich met en doute la justesse de cette décision.

D'après la s. 1 du Judgments Act, 1840, le droit du *judgment debtor* peut n'être qu'un simple droit en expectative (*remainder* ou *reversion*) absolu (*vested*) ou conditionnel (*contingent*⁴).

De même que pour être saisie-arrêtée, une créance doit être susceptible de cession, le droit du *judgment debtor* sur les *stock or shares* ne peut être grevé par un

1. *Fuller v. Earle* (1852) Exch. 796.

2. *Fowler v. Churchill* (1843) 11 M. et W. 57; *Cragg v. Taylor* (1867) L. R. 2 Exch. 131; *South Western Loan Co. v. Robertson* (1881) 8 Q. B. D. 17; *Bolland v. Young* (1904) 2 K. B. 824, C. A.; *Ideal Bedding Co., Ltd. v. Holland* (1907) 2 Ch. 157.

3. (1869) L. R. 4 Exch. 154.

4. *Baker v. Tynite* (1860) 2 E. et E. 897; *Cragg v. Taylor* (1867) L. R. 2 Exch. 131; *Ideal Bedding Co., Ltd. v. Holland*, *suprà*; *Hogg (James) Sons et Co, Ltd, v. Mc Clughin* (1920) 54 Ir. L. T. 192.

charging order qu'autant qu'il n'est pas frappé d'inaliénabilité. Cette procédure n'est donc pas applicable lorsqu'il s'agit d'une femme mariée dont les *stock or shares* sont tenus en *trust* pour son usage personnel avec une *restraint on anticipation* ou interdiction d'aliéner les biens et de disposer à l'avance des revenus¹. Cependant, aux termes de la s. 19 du Married Women's Property Act, 1882², lorsqu'un *settlement*³ a été constitué par la femme elle-même avec une *restraint on anticipation*, il ne peut avoir plus d'effet à l'égard de ses créanciers que n'aurait une disposition semblable émanant d'un homme à l'égard des créanciers de ce dernier. Aussi, depuis la mise en application de cet *act*, est-il possible d'obtenir dans certains cas un *charging order* contre les *stock or shares* d'une femme mariée frappés d'une *restraint on anticipation*, à condition qu'il s'agisse d'un *settlement* constitué par elle et d'une dette dont l'origine est antérieure à la constitution de ce *settlement*.

§ V. « *Charging orders* » sur les « *funds in Court* ». — 251. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, la s. 1 du Judgments Act, 1840, stipule que l'application de la s. 14 du Judgments Act, 1838, devra s'étendre aux cas où des *funds* appartenant au *judgment debtor* sont entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour du Chancelier ou de l'*Accountant-General* de la Cour de l'Echiquier. En raison des modifications apportées par le Court of Chancery (Funds) Act, 1872, le Judicature Funds, etc.) Act, 1883 et le Supreme Court of Judicature (Consoli-

1. *Stanley v. Stanley* (1878) 7 Ch. D. 589.

2. Stat. 45-46 Vict., c. 75.

3. Pour la définition du *settlement*, voir *supra*, p. 51, n° 5.

dation) Act, 1925¹, cette disposition s'applique maintenant aux *funds* qui sont déposés entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour Suprême qui a remplacé depuis 1925 le *Paymaster-General*. Elle permet d'obtenir un *charging order* grevant des valeurs remises *into Court* par le *judgment debtor*, par exemple comme caution *jud'calum solvi*.

Bien que les stipulations de l'*act* de 1840 ne visent que les fonds publics ou les arrérages en provenant, la pratique s'est établie d'utiliser la procédure de *charging order* pour atteindre toute somme se trouvant *in Court* au crédit du *judgment debtor*². Dans ce cas, le *charging order* est rendu par voie d'*equitable execution* en se basant sur ce principe que lorsque le tribunal a en sa possession une chose qui aurait été susceptible de saisie par *writ* de *fieri facias*, il doit aider le *judgment creditor* à recueillir les fruits de son jugement³.

C'est ainsi qu'un *judgment creditor* a pu obtenir d'un *registrar* ayant juridiction en matière de faillite un *charging order* grevant les fonds déposés par le *judgment debtor* entre les mains du tribunal et restant en excédent après paiement de créanciers antérieurs⁴. De même, un *charging order* a été rendu *in chambers* par le juge des faillites dans un cas où le *judgment debtor* n'avait pas effectué un paiement partiel dû en raison d'une ordonnance de ce juge faite en conformité des dispositions de la s. 5 du Debtors Act, 1869, et ordonnant le paiement

1. Stat. 35-36 Vict., c. 44, s. 4-6, 46-47 Vict., c. 29, s. 2 et 15-16 Geo. 5, c. 49, s. 133.

2. *Brereton v. Edwards* (1888) 21 Q. B. D. 488, C. A.; *Woodham Smith v. Edwards* (1908) 2 K. B. 899, C. A.

3. Comparer les *dicta* du M. R. Cozens-Hardy et du L. J. Buckley dans *Re Birkbeck Permanent Benefit Building Society* (1912) 2 Ch. 183 C. A.

4. *Re Prior, Ex parte Prior* (1921) 3 K. B. 333.

par accomptes d'une dette née d'un jugement : le *charging order* grevait des fonds se trouvant entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour et appartenant au *judgment debtor*¹.

§ VI. Procédure. Première phase : « *order nisi* ». — 252. De même que pour les *garnishee proceedings*, la procédure des *charging orders* comprend deux phases : l'*order nisi* et l'*order absolute*.

La demande en vue d'obtenir l'*order nisi*, faite par *summons ex parte*, est adressée à un *master* de la *King's Bench Division* ou de la *Chancery Division*, selon que le jugement a été rendu dans l'une ou l'autre division. Si l'affaire est poursuivie dans un *district registry*, la demande est remise au *district registrar*, à moins que le juge n'en ordonne autrement².

Cette demande doit être accompagnée d'un *affidavit*. Celui-ci indique le jugement dont le demandeur cherche à poursuivre l'exécution et la somme restant à recouvrer; il donne tous renseignements utiles concernant les *stock or share* devant être l'objet du *charging order* et la nature des droits du *judgment debtor* sur eux³.

Lorsque le *charging order* doit porter sur des fonds se trouvant entre les mains de l'*Accountant-General*, le *summons* et l'*affidavit* doivent l'indiquer et mentionner la date de l'ordonnance qui a transféré ces fonds au crédit du *judgment debtor*. En outre, un certificat signé par l'*Accountant-General* est joint à la demande. Le *charging order* peut d'ailleurs être demandé dans la

1. *Woodham Smith v. Edwards* (1908) 2 K. B. 899, C. A.

2. Ord. 35, r. 5. En ce qui concerne la procédure de *charging order* relative aux frais des *solicitors*, voir *The Yearly Practice of the Supreme Court*, 1930, p. 1866-1869.

3. Pour les formules d'*affidavit*, voir Daniell, *Chancery Forms*, p. 461-462, 5^e édit.

King's Bench Division à l'effet de grever des fonds se trouvant au crédit du *judgment debtor* dans une action pendante auprès de la *Chancery Division*¹.

La demande de *charging order* étant faite *ex parte*, il n'y a pas lieu d'en aviser le *judgment debtor*. Le *master* rend d'abord un *order nisi* fixant une date pour la comparution des parties : la formule de cette ordonnance indique que les *stock or shares* (ou les *funds in Court*) seront grevés du montant de la créance du *judgment creditor*, à moins qu'au jour de la comparution, le *judgment debtor* justifie de raisons suffisantes pour empêcher que l'ordonnance soit rendue définitive. La formule de l'*order nisi* est donnée dans l'appendice K des R. S. C. sous le n° 27.

L'*order nisi* est signifié au *judgment debtor* ainsi qu'à la *company* dont les actions sont grevées du *charging order* ou à la banque ayant l'administration (*control*) des fonds publics. S'il s'agit de valeurs ou de fonds *in Court*, une simple signification à l'*Accountant-General* suffit maintenant, tandis qu'avant les *Judicature Acts*, il était nécessaire d'obtenir un *stop order*².

La signification de l'*order nisi* est faite si possible à la personne même du *judgment debtor*, bien que la signification au *solicitor*, à sa dernière adresse, puisse y suppléer, sans qu'on soit obligé de recourir à un *substituted service*³. Cette signification est prouvée par *affi-*

1. *Brereton v. Edwards* (1888) 21 Q. B. D. 488, C. A.; *Townend v. Jones* (1889) 5 T. L. R. 609; *Woodham Smith v. Edwards* (1908) 2 K. B. 899, C. A.; *Re A Debtor* (1921) 125 L. T. 727, C. A. Dans le *case The Dirigo* (1920) P. 425, un *charging order* relatif au paiement des frais d'une action en première instance a grevé des fonds déposés entre les mains de la Cour en vue d'un appel qui avait été ensuite abandonné.

2. *Brereton v. Edwards*, *supra*. Voir *Supreme Court Funds Rules*, 1915, r. 96.

3. *Re Paragon and Spero Mining Co.* (1861) 10 W. R. 76. Un *substituted service* ne peut être utilisé qu'avec l'autorisation d'un *master*

davit si le *judgment debtor* fait défaut¹. Un délai raisonnable, de deux jours au minimum, doit séparer la date de la signification de celle de la comparution.

Lorsque la *company* ou la banque qui a été avisée du *charging order* n'a aucune raison de s'opposer à ce que l'ordonnance soit rendue définitive, elle n'a pas besoin de comparaître et lorsqu'elle le fait, ses frais ne lui sont généralement pas alloués.

§ VII. Deuxième phase de la procédure. L'« *order absolute* ». — 253. A moins que le *judgment debtor*, au jour de la comparution, excipe de motifs suffisants pour justifier son annulation, l'*order nisi* est rendu définitif (*absolute*)².

Après avoir rappelé la date de l'*order nisi* et les indications fournies par l'*affidavit*, la formule de l'*order absolute* varie suivant que la *charge* doit grever les droits du *judgment debtor* sur les *stock or shares* d'une manière générale ou être restreinte aux revenus ou dividendes payables au *judgment debtor*. Les deux formules en usage se trouvent dans l'appendice K des R. S. C. sous les nos 28 et 29.

Le *master* ou le *district registrar* a un pouvoir discrétionnaire pour accorder l'*order absolute* ou refuser de le rendre. Il peut le refuser notamment lorsque les *stock or shares* sont sans valeur ou lorsqu'ils sont déjà grevés de charges qui absorbent leur valeur³.

lorsque la signification à la personne du défendeur n'est pas possible. Il consiste à faire cette signification à un représentant du défendeur (par exemple son *solicitor*) ou à l'aviser de la procédure commencée contre lui par annonce, lettre recommandée, ou tout autre moyen.

1. Judgments Act, 1838 (1-2 Vict., c. 110) s. 15.

2. *Ibid.*

3. Jugement de Lord Esher dans *Wicks v. Shanks* (1893) 67 L. T. 609, C. A., p. 610.

Ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, un *charging order* ne peut être rendu définitif lorsqu'au jour de la comparution, il apparaît que le *judgment debtor* était mort à la date de l'*order nisi*¹.

§ VIII. Procédure contre un membre d'une « *partnership* ». — 254. Lorsqu'il s'agit d'obtenir un *charging order* contre la part d'intérêt d'un membre d'une *partnership*, toute demande présentée en conformité des dispositions de la s. 23 du *Partnership Act*, 1890, doit être faite par *summons* et signifiée au *judgment debtor* et à chacun des membres de la *partnership*. En outre, l'affaire est portée devant un juge *in chambers* et non devant un master².

§ IX. Voies de recours. — 255. L'*order nisi* peut être annulé ou modifié sur la demande du *judgment debtor* ou de toute partie intéressée. Dans le *case Mitchell v. De Vesey*³, il avait été établi qu'un master ne pouvait pas annuler ou modifier l'ordonnance qu'il avait faite et que ce pouvoir appartenait au juge seul, mais l'autorité de cette décision se trouve abrogée par la r. 12 de l'Ord. 54 qui a été modifiée en juin 1908.

Aux termes de la s. 15 du *Judgments Act*, 1838, le master, en annulant l'*order nisi*, a le pouvoir d'adjuger les frais comme il le juge convenable.

Lorsque l'ordonnance a été rendue définitive, il n'y

1. *Finney v. Hinde* (1879) 4 Q. B. D. 102. Il semble douteux que le *judgment creditor* puisse obtenir un jugement contre l'*executor* pour agir ensuite par voie de *charging order*, mais il peut intenter une *administration action*, en vue d'obtenir une ordonnance prescrivant la liquidation du patrimoine du défunt selon les règles de la faillite. Cf. *Steward v. Rhodes* (1900) 1 Ch. 386, C. A.

2. Ord. 46, r. 1A.

3. (1892) 67 L. T. 53.

a plus possibilité de la faire annuler par le *master*, même à la demande d'un tiers qui a ignoré la procédure jusqu'à la date de l'*order absolute*, car les dispositions de la s. 15 *in fine* du Judgments Act, 1838, sont seulement relatives à l'*order nisi*¹. Une action ne peut pas non plus être intentée pour la faire reviser². Le seul recours possible est de demander à ce que le délai d'appel soit allongé, lorsqu'il est expiré.

Un appel peut en effet être interjeté contre l'*order absolute* ou contre la décision annulant l'*order nisi*. L'appel est porté directement à la Cour d'Appel, comme étant matière de « *practice and procedure*³ », mais il semble qu'il soit nécessaire d'obtenir l'autorisation, soit du *juge at chambers*, soit de la Cour d'Appel.

Si le jugement en vertu duquel le *charging order* a été rendu est annulé, l'*order absolute*, aussi bien que l'*order nisi*, se trouvent eux-mêmes également annulés⁴.

§ X. Effets du « *charging order* ». — 256. Les effets du *charging order* sont indiqués par les s. 14 et 15 du Judgments Act, 1838 et par la s. 1 du Judgments Act, 1840 : le *charging order* crée, au profit du *judgment creditor*, une charge ou privilège sur les *stock or shares* qui en sont l'objet, autrement dit sa créance se trouve garantie par une sûreté réelle reposant sur les *stock or shares*. Toutefois, aucune poursuite ne peut être exercée en vue de réaliser le bénéfice de la charge avant qu'un délai de six mois ne se soit écoulé depuis la date de l'*order nisi*.

1. *Jeffryes v. Reynolds, Ex parte Reynolds* (1883) 48 L. T. 358; *Drew v. Willis, Ex parte Martin* (1891) 1 Q. B. 450, C. A.

2. *Bright (Charles) et Co. Ltd. v. Sellar* (1904) 1 K. B. 6, C. A.

3. Judicature (Procedure) Act, 1894 (57 58 Vict., c. 16).

4. *Re Onslow's Trusts* (1875) L. R. 20 Eq. 677; *Brain v. Herrick* (1894) 10 R. 171.

Le privilège prend en effet naissance dès l'*order nisi*¹. Celui-ci a en outre comme conséquence d'empêcher, soit la Banque d'Angleterre, s'il s'agit de fonds d'Etat soit la *company*, s'il s'agit de *stock or shares* d'une *public company*, d'effectuer tout transfert des titres jusqu'à ce que l'ordonnance ait été annulée ou rendue définitive. Au cas où la Banque d'Angleterre ou la *company* ne tiendrait pas compte de l'avis qui lui est signifié, sa responsabilité serait engagée vis-à-vis du *judgment creditor* jusqu'à concurrence du montant de la créance². Toutefois, il a été jugé, dans un *case* de 1843³, que la Banque d'Angleterre est obligée, malgré un *charging order* grevant les *stock or shares* inscrits au nom de *trustees*, de payer les arrérages ou dividendes à ces derniers (*legal owners*), responsables devant la Cour du Chancelier de leur distribution selon les règles de l'équité.

Le *charging order* produisant les mêmes effets qu'une sûreté créée par le *judgment debtor* sur ses *stock or shares* en faveur du *judgment creditor*, il en résulte que ce dernier acquiert un droit de priorité à l'égard d'un acquéreur postérieur, mais que, d'un autre côté, il est primé par un acquéreur ou par un créancier privilégié (*incumbrancer*) dont le titre est antérieur⁴. « Le *judgment creditor*, dit le Baron Bramwell dans le *case Gill v. Continental Union Gas Co*⁵, ne peut pas obtenir par son *charging order* plus que le *judgment debtor* aurait pu honnêtement

1. *Warburton v. Hill* (1854) 2 W. R. 365; *Kinderley v. Jervis* (1856) 22 Beav. 1; *Haly v. Barry* (1868) 3 Ch. App. 452; *Gray v. Stone and Funnel* (1893) 69 L. T. 282.

2. Judgments Act, 1838, s. 15. Voir aussi *Gill v. Continental Gas Co.* (1872) L. R. 7 Exch. 332.

3. *Churchill v. Bank of England* (1843) 11 M. et W. 323.

4. *Beavan v. Earl of Oxford* (1855) 6 De G. M. et G. 492; *Scott v. Hastings (Lord)* (1858) 4 K. et J. 633; *Haly v. Barry* (1868) 3 Ch. App. 457.

5. (1872) L. R. 7 Exch. 332, p. 338.

lui donner ». Dans le *case Re Bell, Carter v. Stadden*¹. le Juge Kay exprime un avis semblable : « Dans de nombreux *cases*, il a été décidé qu'un *charging order* ne crée une *charge* que sur les droits que le débiteur avait à la date de l'*order nisi*. Un *judgment creditor* n'est pas dans la même situation qu'un créancier morgagiste; en vertu de la procédure qu'il emploie, il bénéficie seulement des droits que le débiteur se trouvait posséder. Il doit subir tous les privilèges antérieurs, de *common law* et d'équité, qu'il les connaisse ou non, et ne peut pas, en vertu d'un *charging order*, obtenir un droit de priorité sur eux ».

C'est ainsi par exemple qu'un *charging order* ne prend pas un rang antérieur à celui d'un *mortgage* créé avant la date de l'*order nisi*, même si le créancier morgagiste n'avise le *trustee* du *mortgagor* qu'après la date où le *charging order* a été rendu définitif².

De même, si différents créanciers obtiennent chacun un *charging order*, leur rang s'établit suivant les dates respectives des *orders nisi*.

Le *judgment creditor* nanti d'un *charging order* doit subir également le privilège que possède le *solicitor* du *judgment debtor* pour le paiement de ses frais, même si celui-ci n'a pris aucune mesure pour faire valoir ses droits. Toutefois, si après avoir été avisé du *charging order*, il omet de se présenter et de produire sa créance, il perd son rang de priorité³.

Le *charging order* ne donne pas au *judgment creditor* un droit de préférence sur les fonds qui se trouvent

1. (1886) 34 W. R. 363.

2. *Scott v. Hastings (Lord)* (1858) 4 K. et J. 633; *Cole v. Eley* (1894) 2 Q. B. 350, C. A.; *Re Bell, Carter v. Stadden* (1886) 34 W. R. 363.

3. *The Olive* (1851) 5 Jur. (N. S.) 445.

entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour, lorsqu'à la requête d'un autre créancier, il a été rendu un *administration order* nommant un *receiver*¹. Mais si ce créancier lui-même a été désigné comme *receiver* et n'a pas donné la garantie (*security*) requise avant la date du *charging order*, c'est le *judgment creditor* nanti du *charging order* qui a rang de priorité sur celui qui a demandé la nomination d'un *receiver*².

Notons enfin que si le *judgment debtor* n'a sur les *stock or shares* qu'un droit viager susceptible de prendre fin en cas de cession ou de création de privilège, le *charging order* a pour effet de provoquer l'extinction de ce droit³.

§ XI. Effets de la faillite du « *judgment debtor* ». — 257. En vertu du *charging order*, le *judgment creditor* devient un créancier privilégié (*secured creditor*), tel qu'il a été défini par la s. 168 du Bankruptcy Act, 1883⁴.

D'autre part, il a été jugé dans le *case Re Hutchinson*⁵ que le *charging order* ne constitue pas une exécution contre les biens du débiteur auquel s'appliquent les dispositions de la s. 45 du Bankruptcy Act, 1883⁶. Aussi en a-t-on conclu que la faillite du *judgment debtor* n'affecte pas les droits acquis par le *judgment creditor* nanti d'un *charging order*. Une condition est cependant nécessaire : il faut que l'*order nisi* soit antérieur à la date où remonte le début de la faillite du *judgment debtor*,

1. *Re Anglesey (Marquis), de Galve (Countess) v. Gardner* (1903) 2 Ch. 727.

2. *Fahey v. Tobin* (1901) 1 Ir. R. 511, C. A.

3. *Montefiore v. Behrens* (1865) L. R. 1 Eq. 171; *Roffey v. Bent* (1867) L. R. 3 Eq. 759.

4. Remplacée maintenant par la s. 167 du Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59).

5. (1885) 16 Q. B. D. 515.

6. Remplacée par la s. 40 du Bankruptcy Act, 1914.

date qui est déterminée par l'accomplissement d'un *available act of bankruptcy* ou acte susceptible de faire prononcer la faillite¹.

Ce principe a été posé dans le *case Re O'Shea's Settlement*², où il est dit qu'un *charging order* grevant des *stock or shares* ou des fonds *in Court* n'est pas un contrat à titre onéreux (*transaction*), selon les termes de la s. 49 du Bankruptcy Act, 1883³. Aussi le *judgment creditor* n'est-il pas protégé à l'égard d'un *trustee* de la faillite du débiteur ayant un titre remontant à une date antérieure à celle de l'*order nisi*, qu'il ait eu ou non avis (*notice*) de l'accomplissement d'un *act of bankruptcy*.

Cette décision a été confirmée par le *case Wild v. Southwood*⁴ en ce qui concerne un *charging order* grevant la part d'intérêt d'un membre d'une *partnership*.

Lorsque le *charging order* affecte des biens qui ont été acquis par le *judgment debtor* depuis le point de départ de la faillite (*after-acquired property*), il n'est pas non plus opposable au *trustee* de la faillite. Dans le *case Hosack v. Robins*⁵, il a en effet été jugé que l'obtention d'un *charging order* n'est pas une *transaction for value* (contrat à titre onéreux) et que le *judgment creditor* ne peut jouir de la protection accordée par la s. 47 (1) du Bankruptcy Act, 1914, au contractant de bonne foi⁶.

§ XII. Réalisation des droits acquis en vertu du « *charging order* ». — A) « *Charging order* » grevant des « *stock or shares* ». — 258. Jusqu'à l'expiration des six mois

1. Voir *supra*, n° 143.

2. (1895) 1 Ch. 325, C. A.

3. Remplacée par la s. 45 du Bankruptcy Act, 1914.

4. (1897) 1 Q. B. 317.

5. *Hosack v. Robins* (n° 2) (1918) 2 Ch. 339.

6. Cette section a reproduit le principe dégagé dans le *case Cohen v. Mitchell* (1890) 25 Q. B. D. 262.

prévus par la s. 14 du Judgments Act, 1838, le *judgment creditor* ne peut pas réaliser les droits acquis par lui dès la date de l'*order nisi*, mais, comme mesure de précaution, il peut empêcher le paiement des arrérages ou dividendes au *judgment debtor* et, au besoin, obtenir qu'une injonction soit prononcée à cet effet¹.

S'il n'est pas payé à l'expiration de ce délai de six mois, il est en droit de provoquer la vente des valeurs grevées de la *charge* et de s'adresser à la Cour pour avoir une ordonnance à cette fin, mais il ne peut pas, comme dans le cas de *garnishee proceedings* ou de nomination d'un *receiver*, employer la procédure sommaire et poursuivre son action dans la même instance que celle ayant abouti à l'obtention du *charging order*². Il est obligé d'intenter une nouvelle action et de procéder à l'émission d'un *originating summons* en s'adressant à la *Chancery Division*³.

Dans cette action, toutes les parties intéressées doivent être mises en cause, aussi bien les *trustees* entre les mains desquels peuvent se trouver les *stock or shares* que les créanciers (*incumbrancers*) ayant un privilège sur les valeurs⁴. Le nouveau procès qui se déroule est une *foreclosure action* semblable à celle qu'emploie le créancier mortgagiste pour forclore le débiteur dans son droit de rachat du bien remis en garantie d'un *mortgage*, mais dans le *case d'Auvergne v. Cooper*⁵, il a été jugé

1. *Bristed v. Wilkins* (1843) 3 Hare, 235; *Watts v. Jefferyes* (1851) 3 Mac. et G. 372.

2. *Leggott v. Western* (1884) 12 Q. B. D. 287; *Cohen v. Beadell* (1891) 91 L. T. Jo. 250; *Ricketts v. Ricketts* (1891) W. N. 29; *Kolchmann v. Meurice* (1903) 1 K. B. 534, C. A.; *Hosack v. Robins* (1917) 1 Ch. 336.

3. Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925 (15-16 Geo. 5, c. 49), s. 56 (1) (b).

4. *Macintyre v. Connell* (1851) 1 Sim. (N. S.) 225.

5. (1899) W. N. 256.

que la vente et non la forclusion doit être l'aboutissement de la procédure engagée par le *judgment creditor*.

Autrefois, le *case Mority v. Stephan*¹ avait établi que l'assignation ne pouvait être lancée que dans les limites de la juridiction de la Cour, mais actuellement, aux termes de la r. 8A de l'Ord. 11 des R. S. C., le demandeur peut obtenir l'autorisation de signifier l'assignation hors de la juridiction.

B) « *Charging order* » grevant une part d'intérêt dans une « *partnership* ». — 259. Nous avons indiqué précédemment² qu'aux termes de la s. 23 (2) du Partnership Act, 1890, la Cour a un pouvoir discrétionnaire pour nommer un *receiver* chargé de percevoir les profits afférents à la part d'intérêt grevée d'un *charging order*. Il s'agit ici du procédé d'*equitable execution* qui fera l'objet du chapitre suivant.

La Cour ne peut ordonner la vente de la part d'associé³, mais sur la demande des associés ou lorsque la conduite de ces derniers le rend nécessaire, elle peut provoquer la dissolution de la *partnership*⁴.

§ XIII. Frais de la procédure de « *charging order* ». —

260. Jusqu'à une époque assez récente, il n'était pas d'usage d'accorder au *judgment creditor* le remboursement des frais occasionnés par la procédure de *charging order*, mais maintenant il lui est généralement alloué pour ses frais la somme forfaitaire de 3 l., 5 sh., 6 d.

1. (1888) 58 L. T. 850. La décision contenue dans ce *case* avait été suivie dans *Kolchmann v. Meurice* (1903) 1 K. B. 534, C. A.

2. Voir *supra*, n° 249.

3. Partnership Act, 1890 (53-54 Vict., c. 39), s. 23 (1).

4. *Brown, Janson et Co. v. Hutchinson et Co.* (n° 2) (1895) 2 Q. B., par le L. J. Lopes, p. 130.

que l'ordonnance prescrit d'ajouter au montant de la créance née du jugement ou reconnue par ce dernier.

§ XIV. « **Stop orders** ». — A) *Définition. Objet.* — 261. Lorsque le *judgment debtor* a une provision déposée entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour ou lorsque les valeurs grevées d'un *charging order* ont été remises à ce dernier, le *judgment creditor* peut obtenir une garantie supplémentaire en demandant un *stop order*.

L'objet du *stop order* est d'aviser l'*Accountant-General* de la Cour de l'existence de la créance du *judgment creditor* et, le cas échéant, du *charging order*, afin d'empêcher qu'un transfert des fonds ou des valeurs ait lieu sans que le *judgment creditor* en soit averti¹.

Avant les *Judicature Acts*, il était nécessaire d'être nanti d'un *charging order* rendu par un juge d'une Cour de *common law* avant de pouvoir obtenir un *stop order* auprès de la Cour d'équité. Mais les *Judicature Acts* ayant augmenté les pouvoirs des juges en ce qui concerne les cas où ils peuvent accorder des injonctions, il leur est possible maintenant de rendre un *stop order* avant même que le demandeur ait obtenu un *charging order*². Toutefois, l'intérêt du *stop order* est fortement diminué depuis que la simple signification de l'*order nisi* à l'*Accountant-General* de la Cour suffit pour que le *charging order* produise ses effets à l'égard des valeurs qui sont *in Court*³. Mais le *judgment creditor* peut avoir besoin de demander un *stop order* pour empêcher le versement des dividendes ou arrérages payables au *judgment*

1. *Lucas v. Peacock* (1846) 9 Beav. 177.

2. *Hopewell v. Barnes* (1876) 1 Ch. D. 630; 33 L. T. 677; *Shaw v. Hudson* (1879) 48 L. J. (Ch.) 689.

3. *Brereton v. Edwards* (1888) 21 Q. B. D. 488, C. A.; *Supreme Court Funds Rules* (1905), r. 99.

debtor, au cours des six mois pendant lesquels il ne lui est pas possible de réaliser le bénéfice du privilège créé par le *charging order*¹.

B) *Procédure*. — **262**. La procédure relative aux *stop orders* a été réglée par l'Ord. 26 des Consolidated Orders of the Court of Chancery, Hilary Term, 1860. Les r. 1 et 2 de cet Order sont reproduites par les R. S. C. dans l'Ord. 46, r. 12 et 13.

Pour obtenir un *stop order*, le *judgment creditor* adresse sa demande par *summons in chambers*². Le *summons* doit indiquer exactement ce que le demandeur cherche à immobiliser : le capital seul, ou les revenus, ou bien les deux³.

Dans certains cas, la demande est faite par *petition*, par exemple lorsqu'il s'agit de fonds versés en vertu du Trustee Act, 1925, s. 63 et excédant 1.000 l.⁴.

A l'appui de sa demande, le *judgment creditor* joint un certificat des fonds ou valeurs qui sont entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour⁵.

Le *summons* ou la *petition* doit être délivré au *judgment debtor*⁶ et aux personnes ayant des droits sur les fonds ou les valeurs⁷, mais il n'est pas nécessaire de le signifier à toutes les parties mises en cause dans l'action en raison de laquelle les fonds ou titres ont été déposés *in Court*⁸.

1. Cf. *Bristed v. Wilkins* (1843) 3 Hare, 235; *Watts v. Jefferyes* (1851) 3 Mac. et G. 372.

2. *Wrench v. Wynne* (1869) 28 L. J. (Ch.) 235; *Walsh v. Wason* (1874) 22 W. R. 676. La formule du *summons* est donnée dans l'appendice K. des R. S. C. sous le n° 72.

3. *Mack v. Postle* (1894) 2 Ch. 449.

4. *Re Day's Trusts* (1870) 49 L. T. 499; *Re Toogood's Trusts* (1887) 56 L. T. 703.

5. Cf. Daniell, *Practice*, 8^e édit., p. 1428.

6. *Reece v. Taylor* (1852) 21 L. J. (Ch.) 463.

7. *Lawrence v. Baldock* (1838) 2 Jur. 151.

8. Ord. 46, r. 13.

C) *Effets du « stop order »*. — **263.** Un *stop order* est une injunctio n contenant défense de transférer les fonds, payer les dividendes ou vendre les titres avant d'en avoir avisé le *judgment creditor*. Son rôle est simplement protecteur; contrairement au *charging order*, il ne commence pas une procédure ayant pour but de faire comparaître les parties et de statuer sur le droit du *judgment creditor* à obtenir le bénéfice de la *charge*¹. Lorsqu'il s'agit d'un *stop order*, c'est seulement au cours de l'action qui a motivé le dépôt des valeurs ou des fonds *in Court* qu'une décision est prise relativement aux droits du *judgment creditor* sur ces valeurs ou fonds².

Les *stop orders* sont d'ailleurs surtout employés par les cessionnaires ou les créanciers mortgagistes qui ont des droits sur des valeurs ou fonds se trouvant entre les mains de la Cour et qui ne peuvent réclamer immédiatement le transfert des valeurs ou le paiement des fonds.

D) *Frais occasionnés par le « stop order »*. — **264.** En règle générale, les parties ayant un privilège sur des fonds ou des titres se trouvant *in Court* n'ont pas droit dans tous les cas au remboursement des frais occasionnés par la procédure de *stop order*. Dans le *case Grinsby v. Webster*³, il a été jugé que le *stop order* ayant été nécessité par les agissements de l'autre partie, celle qui avait obtenu l'ordonnance avait droit au remboursement de ses frais. Mais dans le *case Glazbrook v. Gillatt*⁴, le requérant ayant signifié sa demande à des parties mises en cause dans l'action pendante, mais n'ayant pas de

1. *Lucas v. Baldock* (1846) 9 Beav. 177; *Re Blunt's Trusts* (1862) 10 W. R. 379.

2. *Reece v. Taylor* (1852) 5 De G. et Sm. 480; 21 L. J. (Ch.) 463.

3. (1860) 8 W. R. 725.

4. (1846) 9 Beav. 611.

droits sur les fonds ou titres *in Court*, il fut tenu de payer les frais du *stop order*.

Aux termes de la r. 12 de l'Ord. 46¹, quand des fonds ou des valeurs (*securities*) se trouvent entre les mains de la Cour en raison d'une action pendante devant elle ou ont été portés au crédit de certaines personnes et qu'une ordonnance est rendue pour empêcher le paiement des fonds ou le transfert des titres en totalité ou en partie, sans qu'un avis ait été adressé au cessionnaire d'une personne ayant un droit éventuel ou de toute autre nature sur une partie de ces fonds ou de ces titres, la personne qui a obtenu l'ordonnance sera tenue de payer, à la discrétion de la Cour, les frais (*costs, charges and expenses*) qui pourront être occasionnés, en raison de cette ordonnance, à une des parties en cause dans l'action pendante ou à toute personne ayant un intérêt dans les fonds ou les titres.

§ XV. « **Notice in lieu of distringas** ». — A) *Définition.*
Objet. — 265. En vertu du stat. 39-40 Geo. III, c. 36 et du Court of Chancery Act, 1841², la Cour du Chancelier avait le pouvoir, soit de rendre une injonction, soit d'émettre un *writ* de *distringas*, afin d'empêcher la Banque d'Angleterre ou toute autre *public company* d'effectuer le transfert de *stock or shares* qui étaient l'objet d'un procès.

La r. 2 de l'Ord. 46 des R. S. C. a supprimé l'emploi du *writ* de *distringas* et les *rules* 3 à 11 du même Ord. 46 règlent la procédure simplifiée de la *notice in lieu of distringas*.

1. Remplaçant le Consolidated Order 26, r. 1.
2. Stat. 5 Vict., c. 5.

Bien que cette procédure ne soit pas à proprement parler une voie d'exécution, il peut être utile de s'en servir après l'obtention d'un *charging order*, lorsque les *stock or shares* ne sont pas entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour. Nous avons vu en effet qu'une *company* n'est pas obligée de tenir compte des droits d'équité existant sur des actions émises par elle et que dans le *case Churchill v. Bank of England*, il avait été jugé que la Banque ne pouvait pas refuser de payer les dividendes ou arrérages au *legal owner*¹. De même, dans le *case Adam v. Bank of England*², il a été décidé que lorsqu'un *judgment creditor* a obtenu un *charging order absolute* grevant les droits d'équité d'un *judgment debtor* sur des fonds d'Etat (*Government and Bank of England stock*) inscrits au nom d'un *trustee*, la Banque d'Angleterre est obligée de faire le transfert demandé par ce dernier, bien qu'elle ait connaissance de l'existence d'un *charging order*³.

Mais le *judgment creditor* peut protéger ses droits en avisant le *trustee* et en émettant une *notice in lieu of distringas* qui sera signifiée à la Banque. Cette *notice* a pour effet d'empêcher qu'un transfert des titres ait lieu sans que le *judgment creditor* nanti du *charging order* en soit avisé⁴.

B) *Procédure*. — 266. Pour obtenir le bénéfice de cette procédure, le *judgment creditor* enregistre au *Central Office* ou dans un *district registry* un *affidavit*

1. Voir *supra*, n° 256. Cf. également *South Western Loan Co. v. Robertson* (1881) 8 Q. B. D. 17.

2. (1908) 52 Sol. Jo. 682.

3. Voir également *Société Générale de Paris v. Tramways Union Co.* (1884) 14 Q. B. D. 424, 453, C. A.

4. *Peat v. Clayton* (1906) 1 Ch. 659, par le Juge Joyce, p. 664.

établi suivant la formule prévue dans l'appendice B des R. S. C. sous le n° 27 et attestant ses droits sur les titres. Cet *affidavit* est accompagné de la *notice* rédigée selon la formule prescrite également par les R. S. C. (appendice B, n° 22¹).

Il se fait délivrer ensuite une *office copy* de l'*affidavit* et un duplicata de la *notice* authentifié par le sceau du *Central Office* ou du *district registry*, afin de les signifier à la *company*². Une note est jointe à l'*affidavit* indiquant le nom du *judgment creditor* ainsi que l'adresse à laquelle la *company* devra envoyer avis des demandes de transfert des titres ou de paiement des arrérages ou dividendes dont elle pourra être saisie³.

Aux termes de la r. 6 de l'Ord. 46, le *judgment creditor* est jugé dûment avisé lorsque la *company* a expédié une lettre recommandée (*prepaid letter*) à cette adresse. Celle-ci peut d'ailleurs être modifiée à la demande du *judgment creditor* ou de son *solicitor*, mais le changement d'adresse doit être notifié au moyen d'un memorandum, de la manière prescrite pour la signification de la *notice* elle-même⁴.

C) *Champ d'application*. — 267. Aux termes de la r. 3 de l'Ord. 46, l'expression « *company* » comprend le Gouverneur et la Compagnie de la Banque d'Angleterre, aussi bien que toute *public company*, enregistrée ou non. Dans la pratique, la procédure de *notice in lieu of distringas* est employée même lorsqu'il s'agit de titres de *private companies*⁵.

1. Voir également Daniell, *Chancery Forms*, p. 881.

2. Ord. 46, r. 4.

3. Ord. 46, r. 5.

4. Ord. 46, r. 7.

5. *Re White* (1913) 1 Ch. 231,

Du texte de cette même r. 3, il résulte que cette procédure peut s'appliquer aux *stock*, *shares*, *securities*¹ et *dividends*, c'est-à-dire aux titres représentatifs d'actions ou de droits de créance, ainsi qu'aux dividendes ou revenus en provenant.

D) *Effets de la « notice »*. — 258. L'effet de la *notice in lieu of distringas* est temporaire : aux termes de la r. 10 de l'Ord. 46, si la *company* à qui a été signifiée la *notice* reçoit une demande de transfert des titres ou de paiement des dividendes ou arrérages formulée par le titulaire des titres ou par son représentant, cette *company* n'a pas le droit de refuser, en raison de la *notice*, de procéder au transfert des titres ou au paiement des dividendes ou arrérages, lorsque plus de huit jours se sont écoulés depuis la date de la demande, à moins d'une ordonnance rendue par la Cour à cet effet.

Après avoir reçu de la *company* un avis de la demande dont elle est saisie, le *judgment creditor* doit donc s'occuper immédiatement de protéger ses droits. Dans ce but, il peut s'adresser à la Cour, par *motion ex parte*, en vue d'obtenir que soit rendue une injonction faisant défense à la *company* d'opérer le transfert des titres ou le paiement des dividendes ou arrérages, injonction qui lui est accordée généralement sous condition de se porter garant des dommages qui pourraient en résulter pour l'autre partie¹.

1. *Re Blacksley's Trusts* (1883) 23 Ch. D. 549; *Re Prynn* (1885) 53 L. T. 465.

CHAPITRE III

EQUITABLE EXECUTION

(Exécution par l'équité).

§ I. Origine. Définition. — 269. Ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de cette étude, un *judgment creditor* nanti d'un jugement condamnant son débiteur au paiement d'une somme d'argent avait, selon la *common law*, deux *writs* à sa disposition pour arriver à la réalisation de ses droits : le *writ* de *fieri facias* lorsque l'exécution était pratiquée sur les biens mobiliers ou certains biens immobiliers (*chattels* réels) et le *writ* d'*elegit* dans le cas où la propriété immobilière du débiteur devait fournir les fonds nécessaires au paiement de la créance.

Mais en déterminant les différents droits que peut posséder le *judgment debtor* sur des biens susceptibles de faire éventuellement l'objet d'une exécution, nous avons signalé que certains droits, non reconnus par les Cours de *common law*, ne sont pas saisissables en vertu des *writs* d'exécution. Ces droits s'appliquent généralement à des biens immobiliers et sont dénommés *equitable interests*, en raison de ce qu'ils n'étaient sanctionnés autrefois que par les tribunaux d'équité. Tels sont par exemple le droit du *cestui que trust* sur les biens possédés par le *trustee* ou celui du débiteur (*mortgagor*) sur le bien

mortgagé dont la possession est passée aux mains du créancier mortgagiste. Ces droits qui pouvaient parfois former le seul actif d'un *judgment debtor* risquaient donc de rester hors de l'atteinte de son créancier¹. C'est pourquoi la Cour du Chancelier est venue au secours de ce dernier en lui permettant d'introduire une action (*suit*) en vue d'obtenir la nomination d'un *receiver* chargé de recevoir les revenus ou capitaux aux lieu et place du *judgment debtor*. Cette procédure a été appelée *equitable execution* (exécution par l'équité), bien qu'à proprement parler, elle ne constitue pas une voie d'exécution. « Ce n'est pas une exécution, mais elle remplace l'exécution² ».

Le procédé que nous allons étudier constitue donc une des manifestations de l'activité de la Cour du Chancelier dans le domaine particulièrement vaste où celle-ci s'est efforcée de combler les lacunes de la *common law*. « Les Cours d'équité, écrit lord Redesdale³, prêtent aussi leur aide pour exécuter les jugements des Cours de droit commun; et c'est pourquoi on peut introduire une requête (*bill*) en vue d'obtenir le bénéfice d'une exécution par *writ d'elegit* ou de *fieri facias*, lorsque celle-ci n'a pu être réalisée à cause de l'existence de droits antérieurs, soit frauduleux, soit ne couvrant qu'une partie des droits du débiteur sur les biens que l'on se proposait de saisir ».

Le L. J. Fry s'exprime de même dans le *case Re Shephard*⁴ : « La Cour de Chancellerie nommait un

1. Ainsi que nous l'avons vu (n° 180), depuis le Statute of Frauds, confirmé et étendu par le Judgments Act, 1838, les droits du *judgment debtor* sur les biens tenus en *trust* pour lui peuvent, sous certaines conditions, être saisis par *writ d'elegit*.

2. Dictum du L. J. Bowen dans *Re Shephard, Atkins v. Shephard* (1889) 43 Ch. D., p. 137.

3. Mittford, *On Pleadings*, 5^e édit. (1847), p. 148.

4. (1889) 43 Ch. D., p. 131-138.

receiver en vue d'aider à l'exécution d'un jugement *al law* lorsque le demandeur montrait qu'il avait émis le *writ* approprié, mais avait rencontré des difficultés provenant de la nature des biens, difficultés qui l'avaient empêché d'en obtenir la possession *al law* et c'est seulement lorsque ces circonstances se présentaient que la Cour de Chancellerie intervenait pour aider à exécuter un *legal judgment* ayant créé une *legal debt* ».

Dans le même *case*, le L. J. Cotton émet un avis semblable et ajoute que la nomination d'un *receiver* ne constitue pas par elle-même une exécution, mais le *judgment creditor* peut obtenir une aide de l'équité (*equitable relief*) au moyen d'une ordonnance ultérieure rendue contre la personne à l'égard de laquelle la Cour d'Équité a compétence pour faire une ordonnance.

Le secours ainsi offert par les Cours d'équité n'était donc accordé qu'autant que le *judgment creditor* prouvait qu'il avait épuisé tous les autres moyens d'obtenir satisfaction et que son débiteur possédait des droits d'équité qui ne pouvaient être atteints que par l'entremise d'une Cour d'équité¹. En conséquence de cette règle, le *judgment creditor* était obligé d'émettre d'abord un *writ* d'*elegit*, même s'il était assuré d'avance que le débiteur ne possédait pas de biens pouvant faire l'objet d'une exécution en vertu de ce *writ*².

Cependant, sa requête auprès de la Cour d'équité était fondée sur le fait que le débiteur possédait des biens

1. Voir également : *Salt v. Cooper* (1880) 16 Ch. D. 544 (observations du M. R. Jessel); *Wills v. Luff* (1888) 38 Ch. D. 197, 200; *Levasseur v. Mason and Barry* (1891) 2 Q. B. 73-77, C. A.; *Thompson v. Gill* (1903); 1 K. B. 760, C. A. *Singer et Co. v. Fry* (1915) 84 L. J. (K. B.) 2025.

2. *Neate v. Marlborough (Duke of)* (1838) 3 Myl. et Cr. 407; *Anglo-Italian Bank v. Davies* (1878) 9 Ch. D. 275; 39 L. T. 244 (observations du M. R. Jessel).

qui auraient été susceptibles d'être l'objet d'une exécution si les droits de celui-ci avaient été des droits de *common law* (*legal interest*) au lieu d'être des droits d'équité. « Les seuls cas, dit le L. J. Lindley dans *Holmes v. Millage*¹, où les Cours d'équité intervenaient étaient ceux dans lesquels le *judgment debtor* avait sur les biens un *equitable interest* qui aurait pu être atteint selon les procédés de *common law* s'il avait eu le *legal interest* au lieu de l'*equitable interest*... La Cour ne s'est jamais permis d'élargir les droits du *judgment creditor*, ni, sous couleur de l'aider à réaliser ses droits, d'atteindre des biens qui n'étaient pas susceptibles d'être l'objet d'une exécution ».

Les Judicature Acts de 1873-1875 ayant transféré à la Haute Cour de Justice la juridiction autrefois exercée par la Cour du Chancelier, le secours offert au *judgment creditor* sous le nom d'*equitable execution* peut maintenant être accordé par l'une ou l'autre des divisions de la Haute Cour. En outre, la r. 3 de l'Ord. 42 des R. S. C. stipule qu'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent peut être exécuté par n'importe lequel des modes qui pouvaient être employés, au moment du vote des Judicature Acts, soit auprès des Cours de *common law*, soit auprès des Cours d'équité.

Le procédé d'*equitable execution* a donc été conservé depuis les Judicature Acts, mais il reste limité aux cas où la Cour du Chancelier serait autrefois intervenue, à la requête du *judgment creditor*, pour accorder une injonction ou pour nommer un *receiver*².

1. (1893) 1 Q. B., p. 555.

2. Ce principe est mis en relief dans de nombreux *cases* : *Aslatt v. Southampton Corporation* (1880) 16 Ch. D. 143; *Manchester and Liverpool District Banking Co. v. Parkinson* (1888) 22 Q.B.D.173, C.A.; *Holmes*

Bien que la nomination d'un *receiver* soit la méthode la plus fréquemment employée, il existe d'autres moyens d'assurer une *equitable execution* : 1^o l'octroi d'une injonction faisant défense au *judgment debtor* de disposer de ses biens ou de toucher des capitaux ou des revenus¹; 2^o un *charging order* permettant d'atteindre des fonds se trouvant au crédit du *judgment debtor*, soit entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour, soit entre celles d'un *receiver*².

§ II. Conditions requises pour obtenir la nomination d'un « receiver » — 270. Nous avons indiqué dans le paragraphe précédent le principe général qui gouverne la matière : l'*equitable execution* est un procédé accessoire offert au *judgment creditor* nanti d'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent, mais qui ne peut être mis en œuvre que dans les cas où un obstacle empêche l'emploi des voies ordinaires d'exécution : *writs de fieri facias* ou d'*elegit*, *garnishee proceedings*, *charging orders*³.

Cependant, ce procédé semble maintenant pouvoir être accordé d'une manière plus large qu'il ne l'était auparavant par les Cours d'équité. La s. 25 (8) du Supreme

v. Millage (1893) 1 Q. B. 551, C. A., déjà cité; *Harris v. Beauchamp Brothers* (1894) 1 Q. B. 801, C. A.; *Edwards et Co. Ltd. v. Picard* (1909) 2 K. B. 903, C. A.

1. *Thornton v. Finch* (1864) 34 L. J. (Ch.) 466; *Bullus v. Bullus* (1910) 102 L. T. 399. Dans ce dernier *case*, la Cour a rendu une injonction à l'effet d'empêcher une partie de toucher le montant d'un legs parce qu'elle n'avait pas obéi à une ordonnance lui enjoignant de payer des dépens mis à sa charge.

2. *Brereton v. Edwards* (1888) 21 Q. B. D. 488, C. A.; *Re Cardus, Armstrong v. Paris* (1888) W. N. 17. Nous avons étudié dans le chapitre précédent la procédure relative aux *charging orders* grevant des fonds se trouvant entre les mains d'un officier de la Cour.

3. Dans le *case Morgan v. Hari* (1914) 2 K. B. 183, C. A., le tribunal a refusé de nommer un *receiver* en raison de ce que les biens du *judgment debtor* étaient susceptibles de saisie par *writ de fieri facias*, bien qu'il y eût certaines difficultés pour les identifier.

Court of Judicature Act, 1873¹ stipule en effet qu'un *receiver* peut être nommé lorsqu'il apparaît « juste et convenable » de le faire. Aussi l'*equitable execution* n'est-elle plus nécessairement restreinte aux cas où les intérêts en jeu sont fondés sur des droits d'équité². D'après un *case* relativement récent³, le fait même que le *judgment debtor* possède d'autres biens pouvant être saisis par les procédés ordinaires ne serait plus un obstacle à l'octroi de ce mode accessoire d'exécution.

En dehors de ce texte du Supreme Court of Judicature Act, les R. S. C. ne contiennent qu'une seule *rule* se rapportant à l'*equitable execution*. Ce procédé n'est pas compris en effet au nombre des *writs* d'exécution énumérés dans la r. 8 de l'Ord. 42 auxquels s'appliquent les diverses règles relatives à l'exécution des *writs* en général et on en a déduit que la nomination d'un *receiver* n'est pas une « exécution » selon la signification de la r. 8⁴. La r 15A de l'Ord. 50 relative à l'*equitable execution* est ainsi libellée : « Dans toutes les demandes concernant la nomination d'un *receiver* par voie d'*equitable execution*, le tribunal (*the Court or a judge*), en décidant s'il est juste ou opportun que cette nomination soit faite, devra avoir égard au montant de la créance du demandeur, au montant probable des sommes qui pourront être perçues par le *receiver* et aux frais probables de sa nomination. Il pourra, s'il le juge utile, procéder à une enquête avant de faire cette nomination ».

1. Stat. 36-37 Vict., c. 66. Cette disposition est reproduite dans la s. 45 du Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925 (15 Geo. 5, c. 49).

2. *Re Pope* (1886) 17 Q. B. D. 743; 55 L. T. 369. Cf. *Pease v. Fletcher* (1875) 1 Ch. D. 273; *Orr v. Grierson* (1890) 28 L. R. Ir. 20, C. A.

3. *Hills v. Webber* (1901) 17 T. L. R. 513, par le L. J. Stirling, p. 514.

4. *Norburn v. Norburn* (1894) 1 Q. B. 448. Voir aussi les observations du M. R. Cozens-Hardy dans *Re A Company* (1915) 1 Ch. 520.

En raison de cette *rule*, le tribunal a refusé de nommer un *receiver* dans des cas où il n'était pas prouvé que ce dernier aurait quelque chose à percevoir¹ ou bien encore lorsque le montant de la créance était trop minime par rapport aux frais qu'aurait entraînés la procédure².

En somme, depuis les Judicature Acts, le tribunal a un pouvoir discrétionnaire pour accorder ou refuser l'*equitable execution*, selon qu'il la juge ou non juste et opportune. Bien que la tâche soit peu aisée, nous allons essayer de classer les cas dans lesquels un *receiver* a été nommé³.

A) *Cas où les droits du « judgment debtor » sont de nature immobilière (interests in land).* — 271. 1° « *Equity of redemption* ». — Il s'agit ici du droit de rachat d'un *judgment debtor* qui a mortgagé un bien fonds, de telle sorte que le *legal estate* est passé au créancier. Ce droit ne pouvant être saisi en vertu d'un *writ d'elegit*, la nomination d'un *receiver* est toujours accordée, que le bien mortgagé soit un *estate in fee simple, for life* (viager) ou *for years* (à terme d'ans). De nombreux *cases* peuvent être cités à l'appui, les espèces les plus fréquentes d'*equitable execution* étant celles où le droit que l'on veut atteindre est une *equity of redemption*⁴.

1. *I. v. K.* (1884) W. N. 63; 76 L. T. 336; *Ex parte Smith, Smith v. Carter* (1888) 52 J. P. 615.

2. *I. v. K. supra.*

3. De plus, il va sans dire que si un texte de *statute* prévoit l'emploi de l'*equitable execution*, le tribunal ne peut refuser, sans motifs sérieux, d'accorder ce moyen d'exécution. Tel est le cas, par exemple, du *Partnership Act*, 1890, qui, dans sa s. 23 (2) stipule que l'exécution d'un jugement rendu contre un *partner* peut se faire soit par *charging order* immobilisant sa part d'intérêt, soit par nomination d'un *receiver* (Voir *supra*, n° 249).

4. Voir entre autres : *Burden v. Kennedy* (1757) 3 Atk. 739; *Searle v. Choat* (1880) 6 Q. B. D. 75; 43 L. T. 528; *Anglo-Italian Bank v. Davies* (1878) 9 Ch. D. 275; *Salt v. Cooper* (1880) 16 Ch. D. 544; 43 L. T. 682; *Asburton (Lord) v. Nocion* (1915) 1 Ch. 274, C. A.

2° « *Equitable interest* » grevé de « *charges* » (sûretés).

— Nous avons vu que les droits dérivant d'un *trust* formel constitué au bénéfice du *judgment debtor* seul peuvent être saisis par *writ d'elegit*, mais s'il existe des charges ou sûretés les grevant, le mode d'exécution approprié est la nomination d'un *receiver*¹.

3° « *Legal interest* » grevé d'« *equitable charges* ». — Les droits du *judgment debtor* étant dans ce cas des droits de *common law* pourraient être saisis par *writ d'elegit*. Cependant, en raison des droits d'équité qui grèvent les biens, il est préférable d'agir par voie d'*equitable execution*. « Considérant combien il est difficile de dégager les droits d'un *judgment creditor* en vertu d'un *elegit* lorsqu'il existe des droits d'équité antérieurs, dit le L. J. Lindley dans le *case Re Pope*², il apparaît que le cas est l'un de ceux où le remède approprié est la nomination d'un *receiver* ».

4° « *Equitable charge* ». — Nous sommes en présence d'une sûreté s'appliquant à un immeuble et conférant au créancier le droit, s'il n'est pas payé à l'échéance, de prélever sur l'immeuble, au moyen d'une vente ordonnée par le tribunal, la somme nécessaire à la satisfaction de sa créance. L'*equitable execution* a été employée pour atteindre le droit représenté par cette sûreté³.

5° *Rente reversible payable sur les revenus de biens tenus en « trust »*. — Il s'agit ici du droit éventuel à une rente, au cas de survie du *judgment debtor*. La possibilité d'émettre un *writ d'elegit* semble douteuse et le procédé d'*equitable execution* a été appliqué dans une espèce où il s'agissait d'atteindre un intérêt de ce genre⁴.

1. *Wells v. Kilpin* (1874) L. R. 18 Eq. 298.

2. (1886) 17 Q. B. D. 743; 55 L. T. 369.

3. *Beamish v. Stephenson* (1886) 18 L. R. Ir. 319.

4. *Re A. S. H. Cooper* (1889) 60 L. T. 95.

6° « *Joint tenancy* ». — Bien qu'une *joint tenancy* puisse faire l'objet d'un *writ d'elegit*¹, l'exécution par nomination d'un *receiver* est dans ce cas d'une pratique plus aisée².

7° *Biens fonds situés hors de la juridiction de la Cour*. — La Cour peut nommer un *receiver* chargé de recevoir les revenus de ces biens fonds, si elle le juge utile³.

B) *Cas où les droits du « judgment debtor » sont de nature mobilière*. — 272. Nous comprendrons dans cette catégorie les *chattels personnels* et les *choses in action*.

1° « *Chattels* » *personnels*. — Les *chattels personnels* peuvent, d'une manière générale, être saisis par *writ de fieri facias* ou, dans le cas spécial où il s'agit d'exécuter un jugement ou une ordonnance de caractère personnel, ils peuvent être mis sous séquestre au moyen d'un *writ de sequestration*⁴. Cependant, lorsqu'il s'élève certaines contestations relatives à la propriété des biens, comme par exemple une réclamation formulée par le porteur d'un *bill of sale* (contrat de vente), le tribunal est parfois amené à nommer un *receiver*⁵. Il en est de même quand les biens mobiliers du *judgment debtor* sont entre les mains d'un tiers qui exerce un droit de rétention (*lien*) sur eux, ce qui empêche de les saisir par *writ de fieri facias*⁶.

2° « *Choses in action* ». — Les *choses in action*, ainsi que nous l'avons vu, peuvent généralement faire l'objet

1. Voir *supra*, n° 178.

2. *Hills v. Webber* (1901) 17 T. L. R. 513, C. A.

3. *Mercantile Investment etc. Co. v. River Plate Trust etc. Co.* (1892) 2 Ch. 303.

4. Voir *infra*, n° 301 et suiv.

5. *Re Whiteley, Whiteley v. Learoyd* (1887) 56 L. T. 846.

6. *Levasseur v. Mason and Barry* (1891) 2 Q. B. 73.

d'une exécution, soit par *garnishee proceedings*, soit par *charging orders*. Cependant, les *garnishee proceedings* ne permettent d'atteindre que des créances remplissant certaines conditions de certitude et de liquidité. C'est pourquoi la nomination d'un *receiver* a été accordée dans les cas suivants :

a) Le *judgment debtor* avait, en vertu d'un testament, des droits sur le produit de la vente de biens fonds tenus en *trust*¹.

b) Le *judgment debtor* était bénéficiaire d'un legs payable à la mort d'un usufruitier². Nous avons vu en effet qu'un legs ne peut être saisi-arrêté entre les mains d'un *executor* qu'autant qu'un compte établi entre celui-ci et le légataire a créé un droit de créance au profit de ce dernier.

c) Les droits du *judgment debtor* consistaient dans le revenu ou une part du revenu produit par des fonds se trouvant entre les mains d'un *trustee*, en vertu d'un testament³. Le *judgment creditor* n'aurait pu saisir-arrêter le revenu entre les mains du *trustee* qu'au fur et à mesure qu'il serait né (*accruing*).

d) Le *judgment debtor* était héritier d'une part du *personal estate* d'un parent décédé *ab intestat* et aucun administrateur ne liquidait la succession. La nomination d'un *receiver* permet dans un cas de ce genre d'atteindre la part de succession revenant au *judgment debtor*, même si le montant n'en est pas encore déterminé⁴.

1. *Tyrrell v. Painton* (1894) 1 Q. B. 202. « Les droits du *judgment debtor*, dit le L. J. Lindley, ne peuvent pas être saisis au moyen d'un *elegit*, ni par un procédé autre que la nomination d'un *receiver* ». Voir aussi *Fuggle v. Bland* (1883) 11 Q. B. D. 711.

2. *Macnicoll v. Parnell* (1887) 35 W. R. 773; *Re Mc Nulty* (1893) 31 L. R. Ir. 391.

3. *Bryant v. Bull* (1879) 10 Ch. D. 153; 39 L. T. 470; *Oliver v. Lowther* (1880) 28 W. R. 381; 42 L. T. 47; *Webb v. Stenton* (1883) L. R. 11 Q. B. D., p. 531.

4. *Mullane v. Ahern* (1891) 28 L. R. Ir. 105.

e) Le *judgment debtor* était le seul bénéficiaire d'une somme déposée dans une banque, mais le dépôt ayant été fait à la fois au nom de celui-ci et d'une autre personne, il n'était pas possible d'agir par voie de *garnishee proceedings*¹.

f) Le *judgment debtor* était créancier d'une somme d'argent se trouvant entre les mains de la Banque d'Angleterre, Compte des Faillites, à la suite de l'annulation de sa faillite. Nous avons vu que la procédure d'*attachment of debts* ne peut être engagée à l'égard de l'*Official Receiver*².

g) Le *judgment debtor* était une femme mariée dont les biens propres (*separate estate*), quoique non soumis à une *restraint on anticipation*, étaient tenus en *trust*. Dans cette éventualité, le *judgment creditor* peut demander la nomination d'un *receiver*³.

h) Le *judgment debtor*, condamné au paiement d'une somme *into Court*, se trouvait en dehors des limites de la juridiction de la Cour, de telle sorte qu'un *writ d'attachment* ne pouvait lui être signifié. Afin d'atteindre sa part d'intérêt dans un syndicat, on eut recours à une *equitable execution*⁴.

i) Le *judgment debtor* était une compagnie étrangère ne possédant pas de biens en Angleterre, sauf des créances au sujet desquelles le *judgment creditor* n'avait pas de renseignements suffisants pour pouvoir entamer

1. *O'Donovan v. Goggin* (1892) 30 L. R. Ir. 579.

2. *Crowe v. Price* (1889) 22 Q. B. D. 429. Voir *supra*, n° 226.

3. *Bryant v. Bill*, *Bull v. Bryant* (1878) 10 Ch. D. 153; *Re Peace and Waller* (1883) 24 Ch. D. 405; *Hill v. Cooper* (1893) 2 Q. B. 85, C. A. Mais lorsqu'au contraire les revenus de la femme mariée sont soumis à une *restraint on anticipation*, la Court ne peut nommer un *receiver*, pour atteindre les fonds qui lui étaient dus à la date du *judgment* ou antérieurement à cette date. Cf. *Wood v. Lewis* (1914) 3 K. B. 73, C. A.

4. *Coney v. Bennett* (1885) 29 Ch. D. 993; *Re Pemberton, Pemberton v. Royal Hospital for Incurables* (1907) W. N. 118.

des *garnishee proceedings*. Celui-ci ayant exposé que la compagnie s'efforçait de recouvrer toutes les sommes qui lui étaient dues pour se mettre à l'abri des poursuites, la Cour lui accorda la nomination d'un *receiver*¹.

§ III. Circonstances empêchant de procéder par voie d'« *equitable execution* ». — 273. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, la nomination d'un *receiver*, en général, n'est pas accordée lorsqu'il est possible d'employer les procédés ordinaires d'exécution ou lorsque, par leur nature, les biens ne sont pas susceptibles d'être l'objet d'une exécution². C'est pourquoi l'*equitable execution* ne peut être pratiquée contre des biens qui ont été rendus inaliénables ou contre des créances qui sont incessibles³.

Elle n'est pas applicable non plus lorsque les droits du *judgment debtor* ont un caractère précaire et dépendent entièrement de la volonté d'une tierce personne⁴ ou bien encore lorsque le quantum n'en est pas exactement déterminé⁵.

Enfin, le tribunal ne peut pas nommer un *receiver* pour des biens à l'égard desquels le *judgment creditor* n'aurait pas pu, avant les Judicature Acts, obtenir l'aide de la Cour d'équité pour exécuter un jugement d'une Cour de *common law*. En raison de ce principe, la nomination d'un *receiver* a été refusée dans des cas

1. *Goldschmidt v. Oberrheinische Metallwerke* (1906) 1 K. B. 373.

2. *Manchester and Liverpool Bank v. Parkinson* (1888) 22 Q. B. D. 173; *Morris v. Taylor* (1892) 32 L. R. Ir. 14, C. A.; *Harris v. Beauchamp* (1894) 1 Q. B. 801; *Re Harrison and Bottomley* (1899) 1 Ch. 465; *Morgan v. Hart* (1914) 2 K. B. 183.

3. *Lucas v. Harris* (1886) 18 Q. B. D. 127; *Hill. V. Cooper* (1893) 2 Q. B. 85; *Watkins v. Watkins* (1896) P. 222; *Paquine v. Snary* (1909) 1 K. B. 688, C. A.; *J. Walls Ltd. v. Legge* (1923) 2 K. B. 240, C. A.

4. *Reg. v. Lincolnshire County Court Judge* (1887) 20 Q. B. D. 167.

5. *Re Anglesey, De Galve v. Gardner* (1903) 2 Ch. 727.

où il s'agissait d'atteindre des gains futurs¹ ou les revenus à provenir des droits que possédait le *judgment debtor* dans un brevet².

§ IV. Procédure permettant d'obtenir la nomination d'un « receiver ». — A) *Demande*. — 274. Avant les Judicature Acts, pour obtenir la nomination d'un *receiver* en vue d'assurer l'exécution d'un jugement prononcé par une Cour de *common law*, il était nécessaire d'intenter une action séparée auprès de la Cour du Chancelier³. Actuellement, le *judgment creditor* peut demander cette nomination au cours même de l'action dans laquelle le jugement est rendu⁴. Rien ne l'empêche d'ailleurs de procéder encore par action séparée, mais en l'absence de circonstances spéciales, il n'a pas droit alors à l'allocation des dépens⁵.

Auprès de la *King's Bench Division*, la demande est maintenant adressée au *master in chambers*⁶. Si l'action a été poursuivie dans un *district registry*, elle est remise au *district registrar*⁷. Elle doit être accompagnée d'un *affidavit* indiquant le montant de la somme due en vertu

1. *Holmes v. Millage* (1893) 1 Q. B. 551, C. A.; *Cadogan v. Lyric Theatre* (1894) 3 Ch. 338, C. A.; *Re Johnson* (1898) 2 K. Ir. R. 551.

2. *J. J. Edwards et Co. v. Picard* (1909) 2 K. B. 903.

3. *Anglo-Italian Bank v. Davies* (1878) 9 Ch. D. 275; *Salt v. Cooper* (1880) 16 Ch. D. 544.

4. R. S. C., Ord. 50, r. 6; *Smith v. Cowell* (1880) 6 Q. B. D. 75; *Salt v. Cooper*, *supra*; *Re Peace and Waller* (1883) 24 Ch. D. 405.

5. *Proskauer v. Siebe* (1885) W. N. 159.

6. Ord. 54, r. 12 (e). Il y a lieu de remarquer que la demande en vue d'obtenir la nomination d'un *receiver* n'est pas faite en vertu de la r. 23 de l'Ord. 42 relative à la demande d'autorisation d'émettre un *writ* d'exécution, l'*equitable execution* n'étant pas comprise au nombre des procédures auxquelles s'appliquent les *rules* concernant les *writs* d'exécution. Cf. Dictum du L. J. Vaughan Williams dans *Thompson v. Gill* (1903) 1 K. B., p. 763; *Re Shephard* (1889) 43 Ch. D. 137; *Norburn v. Norburn* (1894) 1 Q. B. 448.

7. Ord. 35, r. 6.

du jugement et établissant que le *judgment debtor* ne possède pas de biens susceptibles d'être l'objet d'une exécution par les procédés ordinaires, ou tout au moins que leur valeur est insuffisante. L'*affidavit* décrit ensuite les biens pour lesquels l'*equitable execution* est demandée, en précisant la nature des droits du *judgment debtor* sur eux, ainsi que la somme totale que le *receiver* aura probablement à percevoir. Un *receiver* ne peut en effet être doté de pouvoirs généraux englobant l'ensemble du patrimoine du *judgment debtor*. Il est donc nécessaire de fournir une désignation précise des biens devant être soumis à l'*equitable execution*¹. Enfin, l'*affidavit* donne tous renseignements utiles concernant la personne proposée comme *receiver*, afin de permettre au *master* de juger son aptitude à remplir cette fonction².

La demande peut être présentée *ex parte* ou avec assignation au *judgment debtor*³. En pratique, elle est habituellement faite *ex parte* et, après examen, si le *master* la trouve suffisamment fondée, il ordonne généralement de faire assigner le *judgment debtor*. Il est rare qu'il rende l'ordonnance nommant le *receiver ex parte*, c'est-à-dire sans faire comparaître les parties : le fait ne se produit que lorsque le *judgment creditor* a pu justifier de « l'urgence ou de la nécessité » de cette mesure⁴. Toutefois, lorsqu'il y a lieu de craindre que le *judgment debtor* aliène les biens ou les grève de charges, le *master*

1. *I. v. K.* (1884) W. N. 63; *Smith v. Carter, Ex parte Smith* (1888) 52 J. P. 615; *Hamilton v. Brogden* (1891) W. N. 14.

2. Voir formule d'*affidavit* dans Chitty, *Forms*, p. 546-548, 15^e édit.

3. La formule de l'assignation est donnée dans l'appendice K des R. S. C. n^o 26, ainsi que dans Chitty, *Forms*, p. 549 et Daniell, *Forms*, p. 1736, 6^e édit.

4. Par le L. J. Lindley dans *Lucas v. Harris* (1886) 18 Q. B. D. 134; 55 L. T. 658. Voir également *Re Potts, Ex parte Taylor* (1883) 1 Q. B. 648; 69 L. T. 74; *Tilling v. Blythe* (1899) 1 Q. B. 557; 80 L. T. 44. En cas de décès du *judgment debtor*, son représentant personnel doit toujours être (*Re Shephard* (1889) 43 Ch. D. 131).

peut, en même temps qu'il prescrit l'envoi de l'assignation, rendre une injonction défendant au *judgment debtor* de faire aucune transaction relative à ses biens pendant la durée de l'instance¹. L'injonction est dans ce cas incorporée à l'assignation et le *judgment creditor* doit s'engager à indemniser le *judgment debtor* des dommages qu'il pourrait subir par le fait d'une défense injustifiée.

Lorsque la demande est introduite dans la *Chancery Division*, elle est faite par *motion*, soit *ex parte*, soit avec avis (*notice*) au *judgment debtor*. Les règles sont d'ailleurs les mêmes, que la procédure soit engagée dans l'une ou l'autre des divisions de la Haute Cour.

Dans le cas où le jugement a été rendu par défaut, l'assignation doit être signifiée à la personne même du *judgment debtor*. Tout au moins, le *judgment creditor* doit prouver qu'elle est parvenue à sa connaissance. Autrefois, la signification ne pouvait pas être faite hors des limites de la juridiction de la Cour, mais il n'en est plus ainsi maintenant².

B) *Nomination du « receiver »*. — **275.** Après la comparution des parties, le *master* rend l'ordonnance nommant *receiver* la personne proposée pour cette fonction, à moins que le *judgment debtor* ait pu justifier de raisons suffisantes pour empêcher cette nomination. Aux termes de la s. 25 (8) du Supreme Court of Judicature Act, 1873³, la Cour (et maintenant le *master*) a un pouvoir

1. *Lloyds Bank, Ltd. v. Medway Upper Navigation Co.* (1905) 2 K. B. 359, C. A.; 93 L. T. 224.

2. Ord. 11, r. 8A.

3. Remplacée par la s. 45 du Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925 (15 Geo. 5, c. 49).

discrétionnaire à cet égard et il peut imposer dans son ordonnance les conditions qu'il juge convenables¹.

Les fonctions de *receiver* doivent être remplies par une personne offrant des garanties d'intégrité et jouissant d'un bon crédit. Rien n'empêche qu'une des parties en cause soit nommée *receiver*, si l'autre partie ne s'y oppose pas². Une instruction du 19 mars 1887 pour la *Queen's Bench Division* stipule même de désigner le demandeur, c'est-à-dire le *judgment creditor*, lorsque la somme à recouvrer en vertu du jugement n'excède pas 50 l., frais compris. Le *solicitor* du *judgment creditor* ne pourrait toutefois être nommé, en raison du contrôle qu'il a le devoir d'exercer sur les comptes fournis par le *receiver*³.

Lorsque le *receiver* est une personne autre que le *judgment creditor*, il doit signer une *recognizance*, c'est-à-dire une obligation enregistrée sur le *record* de la Cour et garantie par ses biens immobiliers ou par des cautions, dans laquelle il s'engage à verser entre les mains des *Chief Clerks* de la Chancery Division le montant des sommes qu'il aura perçues, selon les prescriptions contenues dans l'ordonnance⁴. Aux termes de la r. 16A de l'Ord. 50, la *recognizance* peut maintenant être remplacée par un *undertaking* ou engagement unilatéral, lorsque la garantie exigée du *receiver* ne dépasse pas 500 l. En outre, si le montant de la condamnation prononcée par le jugement est inférieur à 50 l., frais compris,

1. La formule de l'ordonnance est donnée dans l'appendice K. des R. S. C., n° 26 J.

2. *Taylor v. Eckersley* (1876) 2 Ch. D. 382; 34 L. T. 637; *Fuggle v. Bland* (1883) 11 Q. B. D. 711.

3. Par le M. R. Jessel dans *Allen v. Lloyd* (1879) 12 Ch. D. 447; 41 L. T. 171.

4. Pour la formule de la *recognizance*, voir R. S. C., Appendice L, n° 21.

le *receiver* est dispensé de fournir caution, mais le *judgment creditor* doit se porter fort pour lui en ce qui concerne les fonds qu'il encaissera. Dans le *case Murray v. Hewett*¹, il avait été jugé que le *receiver* peut aussi être dispensé de la *recognizance* ou de l'*undertaking* lorsque l'*equitable execution* est une simple mesure de précaution et qu'il n'y a pas de fonds à percevoir immédiatement, comme dans le cas où l'objet de l'exécution est un droit de retour².

C) *Voies de recours*. — 276. L'ordonnance du *master* peut être frappée d'appel et portée devant le juge, sans qu'une autorisation soit nécessaire³. Quant à la décision du juge, elle peut également être révisée par la Cour d'Appel.

§ V. Effets de la nomination du « receiver ». —

277. D'une manière générale, la nomination d'un *receiver* a pour effet de permettre au *judgment creditor* de jouir, aux lieu et place du *judgment debtor* et par l'entremise du *receiver*, des profits et revenus provenant des biens qui sont l'objet de l'*equitable execution*. A l'égard du *judgment debtor*, elle agit comme une injonction et l'empêche de disposer des biens ou de percevoir les sommes auxquelles il peut avoir droit⁴. Mais à l'égard des tiers, l'ordonnance ne porte en rien préju-

1. (1885) 54 L. J. (Ch.) 572; 52 L. T. 380.

2. Pour ce qui concerne les formalités relatives à la nomination du *receiver* et aux garanties à fournir par ce dernier, voir *The Yearly Practice of the Supreme Court*, 1930, p. 888-891.

3. Judicature (Procedure) Act, 1894 (57-58 Vict., c. 16), s. 1 remplacé par le Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925 (15 Geo. 5, c. 49), s. 331.

4. *Re The Marquis of Anglesey* (1903) 2 Ch. 727; *Giles v. Kruyer* (1921) 3 K. B. 23.

dice aux droits de ceux qui ont acquis antérieurement des privilèges sur les biens (*prior incumbrancers*).

Les effets de cette nomination sont cependant différents, selon que les biens ou droits envisagés sont de nature immobilière ou de nature mobilière.

A) *Effets sur les biens ou droits immobiliers (interests in land) du « judgment debtor »*. — **278.** Conformément aux dispositions de la s. 2 du Land Charges Act, 1900¹ reproduites dans le Land Charges Act, 1925 et le Law of Property Act, 1923², l'ordonnance nommant le *receiver* doit être enregistrée au *Land Registry*. Ainsi que nous l'avons vu en étudiant le *writ d'elegit*, la date d'enregistrement du *writ d'exécution* est maintenant le point de départ de la véritable hypothèque judiciaire créée par le jugement et grevant les biens ou droits immobiliers du *judgment debtor*³. La nomination d'un *receiver* est assimilée à ce point de vue à un *writ d'exécution*. Après enregistrement de l'ordonnance, cette nomination crée donc, au profit du *judgment creditor*, un *lien* sur les biens ou droits immobiliers faisant l'objet de l'*equitable execution*, sans qu'il soit nécessaire d'émettre un *writ d'elegit*⁴. Toutefois, dans le *case Re Harrison and Bottomley*⁵, il a été jugé que lorsque les droits du *judgment debtor* consistent en un *remainder* (droit éventuel), la nomination d'un *receiver* ne constitue pas une exécution (*actual delivery in execution*).

La situation du *judgment creditor* ayant obtenu la

1. Stat. 63-64 Vict., c. 26.

2. Stat. 15 Geo. 5, c. 22, s. 6 (2) et 15 Geo. 5, c. 20, s. 195 (2).

3. Voir *supra*, n° 184.

4. Commentaire de Lord Selborne dans *Haillon v. Haywood* (1874) 9 Ch. App. 229; *Ex parte Evans, Re Watkins* (1879) 13 Ch. D. 260; *Hills v. Webber* (1901) 17 T. L. R. 513, 514.

5. (1889) 1 Ch. 465, C. A.

nomination d'un *receiver* se trouve ainsi comparable à celle du *judgment creditor* ayant enregistré un *writ d'elegit* et présente les avantages spéciaux suivants :

1° Le *judgment creditor* a le droit de demander, par procédure sommaire, qu'une ordonnance soit rendue à l'effet d'autoriser la vente des droits du *judgment debtor*, conformément aux dispositions du Judgments Act, 1864 et du Conveyancing and Law of Property Act, 1881, remplacées maintenant par celles de la s. 91 du Law of Property Act, 1925¹.

2° Il a le droit également de se débarrasser des privilèges (*incumbrances*) de rang antérieur au sien en intentant une action pour *redemption* (rachat)².

3° En cas de faillite du *judgment debtor*, il est créancier privilégié (*secured creditor*) à l'égard du *trustee* de la faillite³, à condition : a) que la nomination du *receiver* soit antérieure à la date du *receiving order*; b) qu'elle se soit produite avant que le *judgment creditor* ait eu connaissance de la demande de *receiving order* ou de l'accomplissement d'un acte pouvant entraîner la faillite⁴.

Mais, contrairement au *writ d'elegit*, la nomination d'un *receiver* ne crée pas un *estate* au profit du *judgment creditor* et ne donne à celui-ci que le droit de réclamer le paiement des sommes qui seront perçues⁵.

1. *Re Cowbridge Railway Co.* (1868) L. R. 5 Eq. 413; *Re Pope* (1886) 7 Q. B. D. 743; 55 L. T. 369; *Re A. S. H. Cooper* (1889) 60 L. T. 95. Voir *supra*, n° 191.

2. *Thornton v. Finch* (1864) 4 Giff. 515; 34 L. J. (Ch.) 466; *Mildred v. Austin* (1869) L. R. 8 Eq. 220; 20 L. T. 939; *Cork (Earl of) v. Russell* (1871) L. R. 13 Eq. 210; 26 L. T. 230.

3. *Re Watkins, Ex parte Evans* (1879) 13 Ch. D. 252, C. A.

4. Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59), s. 40 (2).

5. *Re Beaumont, Woods v. Beaumont* (1910) 79 L. J. (Ch.) 744.

B) *Effets sur les biens ou droits mobiliers (personal estate) du « judgment debtor ».* — 279. Lorsque les biens ou droits faisant l'objet d'une *equitable execution* sont des *chattels* personnels ou des *choses in action*, la nomination d'un *receiver* ne crée aucun privilège au profit du *judgment creditor*¹. En conséquence, en cas de faillite du *judgment debtor* prononcée après la nomination du *receiver*, mais avant le recouvrement de la créance née du jugement, les droits du *trustee* de la faillite ont priorité sur ceux du *judgment creditor*². De même, s'il s'agit d'une *company* mise en liquidation, les droits du liquidateur l'emportent également sur ceux du *judgment creditor*³.

L'effet de la nomination du *receiver*, au cas où celle-ci a pour but d'atteindre une *personal property*, est ainsi défini par le M. R. Lindley dans le *case Tyrrell v. Painton*⁴ : « La nomination d'un *receiver* ne crée pas une *charge*, mais elle a l'effet d'une injonction et empêche le défendeur (*judgment debtor*) de recevoir lui-même les produits des biens ». A l'ordonnance nommant le *receiver*, le tribunal a soin d'ailleurs de joindre une injonction adressée au *judgment debtor* et lui faisant défense de disposer, de quelque manière que ce soit, des biens et sommes soumis à l'*equitable execution*. Mais en raison de l'absence d'une *charge* au profit du *judgment creditor*, celui-ci ne peut demander au tribunal une ordonnance autorisant la vente de la *personal property*.

1. *Flegg v. Prontis* (1892) 2 Ch. 428. *De Peyrecave v. Nicholson* (1894) 71 L. T. 255; *Giles v. Kruger* (1921) 3 K. B. 23.

2. *Re Dickinson, Ex parte Charrington et Co.* (1888) 22 Q. B. D. 187; *Re Poits, Ex parte Taylor* (1893) 1 Q. B. 648, C. A.; *Ridout v. Fowler* (1904) 2 Ch. 93, C. A.; *Re Pearce, Ex parte Official Receiver, The Trustee* (1919) 1 K. B. 354, C. A.

3. *Croshaw v. Lyndhurst Ship Company* (1897) 2 Ch. 154.

4. (1895) 1 Q. B. 206.

§ VI. Fonctions du « receiver ». — 280. Les fonctions du *receiver* nommé pour procéder par voie d'*equitable execution* varient suivant les conditions indiquées dans l'ordonnance de nomination, conditions qui dépendent elles-mêmes du but que l'on se propose de poursuivre.

Si les biens ou droits faisant l'objet de l'ordonnance sont de nature immobilière, on peut en effet soit en percevoir les revenus pour les imputer sur le montant de la créance à recouvrer jusqu'à complète extinction, soit opérer la vente des biens ou droits. S'il s'agit d'un droit éventuel, il peut être vendu tout de suite ou bien conservé comme sûreté jusqu'au moment où le *judgment debtor* aura droit à la possession du bien sur lequel repose ce droit (après réunion par exemple de l'usufruit à la nue-propriété ou à la suite de l'arrivée du terme d'une tenure à bail).

De même, en cas de biens ou droits mobiliers, ceux-ci peuvent être vendus immédiatement pour remplir le *judgment creditor* de sa créance, mais celle-ci est généralement réglée petit à petit par la perception des revenus.

Le *receiver* doit donc agir suivant les instructions qui lui sont données dans l'ordonnance de nomination ou dans des ordonnances ultérieures. Si le *judgment creditor* n'a pas pris l'initiative d'obtenir les ordonnances nécessaires, il a le droit de demander lui-même que des instructions lui soient fournies au sujet de la manière dont il doit remplir sa mission¹.

A moins que l'ordonnance de nomination lui ait accordé de très larges pouvoirs, le *receiver* ne peut en

1. *Ireland v. Eade* (1844) 7 Beav. 55; *Parker v. Dunn* (1845) 8 Beav. 497.

effet agir sans autorisation du tribunal, lorsqu'il s'agit d'actes d'administration autres que la perception des revenus. Il est obligé de requérir l'approbation du tribunal avant de louer à bail, d'entreprendre des réparations à des immeubles, d'ester en justice, soit comme demandeur, soit comme défendeur, ou de pratiquer une saisie pour loyers arriérés (sauf pour une année et lorsque le bail a été passé à son nom).

Sa nomination ne peut d'ailleurs préjudicier en rien aux droits existant antérieurement, car il prend simplement la place du *judgment debtor*¹. Il doit cependant avoir la précaution d'aviser de sa nomination les *trustees* ou les autres tiers qui pourraient avoir des droits sur les biens.

Si, en exerçant ses fonctions, il viole le droit d'un tiers, celui-ci a un recours auprès du tribunal qui a rendu l'ordonnance².

§ VII. Reddition de comptes. — 281. Le *receiver* est obligé de rendre compte au tribunal de toutes les sommes qui sont passées entre ses mains³. Il doit fournir des états présentés dans les formes prescrites, avec des comptes séparés pour les biens immobiliers et pour les biens mobiliers. Un résumé annexé indique les soldes débiteurs relatifs à chacun d'eux⁴.

Au jour fixé par le tribunal, le *receiver* produit ses comptes accompagnés d'un *affidavit* en attestant la sincérité. Une copie est remise au *judgment creditor*⁵.

1. *Scott v. Hastings (Lord)* (1858) 4 K. et J. 633.

2. *Searle v. Choat* (1884) 25 Ch. D. 723, C. A.

3. Ord. 50, r. 16; *Smart v. Flood et Co.* (1883) 49 L. T. 467.

4. Ord. 50, r. 19; Ord. 66, r. 2; Ord. 33, r. 4; Appendice L, n° 14.

5. Ord. 50, r. 19, 20. Voir *The Yearly Practice of the Supreme Court*, 1930, p. 894.

Les parties intéressées, c'est-à-dire le *judgment creditor*, le *judgment debtor* et les créanciers ayant des privilèges sur les biens ont le droit d'être présentes¹. Cette reddition de comptes se fait devant un *master in chambers* à la Haute Cour, à moins que l'ordonnance nommant le *receiver* indique qu'elle devra avoir lieu devant un *registrar* d'un *district registry*.

Lorsque les comptes sont approuvés, le *master* fait un certificat indiquant quelle somme devra verser le *receiver*, après déduction de la rémunération qui lui est allouée. Ce certificat, une fois enregistré (*filed*), est opposable à toutes les parties intéressées. Cependant, il peut être modifié à la suite d'une demande présentée par *summons* dans le délai de deux jours².

L'ordonnance relative au paiement du solde dû par le *receiver* est signée par le *master* et annexée au certificat approuvant les comptes. Ce solde est généralement payé directement au *judgment creditor*³.

§ VIII. Rémunération du « receiver ». — 282. Le *receiver* a droit au remboursement des frais occasionnés par la gestion des biens, la réception des fonds et la reddition des comptes, à moins qu'ils aient été engagés sans nécessité.

En outre, une rémunération lui est allouée, excepté lorsque les fonctions de *receiver* sont remplies par le *judgment creditor* lui-même. Cette rémunération est généralement fixée par le *master* au moment de la reddition des comptes et varie entre 2 % et 5 % du

1. Ord. 16, r. 41.

2. Ord. 55, r. 70.

3. *Ind, Coope et Co. Ltd. v. Kidd* (1894) 10 R. 528. Voir aussi *Re Pearce, Ex parte Official Receiver, The Trustee* (1919) 1 K. B. 354, C. A.

montant brut des sommes encaissées¹. Dans certains cas, cependant, elle peut consister en une rétribution déterminée indépendamment de l'importance des fonds².

Le *receiver* jouit d'un droit de priorité pour le remboursement des frais engagés et le paiement de sa rémunération. Même lorsque l'actif n'est pas suffisant pour satisfaire entièrement le *judgment creditor*, ces frais et rémunération sont retenus en totalité sur le solde restant entre les mains du *receiver*.

1. *Day v. Croft* (1840) 2 Beav. 488. Voir Daniell, *Chancery Practice* p. 1696-1698, 6^e édit.

2. Cf. *Prior v. Bagster* (1887) 57 L. T. 760; *Re Bignell, Bignell v. Chapman* (1892) 1 Ch. 59, C. A.

TROISIÈME PARTIE

Voies d'exécutions relative aux cas où le
"Judgment Debtor" a désobéi à un ordre
de la Cour (Contempt of Court)

TROISIEME PARTIE

VOIES D'EXECUTION RELATIVES AUX CAS OU LE « JUGEMENT DEBTOR » A DESOBEI A UN ORDRE DE LA COUR (Contempt of Court).

283. Les diverses voies d'exécution qui ont fait l'objet des chapitres précédents permettent au *judgment creditor* de parvenir directement à la réalisation des droits qui lui sont conférés ou reconnus par le jugement dont il est bénéficiaire. Qu'il s'agisse du paiement d'une somme d'argent, les *writs* d'exécution correspondant à la saisie mobilière et à la saisie immobilière ou les procédures créées par le *statute law* et par l'équité lui offrent des procédés ayant tous pour but de prélever sur les biens du *judgment debtor* la somme nécessaire pour le remplir de sa créance. Si le jugement comporte une condamnation à la remise ou à la restitution d'un bien fonds, le *writ* de *possession* lui donne le moyen d'obtenir satisfaction. Au cas enfin où l'objet du litige est un bien mobilier au lieu d'être un bien fonds, le *writ* de *delivery* est pour lui l'arme appropriée.

Cependant, si l'agent d'exécution se heurte à la mauvaise volonté du *judgment debtor* ou s'il s'agit de faire exécuter une obligation de faire ou une obligation de ne pas faire, ces divers procédés risquent de se montrer

inefficaces¹. Les droits du *judgment creditor* n'en sont pas pour cela mis en échec, car le droit anglais possède des moyens très énergiques pour forcer la résistance du *judgment debtor*. Ces moyens sont ceux qui sanctionnent le *contempt of court*, c'est-à-dire l'offense résultant de la désobéissance à un ordre de la Cour. Ils permettent soit l'exécution sur la personne par *writ d'attachment* ou *order de committal*, soit l'exécution sur les biens par *writ de sequestration*.

Avant d'étudier ces divers procédés d'exécution, il est nécessaire de préciser en quoi consiste le *contempt of court* et d'indiquer dans quels cas le *judgment creditor* peut recourir aux procédures fondées sur lui.

1. Nous avons vu en effet que si le *judgment debtor* refuse de laisser pénétrer chez lui le *sheriff* qui se présente pour exécuter un *writ de fieri facias* ou un *writ de delivery*, celui-ci ne peut user de la force pour vaincre la résistance qui lui est opposée.

CHAPITRE PREMIER

LE « CONTEMPT OF COURT »¹

§ I. Origine de la théorie du « contempt of court »

— 284. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné², la théorie du *contempt of court* doit son développement à la juridiction de la Cour du Chancelier. Pour assurer l'obéissance à ses décisions, celle-ci émettait en effet un *writ d'execution* contenant le texte du *decree* ou de l'*order* qu'elle avait rendu. Ce *writ*, après avoir reçu l'apposition du Grand Sceau, était signifié à la partie qui devait accomplir l'acte ou s'abstenir de faire la chose qui était l'objet du *decree* ou de l'*order*. En cas de non exécution, le *contempt* était commis techniquement par le fait de ne pas obéir à un ordre revêtu du Grand Sceau.

La nécessité de l'émission du *writ* et de sa signification a par la suite été écartée et seule a subsisté la signification du *decree* ou de l'*order*, mais jusqu' à une date relativement récente, le fait que le *writ d'execution*, dûment scellé, n'avait pas été signifié, suffisait à empêcher des poursuites pour *contempt*.

Les Cours de *common law*, au contraire, ne pouvaient

1. Pour ce qui concerne le *contempt of court*, cf. Oswald, *On Contempt, Committal and Attachment*; Edwards, *The Law of Execution*; Halsbury, *The Laws of England*, V° *Contempt of Court*; *The English and Empire Digest*, V° *Contempt of Court*; Faye (R.), *Les pouvoirs du juge en Angleterre*, 1^{re} part., chap. III, thèse Paris, 1912; Veillet-Lavallée (D. C.), *Le Contempt of Court* thèse en préparation.

2. Voir *supra*, n° 15 et 16.

pas émettre des jugements commandant l'accomplissement ou l'abstention d'un acte et ayant, au point de vue de l'exécution, l'effet des *decrees* ou *orders* rendus par les Cours d'équité. Ce n'était qu'au cas où une offense était commise devant le tribunal lui-même ou bien lorsqu'une personne avait désobéi à une *rule of court* rendue contre elle qu'il était possible de procéder à une exécution contre sa personne au moyen du *writ d'attachment*. La désobéissance à un ordre du juge de *common law* ne devenait en effet un *contempt* qu'à partir du moment où cet ordre avait pris la forme d'une *rule of court*¹. La procédure consistait alors dans l'émission d'une *rule nisi* qui ordonnait à la personne contre laquelle elle était dirigée de comparaître devant la Cour pour présenter sa défense et produire les arguments propres à empêcher l'émission d'une *rule* définitive (*absolute*). En réalité, cette procédure se rattachait à une action déjà engagée *at law* et n'en constituait qu'un accessoire. Aussi n'est-ce que dans des cas bien définis qu'elle pouvait donner lieu à un *contempt*².

Cette distinction entre les conséquences attachées à la désobéissance aux *decrees* ou *orders* des Cours d'équité et à celle se rapportant à des jugements des Cours de *common law* subsiste encore de nos jours. Malgré la fusion opérée entre les deux juridictions par les Judicature Acts de 1873-1875, la désobéissance à une ordonnance émanant d'un juge de la Haute Cour dans une matière qui aurait relevé autrefois des Cours de *common*

1. Dans certains cas, il était même nécessaire, pour que la personne ait encouru la sanction attachée au *contempt*, qu'une demande d'exécution lui ait été adressée.

2. Cf. Blackstone, *Commentaires*, IV, p. 283-287, édit. 1811.

law n'est pas un *contempt* à moins que l'ordonnance soit équivalente à une *rule absolute*¹.

§ II. Cas dans lesquels peut être engagée la procédure de « *contempt* ». — 285. Nous n'avons à nous occuper ici que des cas relatifs à un *ordinary contempt*, c'est-à-dire de ceux dans lesquels la procédure est engagée par une partie nantie d'un jugement ou d'une ordonnance de la Cour.

Le droit pour une partie nantie d'un jugement ou d'une ordonnance de faire déclarer son adversaire en *contempt of court* est affirmé avec netteté dans un *dictum* de Sir John Nichol dans le *case Barlee v. Barlee*² : « On pense généralement qu'un *contempt* doit consister en un manque de respect envers la Cour et que le juge a un pouvoir discrétionnaire pour condamner à l'emprisonnement ou pour faire élargir le prisonnier. Cette conception est erronée. La plupart du temps, le *contempt* est commis par une partie qui néglige ou refuse de faire un acte auquel elle a été condamnée et qui est dû à l'autre partie en cause, tel que répondre à un interrogatoire, payer des dépens, etc. et l'emprisonnement qui en résulte est ordonné à la requête de l'autre partie, requête à laquelle la Cour ne peut refuser de faire droit sans commettre un déni de justice ».

Dans le *case Evans v. Bear*³, il a de nouveau été jugé que lorsque la procédure à employer est celle du *contempt*,

1. Il faut noter cependant qu'en vertu des règles qui ont présidé à leur établissement, toutes les Cours ont le pouvoir de punir pour mépris de leur juridiction et de leur autorité (Cf. Blackstone, *supra*). L'ordonnance prononcée dans ce cas a un effet séparé de celui du jugement ou de l'ordonnance rendu en faveur de la personne qui s'est adressée à la justice pour obtenir réparation d'un préjudice à elle causé ou reconnaissance d'un droit. D'où la distinction entre le *special* ou *criminal contempt* et l'*ordinary contempt* ou *contempt in procedure*.

2. (1822) 1 Add. 301.

3. (1875) L. R. 10 Ch. 76.

la Cour n'a pas de pouvoir discrétionnaire pour en refuser le bénéfice à la partie qui désire l'utiliser. Cependant, si celle-ci ne peut en retirer un intérêt au point de vue de l'exécution du jugement dont elle est nantie, il semble qu'elle n'a pas un droit acquis à profiter de cette procédure. Tel est le cas, par exemple, quand tous les inconvénients pouvant résulter de l'inexécution d'une prestation se sont déjà produits¹.

De même, lorsque d'autres méthodes d'exécution sont possibles, la Cour a un pouvoir discrétionnaire pour accorder ou refuser d'engager une procédure de *contempt*². Depuis le Judgments Act, 1838³, cette règle fut appliquée par les Cours d'équité. En effet, la s. 18 de cet *act* stipulait que, dorénavant, les *decrees* et *orders* des Cours d'équité condamnant une partie à payer une somme d'argent auraient les mêmes effets que les jugements des Cours supérieures de *common law*. D'autre part, la s. 20 du même *act* donnant aux tribunaux le pouvoir d'émettre les nouveaux *writs* qui pourraient devenir nécessaires pour se conformer à ces dispositions, la Cour du Chancelier rendit des ordonnances autorisant l'emploi de *writs* de *fieri facias*, *elegit et venditioni exponas* pour exécuter ses *decrees* et *orders* condamnant au paiement d'une somme d'argent.

Le Judgment Act, 1838, n'apportait aucune restriction au pouvoir de la Cour du Chancelier d'agir par procédure de *contempt*, même lorsqu'il s'agissait de poursuivre le recouvrement d'une somme d'argent, bien que le créancier qui s'était adressé à cette Cour eût main-

1. *Ex parte Fletcher* (1841) 2 Mont. D. et De G. 129.

2. Cf. Dictum du M. R. Jessel dans *Re Clements, Republic of Costa Rica v. Erlanger* (1877) 46 L. J. (Ch.) 375.

3. Stat 1-2 Vict., c. 110.

tenant à sa disposition les moyens ordinaires d'exécution. Mais, désormais, l'octroi de cette procédure est à la discrétion de la Cour et ne constitue plus un droit pour le créancier.

Tel fut l'état du droit en matière de *contempt* jusqu'en 1869, date à laquelle fut voté le Debtors Act¹ qui, dans certains cas, supprime complètement le droit de poursuite contre la personne coupable de *contempt* et, dans d'autres cas, modifie et limite le pouvoir que possédaient les Cours d'emprisonner le débiteur coupable de *contempt* pour non-paiement d'une somme d'argent.

D'après la doctrine actuelle, la désobéissance non intentionnelle à un jugement ou à une ordonnance qui ne se rapporte pas à l'un des cas pour lesquels le Debtors Act autorise l'exécution sur la personne, est considérée comme un *contempt* en théorie seulement et n'est pas sanctionnée par l'emprisonnement². Pour que le *contempt* soit punissable, il faut que la désobéissance soit volontaire, l'intention mauvaise pouvant d'ailleurs être présumée par la loi. La sanction se présente désormais sous un double aspect : voie d'exécution de nature civile à l'égard de la partie poursuivant l'exécution, elle prend un caractère pénal ou disciplinaire en tant que prononcée par la Cour dans l'intérêt de l'Etat, lequel a le devoir de faire respecter les décisions de la justice³.

Les règles relatives à la procédure de *contempt* étant

1. Stat. 32-33 Vict., c. 63.

2. La partie qui a désobéi peut cependant être condamnée au paiement des frais de la demande : *Re Emmerson, Rawlings v. Emmerson* (1887) 57 L. J. (P.) 1, C. A.; *Shopee v. Nathan* (1892) 1 Q.B. 245, p. 252 *Stancomb v. Trowbridge Urban Council* (1910) 2 Ch. 190.

3. Cf. remarques du L. J. Lindley dans *Seaward v. Paterson* (1897) 1 Ch. 545, C. A., p. 555-556.

différentes suivant qu'il s'agit ou non d'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent, nous allons examiner successivement chacune de ces hypothèses.

§ III. Jugements condamnant au paiement d'une somme d'argent. — 286. Ainsi que nous l'avons vu précédemment, seule la désobéissance aux *decrees* rendus par la Cour du Chancelier était un *contempt*. Avant le Debtors Act, 1869, selon la *common law*, le créancier nanti d'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent pouvait faire emprisonner son débiteur en émettant un *writ* de *capias ad satisfaciendum*, mais ce *writ* n'impliquait pas une sanction punissant la désobéissance; il constituait simplement un moyen d'exécution du jugement et permettait au créancier de retenir le débiteur en prison jusqu'à ce que celui-ci ait satisfait au paiement de sa dette. D'autre part, lorsque le créancier avait adopté cette voie d'exécution, il ne pouvait pas émettre un autre *writ* en vue de saisir les biens du débiteur¹. Au contraire, lorsque la Cour du Chancelier eut établi sa juridiction *in rem* à côté de sa juridiction *in personam*, l'emprisonnement du débiteur pour désobéissance à un jugement lui ordonnant de payer (*do pay*) une somme d'argent n'empêchait pas d'atteindre ses biens et d'émettre un *writ* de *sequestration* pendant qu'il purgeait sa peine d'emprisonnement pour *contempt*².

1. *Foster v. Jackson* (1614) Hob. 59; *Kinsey v. Yardley* (1753) 2 Dick. 253; Blackstone, *Commentaires*, III, p. 414, édit. 1811. Cependant, depuis un *statute* de Jacques 1^{er} (21 Jac., c. 24), si le débiteur mourait alors qu'il avait été exécuté en vertu de ce *writ*, le *judgment creditor* pouvait, après sa mort, émettre un nouveau *writ* contre ses biens mobiliers ou ses biens fonds. Pour ce qui concerne le *writ* de *capias ad satisfaciendum*, voir Blackstone, *Commentaires*, III, p. 413-416, édit. 1811.

2. Braithwaite, *Practice*, p. 239; *Barnesly v. Powel* (1747) 2 Dick. 130; *Roberts v. Ball* (1855) 3 Sm. et G. 168. Dans ce dernier *case* est discutée

En abolissant la contrainte par corps comme moyen d'exécution des jugements condamnant au paiement d'une somme d'argent, sauf dans les cas spécialement réservés, le Debtors Act, 1869, a virtuellement supprimé le *writ* de *capias ad satisfaciendum* dont l'emploi devenait sans applications. Tous les jugements relatifs au recouvrement des créances qui, autrefois, auraient été rendus par les Cours de *common law* à la suite d'une action de *debt*, ne peuvent désormais être exécutés que sur les biens du débiteur et non sur sa personne. Seuls sont susceptibles d'être punis d'emprisonnement les créanciers rentrant dans l'une des catégories indiquées dans la s. 4 du Debtors Act, 1869, qui est ainsi libellé :

« Sauf dans les cas ci-après mentionnés, nul ne pourra, après la mise en vigueur de cet *act*, être arrêté ou emprisonné pour défaut de paiement d'une somme d'argent.

Sont exceptés du bénéfice des dispositions ci-dessus ;

1) Le non paiement des amendes ou des sommes ayant la nature d'amendes, autres que celles dérivant de la non exécution d'un contrat.

2) Le non paiement d'une somme recouvrable par procédure sommaire devant la juridiction des *justices of the peace*¹.

3) Le non-paiement par un *trustee* ou par une personne agissant au bénéfice d'une autre (*in a fiduciary capacity*) d'une somme que ce *trustee* ou cette personne a en sa

la différence entre l'arrestation pour dettes en vertu d'un *writ* de *capias ad satisfaciendum* et le *writ* d'*attachment* pour *contempt* émis à la Cour du Chancelier pour non exécution d'une ordonnance relative à un paiement.

1. Voir *Ex parte Edgcombe* (1902) 2 K. B. 403.

possession ou sous son contrôle et que la Haute Cour de Justice¹ lui a ordonné de payer².

4) Le non-paiement par un *attorney* ou un *solicitor*, soit de frais (*costs*) mis à sa charge à raison de sa conduite, soit d'une somme d'argent que la Cour lui a ordonné de payer en sa qualité d'officier de cette Cour³.

5) Le non-paiement, au bénéfice des créanciers, de la portion des appointements ou revenus au sujet de laquelle une Cour ayant juridiction en matière de faillite est autorisée à rendre une ordonnance⁴.

6) Le non-paiement de sommes pour lesquelles l'*act* autorise l'émission d'ordonnances.

L'*act* stipule en outre que la durée de l'emprisonnement, dans les cas ci-dessus, ne peut excéder une année.

Il résulte de cette énumération des cas réservés par la s. 4 du Debtors Act, 1869, que la sanction de l'emprisonnement est conservée à l'égard du débiteur défaillant : 1^o lorsque la dette revêt un caractère pénal et a pour origine un délit ou un quasi-délit; 2^o lorsqu'elle se rapporte aux matières pour lesquelles les Cours d'équité avaient compétence et lorsque le non-paiement implique un *breach of duty*, c'est-à-dire le non accomplissement des devoirs et obligations qu'une personne est tenue de remplir à raison de ses fonctions; 3^o lorsqu'il est prouvé

1. Le texte original du Debtors Act indique « une Cour d'équité », cet *act* étant antérieur aux Judicature Acts qui ont opéré la fusion des Cours de *common law* et d'équité en une Cour unique : la Haute Cour de Justice.

2. *Crowther v. Elgood* (1887) 34 Ch. D. 691, C. A.; *Litchfield v. Jones* (1887) 36 Ch. D. 530; *Re Gent, Gent-Davis v. Harris* (1888) 40 Ch. D. 190. Des *cases* plus récents établissent qu'il est nécessaire de prouver que la personne agissant *in a fiduciary capacity* a réellement reçues sommes dont elle doit rendre compte : *Re Fewster* (1901) 1 Ch. 447; *Re Wilkins* (1901) W. N. 202. Voir aussi *Harper v. Mc Intyre* (1908) 24 T. L. R. 738, 739.

3. *Re A Solicitor* (1895) 2 Ch. 66; *Re N. a solicitor* (1917) W. N. 138.

4. Voir Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59), s. 51 remplaçant la s. 53 du Bankruptcy Act, 1883 (46-47 Vict., c. 52).

que le débiteur agit d'une manière frauduleuse ou malhonnête.

D'autre part, la s. 5 du même *act* donne à tout tribunal le pouvoir de faire mettre en prison (*commit to prison*), pour une durée ne dépassant pas six semaines¹ toute personne qui ne paye pas une dette ou un acompte à valoir sur une dette (*instalment*) d'un montant au moins égal à 50 l. qu'un jugement de ce tribunal lui a ordonné de payer. Mais, avant que l'*order de committal*² puisse être rendu, il est nécessaire de prouver que le débiteur a actuellement, ou tout au moins a eu depuis le jugement, les moyens de se libérer de sa dette et a refusé ou a négligé de le faire.

Les dispositions de cette s. 5 sont d'une portée très générale et il a été jugé qu'elles s'appliquent à tous les jugements et ordonnances prescrivant le paiement d'une somme d'argent, par exemple à une ordonnance relative à des frais et dépens³ ou accordant une pension alimentaire⁴ ou bien une indemnité prévue par le *Workmen's Compensation Act*⁵.

Ces dispositions concernent toutes les personnes physiques contre lesquelles le jugement ou l'ordonnance peut être rendu, mais s'il s'agit d'une femme mariée, il est nécessaire que le jugement ou l'ordonnance ait un caractère personnel⁶. Il a été jugé en effet qu'une femme

1. Le texte ajoute « ou jusqu'à paiement de la somme due ». On doit interpréter ce membre de phrase comme signifiant que la durée de l'emprisonnement peut être moindre que six semaines, si le débiteur paye la dette.

2. Voir au chapitre suivant les différences, presque exclusivement historiques, qui distinguent le *writ d'attachment* et l'*order de committal*.

3. *Hewitson v. Sherwin* (1870) L. R. 10 Eq. 53; *Re Cox-Sinclair, Ex parte Jones* (1913) W. N. 263.

4. *Re Otway, Ex parte Otway* (1888) 5 Morr. 115.

5. *Bailey v. Plant* (1901) 1 K. B. 31.

6. *Dillon v. Cunningham* (1873) L. R. 8 Exch. 23.

mariée ne peut pas être emprisonnée en vertu d'un jugement grevant ses biens séparés¹, mais comme depuis le Married Women's Property Act, 1882², tout jugement rendu contre une femme mariée ne peut atteindre que ses biens séparés, il en résulte qu'il n'est jamais possible de faire emprisonner pour dettes une femme mariée³.

Le Debtors Act, 1869, a été suivi par un autre *act*, le Debtors Act, 1878⁴, rendu nécessaire par l'interprétation donnée au premier. En conformité du *case Barlee v. Barlee* relaté plus haut (n° 285), les tribunaux estimaient en effet que dans les cas où l'emprisonnement n'était pas supprimé, le créancier conservait un droit acquis à la procédure de *contempt*. Aussi le Debtors Act, 1878, a-t-il donné au juge un nouveau pouvoir discrétionnaire en stipulant que dans les cas relevant des exceptions mentionnées sous les n°s 3 et 4 de la s. 4 du Debtors Act, 1869, le tribunal qui rend le jugement ordonnant le paiement ou qui connaît de l'action au cours de laquelle l'ordre de paiement est émis, peut faire une enquête et accorder ou refuser, d'une manière absolue ou conditionnelle, une demande tendant à obtenir soit un *writ* d'*attachment* ou un *order* de *committal*, soit une suspension dans l'exécution d'un *writ* ou d'un *order* d'emprisonnement, soit la libération d'une personne emprisonnée⁵.

1. *Scott v. Morley* (1887) 20 Q. B. D. 120; *Downe v. Fletcher* (1888) 21 Q. B. D. 11.

2. Stat. 45-46 Vict., c. 75.

3. Dictum du L. J. Lopes dans *Pellon Brothers v. Harrison* (n° 2) (1892) Q. B. 118. Cependant, dans le *case Re Turnbull, Turnbull v. Nicholas* (1900) 1 Ch. 180, il a été rendu une ordonnance commandant à une femme mariée de verser entre les mains du tribunal des fonds qu'elle détenait comme représentant personnel, sous peine d'être passible d'emprisonnement.

4. Stat. 41-42 Vict., c. 54.

5. Voir *Re Thomas, Sutton, Carden et Co. v. Thomas* (1912) 2 Ch. 348, C. A.

En somme, les Debtors Acts de 1869 et 1878, tout en supprimant la prison pour dettes lorsqu'il s'agit de débiteurs honnêtes, visent en même temps à punir le débiteur qui a trahi la confiance que l'on a placée en lui ou qui, par des manœuvres frauduleuses ou par mauvais vouloir, essaye de se dérober à ses obligations. L'emprisonnement qui était une simple voie d'exécution lorsqu'il avait lieu en vertu d'un *writ* de *capias ad satisfaciendum* prend un caractère pénal ou quasi-pénal¹.

L'étude de l'interprétation donnée par la jurisprudence aux Debtors Acts, pour les cas où l'emprisonnement est conservé, prouve d'ailleurs que c'est moins l'insolvabilité qui est punie que la mauvaise conduite du débiteur. C'est ainsi qu'il a été décidé qu'un *executor* n'échappe pas à l'emprisonnement en réalisant ses propres biens et en payant ses créanciers, en vue de se soustraire aux conséquences de son insolvabilité comme *executor*².

De même, bien que les faillis ne puissent plus être maintenant emprisonnés, sauf dans les cas de banqueroute frauduleuse, la faillite n'empêche pas qu'un *trustee* soit l'objet d'un *writ* d'*attachment* s'il n'exécute pas un jugement lui ordonnant de payer une somme qu'il a en sa possession ou sous son contrôle en qualité de *trustee*³.

Dans ces deux cas, la Chancery Division a jugé suivant les principes directeurs de l'ancienne juridiction d'équité. Elle a estimé qu'il y avait un *breach of duty*,

1. « Il est dans un certain sens *vindictive* » (dictum du M. R. Jessel dans *Marris v. Ingram* (1879) 13 Ch. D. 338. De nombreux *cases* plus récents confirment ce point de vue : *Re Grey* (1892) 2 Q. B. 440, C. A.; *Re Edgcome, Ex parte Edgcome* (1902) 2 K. B. 403, C. A.; *Church's Trustee v. Hibbard* (1902) 2 Ch. 784, C. A.; *Leavis v. Leavis* (1921) P. 299.

2. *Re Bourne, Davey v. Bourne* (1906) 1 Ch. 697, C. A.

3. *Lewes (Earl) v. Barnett* (1877) 6 Ch. D. 252, C. A.; *Re Smith, Hands v. Andrews* (1893) 2 Ch. 1, C. A.

c'est-à-dire un manquement aux obligations qui incombent à un *executor* ou à un *trustee* et que cette faute, constituant un *contempt of court*, devait recevoir la sanction correspondante, c'est-à-dire être punie d'emprisonnement.

Toutefois, il y a lieu de remarquer que, même dans les cas réservés par la s. 4 du Debtors Act, 1869, il faut, pour que le non-paiement de la dette soit un *contempt* punissable par *attachment*, que le jugement ait une forme personnelle et ordonne au débiteur de payer : *do pay*. Si le jugement indique que le demandeur doit *recouvrer* (*do recover*) sur le défendeur telle somme d'argent, il a été décidé que cette formule étant celle en usage pour les jugements de *common law*, le débiteur ne pouvait pas être puni d'emprisonnement pour non-paiement.¹

§ IV. Jugements ordonnant la remise ou la restitution de biens autres qu'une somme d'argent. — 287. Pour les jugements concernant des biens autres qu'une somme d'argent, nous ne trouvons pas de dispositions du *statute law* similaires à celles du Judgments Act, 1828, et des Debtors Acts de 1869 et 1878. Les règles à appliquer sont donc celles qui existaient dans les juridictions de *common law* ou dans celles d'équité.

En ce qui concerne les biens fonds, leur non-délivrance par la partie condamnée n'était un *contempt* que lorsqu'il s'agissait d'un *decree* rendu par une Cour d'équité. La pratique consistait alors à engager en premier lieu une procédure de *contempt* et, en cas de réussite, le Chancelier accordait, sur requête, un

1. *Derwill v. Edwards* (1877) 26 W. R. 122. C. A.; *Hulbert and Crowe v. Calhcart* (1894) 1 Q. B. 244; *Re Oddy, Major v. Harness* (1906) 1 Ch. 93, C. A.

writ d'*assistance* adressé au *sheriff*. Ainsi que nous l'avons indiqué précédemment (n° 198), tous les jugements ou ordonnances rendus en vue de recouvrer ou faire délivrer un bien fonds sont maintenant exécutés au moyen du *writ* de *possession*. Le *sheriff* a les pouvoirs les plus larges pour mettre la partie gagnante en possession du bien fonds, puisqu'il peut forcer la porte extérieure d'une maison d'habitation et même, en cas de résistance, requérir le *posse comitalus*¹. Il ne semble donc pas qu'il serait justifié de recourir à la procédure de *contempt* pour exécuter un jugement relatif à la délivrance d'un bien fonds. Cependant, si immédiatement après l'exécution du *writ* de *possession*, le défendeur dépossède (*ejects*) le demandeur, il se rend coupable de *contempt*, comme s'il avait empêché le *sheriff* de procéder à ses opérations et peut être emprisonné en vertu d'un *writ* d'*attachment*².

Si, au lieu d'un bien fonds, il s'agit d'un bien mobilier (*chattel*), nous avons vu que le *writ* de *delivery* permet maintenant de faire délivrer la chose elle-même à la partie nantie du jugement, sans qu'il soit nécessaire, comme auparavant, d'en faire fixer préalablement la valeur³. Cependant, si le jugement contient un ordre adressé à la personne même du défendeur, la partie qui poursuit l'exécution peut employer la procédure de *contempt* et, en vertu de la r. 6 de l'Ord. 42 des R. S. C., un *writ* d'*attachment* peut lui être accordé si le *writ* de *delivery* ne lui a pas permis d'obtenir satisfaction.

1. Voir *supra*, n° 200.

2. Il s'agit dans ce cas d'un *criminal contempt* résultant de l'obstruction apportée à l'exécution d'une procédure par un fonctionnaire (*officer*), obstruction qui était punie d'emprisonnement par les Cours de *common law*.

3. Voir *supra*, n° 206.

§ V. Jugements contenant une obligation de faire ou une obligation de ne pas faire. — 288. En raison de leur caractère personnel, les décisions requérant l'accomplissement d'un acte déterminé ou ordonnant une abstention émanaient presque exclusivement des Cours d'équité. En cas de désobéissance à un *decree* ou à un *mandatory order* contenant un ordre positif, la partie défaillante était coupable de *contempt* et emprisonnée par *writ d'attachment*, tandis que la sanction du *contempt* résultant de la résistance à une *injunction*, c'est-à-dire à un ordre prohibitif ou défense, était l'emprisonnement par *order de committal*¹.

Aux termes de la r. 7 de l'Ord. 42 des R. S. C., un jugement ou une ordonnance enjoignant à une personne de faire un acte autre que celui de payer une somme d'argent ou lui ordonnant une abstention, peut maintenant être exécuté par *writ d'attachment* ou par *committal*. Contrairement à la pratique en usage auprès des Cours d'équité, le *writ d'attachment* ou l'*order de committal* peuvent donc être employés indifféremment, qu'il s'agisse d'un mandement ou d'une prohibition². Mais dans tous les cas, il est nécessaire, comme nous l'avons déjà indiqué, que la désobéissance soit volontaire de la part de la partie défaillante³.

Il nous est difficile d'envisager toutes les hypothèses dans lesquelles les tribunaux peuvent avoir à rendre

1. Cf. *Callow v. Young* (1887) 56 L. J. (Ch.) 690 et *Practical Register in Chancery* (1714) p. 100. Nous avons indiqué précédemment que la désobéissance à un ordre émanant d'une Cour de *common law* n'était un *contempt* que lorsqu'il avait pris la forme d'une *rule of court*.

2. *Harvey v. Harvey* (1884) 26 Ch. D., p. 654.

3. De très nombreux *cases* affirment la nécessité de l'élément intentionnel pour qu'il y ait lieu à *contempt* et à emprisonnement, entre autres : *Harvey v. Harvey*, *supra*; *R. v. Leicester Guardians* (1899) 81 L. T. 559; *D. v. A. et Co.* (1900) 1 Ch. ,p. 488; *Goatley v. Jones* (1906) 50 Sol. Jo. 724.

un jugement contenant l'ordre d'accomplir un acte donné. Qu'il nous soit permis de mentionner simplement que les cas les plus fréquents se réfèrent soit à l'exécution *in specie* (*specific performance*) des contrats¹, soit aux divers incidents se rapportant à une action en cours d'instance. A ce dernier point de vue, le *contempt* résultant de la désobéissance permet de rendre très efficaces les ordonnances enjoignant de répondre à des questions (*interrogatories*), de produire des comptes ou des documents ou de comparaître comme témoin². En matière de faillite, la théorie du *contempt* rend aussi de grands services, les Bankruptcy Acts déclarant coupable de *contempt* le débiteur qui ne comparaît pas à l'assemblée des créanciers ou ne fournit pas la liste de ceux-ci ou l'inventaire de ses biens, etc., c'est-à-dire d'une manière générale, qui n'aide pas le juge des faillites et ses auxiliaires dans la réalisation et la distribution de son actif³. De même, le tribunal peut punir des sanctions attachées au *contempt* le débiteur ou toute autre personne qui n'obéit pas à une ordonnance émanant du *Board of Trade* ou de l'*Official Receiver*, rendue dans les limites des pouvoirs qui leur sont conférés, ou bien encore tout détenteur de fonds appartenant au failli qui omet de les verser au *trustee* de la faillite⁴.

Quant aux *injunctions*, elles peuvent, dans certains cas, être perpétuelles et accompagner ou non un jugement condamnant au paiement de dommages-intérêts.

1. Voir E. Barda, *De la « specific performance » ou exécution « in specie » dans les contrats, en droit anglais comparé*, thèse, Paris, 1928.

2. Voir ce que nous avons dit à propos de la *discovery* en vue d'aider l'exécution (nos 100 à 104).

3. Bankruptcy Act, 1914, s. 22 remplaçant la s. 24 du Bankruptcy Act, 1883.

4. Bankruptcy Act, 1914, s. 48 (6) et 105 (5) remplaçant les s. 50 (6) et 102 (5) du Bankruptcy Act, 1883.

Elles ont généralement un caractère négatif et ordonnent une abstention. Il est beaucoup plus rare qu'elles commandent d'une manière directe de faire quelque chose, par exemple d'abattre un mur qui a été construit de manière à empêcher la jouissance d'une servitude de vue (*ancien lights*), comme dans le *case Colls v. Home and Colonial Stores*¹. Les *injunctions* contenant un ordre d'abstention peuvent être rendues dans les matières les plus diverses, notamment dans les cas de contrefaçon, de diffamation, de troubles ou de dommages causés au propriétaire ou au possesseur d'un bien fonds².

§ VI. Exécution par procédés subsidiaires. — 289. Les dispositions du *statute law* permettent, dans de nombreux cas, d'éluder la nécessité de procéder à l'exécution sur la personne coupable de *contempt*. C'est ainsi qu'on est arrivé à reconnaître qu'une ordonnance requérant l'exécution d'une obligation est suffisamment exécutée lorsque cette obligation a été accomplie par une personne autre que celle à qui l'ordonnance était adressée.

D'autre part, lorsqu'une ordonnance a condamné une partie à l'exécution d'un contrat, celle-ci peut, par son refus persistant, rendre inefficaces les moyens d'exécution les plus énergiques. Aussi, de bonne heure, un *statute* de Georges IV de 1830 a-t-il stipulé que si, après un emprisonnement de deux mois, la personne

1. (1904) A. C. 179.

2. Cf. W. Blake Odgers, *On the Common Law*, II, p. 488 et suiv. 3^e édit. Nous devons signaler également comme donnant lieu à *contempt* le *breach of undertaking* (prise sur soi), c'est-à-dire la non exécution d'un engagement pris devant le tribunal de verser une somme d'argent ou d'accomplir un acte donné.

arrêtée pour *contempt* persistait dans son refus d'obéir à l'ordre de la Cour, l'exécution du contrat ou le transfert de propriété pourrait être opéré en son nom, à Londres, par l'un des *masters in Chancery* ou, ailleurs qu'à Londres, par l'un des *masters* extraordinaires¹. De même, en matière de *trusts*, les Trustee Acts de 1850 et 1852², de 1893³ et de 1925⁴ ont autorisé le tribunal à procéder dans certains cas au transfert de terres ou autres biens et à rendre des *vesting orders*⁵.

Le Judicature Act, 1884⁶ a élargi ces pouvoirs des tribunaux en stipulant, dans sa s. 14, que lorsqu'une personne néglige ou refuse d'exécuter un jugement ou une ordonnance lui enjoignant, soit d'opérer un transfert de propriété, soit d'exécuter un acte (*contract or other document*), soit d'endosser une valeur négociable (*negotiable instrument*), la Cour peut ordonner, sous telles conditions qui lui sembleront justes, qu'une personne nommée à cet effet exécute le transfert de propriété ou l'acte, ou endosse la valeur négociable; cette exécution ou cet endossement devant avoir les mêmes effets que s'ils avaient été opérés par la partie défaillante⁷.

Enfin, la possibilité de recourir à ces procédés subsidiaires d'exécution a été étendue très largement par

1. Stat. 11 Geo. 4 et 1 Will. 4, c. 36, s. 15, r. 15.

2. Stat. 13-14 Vict., c. 60 et 15-16 Vict., c. 55.

3. Stat. 56-57 Vict., c. 53.

4. Stat. 15 Geo. 5, c. 19, s. 44 et seq.

5. Cf. Lewin, *On Trusts*, p. 1026-1027 et p. 1040-1043, 8^e édit.

6. Stat. 47-48 Vict., c. 61.

7. Ces dispositions sont maintenant remplacées par la s. 47 du Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925 (15-16 Geo. 5, c. 49). Elles s'appliquent à toutes les divisions de la Haute Cour, y compris la *Probate Division* : cf. *Howarth v. Howarth* (1886) 11 P. D. 95, C. A.; 55 L. T. 303. La personne choisie pour exécuter le transfert ou l'acteur endosser la valeur est le *Chief Clerk* pour la *Chancery Division* et le *Registrar* pour la *Probate Division*.

les R. S. C. La r. 30 de l'Ord. 42 s'exprime en effet ainsi : « Si un mandement, une ordonnance, une injonction ou un jugement relatif à la *specific performance* d'un contrat n'est pas exécuté, le tribunal, en plus ou à la place de la procédure de *contempt* contre la partie désobéissante, peut ordonner que l'acte requis dans le contrat sera fait aux frais de cette partie, soit par la partie à la demande de laquelle le jugement a été prononcé, soit par toute autre personne désignée par lui. Le compte des dépenses engagées devra être fourni au tribunal; après justification, ces frais, ainsi que les dépens, pourront être recouvrés contre la partie défaillante ».

Signalons enfin qu'en dehors de ces dispositions générales de la s. 47 du Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925 et de la r. 30 de l'Ord. 42, des pouvoirs spéciaux ont été conférés aux *sequestrators* (séquestres). à l'effet de saisir les livres, registres, papiers ou autres documents se trouvant sous la garde d'une personne emprisonnée pour *contempt*¹.

§ VII. Conséquences du « contempt ». — 290. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné et comme nous le verrons dans le chapitre suivant, le *contempt of court* entraîne l'exécution sur la personne, exécution qui peut avoir lieu soit par *writ d'attachment*, soit par *order de committal*

Mais l'emprisonnement du *contemnor* en vertu de l'une ou l'autre de ces voies d'exécution n'opère pas libération de la dette ou de l'obligation de faire dont celui-ci est redevable. Dans la procédure de *common law*, au contraire, l'arrestation et l'emprisonnement

1. Stat. 11 Geo. 4 et 1 Will. 4, c. 36, s. 15, r. 16.

du débiteur en vertu du *writ de capias ad satisfaciendum* le déchargeaient de sa dette¹. La doctrine actuelle ayant adopté la théorie qui existait sur ce sujet en équité, on estime maintenant que l'emprisonnement n'étant qu'une sanction de l'offense ou *contempt*, il ne met pas obstacle à l'émission d'un autre *writ* d'exécution. C'est ainsi qu'un moyen très sévère, le *writ de sequestration*, pourra être employé pour assurer l'exécution de l'obligation imposée par le jugement ou l'ordonnance.

1. Ceci résulterait du caractère de simple voie d'exécution du *writ de capias ad satisfaciendum*.

CHAPITRE II

LE WRIT D'ATTACHMENT ET L'ORDER DE COMMITTAL

§ I. Définition. Historique. — 291. Le *writ d'attachment* et l'*order de committal* sont deux moyens d'exécution tendant au même but : l'emprisonnement de la personne contre laquelle le *writ* a été émis ou l'*order* prononcé, mais tandis que le premier moyen comporte l'émission d'un *writ* dont l'exécution est confiée au *sheriff*, le second est un *order* ou ordonnance exécuté par le *tipstaff* porteur d'un *warrant* dressé en conformité de l'*order*.

L'existence de ces deux modes de procédure s'explique par des raisons historiques, car les différences qui les distinguaient ont à peu près toutes complètement disparu depuis les Judicature Acts de 1873-1875 et les R. S. C. de 1883. La r. 7 de l'Ord. 42 stipule en effet qu'un jugement ordonnant à une personne, soit de faire un acte autre que celui de payer une somme d'argent, soit de s'abstenir de faire quelque chose, peut être exécuté par *writ d'attachment* ou par *committal*. D'autre part, la r. 1 de l'Ord. 44 stipule que le *writ d'attachment* aura désormais les mêmes effets que le *writ d'attachment* émis autrefois par la *Chancery Division*, sauf lorsqu'il sera émis par le *Crown side* de la

King's Bench Division (à la requête de la Couronne), auquel cas les règles affectant le *writ d'attachment* de *common law* seront encore applicables.

Auprès des Cours de *common law*, en effet, le *writ d'attachment* était moins une voie d'exécution civile qu'une procédure de caractère interlocutoire et criminel. Elle était employée pour obliger le défendeur à comparaître lorsqu'il n'avait pas répondu à l'assignation qui lui avait été adressée¹. « Le *writ d'attachment* ou *pone*, écrit Blackstone, ordonne au *sheriff* d'arrêter (*attach*) le défendeur en prenant un gage, c'est-à-dire un de ses biens qui devra être confisqué s'il ne comparet pas, ou en lui faisant trouver des cautions (*safe pledges*) qui seront punies d'une amende (*amerced*) en cas de non comparution² ». Bien que sous mandat d'arrêt, le défendeur n'est cependant pas emprisonné, en raison des cautions réelles ou personnelles qu'il a fournies.

En cas de *trespass*³, le *writ d'attachment* pouvait être émis sans assignation préalable. « C'est aussi, dit Blackstone, la procédure à employer en premier lieu dans les actions de *trespass vi et armis* ou pour les autres actes contraires au droit (*injuries*), tels que la tromperie (*deceit*) et le complot (*conspiracy*) qui sont cependant des atteintes (*trespasses*) à la paix, bien que non accom-

1. Selon la conception ancienne, le procès ne pouvait en effet se dérouler sans la présence des deux parties. C'est pourquoi la pratique imagina des moyens énergiques propres à faire fléchir la résistance ou l'inertie du défendeur.

2. Blackstone, *Commentaires*, III, p. 279, édit. 1811.

3. C'est-à-dire d'actes de caractère illicite comportant soit une atteinte à la personne physique, soit une violation de la jouissance de biens meubles ou immeubles. Voir : Renée Garnier, *La notion de « trespass » en droit anglais*, thèse, Paris, 1927.

pagnés de violence¹, car le mal causé, en raison de son importance, demande un remède plus rapide. C'est pourquoi le *writ* commençant la procédure (*original writ*) ordonne que le défendeur soit immédiatement *attached* (sous mandat d'arrêt) sans avertissement préalable »².

« Mais, continue plus loin Blackstone³, dans le cas d'atteintes au droit accompagnées de violence, la loi, pour punir le trouble causé et en empêcher le renouvellement, prévoyait aussi une procédure à employer contre la personne même du défendeur lorsqu'il négligeait de comparaître après l'émission du *writ* d'*attachment* et ne possédait pas de biens pouvant être atteints par une saisie : c'était celle du *writ* de *capias ad respondendum* qui permettait de l'appréhender et de le mettre en prison⁴ ».

« Mais cette immunité du défendeur, poursuit encore Blackstone, lorsqu'il s'agissait d'atteintes au droit de nature frauduleuse, bien que commises sans violence, ayant pour effet de permettre aux gens sans fortune de se moquer (*contempt*) de la loi, on accorda aussi un *capias* autorisant l'arrestation de la personne (*arrest on mesne process*) dans les actions d'*account*, de *debt* et de *delinque* et enfin dans toutes les actions *on the case*⁵

1. Blackstone fait ici allusion au *trespass on the case* dont la notion s'est dégagée grâce à l'emploi des *writs in consimili casu* et qui a permis, par la création du *writ* de *trespass on the case*, d'élargir le champ d'application du *writ* de *trespass* limité primitivement aux actes accompagnés de violence.

2. Blackstone, *Commentaires*, III, p. 279-284, édit. 1811.

3. *Ibid*, p. 280.

4. Le *writ* de *capias ad respondendum* était un mandat de dépôt, tandis que le *writ* d'*attachment* correspondait à notre mandat d'amener.

5. Ce droit d'arrestation fut respectivement donné pour chacune de ces actions par les stat. 52 Hen. 3, c. 23 et Westm. 2, 13 Edw. 1, c. 11; 25 Edw. 3, c. 17; 19 Hen. 7, c. 9.

Ce *writ* n'était pas émis par la Chancellerie, mais par la Cour dans laquelle le *return* de l'*original writ* devait être effectué; en outre, il était basé sur ce qui s'était passé dans cette dernière à la suite du *return* du *sheriff*. Aussi était-il appelé un *judicial* et non un *original writ*. Il était émis sous le sceau privé de cette Cour et non sous le grand sceau d'Angleterre et au lieu d'être attesté (*tested*) au nom du roi, il l'était au nom du *chief* ou du *senior justice* seulement¹ ».

Blackstone ajoute qu'à son époque la pratique ordinaire était d'émettre en premier lieu un *capias*, sur un *return* supposé du *sheriff*, spécialement lorsqu'on suspectait que le défendeur, dès qu'il aurait connaissance de l'action intentée contre lui, *will abscond*, c'est-à-dire se soustrairait à la justice en quittant le pays, Le *writ* d'*attachment*, comme procédure interlocutoire auprès des Cours de *common law*, était donc tombé rapidement en désuétude.

Comme moyen d'exécution de nature civile, nous avons vu dans le chapitre précédent (n° 284) qu'il ne pouvait être utilisé que dans les cas où la Cour avait rendu une *rule of court* ordonnant à une partie l'accomplissement d'un acte autre que le versement d'une somme d'argent ou une abstention.

Auprès de la Cour du Chancelier, le *writ* d'*attachment* était le procédé le plus employé, aussi bien pour exécuter les *decrees* et *orders* requérant le paiement d'une somme d'argent que ceux ordonnant d'autres actes². Quant à

1. Blackstone, *Commentaires*, III, p. 281, édit. 1811.

2. Cf. *Harvey v. Harvey* (1884) 26 Ch. D., p. 654; *Callow v. Young* (1887) 56 L. J. (Ch.) 690. La non exécution d'un *decree* ou d'un *order* rendu par la Cour du Chancelier constituait un *contempt* dont la sanction était l'emprisonnement.

l'*order de committal*, il punissait généralement la désobéissance à une injonction, c'est-à-dire à un ordre négatif, commandant par exemple d'avoir à cesser un genre d'activité qui cause un dommage à autrui¹. Cette règle n'avait d'ailleurs pas un caractère absolu, car le fait d'enfreindre une injonction était dans certains cas puni par *attachment*², tandis que certaines ordonnances prescrivant un acte positif étaient sanctionnées par *committal*, comme par exemple les ordonnances relatives au versement d'une somme d'argent entre les mains du *Paymaster* de la *Cour* (*payment into court*), à la remise de sûretés, à la production de comptes ou à la délivrance d'un bien fonds³. Signalons aussi que l'*order de committal* était le moyen approprié pour procéder contre des parties qui avaient fait défaut ou contre des personnes qui n'étaient pas parties dans la cause dont la Cour était saisie.

Comme nous le verrons plus loin, il existait aussi quelques différences, en ce qui concerne la procédure, entre le *writ d'attachment* et l'*order de committal*, différences qui subsistent encore aujourd'hui. Mais la r. 7 de l'Ord. 42 des R. S. C. autorisant [d'une manière générale l'emploi de l'une ou de l'autre de ces deux voies d'exécution, nous pouvons réunir leur étude sous la même rubrique, en signalant simplement au passage les différences que nous rencontrerons.

1. Un *contempt* résultant du fait de faire ce qu'un *order* de la Cour a défendu est jugé beaucoup plus grave que d'omettre de faire ce qu'elle a ordonné. Dans le premier cas, la désobéissance est intentionnelle, dans le second, elle ne l'est pas toujours. En outre, ce qui n'a pas été fait peut l'être, mais ce qui a été fait ne peut pas être défait, bien qu'on puisse souvent en faire cesser les effets ou réparer le mal causé (*Viner. Abridgment*, titre « Contempt » B. 21).

2. *Eynde v. Gould*, (1882) 9 Q. B. D. 335.

3. *Whithead v. Thistlethwaite* (1769) 3 Atk. 718; *Green v. Green* (1828) 2 Sim. 394; *Saxby v. Saxby* (1835) 7 Sim. 140; *Harvey v. Morris* (1875) 23 W. R. 21, 40.

§ II. Emission du « writ d'attachment » et procédure pour l'obtention de l'« order de committal ».— 292. Aux termes de la r. 2. de l'Ord. 44, il est impossible d'émettre maintenant un *writ d'attachment* sans avoir obtenu préalablement une ordonnance de la Cour ou du juge. Dans les cas où subsiste l'exécution sur la personne, nul ne peut être emprisonné avant d'avoir été appelé à comparaître pour présenter ses moyens de défense¹. Avant les Judicature Acts, au contraire, en cas d'*ordinary contempt*, le *writ d'attachment* pouvait être émis sans ordonnance préalable, sur la simple production d'un *affidavit* prouvant le non-accomplissement de l'acte ordonné par la Cour d'équité², tandis que lorsqu'il s'agissait d'un *special contempt*, tel que la désobéissance à une injonction, une ordonnance était nécessaire pour émettre le *writ d'attachment*.

Nous ne rappellerons pas ici les conditions de fond requises pour pouvoir émettre un *writ d'attachment* ou un *order de committal*, ces deux voies d'exécution étant la sanction du *contempt of court* que nous avons étudié longuement dans le chapitre précédent³. Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'en raison du caractère personnel de la sanction du *contempt* et de la nécessité d'une signification personnelle de la demande adressée au tribunal, il n'est pas possible d'obtenir un *writ d'attachment* ou un *order de committal* contre une personne morale, telle qu'une *corporation*⁴. En cas de

1. *Dallas v. Glyn* (1876) 3 Ch. D. 190.

2. Auprès de la Cour du Chancelier, le *writ d'attachment* était en effet la voie ordinaire d'exécution.

3. En ce qui concerne les cas donnant lieu à *contempt*, voir *supra*, nos 285 à 288.

4. *Re Hooley, Ex parte Hooley* (1899) 79 L. T. 706. Dans le *case R. v. Hammond (J. G.) et Co. Ltd.* (1914) 2 K. B. 866, où une demande d'*attachment* avait été formulée contre une *company*, la Cour, bien que ne pouvant autoriser l'émission d'un *writ d'attachment*, condamna la *corporation* au paiement d'une amende ainsi que des frais.

contempt, la procédure à employer contre une *corporation* est en effet l'émission d'un *writ* de *sequestration*. Mais, aux termes de la r. 31 de l'Ord. 42, en cas de désobéissance volontaire, il est possible de demander l'émission d'un *writ* d'*attachment* contre le directeur de la *corporation* ou contre toute autre personne agissant en son nom¹.

Le tribunal a un pouvoir discrétionnaire pour accorder ou refuser l'ordonnance autorisant l'*attachment* ou le *committal*. Il peut aussi recourir à une procédure moins sévère et rendre une injonction défendant la répétition de l'acte constituant le *contempt*².

A) *Formalités préliminaires*. — 293. Avant de s'adresser au tribunal pour avoir l'autorisation d'émettre un *writ* d'*attachment* ou pour obtenir une ordonnance de *committal*, certaines conditions doivent être remplies. A l'appui de la demande, il est en effet nécessaire de fournir un *affidavit* prouvant : 1° que le jugement ou l'ordonnance a été signifié à la partie condamnée; 2° que celle-ci ne l'a pas exécuté; 3° que la demande d'*attachment* ou de *committal* a été signifiée à la partie défaillante³. En outre, lorsque le jugement est relatif au paiement d'une somme d'argent, l'*affidavit* doit montrer qu'il s'agit d'un des cas prévus par la s. 4 du Debtors Act, 1869, et que le paiement n'a pas été effectué dans le délai stipulé⁴.

1° La signification du jugement doit être faite à la

1. *Mc Keoun v. Joint Stock Institute* (1899) 1 Ch. 671.

2. *Cronmire v. Daily Bourse* (1892) 9 T. L. R. 101; *Coast v. Chadwick* (1894) 1 Ch., p. 349.

3. Ord. 38, r. 1.

4. *Colverson v. Bloomfield* (1885) 29 Ch. D. 341, C. A.; *Re Weatherley* (1918) 88 L. J. (K. B.) 482, C. A.

personne même qui a été condamnée (*personal service*)¹. De plus, si le jugement requiert l'accomplissement d'un acte déterminé, il doit indiquer le délai imparti pour son exécution². Lorsque le jugement ne mentionne aucun délai, il est nécessaire de s'adresser au tribunal pour qu'il en fixe un³.

La signification à personne se fait en exhibant à l'intéressé l'original du jugement, de manière qu'il puisse en prendre connaissance, et en lui en laissant une copie conforme portant au dos la mention suivante : « si vous, le sus-nommé A. B., négligez d'obéir à ce jugement dans le délai mentionné, vous serez passible d'emprisonnement dans le but de vous obliger à obéir au dit jugement⁴ ». Cependant, s'il s'agit d'un jugement contenant une prohibition, cet endossement n'est pas nécessaire⁵.

La signification à personne est considérée comme effectuée, malgré le refus de la partie de recevoir cette signification, du moment que l'original du jugement lui a été présenté et qu'une copie a été laissée à son domicile⁶. D'ailleurs, si la signification à personne ne peut se faire en raison de ce que la partie réside à l'étranger ou se cache pour se dérober à cette signification, il est possible d'obtenir du tribunal l'autorisation de

1. Pour les jugements interlocutoires (ordonnant par exemple de répondre à des *interrogatories* ou de produire des documents), la signification à personne n'est pas nécessaire.

2. Ord. 41, r. 5.

3. *Gilbert v. Endean* (1878) 9 Ch. D. 266, C. A. Il a été jugé que le délai est suffisamment déterminé quand le jugement indique que l'acte doit être accompli tout de suite : *Halford v. Hardy* (1899) 81 L. T. 721.

4. Ord. 41, r. 5. Cf. *supra*, n° 199.

5. *Selous v. Croydon Rural Sanitary Authority* (1885) 53 L. T. 209; *Hudson v. Walker* (1894) 64 L. J. (Ch.) 204. Ces décisions ont interprété strictement l'Ord. 41, r. 5 qui stipule l'endossement lorsque le jugement requiert l'exécution d'un acte, c'est-à-dire un fait positif.

6. *Rose v. Koops* (1835) 1 Har. et W. 213; *Ellis v. Giles* (1836) 2 Har. et W. 329; *Pycroft v. Williams* (1857) 5 W. R. 464.

faire un *substituted service*, c'est-à-dire de signifier le jugement au *solicitor* de la partie, ou à défaut, de le faire porter à sa connaissance par lettre, par annonce ou par tout autre moyen¹.

2^o Si la partie à laquelle la signification du jugement a été faite n'exécute pas celui-ci dans le délai fixé, la partie poursuivant l'exécution a le droit d'adresser au tribunal une demande en vue d'émettre un *writ d'attachment* ou d'obtenir une ordonnance de *committal*, demande qui doit être présentée dans un délai raisonnable². Auprès de la *Chancery Division*, cette demande est faite par *motion* adressée à la Cour³, tandis qu'auprès de la *King's Bench Division*, elle est faite par *summons* et remise à un juge siégeant *in chambers*⁴. Toutefois, s'il s'agit d'une demande de *committal* pour *contempt* dans une affaire de faillite, divorce, testament ou se rapportant aux choses maritimes (*bankruptcy, matrimonial causes, probate and admiralty cases*), la procédure a lieu en audience publique (*in court*)⁵.

Dans tous les cas, la demande doit être rédigée par un avocat⁶ et portée à la connaissance de la partie défaillante par *notice* au moins deux jours francs avant la date de l'audience (*hearing*)⁷. Sauf dans les cas où,

1. Ord. 67, r. 6; *Hyde v. Hyde* (1888) 13 P. D. 166, C. A.; *Kistler v. Teitmar* (1905) 1 K. B. 39, C. A.; *Murch v. Loosemore* (1906) 1 Ch. 692, C. A., p. 696.

2. *Thorpe v. Gisbourne* (1825) 11 Moore (C. P.) 55.

3. *Davis v. Galmoye* (1889) 40 Ch. D. 355; 60 L. T. 130.

4. *Salm v. Kyrburg v. Posnanski* (1884) 13 Q. B. D. 218; *Amstell v. Lesser* (1885) 16 Q. B. D. 187.

5. Bankruptcy Rules, 1915, r. 6; Divorce Rules, 110. Dans le *case R. v. Governor of Brixton Prison, Ex parte Lapierre* (Times, 7 août 1906), le C. Lord Loreburn émet l'avis que les demandes intéressant la liberté d'une personne devraient toujours être instruites et jugées en audience publique.

6. *Ex parte Fenn* (1834) 2 Dowl.527; *Ex parte Liebrand* (1914) W.N.31.

7. Ord. 44, r. 2.

avant les Judicature Acts, le *writ d'attachment* pouvait être émis sans ordonnance spéciale, cet avis doit être signifié à la personne même du défendeur¹. Aussi, d'après la pratique actuelle, lorsqu'il s'agit de la désobéissance à un jugement ordonnant l'accomplissement d'un acte, suffit-il d'envoyer cet avis à l'adresse qui a été donnée pour la signification des actes de procédure².

La *notice* doit indiquer les motifs invoqués à l'appui de la demande, par exemple « *for your default in obeying the order made herein on the... day of... last* » (pour n'avoir pas obéi à l'ordonnance rendue le...). Avec cette *notice* sont également signifiées des copies des *affidavits* que le demandeur a l'intention de produire à l'audience³.

Dans le libellé de la demande, le *judgment creditor* peut solliciter à la fois une autorisation d'émettre un *writ d'attachement* et une ordonnance de *committal*, lorsqu'il s'agit d'un jugement contenant une défense ou ordonnant l'exécution d'un acte autre que le paiement d'une somme d'argent⁴.

En résumé, sauf en ce qui concerne l'intitulé et la formule de la demande, les formalités préliminaires sont maintenant à peu près les mêmes pour émettre un *writ d'attachment* ou pour obtenir une ordonnance de

1. *Mann v. Perry* (1881) 50 L. J. (Ch.) 251.

2. *Browning v. Sabin* (1877) 5 Ch. D. 511; *Callow v. Young* (1886) 55 L. T. 543; *Petty v. Daniel* (1886) 34 Ch. D. 172; *Re Evans, Evans v. Norton* (1893) 1 Ch. 252, C. A.

3. De nombreux *cases* se réfèrent aux règles de procédure actuellement en usage à ce sujet, entre autres : *Litchfield v. Jones* (1883) 25 Ch. D. 64; *Petty v. Daniel, supra*; *Taylor v. Roe* (1893) 68 L. T. 213; *Carter v. Roberts* (1903) 2 Ch. 312; *Jeffries Jeffries* (1907) 51 Sol. Jo. 572. En ce qui concerne les formules de *notice of motion* ou *notice of summons*, voir Daniell, *Chancery Forms*, nos 993-1013.

4. Les praticiens conseillent de faire une demande alternative, lorsque la désobéissance peut-être sanctionnée à la fois par *writ d'attachement*, et par ordonnance de *committal*. Cf. *Harvey v. Harvey* (1884) 26 Ch D., p. 654; *D. v. A. et Co.* (1900) 1 Ch., p. 488; *Re Launder* (1908) W. N. 49

committal. Les seules différences que l'on puisse encore signaler résident dans la signification du jugement ou de l'ordonnance et dans celle de la *notice* : 1^o Lorsque la demande est relative à un *writ d'attachment*, la signification personnelle de la *notice* n'est pas nécessaire, mais le jugement ou l'ordonnance doit avoir été signifié à la personne elle-même. Au contraire, dans le cas d'une demande de *committal*, la signification du jugement ou de l'ordonnance n'est pas requise, tandis que la *notice* doit être signifiée à la personne coupable de *contempt*¹, à moins que le demandeur ait pu obtenir une ordonnance autorisant un *substituted service*²; 2^o La signification d'une copie des *affidavits* accompagnant la *motion* n'est indispensable que lorsqu'il s'agit d'une ordonnance autorisant l'émission d'un *writ d'attachment*³.

De la nécessité d'une signification personnelle de la *notice of motion* résulte l'impossibilité d'obtenir une ordonnance de *committal* par demande *ex parte*, bien que dans le *case Gordon v. Gordon*⁴, où il s'agissait de la rupture d'un engagement (*undertaking*) de ne pas faire, l'ordonnance de *committal* fut prononcée sur demande adressée *ex parte*.

B) L'ordonnance d'« *attachment* » ou de « *committal* » et l'émission du « *writ d'attachment* ». — 294. A moins que le défendeur ait pu produire des moyens de défense jugés suffisants, l'ordonnance d'*attachment* ou de *committal* est prononcée par le tribunal ou par un juge siégeant *in chambers*. Elle ne pourrait pas être rendue

1. *Ellerton v. Thirsk* (1820) 1 Jac. et W. 376; *Nelson v. Worssam* (1890) W. N. 216; *Mander v. Falcke* (1891) 3 Ch. 488; 65 L. T. 454.

2. *Mander v. Falcke*, *supra*.

3. *Taylor, Plinston Brothers et Co., Ltd. v. Plinston* (1911) 2 Ch. 605 C. A.; *Cooke (Catherine) v. Cooke (George)* (1919) 1 Ir. R. 227, C. A.

4. (1903) P. 141.

par un *referee* (arbitre-rapporteur), un *master* ou un *registrar*¹.

Aussi bien dans la *Chancery Division* que dans la *King's Bench Division* jugeant en matière civile (*civil side of the King's Bench Division*), l'ordonnance d'*attachment* contient simplement l'autorisation pour le demandeur d'émettre un *writ d'attachment* (*be at liberty to issue*), sans limiter le délai d'emprisonnement. Il en résulte que, sauf dans les cas prévus par la s. 4 du Debtors, 1869, la partie contre laquelle le *writ* va être émis pourra être maintenue en prison jusqu'à ce que le tribunal ait ordonné la libération. S'il s'agit au contraire d'une ordonnance de *committal*, la pratique actuelle est de fixer la durée de la période d'emprisonnement².

L'ordonnance d'*attachment* ou de *committal* doit, sous peine de nullité, reproduire exactement le dispositif du jugement ou de l'ordonnance auquel le *contemnor* a désobéi, mentionner les *affidavits* prouvant la signification du jugement ou de l'ordonnance et la notification de l'assignation (*motion* ou *summons*), enfin indiquer les faits qui établissent la désobéissance³.

En ce qui concerne le *writ d'attachment*, il peut être émis sans délai par la partie qui a obtenu l'ordonnance d'autorisation, ou par son *solicitor*. Cependant, le tribunal ordonne fréquemment que le *writ* devra rester pen-

1. Ord. 36, r. 51, 52A, 55C; Ord. 54, r. 12 (a); Bankruptcy Act, 1914, s. 102.

2. *Ilkley Local Board v. Oswald Lister* (1895) 11 T. L. R. 176; *Seaward v. Paterson* (1897) 1 Ch. 545, C. A.; *Re Septimus Parsonage et Co.* (1901) 2 Ch. 424. Les Cours de *common law* avaient tendance à fixer un délai en ordonnant l'emprisonnement pour *contempt Crawford's Case* (1849) 13 Q. B. 613), tandis que la Cour du Chancelier laissait au *contemnor* le soin de demander sa libération quand il pouvait prouver qu'il avait été suffisamment puni.

3. Pour les formules d'ordonnances, voir Seton, *Judgments and Orders*, p. 1563-1565; cf. également *Memorandum de Lavie, Registrar* (1893) 1 Ch. -. 259 et suiv.

dant un certain délai dans les bureaux du *Central Office* ou du *district registry*, afin de fournir encore à la partie condamnée des facilités pour obéir au jugement¹. S'il s'est écoulé plus d'un an depuis la date de l'ordonnance autorisant l'émission du *writ d'attachment*, il est nécessaire de produire un *affidavit* justifiant le retard et exposant les faits qui l'ont motivé².

Les formalités relatives à l'obtention et à la délivrance du *writ* sont les mêmes pour le *writ d'attachment* que pour les autres *writs* d'exécution³. Quant à la formule du *writ*, elle est donnée sous le n° 12 dans l'appendice H des R. S. C. L'endossement doit porter les indications habituelles et, en outre, lorsqu'il s'agit d'un jugement requérant l'accomplissement d'un acte donné, il doit reproduire la partie du jugement contenant le *mandatory order*⁴.

C) *Voies de recours*. — 295. La partie contre laquelle a été rendue une ordonnance pour *attachment* ou *committal* a le droit de faire appel quand le *contempt* est simplement théorique et que l'ordonnance n'est qu'une voie d'exécution civile⁵. Mais si le *contempt* est accompagné de mauvaise conduite, l'*attachment* présentant un caractère semi-criminel, la question de savoir si le droit

1. *Re Lumley, Ex parte Cathcart* (1894) 2 Ch., p. 272. Voir aussi *R. v. Bottomley* (1908) Times, 19 décembre.

2. *Kemp v. Abraham* (1888) cité dans Oswald, *On Contempt*, p. 220, 3^e édit.

3. La partie poursuivant l'exécution doit signer, timbrer et enregistrer un *procipe*. Voir *supra*, n° 64.

4. Cf. *Re Seaton* (1928) W. N. 307; Daniell, *Chancery Practice*, p. 884, 6^e édit.

5. Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925 (15-16 Geo 5, c. 49), s. 27 remplaçant la s. 19 du Supreme Court of Judicature Act, 1873; *O'Shea v. O'Shea and Parnell* (1890) 15 P. D. 59, C. A. (Jugement du L. J. Lindley).

d'appel existe est discutée, bien que la tendance générale soit plutôt d'admettre l'appel¹.

La partie qui a sollicité l'*attachment* peut faire appel de la décision qui lui a refusé l'ordonnance de *committal* ou l'autorisation d'émettre un *writ* d'*attachment*, mais la Cour d'appel ne peut examiner que la question de droit, le juge de première instance ayant un pouvoir discrétionnaire absolu, en ce qui concerne les faits qui peuvent motiver l'*attachment*².

§ III. Exécution du « writ d'attachment » et de l'ordonnance de « committal ». — 296. Le *writ* d'*attachment* est adressé au *sheriff* du comté où la partie défaillante réside ou peut vraisemblablement être retrouvée. Il n'est généralement pas exécuté par le *sheriff* lui-même, mais par son *bailiff* porteur d'un *warrant*, dans les mêmes conditions que les autres *writs* d'exécution. L'ordonnance de *committal*, au contraire, est rédigée dans une forme impersonnelle et est exécutée par le *tipstaff* de la Cour auquel est délivré un *warrant* dressé en conformité de l'ordonnance³.

Bien que le *writ* d'*attachment* soit ainsi formulé : « Nous vous commandons de vous saisir de C. D. (*to attach C. D.*) et de l'amener devant nous (*so as to have him before us*) à la... Division de notre Haute Cour de Justice », l'exécution du *writ*, de même que celle de l'ordonnance de *committal*, est suffisante lorsque le *contemnor* a été arrêté

1. De nombreux *cases* se rattachent à cette question, entre autres; *Re Evans, Evans v. Noton* (1893) 1 Ch. 252, par le L. J. Lindley, p. 260; *Re Berdswick (Lord), Berwick (Lord) v. Lane* (1900) 81 L.T.797, C. A.; *Re Edcome* (1902) 2 K. B. 403, C. A.

2. *Jarmain v. Chatterton* (1882) 20 Ch. D. 493, C. A.

3. Pour la formule du *warrant* remis au *tipstaff*, voir Daniell, *Chancery Forms*, n° 1006.

et emprisonné¹. L'arrestation se fait en appréhendant la personne et en lui faisant connaître qu'elle est prisonnière². Elle peut avoir lieu à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, mais malgré l'ancienne pratique de la Cour du Chancelier qui autorisait l'exécution d'une *commission of rebellion* un dimanche, il semble douteux qu'une arrestation pour *contempt* soit actuellement possible ce jour-là³.

En ce qui concerne le droit de violation du domicile pour procéder à l'arrestation, la question est étudiée dans le *leading case* connu sous le nom de *Semayne's Case* et dans les commentaires qui y ont été ajoutés⁴. Si, après avoir requis l'ouverture des portes, l'agent d'exécution ne reçoit pas de réponse ou essuie un refus, il peut pénétrer de force dans la maison qu'habite la personne qu'il doit arrêter, tout au moins lorsque celle-ci s'est rendue coupable de désobéissance à une ordonnance de la nature d'un mandement (*mandamus*) ou d'une injonction⁵. Le *contempt* prend en effet dans ce cas un caractère quasi-criminel et l'exécution peut être considérée comme pratiquée autant à la requête du souverain qu'à celle de la partie nantie du jugement⁶. Il ne

1. A Londres, les hommes sont détenus à Brixton Prison et les femmes à Holloway (Home Office Regulations, août 1902). Ils sont traités comme prisonniers de la première division (Prison Acts de 1877 et 1898, Prison Rules, avril 1899, r. 213-231).

2. *Sandon v. Jervis* (1858) E. B. et E. 935.

3. *Ex parte Whitechurch* (1749) 1 Atk. 55; *Burdett v. Abbott* (1811) 14 East, 162.

4. Cf. J. W. Smith, *A Selection of leading cases*, I, p. 117 et suiv., 12^e édition.

5. *Harvey v. Harvey* (1884) 26 Ch. D. 644.

6. D'après le *Semayne's Case*, la demeure d'un citoyen est inviolable : « *Every man's house is his castle* », sauf en cas d'exécution opérée à la requête du souverain; par exemple, en vertu d'un *writ de capias* émis sous une inculpation de *trespass*, le *sheriff* pouvait forcer la porte de la maison du *trespasser* pour procéder à son arrestation, le *trespass* étant considéré comme une atteinte à la paix du Roi.

semble donc pas que le droit d'entrer de vive force existe en cas d'arrestation pour non-paiement d'une somme d'argent.

Toutefois, si après avoir été arrêtée, la personne s'échappe, l'agent d'exécution a certainement le droit de pénétrer à nouveau dans la maison ou d'en sortir en brisant une porte extérieure, quelle que soit la cause qui a motivé l'arrestation¹.

Quant à la question de savoir si l'agent d'exécution peut entrer dans la maison d'un tiers pour procéder à l'arrestation, il semble qu'il ne puisse le faire qu'à ses risques et périls et sans effraction, car il est susceptible d'être actionné comme *trespasser* si la personne qu'il recherche ne se trouve pas dans les lieux². Mais si celle-ci s'est réfugiée chez un tiers après avoir échappé à la garde de l'agent d'exécution qui l'avait arrêtée, ce dernier peut sans aucun doute pénétrer de force dans la maison pour reprendre (*retake*) son prisonnier³.

Lorsque la personne contre laquelle il opère se trouve déjà incarcérée, l'agent d'exécution n'a pas besoin de procéder à une nouvelle arrestation. La remise d'un *detainer* au gouverneur de la prison suffit pour que le prisonnier, à l'expiration de la peine qu'il est en train de purger, soit détenu en vertu du *writ d'attachment* ou de l'ordonnance de *committal*⁴.

1. *Llyod v. Sandilands* (circ. 1810) 8 Taunt. 250; *Sandon v. Jerols* (1858) E. B. et E. 935.

2. *Johnson v. Leigh* (circ. 1810) 6 Taunt. 245; *Morrish v. Murray* (1844) 3 L. T. (O. S.) 184.

3. *Aga Kurboolie Mohamed* (circ. 1844) 4 Moo. (P. C.) 239.

4. *Pooley v. Whetham* (1880) 15 Ch. D. 435, C. A.; Daniell, *Chancery Practice*, p. 888, 6^e édit. Cependant, l'exécution ainsi pratiquée par *detainer* ne serait pas valable si le prisonnier était détenu illégalement (*Ex parte Freston* (1861) 30 L. J. (Ch.) 460; 3 L. T. 832).

§ IV. « *Return* » du « *writ d'attachment* ». — 297. Bien que la formule du *writ d'attachment* ordonne au *sheriff* de faire le *return* du *writ* après avoir arrêté le *contemnor*, cette formalité a perdu de son importance depuis qu'il est possible d'émettre un *writ* de *sequestration* sans avoir émis préalablement un *writ d'attachment* : aussi, dans la pratique, est-elle souvent omise. Cependant, si la personne à la requête de laquelle il procède lui en fait la demande par *notice*, le *sheriff* est obligé d'effectuer ce *return*¹. Suivant le cas, la formule est : « *attached and in prison* », si le *contemnor* a pu être arrêté et emprisonné, ou « *non est inventus* », si celui-ci n'a pu être trouvé dans le comté, ou « *languidus* », si son état de santé est tel qu'il n'aurait pu être transféré en prison sans danger pour sa vie².

Lorsque le *return* est libellé « *non est inventus* », la personne nantie du jugement peut, sur demande faite par *motion ex parte*, obtenir une ordonnance adressée au *serjeant-at-arms* qui permet à celui-ci ou à son *deputy* de se faire délivrer par le Lord Chancelier un *warrant* en vertu duquel il peut rechercher le *contemnor* et l'appréhender quel que soit l'endroit où il se trouve³. Cette procédure est la plus sévère qui existe en matière de *contempt*, car après que l'ordonnance a été rendue, aucun compromis ne peut plus intervenir entre la partie nantie du jugement et la partie désobéissante, celle-ci

1. A défaut, il est passible d'emprisonnement (Ord. 52, r. 11).

3. En ce qui concerne les formules de *return*, cf. Daniell, *Chancery Forms*, p. 398-438, 4^e édit. Le *sheriff* pouvant faire appel au *posse comitalis* pour lui prêter main-forte, il n'a pas le droit de faire un *return* indiquant que son prisonnier s'est échappé ou a été délivré par l'intervention de tiers (*rescue*).

2. General Order, 7 janvier 1870, r. 6. Les *serjeants-at-arms* sont des officiers de la Couronne chargés de veiller à la sécurité du roi et d'arrêter les traîtres. L'un d'eux est spécialement attaché à la personne du Lord Chancelier.

ne devant être libérée qu'après avoir exécuté l'ordre contenu dans le jugement ou donné des garanties et après avoir payé tous les frais occasionnés par la procédure.

§ V. Immunités spéciales à certaines catégories de personnes (*privilege from arrest*). — 298. Certaines catégories de personnes jouissent du privilège de ne pouvoir être arrêtées lorsque le *writ d'attachment* ou l'ordonnance de *committal* sanctionne un *ordinary contempt* non accompagné de circonstances impliquant la mauvaise foi ou un *breach of duty*.

Avant le Debtors Act, 1869, ce privilège avait une certaine importance, car il permettait d'échapper à la prison pour dettes. Depuis que la contrainte par corps a été abolie pour le seul fait de l'insolvabilité, il n'a plus une grande utilité pratique. Le *contemnor* ne peut en effet en revendiquer le bénéfice lorsqu'il a désobéi à un jugement ou à une ordonnance requérant l'accomplissement ou l'abstention d'un acte, cette désobéissance constituant un *special* ou *criminal contempt*¹.

Actuellement, la portée de l'immunité conférée par le *privilege from arrest* se trouve donc limitée aux cas où l'emprisonnement n'est qu'une simple voie d'exécution civile et ne présente en aucune manière le caractère d'une punition². Or nous avons vu que le tribunal n'accorde maintenant une ordonnance de *committal* ou une autorisation d'émettre un *writ d'attachment* que lorsque la partie défaillante a fait preuve de mauvaise conduite

1. *Re Freston* (1883) 11 Q. B. D. 545, C. A.; 49 L. T. 290; *Re Gent, Gent-Davis v. Harris* (1888) 40 Ch. D. 190; 60 L. T. 355; *Aylesford (Earl) v. Poulett (Earl)* (1892) 2 Ch. 60.

2. Cf. *Young v. Young* (1896) 12 T. L. R. 503; *Robson v. Biggar* (1907) 24 T. L. R. 125, C. A.

(*misconduct*), de telle sorte que le *privilege from arrest* paraît devoir être désormais sans application.

Les personnes susceptibles de jouir de ce privilège sont :

1^o Les pairs et paires (par naissance ou mariage); les membres de la Chambre des Communes pendant les sessions et les quarante jours précédant leur ouverture ou suivant leur clôture;

2^o Les personnes faisant partie de la maison du roi ou appelées à servir le souverain;

3^o Les ministres de la religion pendant la célébration des offices ou l'accomplissement d'actes se rattachant à leurs fonctions (par exemple, accompagner les convois funéraires).

4^o Les marins, sauf si la dette a été contractée à une époque où le débiteur n'était pas au service du roi;

5^o Les soldats et officiers de l'armée de terre, excepté pour des dettes excédant 30 l.;

6^o Les personnes dont la présence est nécessaire dans une Cour de justice, en raison de leurs fonctions ou de leurs intérêts, tels que les magistrats et autres fonctionnaires des Cours de justice, les avocats et avoués, les parties à une action et les témoins. Le privilège était dit s'étendre *eundo*, *morando*, *redeundo*, c'est-à-dire pendant le temps où ces personnes se rendaient à la Cour de justice, pendant celui où elles y restaient et enfin pendant le temps nécessaire à leur retour;

7^o Les ambassadeurs ou ministres d'une puissance étrangère et leurs serviteurs. Pour cette dernière catégorie, l'immunité existe dans tous les cas, aucun *writ* d'exécution ne pouvant être émis contre eux¹.

1. Voir *supra*, n^o 37.

§ VI. Libération du prisonnier. — 299. A moins que la durée de l'emprisonnement soit mentionnée dans le *writ* d'*attachment* ou l'ordonnance de *committal*, le prisonnier ne peut être libéré sans ordre du tribunal, mais s'il s'agit d'un des cas prévus par la s. 4^e du Debtors Act, 1869, pour lesquels cette durée ne peut excéder un an, le *sheriff* est tenu de l'élargir à l'expiration de ce délai¹.

La demande de libération est faite par *motion* présentée par le prisonnier ou par une personne agissant de sa part et signifiée à la partie adverse². Elle doit être examinée avant toutes autres³. Les motifs à invoquer à l'appui de cette demande peuvent être, soit que l'arrestation est irrégulière, soit que la partie défaillante a exécuté le jugement ou l'ordonnance auquel elle avait désobéi (*purged his contempt*⁴).

1^o L'arrestation est irrégulière lorsqu'elle a été faite en vertu d'un *writ* ou d'une ordonnance entaché d'un vice de forme susceptible de le rendre nul⁵ ou encore lorsqu'il existe une irrégularité dans la procédure qui a précédé son émission. Les circonstances qui ont accompagné l'exécution peuvent aussi justifier une demande de libération, par exemple : l'arrestation faite un dimanche, l'ouverture par effraction de la porte extérieure de la maison d'habitation, le fait que le *bailiff* n'était pas porteur du *warrant* ou que le prisonnier a

1. *Moone v. Rose* (1869) L. R. 4 Q. B. 486; *Nally v. Aylett* (1874) 30 L. T. 783; *Greaves v. Keene* (1879) 40 L. T. 216; *Brooke v. Edwards* (1882) 21 Ch. D. 230.

2. *Re Evans, Evans v. Noton* (1893) 68 L. T. 324.

3. *Ashton v. Shurrock* (1880) 43 L. T. 530.

4. Voir Daniell, *Chancery Forms*, p. 446-447, 6^e édit.; Seton, *Judgments and Orders*, p. 462, 7^e édit.

5. Pour ce qui concerne les irrégularités entraînant l'annulation du *writ*, voir *suprà*, n^o 87.

été arrêté dans un comté autre que celui pour lequel le *writ* a été émis ou amené par des moyens frauduleux à venir dans un comté où il pouvait être arrêté.

La personne libérée en raison d'une irrégularité ayant entraîné l'illégalité de son arrestation peut de nouveau être arrêtée en vertu du même *writ* si l'irrégularité résidait dans l'exécution ou en vertu d'un nouveau *writ* si le *writ* lui-même était nul.

2^o Lorsque la partie emprisonnée a accompli l'acte requis par le jugement ou l'ordonnance, elle a le droit d'être libérée et bien que l'ordonnance de libération la condamne généralement au paiement des frais occasionnés par son *contempt*, elle ne peut (sauf si ce dernier est de nature criminelle) être maintenue en prison pour non-paiement de ces frais¹. Mais s'il s'agit de la désobéissance à une injonction, le tribunal n'accorde l'élargissement qu'après avoir reçu du prisonnier un engagement (*undertaking*) de ne pas renouveler l'acte prohibé².

3^o Enfin, aux termes du Court of Chancery Act, 1860³, l'*Official Solicitor* doit se rendre quatre fois par an à Brixton et à Holloway Prisons et, après avoir interrogé les prisonniers détenus pour *contempt*, faire un rapport au Lord Chancelier. D'autre part, les directeurs des autres prisons sont tenus d'informer également le Lord Chancelier chaque fois qu'une personne est emprisonnée pour *contempt*. Ces dispositions ont pour but de permettre de désigner d'office un *solicitor* aux prisonniers qui ont des ressources insuffisantes; elles avaient surtout

1. *Jackson v. Mawby* (1875) 1 Ch. D. 86; *Re Jarvis, Ward v. Jarvis* (1886) W. N. 118; *Ayres v. Ayres* (1901) 85 L. T. 648.

2. *Re Maria Annie Davies* (1888) 21 Q. B. D. 236.

3. Stat. 23-24 Vict., c. 149, s. 2, 3, 5. Voir aussi *Moutrie v. Mitchell* (1901) 1 K. B. 596, C. A.

leur utilité avant l'abolition de la contrainte par corps pour insolvabilité.

§ VII. **Frais de la procédure.** — 300. Les frais de la procédure d'*attachment* ne sont plus fixés par un tarif et aux termes de la r. 1 de l'Ord. 45, le tribunal a un pouvoir discrétionnaire pour les liquider.

La partie qui formule la demande d'émission du *writ* d'*attachment* ou d'obtention d'une ordonnance de *committal* doit en requérir l'allocation dans sa demande même, en y comprenant tant les frais préliminaires que ceux devant résulter de l'emprisonnement de la personne coupable de *contempt*¹.

Parfois, le tribunal, au lieu d'ordonner l'*attachment*, alloue tous les frais à titre d'indemnité à la partie requérante².

1. *Tyler v. Campbell* (1839) 7 Scott 116; *Abud v. Riches* (1876) 2 Ch. D. 528.

2. *Plating Company v. Farquharson* (1881) 7 Ch. D. 57; 44 L. T. 389.

CHAPITRE III

LE WRIT DE SEQUESTRATION

§ I. Définition. Historique. — 301. Le *writ* de *sequestration* est de toutes les voies d'exécution dirigées contre les biens celle dont le caractère est le plus sévère et l'étendue la plus large. Aussi ne peut-elle être employée que dans les cas où la partie contre laquelle l'exécution est poursuivie s'est rendue coupable de *contempt of court*¹. Cette procédure a été ainsi définie par Daniell : « La procédure de *sequestration* consiste en un *writ* adressé à certaines personnes nommées par la partie poursuivant l'exécution du jugement ou de l'ordonnance. Ce *writ* leur donne le droit d'entrer sur les biens fonds de la partie désobéissante et d'en recevoir et séquestrer les revenus et profits, et aussi de s'emparer de ses biens mobiliers et de les garder sous séquestre jusqu'à ce qu'elle ait accompli l'acte requis et purgé (*cleared*) son *contempt*² ».

Le *writ* de *sequestration* est d'origine relativement moderne, car il fut introduit auprès de la Cour d'équité

1. Cf. le dictum du J. Wills dans *Hulbert and Crowe v. Cathcart* (1894) 1 Q. B. 244. Cf. également *Beddington v. Zouch* (1663) Freem. (Ch.) 168; *Guavers v. Fountain* (1687) Freem. (Ch.) 99; *Pratt v. Innam* (1889) 43 Ch. D. 175, 179.

2. Daniell, *Chancery Practice*, p. 912, 6^e édit.

par Nicolas Bacon sous le règne d'Elizabeth¹. Cette méthode d'exécution rencontra une grande hostilité de la part des Cours de *common law* et ce n'est qu'après que Sir Mathew Hale eut cessé ses fonctions de Lord Chief Baron en 1671, que la Cour de l'Echiquier l'employa pour l'exécution de ses sentences (*decrees*) d'équité².

D'ailleurs, les *writs* de *sequestration* ne furent à l'origine utilisés que pour exécuter les *decrees* requérant la remise d'une chose déterminée et le rôle des *sequestrators* se bornait à prendre possession de cette chose elle-même³. Puis, peu à peu, ces *writs* s'étendirent à l'ensemble des biens et furent employés comme moyen de coercition pour forcer à l'obéissance une partie condamnée à une obligation de faire, lorsque l'emprisonnement n'avait pas suffi à vaincre sa résistance ou bien encore lorsqu'elle s'était soustraite par la fuite à l'emprise de la justice⁴.

De bonne heure, la Cour du Chancelier chercha à user du *writ* de *sequestration* pour faire exécuter un *decree* ordonnant le paiement d'une somme d'argent et dès l'année 1681, on relève une espèce dans laquelle un *term of years* qui avait été séquestré fut vendu pour payer le montant de la dette⁵. Mais, sur ce terrain, la

1. Blackstone, *Commentaires*, III, p. 444, édit. 1811. On peut relever sur un *record* de la 37^e année du règne d'Elizabeth (Toth. 176) l'octroi d'un *writ* de *sequestration* à cette époque. Certains auteurs, cependant, placent son origine au temps où Lord Nottingham fut chancelier (1673-1682). Cf. *Whitehead v. Harrison* (1731) 1 Barn. (K. B.) 431.

2. Les Cours de *common law* considéraient que la fonction des *sequestrators* était illégale et allaient jusqu'à prétendre que tuer un *sequestrator* ne constituait pas un meurtre. Cf. *Beddingfield v. Zouch*, *supra*; *Hide v. Pettit* (1667) 1 Ca. in Ch. 91.

3. *Hide v. Pettit*, *supra*.

4. *Ibid.*; *Coulston v. Gardiner*, *sub. nom. Colston v. Gardner* (1681) 2 Ca. in Ch. 43; 19 Viner, *Abridgment*, tit. Execution (E) 331, § 9.

5. *Ellard v. Warren* (1681) 3 Ch. R. 48.

Cour d'équité se heurta à la résistance des Cours de *common law* dans le domaine desquelles elle empiétait. Aussi, dès l'époque de Lord Holt, on trouve trace d'une demande adressée à la Cour du Banc du Roi en vue d'empêcher la Cour du Chancelier d'accorder l'emploi de cette voie d'exécution pour obtenir le paiement d'une somme d'argent¹.

Le *writ* de *sequestration* se révélait beaucoup plus efficace que le *writ* de *fieri facias*, car il permettait d'atteindre l'ensemble des biens du débiteur, même, semblait-il, les *choses in action*². D'autre part, il pouvait être émis, bien que le débiteur soit déjà emprisonné en vertu d'un *writ* d'*attachment*³. Au contraire, l'émission d'un *writ* de *fieri facias* ou de tout autre *writ* de *common law* était impossible lorsque le *sheriff* s'était saisi de la personne du débiteur en exécution d'un *writ* de *capias ad satisfaciendum*.

Jusqu'aux Judicature Acts de 1873-1875, le *writ* de *sequestration* n'était en effet qu'un procédé d'exécution accessoire au *writ* d'*attachment*, c'est-à-dire à l'exécution sur la personne. Ce qui le prouve, c'est qu'il ne pouvait pas être émis avant que la personne poursuivant l'exécution du *decree* ou de l'*order* ait obtenu un *writ* d'*attachment* et que le *sheriff* ait effectué un *return* indiquant qu'il s'est emparé de la partie condamnée ou qu'il n'a pu la trouver : « *non est inventus*⁴ ». Cette règle ne fut abolie que par la s. 8 du Debtors Act, 1869, laquelle stipule que, dans le cas d'un *decree* ou d'un *order* ordonnant le paiement d'une somme d'argent,

1. 19 Viner, *Abridgment*, tit. Sequestration (A) 326, § 4.

2. *Ibid.*, tit. Sequestration (E) 329, § 1.

3. *Crone v. O'Dell* (1821) 2 Moll. 344.

4. Braithwaite, *Record and Writ Practice*, p. 239, 287, 288.

un *writ* de *sequestration* pourra être émis par une Cour d'équité, comme si la partie condamnée avait été réellement arrêtée¹. Elle resta toutefois en vigueur jusqu'en 1875 lorsqu'il s'agissait de *decrees* ou d'*orders* requérant l'accomplissement d'un acte déterminé².

Notons en outre qu'en dehors de son rôle de voie d'exécution (*final process*), le *writ* de *sequestration* était utilisé également pour obliger un défendeur défaillant à comparaître, lorsque celui-ci jouissait du privilège de ne pouvoir être arrêté en matière civile (*arrest on mesne process*).

§ II. Cas dans lesquels peut être émis un « *writ* de *sequestration* ». — 302. Alors qu'il n'était employé autrefois que comme moyen ultime, quand tous les autres avaient échoué, le *writ* de *sequestration* peut maintenant, dans certains cas déterminés, être émis de prime abord, sans qu'une autre voie d'exécution ait été préalablement essayée³.

D'une manière générale, il n'est possible de l'utiliser que contre une personne se trouvant en *contempt* : le *writ* de *sequestration* est un remède d'équité sanctionnant la désobéissance à un jugement ou à une ordonnance se rapportant à l'un des cas qui auraient relevé autrefois des Cours d'équité et aux termes de la r. 6 de l'Ord. 43 des R. S. C., 1883, il conserve les mêmes

1. Voir General Order in Chancery, 7 janvier 1870, r. 3 et *Sykes v. Dyson* (1870) L. R. 9 Eq. 228; 21 L. T. 696.

2. Voir même Order, r. 6 et Ord. 47 des R. S. C., 1875 dont les dispositions ont été reproduites dans la r. 6 de l'Ord. 43 des R. S. C., 1883.

3. Mais il peut toujours être émis concurremment avec un autre *writ*, par exemple avec un *writ* d'*attachment* : *Perryman v. Dinham* (1641) 1 Rep. Ch. 152; *Crone v. O' Dell* (1821) 2 Moll. 344.

effets que le *writ* de *sequestration* émis par la Cour du Chancelier avant les Judicature Acts¹.

La r. 8 de l'Ord. 42 comprend le *writ* de *sequestration* au nombre des *writs* d'exécution. Bien qu'il ne soit pas exécuté par le *sheriff*, les règles de l'Ord. 42 qui concernent les *writs* d'exécution en général s'appliquent donc également au *writ* qui nous occupe.

Relativement aux personnes contre lesquelles il peut être émis, il a été jugé qu'il est possible de l'employer contre une femme mariée, bien que le jugement n'affecte que ses biens séparés². De même, un *writ* de *sequestration* peut atteindre les biens d'un aliéné ou d'un faible d'esprit (*unsound man*) pour non-exécution d'une ordonnance qui lui a été signifiée avant la date de l'enquête ayant reconnu son aliénation mentale ou sa faiblesse d'esprit³.

En ce qui concerne les jugements ou ordonnances dont la non-exécution peut donner lieu à l'émission d'un *writ* de *sequestration*, ils sont indiqués par les *rules* 4, 6 et 31 de l'Ord. 42 et par les *rules* 6 et 7 de l'Ord. 43 :

1^o *Jugements ou ordonnances ordonnant la délivrance ou la restitution de biens autres que des biens fonds ou une somme d'argent*⁴. En vertu de la r. 6 de l'Ord. 43, il est nécessaire qu'un délai soit fixé pour l'exécution du jugement ou de l'ordonnance. S'il n'y en a aucun qui

1. Cf. *Hulbert and Crowe v. Cathcart* (1894) 1 Q. B. 244, où le J. Wills s'exprime ainsi : « Il est contraire aux principes de rendre une ordonnance ayant le caractère d'une ordonnance rendue en matière de *contempt*, comme celle autorisant l'émission d'un *writ* de *sequestration*, lorsque la personne contre laquelle elle est dirigée n'est pas coupable de *contempt* ».

2. *Worrall v. Worrall* (1895) 11 T. L. R. 573.

3. *Robinson v. Galland* (1889) W. N. 108.

4. Ord. 42, r. 6.

soit indiqué, la personne poursuivant l'exécution est obligée de solliciter préalablement une ordonnance déterminant le délai dans lequel le bien dont il s'agit devra lui être remis. Ce n'est qu'à l'expiration de ce délai que la partie désobéissante pourra être considérée coupable de *contempt* et poursuivie par *writ* de *sequestration*¹.

2^o *Jugements ou ordonnances ordonnant le paiement d'une somme d'argent « into court » ou l'accomplissement d'un acte dans un délai déterminé.* — Aux termes de la r. 4 de l'Ord. 42 et de la r. 6 de l'Ord. 43, le paiement d'une somme d'argent *into court*, c'est-à-dire entre les mains de l'*Accountant-General* de la Cour peut être poursuivi au moyen d'un *writ* de *sequestration*.

En ce qui concerne le paiement d'une somme d'argent à une personne, les R. S. C. n'en font pas mention, mais par interprétation de la r. 6. de l'Ord. 43, on a déduit que le *writ* de *sequestration* peut toujours être employé pour exécuter un jugement contenant un ordre d'accomplir un acte dans un temps donné, que cet acte soit le versement d'une somme d'argent, la délivrance d'un bien fonds ou toute autre obligation de faire². Mais il est nécessaire que l'ordre soit personnel : c'est seulement lorsqu'il présente ce caractère que sa non-exécution constitue un *contempt* et permet de recourir au *writ* de *sequestration*. Aussi un jugement

1. Nous appellerons *contemnor* la partie contre laquelle l'exécution est poursuivie, ce terme étant plus exact et plus compréhensif que celui de *judgment debtor* lorsqu'il s'agit d'un *writ* de *sequestration*.

2. *Sprunt v. Pugh* (1878) 7 Ch. D. 567; *Re Lumley, Ex parte Cathcart* (1894) 2 Ch. 271, C. A. par le L. J. Lindley. Un *case* récent confirme cette interprétation : dans *Capron v. Capron* (1927) W. N. 178, il a été jugé en effet qu'une ordonnance relative au paiement d'une pension alimentaire par versements mensuels rentre dans la catégorie des ordonnances commandant l'accomplissement d'un acte dans un délai déterminé.

rédigé suivant la formule de la *common law* et stipulant que le demandeur doit recouvrer (*do recover*) du demandeur, ne peut-il jamais motiver l'émission d'un *writ* de *sequestration*¹.

3° *Ordonnances relatives au paiement de frais et dépens*². — L'émission du *writ* de *sequestration* est dans ce cas subordonnée à l'obtention d'une autorisation émanant du tribunal. Cette autorisation remplace le *writ* de *sub poena* qui était autrefois émis par la Cour d'équité pour ordonner le paiement des frais et dépens.

4° *Jugements ou ordonnances rendus contre une « corporation »*, lorsque celle-ci s'est rendue coupable de désobéissance volontaire (*wilfully disobeyed*). Ici également l'émission du *writ* de *sequestration* ne peut avoir lieu qu'après avoir obtenu l'autorisation du tribunal, mais bien qu'en cas de désobéissance volontaire, c'est-à-dire de *contempt*, la r. 31 de l'Ord. 42 permette aussi l'emploi d'un *writ* d'*attachment* contre les directeurs de la *corporation*, les tribunaux sont plutôt enclins à autoriser l'émission d'un *writ* de *sequestration* dirigé soit contre les biens de la *corporation* elle-même, soit contre les biens propres de ses directeurs³. C'est ainsi que ce mode d'exécution a été accordé même dans des cas où les biens de la *corporation* étaient tenus en *trust* au bénéfice des habitants d'une ville ou d'un district⁴.

De plus, lorsqu'il s'agit d'une *corporation*, le *writ* de *sequestration* sanctionne aussi bien la désobéissance à une injonction contenant une défense que la non

1. Cf. *Re Oddy, Major v. Harness* (1906) 1 Ch. 93, C. A.

2. Ord. 43, r. 7.

3. Ord. 42, r. 31.

4. *Spokes v. Banbury Board of Health* (1865) L. R. 1 Eq. 42; 13 L. T. 453; *Sutton v. Barnet Local Board* (1877) W. N. 167; *Att.-Gen. v. Walthamstow Local Board* (1878) W. N. 90.

exécution d'un ordre postif¹, mais dans l'un ou l'autre cas, la désobéissance doit être intentionnelle et non simplement accidentelle². Il semble toutefois que l'on ait tendance à élargir la signification du terme *wilful disobedience* (désobéissance intentionnelle). Dans le *case Stancomb v. Trowbridge Urban District Council*³, le Juge Warrington estime que cette expression exclut seulement une désobéissance purement accidentelle, qu'une ordonnance est *wilfully disobeyed* dans le sens de la r. 31 de l'Ord. 42 si la *corporation* n'y a pas obéi, bien qu'elle n'ait pas eu l'intention formelle de ne pas s'y conformer et que la désobéissance provienne simplement du manque de soin et de la négligence des préposés de la *corporation*⁴.

Le tribunal, d'ailleurs, lorsqu'il autorise l'émission d'un *writ* de *sequestration*, ordonne généralement qu'il devra rester au greffe (*Central Office* ou *district registry*) pendant un certain délai, afin de fournir à la *corporation* la possibilité d'obéir à l'ordonnance⁵.

5° Quant à la question de savoir si un *writ* de *sequestration* peut être émis pour désobéissance à une injonction commise par une personne autre qu'une *corporation*, les R.S.C. sont muettes à ce sujet et, d'autre part, le *writ* qui nous occupe n'était pas employé dans les cas de ce genre par la Cour du Chancelier. Il ne faut pas oublier

1. *Att.-Gen. v. The Great Northern Rail. Co.* (1854) 15 Jur. 387; *Selous v. Croydon Rural Sanitary Authority* (1885) 53 L. T. 209.

2. Dictum du J. Chitty dans *Att.-Gen. v. Walthamstow Urban District Council* (1895) 11 T. L. R. 533; *Fairclough v. Manchester Ship Canal* (1897) W. N. 7.

3. (1910) 2 Ch. 190.

4. Il s'agissait en l'espèce d'une injonction faisant défense à une *corporation* de continuer à polluer les eaux d'un ruisseau en laissant des égouts s'y déverser.

5. *Lee v. Aylesbury Urban District Council* (1902) 19 T. L. R. 106; *Meiers Ltd., v. Metropolitan Gas Meiers, Ltd.* (1907) 51 Sol. Jo. 499.

en effet qu'auprès de cette Cour le *writ* de *sequestration* n'était qu'un accessoire du *writ* d'*attachment*, lequel pouvait être émis d'office en cas de désobéissance à un ordre positif, tandis qu'une infraction à une injonction était sanctionnée par une ordonnance de *committal*¹.

Cependant, la tendance existe maintenant de recourir au *writ* de *sequestration* pour sanctionner la désobéissance à une ordonnance contenant un ordre adressé à une personne autre qu'une *corporation*. C'est ainsi qu'un *writ* de *sequestration* a été émis dans le *case R. v. Wigand*² où un père ne s'était pas conformé aux stipulations d'une ordonnance relative à la garde d'un enfant.

Le *writ* de *sequestration* est également souvent employé comme moyen d'exécution des *decrees* ou *orders* rendus dans les affaires de divorce ou se rapportant aux causes matrimoniales³. Mais il ne semble pas que, sauf contre une *corporation*, un *writ* de *sequestration* puisse sanctionner la désobéissance à une injonction.

§ III. Emission du « *writ* de *sequestration* ». — 303.

La première formalité à remplir est la signification du jugement ou de l'ordonnance à la personne même contre laquelle l'exécution est poursuivie, le *writ* ne pouvant être émis qu'à l'expiration du délai indiqué pour l'accomplissement de l'acte requis⁴. De plus, la copie doit porter la formule d'endossement prescrite par la r. 5 de l'Ord. 41⁵. Toutefois, ces formalités ne sont

1. Cf. Braithwaite, *Practice*, p. 228; *Harvey v. Harvey* (1884) 26 Ch. D. 644, p. 654.

2. (1913) 2 K. B. 419.

3. *Sansom v. Sansom* (1879) 4 P. D. 69; *Re Slade* (1881) 18 Ch. D. 653; *Hyde v. Hyde* (1888) 13 P. D. 166; *Craig v. Craig* (1896) P., p. 171.

4. Ord. 43, r. 6.

5. Voir *supra*, n° 293.

pas requises lorsque le *writ de sequestration* est émis pour le paiement de frais et dépens¹.

En ce qui concerne l'autorisation d'émission du *writ*, le texte de la r. 6 de l'Ord. 43 s'exprime ainsi : « Lorsqu'une personne à laquelle il est prescrit par jugement ou ordonnance de payer une somme d'argent *into court* (entre les mains de la Cour) ou de faire un acte dans un délai déterminé, refuse ou néglige, après signification du jugement ou de l'ordonnance, d'y obéir, la personne poursuivant l'exécution aura le droit, à l'expiration du délai imparti et sans avoir besoin d'obtenir une nouvelle ordonnance, d'émettre un *writ de sequestration* contre les biens de la personne désobéissante ». Il résulte de ce texte qu'un *writ de sequestration* peut être émis sans qu'il soit nécessaire d'obtenir préalablement l'autorisation du tribunal, sauf dans les cas où celle-ci est prévue spécialement, c'est-à-dire, comme nous venons de le voir, lorsqu'il s'agit d'un jugement ou d'une ordonnance rendu contre une *corporation* ou d'une ordonnance relative au paiement de frais et dépens². Il faut ajouter à ces exceptions les cas indiqués par la r. 23 de l'Ord. 42 pour lesquels une autorisation est toujours nécessaire, quel que soit le *writ* que l'on désire émettre³.

1. *Re Deakin, Ex parte Cathcart* (1900) 2 Q. B. 478, 481, 482, C. A.; *R. v. Wigand*, *supra*. Cf. aussi *Re Suarez, Suarez v. Suarez* (1918) 1 Ch. 176, C. A.; où le tribunal autorisa l'émission du *writ* sans que la signification personnelle du jugement ait été faite, la preuve ayant été apportée que le *contemnor* en avait eu connaissance et se déroba à la signification.

2. D'après un *case* récent : *Aberdonia Cars, Ltd., v. Brown, Hughes and Strachan, Ltd.* (1915) W. N. 254, il ne semble pas qu'il soit nécessaire de signifier personnellement une ordonnance rendue contre une *corporation*, contenant une défense et devant être obéie dans un délai déterminé, avant de pouvoir présenter une demande d'émission d'un *writ de sequestration* contre les biens de la *corporation*.

3. Voir *supra*, n° 52.

La demande en vue d'obtenir l'autorisation d'émission est faite par *summons* à un juge *at chambers*, ou bien encore par *motion* dans certaines circonstances spéciales¹.

Les autres formalités requises sont celles que nous avons déjà mentionnées, le *writ* de *sequestration* étant soumis aux mêmes règles que les autres *writs* d'exécution².

Quant à la formule à employer, elle est indiquée dans l'appendice H des R. S. C. sous le n° 13. Le *writ* est adressé, non au *sheriff*, mais à quatre personnes au moins appelées *sequestrators* qui sont désignées par la partie poursuivant l'exécution et ont pour mission de mettre sous séquestre les biens du *contemnor*³. Les *sequestrators* doivent jouir d'une bonne réputation et être capables de dresser le compte des fonds qui viendront entre leurs mains⁴.

Bien que la formule soit conçue en termes très généraux et englobe tous les biens (*real* et *personal property*), il est établi par la pratique qu'il n'est pas nécessaire de la modifier, même s'il s'agit d'atteindre seulement une espèce particulière de biens, tel que, par exemple, le revenu d'une femme mariée assujetti à une *restraint on anticipation*⁵.

1. Voir par exemple le *case Snow v. Bolton* (1881) 17 Ch. D. 433, où l'exécution par *writ* de *fieri facias* n'aurait donné aucun résultat et où le *judgment debtor* jouissait, comme officier, d'une solde qui était insaisissable par *garnishee order*.

2. Voir Ord. 42, r. 8, 11, 12 et 13 quant au *procipe* et à l'endossement.

3. Cf. *Rowley v. Ridley* (1784) 2 Dick. 622, 630. En fait, le commandement n'est souvent adressé qu'à deux ou trois des *sequestrators*.

4. Daniell, *Chancery Practice*, p. 731, 7^e édit. La formule du *writ*, en s'adressant aux *sequestrators*, s'exprime ainsi: « Confiant dans votre prudence et dans votre fidélité ».

5. *Hyde v. Hyde* (1888) 13 P. D. 166; 59 L. T. 529, expliquant *Miller v. Miller* (1870) L. R. 2 P. et D. 54; *Worrall v. Worrall* (1895) 11 T. L. R. 573.

Le *writ* de *sequestration* s'appliquant à la *real property* du *contemnor* aussi bien qu'à sa *personal property*, il est nécessaire de l'enregistrer, immédiatement après son émission, au *Land Registry* pour que le *lien* résultant du jugement puisse être opposable aux acquéreurs à titre onéreux du *contemnor*¹.

§ IV. Effets de l'émission du « *writ* ». — 304. Nous avons vu que depuis les dispositions du *Sale of Goods Act*, 1893, l'effet d'un *writ* de *fieri facias* ne commence qu'à l'instant précis de sa délivrance au *sheriff*. Ces stipulations ne s'appliquant pas au *writ* de *sequestration*, il en résulte que pour ce dernier, la règle générale qui existait à ce sujet subsiste toujours : l'effet de l'émission du *writ* prend donc naissance à la date même de cette émission, date indiquée dans le *writ* à la suite du *teste* du Lord Chancelier².

A partir de ce moment, les biens du *contemnor* sont *bound*, c'est-à-dire que les *sequestrators* ont le droit de les saisir et d'exercer un droit de suite à l'encontre des personnes entre les mains desquelles ils peuvent être passés depuis l'émission du *writ*, mais comme nous le verrons, ce droit de suite est soumis à des restrictions importantes et varie suivant la nature des biens.

§ V. Exécution du « *writ* » par les « *sequestrators* ». — 305. Aussitôt après avoir reçu le *writ*, les *sequestrators* doivent prendre possession des biens. Cette prise de

1. Voir *supra*, n° 184, l'effet de l'enregistrement d'un jugement et d'un *writ* d'exécution.

2. *Burdett v. Rockley* (1682) 1 Vern. 58. Cet effet se produit même à l'égard des biens immobiliers, sous réserve de la nécessité de l'enregistrement pour que le *writ* puisse être opposable aux tiers. Cf. *Dixon v. Rowe* (1876) W. N. 266.

possession s'effectue en se rendant sur les lieux où se trouvent les biens immobiliers (*real estate*) et les biens mobiliers (*personal estate*) du *contemnor* et en faisant connaître à ceux-ci qu'ils sont mis sous séquestre.

En cas de résistance, les *sequestrators* ne peuvent entrer de force sur les lieux, ni se saisir de la personne du *contemnor*, le *writ* de *sequestration* étant une procédure *in rem* et non une procédure *in personam*¹. Ils n'ont pas non plus le droit de faire appel au *posse comitalis*, mais ils doivent s'adresser au tribunal qui rend alors une injonction faisant défense au *contemnor*, sous peine d'emprisonnement, d'empêcher les *sequestrators* de remplir leur mission. Si le *contemnor* ne se soumet pas ou se soustrait par la fuite à la juridiction du tribunal (*abscond*), une ordonnance est rendue à l'effet d'autoriser l'émission d'un *writ* d'*assistance* en ce qui concerne les *chattels* et d'un *writ* de *possession* pour les biens fonds. Ces *writs* sont adressés au *sheriff* et lui permettent d'entrer avec effraction pour saisir les biens.

Lorsque les *sequestrators* ont pu pénétrer dans les lieux sans violence, ils ont le droit cependant, pour prendre possession des biens mobiliers ou même de *choses in action* telles que des valeurs mobilières, d'ouvrir de force les portes intérieures et les meubles ou coffres, lorsque les clés ne leur sont pas remises. Les objets et valeurs doivent être inventoriés, mais ne peuvent être déplacés sans autorisation spéciale.

1. *Harvey v. Harvey* (1682) 2 Ca. in Ch. 82; *Pelham (Lord) v. Newcastle (Duchess)* (1713) 3 Swans. 290, n.; *Lowten v. Colchester (Mayor of)* (1816) 2 Mer. 395.

§ VI. Séquestre des biens immobiliers. — 306. En vertu du *writ* de *sequestration*, les *sequestrators* peuvent prendre possession de tous les biens de nature immobilière, que ce soit des *freeholds* (tenures franches), des *copyholds* (tenures enregistrées grevées de services) ou des *leaseholds* (tenures à bail)¹. Le droit que le *contemnor* possède sur eux peut d'ailleurs être soit un *legal right* (droit sanctionné par la *common law*), soit un droit d'équité. Mais si le *contemnor* ne détient les biens que comme *trustee*, les *sequestrators* n'ont aucun droit sur eux².

En outre, suivant les instructions contenues dans le *writ*, le rôle des *sequestrators* est de recevoir et séquestrer les revenus et profits des biens fonds dont la jouissance est retirée au *contemnor*. La partie poursuivant l'exécution n'acquiert d'ailleurs aucun droit sur ces revenus et les *sequestrators* ne doivent s'en dessaisir que lorsque le tribunal a rendu une ordonnance réglant les droits des parties³.

Les obligations des *sequestrators* relativement aux biens immobiliers peuvent donc se résumer ainsi : prise de possession des biens, réception des revenus et profits.

A) *Prise de possession*. — 307. En ce qui concerne la prise de possession des biens, nous avons vu que l'effet du *writ* prend naissance à la date de son émission.

1. *Ellard v. Warren* (1681) 3 Rep. Ch. 48 (87); *Whitehead v. Harrison* (1731) 1 Barn. (K. B.) 431; *Wharam v. Broughton* (1748) 1 Ves. Sen. 180; *Dunkley v. Scribner* (1815) 2 Madd. 443, 444. Rappelons que depuis le Law of Property Act, 1925, les tenures par *copyhold* sont en voie de disparition. D'autre part, les fiefs substitués ou viagers et les tenures à volonté ou en expectative sont devenus des droits d'équité.

2. Selon l'équité, en effet, dans le cas d'un *trust*, les droits sur les biens faisant l'objet du *trust* appartiennent au *cestui que trust*.

3. Dictum du L. J. Romer dans *Re Pollard, Ex parte Pollard* (1903) 2 K. B. 41, C. A., à la p. 48.

Il en résulte que tout transfert effectué par le *contemnor* depuis cette date n'est pas opposable aux *sequestrators*, à moins qu'il s'agisse d'un acquéreur de bonne foi qui n'a pas eu connaissance de l'émission du *writ* (*purchaser for value without notice*)¹ ou à moins que le *contemnor* ait possédé les biens en vertu d'un *settlement*² contenant le droit de le révoquer et d'affecter les biens à de nouveaux bénéficiaires³.

Aussi, en raison de la protection accordée à l'acquéreur de bonne foi, est-il nécessaire, comme nous l'avons mentionné, d'enregistrer le *writ*, dès son émission, au *Land Registry*, un acquéreur dont le titre est postérieur à cet enregistrement étant présumé avoir connaissance de l'émission du *writ*⁴.

Quant aux transferts effectués avant l'émission du *writ*, ils sont opposables aux *sequestrators*, sauf dans les deux cas suivants :

1^o Si le transfert est entaché de fraude et a été fait dans le but d'empêcher le séquestre des biens, les *sequestrators* doivent en faire prononcer l'annulation par le tribunal, qu'il ait été fait à titre gratuit ou à titre onéreux. Cependant, l'annulation ne peut être prononcée lorsque le transfert a été effectué pour une *good consideration* (c'est-à-dire moyennant une contre-prestation raisonnable) à un acquéreur qui n'avait pas connaissance de l'intention frauduleuse de l'aliénateur⁵.

2^o Si le *writ* a été émis par l'acquéreur de biens fonds

1. *Coulston v. Gardiner* (1681) 3 Swans. 279 n., 283 n.; *Vicars v. Colclough* (1779) 5 Bro. Parl. Cas. 31.

2. Pour la définition du *settlement*, voir *suprà*, p. 51 n. 5.

3. *Wilham v. Bland* (1675) 3 Swans. 277 n.; *Anon.* 1 Ca. in. Ch. 241.

4. Land Charges Act, 1925 (15 Geo. 5, c. 22), s. 6 et 7.

5. Stat. (1571) 13 Eliz., c. 5, confirmé (*re-enacted*) par la s. 172 du Law of Property Act, 1925; *Blenkinsopp v. Blenkinsopp* (1850) 19 L. J. (Ch.) 425; *Ward v. Booth* (1872) L. R. 14 Eq. 195; 27 L. T. 364.

appartenant au *contemnor*, au cours d'une action intentée pour en obtenir la délivrance (*specific performance* du contrat) et enregistrée comme *lis pendens*, l'émission du *writ* a un effet rétroactif d'où il résulte que le droit des *sequestrators* remonte jusqu'à la date du commencement de l'action¹. Tout transfert effectué par le *contemnor* depuis cette époque sera donc présumé entaché de fraude et annulé.

B) *Réception des revenus et profits*. — 308. Afin de s'assurer la perception des revenus et profits, les *sequestrators*, dès leur entrée en fonctions, envoient à tous les tenanciers ou locataires du *contemnor*, ainsi qu'aux débiteurs de *rent charges*, un avis leur faisant connaître l'existence du séquestre et leur demandant de verser entre leurs mains les loyers ou rentes échus ou qui viendront à échéance². Mais cet avis ne donnant pas aux *sequestrators* le droit d'obliger les débiteurs au paiement des loyers ou des rentes, la pratique a imaginé d'appliquer ici une ingénieuse procédure destinée à sanctionner les droits de créance, celle de faire signer par le débiteur un *warrant of attorney*, c'est-à-dire un pouvoir conféré à un mandataire (*attorney*) pour comparaître en justice au nom du débiteur : grâce à ce *warrant*, établi à son nom, le créancier pouvait intenter une action et obtenir un jugement qui lui permettait de poursuivre le recouvrement de sa créance en cas de non-paiement. Il est donc nécessaire, pour que les *sequestrators* puissent actionner les tenanciers et saisir leurs biens en cas de non-paiement, qu'ils se fassent délivrer préalablement

1. *Bird v. Littlehales* (1743) 3 Swans. 299 n.

2. Voir la formule de cet avis dans Daniell, *Chancery Forms*, p. 449, 5^e édit.

un *attornment*¹ en vertu duquel les tenanciers du *contemnor* se reconnaissent tenanciers des *sequestrators* et actionnables par eux. Sicut *attornment* ne leur est pas fourni de plein gré, les *sequestrators* sont obligés de requérir par *summons* ou *motion* une ordonnance commandant aux tenanciers de faire l'*attornment*².

Au lieu de procéder par cette voie, les *sequestrators* pourraient s'adresser au tribunal pour obtenir une ordonnance enjoignant au tenancier en défaut de payer son loyer entre leurs mains, ordonnance qui peut être rendue à la suite d'une procédure sommaire lorsque les droits ne sont pas contestés³. Mais s'il s'élève un différend touchant le fond du droit, le tribunal autorise alors les *sequestrators* à intenter une action contre le tenancier au nom du *contemnor* et en même temps il rend une injonction défendant au tenancier de verser le loyer au *contemnor*⁴.

C) *Droits des tiers*. — 309. Les tiers qui peuvent prétendre à la possession des biens ou à la perception des revenus faisant l'objet d'un *writ* de *sequestration* ne doivent pas intenter une action séparée contre les *sequestrators*, car cette action serait susceptible d'être arrêtée⁵. La procédure à suivre est de s'adresser au

1. Voir la formule de l'avis à envoyer aux tenanciers pour leur demander l'*attornment*, ainsi que la formule d'*attornment*, dans Daniell, *Chancery Forms*, n° 1037-1038.

2. *Simmonds v. Kinnaird* (Lord) (1799) 4 Ves. 738a; *Goldsmith v. Goldsmith* (1846) 15 L. J. (Ch.) 264.

3. *Walson v. Metcalfe* (1839) 8 L. J. (Ch.) 331; *Miller v. Huddleston* (1882) 22 Ch. D. 233; 47 L. T. 570.

4. *Willcock v. Terrell* (1878) 3 Ex. D. 323; 39 L. T. 84, C. A.

5. Selon la vieille pratique de la Cour du chancelier, celle-ci protégeait ses officiers, les *sequestrators* par exemple, contre les actions *at law* qui pouvaient être intentées contre eux en émettant un *writ* de *prohibition*. Cf. *Walwyn v. Awberry* (1677) 1 Mod. Rep. 253; *Pelham* (Lord *v. Newcastle* (*Duchess*) (1713) 3 Swans. 290, n.

tribunal par *motion* ou *summons* accompagné d'un *affidavit* pour obtenir l'autorisation d'être interrogé *in chambers pro interesse suo*¹. Suivant les circonstances, le tribunal autorise le tiers revendiquant à intenter une action ou, après examen de la question, en décide sommairement².

Lorsque la revendication est reconnue fondée et que les biens ont été émis sous séquestre à tort par les *sequestrators*, ceux-ci sont condamnés au paiement des frais de l'instance³.

D) *Limites des pouvoirs des « sequestrators »*. — 310. La question se pose maintenant de savoir si, en dehors de la réception des revenus et profits, les *sequestrators* peuvent faire d'autres actes. Pour y répondre, il ne faut pas oublier que les biens sont détenus par eux en raison du *contempt* de la partie désobéissante et que le tribunal peut rendre une ordonnance levant le séquestre si le *contemnor* a purgé son *contempt*. Aussi les *sequestrators* ne peuvent-ils ni contracter, ni faire d'autres actes que recevoir les revenus, sans avoir obtenu préalablement l'autorisation du tribunal⁴. S'il s'agit de louer les immeubles, le *contemnor* doit en être avisé⁵. De plus, la personne qui les prend à bail doit être prête à en restituer la

1. Voir la formule de *motion* ou de *summons* dans Daniell, *Chancery Forms*, p. 452, 5^e édit. Le revendiquant demande à ce que soit examiné le droit qu'il prétend avoir sur le bien séquestré.

2. *Rowley v. Ridley* (1784) 3 Swans. 307 n., *Angel v. Smith* (1804) 9 Ves. 335; *Dixon v. Smith* (1818) 1 Swans. 457; *Jones v. Cloughton* (1822) Jac. 573; *Allon v. Harrison* (1869) W. N. 81.

3. Cf. *Wiebalck v. Told* (1913) 29 T. L. R. 741 où il a été décidé que les *sequestrators*, bien qu'agissant sous la direction du tribunal, ont certains pouvoirs discrétionnaires qui engagent leur responsabilité.

4. Le tribunal pourra autoriser par exemple la coupe de bois de haute futaie : *Dacres v. Chute* (1683) 2 Cas. in Ch. 104. Voir les formules d'ordonnances dans Seton, *Judgments and Orders*, p. 1580.

5. *Neale v. Beating* (1744) 3 Swans. 304, n.

possession à l'époque où le séquestre se terminera¹.

En ce qui concerne le droit de vendre les biens sous séquestre, il ne semble pas qu'il soit possible aux *sequestrators* de vendre les biens fonds, même avec l'autorisation du tribunal. D'après la doctrine de la Cour d'équité, ce droit leur est dénié en raison de ce qu'ils ne possèdent pas d'*estate*² sur ces biens fonds : l'acquéreur n'obtiendrait en effet qu'un titre précaire pour la garantie duquel il serait obligé de s'adresser au tribunal, afin d'obtenir une injonction faisant défense de troubler sa possession³. D'autre part, les dispositions du Judgments Act, 1864⁴ qui donnent la faculté de s'adresser à la Cour du Chancelier (maintenant à la *Chancery Division* de la Haute Cour) en vue d'obtenir une ordonnance autorisant la vente des biens saisis, ne peuvent s'appliquer au *writ* de *sequestration*. Cette faculté est en effet accordée au créancier auquel les biens fonds ont été réellement délivrés à la suite d'une exécution : or, nous avons vu que contrairement au *judgment creditor* qui a émis un *writ* d'*elegit* ou obtenu la nomination d'un *receiver*, la partie qui émet un *writ* de *sequestration* n'a pas un droit acquis (*vested right*) aux produits de l'exécution⁵.

1. *Dunkley v. Scribner* (1815) 2 Madd. 443.

2. Nous ne traduisons pas le mot *estate* auquel il est impossible de donner un équivalent dans notre langue, l'*estate* comprenant l'ensemble des droits d'un individu dans une chose ou une série de choses.

3. Cf. *Shaw v. Wright* (1795) 3 Ves. 22.

4. Stat. 27-28 Vict., c. 112 s. 4.

5. *Walker v. Bell* (1816) 2 Madd. 21; *Tatham v. Parker* (1853) 22 L. J. (Ch.) 903; *Johnson v. Burgess* (1873) L. R. 15 Eq. 398; 28 L. T. 188. L'autorisation de vendre a cependant été accordée dans un *case* où le *contemnor* avait quitté le pays : *Re Rush* (1870) 22 L. T. 116. D'autre part, s'il s'agit d'un *leasehold*, c'est-à-dire d'un *chattel real*, il semble que dans tous les cas la vente puisse être ordonnée : *Ellard v. Warren* (1681) 3 Ch. R. 48 (87).

§ VII. Séquestre des biens mobiliers. — 311. Les *sequestrators* doivent prendre sous leur garde tous les biens mobiliers (*chattels personnels*) du *contemnor*, à l'exception toutefois de ceux qui ne pourraient être saisis par le *sheriff* en vertu d'un *writ* de *fieri facias*, c'est-à-dire les vêtements que portent le *contemnor* et les membres de sa famille, les objets nécessaires à leur coucher, les outils et instruments servant à l'exercice de la profession, jusqu'à concurrence d'une valeur n'excédant pas 5 l.¹. L'équipement des militaires faisant partie des Royal Forces, ainsi que le matériel fixe ou roulant des Compagnies de Chemins de fer sont également protégés contre le séquestre.

La prise de possession des biens mobiliers par les *sequestrators* doit avoir lieu dans le plus bref délai possible, afin d'éviter que ces biens échappent au séquestre : en vertu des stipulations du Sale of Goods Act, 1893, qui n'a fait d'ailleurs que confirmer la doctrine existant en la matière, le droit des *sequestrators* ne serait pas en effet opposable à l'acquéreur de bonne foi (*purchaser for value without notice*) qui aurait acheté les biens après l'émission du *writ*. Leur droit ne serait pas non plus opposable au *sheriff* qui aurait saisi en vertu d'un *writ* de *fieri facias* avant qu'ils aient réellement pris possession des biens².

D'autre part, dans le *case Dixon v. Smith*³, il a été jugé que même la prise de possession par les *sequestrators* n'empêche pas un *landlord* (propriétaire) d'exercer son droit de saisie pour *rent* (loyer) sur les biens mobi-

1. Small Debts Act, 1845 (8-9 Vict., c. 127), s. 8.

2. *Payne v. Drewe* (1804) 4 East, 523.

3. (1818) 1 Swans. 457.

liers appartenant à son tenancier. Aussi est-il nécessaire, dans la généralité des cas, que les *sequestrators* enlèvent des lieux habités par le *contemnor* les biens mobiliers dont ils ont la garde¹. Ils peuvent d'ailleurs effectuer ce déplacement sans autorisation spéciale, mais s'ils rencontrent de la résistance, ils doivent en référer au tribunal qui leur accorde un *writ d'assistance*.

Quant aux tiers revendiquant la propriété de tout ou partie des biens séquestrés, ils n'ont pas le droit d'intenter une action séparée contre les *sequestrators*. Ainsi que nous l'avons vu à propos du séquestre des immeubles, leur recours s'exerce par voie d'intervention dans l'action au cours de laquelle le *writ de sequestration* a été émis et en demandant par *summons* ou par *motion* à être examinés *pro interesse suo*².

Contrairement à la doctrine établie pour les immeubles, on a reconnu aux *sequestrators* le droit de vendre les biens mobiliers du *contemnor*, après avoir obtenu l'autorisation du tribunal, lorsque le *contempt* résulte du non-paiement d'une somme d'argent *into court*³. Dans ce cas, les droits du *landlord* sont protégés : en compensation de ce qu'il ne peut plus exercer son droit de saisie, le tribunal ordonne que les loyers arriérés lui soient payés sur le produit de la vente des biens.

§ VIII. Séquestre des « choses in action ». — 312. Le séquestre des biens du *contemnor* s'étend non seulement

1. *Desbrough v. Crumbey* (1729) 1 Barn. (K. B.) 212.

2. *Pelham (Lord) v. Newcastle (Duchess)* (1713) 3 Swans. 289, n.; *Franklyn v. Colhoun* (1819) 3 Swans. 276, par le Chancelier Lord Eldon.

3. *Wharam v. Broughton* (1748) 1 Ves. Sen. 179; *Mitchell v. Draper* (1803) 9 Ves. 208; *Dickinson v. Smith* (1813) 4 Madd. 177; *Goldsmith v. Goldsmith* (1846) 15 L. J. (Ch.) 264. Mais lorsque le *writ de sequestration* était émis pour exécuter une ordonnance interlocutoire (*on mesne process*), la Cour d'équité n'autorisait pas la vente des biens : *Wilcocks v. Wilcocks* (1762) Amb. 421.

à sa *real* et à sa *personal property*, mais aussi aux *choses in action*, c'est-à-dire aux créances qui peuvent lui être dues et aux fonds d'Etat, actions et parts d'intérêt lui appartenant¹. C'est ainsi qu'il a été jugé que les *sequestrators* ont le droit de toucher le solde d'un compte en banque du *contemnor*² ou une rente à laquelle il a droit en vertu d'un testament³.

Cependant, si la *chose in action* est inaliénable, elle ne peut être atteinte par le séquestre : tel est le cas par exemple s'il s'agit des revenus d'une femme mariée soumis à une *restraint on anticipation*, bien que l'inaliénabilité ne portant ici que sur les revenus à échoir, les arrérages, une fois échus, sont susceptibles d'être séquestrés⁴. De même, la paye d'un officier ou le traitement d'un fonctionnaire sont protégés contre le séquestre⁵, comme le sont également les pensions de retraite qui ont été rendues inaliénables par la loi. S'il s'agit d'une rente devant s'éteindre au cas où le bénéficiaire la céderait ou la grèverait d'une *charge*, elle ne peut non plus être séquestrée, puisque le séquestre aurait pour effet de provoquer son extinction⁶.

Afin de s'assurer le séquestre des *choses in action* qui sont susceptibles d'être atteintes, les *sequestrators* doivent, dès leur entrée en fonctions, aviser par écrit chacun des débiteurs de l'émission du *writ* et leur demander de

1. *Hide v. Pettit* (1667) 1 Ca. in Ch. 91; *Franchlyn v. Colhoun* (1819) 3 Swans. 276; *Johnson v. Chippindall* (1828) 2 Sim. 55; *Wilson v. Metcalfe* (1839) 8 L. J. (Ch.) 331.

2. *Miller v. Huddleston* (1882) 22 Ch. D. 233; 47 L. T. 570.

3. *Re Slade, Slade v. Hulme* (1881) 18 Ch. D. 653; 45 L. T. 276.

4. *Claydon v. Finch* (1873) L. R. 15 Eq. 266; *Re Glanvil, Ellis v. Johnson* (1886) 31 Ch. D. 532 (remarques des J. L. Cotton et Fry); *Hood-Barrs v. Heriot* (1896) A. C. 174.

5. *Stone v. Lidderdale* (1795) 2 Anstr. 533; *Birch v. Birch* (1883) 8 P. D. 163; *Lucas v. Harris* (1886) 18 Q. B. D. 127, C. A. En ce qui concerne l'insaisissabilité de certains traitements, voir *supra*, n° 227.

6. *Dixon v. Rowe* (1876) W. N. 266.

payer entre leurs mains les sommes qu'ils doivent ou devront au *contemnor*¹. Toutefois, cet avis, non plus que le *writ* lui-même, ne crée au profit des *sequestrators* aucun droit sur la *chose in action* : le débiteur peut valablement payer le *contemnor* ou obtenir de sa part une remise de dette². Aussi est-il nécessaire que les *sequestrators* obtiennent dans le plus bref délai une ordonnance enjoignant aux débiteurs de faire le versement des sommes dues entre leurs mains³.

Si la *chose in action* est payable par les Lords de la Trésorerie⁴, le tribunal, au lieu de faire cette ordonnance, rend une injonction défendant au *contemnor* d'en recevoir le montant qui devra être versé aux *sēquestrators*⁵.

Les sommes ou titres (*stock*) qui peuvent avoir été déposés par le *contemnor* entre les mains du tribunal (*in court*), comme caution au cours d'une action, sont également soumis au séquestre. Après autorisation du tribunal, les *sequestrators* peuvent toucher les fonds et procéder à la vente des titres⁶.

§ IX. Effets de la faillite. — 313. En ce qui concerne les effets de la faillite du *contemnor* sur les biens séquestrés, le *writ* de *sequestration* étant une procédure légale (*legal process*) suivant la définition donnée par les *Bankruptcy Acts*, les dispositions prévues par ces *acts* en cas d'exécution par un *judgment creditor* s'appliquent éga-

1. Voir la formule d'avis dans Daniell, *Chancery Forms*, p. 409, 4^e édit.
2. *Johnson v. Chippindall* (1827) 2 Sim. 55; *Wilson v. Metcalfe* (1839) 8 L. J. (Ch.) 331.
3. *Miller v. Huddleston* (1882) 22 Ch. D. 233; 47 L. T. 570.
4. Tel est le cas par exemple s'il s'agit d'arrérages de fonds d'Etat.
5. *Wilcock v. Terrell* (1878) 3 Ex. D. 323; 39 L. T. 84, C. A.
6. *Cowper v. Taylor* (1848) 16 Sim. 314; *Claydon v. Finch* (1873) L. R. 15 Eq. 266; *Conn v. Garland* (1873) L. R. 9 Ch. 101; *Re Slade, Slae v. Hulme* (1881) 18 Ch. D. 653.

lement au *writ* qui nous occupe. Il s'en suit que si la vente des biens n'a pas eu lieu avant qu'un *receiving order* ait été émis contre le *contemnor*, les *sequestrators* sont obligés de remettre les biens séquestrés au *trustee* de la faillite. D'autre part, le dépôt des fonds recueillis par les *sequestrators* entre les mains du tribunal ne termine pas l'exécution dans le sens exigé par les Bankruptcy Acts et ne protège pas les droits du *judgment creditor* à l'encontre de ceux du *trustee* de la faillite¹.

D'ailleurs, lorsque le tribunal a connaissance d'une demande de *receiving order* formulée contre le *contemnor*, il n'autorise pas la vente des biens ou ordonne l'arrêt de la procédure si l'ordre de vente a été déjà donné².

§ X. Fin du séquestre. — 314. En règle générale, le séquestre ne prend fin qu'après que le *contemnor* a accompli l'acte requis et purgé son *contempt*. La mort même de ce dernier ne le termine pas et il peut se continuer contre ses héritiers et exécuteurs testamentaires (*personal representatives*)³.

Cependant, si un *receiver* est nommé pour procéder par voie d'*equitable execution* avant que le *contempt* soit purgé, les pouvoirs des *sequestrators* passent au *receiver*⁴.

La levée du séquestre se fait par ordonnance du tribunal rendue sur une demande faite par *motion* au nom des *sequestrators*. Cette ordonnance a pour effet de per-

1. Bankruptcy Act, 1914 (4-5 Geo. 5, c. 59), s. 40. Voir aussi *Re Hastings, Ex parte Brown* (1892) 61 L. J. (K. B.) 654, par le J. Williams, p. 659; *Re Pollard, Ex parte Pollard* (1903) 2 K. B. 41.

2. *Re Browne, Ex parte Hugues* (1871) L. R. 12 Eq. 137; Bankruptcy Act, 1914, s. 9 (1) remplaçant la s. 10 (2) du Bankruptcy Act, 1883.

3. *Praitt v. Inman* (1889) 43 Ch. D. 175.

4. *Shaw v. Wright* (1795) 3 Ves. 22.

mettre au *contemnor* de reprendre possession de ses biens et d'en toucher les revenus, après paiement de tous les frais, dépens et rémunérations¹, paiement qui s'effectue soit sur les fonds se trouvant entre les mains des *sequestrators*, s'il en existe, soit par des fonds versés par le *contemnor*.

Suivant l'ancienne pratique de la Cour du Chancelier, l'ordonnance de levée du séquestre ne pouvait pas être rendue avant qu'un *return* du *writ* ait été déposé au greffe (*filed*) par les *sequestrators*². Actuellement, ce *return* n'est plus nécessaire³.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la personne à la requête de laquelle le *writ* de *sequestration* a été émis n'a aucun droit sur les sommes détenues par les *sequestrators*, ni sur le produit des ventes qui ont pu être effectuées par eux. Le tribunal a un pouvoir discrétionnaire pour déterminer l'emploi des fonds : s'il existe des loyers dus au propriétaire du *contemnor* ou un *mortgage* grevant les immeubles, il peut les attribuer à l'extinction de ces dettes⁴. Au cas où les *sequestrators* auraient, en cours d'exercice de leurs fonctions, commis un acte pouvant donner lieu à une indemnité, le tribunal peut aussi ordonner que celle-ci soit payée sur le produit du séquestre⁵.

Cependant, lorsque le *writ* a été émis en vue d'exécuter un jugement ordonnant le paiement d'une somme

1. Voir la formule de l'ordonnance dans Seton, *Judgments and Orders*, p. 1586.

2. *Anon.* (1718) Bunb. 31.

3. *Goldsmith v. Goldsmith* (1846) 15 L. J. (Ch.) 264.

4. De nombreux *cases* peuvent être cités à l'appui, entre autres : *Wharam v. Broughton* (1748) 1 Ves. Sen. 179, 183 (dictum du Chancelier Lord Hardwicke); *Dixon v. Smith* (1818) 1 Swans. 457; *Tatham v. « Parker* (1853) 22 L. J. (Ch.) 903.

5. ——— *v. Bennett* (1788) 1 Ves. 88.

d'argent, les fonds séquestrés ou le produit des ventes sont, sous déduction des frais, affectés en première ligne au paiement de la créance du *judgment creditor*.

§ XI. **Frais de la procédure.** — 315. Les frais comprennent : 1^o les frais (*costs*) occasionnés par l'émission et l'exécution du *writ*; 2^o la rémunération des *sequestrators* (*allowance*).

Les frais sont taxés comme *party and party costs*, c'est-à-dire qu'ils ne comprennent que ceux absolument nécessaires à la marche de la procédure¹. Quant à la rémunération des *sequestrators*, elle varie suivant les circonstances et la difficulté de leur mission².

Lorsque le montant des frais et de la rémunération est établi, le tribunal rend une ordonnance autorisant de prélever ce montant sur les fonds qui se trouvent entre les mains des *sequestrators*. Si, étant donné la nature des biens ayant fait l'objet du séquestre, aucune somme d'argent n'a été recueillie, le tribunal ordonne la vente de biens mobiliers en quantité suffisante pour pourvoir au paiement de tous les frais³.

1. *Re Shapland* (1874) W. N. 202.

2. *Wood v. Freeman* (1768) 2 Atk. 541; *Prentice v. Prentice*. 1 Dick, 388. Autrefois, la rémunération était ordinairement de 6 sh. 8 d. par jour.

3. Voir dans Seton, *Judgments and Orders*, p. 1579-1580, les formules d'ordonnances relatives à la taxation et au paiement des frais, au déplacement et à la vente de biens mobiliers.

APPENDICE

EXECUTION DES JUGEMENTS RENDUS PAR LES TRIBUNAUX INFÉRIEURS

316. Ainsi que nous l'avons mentionné dans notre introduction, il existe en Angleterre, à côté des tribunaux supérieurs, des tribunaux inférieurs qui peuvent être classés sous deux rubriques différentes, la première comprenant les *County Courts* ou Cours de Comté, de création récente, la seconde, toutes les autres juridictions, extrêmement nombreuses, dont la compétence est limitée à certaines matières spéciales ou à un territoire déterminé. Mais si le nombre de ces juridictions est très élevé, puisque celui des *Borough Courts* seules se monte à 172¹, leur importance est loin d'être égale. En raison de la prépondérance de la Haute Cour et du succès obtenu par les nouvelles Cours de Comté, la plupart des anciennes Cours locales sont depuis longtemps tombées en léthargie. Quelques-unes d'entre elles seulement sont animées d'une vie active et continuent à remplir un rôle assez important dans le domaine où elles sont spécialisées. Ce sont :

1^o la *Mayor's and City of London Court* ou Cour du

1. Cf. Halsbury, *The Laws of England*, Vol. 9, V^o Courts.

Lord-Maire et de la Cité de Londres, de beaucoup la plus importante.

2^o la *Liverpool Court of Passage* ou Cour de Passage de Liverpool.

3^o la *Salford Hundred Court of Record* ou Cour de Hundred de Salford.

4^o la *Bristol Tolzey Court* ou Cour de Tolzey et Pie-Poudre de Bristol.

SECTION I. — EXECUTION DES JUGEMENTS RENDUS PAR LES COURS DE COMTE

§ I. Généralités sur l'organisation des Cours de Comté.

— 317. Les Cours de Comté qui existent actuellement ont été créées et organisées par le County Courts Act, 1846¹, pour juger les affaires dans lesquelles les intérêts en jeu sont de peu de valeur. Malgré l'organisation des tournées d'assises, l'accès de la justice était pour ainsi dire fermé aux plaideurs de ressources modestes, en raison des frais élevés qu'entraînaient les procès soutenus devant les Cours de *common law* ou d'équité. A partir du règne de Jacques I^{er}, des efforts furent faits pour remédier à cet état de choses. On créa dans certaines villes des *courts of request* destinées à remplacer les anciennes Cours de Comté tombées en décadence. Leur nombre fut augmenté sous les règnes de Georges II et de Georges III, notamment dans le Middlesex. Ce sont ces cours qui ont servi de base aux *County Courts* ou Cours de Comté établies par le *statute law*.

1. Stat. 9-10 Vict., c. 95.

Depuis l'*act* de 1846 qui les a constituées, divers *acts* ont élargi leur compétence *ratione materiae* et modifié la procédure en usage. Ces *acts* ont été consolidés par le County Courts Act, 1888¹ qui lui-même a été amendé par d'autres *acts* postérieurs dont les plus importants sont les County Courts Acts de 1903², de 1919³ et de 1924⁴. Quant aux règles relatives à la procédure, elles sont contenues dans les *County Courts Rules* qui ont été édictées à la suite du County Courts Act, 1888, de la même manière que l'ont été les *Rules of the Supreme Court* en application des dispositions des Judicature Acts. Ces *County Courts Rules* ont été modifiées à diverses reprises, notamment en 1914 et en 1928⁵.

Les Cours de Comté sont actuellement au nombre de plus de 450 pour l'Angleterre et le Pays de Galles. Elles sont groupées en 55 circuits à chacun desquels est affecté un juge qui doit tenir une session dans chaque cour au moins une fois par mois, sauf en septembre. En outre, à la tête de chaque cour se trouve un *registrar* choisi par le Lord Chancelier parmi les *solicitors* ayant exercé leur profession pendant sept ans au moins et dont le rôle est comparable à celui du *district registrar*. En dehors de la direction des services du greffe, le *registrar* doit assumer des fonctions judiciaires assez étendues, tant en matière contentieuse qu'en matière gracieuse. Ses attributions se sont d'ailleurs multipliées en même temps que celles des Cours de Comté auxquelles

1. Stat. 51-52 Vict., c. 43.

2. Stat. 3 Edw. 7, c. 42.

3. Stat. 9-10 Geo. 5, c. 73.

4. Stat. 14-15 Geo. 5, c. 17.

5. Elles sont publiées chaque année dans *The Yearly County Courts Practice*.

de nombreux *acts* ont donné compétence de juridiction dans les domaines les plus variés¹.

A côté du *registrar* est placé un *high bailiff* nommé par le juge et dont les fonctions consistent à signifier les assignations ou autres actes de procédure, ainsi qu'à exécuter tous les *warrants* d'exécution émis par la Cour de Comté. Il est assisté par des *bailiffs* ^(sub-bailiffs) dont le nombre est déterminé par le juge² et qui sont les véritables agents d'exécution.

Le *high bailiff* joue le même rôle auprès de la Cour de Comté que le *sheriff* auprès de la Haute Cour. En cas de vacance, ses fonctions sont remplies par le *registrar* jusqu'à la nomination d'un nouveau titulaire³, mais les *bailiffs* nommés par un *high bailiff* décédé, déplacé, suspendu ou révoqué, restent en service jusqu'à ce que le juge ou le successeur du *high bailiff* les congédie⁴.

§ II. Exécution des jugements. — 318. L'exécution des jugements ou ordonnances rendus par une Cour de Comté peut être poursuivie par des procédures semblables à celles employées pour les jugements ou ordonnan-

1. D'une manière générale, les Cours de Comté sont compétentes pour juger les affaires relevant autrefois des Cours de *common-law* lorsque la valeur du litige ne dépasse pas 100 l. Cette valeur est portée à 500 l. en matière d'équité et en matière immobilière lorsque la procédure de la Cour de Comté semble plus indiquée, dans le cas envisagé, que celle de la Haute Cour. Certaines Cours de Comté sont compétentes pour juger les causes maritimes (*Admiralty*) jusqu'à 300 l. ou les affaires du ressort de la *Probate Division* (testaments) jusqu'à 300 l. en matière réelle (*real property*) et jusqu'à 200 l. en matière personnelle (*personal property*). D'autre part, dans toutes les villes importantes, la Cour de Comté est aussi *Court of Bankruptcy* (Cour de faillite). En outre, aux termes de la s. 1 du County Courts Act, 1919, une affaire portée devant la Haute Cour peut, en tout état de cause, être transférée, sur ordonnance du *master*, devant une Cour de Comté, lorsqu'elle est relative à des intérêts ne dépassant pas la valeur de 100 l. ou à la reprise de possession, à l'expiration d'un bail, de biens donnés en location.

2. County Courts Act, 1888, s. 33.

3. County Courts Act, 1924, Sched. III et s. 1 (5) et (6).

4. County Courts Act, 1888, s. 34.

ces de la Cour Suprême, mais leur nombre est plus restreint. Il n'est pas possible en effet d'exécuter un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent en pratiquant une saisie des biens fonds du débiteur au moyen d'une procédure correspondant au *writ d'elegit*. Les Cours de Comté ne sont pas non plus compétentes pour émettre des *writs* ou des *warrants* de *sequestration*, ni pour rendre des *charging orders*, sauf contre la part d'intérêt d'un associé dans une *partnership*¹.

Le procédé général d'exécution d'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent consiste dans l'émission d'un *warrant* dont la formule est semblable à celle du *writ* de *fieri facias*, mais au lieu d'être un commandement du roi adressé au *sheriff*, le *warrant* est émis par le *registrar* à la requête de la partie poursuivant l'exécution, et adressé au *high bailiff*; il est scellé du sceau de la Cour de Comté et non de celui du Chancelier.

A côté de cette voie générale d'exécution, les County Courts Acts ont autorisé l'emploi de quelques-unes des autres procédures en usage auprès de la Cour Suprême :

1^o Un juge de Cour de Comté a le droit de nommer un *receiver* chargé d'exécuter un jugement contre les *equitable interests* d'un *judgment debtor*. Les conditions requises pour obtenir cette nomination sont les mêmes que lorsqu'il s'agit d'une demande adressée à un juge de la Haute Cour².

1. Partnership Act, 1890 (53-54 Vict., c. 39) s. 23 (2).

2. C. C. R., Ord. 13, r. 13. Cf. R. S. C., Ord. 50, r. 15A. Le *receiver* peut procéder à l'exécution du jugement contre les *equitable interests in land* (droits d'équité immobiliers), bien que la saisie des biens fonds par une procédure analogue au *writ d'elegit* ne soit pas possible pour exécuter un jugement de Cour de Comté. Cf. Judicature Act. 1873, s. 89 remplacé par le Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925, s. 202 et *R. v. Selfe* (1908) 2 K. B. 121.

2° Dans certains cas, un jugement d'une Cour de Comté peut, de même qu'un jugement de la Haute Cour, être exécuté *in specie*, au moyen d'un *warrant de possession*, s'il s'agit d'un bien fonds, ou d'un *warrant de delivery* s'il s'agit d'un bien autre qu'une somme d'argent ou un bien fonds.

3° Un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent peut aussi être exécuté par *attachment* (saisie-arrêt) d'une créance due par un tiers au *judgment debtor*.

4° Enfin, la désobéissance à une ordonnance qui serait sanctionnée par l'emprisonnement de la partie contre laquelle elle est rendue si elle émanait d'un juge de la Haute Cour, peut également être punie par *attachment* ou *committal* lorsque cette ordonnance est prononcée par un juge d'une Cour de Comté.

5° D'autre part, malgré l'absence d'un procédé permettant de saisir les biens immobiliers pour assurer l'exécution d'un jugement rendu par une Cour de Comté, les droits du *judgment creditor* n'en sont pas moins protégés, grâce aux dispositions de la s. 151 du County Courts Act, 1888. Cette section s'exprime ainsi : « Lorsqu'un juge ou un *master* de la Haute Cour a la preuve qu'un *judgment debtor* contre lequel a été rendu dans une Cour de Comté un jugement pour une valeur supérieure à 20 l., frais non compris, n'a pas de biens susceptibles d'être pris en exécution, il peut, s'il le juge convenable, et aux conditions qu'il indiquera en ce qui concerne les frais, ordonner l'émission d'un *writ de certiorari* pour transférer le jugement à la Haute Cour. Ainsi transféré, le jugement a les mêmes effets et peut être

exécuté de la même manière que s'il avait été rendu par la Haute Cour¹ ».

§ III. Règles particulières aux divers modes d'exécution. — 319. Les règles afférentes aux divers modes d'exécution des jugements rendus par les Cours de Comté sont calquées sur celles en usage pour l'exécution des jugements de la Haute Cour. Nous ne ferons donc qu'indiquer brièvement la marche de la procédure pour chacune des voies d'exécution qui peuvent être utilisées auprès des Cours de Comté en signalant, le cas échéant, les particularités intéressantes.

1° *Exécution contre les biens personnels (goods and chattels)*. — 320. Les règles relatives à l'exécution contre la *personal property* sont contenues principalement dans l'Ord. 25 des C. C. R. qui correspond à l'Ord. 42 des R. S. C.

Aux termes de la r. 1 de l'Ord. 25 des C. C. R. rendue en conformité de la s. 146 du County Courts Act, 1888, lorsqu'un jugement prononce une condamnation au paiement d'une somme d'argent, le montant peut en être recouvré, à défaut de paiement dans les conditions prescrites, par exécution sur les *goods and chattels* (biens personnels) de la personne contre laquelle le jugement a été rendu. La r. 2 du même Ord. 25 stipule qu'une ordonnance (*order*) peut être exécutée de la même manière qu'un jugement rendu dans le même but (*to the same effect*).

A) *Conditions d'émission du « warrant » d'exécution*. — 321. La partie poursuivant l'exécution s'adresse au

1. Cf. *supra*, n° 58.

registrar de la Cour de Comté qui a rendu le jugement afin d'obtenir un *warrant* d'exécution. La demande peut être introduite après l'expiration du délai de quatorze jours à compter de la date du jugement. Aux termes de la r. 11 de l'Ord. 23 des C. C. R. rendue en conformité de la s. 105 du County Courts Act, 1888, la somme due en vertu d'un jugement est en effet payable dans les quatorze jours de la date de ce jugement, à moins que la Cour n'en ait ordonné autrement et à moins que le demandeur ou son représentant consente à ce que cette somme soit payée par acomptes; dans ce dernier cas, le jugement doit indiquer le montant et les dates des versements partiels. Quand le jugement ne mentionne pas les dates des paiements, ceux-ci doivent être échelonnés par périodes de vingt-huit jours (*lunar months*) à compter de la date du jugement ou de l'ordonnance prescrivant la libération du débiteur par acomptes.

La r. 12 de l'Ord. 23 stipule que s'il s'agit d'une somme supérieure à 20 l., le jugement peut ordonner que le paiement soit effectué tout de suite ou dans le délai de quatorze jours francs; il peut également indiquer que les frais seront payés immédiatement ou dans les quatorze jours suivant leur taxation.

Pour les créances les plus importantes, le délai de l'exécution tend donc à être le même que pour les jugements de la Haute Cour. Nous avons vu en effet que d'après la r. 17 de l'Ord. 42 des R. S. C., l'exécution d'un jugement condamnant au paiement d'une somme d'argent peut avoir lieu immédiatement, à moins qu'une date ait été fixée pour le paiement. Pour les petites créances inférieures à 20 l., les règles en usage auprès des Cours de Comté sont au contraire plus favorables

aux débiteurs. Non seulement le jugement peut ordonner d'emblée le paiement de la dette par versements partiels, mais aux termes de la r. 15 (1) de l'Ord. 23 des C. C. R., le débiteur a le droit, en justifiant de l'insuffisance de ses ressources, d'obtenir ultérieurement une ordonnance prescrivant sa libération par acomptes ou même réduisant le montant des versements partiels lorsque le jugement ordonnait déjà des paiements échelonnés. Mais d'un autre côté, le créancier nanti d'un jugement pour lequel il n'a pas reçu satisfaction, peut également adresser à la Cour de Comté une demande *ex parte* à l'effet d'obtenir une ordonnance stipulant le paiement par acomptes de la somme due ou réduisant le montant des acomptes indiqués par le jugement¹. L'avantage de ces dispositions est double : d'une part, elles permettent à un débiteur honnête, mais de ressources modestes, de se libérer progressivement d'une dette qu'il lui serait impossible de payer en une seule fois; d'autre part, le créancier qui se trouve en présence d'un débiteur malhonnête a la possibilité, en lui donnant des facilités de paiement en rapport avec ses moyens, d'établir la preuve de sa mauvaise volonté et d'obtenir par la suite une ordonnance de *committal* contre lui, en vertu des dispositions de la s. 5 du Debtors Act, 1869.

En se conformant aux conditions de délai que nous venons d'indiquer, le *judgment creditor* peut demander un *warrant* d'exécution sans avoir à obtenir préalablement l'autorisation du tribunal, sauf dans les cas suivants :

1^o Lorsque le jugement ou l'ordonnance a été prononcé

1. C. C. R., Ord. 23, r. 14.

depuis plus de deux ans et qu'aucun paiement n'a été effectué¹;

2° Lorsqu'un changement s'est produit dans les parties depuis la date du jugement, par suite de décès, cession ou pour toute autre cause²;

3° Lorsqu'un mari désire faire exécuter un jugement rendu en faveur de sa femme ou qu'un *judgment creditor* poursuit contre le mari l'exécution d'un jugement rendu contre une femme mariée³;

4° Lorsque le *judgment creditor*, nanti d'un jugement rendu contre une société anonyme (*joint-stock company*), désire en poursuivre l'exécution contre les actionnaires ou contre une personne représentant la société⁴;

5° Lorsqu'un jugement a été rendu contre une *partnership* et que le *judgment creditor* essaye de poursuivre l'exécution contre un associé qui n'a pas été assigné en son nom personnel, a fait défaut ou n'a pas été désigné comme associé dans le jugement⁵;

6° Lorsqu'un jugement a été prononcé contre un tiers qui n'a pas comparu⁶.

Les *rules* qui prescrivent la nécessité de l'autorisation du tribunal dans ces divers cas reproduisent presque exactement les dispositions correspondantes des R. S. C. relatives à cette question⁷. Lorsque cette autorisation est donnée *ex parte*, c'est-à-dire sans que le débiteur ait été assigné pour comparaître, l'ordonnance doit lui être signifiée par la poste ou de toute autre manière et l'exé-

1. C. C. R., Ord. 25, r. 10.

2. *Ibid.*, Ord. 25, r. 14.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. C. C. R., Ord. 25, r. 11.

6. *Ibid.*, Ord. 11, r. 3 (*b*).

7. Voir *suprà*, nos 52-53.

cution ne peut être poursuivie avant l'expiration d'un délai de six jours francs à compter de la signification.¹

A l'appui de sa demande de *warrant*, le *judgment creditor* doit, dans les cas ci-dessus mentionnés, remettre une copie de l'ordonnance d'autorisation. En outre, le *registrar* requiert généralement l'original ou un duplicata de la demande introductive (*plaint note* ou *summons*) de l'instance ayant abouti au jugement dont l'exécution est poursuivie, ainsi qu'un *praecipe* contenant le numéro de cette demande, l'adresse de la personne contre laquelle le *warrant* sera émis et tous autres renseignements la concernant et pouvant être utiles pour l'exécution². La date et l'heure exacte de la demande d'émission sont inscrites par le *registrar* sur un registre tenu à cet effet (*execution book*) et également sur le *warrant*. Comme nous le verrons, cette inscription marque le point de départ des effets de l'exécution. D'autre part, lorsque plusieurs *warrants* sont remis au *high bailiff* en même temps, celui-ci doit les exécuter suivant leur ordre d'inscription sur le registre³.

Le *registrar* doit inscrire sur le *warrant* la somme pour laquelle la saisie sera opérée. Aux termes de la s. 155 du *County Courts Act*, 1888, cette somme comprend, outre la dette principale, les frais (*costs*) mis à la charge du débiteur et les frais de l'exécution (*fees*), mais il y a lieu de signaler que, contrairement aux jugements de la Haute Cour, les jugements rendus par les Cours de Comté ne portent pas intérêt⁴.

1. C. C. R., Ord. 25, r. 15.

2. Les instructions relatives à l'émission d'un *warrant* peuvent maintenant être envoyées par la poste au *registrar* et celui-ci est tenu, s'il en est requis, de faire connaître au *judgment creditor* ou à son *solicitor* si le *warrant* peut ou non être émis (C. C. R., Ord. 25, r. 10B modifiée en 1914).

3. *County Courts Act*, 1888, s. 146.

4. *R. v. Essex County Court Judge* (1886) 18 Q. B. D. 704, C. A.; 57 L. T. 643.

Lorsque l'exécution est poursuivie pour recouvrer une partie seulement de la créance née du jugement ou reconnue par lui, c'est-à-dire un solde restant dû ou un acompte s'il s'agit d'un paiement par versements échelonnés, le *warrant* doit indiquer à la fois le montant total de la créance et celui de la somme pour laquelle l'exécution est poursuivie.

Une fois émis, le *warrant* ne reste valable que pendant les douze mois suivant son émission¹, mais le *judgment creditor* peut obtenir son renouvellement dans les mêmes conditions que lorsqu'il s'agit d'un *writ* d'exécution.

B) *Effets et exécution du « warrant »*. — 322. Nous avons vu que la date de la remise d'un *writ* à l'officier chargé de son exécution marque le point de départ de ses effets à l'égard du *judgment debtor* ou des tiers, réserve faite de la protection accordée aux acquéreurs de bonne foi et à titre onéreux (*in good faith and for valuable consideration*) qui n'ont pas été avisés de l'émission du *writ*. Les effets de l'émission d'un *warrant* sont identiques, avec cette différence toutefois qu'ils prennent date dès l'inscription de la demande sur l'*execution book*. Cette différence s'explique par ce fait que les fonctions de *high bailiff* sont souvent remplies par le *registrar* lui-même². La règle ne souffre d'exception que lorsque la Cour qui émet le *warrant* n'est pas la même que celle dans le ressort de laquelle l'exécution est poursuivie. Le point de départ des effets de l'émission du *warrant* est dans ce dernier cas marqué par la date à laquelle le *registrar* de la Cour où a lieu l'exécution, émet le second *warrant* adressé au *high bailiff* de cette Cour.

1. C. C. R., Ord. 25, r. 4.

2. *Murgatroyd v. Wright* (1907) 2 K. B. 333.

Aux termes de la s. 77 du County Courts Act, 1888, le *warrant* peut être exécuté par le *bailiff* de la Cour qui l'a émis, dans les limites du district pour lequel cette Cour a compétence de juridiction et dans un rayon de 500 mètres au-delà de ses limites. Sur l'ordonnance du juge, l'exécution peut aussi avoir lieu en dehors du ressort de la Cour.

Les règles qui président à l'exécution des *warrants* émis par les Cours de Comté sont à peu près semblables à celles qui sont en usage pour l'exécution du *writ* de *fieri facias*. Le *high bailiff* doit exécuter les *warrants* qui lui sont remis aussitôt que possible après les avoir enregistrés sur un registre spécial. Il est tenu de fournir à la partie poursuivant l'exécution tous les renseignements qu'elle peut raisonnablement exiger quant au résultat de ses opérations¹.

En ce qui concerne les biens susceptibles de saisie, les règles dérivant de la *common law* ou du *statute law* s'appliquent aussi bien aux exécutions faites en vertu d'un *warrant* de Cour de Comté qu'à celles pratiquées en vertu d'un *writ* de *fieri facias*.

De même, en effectuant la saisie, le *bailiff* doit se conformer aux principes établis par le *Semayne's Case*². Aux termes de la s. 146 du County Courts Act, 1888, il a le droit de requérir l'aide du *constable* ou des autres officiers de paix ayant compétence de juridiction dans les lieux où il opère la saisie.

La r. 17 de l'Ord. 25 prescrit que le *bailiff*, après avoir effectué ses opérations, doit remettre au *judgment debtor* ou laisser sur les lieux de la saisie un avis (*notice*)

1. C. C. R., Ord. 2, r. 33.

2. *Hodder v. Williams* (1895) 2 Q. B. 663, C. A. Cf. *supra*, n° 110.

préparé par le *registrar* en même temps que le *warrant* et rédigé suivant la formule donnée sous le n° 162 dans l'appendice annexé aux C. C. R. Cet avis indique le montant de la somme pour laquelle la saisie est pratiquée, ainsi que les frais qui seront occasionnés par la garde des biens saisis (*keeping possession*), leur estimation (*appraisement*) et leur vente (*sale*); il fait connaître en outre au *judgment debtor* que le *bailiff* doit, au moment de l'enlèvement des biens saisis, lui en fournir un inventaire et l'informer au moins vingt-quatre heures à l'avance du jour fixé pour leur vente¹.

La r. 21 de l'Ord. 25 rendue en conformité de la s. 154 du County Courts Act, 1888, stipule que la vente des biens saisis en exécution d'un *warrant* de Cour de Comté ne peut avoir lieu avant l'expiration d'un délai de cinq jours au minimum à compter du jour de la saisie, sauf, si par leur nature, ces biens sont susceptibles de dépérissement ou si le *judgment debtor* demande par écrit que la vente ait lieu sans délai². Jusqu'à la vente, les biens sont déposés par le *bailiff* dans une resserre ou restent sous la garde d'une personne agréée par le *high bailiff* pour être mise en possession par le *bailiff*³. C'est en effet le *high bailiff* qui désigne les personnes susceptibles d'assurer la garde des biens ayant fait l'objet d'une saisie, ainsi que les commissaires-priseurs (*sworn brokers* et *appraisers*) chargés de l'estimation et de la vente de ces biens. Il détermine également les garanties à exiger et fixe le montant du cautionnement à verser. Sous réserve

1. C. C. R., Ord. 25, r. 22.

2. Lorsqu'il s'agit d'une exécution par *writ* de *fieri facias*, le *sheriff* n'est au contraire astreint à aucun délai minimum entre la saisie et la vente, sauf le délai d'affichage en cas de vente publique. Cf. *supra*, n° 138.

3. County Courts Act, 1888, s. 154.

de l'autorisation du juge, le *high bailiff* a le droit de nommer à ces fonctions les *bailiffs* chargés de l'exécution des *warrants*.

Lorsque l'exécution est opérée pour prélever une somme supérieure à 20 l., frais compris, la vente doit avoir lieu aux enchères publiques et être annoncée publiquement pendant au moins les trois jours qui précèdent la date fixée. Les règles relatives à la vente, soit par contrat privé, soit aux enchères publiques, sont d'ailleurs semblables à celles qui sont en usage pour les ventes faites après saisie par *writ* de *fieri facias*.

Les circonstances pouvant empêcher de procéder à la vente sont également les mêmes : paiement par le *judgment debtor* de la somme à recouvrer, émission d'un *writ of extent*, faillite du *judgment debtor*, liquidation lorsqu'il s'agit d'une *company*. En ce qui concerne les effets de la faillite et de la liquidation les développements que nous y avons consacrés dans le chapitre relatif au *writ* de *fieri facias* s'appliquent aux exécutions faites dans les Cours de Comté. Notons simplement qu'aux termes de la r. 36 de l'Ord. 2 des C. C. R., le *high bailiff* qui abandonne la possession des biens saisis, après avoir reçu avis d'un *receiving order* rendu contre le *judgment debtor*, est tenu d'en informer le *judgment creditor* dans les vingt-quatre heures.

Mais aux causes de suspension de l'exécution que nous venons de rappeler s'ajoute, dans le cas de l'exécution d'un *warrant* de Cour de Comté, l'émission d'un *administration order*. Lorsqu'il s'agit de petits débiteurs dont le passif ne dépasse pas 50 l., les Bankruptcy Acts ont en effet organisé une procédure de règlement transactionnel entre le débiteur et ses créanciers, règlement qui

s'opère sous la surveillance des Cours de Comté¹. Aux termes de la r. 24 A de l'Ord. 25 des C. C. R., lorsqu'après l'émission d'un *warrant* d'exécution auprès d'une Cour de Comté, le *judgment debtor* remet un *affidavit* établissant qu'il a obtenu un *administration order* et que la créance faisant l'objet du *warrant* a été notifiée à la Cour ayant rendu l'ordonnance, toute procédure d'exécution doit être suspendue, à moins que le *judgment creditor* ait obtenu l'autorisation de continuer les poursuites.

Les s. 156 et 157 du County Courts Act, 1888, prévoient le cas où les biens saisis sont revendiqués par un tiers et autorisent le *high bailiff* à recourir à la procédure d'*interpleader* dans les mêmes conditions que le *sheriff* exécutant un *writ* de *fieri facias*². Il y a lieu toutefois d'observer que les pouvoirs donnés au juge d'une Cour de Comté par la s. 157 sont plus larges que ceux d'un juge de la Haute Cour en ce qui concerne l'allocation de dommages-intérêts pour la responsabilité encourue envers le tiers revendiquant du fait de l'exécution. C'est en effet à l'audience (*hearing of the interpleader summons*) que les dommages doivent être demandés au juge, car il ne serait pas possible d'intenter ultérieurement une action pour les recouvrer³.

C) *Paiement du produit de l'exécution*. — 323. Aux termes de la r. 34 de l'Ord. 2 des C. C. R., le *high bailiff* est tenu de verser au *registrar* de la Cour où il exerce ses fonctions les sommes qu'il peut recevoir du *judgment debtor* ainsi que le produit de la vente des biens saisis.

1. Bankruptcy Act, 1883 (46-47 Vict., c. 52) s. 122 et Bankruptcy (Administration Order) Rules 1902, rendues en conformité. Ces dispositions n'ont pas été abrogées par le Bankruptcy Act, 1914.

2. Cf. r. 1 à 13 de l'Ord. 27 des C. C. R.

3. *Death v. Harrison* (1870) L. R. 6 Exch. 15; 23 L. T. 495.

Contrairement à ce qui a lieu pour l'exécution d'un *writ* de *fieri facias*, le paiement n'est donc pas fait directement au *judgment creditor*. Il doit être effectué dans les vingt-quatre heures de la réception des fonds et le *registrar* en donne quittance au dos du *warrant*, lequel, après enregistrement au greffe, est conservé par le *high bailiff*.

Toutefois, lorsque la somme à recouvrer en vertu du *warrant* est supérieure à 20 l., le *high bailiff* est obligé, en raison des dispositions de la s. 41 (2) du Bankruptcy Act, 1914, de conserver pendant quatorze jours les fonds versés par le *judgment debtor* ou provenant de la vente des biens¹, mais il doit, dans les vingt-quatre heures de leur réception, en aviser le *judgment creditor* et le *registrar* de la Cour de Comté dans laquelle le *warrant* original a été émis².

En vertu de la r. 23 de l'Ord. 25 des C. C. R., le *judgment debtor* a le droit de demander, après la vente des biens, un compte détaillé de cette vente et de la répartition de son produit.

D) *Paiement des impôts et des loyers arriérés.* — 324. Les dispositions du Taxes Management Act, 1880 et de l'Income Tax Act, 1918, relatives au paiement, avant l'enlèvement et la vente des biens saisis, des impôts échus ou à échoir dans l'année de la saisie, s'appliquent aux exécutions opérées en vertu d'un *warrant* de Cour de Comté³.

En ce qui concerne le paiement des loyers arriérés, au

1. Voir *suprà*, n° 144.

2. Cet avis est rédigé suivant la formule prescrite par les C. C. R., (Appendice, formule 171).

3. Voir *suprà*, n° 151.

contraire, le Landlord and Tenant Act, 1709, n'a pas été étendu aux Cours de Comté et des dispositions spéciales ont été stipulées par la s. 160 du County Courts Act, 1888. Le *landlord* du tènement dans lesquelles biens ont été saisis peut demander le paiement du loyer pendant le délai de cinq jours séparant obligatoirement la saisie de la vente ou bien avant l'enlèvement des biens. A cet effet, il remet au *bailiff* qui a procédé à la saisie une note écrite signée par lui ou par son représentant, indiquant le montant des loyers qu'il réclame avec les dates des termes. Lorsqu'il est en possession d'une demande de ce genre, le *bailiff* doit faire une saisie supplémentaire suffisante pour couvrir le montant des loyers et des frais, mais les biens provenant de cette seconde saisie ne peuvent, comme ceux de la première, être vendus avant l'expiration d'un délai de cinq jours, sauf s'ils sont sujets à déperissement ou si le débiteur en formule la demande.

La vente doit être opérée de manière à couvrir : 1° les frais de la vente; 2° le montant de la demande du *landlord*; 3° le montant de la créance du *judgment creditor*. Mais les loyers réclamés par le *landlord* ne peuvent excéder quatre semaines en cas de location à la semaine, deux termes quand les lieux sont loués pour une durée inférieure à une année et le loyer d'une année dans tous les autres cas.

E) *Cas où l'exécution a lieu en dehors du ressort de la Cour de Comté qui a rendu le jugement.* — 325. Lorsque les biens de la personne contre laquelle l'exécution est poursuivie sont situés en dehors du ressort de la Cour qui a rendu le jugement et émis le *warrant*, le *high bailiff*

de cette Cour doit envoyer le *warrant* d'exécution au *registrar* de la Cour dans le ressort de laquelle se trouvent les biens à saisir, en y joignant un second *warrant* portant le sceau de la Cour qui a émis le *warrant* original et requérant l'exécution de ce dernier¹. Le *registrar* de la Cour qui reçoit les deux *warrants* doit en faire mention dans un registre spécial appelé « *Foreign Executions Re-Issued Book* » et timbrer du sceau de la Cour le second *warrant* destiné à être remis au *high bailiff* chargé de l'exécution². Ce dernier se trouve ainsi habilité de la même manière que si le *warrant* original avait été émis par la Cour auprès de laquelle il exerce ses fonctions.

Après avoir procédé à l'exécution, le *high bailiff* doit envoyer un rapport (*return*) écrit au *high bailiff* de la Cour qui a rendu le jugement (*home court*), rapport indiquant la somme obtenue à la suite de l'exécution et les frais (*charges* et *fees*) occasionnés par elle. Le produit net est versé *into court*, c'est-à-dire entre les mains du *registrar*, lequel certifie dans le *return* qu'il a bien reçu les fonds et les tient à la disposition du trésorier de la Cour. Une fois en possession de ce *return*, le *high bailiff* de la *home court* doit, dans les vingt-quatre heures, le remettre au *registrar* de cette même Cour qui est tenu de le conserver après l'avoir endossé (*filed*) et de payer à la personne poursuivant l'exécution la somme indiquée comme ayant été reçue par le *registrar* de la Cour, dans le ressort de laquelle cette exécution a eu lieu (*foreign court*)³.

1. Le second *warrant* est rédigé en conformité de la formule 173 de l'appendice des C. C. R.

2. La date d'enregistrement du *warrant* dans ce registre marque le point de départ de ses effets à l'égard des tiers. Cf. *Birstall Candle Co. v. Daniels* (1908) 2 K. B. 254.

3. County Courts Act, 1888, s. 158; County Courts Rules, Ord. 28 r. 1 et 2.

Lorsque l'exécution du *warrant* n'a pu avoir lieu dans le *foreign district* au cours des trente jours suivant sa remise, le *high bailiff* doit faire un *return* à la Cour qui a rendu le jugement et en adresser un duplicata au *judgment creditor*¹. Il doit de même renvoyer au *registrar* de la *home court* le *warrant* non exécuté dès le lendemain du jour de sa péremption ou dès qu'il est requis de le faire, en indiquant les raisons qui ont empêché l'exécution².

F) *Exécution des jugements rendus par d'autres Cours locales.* — 326. En dehors de l'exécution de leurs propres jugements, les Cours de Comté peuvent aussi assurer celle des jugements rendus par les autres Cours locales. Aux termes du *Borough and Local Courts of Record Act, 1872*³, une *Borough Court* ou toute autre Cour locale de record peut faire exécuter un jugement rendu par elle en envoyant un *writ* ou un *precept* au *registrar* de la Cour de Comté dans le ressort de laquelle le défendeur possède des biens. La procédure est semblable à celle que nous avons exposée dans le paragraphe précédent pour le cas où l'exécution d'un jugement rendu par une Cour de Comté a lieu hors de son ressort.

Nous devons toutefois signaler que les Cours de Comté ne peuvent se charger de l'exécution des jugements rendus par les Cours locales que lorsque le montant de la condamnation ne dépasse pas 20 l., frais non compris. Dans le cas contraire, l'exécution doit avoir lieu par les soins de la Haute Cour⁴.

1. C. C. R., Appendice, formule 174.

2. C. C. R., Ord. 2, r. 37.

3. Stat. 35-36 Vict., c. 86.

4. Voir à ce sujet *supra*, n° 59.

2^o Exécution « *in specie* ». — A) Le « *warrant* » de « *possession* ». — 327. Aux termes de la r. 64 de l'Ord. 25 des C. C. R., un jugement d'une Cour de Comté rendu à la suite d'une action d'*ejectment* ou de toute autre action et par lequel le demandeur a obtenu la remise ou la restitution d'un bien fonds, peut être exécuté au moyen d'un *warrant de possession* rédigé suivant les formules prescrites pour chaque cas particulier¹.

Les conditions d'émission et d'exécution de ce *warrant* sont indiquées par les r. 65 à 68 de l'Ord. 25 des C. C. R. et sont semblables à celles qui concernent le *writ de possession*. Signalons simplement que lorsqu'il s'agit de recouvrer la possession d'un bien fonds de peu d'importance (*small tenement*), à la suite de l'expiration d'un bail ou de l'envoi d'un congé ou en raison de ce que les loyers n'ont pas été payés depuis six mois, il n'est pas nécessaire, pour pouvoir émettre le *warrant*, de produire un *affidavit* attestant la signification personnelle du jugement et la désobéissance du défendeur.

B) Le « *warrant* » de « *delivery* ». — 328. Par interprétation de la s. 89 du Judicature Act, 1873, on a reconnu aux juges des Cours de Comté le droit d'ordonner, dans une action de *delinque*, la remise de la chose elle-même, sans donner au défendeur la faculté d'en payer la valeur². L'exécution se fait au moyen d'un *warrant* dont la formule correspond à celle du *writ de delivery* employé auprès de la Haute Cour³. La partie poursuivant l'exécution peut recouvrer par le même *warrant* ou par un *war-*

1. Voir C. C. R., Appendice, formules 251, 263, 264, 265.

2. *Winfield v. Boothroyd* (1886) 34 W. R. 501.

3. Voir C. C. R., Appendice, formules 293, 294, 295, 297.

rant séparé, les frais de l'exécution et les dommages-intérêts qui ont pu lui être alloués par le juge.

S'il n'est pas possible de retrouver la chose elle-même, le *bailiff* a le droit de saisir tous les biens meubles ou immeubles de la partie condamnée et de les retenir jusqu'à ce que celle-ci ait livré le bien faisant l'objet du jugement. Cette saisie générale n'empêche pas d'appliquer également la sanction de l'emprisonnement pour le *contempt* résultant de la désobéissance.

Lorsque la partie poursuivant l'exécution le préfère, le *bailiff* peut aussi prélever la valeur de la chose, après estimation, par saisie et vente de biens mobiliers (*goods*) pour une valeur égale.

3° « Attachment of debts » (Saisie-arrêt des créances).

— 329. Les Cours de Comté ont le droit de rendre des ordonnances ayant pour effet de saisir-arrêter (*attach*) entre les mains d'un tiers une créance due par ce dernier à un *judgment debtor*. Les règles de droit relatives à l'*attachment of debts* auprès de la Haute Cour sont applicables aux Cours de Comté. Nous n'avons donc pas à rappeler ce que nous avons dit au sujet des conditions de fond requises, tant au point de vue du *judgment creditor* et du tiers saisi que de la créance elle-même. Seules les règles de procédure sont quelque peu différentes. Celles-ci sont très clairement exposées dans l'Ord. 26 des C. C. R., 1889, dont plusieurs *rules* ont été modifiées en 1914.

A) *Première phase de la procédure.* — 330. Préalablement à la demande d'*attachment of debts*, le *judgment creditor* peut, en vertu de la r. 52 de l'Ord. 25, demander à ce que son débiteur soit interrogé, afin de savoir

des créances lui sont dues et dans l'affirmative, quelles sont ces créances¹.

La procédure d'*attachment of debts* proprement dite commence par une demande *plaint* appuyée par un *affidavit* dressé par le *Judgment creditor* ou par son *solicitor*. Cet *affidavit* indique le jugement ou l'ordonnance formant le titre exécutoire ainsi que le montant à recouvrer; il fait connaître d'autre part qu'un tiers *garnishee* doit au *judgment debtor* une certaine somme pour laquelle il pourrait être actionné auprès de la Cour de Comté saisie de la demande d'*attachment*². Le *registrar* de cette Cour, après avoir reçu *entered* la demande, émet un *summons*³, adressé au *high bailiff* et destiné à être signifié personnellement au *garnishee* pour l'assigner à comparaître à jour donné afin qu'il indique les raisons pouvant l'empêcher de payer au *judgment creditor* le montant de sa dette envers le *judgment debtor*⁴.

La signification du *summons* a une grande importance et produit le même effet que celle de l'*order nisi* dans le cas de *garnishee proceedings* auprès de la Haute Cour : elle arrête entre les mains du *garnishee* le montant de toutes les dettes échues ou à échoir dont il est redevable envers le *judgment debtor*⁵.

Il y a lieu de noter que le *summons* peut être émis avant le terme fixé pour le paiement de la dette née du jugement ou reconnue par lui, mais le *judgment creditor*

1. Voir *suprà*, n^{os} 100 à 102.

2. L'*affidavit* est rédigé suivant la formule donnée dans l'appendice des C. C. R. sous le n^o 198.

3. Voir formule 199 de l'appendice des C. C. R.

4. Ord. 26, r. 1.

5. Ord. 26, r. 3.

s'expose à supporter les frais de la procédure si elle est reconnue vexatoire¹.

La r. 2 de l'Ord. 26 prévoit le cas où le *garnishee*, relativement à sa dette envers le *judgment debtor*, ne pourrait pas être actionné auprès de la Cour de Comté qui a rendu le jugement formant le titre exécutoire. Le *judgment creditor* doit alors remettre (*lodge*) au *registrar* de la Cour dans le ressort de laquelle le *judgment debtor* réside ou exerce sa profession (*carries on business*), un certificat du jugement ou de l'ordonnance accompagné d'un *affidavit* semblable à celui prescrit par la r. 1. La demande d'*attachment* peut ensuite être déposée dans cette dernière Cour et toute la procédure se poursuit comme si le jugement avait été rendu par elle.

Le r. 4 est relative à la signification du *summons* lorsqu'il s'agit d'une *partnership* ou d'une *company* : dans ce cas, la signification personnelle n'est pas nécessaire et se fait comme celle d'un *summons* ordinaire.

Les r. 4A et 4B ont été ajoutées à l'Ord. 26 en 1914. La première stipule que lorsque le *summons* destiné au *garnishee* a été signifié autrement que par un *bailiff*, le *judgment creditor* doit remettre au *registrar*, dans un délai de trois jours, une copie du *summons* indiquant au dos la date et le lieu de la signification, ainsi qu'un *affidavit* attestant que celle-ci a été faite.

Aux termes de la r. 4B, après le retour du *garnishee summons* en cas de signification par un *bailiff*, ou après enregistrement de l'*affidavit* de signification dans les autres cas, le *registrar* est tenu d'envoyer au *judgment debtor* une copie du *summons* et de l'aviser par *notice*

1. *White, Son and Pill v. Stennings* (1911) 2 K. B. 418, C. A.; *Michael v. Michael* (1913) 2 L. J. (C. C.) 57.

d'avoir à comparaître au jour indiqué dans l'assignation (*return day of the summons*) s'il a des raisons de s'opposer à ce que le *garnishee* verse entre les mains du *judgment creditor* la somme pour laquelle la procédure est instituée.

La signification de la copie du *summons* et de la *notice* doit être faite au *judgment debtor* au moins cinq jours avant la date de l'audience et un *affidavit* en est remis au *registrar*, à moins qu'elle n'ait été effectuée par un *bailiff*. Lorsqu'elle n'a pu avoir lieu en temps utile, une nouvelle date de comparution est mentionné sur la *notice*. Le *judgment creditor* et le *garnishee* sont alors avisés du changement de date.

B) *Paiement effectué par le « garnishee » entre les mains du tribunal.* — 331. Aux termes de la r. 5 de l'Ord. 26, le *garnishee* peut, après réception du *summons* et avant le jour indiqué pour son *return* (c'est-à-dire pour la comparution), verser *into court* le montant de la somme qu'il reconnaît devoir au *judgment debtor*, en retenant les frais qui peuvent lui être alloués en vertu des tarifs en vigueur. Si la somme qu'il doit, frais déduits, est supérieure au montant de la créance du *judgment creditor* augmentée des frais du *garnishee summons*, il peut ne verser que la somme nécessaire pour satisfaire au montant de la créance et des frais¹.

Le *registrar* doit aviser le *judgment creditor* par *notice* du versement effectué *into court*².

Le § 5 de la r. 5 fait une distinction au point de vue de l'allocation des frais, selon que le paiement a lieu cinq jours francs ou moins de cinq jours avant le *return*

1. C. C. R., Ord. 26, r. 5 (1).

2. *Ibid.*, r. 5 (2).

day du summons : dans le premier cas, le *garnishee* n'est jamais tenu au paiement des frais exposés par le *judgment creditor*; dans le second cas, au contraire, la Cour peut lui ordonner de payer les frais engagés par ce dernier avant la réception de l'avis de paiement.

Le § 3 de la r. 5 stipule que la personne qui accepte les fonds versés *into court* (c'est-à-dire le *judgment creditor*) doit en aviser le *registrar* et le *garnishee*. Après réception de cet avis, toute la procédure entamée contre le *garnishee* est arrêtée (*abated*), excepté, le cas échéant, celle relative au paiement des frais. D'autre part, dès ce moment, le *judgment creditor* n'est plus responsable des frais que pourrait exposer le *garnishee*¹.

En vertu des dispositions du § 6 de la r. 5, le *judgment creditor* qui n'a pas envoyé d'avis d'acceptation des fonds versés *into court*, peut encore les accepter avant l'appel de la cause, mais sous réserve du paiement des frais qu'a pu engager raisonnablement le *garnishee* depuis le versement.

La r. 6 de l'Ord. 26 stipule que les fonds versés *into court* par le *garnishee* et acceptés par le *judgment creditor* doivent être payés à ce dernier, mais : 1^o le *judgment creditor* est tenu de justifier qu'il n'a ni reçu le montant de sa créance, ni obtenu déjà une ordonnance de paiement à la suite d'une autre procédure d'*attachment of debts*. S'il apparaît qu'il est déjà couvert d'une partie de sa créance, il ne peut recevoir que le complément nécessaire pour le remplir entièrement de sa créance et des frais qui lui ont été alloués. La Cour, dans ce dernier cas, doit indiquer la destination du solde des fonds versés².

1. *Ibid.*, r. 5 (4).

2. *Ibid.*, r. 6 (2) (a).

2° Avant le paiement au *judgment creditor*, le juge de la Cour de Comté peut prescrire l'envoi d'une *notice* au *judgment debtor* pour l'aviser de l'émission du *garnishee summons* et du versement effectué *into court* et l'informer que les fonds seront remis au *judgment creditor*, à moins qu'il ne comparaisse au jour indiqué et justifie de raisons valables pour s'opposer au paiement¹. En cas d'objections sérieuses ou s'il apparaît que les fonds versés étaient dus à un tiers autre que le *judgment debtor* ou qu'un tiers a un privilège sur eux, le juge a le pouvoir de trancher la question et de rendre une ordonnance appropriée aux circonstances².

En résumé, lorsque la créance existant entre le *judgment debtor* et le *garnishee* n'est pas contestée, le paiement *into court* est le mode normal de libération du *garnishee* qui a reçu signification du *summons* prescrit par la r. l. de l'Ord. 26. La loi le considère avec faveur puisqu'elle alloue des frais au *garnishee* qui verse les fonds immédiatement, tandis que celui-ci peut être condamné à rembourser les frais engagés par le *judgment creditor* en cas de paiement différé. Nous avons vu qu'au contraire, lorsqu'il s'agit d'une procédure d'*attachment of debts* engagée auprès de la Haute Cour, le *garnishee* qui ne discute pas son obligation n'a qu'à attendre le jour de la comparution et affirmer (*admit*) l'existence de la dette ou bien faire défaut, ce qui équivaut à une affirmation³.

1. *Ibid.*, r. 6 (2) (c). Il va sans dire que le juge n'ordonne l'envoi de cette *notice* que lorsqu'elle n'a pas encore été envoyée par le *registrar* conformément aux dispositions de la r. 4B.

2. *Ibid.*, r. 6 (2) (d).

3. Voir *supra*, n° 233.

C) *Procédure en cas de non-paiement « into court » ou de contestation.* — **332.** Aux termes de la r. 8 de l'Ord. 26, lorsqu'au jour fixé pour le *return* du *summons*, aucun paiement n'a été fait *into court* ou lorsque le montant versé n'est pas accepté par le *judgment creditor*, le juge de la Cour de Comté doit statuer relativement à l'obligation du *garnishee* de payer, soit la somme elle-même, soit une somme supplémentaire à valoir sur le montant de la dette qui est alléguée due par lui au *judgment debtor*. Mais si le *garnishee* discute la dette, il peut aussi, au lieu de rendre un jugement, ordonner de quelle manière la question d'obligation à la dette sera tranchée.

La r. 10 de l'Ord. 26 donne au juge le droit de faire comparaître des tiers, lorsqu'au cours de la procédure le *garnishee* prétend que la créance appartient à une personne autre que le *judgment debtor* ou que cette créance est grevée d'un privilège (*chargé* ou *lien*). Après avoir recueilli les déclarations de ces tiers, assignés dans la forme ordinaire, le juge peut, à sa discrétion, statuer en faveur du *judgment creditor* ou ordonner le renvoi pour jugement des questions de fait ou de droit qui se trouvent soulevées. Il peut aussi rendre une ordonnance déterminant les conditions dans lesquelles seront réservés les droits des tiers ayant un privilège sur la créance¹.

D) *Décharge du « garnishee ».* — **333.** Le versement effectué par le *garnishee* ou l'exécution opérée sur lui à la suite de l'ordonnance du juge le libère valablement

1. Aux termes de la r. 9, lorsque la Cour auprès de laquelle le *garnishee* est assigné n'est pas celle dans laquelle le jugement a été rendu, le *register* doit envoyer immédiatement un certificat de l'ordonnance du juge à la Cour qui a rendu le jugement et l'aviser de tout versement qui lui est fait, avant ou après la date de comparution.

à l'égard du *judgment debtor* jusqu'à concurrence de la somme payée, augmentée du montant des frais qui lui ont été alloués et qu'il a été autorisé à déduire de son versement, mais non des frais qu'il est personnellement tenu de supporter. Le paiement est libératoire, même si par la suite le jugement formant le titre exécutoire du *judgment creditor* est réformé ou les *garnishee proceedings* sont annulés. Mais dans ce cas, l'obligation du *garnishee* envers le *judgment debtor* renaît pour le montant non encore versé à la date de l'infirmité du jugement ou de l'annulation de la procédure. Mention doit en être faite dans les registres relatifs aux jugements et ordonnances¹.

Quand la dette du *garnishee* envers le *judgment debtor* a pour origine un jugement rendu en faveur du *judgment debtor* contre le *garnishee*, celui-ci n'est pas tenu de verser des acomptes plus importants que ceux auxquels il est astreint par le jugement, à moins que le juge ait eu de bonnes raisons pour en ordonner autrement².

E) *Demande en vue de toucher des fonds versés « into court » par le « garnishee » en vertu d'un jugement.* — **334.** Aux termes de la r. 16 de l'Ord. 26, un *judgment creditor* ne peut pas intenter des *garnishee proceedings* pour saisir-arrêter une somme due au *judgment debtor* par une personne contre laquelle celui-ci a obtenu un jugement et qui a été payée entre les mains du tribunal à la suite de ce jugement. Mais il peut, en avisant deux jours à l'avance son *judgment debtor* et le *registrar* qui a

1. C. C. R., Ord. 26, r. 11 et 16 (1).

2. *Ibid.*, r. 15 (a).

regu les fonds, faire une demande en vue d'obtenir une ordonnance lui permettant de toucher cette somme.

Après réception de l'avis adressé par le *judgment creditor*, le *registrar* doit retenir la somme jusqu'à l'examen de la demande (*hearing*). Le juge rend alors une ordonnance prescrivant à qui les fonds devront être payés et statuant sur les frais. Mention de la destination donnée aux fonds doit être portée sur les registres où sont inscrits les jugements et ordonnances obtenus par le *judgment debtor* ou rendus contre lui¹.

Le § 2 de la r. 16 stipule que ces dispositions s'appliquent aux personnes nanties d'un jugement ou d'une ordonnance, soit de la Haute Cour, soit d'une Cour de Comté où des fonds ont été versés à la suite d'un jugement ou d'une ordonnance prononcé en faveur du *judgment debtor*, soit enfin d'une autre Cour de Comté ou d'une Cour locale.

F) *Frais de la procédure d'« attachment of debts » et dispositions diverses.* — 335. Nous avons vu que si le *garnishee* ne discute pas son obligation à la dette et paie *into court* au moins cinq jours avant la date indiquée pour la comparution, il n'a aucun frais à payer et touche au contraire une rémunération.

Lorsque l'affaire est portée devant le juge, la r. 12 donne à celui-ci un pouvoir discrétionnaire en ce qui concerne les frais relatifs à la demande d'*attachment of debts* et à toutes les procédures incidentes qui viennent s'y greffer. Les frais alloués au *judgment creditor* que l'ordonnance du juge ne prescrit pas au *garnishee* de payer personnellement sont, après taxation par le

1. *Ibid.*, r. 16 (1).

registrar, décomptés par priorité sur la somme versée en vertu de l'ordonnance de saisie-arrêt et sont ainsi supportés par le *judgment debtor*.

Notons qu'aux termes de la r. 14, le juge a également un pouvoir discrétionnaire pour refuser d'intervenir dans une procédure d'*attachment of debts*, lorsqu'il estime l'aide cherchée inutile ou vexatoire, en raison par exemple de la modicité de la somme à recouvrer ou du peu d'importance de la créance pour laquelle la saisie-arrêt est demandée.

La r. 13 prescrit au *registrar* de mentionner sur le registre où est inscrit le jugement ou l'ordonnance rendu contre le *judgment debtor* les sommes payées par le *garnishee* ou qu'il a reçu l'ordre de payer (non compris les frais mis à sa charge), ainsi que le montant des frais alloués au *judgment creditor* et que celui-ci est autorisé à déduire de la somme touchée à la suite des *garnishee proceedings*.

4° « **Charging orders** » contre la part d'intérêt d'un associé dans une « *partnership* ». — 336. Un *judgment creditor* nanti d'un jugement d'une Cour de Comté rendu contre un membre d'une *partnership* peut obtenir un *charging order* grevant la part d'intérêt de cet associé, de la même manière que s'il s'agissait d'un jugement rendu par la Haute Cour. La r. 12 de l'Ord. 25 des C. C. R. indique la procédure à employer, procédure qui est semblable à celle prévue par la r. 1A de l'Ord. 46 des R. S. C.¹.

La r. 13 de l'Ord. 25 stipule de même que les autres

1. Voir *supra*, n° 249 et n° 254.

associés peuvent libérer la part ainsi grevée ou la racheter au cas où la vente en aurait été ordonnée¹.

5^o Emprisonnement (*attachment* ou *committal*) pour désobéissance à une ordonnance rendue par un juge d'une Cour de Comté. — 337. Aux termes de la r. 57 de l'Ord. 25 des C. C. R., les ordonnances contenant une injonction et toutes celles rendues dans des matières de la compétence de la Cour de Comté qui pourraient être exécutées par *attachment* si elles émanaient de la Haute Cour, sont susceptibles d'être sanctionnées également par l'emprisonnement de la partie contre laquelle elles ont été prononcées. Les s. 89 et 91 du Judicature Act, 1873² ont en effet doté les juges des Cours de Comté des mêmes moyens (*remedies*) que les juges de la Haute Cour pour les matières et causes rentrant dans les limites de leur compétence³.

L'arrestation de la partie désobéissante a lieu en vertu d'un *warrant d'attachment* délivré sur ordonnance du juge. La procédure à suivre pour obtenir cette ordonnance est exposée dans les r. 58 à 60 de l'Ord. 25 des C. C. R. De même que pour les demandes d'*attachment* adressées à la Haute Cour, il est nécessaire de signifier au préalable à la partie défaillante l'ordonnance qui n'a pas été exécutée ou à laquelle elle a désobéi. La copie remise porte au dos une *notice* signée par le *registrar* et rédigée suivant une formule prescrite⁴.

Si, après réception de cet avis, la partie persiste dans

1. Partnership Act, 1890 (53-54 Vict., c. 39), s. 23 (3).

2. Remplacées par les s. 202 et 44 du Supreme Court of Judicature (Consolidation) Act, 1925 (15-16 Geo. 5, c. 49).

3. Cf. *Martin v. Bannister* (1879) 4 Q. B. D. 491, C. A.; *Richards v. Culterne* (1881) 7 Q. B. D. 623, C. A.

4. C. C. R. Appendice, formule 346.

son refus d'obéissance, le *registrar* doit, sur la demande qui lui est faite, émettre une seconde *notice*¹ requérant cette partie de comparaître à jour donné pour présenter ses moyens de défense contre l'ordonnance d'*attachment* qui sera rendue contre elle (*to show cause why he should not be committed for his contempt*). Cette seconde *notice* ne peut être signifiée que trois jours au moins après la première, à moins que le juge ait autorisé son émission sans délai.

Au jour fixé pour la comparution, la partie poursuivant l'exécution doit prouver : 1^o la signification de l'ordonnance endossée avec la première *notice*; 2^o la signification de la seconde *notice*; 3^o la désobéissance de la partie coupable de *contempt*². Le juge peut alors rendre une ordonnance autorisant l'émission d'un *warrant* d'*attachment*³, ordonnance qui doit être signifiée à la partie avant l'exécution ou au moment où celle-ci a lieu⁴.

Les r. 62 et 63 de l'Ord. 25 indiquent la procédure à employer par la personne emprisonnée (*in custody*) pour obtenir sa libération après avoir purgé son *contempt* ou s'être engagée à obéir à l'ordre de la Cour. La demande est adressée au juge lorsque l'ordonnance de *committal* l'a prévu expressément. Dans le cas contraire, elle peut être remise au *registrar*.

1. *Ibid.*, formule 347.

2. La preuve de la signification de l'ordonnance et de la *notice* n'est pas nécessaire si la partie comparaît devant le juge.

3. C. C. R., Appendice, formule 348.

4. *Ibid.*, Ord. 25, r. 61.

SECTION II. — EXECUTION DES JUGEMENTS RENDUS PAR LES COURS LOCALES DE RECORD

338. En raison de la multiplicité des Cours locales de *record*¹, il nous est impossible de les mentionner toutes. Les règles qui président à l'exécution de leurs jugements ont d'ailleurs été calquées sur celles de la Cour Suprême. Le procédé normalement employé est l'émission d'un *warrant* permettant l'exécution sur les biens mobiliers seulement. Quelques Cours ont adopté également la procédure d'*attachment of debts*.

Nous nous bornerons donc à quelques brèves observations concernant les Cours locales de *record* les plus importantes.

§ I. Jugements rendus par la Cour du Lord-Maire et de la Cité de Londres. — **339.** Depuis le Mayors' and City of London Act, 1920², la Cour du Lord-Maire de Londres et la Cour de la Cité de Londres ont été réunies en une seule Cour. L'exécution des jugements rendus par cette Cour se poursuit suivant les règles qui gouvernent l'exécution des jugements de la Haute Cour, les Mayors' Court of London Rules, en particulier celles de 1903, reproduisant la plupart des dispositions contenues dans les Rules of the Supreme Court.

Le *judgment creditor* nanti d'un jugement rendu par la Mayor's and City of London Court peut obtenir un

1. Une Cour de *record* est une Cour qui a le pouvoir d'infliger une amende ou d'ordonner l'emprisonnement pour *contempt* commis envers elle, c'est-à-dire pour punir un acte impliquant le mépris de son autorité. Les Cours de *record* peuvent l'être soit par la coutume (*common law*), soit par *statute*, soit par interprétation d'un *statute*.

2. Stat. 10-11 Geo. 5, c. CXXXIV.

writ d'exécution auprès de cette Cour dès le lendemain du jour de l'enregistrement du jugement et de la taxation des frais, lorsque le montant de la condamnation n'excède pas 20 l. S'il est supérieur à 20 l., l'émission du *writ* ne peut avoir lieu qu'après l'expiration d'un délai de quarante-huit heures, à moins que la Cour ait accordé l'autorisation de procéder immédiatement à l'exécution¹. La Cour peut d'ailleurs ordonner aussi une suspension d'exécution en même temps que la permission de faire appel du jugement².

Lorsque le *judgment debtor* réside dans la Cité de Londres ou y exerce sa profession, l'exécution s'opère par l'émission d'un *writ* de *fieri facias* adressé au *Serjeant at Mace*. Mais si le *judgment debtor* possède d'autres biens situés en dehors de la Cité, le *judgment creditor* peut, s'il le préfère, déposer le *writ* ainsi émis à la Haute Cour avec un *affidavit* établissant que le jugement rendu par la Mayor's and City of London Court n'a pas été exécuté. Après avoir été dûment scellé et timbré, le *writ* peut être remis au *sheriff* à fin d'exécution, comme s'il avait été émis à la suite d'un jugement rendu par la Haute Cour³.

Il n'est pas possible d'émettre un *writ* d'*elegit* en vertu d'un jugement prononcé par la Mayor's and City of London Court. Pour pouvoir employer ce mode d'exécution, il est nécessaire que le jugement soit préalablement transféré à la Haute Cour.

La procédure d'*attachment of debts*, au contraire, peut être utilisée pour l'exécution d'un jugement de la Mayor's

1. Mayor's Court of London Procedure Act, 1857 (20-21 Vict., c. CLVII) s. 8.

2. *Ibid.*, s. 10.

3. Voir *supra*, n° 60.

and City of London Court¹, et après une exécution par *writ* de *fieri facias* restée infructueuse, le *judgment creditor* a la possibilité d'obtenir une ordonnance prescrivant l'interrogatoire du *judgment debtor* relativement aux créances qui lui sont dues ainsi que la production de ses livres et papiers d'affaires.

La s. 10 du Mayor's Court of London Procedure Act, 1857, autorise également cette Cour à rendre des ordonnances de *committal* dans les mêmes conditions que la Haute Cour.

§ II. Jugements rendus par la Cour de Passage de Liverpool. — 340. L'exécution des jugements et ordonnances émanant de la Cour de Passage de Liverpool est soumise à des règles qui ont été rédigées en conformité des dispositions du Judicature Act, 1884² et du Liverpool Court of Passage Act, 1893³. Ces règles reproduisent celles de la Cour Suprême.

La voie générale d'exécution en usage auprès de la Cour de Passage est le *warrant* de *fieri facias*. Les créances dues au *judgment debtor* peuvent aussi être saisies-arrêtées par *garnishee proceedings*, mais il n'est pas possible de poursuivre l'exécution contre les biens immobiliers du débiteur par *writ* d'*elegit* ou par *writ* de *sequestration*. La Cour de Passage n'est pas non plus compétente pour rendre des *charging orders*, même contre la part d'intérêt d'un associé dans une *partnership*, mais elle peut accorder une injonction ou nommer un *receiver* et sanctionner la désobéissance à ses ordonnances

1. Order en Conseil du 17 novembre 1863.

2. Stat. 47-48 Vict., c. 61.

3. Stat. 56-57 Vict., c. 37.

par l'emprisonnement (*attachment*) de la partie en défaut.

De même que pour la Cour du Lord-Maire et de la Cité de Londres, l'officier chargé des exécutions auprès de la Cour de Passage porte le nom de *Serjeant at Mace*¹.

§ III. Jugements rendus par la Cour de Hundred de Salford et la Cour de Tolzey de Bristol. — 341. Ces Cours ont adopté les R. S. C., la première par une ordonnance en date du 28 octobre 1878, la seconde par une ordonnance du 20 juin de la même année. Aux termes de ces ordonnances, non seulement les *rules* en vigueur à la date où elles ont été rendues sont applicables, mais toutes les *rules* de date ultérieure ont, dans la limite de la compétence de ces Cours, force obligatoire pour elles.

Les règles relatives à l'exécution sont donc les mêmes que celles précédemment exposées pour l'exécution des jugements de la Haute Cour, mais les seuls *warrants* utilisés sont, comme pour la Cour de Passage de Liverpool, ceux de *fieri facias* et d'*attachment*. La procédure d'*attachment of debts* peut également être employée et depuis les Rules of the Salford Hundred Court of Record, 1912², il est possible d'exécuter un jugement rendu par la Cour de Hundred de Salford et condamnant au paiement d'une somme d'argent au moyen de la nomination d'un *receiver*.

Les *warrants* émis pour l'exécution sont adressés au *bailiff* de la Cour, s'il s'agit de la Cour de Hundred de Salford ou au *Serjeant at Mace*, s'il s'agit de la Cour de Tolzey de Bristol.

1. En ce qui concerne le détail de la procédure en usage auprès de cette Cour, cf. Peel, *Jurisdiction and Practice of the Court of Passage of the City of Liverpool* (1909).

2. Stat. R. et O. 1913, Ord. 42, r. 4.

CONCLUSION

Parvenue au terme de notre étude, il nous reste à envelopper d'un dernier coup d'œil les divers procédés dont nous avons essayé d'expliquer le mécanisme.

Si nous les envisageons au point de vue du but poursuivi, nous constatons que dans l'hypothèse la plus fréquente, celle où il s'agit de recouvrer une somme d'argent, le droit anglais possède les moyens d'exécution suivants :

1^o le *writ* de *fieri facias*.

2^o le *writ* d'*elegit*;

3^o les *writs* de *fieri facias de bonis ecclesiasticis* et *sequestrari facias de bonis ecclesiasticis*;

4^o l'*attachment of debts*;

5^o le *charging order on stock and shares*;

6^o l'*equitable execution* au moyen de la nomination d'un *receiver*;

7^o enfin, dans certains cas déterminés où le débiteur peut être considéré comme coupable de *contempt of court*, le créancier a la possibilité d'agir d'une part sur la personne même du débiteur par *writ* d'*attachment* ou ordonnance de *committal* et d'autre sur ses biens par *writ* de *sequestration*.

Au premier abord, la juriste du continent est quelque

peu surpris par la multiplicité de ces voies d'exécution. Nous avons indiqué dans notre introduction que celle-ci s'explique par l'évolution historique du droit anglais.

Les deux ordres de juridiction, la *common law* et l'équité, ont développé parallèlement, en même temps que des principes de droit différents, des règles de procédure spéciales à chacun d'eux. Il n'est donc point étonnant que les voies d'exécution, terme de la procédure, aient participé de cette diversité et qu'aujourd'hui encore figurent côte à côte des procédés issus de cette double origine. La réforme de 1873-1875, bien qu'ayant opéré la fusion, plus apparente que réelle, des juridictions de *common law* et d'équité, n'a pas unifié l'exécution : selon que la sentence a ou non un caractère personnel, il y a lieu d'employer des méthodes dérivant de l'une ou de l'autre de ces juridictions.

Nous touchons là au point vraiment original du système des voies d'exécution en droit anglais. Grâce aux sanctions appliquées autrefois par la Cour du Chancelier et conservées par l'organisation actuelle, les juges anglais ont le moyen de rendre efficaces des sentences qui, dans d'autres pays, restent souvent dénuées de portée, faute d'instruments de coercition pour vaincre la résistance ou l'inertie de la partie condamnée. Dans le domaine de l'exécution des contrats, en particulier, l'existence des procédés dérivant de l'équité a produit des résultats remarquablement féconds. Alors que dans les droits du continent, dans le droit français, par exemple, toute obligation de faire ou de ne pas faire se résout en dommages et intérêts en cas d'inexécution de la part du débiteur¹, les juges anglais peuvent rendre des juge-

1. Voir art. 1142 du Code Civil français.

ments ordonnant la *specific performance* ou exécution *in specie* d'un contrat. A ces sentences, empreintes d'un caractère personnel sont attachées les sanctions du *contempt of court* dont la sévérité est un sûr garant de l'efficacité. Pour combler les lacunes du droit à cet égard, la jurisprudence française a dû imaginer le système de l'astreinte qui permet parfois d'obtenir de la partie qui s'est obligée l'exécution d'un engagement qu'elle aurait pu, en l'absence de ce moyen détourné, violer à peu près impunément¹.

En dehors de la dualité d'origine, le nombre relativement élevé des voies d'exécution en droit anglais a aussi pour cause le caractère et la tendance d'esprit de nos voisins d'outre-Manche. L'anglais, en effet, ne supprime pas une institution désuète; il ne transforme pas une organisation devenue insuffisante. Il préfère procéder par voie de juxtaposition ou de superposition. C'est là sans doute la raison pour laquelle la saisie par *writ* de *fieri facias* n'a pas été étendue aux créances, fonds d'Etat, actions et parts d'intérêt.

Le législateur de 1838 et de 1864, en organisant d'une manière toute différente les procédures nouvelles de l'*attachment of debts* et des *charging orders on stock and shares* a d'ailleurs peut-être cédé au désir de laisser davantage aux tribunaux eux-mêmes le soin d'assurer l'exécution de leurs jugements. Nous avons pu à maintes reprises remarquer cette tendance de soumettre l'exécution au contrôle direct des tribunaux : nous en avons une manifestation dans les dispositions intro-

1. Les dommages et intérêts qui peuvent être accordés à la partie n'ayant pas reçu satisfaction ne sont qu'un palliatif insuffisant et ne répondent pas au but visé dans le contrat.

duites dans les *Rules of the Supreme Court* en vue de subordonner dans de nombreux cas l'émission d'un *writ* d'exécution à l'obtention préalable d'une ordonnance d'autorisation. Par là s'atténue la ligne de démarcation que nous avons tracée entre le système traditionnel d'exécution au moyen des *writs* et les procédures administrées par les tribunaux eux-mêmes.

Tout en conservant un cadre un peu archaïque, les juristes anglais ont su, grâce à leur génie créateur, édifier dans le domaine des voies d'exécution, comme dans les autres domaines, un ensemble très souple et très complet qui répond aux nécessités de la vie moderne. Par des chemins différents, les institutions anglaises en matière d'exécution rejoignent celles du continent et parviennent souvent à les dépasser. Malgré les multiples aspects du droit de la propriété en Angleterre, il ne semble pas en effet que le débiteur ait, plus qu'ailleurs, la possibilité de soustraire son patrimoine aux poursuites de ses créanciers. Cette complication même, l'usage généralisé des *settlements* constituent au contraire un avantage pour le créancier : après un essai infructueux de réalisation de ses droits au moyen d'une saisie par *writ* de *fieri facias* ou par *writ* d'*elegit*, il peut parfois atteindre des droits éventuels en obtenant du tribunal la nomination d'un *receiver*. Tel n'est pas le cas d'un créancier français qui, après une saisie terminée par un procès-verbal de carence, est obligé d'interrompre ses poursuites et de se tenir constamment au courant de la situation de son débiteur afin de faire procéder à une nouvelle exécution au cas où celui-ci reviendrait à meilleure fortune.

Loin d'être une marque d'infériorité, la variété des moyens à employer paraît donc rendre plus facile en

Angleterre que sur le continent l'exécution des décisions judiciaires. Quoi qu'il en soit, au point de vue des résultats pratiques, la supériorité appartient sans conteste à nos voisins d'outre-Manche et les praticiens que nous avons interrogés ont été d'accord pour reconnaître que, comparativement à l'Angleterre, « la France est le paradis des mauvais payeurs ». L'abus des voies de recours et des sursis, la multiplicité des cas de nullité ont trop souvent chez nous pour effet de tenir en échec les droits du créancier nanti d'un jugement, lorsqu'il se trouve aux prises avec un débiteur retors. Grâce à leurs larges pouvoirs discrétionnaires, les juges anglais peuvent déjouer plus aisément les manœuvres dilatoires et tout en accordant les délais nécessaires au débiteur honnête qui se trouve dans une situation difficile, ils savent se montrer impitoyables envers celui qui tient peu de compte de la justice et essaye d'éluder ou tout au moins de retarder les conséquences des procédures d'exécution entamées contre lui.

Vu : Le Doyen,
H. BERTHÉLEMY.

Vu : Le Président,
Henri LEVY-ULMANN

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY.

ANNEXE

Il nous a paru intéressant de reproduire ci-après les formules de quelques-uns des writs ou orders que nous avons étudiés au cours de notre travail. Pour le texte des autres formules employées dans les diverses procédures d'exécution, nous renvoyons le lecteur à l'Annual Practice of the Supreme Court, 1930, p. 1611 à 1613, 1617 à 1633, 1663, 1673 à 1675, 1687, 1688, 1720 et au Yearly Practice of the Supreme Court, 1930, t. II, p. 2307 à 2309, 2314 à 2329, 2361 à 2363, 2372, 2573.

Formule de Proceipe (Writ de fieri facias)

19..... (mettre la lettre et le n°)

In the High Court of Justice,
Division.

Between A. B.....plaintiff,
and
C. D. and others.....defendants.

Seal a writ of fieri facias directed to the Sheriff of..... to levy against C. D. the sum of £..... and interest thereon at the rate of £..... per centum per annum from the..... day of (and..... costs) to..... Judgment (or order) dated..... day of

(Taxing Officer's certificate, dated..... day of.....)

X. Y., solicitor for.

Autre formule (employée en pratique)

Seal a writ of fieri facias directed to the Sheriff of..... against, of..... in the County of..... upon a judgment (or order) dated the..... day of....., 19... for the sum of £..... debt and £..... costs and interests, etc.

Indorsed to levy £..... and interest thereon at 4 £ (ou au taux convenu, conformément à l'Ord. 42, r. 16) per centum per annum from the..... day of..... 19..., and costs of execution.

Nom du solicitor.

Adresse.

Solicitor for the.....

Dated this..... day of....., 19...

Formule de Proceipe (Writ de fieri facias)

19..... (mettre la lettre et le n°)

En la Haute Cour de Justice,
Division.

. Entre A. B.....demandeur,

et

C. D. et autres.....défendeurs.

Scellez un *writ* de *fieri facias* adressé au *Sheriff* de..... pour
prélever contre C. D. la somme de £..... avec les intérêts au
taux de £.....% par an à partir du..... (et..... pour les dépens).
Jugement (ou ordonnance) en date du.....

(Certificat de l'officier taxateur en date du.....)

X. Y., *solicitor* pour,

Autre formule (employée en pratique).

Scellez un *writ* de *fieri facias* adressé au *Sheriff* de..... contre
....., de..... du Comté de....., en vertu d'un jugement (ou
d'une ordonnance) en date du..... 19..., pour la somme de
£..... en principal et de £..... pour les dépens et intérêts, etc.

Endossez pour prélever £..... et les intérêts de cette somme
à 4 % (ou au taux convenu, conformément à l'Ord. 42, r. 16)
pour cent par an à partir du..... 19..., ainsi que les frais d'exé-
cution.

Nom du *solicitor*.

Adresse.

Solicitor pour le.....

En date de ce..... 19...

Formule du Writ de fieri facias

19..... (mettre la lettre et le n^o)

In the High Court of Justice.

Division.

Between A. B.....plaintiff,
and

C. D.....defendant.

George the Fifth, by the Grace of God, of the United Kingdom of Great Britain and Ireland and of the British Dominions beyond the Seas, King, Defender of the Faith.

To the Sheriff of....., greeting.

We command you that of the goods and chattels of C. D. in your bailiwick you cause to be made the sum of £..... and also interest thereon at the rate of £..... per centum per annum from the..... day of..... which said sum of money and interest were lately before Us in our High Court of Justice in a certain action wherein A. B. is plaintiff and C. D. defendant by a judgment (or order) of our said Court bearing date the..... day of..... adjudged (or awarded or ordered) to be paid by the said C. D. to A. B., together with certain costs in the said judgment (or order) mentioned, and which costs have been taxed and allowed by one of the taxing officers of Our said Court at the sum of £..... as appears by the certificate of the said taxing officer, dated the..... day of..... And that of the goods and chattels of the said C. D. in your bailiwick you further cause to be made the said sum of £..... (costs) together with interest thereon at the rate of 4 £ per centum per annum from the..... day of....., and that you have that money and interest before Us in Our said Court immediately after the execution hereof to be paid to the said A. B. in pursuance of the said judgment (or order). And in what manner you shall have executed this Our Writ make appear to Us in Our said Court immediately after the execution thereof. And have there then this writ.

Witness George, Viscount Cave, Lord High Chancellor of Great Britain, the..... day of....., in the year of Our Lord one thousand nine hundred and

Endossement du Writ

Levy £..... and £..... for costs of execution, etc., and also interest on £..... at 4 per centum per annum from the..... day of..... 19..., until payment, besides sheriff's poundage, officer's fees, costs of levying, and all other legal incidental expenses.

This writ was issued by..... of..... agent for..... of..... solicitor for the..... who reside at.....

The defendant is a..... and resides at..... in your bailiwick.

Formule du Writ de fieri facias

19..... (mettre la lettre et le n°)

En la Haute Cour de Justice.

Division.

Entre A. B.....demandeur,
et

C. D.....défendeur.

George V, par la grâce de Dieu, Roi, défendeur de la Foi, du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et des Dominions britanniques d'Outre-Mer.

Au Sheriff de....., salut.

Nous vous ordonnons de prélever sur les biens mobiliers de C. D. situés dans le ressort de votre comté la somme de avec les intérêts au taux de..... % par an, à partir du..... montant de la condamnation prononcée par Nous, en notre Haute Cour de Justice, dans le jugement (ou l'ordonnance) rendu le..... contre C. D. et en faveur de A. B., à la suite d'une action intentée par A. B., demandeur, contre C. D., défendeur, et en outre les dépens du dit jugement (ou de la dite ordonnance), tels qu'ils ont été taxés par un des officiers taxateurs de notre Cour à la somme de, ainsi qu'il apparaît par le certificat dressé par le dit officier en date du..... Et nous vous ordonnons de prélever cette somme de (dépens) avec les

intérêts au taux de % par an à partir du..... sur les biens mobiliers du dit C. D. situés dans le ressort de votre comté et de Nous verser les fonds en notre dite Cour immédiatement après l'exécution pour qu'ils soient remis au dit A. B. en conformité du dit jugement (ou de la dite ordonnance). Et de quelque manière que vous ayez exécuté Notre Writ, vous devrez Nous en rendre compte en notre dite Cour immédiatement après l'exécution. Et ainsi vous avez ce writ.

Attesté par George, Vicomte Cave, Lord Haut Chancelier de Grande-Bretagne, le..... de l'année de Notre Seigneur mil neuf cent.....

Endossement du Writ

Prélevez £..... et £..... pour les frais d'exécution, etc., et aussi les intérêts de £..... à 4 % par an à partir du 19..., jusqu'au paiement, en outre les honoraires du *Sheriff*, la rétribution de l'agent d'exécution, les frais de la saisie et tous les autres frais accessoires.

Ce writ a été émis par....., de....., correspondant pour..... de....., *solicitor* pour le..... qui demeure à.....

Le défendeur est un..... et demeure à..... dans votre comté.

Formule du Writ d'Elegit

(Même intitulé que pour le Writ de *fieri facias*.)

George, etc.

To the Sheriff of....., greeting.

Whereas lately in Our High Court of Justice in a certain action there depending, wherein A. B. is plaintiff and C. D. defendant, by a judgment (or order) of Our said Court made in the said action and bearing date the..... day of....., it was adjudged (or awarded or ordered) that C. D. should pay unto A. B. the sum of £....., together with interest thereon after the rate of £..... per centum per annum from the..... day of..... together also with certain costs as in the said judgment (or

order) mentioned, and which costs have been taxed and allowed by..... one of the taxing officers of Our said Court, at the sum of £..... as appears by the certificate of the said taxing officer, dated the..... day of..... And afterwards the said A. B. came into Our said Court, and according to the statute in such case made and provided, chose to be delivered to him all such lands, tenements, rectories, tithes, rents, and hereditaments, including lands and hereditaments of copyhold or customary tenure, in your bailiwick as the said C. D., or any one in trust for him, was seised or possessed of on the..... (date du jugement ou de l'ordonnance) in the year of Our Lord..... or at any time afterwards, or over which the said C. D. on the said day of..... or at any time afterwards had any disposing power which he might without the assent of any other person exercise for his own benefit, to hold the said lands, tenements, rectories, tithes, rents, and hereditaments respectively, according to the nature and tenure thereof, to him and to his assigns, until the said two several sums of £..... and £..... (costs) together with interest upon the said sums at the rate of 4 £ per centum per annum from the (date du jugement ou de l'ordonnance) shall have been levied. Therefore We command you that without delay you cause to be delivered to the said A. B. by a reasonable price and extent all such lands and tenements, rectories, tithes, rents, and hereditaments, including lands and hereditaments of copyhold and customary tenure, in your bailiwick as the said C. D., or any person or persons in trust for him was or were seised or possessed of on the said (date du jugement ou de l'ordonnance) or at any time afterwards, or over which the said C. D. on the said (date du jugement ou de l'ordonnance), or at any time afterwards had any disposing power which he might without the assent of any other person, exercise for his own benefit to hold the said lands, tenements, rectories, tithes, rents, and hereditaments respectively, according to the nature and tenure thereof, to him and to his assigns until the said two several sums and interest as aforesaid, shall have been levied. And in what manner you shall have executed this Our Writ make appear to Us in Our Court aforesaid, immediately after the execution thereof, under your seals, and the seals of those by whose oath you shall make the said extent and appraisement. And have there then this writ.

Witness, etc.

Formule du Writ d'Elegit

(Même intitulé que pour le Writ de *fieri facias*.)

George, etc.

Au Sheriff de....., salut.

Attendu qu'en notre Haute Cour de Justice, par un jugement (ou une ordonnance) en date du....., rendu dans une action intentée devant Notre dite Cour par A. B., demandeur, contre C. D., défendeur, il a été jugé (ou ordonné) que C. D. devrait payer à A. B. la somme de, avec les intérêts au taux de..... pour cent par an à partir du....., et en outre les dépens mentionnés dans le dit jugement (ou la dite ordonnance) et taxés par....., un des officiers taxateurs de Notre dite Cour, à la somme de, ainsi qu'il apparaît par le certificat de ce dit officier en date du..... Et ensuite le dit A. B. vint devant Notre dite Cour et conformément au *statute* fait pour un tel cas, *choisit* de se faire délivrer tous les biens fonds, tènements, *rectories*, dîmes, rentes foncières, y compris les biens fonds tenus par *copyhold* ou d'origine coutumière, situés dans le ressort de votre comté, dont le dit C. D. était saisi ou qu'il possédait, ou dont une personne était saisie ou qu'elle possédait pour son bénéfice personnel, à la date du..... (date du jugement ou de l'ordonnance) de l'année de Notre Seigneur, ou à toute époque ultérieure, ou sur lesquels le dit C. D., à la même date du....., ou postérieurement, avait un pouvoir de disposition qu'il aurait pu, sans l'assentiment de quelque autre personne, exercer à son propre bénéfice, les dits biens fonds, tènements, *rectories*, dîmes, rentes foncières, devant être tenus par lui ou par ses ayants-cause, selon la nature des biens et le mode de tenure, jusqu'à ce que les sommes de (principal) et (dépens), avec les intérêts au taux de 4 pour cent par an à partir de..... (date du jugement ou de l'ordonnance) aient été prélevées. C'est pourquoi Nous vous ordonnons que, sans retard, vous fassiez délivrer au dit A. B., à une estimation raisonnable, tous les biens fonds et tènements, *rectories*, dîmes, rentes foncières, y compris les biens fonds tenus par *copyhold* ou d'origine coutumière, situés dans le ressort de votre comté, dont le dit C. D. était saisi ou qu'il possédait, ou dont une ou plusieurs personnes étaient saisies ou qu'une

ou plusieurs personnes possédaient pour son bénéfice personnel, à la date sus-dite (date du jugement ou de l'ordonnance) ou à toute époque ultérieure, ou sur lesquels le dit C. D. à la date sus-dite (date du jugement ou de l'ordonnance) ou postérieurement, avait un pouvoir de disposition qu'il aurait pu, sans l'assentiment de quelque autre personne, exercer à son propre bénéfice, à l'effet de tenir les dits biens fonds, tenements, *rectories*, dîmes, rentes foncières, par lui-même ou par ses ayants-cause, selon la nature des biens et le mode de tenure, jusqu'à ce que les deux sommes ci-dessus, avec leurs intérêts, aient été prélevées. Et immédiatement après l'exécution, vous devrez Nous faire connaître, en Notre Cour sus-indiquée, de quelle manière vous aurez exécuté Notre Writ, dans un rapport signé par vous et par les jurés qui auront procédé à l'estimation.

Attesté, etc.

Formule de Garnishee order nisi
(Saisie-arrêt des créances)

19.....

In the High Court of Justice.

Division.

in Chambers.

Between Judgment Creditor,
and

..... Judgment Debtor,
..... Creditor.

Upon reading the affidavit of.....

It is ordered that all debts owing or accruing due from the abovenamed garnishee to the above-named judgment debtor be attached to answer a judgment recovered against the said judgment debtor by the above-named judgment creditor in the High Court of Justice on the..... day of..... 19..., for the sum of £..... debt, and £..... costs, together with the costs of the garnishee proceedings, on which judgment the sum of £..... remains due and unpaid.

And it is further ordered that the said garnishee attend the Master, etc., on an application by the said judgment creditor, that the said garnishee pay the debt due from him to the said judgment debtor, or so much thereof as may be sufficient to satisfy the said judgment, together with the costs of the garnishee proceedings.

Dated, etc.

**Formule de Garnishee Order nisi
(Saisie-arrêt des créances)**

En la Haute Cour de Justice.

Division.

in Chambers.

Entre *Judgment Creditor*,
et

..... *Judgment Debtor*,
..... *Creditor*.

Après lecture de l'*affidavit* de.....

Il est ordonné que toutes les sommes que doit ou devra le *tiers saisi* susnommé au *judgment debtor* sus-nommé seront saisies-arrêtées pour satisfaire à un jugement rendu par la Haute Cour de Justice le....., en faveur du *judgment creditor* sus-nommé contre le *judgment debtor* sus-nommé et portant condamnation au paiement de la somme de £..... en principal et de £..... pour les dépens, et en outre pour couvrir les frais de la procédure de *saisie-arrêt*, la somme de £..... restant due sur le montant de la condamnation prononcée par le dit jugement.

Et en outre il est ordonné que le dit *tiers saisi* compareaisse devant le *Master*, etc., en raison d'une demande présentée par le *judgment creditor* sus-nommé à fin de recevoir du *tiers saisi* le montant de la somme que ce dernier doit au *judgment debtor* sus-nommé, ou une somme suffisante pour satisfaire au dit jugement ainsi qu'aux frais de la procédure de *saisie-arrêt*.

En date, etc.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	1
Introduction	5
1. Diversité des voies d'exécution en droit anglais. — 2. Les trois sources du droit anglais. — 3. Coexistence des moyens d'exécution dérivés de chacune de ces sources. — 4. Les voies d'exécution dans la période pré-normande. — 5. <i>Self-help</i> et saisie privée. — 6. Développement de la juridiction royale après la conquête normande. — 7. Les <i>writs</i> . — 8. <i>Original writs</i> et <i>judicial writs</i> . — 9. Formation des Cours de <i>common law</i> . — 10. Le <i>sheriff</i> . Ses attributions multiples. — 11. Fonctions du <i>sheriff</i> à partir du xiv ^e siècle. — 12. Les <i>writs</i> d'exécution en usage au xiv ^e siècle. — 13. Nature des jugements rendus par les Cours de <i>common law</i> . — 14. Formation de l' <i>equity</i> . — 15. Nature des <i>decrees</i> et <i>orders</i> rendus par les Cours d'équité. — 16. Moyens d'exécution des Cours d'équité. — 17. Moyens d'exécution créés par le <i>statute law</i> . — 18. Changements opérés par les Judicature Acts de 1873-1875. — 19. Portée de la réforme en ce qui concerne les voies d'exécution. — 20. Les voies d'exécution en usage à l'époque actuelle. — 21. Réserves relatives à la faillite et à la liquidation judiciaire.....	

PREMIERE PARTIE

EXECUTION PAR LE MINISTERE DU « SHERIFF » OU D'UN OFFICIER AYANT POUVOIR DE POURSUIVRE L'EXECUTION.

CHAPITRE PREMIER

ETUDE DU WRIT D'EXECUTION EN GENERAL

22. Objet et plan du chapitre.....	39
<i>Section I. — Par et contre qui l'émission (issue) d'un writ peut être demandée</i>	
1. 23. Définitions	40
2. 24. Pluralité de <i>judgment creditors</i>	41
3. 25. Pluralité de <i>judgment debtors</i>	41
4. Exécution contre les personnes morales. 26. Divisions du paragraphe	42

	A) <i>Partnerships</i> . 27. Définition	43
	28. Exécution d'un jugement rendu contre la <i>firm</i> ...	43
	29. Exécution d'un jugement rendu contre un <i>part-</i> <i>ner</i> pris individuellement	44
	30. Exécution d'un jugement rendu contre une <i>limi-</i> <i>ted partnership</i>	45
	B) <i>Corporations et companies</i> . 31. Définitions	45
	32. <i>Companies</i> enregistrées suivant le <i>Companies</i> (Con- solidation) Act, 1908	46
	33. <i>Companies</i> autorisées d'après le <i>Companies</i> Clauses Consol dat on Act, 1845	48
	34. <i>Companies</i> régies par le <i>Chartered Compagn es</i> Act, 1837	49
	35. <i>Railways companies</i>	49
	Institutions littéraires et scientifiques. <i>Trade-unions</i> (syndicats)	50
§ 5.	Exécution contre certaines catégories de personnes....	
	A) 37. Souverains étrangers et ambassadeurs.....	50
	B) 38. Femmes mariées (<i>married women</i>).....	51
	C) 39. Mineurs (<i>infants</i>)	53
	D) 40. Aliénés et faibles d'esprit (<i>lunatics and persons</i> <i>of unsound mind</i>)	54
	E) 41. Condamnés (<i>convicts</i>)	55
§ 6.	Transmission des droits ou obligations des parties entre le prononcé du jugement et l'émission du <i>writ</i> d'exécution.	
	42. Historique	55
	A) 43. Aliénation volontaire des droits du <i>judgment</i> <i>creditor</i>	56
	B) 44. Décès du <i>judgment creditor</i> ou du <i>judgment</i> <i>debtor</i>	57
	C) 45. Faillite (<i>bankruptcy</i>) et liquidation par le tribu- nal (<i>compulsory winding-up</i>)	58
<i>Section II. — Conditions requises pour l'obtention du writ</i>		
§ 1.	46. Rédaction et enregistrement du jugement (<i>entry</i>)..	59
§ 2.	47. Inutilité d'une demande préalable	60
§ 3.	48. Délai dans lequel le <i>writ</i> peut être émis.....	61
§ 4.	49. Suspension de l'exécution (<i>stay of execution</i>). Pou- voir discrétionnaire du tribunal.....	62
	50. Cas où la suspension d'exécution se produit d'effice.	64
§ 5.	51. Délais de prescription (<i>limitation</i>).....	65
§ 6.	52. Cas où une autorisation (<i>leave</i>) est nécessaire.....	66
§ 7.	53. Procédure pour obtenir l'autorisation d'émission..	69
§ 8.	Jugements rendus par les tribunaux autres que ceux formant la Cour Suprême d'Angleterre. Formalités requi- ses. — 54. Généralités.....	70
	A) 55. Jugements rendus par les tribunaux étrangers..	71
	B) 56. Jugements rendus par les tribunaux de l'Ecosse et de l'Irlande.....	71
	C) 57. Jugements rendus par les tribunaux des Domi- nions	72
	D) Jugements rendus par les tribunaux inférieurs d'An- gleterre	
	58. <i>County Courts</i>	72
	59. Cours locales de <i>record</i>	73
	60. Règles particulières à certaines Cours	74
	E) 61. Effets du transfert des jugements à la Haute- Cour	75

F) 62. Exécution des sentences arbitrales.....	76
G) 63. Exécution des décisions des tribunaux arbitraux mixtes	76
<i>Section III. — Procédure d'obtention des writs. Formule (form).</i>	
<i>Endossement (indorsement)</i>	
§ 1. 64. Formalités précédant l'émission	77
§ 2. 65. Formule (form) des writs.....	78
§ 3. 66. A qui est adressé le writ.....	80
§ 4. 67. Endossement (indorsement) des writs.....	80
<i>Section IV. — Exécution des writs.....</i>	
§ 1. 68. Le sheriff et l'under-sheriff.....	82
§ 2. 69. L'agent d'exécution. Le bailiff.....	84
§ 3. 70. Cas des juridictions réservées. Bailiffs de franchises ou liberties	85
§ 4. 71. L'émission du warrant de bailiff.....	86
§ 5. 72. L'exécution	87
<i>Section V. — Retour (return) et renouvellement (renewal) des writs d'exécution</i>	
§ 1. 73. Définition. Délai du return.....	90
§ 2. 74. Contenu du return.....	91
§ 3. 75. Cas d'un writ exécuté dans les limites d'une liberty ou franchise	92
§ 4. 76. Absence fréquente du return en pratique. Cas où il est nécessaire	92
A) 77. Demande de return.....	93
B) 78. Cas où le sheriff est autorisé à ne pas faire le return malgré la demande.....	94
C) 79. Expiration des fonctions du sheriff.....	94
§ 5. 80. Renouvellement (renewal) des writs	95
<i>Section VI. — Pluralité de writs (several or successive writs). Leur rang de priorité (priority)</i>	
§ 1. 81. Emission de writs simultanés ou successifs	97
§ 2. 82. Exécution des writs émis simultanément ou successivement	98
§ 3. 83. Alias et pluries writs	99
§ 4. 84. Rang de priorité des writs (priority).....	100
<i>Section VII. — Irrégularités et nullités. Actions en responsabilité..</i>	
§ 1. 85. Exécution irrégulière (irregular execution).....	101
A) 86. Irrégularités pouvant être couvertes par voie de modification (amendment) du writ.....	101
B) 87. Irrégularités entraînant l'annulation (setting aside) du writ.....	102
§ 2. 88. Exécution faite à tort ou injustement (wrongful execution). 89. Sanction	103
§ 3. 90. Effets de la nullité.....	105
§ 4. Responsabilité du sheriff. 91. Divisions du paragraphe	107
A) Responsabilité du sheriff pour les actes faits par l'under-sheriff et par le bailiff.....	107
92. Actes de l'under-sheriff.....	107
93. Actes des bailiffs.....	108
B) Responsabilité du sheriff envers les parties ou envers les tiers	108
94. Division	108
95. Actes ordonnés par le writ.....	109
96. Actes non autorisés par le writ.....	111

§ 5. Responsabilité du <i>judgment creditor</i> . — 97. Divisions du paragraphe	112
98. En tant que promoteur de l'exécution.....	113
99. En tant que complice d'une faute commise au cours de l'exécution	115
<i>Appendice. — Interrogatoire du judgment debtor ou de tiers en vue d'aider l'exécution (discovery in aid of execution). 100. Définition</i>	116
§ 1. 101. Jugements condamnant au paiement d'une somme d'argent.	116
102. Procédure.....	118
§ 2. 103. Jugements autres que ceux condamnant au paiement d'une somme d'argent.....	119
§ 3. 104. Frais de la procédure.....	120

CHAPITRE II

LE WRIT DE FIERI FACIAS

§ 1. 105. Définition. Historique	121
2. 106. Emission et délivrance du writ.....	122
3. 107. Effets de l'émission du writ.....	125
108. Point de départ des effets du writ.....	125
109. Exceptions	127
§ 4. 110. Exécution du writ.....	128
§ 5. Biens pouvant être saisis en vertu d'un writ de <i>fieri facias</i> (considérés selon leur nature).....	
A) 111. Règles générales	130
B) 112. <i>Goods</i> et <i>chattels</i> personnels.....	132
C) 113. Meubles considérés comme <i>real property</i>	134
D) 114. Produits du sol (<i>growing crops</i>).....	135
E) 115. <i>Chattels</i> réels	136
F) 116. <i>Choses in action</i> et autres biens incorporels	137
G) 117. Espèces, billets de banque, chèques, billets à ordre, lettres de change, etc. (<i>money, banknotes, cheques, promissory notes, bills of exchange, etc.</i>).....	139
§ 6. Du droit de saisie sur les biens considérés au point de vue de la qualité du droit du <i>judgment debtor</i> . 118. Objet du paragraphe	140
A) 119. <i>Equitable interests</i>	140
B) 120. Droits du <i>judgment debtor</i> sur des biens mobiliers appartenant à des tiers.....	142
C) 121. Biens mobiliers du <i>judgment debtor</i> grevés de droits appartenant à des tiers.....	143
D) 122. <i>Joint property</i> (propriété conjointe).....	143
E) 123. <i>Partnership property</i>	144
F) 124. Biens détenus par le <i>judgment debtor</i> en qualité d'administrateur	144
G) 125. Biens de la femme du <i>judgment debtor</i>	145
§ 7. 126. Droit de saisie du <i>sheriff</i> sur les biens transmis frauduleusement par le <i>judgment debtor</i>	145
§ 8. 127. Droit de saisie du <i>sheriff</i> sur les biens que le <i>judgment debtor</i> ne pourrait conserver à l'encontre de certains tiers (<i>estoppel</i>)	147
§ 9. 128. Biens <i>in custodia legis</i> ou ayant été l'objet d'une procédure légale	148
§ 10. La saisie (<i>seizure</i>) et ses effets.....	
A) 129. En quoi consiste la saisie.....	149

B) 130. Effets de la saisie.....	151
C) 131. Obligation pour le <i>sheriff</i> de conserver la possession des biens saisis.....	153
§ 11. <i>Interpleader</i> (intervention)	
A) 132. Définition	154
B) 133. Conditions requises	155
C) 134. Procédure	157
D) 135. Effets	160
E) 136. Appel	161
F) 137. Frais (<i>costs</i>)	162
§ 12. Vente des biens saisis (<i>sale</i>). Conditions générales.....	
A) 138. Délai	162
B) 139. Forme de la vente.....	163
C) 140. Montant de la vente.....	165
§ 13. 141. Circonstances empêchant la vente.....	166
§ 14. Effets de la faillite du <i>judgment debtor</i>	
A) 142. Faillite survenant après la saisie et avant la vente	167
B) 143. Faillite survenant après la vente ou après le paiement de la créance à recouvrer.....	170
C) 144. Obligations du <i>sheriff</i> lorsque le montant de la créance excède 20 l.....	175
D) 145. Décès du <i>judgment debtor</i> en état d'insolvabilité	177
E) 146. Cas où l'exécution est opérée contre une <i>partnership</i>	178
§ 15. Droits du <i>judgment creditor</i> au cas où l'exécution est opérée contre une <i>company</i> devenue insolvable.....	
A) 147. Avant le <i>Companies Act</i> , 1929.....	178
B) 148. Changements apportés par le <i>Companies Act</i> , 1929	181
§ 16. 149. Effets de la vente.....	182
§ 17. Paiement par privilège du loyer (<i>rent</i>) et des impôts (<i>taxes</i>)	
A) 150. Loyer	186
B) 151. Impôts	190
§ 18. 152. Paiement du produit de la vente (<i>proceeds of sale</i>)	191
§ 19. <i>Return</i> du <i>writ</i> (retour).....	
A) 153. Cas où il est nécessaire.....	193
B) 154. Formules des <i>returns</i>	193
C) 155. Effets du <i>return</i>	196
§ 20. <i>Writs</i> émis pour aider à l'exécution d'un <i>writ</i> de <i>fieri facias</i>	
A) 156. <i>Writ</i> de <i>venditioni exponas</i>	197
B) 157. <i>Writ</i> de <i>distringas nuper vicecomitem</i>	198
§ 21. Frais de l'exécution (<i>costs and expenses</i>).....	
A) 158. Historique	199
B) 159. <i>Poundage</i> (pourcentage)	200
C) 160. <i>Fees et expenses</i> (autres frais).....	202
D) 161. Recouvrement des frais (<i>poundage, fees et expenses</i>) par le <i>sheriff</i>	203

CHAPITRE III

LE WRIT D'ELEGIT

§ 1. 162. Définition. Historique	205
§ 2. Emission du <i>writ</i> . 163. Règles générales.....	208

A) 164. En quoi consiste le choix du <i>judgment creditor</i> ..	208
B) 165. Décès du <i>judgment debtor</i>	209
C) 166. Formule du <i>writ</i> . Enregistrement.....	211
§ 3. Exécution du <i>writ</i>	
A) 167. L' <i>inquisition</i> (enquête)	212
B) 168. Remise de la possession (<i>delivery of possession</i>) au <i>judgment creditor</i>	214
C) 169. <i>Return</i> du <i>writ</i> (retour).....	215
§ 4. Biens ou intérêts immobiliers pouvant faire l'objet d'une <i>tenancy par elegit</i> . 170. Division du paragraphe.....	216
A) 171. <i>Estates in fee</i> (simple).....	217
B) 172. <i>Estates in tail</i>	218
C) 173. <i>Estates for life</i> (viagers).....	218
D) 174. <i>Estates a pur autre vie</i>	219
E) 175. <i>Reversions et remainders</i> (droits de retour et de reversibilité)	219
F) 176. <i>Copyholds</i> et tenures d'origine coutumière....	221
G) 177. <i>Rectories, tithes, advowsons</i>	221
H) 178. <i>Estates in joint tenancy, in coparcenary ou in common</i>	223
I) 179. <i>Tenancy par elegit</i>	224
J) 180. <i>Equitable estates</i>	224
K) 181. Biens sur lesquels le <i>judgment debtor</i> a un <i>power of appointment</i>	227
L) 182. <i>Chattels réels</i>	228
§ 5. Epoque à partir de laquelle le droit du <i>tenant par elegit</i> prend naissance. Enregistrement du <i>writ</i>	
A) 183. Historique	229
B) 184. Effets de l'enregistrement du <i>writ</i> aux termes du <i>Law of Property Act, 1925</i>	233
C) 185. L'enregistrement dans le Middlesex et le Yorks- hire	234
§ 6. Droits du <i>judgment creditor</i> comme <i>tenantier par elegit</i> . A) 186. Nature de la <i>tenancy par elegit</i>	235
B) 187. Durée de la <i>tenancy</i>	236
C) 188. Position du <i>judgment creditor</i> vis-à-vis du <i>judg- ment debtor</i>	237
D) 189. Droits du <i>judgment creditor</i> à l'égard des tiers..	238
E) 190. Droits dérivant du privilège (<i>charge</i>) grevant les biens	240
F) 191. Droit à l'obtention d'une ordonnance autori- sant la vente des biens.....	240
G) 192. Droits du <i>judgment creditor</i> à l'égard de l' <i>Official Receiver</i> ou du <i>trustee</i> de la faillite du <i>judgment debtor</i> .	243
§ 7. 193. Fin de la <i>tenancy</i> . Reprise de la possession par le <i>judgment debtor</i>	243
§ 8. Frais de l'exécution (<i>costs and expenses</i>).....	
A) 194. <i>Poundage</i> (pourcentage)	246
B) 195. <i>Fees et expenses</i> (autres frais).....	247
C) 196. Recouvrement des frais (<i>poundage, fees et ex- penses</i>) par le <i>sheriff</i>	247

CHAPITRE IV

WRITS D'EXECUTION ETENDANT A OBTENIR LA DELIVRANCE OU LA RESTITUTION DE BIENS AUTRES QU'UNE SOMME D'ARGENT (exécution in specie).

197. Préambule	249
----------------------	-----

<i>Section I. — Le writ de possession.....</i>	
§ 1. 198. Définition. Historique	249
§ 2. 199. Emission du writ.....	251
§ 3. 200. Exécution du writ.....	253
§ 4. 201. Perte de la possession.....	255
§ 5. 202. Return du writ.....	257
§ 6. 203. Infirmité du jugement ou annulation du writ...	258
§ 7. 204. Frais de l'exécution.....	258

<i>Section II. — Le writ de delivery.....</i>	
§ 1. 205. Définition. Historique	259
§ 2. 206. Emission et exécution du writ.....	263
§ 3. 207. Effets du writ de delivery quant à la propriété des biens à délivrer.....	265

CHAPITRE V

EXECUTION PAR L'ÉVÊQUE

§ 1. 208. Cas dans lesquels l'exécution a lieu par le ministre de l'évêque.....	267
§ 2. 209. Emission des writs de <i>feri facias de bonis ecclesiasticis</i> et <i>sequestrari facias de bonis ecclesiasticis</i>	268
§ 3. Exécution des writs par l'évêque. 210. Généralités.....	269
A) 211. Nomination du <i>sequestrator</i>	270
B) 212. Effets du writ de <i>sequestration</i> . Sa publication..	270
C) 213. Pouvoirs et obligations du <i>sequestrator</i>	271
D) 214. Effets de la faillite du <i>judgment debitor</i>	272
E) 215. Reddition des comptes et fin du séquestre....	273
F) 216. Return du writ.....	274
G) 217. Frais de l'exécution.....	275

DEUXIEME PARTIE

EXECUTION DIRIGÉE PAR LE TRIBUNAL

218. Préambule	279
----------------------	-----

CHAPITRE PREMIER

ATTACHMENT OF DEBTS (Saisie-arrêt)

§ 1. 219. Définition. Historique	281
§ 2. 220. Conditions requises en ce qui concerne le <i>judgment creditor</i>	283
§ 3. 221. Conditions requises en ce qui concerne le tiers saisi (<i>garnishee</i>)	284
§ 4. Créances pouvant faire l'objet d'un <i>attachment of debts</i> . — 222. Conditions requises.....	285
A) 223. La créance doit être certaine.....	285
B) 224. La créance doit être liquide.....	287
C) 225. Le paiement de la créance doit pouvoir être obtenu par voie de justice.....	288
D) 226. Le tiers doit être débiteur du <i>judgment debitor</i> ..	290
E) 227. La créance ne doit pas être frappée d'inaliénabilité	291
§ 5. 228. Circonstances empêchant l' <i>attachment of debts</i>	294
§ 6. Procédure. Première phase : <i>order nisi</i> . 229. Préambule	296

	A) 230. Demande	296
	B) 231. L' <i>order nisi</i>	298
	C) 232. Effets de l' <i>order nisi</i>	299
§	7. Deuxième phase de la procédure	
	A) 233. Comparution des parties	302
	B) 234. Droit du <i>garnishee</i> d'opposer la compensation (<i>set-off</i>)	304
	C) 235. Droits des tiers	305
	D) 236. Cas où le <i>judgment debtor</i> est une <i>company</i>	306
§	8. 237. Le <i>garnishee order absolute</i> . Ses effets	307
§	9. 238. Décharge du <i>garnishee</i>	309
§	10. Effets de la faillite et de la liquidation judiciaire	
	A) 239. Faillite du <i>judgment debtor</i>	310
	B) 240. Cas où le <i>judgment debtor</i> est une <i>company</i> mise en liquidation	311
	C) 241. Faillite ou liquidation du <i>garnishee</i>	312
§	11. 242. Voies de recours	313
§	12. 243. Frais de la procédure	313
§	13. 244. Publicité des <i>attachments of debts</i>	314

CHAPITRE II

CHARGING ORDERS GREVANT LES FONDS D'ETAT, ACTIONS ET PARTS D'INTERET (Stock and Shares). STOP ORDERS ET NOTICES IN LIEU OF DISTRINGAS.

§	1. 245. Définition. Historique	316
§	2. Conditions requises pour l'obtention d'un <i>charging order</i>	
	A) 246. En ce qui concerne le <i>judgment creditor</i>	318
	B) 247. En ce qui concerne le <i>judgment debtor</i>	318
§	3. Biens pouvant faire l'objet d'un <i>charging order</i> (consi- dérés selon leur nature)	
	A) 248. Fonds d'Etat et actions d'une <i>public company</i>	320
	B) 249. Parts d'intérêt dans une <i>partnership</i>	323
§	4. 250. Biens pouvant faire l'objet d'un <i>charging order</i> , considérés selon la nature du droit du <i>judgment debtor</i>	325
§	5. 251. <i>Charging orders</i> sur les <i>funds in court</i>	327
§	6. 252. Procédure. Première phase : <i>order nisi</i>	329
§	7. 253. Deuxième phase de la procédure. L' <i>order absolute</i>	331
§	8. 254. Procédure contre un membre d'une <i>partnership</i>	332
§	9. 255. Voies de recours	332
§	10. 256. Effets du <i>charging order</i>	333
§	11. 257. Effets de la faillite du <i>judgment debtor</i>	336
§	12. Réalisation des droits acquis en vertu du <i>charging order</i>	
	A) 258. <i>Charging order</i> grevant des <i>stock or shares</i>	337
	B) 259. <i>Charging order</i> grevant une part d'intérêt dans une <i>partnership</i>	339
§	13. 260. Frais de la procédure	339
§	14. <i>Stop orders</i>	
	A) 261. Définition. Objet	340
	B) 262. Procédure	341
	C) 263. Effets du <i>stop order</i>	342
	D) 264. Frais occasionnés par le <i>stop order</i>	342
§	15. <i>Notice in lieu of distringas</i>	
	A) 265. Définition. Objet	343

B) 266. Procédure	344
C) 267. Champ d'application	345
D) 268. Effets de la <i>notice</i>	346

CHAPITRE III

EQUITABLE EXECUTION (*Exécution par l'équité*).

§ 1. 269. Origine. Définition.	347
§ 2. Conditions requises pour obtenir la nomination d'un <i>receiver</i> . 270. Règles générales.....	351
A) 271. Cas où les droits du <i>judgment debtor</i> sont de nature immobilière (<i>interests in land</i>).....	353
B) 272. Cas où les droits du <i>judgment debtor</i> sont de nature mobilière	355
§ 3. 273. Circonstances empêchant de procéder par voie d' <i>equitable execution</i>	358
§ 4. Procédure permettant d'obtenir la nomination d'un <i>receiver</i>	
A) 274. Demande	359
B) 275. Nomination du <i>receiver</i>	361
C) 276. Voies de recours.....	363
§ 5. Effets de la nomination du <i>receiver</i> . 277. En général...	363
A) 278. Effets sur les biens ou droits immobiliers du <i>judgment debtor</i>	364
B) 279. Effets sur les biens ou droits mobiliers du <i>judgment debtor</i>	366
§ 6. 280. Fonctions du <i>receiver</i>	367
§ 7. 281. Reddition de comptes.....	368
§ 8. 282. Rémunération du <i>receiver</i>	369

TROISIEME PARTIE

VOIES D'EXECUTION RELATIVES AUX CAS OU LE JUDGMENT DEBTOR A DESOBEI A UN ORDRE DE LA COUR (*Contempt of Court*).

283. Préambule	373
----------------------	-----

CHAPITRE PREMIER

LE « CONTEMPT OF COURT ».

§ 1. 284. Origine de la théorie du <i>contempt of court</i>	375
§ 2. 285. Cas dans lesquels peut être engagée la procédure de <i>contempt</i>	377
§ 3. 286. Jugements condamnant au paiement d'une somme d'argent	380
§ 4. 287. Jugements ordonnant la remise ou la restitution de biens autres qu'une somme d'argent.....	386
§ 5. 288. Jugements contenant une obligation de faire ou une obligation de ne pas faire.....	388
§ 6. 289. Exécution par procédés subsidiaires.....	390
§ 7. 290. Conséquences du <i>contempt</i>	392

CHAPITRE II

LE WRIT D'ATTACHMENT ET L'ORDER DE COMMITTAL.

§ 1. 291. Définition. Historique	394
§ 2. Emission du writ d'attachment et procédure pour l'obtention de l'order de committal. 292. Généralités.....	399
A) 293. Formalités préliminaires	400
B) 294. L'ordonnance d'attachment ou de committal et l'émission du writ.....	404
C) 295. Voies de recours.....	406
§ 3. 296. Exécution du writ d'attachment et de l'ordonnance de committal	407
§ 4. 297. Return du writ d'attachment.....	410
§ 5. 298. Immunités spéciales à certaines catégories de personnes (<i>privilege from arrest</i>).....	411
§ 6. 299. Libération du prisonnier.....	413
§ 7. 300. Frais de la procédure.....	415

CHAPITRE III

LE WRIT DE SEQUESTRATIO

§ 1. 301. Définition. Historique	416
§ 2. 302. Cas dans lesquels peut être émis un writ de sequestration	419
§ 3. 303. Emission du writ.....	424
§ 4. 304. Effets de l'émission du writ.....	427
§ 5. 305. Exécution du writ par les sequestrators.....	427
§ 6. Séquestre des biens immobiliers. 306. Généralités.....	429
A) 307. Prise de possession.....	429
B) 308. Réception des revenus et profits.....	431
C) 309. Droits des tiers.....	432
D) 310. Limites des pouvoirs des sequestrators.....	433
§ 7. 311. Séquestre des biens mobiliers.....	435
§ 8. 312. Séquestre des choses in action.....	436
§ 9. 313. Effets de la faillite.....	438
§ 10. 314. Fin du séquestre.....	439
§ 11. 315. Frais de la procédure.....	441

APPENDICE

EXECUTION DES JUGEMENTS BENDUS PAR LES TRIBUNAUX INFERIEURS

316. Préambule	442
<i>Section I. — Exécution des jugements rendus par les Cours de Comté</i>	
§ 1. 317. Généralités sur l'organisation des Cours de comté.	443
§ 2. 318. Exécution des jugements.....	445
§ 3. Règles particulières aux divers modes d'exécution. 319. Préambule	448
1° Exécution contre les biens personnels (<i>goods and chattels</i>)	
320. Généralités	448
A) 321. Conditions d'émission du warrant d'exécution.	448
B) 322. Effets et exécution du warrant.....	453
C) 323. Paiement du produit de l'exécution.....	457

D) 324. Paiement des impôts et des loyers arriérés....	458
E) 325. Cas où l'exécution a lieu en dehors du ressort de la Cour de Comté qui a rendu le jugement.....	459
F) 326. Exécution des jugements rendus par d'autres Cours locales	461
2° Exécution <i>in specie</i>	462
A) 327. Le <i>warrant de possession</i>	462
B) 328. Le <i>warrant de delivery</i>	462
3° <i>Attachment of debts</i> (saisie-arrêt des créances). 329. Généralités	463
A) 330. Première phase de la procédure.....	463
B) 331. Paiement effectué par le <i>garnishee</i> entre les mains du tribunal.....	466
C) 332. Procédure en cas de non-paiement <i>into court</i> ou de contestation	469
D) 333. Décharge du <i>garnishee</i>	469
E) 334. Demande en vue de toucher des fonds versés <i>into court</i> par le <i>garnishee</i> en vertu d'un jugement....	470
F) 335. Frais de la procédure d' <i>attachment of debts</i> et dispositions diverses	471
4° 336. <i>Charging orders</i> contre la part d'intérêt d'un associé dans une <i>partnership</i>	472
5° 337. Emprisonnement (<i>attachment ou committal</i>) pour désobéissance à une ordonnance rendue par un juge d'une Cour de Comté.....	473
<i>Section II. — Exécution des jugements rendus par les Cours locales de record</i>	
338. Préambule	475
§ 1. 339. Jugements rendus par la Cour du Lord-Maire et de la Cité de Londres.....	475
§ 2. 340. Jugements rendus par la Cour de Passage de Liverpool	477
§ 3. 341. Jugements rendus par la Cour de Hundred de Salford et la Cour de Tolzey de Bristol.....	478
Conclusion	479
Annexe	485

IMPRIMERIE J.BIÈRE

8-20-22, RUE DU PEUGUE

BORDEAUX

1930
